



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

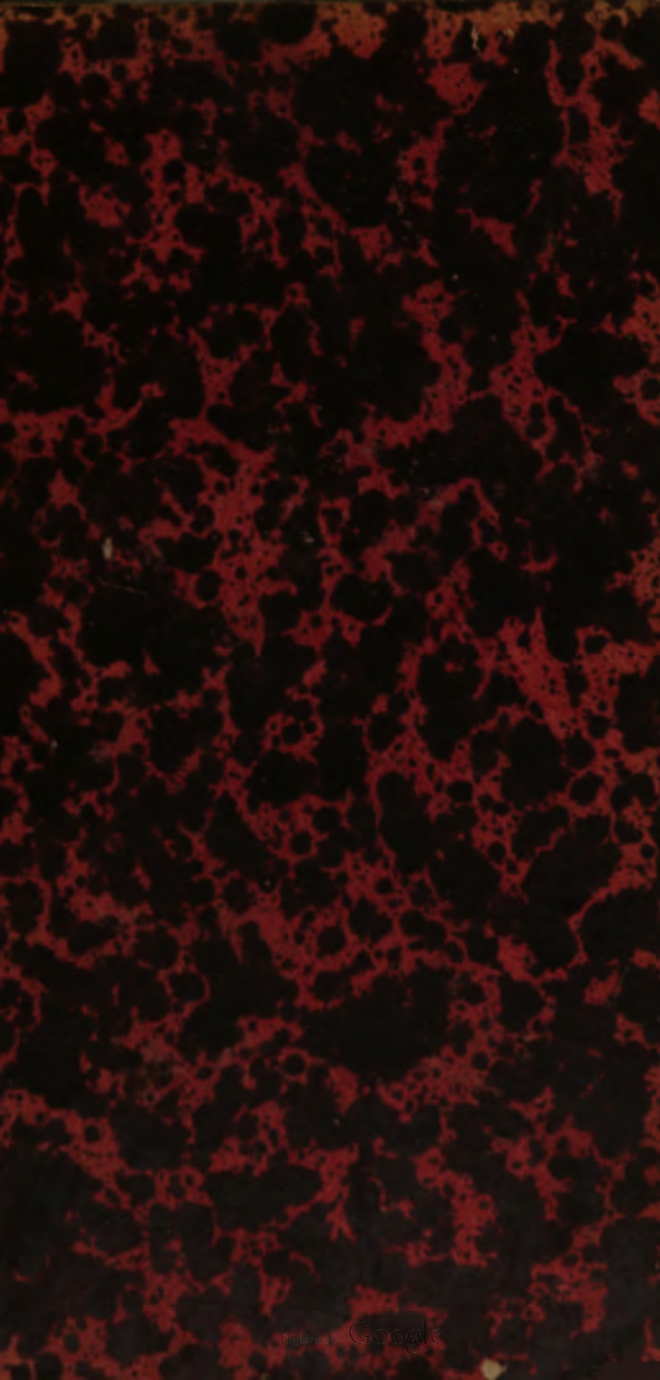
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

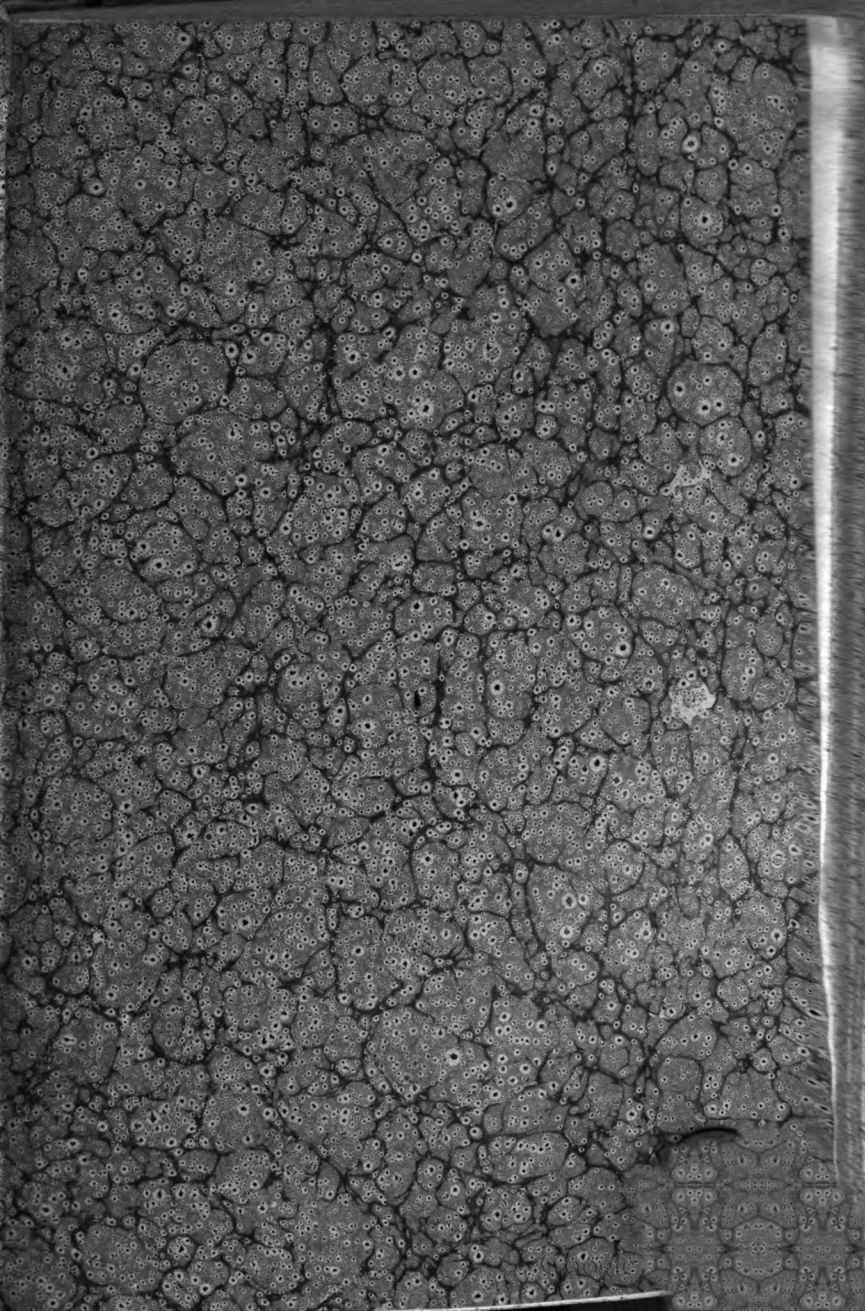
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





A 159 / 17

CULTE
CATHOLIQUE
DE MARIE,
MÈRE DE JÉSUS.



Paris. — Typographie de Firmin Didot frères , rue Jacob, 56.

CULTE

CATHOLIQUE

DE MARIE,

MÈRE DE JÉSUS,

Ouvrage faisant suite aux **Figures bibliques de Marie,**

PAR M. PAUL SAUCERET,

CURÉ DE DAMPIERRE-DE-L'AUBE, CHANOINE HONORAIRE DE TROYES.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu
honorificentia populi nostri... Et ideo cris
benedicta in æternum.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous
êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de
notre race... Aussi, vous serez éternelle-
ment benie. JUDITH, XV, 10, 11.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET C^e, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.
Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

1849.

BIBLIOTHEQUE S. J.

Les Fontaines
60 - CHANTILLY

Digitized by Google



ENCORE UN MOT

DE PRÉFACE.

Le culte *pratique* de Marie, les divers actes de piété dont se compose la religion des vrais enfants de la Vierge à l'égard de cette auguste et bien-aimée mère des chrétiens, les fêtes, les confréries et les autres institutions établies en son honneur, les prières les plus célèbres de la liturgie qui l'invoque, les hommages publics et privés qu'elle reçoit, selon les circonstances, des différents âges de la vie et des différentes conditions de la grande famille catholique; tel est le sujet, tel est le fond de la première partie de cet ouvrage qu'a entrepris notre médiocrité. C'est le culte de Marie *par le cœur*.

Dans cette seconde partie, nous allons passer en revue la plupart des innombrables et immortels chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture, d'éloquence, de poésie, dont la dévotion à Marie a doté, depuis dix-huit siècles, le royaume temporel de Jésus-Christ. Nous allons saluer les œuvres glorieuses qui forment comme le trésor matériel de ce culte, et les hommes illustres qui ont mis leurs sublimes talents d'architectes, de sculpteurs, de peintres, d'orateurs, de poètes, d'artistes

en un mot, au service si honorable de la Reine de l'univers, mère du Roi des rois, du Dieu des dieux, et du Maître absolu des temps et de l'éternité.

C'est donc le culte de Marie *par l'esprit, par le génie*, qui va maintenant être l'objet de nos nombreuses recherches et de notre admiration.

Ce que nous allons entreprendre dans ce nouveau volume, c'est ce qu'a exécuté avec un rare mérite, sur une toile justement célèbre dont nous parlerons en son lieu, un illustre artiste étranger, le pieux Owerbeck. Dans un tableau de première dimension, il a peint la mère de Dieu au centre lumineux d'une auréole de gloire, formée par les représentants les plus renommés des arts qui ont, chacun en leur langage, loué et exalté Marie tant dans le moyen âge que depuis la renaissance. Notre cadre est le même, notre *motif*, le même que celui du peintre allemand. Notre plume aura à faire ce qu'a fait son pinceau habile et noblement inspiré. Que n'avons-nous le talent qui a popularisé et immortalisé cette conception magnifique !

Grande aussi, belle aussi est notre tâche ! trop faibles, hélas ! sont nos moyens. Notre volonté seule s'élève à la hauteur de notre effrayante entreprise ; mais ce n'est pas assez d'une bonne volonté. Dans le cours de notre travail, nous l'avons mille fois senti, mille fois éprouvé ; nous en avons mille fois gémi. Puissent d'autres faire mieux que nous ! C'est notre plus ardent désir.

CULTE

CATHOLIQUE

DE MARIE,

MÈRE DE JÉSUS.

I.

CULTE DE MARIE PAR L'ARCHITECTURE.

Partout la main de l'architecte lui a élevé des temples.

Livre de Marie, tom. 1^{er}, p. 7.

Si, comme l'a proclamé la Vierge de Nazareth dans un sublime élan de saint et divin enthousiasme, le ciel a fait pour elle de magnifiques choses, *fecit mihi magna qui potens est* (1), nous allons voir que la terre l'a aussi glorifiée plus qu'aucune autre créature. Si Dieu a ouvert pour elle tous les trésors de sa grâce, toutes les richesses de sa puissance; s'il a déployé pour elle, comme elle l'a déclaré dans son énergique langage, toute la force de son bras, *fecit potentiam in brachio suo* (2), le génie chrétien a aussi rivalisé, pour ainsi dire, avec le Tout-Puissant

(1) Luc, II.

(2) *Ibid.*

lui-même pour honorer dignement cette Reine des anges. Pour elle les arts ont employé toute l'étendue de leurs ressources ; ils ont fait des efforts inouïs , surnaturels , et que rien jusque-là n'avait encore égalés. Ils se sont , à l'aide de la foi et de l'inspiration , élevés à un degré de piété et de splendeur qu'ils n'avaient point encore atteint. Pour le culte de Marie et sous son influence, ils ont enfanté des merveilles aussi dignes de celle qui en était l'auguste et ravissant objet, qu'il est possible à l'homme , hélas si faible ! d'en produire.

Aussi sur cette terre, après la gloire de Dieu, aucune gloire, disons-le hautement et sans hésiter, aucune gloire n'approche de celle de la Vierge-mère ; et, après ce que les hommes ont fait pour la Divinité, il n'y a rien de plus beau , de plus splendide et de plus grand que ce qu'ils ont fait pour Marie.

L'architecture notamment mérite entre tous les arts d'être placée au premier rang par le nombre et la majesté des œuvres grandioses, disons même prodigieuses, dont elle a, en l'honneur de la Vierge bénie, couvert le sol catholique, de l'aurore au couchant et du midi au nord.

Citons les plus remarquables, en nous aidant des travaux de MM. Orsini, Égron et Bourassé, dans le riche champ desquels notre main va glaner la gerbe que nous avons à faire.

L'Asie, cette terre natale des religions et des arts, revendique l'honneur d'avoir élevé, la première des oratoires et des chapelles sous l'invocation de Marie.

Suivant certaines traditions, saint Pierre, se rendant de Jérusalem à Antioche, éleva, dans une des cités de l'ancienne Phénicie, un oratoire à la sainte Vierge, et il l'inaugura avec une grande solennité. Telle est, dit-on,

l'origine de Notre-Dame de Tortose. Saint Jean l'évangéliste plaça sous l'invocation de sa mère adoptive la belle église de Lydda. La première église de Milan fut aussi dédiée à Marie par saint Barnabé l'apôtre. L'érection de ces monuments suivit de près, sans doute, la glorieuse et triomphante Assomption de la Vierge.

Il y a plus : Notre-Dame del Pilar, en Espagne, et Notre-Dame du Carmel, en Syrie, prétendent avoir été bâties du vivant même de la Vierge. Nous n'avons pas besoin de dire que cette prétention nous semble peu fondée et peu digne de créance.

Mais une tradition juive qui a toutes nos sympathies, et à laquelle nous aimons à donner toute notre adhésion, c'est que le premier temple en l'honneur de Marie fut édifié sur l'emplacement du tombeau même de cette Vierge. Selon cette tradition, les fidèles qui venaient prier au sépulcre de la mère bien-aimée du Sauveur subirent une persécution violente de la part des princes de la synagogue, et il en coûta la vie à une centaine d'entre eux, parents et disciples du Christ, pour avoir élevé un oratoire sur sa tombe.

Tel a été probablement l'aîné des temples construits à la gloire de Marie. Il a renfermé dans ses murs et sous son toit de cèdre le tombeau glorieux et saint qu'elle avait laissé vide, et où, au lieu du corps de la Vierge sans tache, les apôtres n'avaient trouvé, quelques jours après le décès, que des fleurs symboliques d'un parfum et d'un éclat plus célestes que terrestres. « Le culte de la mère de Dieu, dit M. l'abbé Orsini, eut pour berceau sa tombe même ; et la première lampe qui s'alluma en l'honneur de Marie fut une lampe sépulcrale autour de laquelle les chrétiens jérusalémites vinrent prier. »

Ainsi donc, l'architecture chrétienne, celle du moins qui s'est spécialement consacrée à Marie, est née, comme on le voit, au sépulcre de cette Vierge : et où pouvait-elle naître avec plus de convenance ? Ce sépulcre a donc été le berceau de l'art admirable qui a donné à la Vierge, à l'Église et à la terre, tant de monuments superbes qui font et feront à jamais l'admiration des siècles, si les siècles les conservent. Que ce sépulcre soit béni ! Dès sa naissance aussi, cette même architecture, si les Toldos ont dit vrai, a reçu le baptême de sang ; elle a eu ses martyrs à elle, car nul doute que, parmi ces cent victimes du fanatisme intolérant des Juifs, ne se soient trouvés ceux qui avaient érigé de leurs mains ferventes et pures le pieux monument, cause de la rage des pharisiens. Ne nous étonnons donc plus des innombrables merveilles qu'enfantera plus tard cet art, ainsi sanctifié dès son apparition. Le sang des martyrs n'est-il pas éminemment fécondant, comme l'a dit un Père ; et peut-il y avoir une rosée plus vivifiante (1) ?

Cependant, à quelques exceptions près, ces premières églises ne furent d'abord, on le comprend, que des édifices fort simples. Nous ne les citons que pour mémoire, et comme l'enfance d'un art qui devait grandir comme un

(1) « Comme on trouve le sacrifice à la source du christianisme, on le trouve pareillement à la naissance des grandes choses de l'humanité. Toutes les créations qui ont honoré le génie de l'homme, toutes les institutions qui sont restées avec quelque puissance, tous les empires qui devaient occuper une importante place dans l'espace et dans la durée, toutes ces grandeurs ont du sang à leurs racines, et c'est toujours dans un sol fécondé par le sacrifice qu'elles ont pris la sève qui les a fait monter avec tant de vigueur. »

M. l'abbé Cœur, *Oraison funèbre de Mgr Denis-Auguste Affre*, archevêque de Paris ; p. 56.

géant; car il y avait loin de là aux *Notre-Dame de Strasbourg, d'Anvers, de Reims, de Paris, et de Coutances.*

Mais dans les choses de ce monde tout se fait lentement. En Orient, le christianisme gagnait peu à peu du terrain; et partout où il plantait la croix de J. C., un ou plusieurs temples s'élevaient pour le culte nouveau. Ceux qu'on dédiait à Marie étaient surtout nombreux. Édesse eut dès le premier siècle son église de Notre-Dame. L'Égypte se vante d'avoir eu, vers le même temps, sa *Notre-Dame d'Alexandrie*. Éphèse bâtit à la même époque, en l'honneur de Marie, une superbe cathédrale où se tint, au cinquième siècle, le fameux concile qui lui assura son beau titre de mère de Dieu. L'Élide éleva également de fort bonne heure une église en l'honneur de la sainte Vierge, au bord de son fleuve Alphée. La ville de Thessalonique avait un évêché du temps même des apôtres, et on y voit encore une très-belle basilique aux colonnes de jaspe, que les fidèles de la Macédoine avaient, dès l'origine, dédiée à la sainte Vierge, et dont les musulmans ont fait, depuis, une mosquée. Dès les premiers temps aussi, l'élégante et savante Athènes avait eu, au milieu de ses temples d'idoles, sa *Notre-Dame de la Grotte* ou *Spiliotissa*.

La plupart de ces monuments ont entièrement disparu sous la pression de dix-huit siècles. Peut-être même n'en existe-t-il plus un seul de cette époque primordiale. On ne peut donc pas dire quel était leur mérite sous le rapport de l'art. Mais il y a tout lieu de croire que les premiers chrétiens, si détachés de tout en ce qui les concernait, et en même temps si affamés de la gloire de Dieu, firent les plus généreux efforts, partout où ils étaient libres, pour lui élever des temples dignes de l'idée qu'ils avaient de sa grandeur infinie. Il y a tout lieu de croire

que ces premiers temples chrétiens, dans les lieux où la foi n'était pas comprimée, purent soutenir le parallèle avec les temples des faux dieux, et que dans la construction des cathédrales d'Édesse, d'Antioche, d'Alexandrie, de Lydda et d'Athènes, l'œil retrouvait toute la richesse, toute la beauté, toute la splendeur du Parthénon et des temples de Jupiter Ammon, de Jupiter Olympien, d'Érechthée, de Thésée, et de la grande déesse. Nul doute que l'architecture grecque, qui, sous le règne de Périclès, avait couvert la Grèce de monuments où l'homme avait épuisé son génie, n'ait aussi payé largement son tribut à la Vierge toute belle et toute sainte qui détrônait Junon, Vénus, Pallas, et toutes les déesses de l'antiquité païenne. Les débris et les ruines de quelques-uns de ces édifices attesteraient au besoin leur grandeur primitive.

En Occident, la foi chrétienne était beaucoup moins libre; le joug de fer des tyrans pesait sur elle d'un poids bien autrement écrasant, car elle était là sous les yeux, disons mieux, sous les pieds des empereurs bourreaux, et sous la main d'un peuple dont le cri favori était : *Les chrétiens aux lions !* Cet esclavage, ce martyre durèrent à peu près trois cents ans.

Aussi, durant ce temps, les fidèles se réunirent d'abord dans ces chapelles domestiques que les lares et les dieux pénates venaient d'abandonner, dans les salles et les chambres hautes des maisons particulières. Mais ces lieux de prière n'étant plus assez vastes pour contenir la multitude toujours croissante des chrétiens, et les investigations de la persécution devenant de jour en jour plus rigoureuses, il fallut chercher des retraites et plus vastes et plus cachées, pour y prier en commun, et y participer ensemble à la fraction du pain. Les catacombes, ces

lugubres et sombres palais de la mort, furent choisies d'une voix unanime, et les enfants et les jeunes vierges naturellement si timides, et les femmes si peureuses aussi, s'enfoncèrent sans frayeur dans ces salles immenses et ténébreuses, dans ces avenues interminables, où l'obscurité était si profonde, dit saint Jérôme, qu'il semblait qu'on descendit vivant dans le sépulcre. Telles furent, avec les chapelles privées, les églises primitives des chrétiens occidentaux ; telles furent leurs maisons de prière, tandis que leurs frères d'Orient conservaient, au moins en partie, leurs belles cathédrales et leurs autres édifices religieux. Dioclétien, qui arriva le dernier des persécuteurs, était le seul tyran dont l'impiété eût attaqué les monuments sacrés. Il en fit raser plusieurs ; mais il se contenta de faire fermer les autres.

Cependant, durant ces trois siècles de terreur et d'oppression, un temple catholique avait pu s'élever dans la ville des Césars sous le règne tolérant d'Alexandre Sévère. Il fut bâti sur l'emplacement d'une masure abandonnée, et ce fut là la première église chrétienne qui osa arborer sa croix à côté des temples de marbre de Jupiter Capitolin, de Janus et de Quirinus. Cette église, que les fidèles durent voir avec tant de bonheur, fut dédiée à Marie, et prit le nom de *Notre-Dame au delà du Tibre*. C'est ainsi que, dès le principe, l'Église, à qui le ciel a départi la mission de régir le monde catholique, lui a appris à écrire le nom de l'auguste Marie au frontispice de ses temples ; et cet exemple, on le verra, fut loin d'être perdu pour la partie occidentale du royaume de J. C.

Mais la tempête, qui, depuis le règne de Néron, battait la barque de saint Pierre, allait enfin cesser. La paix et la liberté allaient luire enfin sur l'Église, car Constantin

avait vaincu, par la puissance de la croix, ses compétiteurs à l'empire, et la reconnaissance allait en faire un chrétien.

Or ce prince, que J. C. venait de placer seul sur le trône des Césars ; ce prince, qui aimait sa mère, Hélène de Bythinie, jusqu'à l'enthousiasme, ne pouvait pas ne point aimer et ne point vénérer l'auguste mère de celui par lequel il avait pu ceindre son front du diadème impérial. Aussi à peine eut-il saisi de sa puissante main les rênes de l'empire, qu'il s'empressa de dédier solennellement à Marie la nouvelle capitale qu'il venait d'adopter, d'agrandir et d'embellir sur les rives enchantées du Bosphore de Thrace.

Là ne s'arrêta pas son respect pour la Vierge. A la prière de son fils, la veuve de Constance Chlore partit pour la Palestine, qu'elle couvrit de monuments dont Marie eut sa bonne part. La grotte de la Nativité fut revêtue de marbre, entourée d'une superbe église qui prit le nom de *Sainte-Marie de Bethléem*, et éclairée splendidement par un grand nombre de lampes d'or. Sainte-Marie de Nazareth, élevée sur le site de l'humble et modeste maison qu'avait habitée la sainte famille, passa longtemps pour une des plus belles églises de l'Asie. La grotte sépulcrale de la vallée de Josaphat fut considérablement agrandie et ornée d'un très-bel escalier de marbre. Des lampes d'argent furent suspendues autour du tombeau de la Vierge. Enfin deux églises somptueuses commémorèrent la visitation de Marie, et sa défaillance près de la roche d'où les Nazaréens voulaient précipiter Jésus.

Voilà comment, et nous sommes loin de tout dire, voilà comment l'architecture, sous le premier empereur chrétien, honora la Vierge divine. Voilà comment cet empe-

reur enseigna à ses successeurs, et à tous ceux qui, après lui, devaient, dans les pays chrétiens, porter une couronne, à faire servir les arts à la gloire de celle que Dieu a élevée au-dessus des chœurs des séraphins. Cette grande majesté de la terre, qui commandait au monde entier, n'avait pas peur d'en trop faire pour les majestés du ciel. Salomon n'avait élevé qu'un seul temple au Seigneur; innombrables furent ceux dont Constantin dota la religion chrétienne.

Disons plus : c'est peut-être à lui ou du moins à son règne qu'on doit attribuer l'origine de cette architecture néo-grecque, qui a reçu son nom de la ville favorite de Constantin, l'architecture byzantine, mélange plus ou moins beau de plusieurs genres réunis, combinaison plus ou moins juste d'une foule de détails et d'ornements empruntés à l'Asie, et qui dès sa naissance rentra presque exclusivement dans le domaine de la religion, les églises ayant été ses principales productions. *Sainte-Sophie de Constantinople* fut dès lors l'œuvre modèle de cette école, et *Sainte-Marie Majeure* de Rome est un des plus beaux temples qu'elle ait donnés à la Vierge.

Les successeurs de Constantin signalèrent presque tous leur règne par quelques constructions sacrées en l'honneur de la mère de Dieu.

Théodose le Jeune, ayant appris qu'on voyait une grande affluence de chrétiens d'Europe et d'Asie au tombeau de la sainte Vierge, y fit élever une superbe basilique byzantine, que les Arabes appelèrent la *Giosmaniah* (l'église du corps). Chosroës II la renversa à l'instigation des Juifs, lors de son invasion en Syrie et en Palestine. Mais, se repentant, plus tard, de cet acte de violence que lui reprochait, en pleurant, Sira, son épouse

chrétienne, le sectateur de Zoroastre bâtit lui-même une église à la vierge Marie, dans sa ville de Mirafarekin.

L'impératrice Pulchérie, fille de Théodose et femme de l'empereur Marcien, fit construire à elle seule et dans l'enceinte de Byzance trois églises magnifiques, celle des Bluquernes, celle de Chalcopratée et celle des Guides, toutes les trois sous l'invocation de la Panagia.

Léon I^{er} fit bâtir, en l'an 460, une superbe basilique, qu'il dédia aussi sous le vocable de Marie.

Son gendre, l'empereur Zénon, ne fut pas moins dévot à la Vierge que son beau-frère ; et il lui fit bâtir, sur le mont Garizim, une fort belle église.

L'empereur Justin fit relever et restaurer, à grands frais, dans la ville de Constantinople, *Notre-Dame de Chalcopratée*, qu'un tremblement de terre avait détruite de fond en comble.

Deux églises bâties à Jérusalem en l'honneur de la sainte Vierge, *Sainte-Marie la Neuve*, et une autre qui fut construite sur la montagne des Oliviers ; un monastère élevé aussi sous les auspices et sous le nom de Marie, sur l'un des plateaux du Sinaï ; une basilique magnifique, *Notre-Dame de Carthage*, sur les côtes d'Afrique, témoignent hautement de la piété de Justinien envers la mère du Fils de Dieu.

Et ce n'était pas seulement autour du trône des empereurs romains, et en vertu de leurs ordres, que surgissaient nombreux et riches les temples au nom de Marie.

Dans la grande Asie, dès avant Constantin, une église de Notre-Dame s'élevait comme un phare sur le haut promontoire du Carmel. Tyr se distinguait par sa *Notre-Dame* de cèdre et de marbre, qui éclipsait les basiliques byzantines des Césars. Damas dépensait sans regret deux

cent mille dinars d'or à bâtir sa splendide église de *Mart-Miriam* (Sainte Marie).

Les chrétiens de la Perse bâtissaient également dans toutes leurs villes des églises qui surpassaient les demeures royales en magnificence.

Parmi ces édifices, un très-grand nombre, comme on le voit, n'était point l'œuvre des rois, mais celle des populations qu'unissait un zèle commun, une pensée commune. Quand les hommes le veulent, ils peuvent se passer, pour tout, du concours de la royauté ; et les républiques peuvent faire et entretenir pour la religion d'aussi grands, d'aussi somptueux et d'aussi nobles édifices que les pouvoirs monarchiques. Les preuves abonderaient, si notre assertion avait besoin d'être prouvée. L'association, voilà l'élément fécond avec lequel les peuples pourront, dès qu'ils le voudront, couvrir la terre de merveilles, et notamment d'églises, comme aux plus beaux jours de la foi.

La première église en pierre des Arméniens, bâtie près des sources du Tigre, fut placée sous l'invocation de la mère du Christ. La cathédrale de l'ancienne capitale de la Géorgie fut la première église chrétienne de cette contrée, et elle fut également dédiée à la Vierge. La métropole des Mingréliens portait également le titre de Notre-Dame. Les descendants du peuple antique des Pharaons avaient bâti, de très-bonne heure, une jolie église dans le petit village où la sainte famille s'était réfugiée pour se soustraire aux recherches de l'impie et cruel Herode, et ils lui avaient donné le nom de *Notre-Dame de Matarich*. Abreha et Atzbeha, rois de l'Abyssinie, bâtirent un grand nombre d'églises en l'honneur du vrai Dieu, sous l'invocation de la Vierge, qu'ils appelaient *Mariam*. Une de ces églises antiques avait pris, des

ombrages qui l'entouraient de leur fraîche et riante verdure, le nom de *Notre-Dame la Verte*.

C'est ainsi que, dans ces temps déjà si éloignés de nous, tous les genres d'architecture de ces pays lointains, celle qui avait présidé à la construction des gigantesques pyramides, celle qui avait dirigé en Arabie les travaux de la Caaba, comme celle qui avait donné les plans de l'Acropolis et de l'Aréopage, offraient leur tribut d'hommage à la Vierge, qui *a plu* non-seulement *au Roi* (1) du ciel, mais encore aux monarques et aux peuples de la terre (2). Tels sont les temples les plus célèbres dont l'architecture chrétienne ait, durant les six ou sept premiers siècles de l'Église, enrichi, dans le Levant, le culte de Marie.

Mais, hélas ! il nous faut, pour ces belles contrées, nous arrêter ici. Ici nous devons clore la liste des édifices remarquables élevés en Orient à la gloire de celle qui possède l'éclat et la beauté de l'aurore.

Cet Orient, comme on le voit, se couvrait à vue d'œil de monuments sacrés qui honoraient à la fois et la terre et le ciel ; la terre qui les créait, et le ciel pour lequel on les édifiait. Mais tout à coup la nuit se fait sur ces pays auparavant éclairés de tant de lumières ; la mort y succède à la vie ; l'erreur et l'ignorance y remplacent la vérité, la science et les arts. Cette région, naguère si riche et si fertile, est tout à coup et tout entière frappée de stérilité. Ne lui demandons plus rien pour ce chapitre des monuments en l'honneur de Marie ; elle n'aurait plus à nous montrer que les vieilles ruines, que les débris épars, que les restes mal conservés des édifices bâtis sous l'influence

(1) Placuit regi, et invenit gratiam coram illo. Esth. II, 9.

(2) Deo et hominibus grata. Saint Bern., sola sine exemplo placuisti femina mundo. Sedul.

du christianisme et du culte parthénien, dans les jours glorieux et saints des Constantin, des Théodose et des Justinien.

C'est vers l'Occident, si longtemps plongé dans la barbarie, qu'il nous faut à présent tourner nos regards. C'est lui qui va, comme Jacob, supplanter son aîné, et recevoir d'en haut les bénédictions réservées et longtemps prodiguées aux contrées heureuses où le soleil se lève. C'est à la belle Italie, à la France, à l'Allemagne, à la catholique Espagne, de nous consoler maintenant, par leurs pieuses richesses, de l'indigence, du dénûment et de la pauvreté où sont tombés les pays que l'islamisme a enveloppés de son linceul de mort.

Voyons donc ce que l'art de l'architecture chrétienne a fait en Occident pour honorer la sainte Vierge.

Sous l'impulsion que Constantin avait su lui donner, la péninsule italienne s'était couverte d'églises dédiées à Marie. La plupart de ces temples furent entièrement détruits par les invasions des barbares. Mais quand l'affreux torrent eut retiré ses eaux fangeuses, on se remit à l'œuvre. « Les patriciens bâtirent à l'envi des églises ou des chapelles, et les décorèrent avec une profusion qui témoignait de leur piété; les autels de Marie furent incrustés d'argent, d'or, de pierres précieuses; des lampes non moins riches les éclairèrent; rien ne fut épargné pour que la splendeur de l'ornementation religieuse répondit à la dignité de la sainte (1). »

Le peuple, qui n'a point d'or à sa disposition, lui rendit un hommage plus simple. Sur les côteaux rians de Bayes, dans les champs fertiles de la Campanie, au fond des

(1) *La Vierge*, 2^e vol., pag. 90.

gorges de l'Apennin, dans les glaciers des Alpes et parmi les arides bruyères des Abruzzes, on vit s'élever, de distance en distance, d'humbles autels à la Madone. Ces petites chapelles primitives, enveloppées des réseaux du lierre ou des vertes dentelles du pampre, se cachaient humblement sous les vieilles ramées des forêts, et leur ombre, à midi, se projetait sur le cours des ruisseaux (1). Sans doute on n'avait pas là l'architecture grandiose et régulière des rois, des empereurs et des grandes cités ; mais on avait celle du peuple, celle des pauvres, qui plait autant à Dieu que plut à J. C. l'obole de la veuve.

De l'Italie, le culte de la mère du Sauveur était passé dans la Gaule ; et dès le temps de Théodose elle comptait dix-sept métropoles et cent quinze cathédrales dédiées la plupart à Marie, mais dont la plupart aussi tombèrent sous les coups des barbares.

Cependant le culte de Marie, affaibli quelque temps par l'arianisme, qui domina fatalement après l'invasion des Goths et des Vandales, refleurit sous les drapeaux victorieux des Francs. Clovis, qui était le seul roi catholique de son époque, conçut le dessein de bâtir, sous l'invocation de Notre-Dame, à la pointe orientale de la cité, une église métropolitaine dont il posa la première pierre, et que son fils Childebert termina. Cette église, bâtie sur l'emplacement d'un temple des druides, fut ornée de colonnes de marbre, de fresques à fond d'or et d'un pavé en mosaïque. Le poète-évêque Fortunat en vante surtout les verrières, qui répandaient dans l'intérieur une grande clarté : ces verrières étaient un luxe importé de Grèce et

(1) *La Vierge*, 2^e vol ; p. 91.

d'Italie, qui ne faisait que s'introduire dans les Gaules. La Vierge en eut donc les prémices (1).

Clovis 1^{er} fit aussi bâtir *Notre-Dame d'Argenteuil*. Cette abbaye, ayant été ruinée par les Normands, fut réédifiée avec magnificence par la pieuse reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, qui se plut à en orner les autels de beaux ouvrages travaillés de ses mains royales (2).

Les autres princes mérovingiens dédièrent aussi à la sainte Vierge quantité de chapelles.

Radegonde, fille de Berthaire, l'épouse sainte et délaissée du roi Clotaire, demandait avec larmes, sur son lit de mort, qu'on l'enterrât dans l'église de Sainte-Marie, qu'elle faisait alors bâtir à Poitiers. Cette même pieuse princesse fonda en Neustrie l'église de *Notre-Dame de Cailliouville*, qui fut ornée de tant d'images saintes, qu'on la comparait tout bonnement au paradis (3).

Une princesse austrasienne, Plectrude, femme de Pépin d'Héristal, bâtit aussi, sous la première race, l'église de *Notre-Dame de Cologne*, qui subsiste encore (4).

A ces temps reculés remonte aussi la fondation de *Notre-Dame de Brives* par Geneviève de Brabant, de mémoire si populaire (5).

En Espagne, *Notre-Dame del Pilar*, *Notre-Dame de Tolède*, *Notre-Dame de Cavadonga*, qui n'étaient auparavant que de pauvres chapelles de pierres roulantes et de gazon, devinrent, à l'époque dont nous parlons, de vastes églises romanes à l'aspect grave et imposant (6).

† (1) M. l'abbé Orsini, *la Vierge*, 2^e vol., p. 111.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 113.

(5) *Ibid.*, p. 114, 115, 116.

(6) *Ibid.*, p. 126.

Le grand héros du huitième siècle, Charlemagne, hérita de la piété de ses aïeux envers la sainte Vierge. La Germanie fut dotée par lui de trois églises du nom de Notre-Dame. Ce ne fut pas tout encore : après avoir choisi l'emplacement où avait été la cité thermale de Granus pour en faire le siège de ses immenses États, il y fit bâtir à côté de son vaste palais, sous l'invocation de la Vierge, une chapelle ou oratoire de forme octogone, dont il fit venir les marbres d'Italie, qu'il éclaira de verrières incrustées d'or, et qu'il ferma de portes d'airain. Cette chapelle, qui égalait les basiliques en étendue, et qui offrit plus tard un magnifique asile aux restes mortels du grand empereur, devint bientôt célèbre à tel point, que la cité germaine dont elle était le plus beau titre de gloire s'honora d'en porter le nom. Il ne négligea rien pour en faire la consécration avec toute la pompe possible. Il rassembla à cet effet une foule considérable de personnages éminents auxquels il dit, dans la pragmatique qu'il donna à cette occasion : « Vous nos pères, frères et amis, qui vous intéressez à la gloire de notre règne.... J'ai fait bâtir en ce lieu une maison de marbre précieux en l'honneur de sainte Marie, avec tout le soin et la magnificence dont j'ai été capable; en sorte que, par l'assistance divine, cet ouvrage est parvenu à un point de perfection que rien ne peut égaler (1). »

Les hommes du Nord, qui avaient, après un siècle entier de rapines et de brigandages, fini par obtenir la cession des deux beaux duchés de Neustrie et de Bretagne, et qui plus d'une fois avaient pillé et dévasté des églises et des abbayes, ne furent pas plutôt convertis à la foi chrétienne, qu'ils

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 136.

témoignèrent un grand zèle pour le culte de la Vierge.

Le duc Rollon commença, pour agrandir et embellir la cathédrale de Rouen, dédiée à Marie, des travaux que ses successeurs continuèrent avec magnificence (1).

Robert le Magnifique fit bâtir à lui seul trois églises du nom de Marie : *Notre-Dame de la Délivrante*, pour accomplir un vœu fait pendant une tempête qui assaillit sa nef dans les eaux dangereuses des îles de l'archipel normand ; *Notre-Dame de Grâce*, près de Houfleur ; et enfin *Notre-Dame de Pitié*, sous le château ducal qui défendait Harfleur (2).

Le culte de Marie fleurit longtemps aussi dans les trois royaumes du Nord. Le grand nombre de cathédrales, d'ermitages et de monastères qu'on lui dédia, en fait foi. La cathédrale d'Upsal, dont la chapelle souterraine était dédiée à Marie, était un des plus beaux monuments de ces contrées (3).

Vers le commencement du onzième siècle, saint Étienne, premier roi chrétien des Huns ou Hongrois, fonda, en actions de grâces d'une victoire remportée sur le prince de Transylvanie, *Notre-Dame d'Albe-Royale*. Cette belle basilique slave ne le cédait pas en magnificence aux églises les plus somptueuses de l'Orient. Ses murailles ornées de superbes sculptures, ses pavés de marbre, ses autels plaqués d'or et incrustés de pierres fines, ses vases d'argent, d'or et d'onyx, en faisaient une chose vraiment merveilleuse à voir (4).

Nous citons tout à l'heure quelques-uns seulement des

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 144.

(2) *Ibid.*, p. 145.

(3) *Ibid.*, p. 154.

(4) *Ibid.*, p. 155.

magnifiques monuments élevés en France à la gloire de *madame sainte Marie*, comme on disait alors, par les guerriers farouches de Sigefroy, de Rollon et de Robert le Magnifique.

Mais les nobles normands, qui commençaient à rêver des royaumes sous le ciel éclatant d'Italie, n'étaient pas moins dévoués à la Vierge que leurs vaillants princes. Ni l'éloignement, ni le bruit des armes, ne les empêchaient de fonder des églises en son honneur. Le fameux Tancrède et Robert Guiscard, seigneurs du petit village maritime de Hauteville, envoyèrent du fond de la Pouille, où ils faisaient reculer soixante mille Sarrasins devant cinq cents lances normandes, la moitié d'un trésor qu'ils venaient de trouver, à Geoffroy de Monbray, évêque de Coutances, pour bâtir, sous l'invocation de sainte Marie, cette belle et féerique cathédrale qui arracha à Vauban lui-même ce cri de stupeur admirative : « Quel est le fou sublime qui a jeté ce noble édifice dans les airs (1)? »

Précisément à la même époque, un frère de Robert Guiscard, le comte Roger de Hauteville, fondait dans la Sicile conquise la célèbre cathédrale de Messine, qu'il ne manqua pas de dédier à la sainte Vierge, suivant l'usage de sa maison. Ce somptueux édifice, qui fut consacré l'an 1097, participait un peu de toutes les architectures connues : la mosaïque byzantine venait s'y joindre à l'arabesque des Sarrasins et aux gracieux clochetons gothiques, ornés de statues de saints et d'anges prodigieusement bien dorées (2).

De nos jours, les armées sont, à peu de chose près, athées. Il suffit de porter le casque et l'épée, pour se

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 148.

(2) *Ibid.*, *ib.*

croire en droit de renier ou du moins d'oublier Dieu.

Il n'en était pas ainsi à l'époque dont nous parlons. Ces *lions normands* qui pendant plus de cent ans avaient désolé la côte occidentale de l'Europe, ces *géants de la gelée* qui avaient insulté un roi de France jusque sur son trône et dans tout l'appareil de la royauté, ayant, après la Neustrie et la Bretagne, conquis l'Angleterre, couvrirent cette île de tant et de si beaux monuments religieux, la plupart dédiés à Marie, qu'ils donnèrent leur nom à un genre d'architecture sacrée dont ils furent les créateurs, et qu'on appela *normande*. Ce genre, uni à celui que les conquérants trouvèrent dans la Grande-Bretagne, donna naissance à l'architecture anglo ou saxo-normande. C'est en parlant de cette alliance et de ses productions, que l'auteur de *la Vierge* a dit : « Lorsque Guillaume de Normandie eut fait la conquête de l'Angleterre, les églises anglo-normandes, avec leurs flèches audacieuses, leurs splendides beffrois et leurs tours jetées dans la nue, vinrent se poser, dans tout l'orgueil de leur architecture féerique, à côté des lourdes églises et des pauvres et rudes chapelles des Saxons (1).

Ce même Guillaume le Conquérant, qui d'un simple froncement de sourcil faisait trembler l'Angleterre d'un bout à l'autre, étant tombé malade dans le château de Cherbourg, fit vœu de bâtir une chapelle à la Vierge, si, par son intercession puissante, il recouvrait promptement la santé. Il guérit, et s'acquitta religieusement de sa promesse ; il fit en outre réédifier à ses frais la superbe abbaye de Jumièges, à condition que son église, que la reine Bathilde avait dédiée à saint Pierre, serait placée sous l'invocation de la mère de Dieu. Les belles ruines qui restent encore

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 125 et suiv.

de cette abbaye célèbre témoignent de la grandeur et de la majesté de l'œuvre commencée par lui, et achevée par son fils Guillaume Longue-Épée.

Ces derniers mots sont la preuve que la dévotion à la Vierge passa du chef à toute la race. En effet, son épouse, la duchesse Mathilde, éleva, sous le nom de Notre-Dame du Pré, une magnifique église dans l'endroit même où, se promenant aux alentours de son château, elle avait reçu le messager qui lui apportait la nouvelle de la conquête de l'Angleterre par le duc son époux. Cette belle église s'appela depuis *Notre-Dame de Bonne-Nouvelle*. Elle fut terminée par son fils Henri I^{er}, qui l'*aumôna* magnifiquement.

Nous avons mentionné ailleurs l'origine touchante de l'abbaye du Vœu, qui dut sa fondation à la princesse Mathilde, fille de ce même Henri I^{er} et petite-fille du Conquérant. Henri II, fils de Mathilde, releva en partie, par ses libéralités royales, *Sainte-Marie du Bec*, la plus illustre des abbayes normandes. Nous citons ces abbayes, parce que leurs bâtiments ou du moins leurs chapelles avaient toutes les proportions architecturales de nos plus vastes cathédrales ; témoin les ruines si imposantes des abbayes de Melrose en Angleterre, de la Chaise-Dieu en Auvergne, de Saint-Bertin à Saint-Omer, de Saint-Wandrille en Normandie, de la Victoire près de Senlis, de Bolton dans le comté d'York, sur les bords de la rivière Wharpe. Cette dernière abbaye, monument de la piété de la veuve de William Fitz-Duncan, neveu du roi d'Écosse, David, qui fonda un si grand nombre d'établissements religieux, était dédiée à la Vierge. Ses ruines, qu'on ne peut se lasser d'admirer, sont aussi précieuses, comme objet d'art, que les belles ruines de l'abbaye de

Melrose, dont la fondation remonte à la même époque.

Cette abbaye de Melrose, au nom si suave et si doux, le plus beau des noms anglais, faisait également partie du riche domaine de la Vierge dans l'Angleterre de ce temps-là. A l'aspect de ses restes, un écrivain s'écrie : « Quelle audace dans la pensée ! quelle précision dans l'exécution ! Il faut renoncer à décrire. Chaque grain de la masse de cet édifice paraît avoir été taillé avec le soin qu'un lapidaire consacre à un diamant. Ce vaisseau somptueux pourrait être comparé à une riche corbeille de fleurs : les colonnes sont, pour ainsi dire, des gerbes réunies en faisceau ; les arcades sont des guirlandes qui s'entrelacent en festons flexibles et variés ; et puis, à l'extérieur, ce sont des décorations bizarres, des fantaisies charmantes. Tout un poème héroï-comique sur l'humanité est écrit en symboles de pierre dans ces galeries de sculptures. L'église seule de Melrose, malgré son état de dégradation, couvre encore un espace de deux cent cinquante-huit pieds de long sur une largeur de cent trente-sept, et embrasse dans son ensemble une circonférence de neuf cent quarante-trois pieds. Le temple de Diane à Éphèse ne couvrait qu'un acre de terrain, et passait pour une merveille du monde. Qu'auraient donc dit les architectes païens à la vue de l'abbaye de Melrose(1) ? »

Tandis que nous en sommes à parler des plus belles créations architecturales dont les Normands aient doté la catholique Angleterre, plaçons ici, pour ne plus revenir à cette contrée, les principaux édifices dont la famille des Plantagenets ait enrichi et leur royaume et le culte de Marie.

(1) *Histoire pittoresque des cathédrales, etc.*, p. 180.

Ces princes se distinguèrent aussi par leur dévotion à la Vierge, et couvrirent l'Angleterre de ces belles églises gothiques de Marie qui subsistent encore dans tous ses comtés, et qui sont le plus beau fleuron de sa couronne archéologique. Notre-Dame d'York, que la légèreté pleine de grandeur de son architecture aérienne a fait comparer à un vaisseau sous voiles; Notre-Dame de Salisbury, autre diamant taillé dans le plus noble style, qui se couvrait de tentures de Flandre et s'emplissait de lumières et de fleurs aux fêtes solennelles de Marie; Notre-Dame de Westminster, où était, dit Froissard, une image de la sainte Vierge à qui les rois anglais avaient grande créance, et qui faisait « moult beaux miracles; » la superbe abbaye gothique de Notre-Dame de Walsingham, le pèlerinage favori d'Édouard I^{er} et de sa cour chevaleresque; la belle cathédrale de Wils, dont la chapelle de la Vierge est, de l'aveu des connaisseurs, la perle des monuments gothiques de la Grande-Bretagne, sont toujours là pour témoigner de la piété des Plantagenets envers la sainte mère de Notre-Seigneur (1).

La cathédrale de Worcester, admirable église gothique, dédiée d'abord à saint Pierre, mais qui depuis a porté plus généralement le nom de Notre-Dame, mérite à tous égards de n'être pas oubliée, et de clore cette liste des monuments pieux que le catholicisme anglais a, dans des jours meilleurs, consacrés à la mère du Christ, Fils de Dieu.

Hélas ! tous ces monuments ont plus ou moins souffert des ravages du temps; mais les ravages du temps ne sont rien, si on les compare aux excès fanatiques des hommes

(1) *La Vierge*, II, p. 168-9.

ennemis de Dieu. Les soldats d'Hardienute, de lord Brooke, de Cromwell et de Henri VIII en Angleterre (1), ceux de Duras, de Lesdiguières, du baron des Adrets, et les agents frénétiques de Voltaire, de Diderot et de Marat en France, les ont plus dépouillés, plus mutilés, que ne l'ont fait les siècles. Tandis que la foi édifie, l'impiété détruit : elle ne sait faire que cela. Plaignons, plaignons les nations sur lesquelles elle passe comme une trombe dévastatrice ! Plaignons les âges exposés à ses fureurs sacrilèges.

Riche entre tous les pays du monde catholique par le nombre et la beauté de ses édifices religieux, et en particulier de ses monuments à la Vierge, l'Angleterre pouvait à bon droit se glorifier des merveilles dont elle s'était couverte au souffle et sous l'inspiration de l'orthodoxie chrétienne. L'architecture saxonne, l'architecture normande, l'architecture saxo-normande, le style anglais primitif, l'anglais orné, l'anglais fleuri, y avaient fait des prodiges à la gloire de Dieu, de la Vierge et des saints. Mais la réforme est venue, et elle a été pour elle comme ces grêles malfaisantes, comme ces limons impurs qui empoisonnent le sol et le frappent de stérilité. « *Les perfectionnements et les créations s'arrêtent où finit la foi* (2). »

Mais les splendides édifices dont nous venons de parler nous amènent à l'âge d'or de l'architecture religieuse. Nous voici à ce moyen âge si grand, si colossal, et qui a semé par milliers, sur toute l'étendue de l'Occident catholique, des monuments sacrés tels que le monde n'en

(1) La cathédrale de Worcester fut dévastée en 1041 par les soldats d'Hardienute, celle de Lichtfield, par les troupes de lord Brooke, en 1642.

(2) *Hist. pittoresque des cathédrales*, p. 186.

avait jamais ni vu, ni même imaginé, tels que probablement il n'en fera plus jamais.

L'architecture romane était, nous l'avons dit, simple et sans ornements. C'était une réminiscence, une imitation de ces catacombes dont les voûtes basses et humides, dont les avenues ténébreuses avaient abrité les prières, les sacrifices et les vertus des aînés de la foi chrétienne.

Les architectures saxonne et normande se ressentaient, elles, de la sauvage et froide âpreté du Nord. Leurs constructions étaient tristes et sombres comme les noires forêts du Jutland. On négligeait la grâce et l'ornementation ; toute l'attention se portait sur la solidité. « Tels furent, jusque sous les premiers rois de la troisième race, les temples chrétiens. Ce style funèbre demeura tant que l'Europe retentit des coups de la tempête qui poussait les hordes du Nord à venir déraciner les vieilles cités occidentales comme des arbres vermoulus (1). »

Une telle architecture n'était guère en harmonie avec les splendeurs célestes, avec les grâces divines de celle que revêt le soleil, que couronnent les astres, et que les fleurs des roses et les lis des vallées entourent comme des jours de printemps (2).

Mais voici venir, pour l'architecture catholique, une ère nouvelle, une ère de merveilles et de prodiges. « Le treizième siècle commencé, l'Europe occidentale se hérisse de monuments religieux, qui tous semblent participer d'un type commun : alors se fait sur la terre une vé-

(1) *Hist. pittor. des cathédrales*, p. 2.

(2) Quidni coronent sidera quam sol vestit? Sicut dies verni circumdabant eam flores rosarum et lilia convallium. (Saint Bernard, *Serm.* in capit. 12 *Apocalypsis*.)

gétation nouvelle; tout s'anime à la fois; l'architecture prend de la hardiesse, de la couleur (1). »

Elle venait de passer sur l'Orient comme un affreux cataclysme, cette époque funeste où l'ange des ténèbres, ayant inspiré Mahomet de sa ruse et de son astuce, avait enlevé à Jésus-Christ la troisième partie de son royaume terrestre, et établi même son empire dans les lieux où le Sauveur avait jadis brisé le sceptre de l'enfer. Quatorze cents églises chrétiennes avaient disparu sous les coups de cette effroyable tempête. Toutes les autres avaient été converties en mosquées.

Mais ce que l'Orient avait perdu, l'Occident le gagna : la foi se ranima dans cette dernière partie de l'héritage du Seigneur avec une vigueur toute nouvelle, et on vit à plusieurs reprises les peuples et les rois passer et repasser les mers pour aller, le fer à la main, chasser les infidèles, et replanter la croix sur cette même montagne du haut de laquelle Jésus-Christ mourant avait tout attiré à lui. Alors la foi donna naissance aux guerres saintes que l'on connaît sous le nom de croisades, et elle remplit les masses d'un belliqueux enthousiasme pour la cause de Dieu, de son Christ et de son Église.

Ces pieuses entreprises n'eurent pas tout le succès que l'on en attendait. Cependant elles avaient eu un magnifique résultat, car elles avaient soulevé, animé, électrisé des masses auparavant inertes et engourdies. Aussi quand toutes ces nations de l'Occident rentrèrent dans leurs foyers, elles y rapportèrent une énergie que les revers n'avaient pas eu la puissance d'anéantir. Seulement cette énergie changea d'objet. L'épée était brisée dans les

(1) *Hist. pittor. des cathédrales*, p. 2.

maines des croisés; ils en jetèrent les tronçons devenus inutiles, et ils prirent l'équerre, le compas, la truelle. De guerriers ils devinrent architectes, maçons, sculpteurs et peintres. N'ayant pu arracher aux ennemis du nom chrétien le tombeau sacré du Sauveur, ils voulurent, par compensation, lui donner au milieu d'eux des demeures plus dignes de lui. Comme autrefois Israël, après les guerres de David, avait vu s'élever le temple de Salomon, ainsi, après les croisades, nos contrées virent de toutes parts surgir, comme par enchantement, des édifices religieux tels que la terre n'en avait jamais porté; car ce fut après les expéditions chrétiennes d'outre-mer que furent jetés les fondements de nos plus belles cathédrales et de nos églises les plus célèbres et les plus remarquables.

Oh! dans les plaines de Sennaar, les hommes furent maudits pour avoir voulu construire un monument d'orgueil dont on parlât dans toute la terre et qui les immortalisât. Leur œuvre fut interrompue; il n'en est venu jusqu'à nous ni vestige ni trace. Mais que bénis soient les hommes de génie et de foi qui ont conçu, entrepris et exécuté ces œuvres gigantesques, ces œuvres colossales, qui n'ont voulu que proclamer et qui proclament en effet si bien la majesté de Dieu, sa grandeur, sa puissance et son immensité!

Et, avant d'aller plus loin, écoutons ce que dit des cathédrales en général un homme de science et de talent, un prêtre qui a étudié toutes celles de notre France, et qui mieux que personne en a compris et fait comprendre les saisissantes beautés.

« L'aspect seul d'une cathédrale, quand on sait en comprendre la signification, est un des plus admirables spectacles qui soient réservés à l'œil de l'homme tant qu'il

voyage sur la terre. Il y trouve comme une image d'un temple auguste, et comme un vestibule de la Jérusalem céleste. Nous voici devant un des plus beaux édifices du moyen âge : c'est la cathédrale de Reims, d'Amiens, de Bourges ou de Chartres. Voyez d'abord cette façade grave et solennelle : assombrie à la base par les noirs renfoncements de ses trois portails, elle devient plus légère à mesure qu'elle s'éloigne du sol. Mille ornements divers s'unissent pour en couvrir toute la surface. Dais, aiguilles, pinacles, fleurons, guirlandes, couronnes, statues, bas-reliefs, figures fantastiques, se développent selon les lois d'une symétrie pleine de goût. Au point où les ciselures et les broderies deviennent plus délicates et semblent flotter au souffle des vents, on voit s'élancer ces clochers, ces flèches de toutes hauteurs, de toutes dimensions, luttant d'efforts pour atteindre le ciel, et y porter jusqu'aux pieds de Dieu les odeurs de l'encens et les invocations des peuples. Emblèmes des vœux et des soupirs des fidèles, toutes les parties de la construction se dirigent en haut. Le monument pose à terre, mais c'est pour prendre son essor vers les régions supérieures. La ligne horizontale, génératrice des formes de l'architecture païenne, est entièrement brisée ; à sa place se dresse la ligne verticale qui tend toujours à monter, symbole des aspirations de l'humanité vers son divin Auteur, allégorie sublime des efforts de l'Église militante.

« Inclignons notre tête sous ce portail, devant cette multitude qui garnit les voussures et qui peuple ces niches innombrables. Toutes ces figures sont celles des martyrs et des confesseurs de la foi, des saints pontifes qui en ont été les gardiens, des anges et des autres soldats de la milice céleste qui veillent autour du trône de Dieu. La figure

du Christ domine toutes les autres, accompagnée de celle de sa divine mère, symbole de la justice et de la miséricorde. Tous ont les yeux fixés sur nous, comme pour nous demander compte des sentiments qui possèdent notre cœur, et des pensées que nous portons au pied des autels.

« Franchissons le seuil de la basilique. O merveille ! au lieu de cet aspect grave et mélancolique de l'imposante façade, c'est comme une apparition des splendeurs célestes. Les voûtes semblent suspendues en l'air, comme une tente magnifique soutenue par les anges ; les colonnes s'élancent avec grâce, et s'unissent étroitement en gerbes légères ; les arcades se succèdent dans une perspective enchantée ; l'œil mesure avec étonnement les proportions des nefs, qui se perdent dans une profondeur sans limite. L'enceinte est entourée d'un réseau transparent que les illusions de l'optique reculent à l'infini. La lumière glisse sous les courbes des voûtes et se répand dans tout l'édifice, teinte des mille nuances de l'iris en traversant les riches vitraux de couleur. Les images des saints apparaissent aux fenêtres brillantes et lumineuses, au milieu des plus somptueux reflets de la pourpre, de l'azur et de l'or, comme participant déjà aux glorieux attributs des corps ressuscités. Quel ensemble de beautés ravissantes !... Au milieu de ces harmonies mystérieuses, on est comme frappé d'un rayon des gloires inénarrables qui enveloppent l'autel de l'Agneau (1). »

Dans leurs nouveaux travaux, dans leurs nouveaux sacrifices pour le Dieu qu'ils adoraient, pouvaient-ils oublier l'auguste mère du Rédempteur, ces chrétiens pleins de foi qui avaient entendu saint Bernard et Pierre l'Er-

(1) *Les cathédrales de France*, par M. l'abbé Bourassé, préface.

mite, panégyristes si éloquentes de la Vierge des vierges ? Pouvaient-ils oublier Marie, ces valeureux soldats du Christ qui avaient traversé les flots de l'Océan au chant du *Salve, Regina*, que quelques-uns ont appelé l'*hymne des croisades* ? Pouvaient-ils, dans leur patrie, oublier la Vierge-mère, ces héroïques pèlerins qui venaient de visiter, avec les larmes aux yeux et la componction dans le cœur, Nazareth, Bethléem et le Calvaire, le lieu où Marie reçut la salutation de l'ange, celui où elle mit au monde le Fils du Dieu vivant, et celui où elle vit mourir entre les bras de la croix son Sauveur et le nôtre ? Dans les saintes constructions dont ils enrichirent l'Occident, pouvaient-ils oublier la fille de Dieu et des rois, tous ces Français, tous ces Anglais qui s'étaient agenouillés avec tant d'humilité dans les beaux temples élevés à la mère de Jésus par la piété d'Hélène, la grande impératrice ? Non sans doute. Aussi écoutons encore ici le savant archéologue auquel nous venons tout à l'heure d'emprunter une si brillante page.

« Une réflexion, dit-il, se présente naturellement à notre esprit en contemplant Notre-Dame de Chartres : c'est que presque tous nos grands monuments de style ogival sont dédiés à la bienheureuse Vierge. Citons seulement les cathédrales d'Amiens, de Reims, de Paris, de Rouen, de Strasbourg, de Bayeux et de Coutances. Il y avait, à l'époque où ce style florissait d'une manière si vigoureuse, un amour inépuisable dans tous les cœurs pour la glorieuse mère de Dieu, la divine patronne des âmes pures, la consolatrice des affligés, la reine des élus. Les sentiments des populations catholiques se traduisaient en monuments élevés à sa gloire comme témoignages de reconnaissance pour des bienfaits nombreux, comme prière afin d'en ob-

tenir de nouveaux. Nous avons une vive joie à consigner ici, comme nous l'avons fait plusieurs fois dans le cours de notre ouvrage, les marques de la profonde vénération et de l'entière confiance que les chrétiens ont toujours manifestées envers la très-douce et immaculée Vierge Marie. Les hommages que nous lui rendons de nos jours sont donc une tradition de famille que les âmes bien nées se font un devoir et un bonheur de continuer (2). »

Nous avons vu déjà comment Haimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, en Normandie, dans une lettre qu'il écrivit, en 1145, aux religieux du monastère de Tuttebery en Angleterre, dépeint le zèle ardent qui animait à cette époque les cœurs fidèles, quand il s'agissait de la construction d'un édifice chrétien.

« C'est un prodige inouï, s'écrie-t-il, que de voir des hommes puissants, fiers de leur naissance et de leurs richesses, accoutumés à une vie molle et voluptueuse, s'attacher à un char avec des traits, et voiturer les pierres, la chaux, le bois, et tous les matériaux nécessaires pour la construction de l'édifice sacré. Quelquefois mille personnes, hommes et femmes, sont attelées au même char, tant la charge est considérable; et cependant il règne un si grand silence, qu'on n'entend pas le moindre murmure. Quand on s'arrête dans les chemins, on parle, mais seulement de ses péchés, dont on fait la confession avec des larmes et des prières; alors les prêtres engagent à étouffer les haines, à remettre les dettes, etc., etc. S'il se trouve quelqu'un assez endurci pour ne pas vouloir pardonner à ses ennemis et refuser de se soumettre à ces pieuses exhortations, aussitôt il est détaché du char et chassé de la sainte compagnie. »

(1) *Ibid.*, Chartres, p. 550.

Haimon rapporte ensuite que ces travaux s'entreprenaient principalement durant la belle saison ; que pendant la nuit on allumait des cierges sur les chariots autour de l'église en construction, et qu'on veillait en chantant des hymnes et des cantiques.

Enfin il nous apprend, et cette remarque a trop de prix et de valeur à nos yeux, vu le sujet que nous traitons, pour n'être pas accueillie et enregistrée par nous avec bonheur ; il nous apprend que ce pieux usage de se réunir pour travailler à la construction des églises ayant pris naissance à Chartres, se continua pour une foule d'autres églises, *surtout dans les lieux où l'on élevait des temples sous l'invocation de la sainte Vierge : loca per singula Matri misericordiæ dicata ille usus præcipue occupavit* (1).

Maintenant parcourons rapidement les principaux sanctuaires dédiés à Marie.

Et d'abord dans notre France, sur quatre-vingt-une cathédrales, trente sont sous l'invocation de la mère de Dieu et portent son nom béni. Énumérons-les à la gloire de la Reine des saints, et à la louange des villes épiscopales qui, en lui consacrant leur plus imposant édifice, ont voulu lui donner un témoignage éclatant de leur vénération pour elle, et s'acquérir un droit spécial à sa protection.

Ces cités sont : Amiens, Auch, Avignon, Bayeux, Bayonne, Cambrai, Chartres, Clermont, Coutances, Digne, Évreux, Fréjus, Gap, Grenoble, Luçon, Marseille, Mende, Montauban, Moulins, Nancy, Nîmes, Paris, le Puy, Reims, Rodez, Rouen, Seez, Strasbourg, Tarbes et Verdun.

Nous voudrions bien, pour l'honneur de celle qui a

(1) *Annal. Benedict.*, tom. 6, p. 394.

donné son nom à tous ces monuments superbes, pouvoir décrire ici toutes leurs beautés, toutes leurs richesses, parce qu'ils sont en un sens l'apanage de la Vierge dans notre bien-aimée patrie, et que la majesté des palais et des domaines se reflète et rejaillit tout naturellement sur celle qui en est la reine, et pour laquelle ces édifices ont d'ailleurs été créés. Mais, à notre grand regret, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas entrer, on le comprend, dans les nombreux détails qu'exigerait une telle entreprise. Force nous est donc de nous borner à dire seulement quelques mots sur chacune de ces augustes basiliques. Ces mots, nous les empruntons, à peu d'exceptions près, à M. Bourassé.

L'auguste et saint monument qui se présente à nous en tête de tous les autres, sur la liste alphabétique des églises épiscopales élevées à Marie sur la terre de France, c'est la cathédrale d'Amiens. Et quelle construction religieuse mérite mieux cette place d'honneur? quel édifice est plus digne de servir de frontispice et de façade à la galerie féerique des trente basiliques dédiées chez nous à la Vierge? quel portail plus imposant et plus majestueux pourrions-nous mettre en avant? « La cathédrale d'Amiens, a dit un auteur éclairé, un savant archéologue, est aux autres temples gothiques ce que Saint-Pierre de Rome est aux temples modernes de premier ordre. » Se peut-il un plus bel éloge, et n'établit-il pas en termes magnifiques la suprématie artistique de Notre-Dame d'Amiens sur tout ce que l'architecture gothique du moyen âge a produit de plus merveilleux et de plus grandiose en France et hors de France? Et cet éloge est fondé; car si, parmi nos monuments nationaux, quelque édifice religieux jouit d'une réputation populaire non usurpée, c'est

sans contredit la magnifique cathédrale d'Amiens. Bâtie au treizième siècle, dans un espace de temps fort court, elle ne présente point dans son ensemble ces disparates fâcheuses de style qui blessent toujours la vue ; elle offre un tout d'une harmonie merveilleuse, d'une perfection sans rivale. On pourrait choisir cette église comme l'expression de la pensée chrétienne et artistique de la plus étonnante partie du moyen âge. Elle y est complète, elle s'y montre dans tous ses développements, dans toute sa beauté, dans toute sa splendeur. Éminemment catholique, elle y brille par un rayonnement divin ; elle s'y dilate par un épanouissement majestueux et sublime. Il faudrait être insensible aux vives émotions toujours produites par la contemplation d'un chef-d'œuvre, pour ne pas comprendre la suprématie de cette cathédrale, que nous considérons comme une des plus surprenantes réalisations de l'idéal de l'architecture chrétienne. Quand on pénètre pour la première fois dans cette immense enceinte, au milieu d'une forêt de colonnes, sous ces voûtes élevées qui ont tant de fois retenti des chants des générations passées, à la vue du rond-point étincelant de l'abside, il faudrait n'avoir au cœur nulle fibre noble et généreuse, pour ne pas être profondément impressionné.

L'intérieur de la cathédrale d'Amiens, par ses dimensions colossales, l'élévation des voûtes, la hardiesse des arcades, la beauté des colonnes, la délicatesse des fenêtres, l'heureux accord des proportions, l'unité de style, la régularité de l'ensemble, l'harmonie des détails, est peut-être l'œuvre la plus irréprochable de toute la période ogivale. L'ampleur des différentes parties, qui s'étendent dans de justes rapports ; la majesté des grandes nefs, qui s'allongent dans une perspective surprenante ; la gravité

du chœur et du sanctuaire, tout concourt à donner au monument un caractère imposant et religieux.....

Dans quel édifice trouverons-nous des voûtes plus légères, plus hardies, que celles qui s'étendent sur toute la cathédrale d'Amiens? L'œil aime à suivre leurs courbes gracieuses, à s'égarer dans leurs valves séparées par de belles nervures, à pénétrer dans leurs clefs ciselées à jour, à contempler leurs arêtes solides. Si généralement les voûtes ogivales doivent être regardées comme le triomphe des architectes chrétiens, les voûtes d'Amiens doivent être considérées comme la limite que les forces de l'homme ne sauraient dépasser.

Au dedans comme au dehors, au dehors comme au dedans, la cathédrale d'Amiens semble une œuvre divine, une œuvre surnaturelle.

Ni ici ni ailleurs, dans ce chapitre, nous ne nous arrêterons à louer les statues, les bas-reliefs, les groupes, les pinacles, les dais, les aiguilles, les tabernacles, les guirlandes, en un mot l'étonnante profusion de sculptures, soit en bois, soit en pierre, soit en marbre, qui décorent si merveilleusement tous les édifices religieux dont nous aurons à parler, et particulièrement les cathédrales gothiques, et, entre toutes ces cathédrales, Notre-Dame d'Amiens. Nous devons nous borner ici aux beautés architecturales, et renvoyer les merveilles de la sculpture en général au chapitre spécial réservé à cet art chrétien, et aux productions admirables par lesquelles il a, lui aussi, glorifié si bien la Vierge.

Mais, sans entrer dans des détails, nous ne pouvons pourtant pas nous empêcher de dire ici que tel est le mérite des sculptures semées avec prodigalité, tant à l'extérieur que dans l'intérieur de la cathédrale d'Amiens, que

l'on est fondé à croire que les artistes, inspirés par la vue du monument pour lequel ils travaillaient, n'ont voulu l'embellir que de chefs-d'œuvre dignes de sa grandeur et de sa magnificence : la grâce des formes s'y trouve alliée aux richesses les plus étouffantes de l'imagination ; et tout est exécuté avec tant d'exactitude et avec tant de bonheur, que les plus minutieux détails défient l'observation la plus attentive et la critique la plus sévère. On dirait des travaux d'orfèvrerie : c'est le même fini et la même délicatesse.

Quant à l'architecture, il est impossible de trouver rien de comparable à la grande nef de la cathédrale d'Amiens : c'est le dernier mot de la perfection. Les colonnes se groupent avec une rare élégance, s'unissent étroitement en faisceaux d'un effet pittoresque, et s'élancent hardiment jusqu'à la naissance des arcades des travées. On ne peut rien imaginer non plus de plus harmonieux, de plus grandiose que le chœur de cet édifice : ses proportions sont vastes et d'un effet saisissant ; les fenêtres de la basilique, et notamment les rosaces, sont de la plus belle dimension. Autour de l'église règne une suite de chapelles latérales, chaîne ou ceinture mystérieuse qui presse et environne le corps de la basilique. On trouvera difficilement, si ce n'est à Reims, à Strasbourg, à Tours, une façade plus imposante. Trois portiques occupent toute la partie inférieure de cette façade majestueuse : celui du milieu, appelé la *porte du Sauveur*, représente le jugement dernier, les vertus et les vices, des visions apocalyptiques, et d'autres scènes empruntées aux pages de la Bible. Toute la légende de saint Firmin, apôtre et martyr d'Amiens, est retracée dans les bas-reliefs du portique de gauche, qui porte le nom de ce pontife. Le portique de droite appartenait na-

turellement à la *reine*, qui est debout dans le ciel, à la droite du Très-Haut : aussi ce portail, appelé *porte de la Mère de Dieu*, offre tous les traits de l'histoire humaine et divine de Marie, et en outre les principaux événements de la Genèse qui la préfiguraient. L'aspect extérieur de la cathédrale d'Amiens n'affaiblit point l'impression vive et profonde produite par la contemplation des parties les plus somptueuses. Les galeries, les clochetons, les arc-boutants, les contre-forts, sont construits et disposés avec le plus grand soin et un art admirable. Le clocher, qui, dit-on, cède et plie comme les arbres sous les efforts des vents, et qui reprend sa position naturelle quand la rafale a passé ; le clocher est, comme tout le reste, un objet d'admiration et une des merveilles de l'art. Élevé de cent trente-quatre mètres, il n'est surpassé en France, sous le rapport de la hauteur, que par celui de Strasbourg. La cathédrale d'Amiens est, quant à ses dimensions, la troisième de toutes les cathédrales de France par sa longueur (cent trente-huit mètres trente-cinq centimètres), la huitième par sa largeur, la troisième par sa hauteur.

Il y a longtemps que l'église épiscopale d'Amiens est dédiée à la Vierge. Vers le milieu du quatrième siècle, saint Firmin le Confesseur, troisième évêque d'Amiens, fit construire, sur le lieu même où saint Firmin, son prédécesseur, premier apôtre d'Amiens, avait versé son sang, une église qui fut consacrée sous l'invocation de Notre-Dame des Martyrs, et qui servit d'église épiscopale pendant plus de deux siècles et demi.

Saint Sauve ou Salve, qui monta, en 613, sur le siège d'Amiens, se fit une autre cathédrale, qu'il dédia à la sainte Vierge et à saint Firmin. La basilique actuelle fut commencée en 1220, et achevée, moins les deux tours de

la façade, en 1288. Comme les églises auxquelles elle succédait, elle fut consacrée à la Vierge.

Le monument qui appelle maintenant nos regards est digne de figurer à côté de celui que nous venons de contempler ; car l'église de Sainte-Marie d'Auch est sans contredit la plus belle cathédrale du midi de la France, et un des édifices les plus célèbres de l'architecture religieuse. Bâtie dans sa partie la plus noble, vers la fin du quinzième siècle, à une époque où le style ogival jetait ses dernières inspirations et rayonnait d'un éclat éblouissant, avant de faire place aux procédés de la renaissance, elle est grande et majestueuse dans l'ensemble, riche et pompeuse dans les détails. Parmi les monuments accessoires, les vitraux et les stalles du chœur jouissent d'une réputation universelle, qui n'est pas au-dessus de leur mérite : ce sont, dans leur genre, des chefs-d'œuvre d'une élégance, d'une grâce et d'une perfection merveilleuses.

Saint Taurin, évêque d'Eauze, étant venu se réfugier à Auch, après une incursion des barbares sortis du fond de la Germanie, apporta avec lui le trésor le plus précieux d'un évêque, l'autel primitif consacré à Dieu sous l'invocation de la bienheureuse Vierge, et la dépouille vénérée de ses saints prédécesseurs ; et il fonda, à la partie supérieure de la cité, une humble basilique, dans laquelle il déposa l'autel à l'endroit où s'élève aujourd'hui la somptueuse église métropolitaine de Sainte-Marie.

Ce monument, commencé en 1483, fut consacré sous le titre de Sainte-Marie en 1548 ; mais il ne fut achevé, tel qu'il existe maintenant, qu'en 1662.

L'effet intérieur de la cathédrale d'Auch est plein de grandeur et de majesté ; la perspective en est riche et impo-

sante ; l'ordonnance des travées, la succession des arcades, des fenêtres et des galeries, la forme et la disposition des chapelles accessoires, tout est établi dans des proportions où règnent des rapports harmonieux. La grande nef s'étend dans des dimensions qui en font un des vaisseaux les plus vastes ; le chœur, avec ses inimitables boiseries, présente un coup d'œil surprenant ; l'abside, avec ses vitraux brillants et sa noble structure architectonique, complète cet ensemble ravissant. Le chœur est un des plus beaux de France par son étendue, et surtout par sa décoration merveilleuse.

L'extérieur du monument, vu à distance, présente une masse majestueuse. Le jubé et la façade principale sont du style classique. Ailleurs ces constructions pourraient être d'un bon effet ; ici elles sont sans rapport avec le reste de l'édifice, qu'elles déparent.

Mais voici une cathédrale qui, pendant toute la durée du quatorzième siècle, fut la première du monde chrétien, non point par sa magnificence architecturale, mais parce qu'elle vit se déployer sous ses voûtes les pompes majestueuses de cette papauté dont Rome alors était veuve. Notre-Dame des Doms, pendant plus de cent ans, vit se presser dans son enceinte toutes ces puissances terrestres et ces flots de populations qui avaient déserté la ville des Césars ; et tandis que le silence régnait dans l'immensité de la basilique de Saint-Pierre, les souverains pontifes officiaient dans Notre-Dame d'Avignon avec toute la majesté qui entoure à l'autel le vicaire de J. C.

L'église primitive d'Avignon, placée dès l'origine sous l'invocation de la sainte Vierge, fut rebâtie ou restaurée par Consantin le Grand ; mais ayant été détruite d'abord en 407 par les Francs, puis au huitième siècle par les

Sarrasins, Charlemagne la releva. Aux temps les plus reculés, elle n'était connue que sous le nom d'église d'Avignon, de Notre-Dame, de Saint-Jean et de Saint-Étienne. Ce ne fut que dans le courant du quatorzième siècle qu'elle fut uniquement désignée sous la dénomination de Notre-Dame des Doms (1).

Ce monument a subi de telles modifications, que certaines portions assez importantes en ont été complètement altérées. Cependant il est évident que plusieurs de ses parties sont d'une architecture très-ancienne. Son portail paraît devoir être attribué à cette remarquable école bourguignonne qui a construit les églises de Langres et d'Autun, et qui se développa à la fin du onzième siècle et dans le cours du douzième. Le porche de Notre-Dame des Doms est surmonté d'un fronton dont l'inclinaison révèle les traditions antiques.

L'intérieur de la cathédrale d'Avignon, considéré sous le rapport du plan général, offre l'apparence basilicale; mais cette église n'a jamais été en rapport avec les hautes destinées qu'elle eut au moyen âge pendant plus de cent années; et le souvenir de la résidence des papes, dont elle fut alors la métropole, est sa plus belle illustration.

Il n'en est pas ainsi de la cathédrale de Bayeux. Illustrée à plusieurs titres, elle mérite, comme œuvre d'art, d'être placée à un rang distingué parmi les monuments qui font l'honneur de la Normandie.

Quand on entre pour la première fois dans la basilique de Bayeux, on éprouve un saisissement secret et solennel, inspiré par les proportions graves et par l'ordonnance

(1) De Domnis ou Dominis.

majestueuse de l'édifice. Placé au-dessus des degrés qui conduisent dans la grande nef, on promène son regard dans toutes les parties du monument avec cette ardente curiosité, ce charme inexprimable et cette muette admiration qui s'emparent de toutes les facultés de l'âme en présence d'une œuvre inspirée. La pensée suit le regard, s'anime au spectacle de l'expression du génie architectural déployé dans les grandes nefs, le vaste chœur, et demeure absorbée dans la contemplation des magnificences de l'abside. Les transformations de l'art religieux ont laissé dans cette enceinte des traces plus nobles que dans aucun autre édifice peut-être. Le style romano-byzantin prend une expression qu'on lui croirait étrangère ; la phase transitionnelle est toute parée des grâces du style ogival, sous la gravité de ses formes latines ; l'architecture gothique, appuyée sur ses deux sœurs aînées, conserve leur majestueuse sévérité, animée des charmes de la jeunesse, d'une vie surabondante, embellie des ornements les plus pompeux et les plus élégants.

D'après ces lignes éloquentes, d'après ces impressions si fortement senties et si noblement rendues, on conçoit sur-le-champ que Notre-Dame de Bayeux doit être une des constructions les plus grandioses élevées, sur le sol français, à la gloire et sous le titre de la mère de Dieu.

Et d'abord six siècles y ont mis le cachet de leur architecture ; car le massif des tours et la grande nef jusqu'à la galerie sont du onzième siècle ; toute la construction supérieure date des premières années du douzième ; vers le milieu de ce même siècle, de grands travaux furent exécutés et se prolongèrent jusque dans le treizième. L'abside, véritable chef-d'œuvre de goût et de richesse, fut achevée en 1221, tandis que le portail doit être attri-

bué à la belle architecture du quatorzième siècle, ou peut-être même au commencement du quinzième. La coupole, qui avait été commencée en 1477, fut détruite en 1676. Celle qui maintenant la remplace est du commencement du dix-huitième siècle.

Une crypte fort curieuse s'étend sous le sanctuaire et sous une partie du chœur. Elle est soutenue sur huit colonnes trapues, à chapiteaux grossièrement sculptés. On y reconnaît le signe des constructions du commencement du onzième siècle. C'est une des cryptes les plus étendues et les mieux conservées de nos grands édifices du moyen âge.

La nef principale de Notre-Dame de Bayeux est remarquable par sa grandeur, par son élévation, et surtout par son architecture mélangée. Les arcades romano-byzantines à plein cintre sont très-belles ; les archivoltes qui les accompagnent sont décorées de billettes, de chevrons brisés, et de feuillages. Le onzième siècle a rarement produit rien de plus élégant et de plus soigné ; les artistes qui ont travaillé à leur édification ont fait preuve de connaissances étendues. Le transept est large et majestueux ; de larges et magnifiques fenêtres y répandent la lumière. Partagées en un grand nombre de meneaux, elles pourraient presque le disputer en beauté aux roses, tant le léger épanouissement des trèfles, des quatre-feuilles et des rosaces qui remplissent le tympan, est gracieux et hardi.

En pénétrant dans le chœur, on est vraiment ébloui de la gloire de l'abside. Nous n'avons jamais observé nulle part, dit M. Bourassé, d'aussi belles galeries que celles qui forment la couronne du rond-point. Elles sont dessinées avec la plus irréprochable élégance et la plus suave pureté de formes. Une grande arcade ogivale en renferme d'autres plus petites, pressées comme des sœurs sous les

bras de leur mère. Les colonnettes qui les soutiennent, surmontées de bouquets de feuillages, unissent encore leur fût, capricieusement effilé, pour compléter cet ensemble ravissant. Il est aisé de voir que l'architecte a voulu déployer ici tout son talent, et il n'est pas moins facile de se convaincre qu'il a parfaitement réussi. A notre sens, la galerie de l'abside de Bayeux est le chef-d'œuvre des constructions de ce genre. L'ouverture des fenêtres à lancettes conserve un caractère sévère qui plait toujours; vues de loin, elles communiquent à toute la partie qu'elles éclairent un caractère de grandeur simple et noble, qui n'est pas dépourvu de charmes. Toutes les voûtes sont d'une belle et large exécution.

Tout autour de la cathédrale de Bayeux on compte vingt et une chapelles, sans y comprendre celle de la sainte Vierge. Cette dernière chapelle, originairement dédiée à la sainte Croix, paraît avoir été construite après le corps du monument. Elle est située à l'extrémité de l'abside, et éclairée par cinq fenêtres : la voûte est appuyée sur des piliers isolés, d'une grande délicatesse. La destination actuelle de ce sanctuaire, toujours si vénéré dans tous les temps, est tout à fait conforme aux saines traditions catholiques. A la tête du Christ, c'est-à-dire derrière l'autel principal, était la place convenable de l'autel consacré à la mère de la divine grâce.

L'extérieur de la cathédrale de Bayeux est très-imposant : la façade principale, accompagnée de deux flèches pyramidales; la tour de l'horloge, élevée sur le centre des transsepts; les deux clochetons aigus, placés aux deux côtés de l'abside, communiquent au monument une physionomie pleine de grandeur et de distinction. Vue à distance, l'église de Notre-Dame offre une perspective

enchanteresse : la masse générale se dessine, accompagnée de mille accessoires pittoresques, dans un panorama riche et varié. A mesure que l'observateur change de position, le spectacle se modifie, et semble devenir nouveau ; le monument paraît tout autre aux différents points de l'horizon. Nous n'oublierons jamais, dit l'auteur que nous copions, l'impression que nous avons éprouvée en voyant de loin se dresser dans les airs les aiguilles de cette noble basilique. Le portail principal est d'une magnifique ampleur. Il avait été enrichi d'ornements d'un goût exquis, que l'hérésie et l'impiété ont en grande partie mutilés. L'entrée latérale, du côté de l'évêché, est aussi une œuvre ravissante, et qui mérite d'être classée au nombre des plus admirables créations de même nature. En somme, comme on le voit, la cathédrale de Bayeux est un des plus beaux monuments dont le culte de Marie, la France et la Neustrie puissent se glorifier.

A sa suite, nous pouvons, sans trop de disparate, placer Notre-Dame de Bayonne, dont un brave militaire, aussi habile à manier la plume que l'épée (1), a dit, dans un savant mémoire plein de faits et d'intérêt : « Il n'est resté des temps barbares que des traces de camps fortifiés. Mais nous voici arrivés à une époque de renouvellement et de triomphe, où le christianisme, fort de ses croyances, inspiré par l'art, revenu d'Orient avec les croisés, a posé de toutes parts, en Europe, les fondements de ses immortelles basiliques. » Celle de Bayonne fut commencée vers le milieu du douzième siècle, sous le dernier duc de Guyenne : travail immense qu'une génération entreprend, et qui est l'œuvre d'une grande époque ; c'était à

(1) Le colonel Gleizes, écrivain, architecte et militaire distingué.

d'autres temps et à un autre peuple qu'il était réservé d'assister à sa consécration. Sous un ciel souvent voilé par les brumes de l'Océan, ce symbole vénérable du christianisme apparaît de loin, sombre, noirci par le temps, au milieu d'un site frais et riant, où la nature semble avoir voulu rapprocher tout ce qu'elle a de gracieux et d'imposant.

Le plan de la cathédrale de Bayonne est grand et régulier. Ce plan mérite de figurer parmi les modèles les plus remarquables de l'architecture du moyen âge.

L'église a été fondée au milieu du douzième siècle : le chœur et l'abside remontent, dans leurs proportions les plus belles, à cette même époque. Une partie du clocher et les basses nefs furent bâties dans les premières années du quatorzième siècle. La haute nef était en construction dès l'année 1335 ; ses dernières travées ne doivent pas remonter au delà des premières années du quinzième siècle.

L'intérieur de la cathédrale de Bayonne est remarquable par la grandeur de ses dimensions et la parfaite harmonie de ses formes ; on y reconnaît promptement ce cachet de noblesse et de grandeur propres à l'architecture qui y domine. Les roses des deux bras de la croix brillent de toute la beauté des plus radieuses fleurs gothiques. Il règne dans tout l'intérieur de cette cathédrale un demi-jour mystérieux, favorable au recueillement et à la prière. Autour de la nef du chœur, à la hauteur de la naissance des grandes arcades, marquées par les chapiteaux qui couronnent les pilastres, règne une belle galerie, percée elle-même d'arceaux en ogives, et décorée de colonnettes et de trèfles. Le triforium ainsi disposé ne serait pas indigne de figurer au nombre des plus curieux du moyen âge ; il offre toute la pureté du style le plus irréprochable.

Le chevet, qui a la forme d'un hémicycle, est entouré de cinq belles chapelles absidales, semi-circulaires. La nef latérale gauche présente un rang de chapelles accessoires, qui sont établies avec beaucoup d'intelligence. Le cloître qui accompagne cette belle cathédrale forme une construction accessoire fort remarquable, soit à cause de son architecture, soit à cause de sa conservation.

Les architectes inconnus de cette œuvre de plusieurs siècles paraissent avoir été surtout préoccupés des conditions de durée et de stabilité. Ils ont voulu, avant tout, protéger leur monument contre l'action du temps, et jusqu'ici ils ont réussi dans leur projet : c'est que le temps est bien moins destructeur que les hommes.

La cathédrale de Cambrai, dont nous avons à parler, ne nous en donne que trop la preuve; car ici c'est un éloge funèbre que nous avons à faire; ici nous avons à décrire, non ce qui est, mais ce qui n'est plus; c'est sur des ruines que nous sommes appelés à nous asseoir, en recherchant quel était le mérite architectural de cette église, où tant de fois retentirent les accents doux et célestes du cygne de Cambrai. Aussi serons-nous bref dans cet article; car à quoi bon nous étendre à décrire longuement ce qui ne nous laisse que des regrets? Tout se borne pour nous à dire que, sur une des places principales de la ville qu'a illustrée Fénelon, on peut écrire : « Ici fut la cathédrale. »

Et cette cathédrale était remarquablement belle.

Au milieu du douzième siècle, lorsqu'un grand mouvement entraînait toutes les intelligences, l'église de Cambrai, ruinée par les siècles, et ne répondant plus à sa haute dignité par son architecture, fut rebâtie avec toute la noblesse de l'art chrétien, qui tendait fortement à se régénérer. Commencée sur un plan vaste et grandiose,

on en poursuivit les travaux à travers plusieurs siècles. Dès 1182, on put y célébrer le service divin ; mais le dernier couronnement ne fut donné à l'œuvre qu'en 1472.

Toutes les ressources de la grande architecture du moyen âge avaient été employées dans l'édification du monument. En traversant plusieurs époques architectoniques, il avait pris l'empreinte des caractères propres à chacune. La composition générale offrait tout le luxe de l'architecture catholique ; l'ensemble et les détails se trouvaient dans des rapports harmonieux ; l'ornementation avait ouvert les trésors de ses formes poétiques ; l'aspect en était tout à la fois noble et sévère. Il ne faut du reste que se rappeler la générosité de pensées et de sentiments de ces siècles dignes d'admiration, pour en concevoir une juste idée. Le portique était décoré d'un nombre prodigieux de colonnettes et de sculptures variées. Une flèche élancée, appuyée sur le sommet du portail, terminait élégamment la façade principale.

Soutenue à l'intérieur par vingt-huit colonnes ou piliers, cette belle église était entourée de vingt et une chapelles, et ornée d'une riche et splendide décoration.

La cathédrale de Cambrai fut vendue comme domaine national le 6 juin 1796, et démolie bientôt après... Aujourd'hui on en chercherait en vain quelques vestiges.

Les premiers fidèles de la ville de Cambrai se rassemblaient dans une modeste basilique bâtie par saint Waast, et placée sous l'invocation de la sainte Vierge. Tous les édifices qui, dans le cours des âges, ont succédé à celui-ci, et ont été bâtis sur son emplacement, sont restés sous les mêmes auspices. Nous aimons à penser que Marie est toujours la patronne de l'église métropolitaine de Cambrai.

Si l'article précédent ne nous laisse au fond de l'âme que cette tristesse profonde qu'y jettent naturellement la mort et la destruction, nous allons maintenant passer à un sentiment bien différent; car nous avons à contempler une des œuvres les plus belles et les plus généreuses de la foi, de l'enthousiasme et du génie religieux de ces temps où un feu sacré embrasait tous les cœurs en illuminant les intelligences.

Quand on voit pour la première fois la cathédrale de Chartres, on ressent une émotion indéfinissable, produite par la réunion de pensées de tout genre et de sensations étranges, qui vous ébranle jusque dans les plus intimes profondeurs de l'âme. Il y a tant de majesté, tant de grandeur dans ce glorieux édifice, un caractère religieux si imposant, un cortège de souvenirs pieux et illustres si distingué, une expression si saisissante dans toutes les parties qui le composent, que l'esprit en est transporté hors de lui-même. On reconnaît là, sans nulle difficulté, la maison de Dieu; et l'œil y est ébloui comme par une apparition des merveilles célestes. Nous trouvons, dans cette enceinte noircie par les siècles, si jeune encore néanmoins de grâce, de fraîcheur, de poésie, un concours de beautés éminentes, qu'il est impossible à la parole humaine de rendre convenablement. Le langage humain est obligé de procéder en décomposant, pour peindre les pensées de l'esprit; il agit en cela comme l'anatomiste qui scrute, le scalpel à la main, les prodiges de l'organisation humaine. Il arrivera sans doute à décrire exactement, minutieusement, toutes les formes qui passeront successivement à son examen: mais qui pourra reproduire cet ensemble palpitant, cette harmonie générale, ce tout animé, cette admirable union des membres,

qui chez l'homme constitue la vie, et qui, dans un monument, exprime aux yeux du chrétien la *mens divini*or qui y réside comme dans son tabernacle?

Nous pouvons seulement prononcer ces paroles : La cathédrale de Chartres est un des plus prodigieux chefs-d'œuvre de l'architecture catholique !

Nous avons déjà dit, et nous répéterons encore à la gloire du pays chartrain, que ce fut là que s'établit, lors de la construction monumentale dont nous parlons, le pieux usage de s'associer librement et volontairement pour travailler aux églises, et spécialement à celles qui s'élevaient en l'honneur de la sainte Vierge.

On trouve dans une lettre de Hugues, archevêque de Rouen, écrite en 1145, des détails sur ces grandes réunions d'ouvriers bénévoles qui faisaient vœu de travailler à l'œuvre des cathédrales, en esprit de pénitence et de mortification. « Les habitants de Chartres, dit l'archevêque de Rouen, ont concouru à la construction de leur église en charriant des matériaux ; Notre-Seigneur a récompensé leur humble zèle par des miracles qui ont excité les Normands à imiter la piété de leurs voisins. Nos diocésains, ayant donc reçu notre bénédiction, se sont transportés à Chartres, où ils ont accompli leur vœu. Depuis lors, les fidèles de notre diocèse et des autres contrées voisines ont formé des associations dans un but semblable ; ils n'admettent personne dans leur compagnie, à moins qu'il ne se soit confessé, qu'il n'ait renoncé aux animosités et aux vengeances, et ne se soit réconcilié avec ses ennemis. Cela fait, ils élisent un chef, sous la conduite duquel ils tirent leurs chariots en silence et avec humilité. »

C'était donc par ces admirables moyens que nos gran-

des églises s'élevaient vers le ciel : on peut bien dire certainement qu'elles sont l'œuvre des populations chrétiennes ; on peut encore ajouter qu'elles sont la traduction en pierre des pensées et des sentiments dont elles étaient universellement animées. Voyez toutes ces cathédrales qui se dressent comme par enchantement : la prière des générations catholiques monte au ciel avec les flèches élancées ; la foi religieuse s'épanouit dans cette belle floraison architecturale, qui semble porter à Dieu l'espérance et le parfum de toutes les âmes !

En 1020, sous l'épiscopat de Fulbert , l'église cathédrale de Chartres fut brûlée par un incendie qui embrasa rapidement presque toute la ville. Le saint et zélé prélat se livra avec toute l'ardeur possible à la restauration de la basilique. Il commença par s'imposer les plus généreux sacrifices : il donna, pendant trois années consécutives, tous ses revenus, ainsi que ceux de la mense capitulaire. Chacun s'empressa d'imiter un si touchant exemple : les rois de France, d'Angleterre, de Danemark, le comte Eudes de Chartres, Richard, duc de Normandie; Guillaume, duc d'Aquitaine, et beaucoup d'autres seigneurs, donnèrent libéralement pour aider à l'œuvre du saint édifice. Grâce à ces libéralités, d'immenses ressources furent assurées à Fulbert. Les bourgeois, les marchands, les artisans de la ville, enfin tous les habitants du pays chartrain et des lieux circonvoisins, voulurent contribuer, suivant leurs moyens, à la construction du monument, les uns par leurs cotisations, les autres par leurs travaux manuels.

Ainsi aidé par de puissants auxiliaires, l'évêque commença les travaux avec le plus vif empressement ; mais , malgré son zèle animé et les immenses secours qui l'al-

daient, Fulbert mourut lorsque les travaux n'étaient pas encore très-avancés, en 1029.

Les cryptes ou *grottes souterraines*, comme les appelait l'évêque Fulbert lui-même, et quelques fragments qui appartiennent à l'architecture romano-byzantine secondaire, doivent être attribuées au onzième siècle. Au douzième il faut attribuer le portail occidental, avec ses statues et ses diverses moulures romano-byzantines, telles qu'on les exécutait durant la phase transitionnelle. Au treizième siècle on doit rapporter les nefs presque tout entières, les admirables portiques latéraux, ainsi que le chœur et les transsepts.

Après la dédicace solennelle qui fut faite en 1260, et qui plaça l'église sous l'invocation de la sainte Vierge, à la demande du saint roi Louis IX, il restait encore beaucoup de détails à conduire à un entier achèvement. La tour du nord ne fut terminée qu'à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Les bas-reliefs et la galerie sculptée qui entourent le chœur ne datent aussi que du seizième siècle; et l'on pourrait encore indiquer d'autres dates pour diverses parties de l'édifice, qui portent le signe de toutes les époques du style ogival.

Dimensions principales de la cathédrale de Chartres : longueur, cent vingt-huit mètres soixante-quatre centimètres; largeur, trente-trois mètres quarante-sept centimètres; hauteur sous voûte, trente-quatre mètres trente-cinq centimètres; longueur du transept, soixante-trois mètres trente-sept centimètres; hauteur du clocher vieux, cent douze mètres quinze centimètres; hauteur du clocher neuf, cent vingt-deux mètres dix centimètres; largeur de la façade principale, trente-sept mètres cinquante centimètres.

Ainsi Notre-Dame de Chartres est de toutes les cathédrales de France la septième en longueur, la neuvième en largeur, la huitième en hauteur sous voûte, et la troisième par l'élévation de ses magnifiques clochers.

Pendant toute la durée de la période architectonique romano-byzantine, on éleva généralement les églises sur des cryptes ou lieux souterrains, le plus souvent consacrés par des souvenirs anciens, ou par les prières des premiers néophytes. On a prétendu que les cryptes de Chartres avaient remplacé une grotte druidique, dans laquelle les Celtes rendaient un culte à la Vierge-mère qui devait enfanter le Sauveur du monde, sous ce titre : *Virgini parturæ*. Éclairés par une lumière surnaturelle, ils attendaient le salut moral et intellectuel de cette Vierge dont parle en termes si admirables le prophète Isaïe. Quoi qu'il en soit de cette tradition, qui peut bien être révoquée en doute, les chrétiens du moyen âge eurent une dévotion singulière pour *Notre-Dame de Chartres*. La chapelle qui lui était dédiée dans les cryptes était entourée d'ex-voto et d'autres signes authentiques de la piété reconnaissante. Outre cette chapelle, plus somptueusement décorée que toutes les autres, on en compte treize, disposées assez régulièrement dans les parties latérales. Les cryptes de la cathédrale de Chartres doivent être placées au nombre des travaux de ce genre les plus considérables et les plus curieux à étudier.

En pénétrant dans l'intérieur de ce temple, on se livre nécessairement aux sensations que son aspect fait naître : l'admiration y devient, pour ainsi dire, contemplative, et pénètre l'âme d'un pieux recueillement. Sa vaste étendue, sa noble simplicité, la hauteur de ses voûtes, le jour mystérieux qui perce à travers les magnifiques vi-

traux peints, produisent un effet magique qui n'est pas sans intérêt et sans charmes. La sévérité du style, observée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du vaisseau, ne lui a rien fait perdre de cette hardiesse et de cette grâce qui distinguent si éminemment l'architecture gothique (1).

Cinquante-deux piliers isolés forment l'ordonnance pittoresque du chœur, de la nef, du transept et des bas côtés, et trente-six massifs, liés par les murs qui en déterminent la circonférence, soutiennent l'édifice dans toute son étendue. Les piliers libres sont surmontés de chapiteaux de forme riche et variée. Les arcades en ogive, à l'exception d'un petit nombre, sont très-bien dessinées, et surmontées de galeries admirables. Les arcs, couronnés de trèfles, de fleurs crucifères et de rosaces, font comme une ceinture qui presse le milieu du corps de la basilique. Au-dessus du triforium s'élancent de larges et hautes fenêtres ; les légers meneaux qui les divisent en plusieurs compartiments s'épanouissent, à leur sommet, en formes gracieusement arrondies.

Les trois roses de cette cathédrale sont aussi remarquables par leur structure que par leurs vitraux. Les meneaux en pierre y sont distribués avec une délicatesse admirable. La rose du grand portail conserve la noble simplicité des formes rayonnantes primitives, tandis que celles du transept sont composées de meneaux plus savamment découpés.

La nef principale est construite dans de magnifiques proportions ; elle est accompagnée de bas-côtés, sans chapelles collatérales : c'est le plan du treizième siècle dans toute sa gravité.

(1) M. Gilbert, *Notice historique sur la cathédrale de Chartres*,

Autour du chevet rayonnent sept chapelles absidales, dont la plus remarquable, située au centre, est dédiée à la sainte Vierge. Toutes ces chapelles sont d'une noble architecture.

Le chœur est un des plus vastes et des mieux disposés que l'on puisse admirer en France.

Sortons maintenant du magnifique monument, et jetons un coup d'œil sur son extérieur. L'effet général qu'il produit n'excite point d'abord dans l'imagination un sentiment de vive surprise, mais ce degré d'intérêt et de satisfaction calme qui naît de la sévérité des lignes, du grandiose des proportions et de la majesté de l'ensemble. Construit à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, il conserve encore la simplicité noble des premiers temps de l'art, mais déjà tempérée par des formes devenues plus sveltes et plus hardies.

La façade principale est plus remarquable par ses colossales proportions que par la beauté de sa décoration. Mais ce qui lui communique un mouvement extraordinaire, ce sont les deux tours qui accompagnent les portails. Elles servent de base à deux flèches élancées, dont l'une, plus simple, est désignée sous le nom de clocher vieux, et se fait distinguer par une forme pleine de grâce, sans coquetterie ni ostentation; l'autre, qui a été commencée en 1507 et terminée en 1514, est toute couverte de festons et de dentelles. Sa beauté est connue dans toute la France.

Si le portail occidental est si peu orné, les portails latéraux ont reçu, par compensation, toutes les magnificences de la sculpture monumentale. L'art chrétien y a jeté, d'une main prodigue, tous les trésors de ses formes riches et variées. Le portail septentrional surtout, avec son

immortel portique, fera toujours naître un vif enthousiasme dans l'âme de ceux qui auront le bonheur de pouvoir le contempler. On y voit de grandes statues d'un style large et bien senti, des statuette d'une expression charmante, des bas-reliefs animés, des moulures de toute espèce d'un fini précieux, des formes gothiques variées avec une verve inépuisable.

Le 4 juin 1836, un incendie dévora la magnifique charpente de Notre-Dame de Chartres. Cette charpente, qui, par sa construction, sa hardiesse et son élégance, faisait, non moins que le reste de l'édifice, l'admiration des connaisseurs, était en bois de châtaignier : cette forêt, que composaient dix mille pièces, disparut en quelques heures, malgré d'incroyables efforts tentés pour la sauver. Elle a été remplacée par une charpente en fer qui, sous plus d'un rapport, ne peut sans doute rivaliser avec celle que le feu a consumée, mais qui aura du moins sur celle-ci l'avantage d'être à l'abri des accidents qui pourraient mettre en péril le monument tout entier.

. Nous n'avons pu rien retrancher des détails qu'on vient de lire sur la cathédrale de Chartres, dont la monographie fournirait certainement matière à un fort volume ; mais nous serons plus laconique en parlant de celle de Clermont.

Cette cathédrale est l'édifice ogival le plus grand et le plus remarquable de l'Auvergne entière, où le style gothique semble avoir eu quelque peine à se naturaliser. Elle fut construite à une époque où l'art religieux était parvenu à créer un système complet. Depuis l'ordonnance du plan général jusqu'aux moindres détails d'ornementation, tout indique évidemment qu'une transformation intime s'était opérée, et que les développements en étaient

arrivés à leur plus noble expression. « Le même esprit qui avait associé les volontés pour les merveilles des croisades, dit M. Thévenot, formula également son action sur les peuples par ces sublimes créations artistiques. De toutes parts, à la voix de nombreux architectes, des associations d'ouvriers se formèrent, et souvent plusieurs générations s'écoulèrent avant de terminer ces gigantesques constructions. Alors la société entière était à l'œuvre; et l'esprit, en face du sommeil du corps social actuel, est effrayé du contraste de la force créatrice dont l'art religieux disposait au moyen âge pour opérer ces prodiges. »

Le monument de Clermont appartient, dans sa masse principale, à la première période de l'architecture gothique. Il fut bâti sur un plan qui malheureusement est demeuré inachevé. Toutefois la hauteur des voûtes et leur développement, qui ne le cèdent ni à Notre-Dame de Paris, ni à l'église de Saint-Denis, annoncent un édifice du premier rang, tel que le comportait la splendeur de l'antique cité dans le sein de laquelle il s'éleva.

La fondation de Notre-Dame de Clermont fut faite en 1248. Les travaux s'arrêtèrent ensuite; ils ne furent repris qu'en 1253, mais ils le furent avec une incroyable activité. L'énergie des populations se porta vers l'édification de l'église épiscopale avec un entraînement universel. C'est à ce zèle ardent que nous devons la plus belle portion de la cathédrale actuelle. Mais cet enthousiasme ne tarda pas à se refroidir; car, en 1270, les travaux furent encore suspendus. Ce ne fut qu'en 1440 que le projet d'achèvement de Notre-Dame de Clermont fut repris; mais malheureusement ce projet avorta dans sa naissance; et depuis cette époque jusqu'à nos jours, excepté quelques constructions partielles et les embellissements

intérieurs, il n'a plus été question de terminer cette œuvre.

Quant à ce qui est fait, on admire avec raison l'harmonie et la disposition grandiose de l'ensemble. Les caractères les plus importants du système gothique, l'élancement et la légèreté, se manifestent ici de la manière la plus éclatante ; et, dès l'entrée, on est frappé de la hardiesse des voûtes et de l'élévation des piliers. La galerie qui règne entre les arcades inférieures et les fenêtres produit un bon effet, parce qu'elle est transparente.

Mais, encore une fois, dans un grand nombre de ses parties cette église est inachevée. A l'occident, il n'y a point de façade, mais simplement un grand mur provisoire qui ferme le vaisseau, en attendant sans doute que des générations éprises du saint enthousiasme de nos pères viennent continuer et achever l'œuvre interrompue. Ces générations viendront-elles jamais, et le feu sacré du moyen âge se ranimera-t-il ? Dieu seul le sait : quant à nous, nous avons peu d'espoir dans l'avenir.

Mais ne jetons pas ainsi nos regards dans l'avenir, pour y chercher des pensées tristes ; reportons-les plutôt dans le passé, pour y admirer les merveilles dont la piété l'a enrichi, et qu'il nous a léguées.

Et quel plus beau monument pouvons-nous contempler que Notre-Dame de Coutances ?

La cathédrale de Coutances est un des plus grands et des plus nobles édifices de la France. L'étendue des proportions, la régularité de l'ensemble, l'unité de l'œuvre, l'harmonie des détails, la distinction de la forme, la magnificence du dôme intérieur, l'élancement des deux flèches du portail, la placent incontestablement au rang des plus rares productions de l'art religieux du moyen âge. En étudiant soigneusement chacune des parties qui com-

posent ce tout admirable, on est surpris autant de la grâce et de l'élégance qui semblent les relever, que de la hardiesse et de la force qui les caractérisent. Les monuments chrétiens se montrent partout en Normandie comme un produit naturel du sol ; et, dans cette splendide végétation, *Notre-Dame de Coutances* se trouve au milieu des fleurs les plus riches et les plus parfumées. Les antiquaires, qui préfèrent les formes graves et robustes, placeront la cathédrale de Coutances sur la première ligne, et laisseront loin derrière elle des édifices d'une renommée plus populaire : la disposition extérieure des principaux membres de l'architecture ogivale offre en effet ici la plus belle simplicité dans les lignes, et le plus heureux accord entre les jours et les pleins. L'aspect général de l'intérieur produit une impression profonde ; la perspective du chevet et des chapelles absidales est vraiment ravissante. En avançant dans la basilique, l'esprit est frappé des beautés du plan, de la richesse de la décoration ; richesse véritable, qui ne consiste pas dans la profusion des moulures, mais dans la grandeur et la noblesse des ornements : il contemple avec bonheur ces voûtes élevées, ces gerbes de colonnes gracieuses, ces chapiteaux à feuillages, ces fenêtres à lancettes, ces chapelles des collatéraux, les plus belles qui existent ; enfin, il s'extasie à la vue du dôme, soutenu, comme par enchantement, au-dessus de l'entre-croisement des nefs et du transept.

Voici les dimensions principales de la cathédrale de Coutances : longueur totale, soixante-quatorze mètres ; largeur des trois nefs, vingt mètres soixante centimètres ; hauteur des voûtes, vingt-six mètres soixante centimètres ; hauteur du dôme, soixante mètres ; hauteur des deux flèches, soixante-quatorze mètres.

Le plan de la cathédrale de Coutances est très-régulier ; il est en forme de croix latine, avec transept et nefs déambulatoires. Les chapelles qui accompagnent l'abside sont peu prononcées ; elles n'offrent presque aucune profondeur, et sont éclairées par trois belles fenêtres à lancettes : cette disposition grave et sévère est pleine de majesté. Les autels qu'on y trouve sont presque tous antiques ; ils remontent à diverses fondations établies dans le cours du moyen âge ; ils consistent en une simple table en pierre de Caen, appuyée sur quatre soutiens travaillés sans art.

La chapelle de la Sainte-Vierge, bâtie au quatorzième siècle, est établie dans des proportions très-élégantes. Les chapelles des collatéraux sont magnifiques : il est difficile de rencontrer des formes plus riches et plus gracieuses. Elles communiquent les unes avec les autres par de larges ouvertures divisées par des meneaux surmontés de découpures rayonnantes, dans le genre des fenêtres du quatorzième siècle. Les murailles intérieures sont ornées de cintres, de colonnettes et de moulures architecturales qui produisent le meilleur effet. Cette décoration est singulièrement grande et pittoresque.

Dans toute l'église, les colonnes et les colonnettes sont groupées avec art. Les fenêtres sont généralement étroites, élancées, et d'une pureté de formes digne de tout éloge. Les voûtes sont belles et bien bâties ; elles forment un superbe pavillon au-dessus du maître-autel.

Mais ce qui, dans cette basilique, appelle surtout notre attention, c'est la coupole merveilleuse qui s'élève au centre de la nef du chœur et des transepts. La tradition rapporte que le maréchal de Vauban, en passant par Coutances, fit placer un tapis sous le dôme, qu'il s'étendit dessus, et resta plusieurs heures en contemplation devant

ce chef-d'œuvre. Il est impossible de rien concevoir de plus gracieux, de plus aérien, de plus hardi, de plus prodigieux. On ne peut regarder sans admiration le dôme de l'église des Invalides à Paris, celui de l'ancienne église de Sainte-Geneviève, celui du Val-de-Grâce, et plusieurs autres : l'esprit ne peut résister à un sentiment de surprise et de véritable émotion en voyant ces œuvres surprenantes, en analysant les patients efforts des hommes de génie qui les ont élevées. Mais, il faut l'avouer, la coupole de Notre-Dame de Coutances impressionne plus profondément que le dôme moderne, imité de l'antique. Il y a toujours quelque chose de lourd et de terrestre dans les créations du style classique ; dans le style chrétien, au contraire, la matière n'a plus ses lois de gravité, sa pesanteur et son opacité ; elle devient légère comme la pensée, transparente comme l'image du vrai. Des flots de lumière brillante se précipitent sous la voûte étoilée du centre par d'innombrables fenêtres élancées ; chaque fenêtre est accompagnée de deux colonnettes effilées, dont les lignes parallèles produisent un effet difficile à dépeindre, tandis que leurs chapiteaux, à belles volutes recourbées, semblent s'unir pour former une guirlande de feuillages. Deux rangées de galeries superposées ajoutent encore à la décoration des murailles intérieures. Tout ici concourt à la perfection de l'ensemble : une foule d'ornements de toute nature se montrent partout avec une richesse prodigue. Le jour, puisé à des hauteurs immenses, est versé, sur les fidèles et sur les prêtres agenouillés au pied de l'autel, comme un reflet des clartés célestes et des ineffables splendeurs qui jaillissent du trône de l'Agneau.

Les galeries intérieures sont construites autour du

chœur dans un style simple et pur : ce sont de petites arcades trilobées, semblables à celles qui règnent autour de la chapelle de la Sainte-Vierge, à la cathédrale de Tours. Au bas de la galerie, une série de quatre-feuilles court autour du monument avec une grâce charmante ; nous en dirons autant des feuilles entablées, sculptées sous les corniches intérieures.

L'extérieur de Notre-Dame de Coutances est partout d'une grande simplicité ; on dirait que l'art a répandu tous ses trésors à l'intérieur, et qu'il s'est trouvé épuisé pour l'ornementation du dehors. Cette sévérité est rehaussée cependant par le mouvement communiqué à la masse par les flèches élevées et par une armée de clochetons aigus rangés autour des nefs. La façade principale ne présente à l'œil que la majesté des grandes lignes et l'harmonie des proportions. Accompagnée de deux tours symétriques dont le sommet se perd dans les nuages, elle peut être encore comptée au nombre des plus remarquables frontispices placés devant les cathédrales. Sans doute elle ne peut le disputer en richesse ni en magnificence aux portails célèbres de Reims, de Strasbourg ou de Bourges, où l'art a déployé toute sa puissance ; mais elle mérite une place honorable dans les fastes de l'architecture catholique.

La cathédrale de Coutances, située sur une hauteur, se voit, de tous les points de l'horizon, à d'énormes distances. L'extrémité de ses flèches sert de direction aux navires qui passent sur les côtes de Normandie. Cette église réalise une des plus belles idées des allégories chrétiennes : elle est le port des fidèles, et elle montre de loin les écueils aux navigateurs. Elle est par là même aussi un juste et frappant emblème de celle dont elle porte

le nom, et qui est un phare de salut sur la mer de ce monde.

La Vierge, mère du Christ, était aussi la patronne de l'ancienne cathédrale de Digne, qu'on appelait *Notre-Dame*. Nous ne savons si l'église épiscopale actuelle porte le même vocable. Du reste, c'est un édifice moderne sans grandeur, sans style et sans dignité ; mais elle est bâtie sur un roc qui domine toutes les habitations particulières, et elle ne doit qu'à cette position heureuse et pittoresque d'attirer les regards des voyageurs. M^{sr} Sibour a fait, durant le cours de son épiscopat à Digne, les plus actives démarches pour obtenir une cathédrale plus grande et plus convenable. Maintenant qu'il est élevé sur le siège de la capitale, il n'oubliera pas les besoins de sa première épouse, et il se servira, n'en doutons nullement, de la haute influence que lui donnera son nouveau poste, pour procurer à son ancien diocèse un monument moins indigne que l'édifice actuel du titre de cathédrale. Marie en sera toujours l'auguste et bien-aimée patronne, et elle aura de plus, sur la terre de France, une basilique qui pourra, sans trop d'infériorité, figurer sur la liste des cathédrales remarquables que nos pères ont placées sous les auspices de la Vierge.

De ce nombre est encore la cathédrale d'Évreux, édifice grand et distingué. Quoique l'unité du style n'y règne pas entièrement, la dignité de l'ensemble et le mérite de certains détails lui assurent un rang honorable parmi les monuments les plus beaux de la France. Lorsque le voyageur approche de la ville d'Évreux, son œil se porte avidement sur la masse imposante de l'édifice, qui domine en maître sur toute la contrée ; c'est l'arche sainte qui protège toutes les populations assises à son ombre. L'impression

devient plus vive encore quand on est au pied , et qu'on peut en contempler le merveilleux ensemble. La cathédrale d'Évreux est un des plus curieux monuments où l'on considère les vicissitudes de l'art au moyen âge. Élevée sans doute avec lenteur, comme tous les chefs-d'œuvre , souvent détruite par les malheurs de la guerre, restaurée par des architectes pleins d'une habile émulation, sa construction un peu disparate, mais éminemment historique , la rend contemporaine des onzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles. Il résulte de là une idée grande et belle, celle de la longévité de la pensée humaine. En effet, la conception primitive a été respectée, et quinze générations ont apporté à ce temple le tribut de leur patience, de leurs travaux et de leurs libéralités.

Ainsi, dans la nef principale , les piliers et les arcades appartiennent à l'époque romano-byzantine , tandis que les galeries et les fenêtres qui les surmontent ne datent que du quatorzième siècle. Le chœur et le transept portent le caractère des constructions ogivales flamboyantes du quinzième siècle; les chapelles absidales, à cause de leur architecture ornée, ne paraissent pas devoir être attribuées à un temps plus reculé que le commencement du seizième siècle. La lanterne ou dôme gothique posée au-dessus de l'entre-croisement du transept fut élevée aux frais de Louis XI. Enfin, le portail principal est moderne. L'effet intérieur de cette cathédrale est frappant et solennel; la disposition générale est grandiose; les ogives sont élancées, les voûtes sont bien posées.

On aime à retrouver ici ces beaux fragments d'architecture de la fin du onzième siècle, propres à nous faire apprécier la perfection à laquelle les arts étaient montés dans le siècle des croisades. Ces restes sont vraiment ma-

gnifiques, et l'on peut, jusqu'à un certain point, les comparer aux arcades de la nef de Notre-Dame de Bayeux. Dans ces deux villes normandes et dans ces deux cathédrales de la Vierge, le style romano-byzantin avait donné une belle expression de ses procédés particuliers.

Les galeries, les fenêtres et les voûtes de la nef sont de ce beau type ogival rayonnant, où les moulures arrondies du style primitif, d'un effet doux et moelleux, n'ont pas été remplacées par les nervures à arêtes, propres au siècle suivant. Le triforium, riche de formes architecturales, est composé d'arcades en ogives triflées et de colonnettes à chapiteaux feuillagés. La corniche qui supporte la balustrade découpée à jour est elle-même très-élégante, et composée de sculptures originales. Les fenêtres sont larges, et traversées de meneaux nombreux ; leur sommet est rempli de figures, de trèfles, de quatre-feuilles et de rosaces. Elles sont assez habilement exécutées pour soutenir le parallèle avec les ouvertures ogivales les plus grandes et les plus hardies. La pierre perd sa lourdeur pour se contourner en fleurs gracieuses ; les lois de la pesanteur semblent détruites, tant les murailles sont transparentes ! On dirait que les voûtes flottent dans l'air, comme de légers pavillons de soie soutenus au-dessus de la terre sur de grêles appuis, retenus par des guirlandes de feuillages qui remplacent des liens nécessaires. Le jour, tempéré dans son éclat, se joue dans les nervures et les clefs ciselées, et produit une illusion plus saisissante encore par les effets trompeurs de l'optique.

Le chœur et l'abside de Notre-Dame d'Évreux sont admirables dans leur genre, et ils peuvent être considérés comme une des plus remarquables constructions de l'architecture ogivale flamboyante, de cette architecture

aux mille créations fantastiques, aux compositions animées, aux ciselures délicates, à l'ornementation vigoureuse et luxuriante, qui semblent faire le caractère des constructions du quinzième siècle.

Le dôme gothique d'Évreux, pour être moins beau que celui de Coutances, est encore fort remarquable.

† Les chapelles absidales, surtout celle de la Sainte-Vierge, doivent être rapportées à cette variété du style ogival flamboyant que quelques archéologues ont appelé *fleuri*. Elles sont bâties avec tout le luxe et toute la magnificence que les artistes pouvaient déployer.

L'extérieur de la cathédrale d'Évreux n'est pas en désaccord avec l'intérieur. La pyramide qui s'élève au milieu des transsepts est pleine de force et de grâce ; elle est somptueusement ornée, et l'on serait tenté de croire qu'elle laisse voltiger au souffle des vents les légères dentelles qui la couvrent jusqu'à la tête. Les fenêtres sont surmontées extérieurement d'espèces de frontons triangulaires, embellis de crosses végétales. Les contre-forts eux-mêmes sont richement parés. La porte qui s'ouvre au nord est chargée d'ornements de toute espèce.

Cette description prouve suffisamment que Notre-Dame d'Évreux est une des plus belles cathédrales qui composent en France le royal domaine de Marie.

Comme celle de Coutances, comme celle de Digne, la cathédrale de Fréjus, surmontée de sa flèche pyramidale, s'élève au-dessus de toutes les maisons qui se groupent à son ombre. Elle embellit la perspective ravissante de cette petite ville, qu'on aperçoit de plusieurs lieues au loin, sur une légère éminence, dominant, d'un côté, une vaste étendue de mer, et, de l'autre, une plaine fertile, couverte de moissons, de prairies et d'oliviers.

Mais cette cathédrale n'a pas, comme celle de Digne, pour tout mérite, l'avantage de sa position. Son aspect général accuse ouvertement la fin du onzième siècle et le commencement du douzième.

Quoique la perspective ne soit pas très-riche, et que les travées ne se déroulent pas avec la même majesté que dans un grand nombre d'autres édifices, cependant l'effet intérieur est noble et solennel. La forme basilicale communique à l'ensemble un aspect sévère, qui, loin de déplaire, impressionne fortement.

C'est encore à l'heureuse situation qu'elle occupe sur une hauteur, de laquelle elle domine toute la ville, que la cathédrale de Gap, édifice moderne, bâti dans de mesquines proportions, doit l'effet imposant qu'elle produit à l'œil, quand on arrive par la route du midi. C'est là aussi son seul et unique mérite.

« Avant les guerres de religion, dit un auteur qui écrivait dans la dernière moitié du seizième siècle, la cathédrale de Gap était un édifice remarquable. Sa structure, sa forme, le clocher qui était d'une élévation prodigieuse, sa matière, et l'ordre d'une architecture singulière qu'on y voyait, faisaient connaître que c'était l'œuvre d'un monarque : aussi l'on croit que c'était Charlemagne qui l'avait fait bâtir. Elle fut dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge ; et depuis qu'elle a été renversée par les calvinistes et rétablie de la manière pitoyable qu'elle est à présent, on la sacra de nouveau, et l'on associa saint Arnoux, évêque et patron de cette ville, à cette dédicace (1). » L'édifice qui la remplace a été terminé en 1720, et il est loin d'être une perle dans la chaîne des basiliques consacrées à la mère de Dieu.

(1) Raymond Juvénis, *Histoire inédite du Dauphiné*.

A notre grand regret, nous en dirons autant de *Notre-Dame de Grenoble*. Pourtant les travées de la nef, au nombre de trois, ne sont pas dépourvues d'une certaine hardiesse ; et, en général, l'intérieur de cet édifice offre un caractère de gravité résultant de son architecture même, qui saisit et impressionne. Néanmoins il est bien inférieur à Notre-Dame de Châlons, qui lui est à peu près contemporaine. Dans celle-ci, c'est toute la grandeur de l'art chrétien à l'époque qui la vit s'élever, tandis qu'à Grenoble ce n'est encore que le premier effort d'une architecture qui tend à monter et à progresser.

On retrouve cette même architecture dans certaines parties de Notre-Dame de Luçon. Cette cathédrale est bâtie dans des dimensions assez vastes et sur un plan régulier. La nef principale et ses collatéraux se développent dans des rapports d'étendue et d'harmonie remarquables. Au premier coup d'œil, on y découvre les traces de différents genres d'architecture, depuis le style romano-bizantin de transition jusqu'au style ogival le plus avancé. L'effet général à l'intérieur est imposant et religieux. Les colonnes, groupées en faisceaux, sont élégamment couronnées de chapiteaux garnis de feuillages ; les arcades sont la plupart ogivales, et d'une hardiesse propre à faire connaître l'avancement des nouveaux principes qui, dans le douzième siècle, tendaient partout à s'introduire dans l'art régénéré.

L'extérieur de la cathédrale de Luçon manque un peu de cette décoration pittoresque et animée des autres cathédrales ; mais la flèche appuyée sur la tour est une belle pyramide ; elle s'élance à une grande hauteur, et domine un immense horizon. La croix est élevée à environ soixante-huit mètres.

La sainte mère de Jésus a aussi donné son nom à la cathédrale de Marseille. Suivant la tradition, cette cathédrale, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Diane, fut consacrée, dans l'origine, sous le vocable de saint Lazare. Mais, dans la suite, elle fut placée sous la protection de la sainte Vierge, au titre de son Assomption. Dès le temps de Charlemagne, elle est désignée sous le nom de *Notre-Dame de Marseille* ; plus tard, elle fut appelée *Ecclesia major* ; et, dans le langage du peuple, elle a toujours conservé ce dernier nom, car on la désigne sous le titre de la *Major* de Marseille. On devrait bien plutôt l'appeler la *Minor*, si, comme l'assure M. Bourassé, cet édifice est le plus pauvre de la ville, qui pourtant n'est guère riche en monuments religieux remarquables. Ce nom rappelle aussi Sainte-Marie Majeure de Rome... Mais quelle différence de l'une à l'autre basilique ! La cathédrale ne répond donc nullement ni à son titre, ni à la dignité de l'Église de Marseille, ni à l'importance de la ville. Oh ! qui soufflera dans le cœur des Marseillais le feu sacré qui anima, au moyen âge, les Chartrains, les Rouennais, les Parisiens et les Rémois ?

Si les désastres de la guerre n'avaient pas désolé Mende, nous aurions à décrire ici une belle cathédrale, œuvre du pape Urbain V, du moins dans sa plus grande partie. Ce monument magnifique portait le caractère de cette belle et grandiose architecture de la dernière moitié du quatorzième siècle. Dans une contrée où les édifices du style ogival sont très-rares, il pouvait donner une idée exacte de la splendeur de l'art catholique dans les provinces centrales et septentrionales de la France. Mais, dans le cours du seizième siècle, Mende fut, en moins de trente années, prise, reprise et saccagée par les religionnaires et par les catho-

liques, et la cathédrale fut en grande partie détruite. Heureusement les parties les plus importantes de la construction d'Urbain V ont échappé aux sacrilèges fureurs de l'hérésie. Les deux flèches de Mende sont très-élancées et fort remarquables ; elles sont appuyées sur deux tours quadrangulaires, et prennent leur essor avec une grâce admirable. La plus élevée passe avec raison pour un chef-d'œuvre d'art et de délicatesse.

Quand on considère la ville de Mende du haut des montagnes qui l'entourent, elle présente un aspect original et pittoresque. Les pyramides de la cathédrale surtout, dont le sommet semble se perdre dans les nues, communiquent à la perspective un mouvement plein de noblesse ; elles forment le trait caractéristique du point de vue, et surprennent agréablement par leur hardiesse prodigieuse ; elles dominent toutes les habitations de la cité comme deux reines, et portent le signe de la croix au-dessus des toits des particuliers, comme pour détourner l'effet de la justice céleste et implorer la miséricorde de Dieu. Ajoutons qu'elles portent aussi avec la croix le nom de la Vierge pleine de grâce, dont les mains sont toujours ouvertes pour semer, sur la terre, les richesses du ciel.

C'est encore ce nom chéri qui désigne la cathédrale actuelle de Montauban, œuvre, en grande partie, moderne, et bâtie sur les ruines d'un édifice démoli presque entièrement par les prétendus réformés.

Cet édifice est loin de pouvoir être placé au rang des constructions dont le génie catholique a le droit de s'enorgueillir. Cependant il n'est pas sans quelque majesté, comme vont le prouver les quelques lignes de description que nous allons en donner.

L'église épiscopale de Montauban a la forme d'une

croix grecque de quatre-vingt-sept mètres de long sur trente-huit mètres de large ; vingt piliers , en pierres de taille , ornés de pilastres d'ordre dorique , et ayant quatorze mètres de hauteur , supportent une voûte en stuc de vingt-cinq mètres d'élévation au-dessus du pavé ; seize grandes arcades , surmontées de fenêtres , établissent des communications entre la nef et les bas-côtés , qui sont bordés de chapelles accessoires. L'autel est isolé , et placé entre le chœur et la nef , sous la coupole , au point où aboutissent les quatre branches de la croix. Un perron de onze marches règne sur toute la façade de la cathédrale , dans laquelle on entre par trois portes. La porte principale est ornée de deux colonnes d'ordre dorique isolées , et accouplées de chaque côté ; les deux autres portes , plus petites , sont accompagnées de pilastres de même ordre , avec des niches entre les deux.

On le voit , cette construction est encore , comme église , une des œuvres les moins mauvaises du style moderne.

L'ancienne chapelle du château des Bourbons , à Moulins , a été choisie pour être la cathédrale de ce diocèse de fraîche date. Cet édifice , dont le style général indique , par ses formes prismatiques et flamboyantes , la fin du quinzième siècle ou le commencement du seizième , formait une magnifique chapelle , d'une grandeur vraiment royale. Transformé en cathédrale , malgré la pompe de son architecture , il répond imparfaitement à la dignité d'église épiscopale. Ce monument n'a jamais été entièrement achevé , et son enceinte est beaucoup trop étroite pour recevoir les populations chrétiennes aux jours de grande solennité. Le plan de la cathédrale de Moulins nous offre un beau chœur de cathédrale , sans nef , avec collatéraux et chapelles accessoires dans les bas-côtés. L'aspect de

l'abside est riche et imposant. De hautes travées sans triforium soutiennent d'immenses fenêtres traversées de nombreux compartiments. Les formes sont nobles, bien comprises et largement exécutées. Les piliers sont arrondis et hardiment espacés ; ils sont entourés de colonnettes fortement engagées ; les chapiteaux sont remplacés par quelques lignes toriques, disposées avec goût. Le chevet est terminé de la manière la plus heureuse par des pans en polygone. Cette composition est plus harmonieuse et plus agréable que la forme semi-circulaire, qui n'offre pas à l'œil la même grandeur dans les lignes, ni la même symétrie dans les coupes architectoniques. La muraille qui ferme les bas-côtés de l'abside est droite, et ne suit pas les contours du sanctuaire. Cette disposition originale n'a pas permis de bâtir les chapelles accessoires à la place qu'elles occupent communément ; elles ont été rejetées sur les flancs de l'édifice.

La cathédrale de Nancy est un édifice de construction récente, exécuté, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, avec tout le soin et la perfection dont l'art moderne était capable. Nous ne la décrirons pas, quoique nous soyons disposé à admirer le beau architectural sous quelque forme qu'il se présente, à quelque style qu'il appartienne.

Nous ne dirons non plus qu'un mot de la cathédrale de Nîmes, monument du dix-septième siècle, où l'on retrouve à peine quelques précieux fragments de la cathédrale du onzième siècle, tombée deux fois sous les coups des protestants. Ce qui a survécu à la dévastation générale fait vivement regretter les richesses détruites, et les travaux modernes sont bien loin de consoler des pertes que l'on a faites.

Hélas ! depuis quelques pages, nous allons de ruines

en ruines ; nous ne rencontrons sous nos pas, sous nos yeux, que des destructions d'édifices vraiment divins sous tous les rapports. Nous ne voyons debout, à la place de ces beaux monuments du moyen âge, que des constructions souverainement insignifiantes comme œuvres religieuses.

Hâtons-nous donc, pour dissiper la tristesse de notre âme, et pour satisfaire au besoin et au violent désir que nous avons d'admirer les cathédrales placées sous le patronage de Marie, hâtons-nous de porter nos regards sur le plus beau monument architectural de la plus belle et de la plus riche ville du monde.

A ces seuls mots, on a nommé Notre-Dame de Paris ! Oui, et nous nous en réjouissons du fond de notre cœur ; oui, le nom de Marie, le chiffre de Marie, le sceptre de Marie, reine du ciel et de la terre, dominant l'édifice le plus majestueux de la ville qui, elle aussi, est reine des cités de France, reine même de l'univers sous un grand nombre de rapports !

La cathédrale de Paris est un de ces rares monuments dont le nom se trouve dans toutes les bouches, et dont les dispositions architecturales sont universellement connues ; car il est peu d'églises, en France, sur lesquelles on ait publié autant de descriptions historiques et pittoresques que sur cette basilique, vraiment digne de la capitale du premier royaume de la terre.

Et il y a bien longtemps que la divine mère du Christ est la patronne de Paris, et qu'elle donne son nom à la principale église de cette cité, à laquelle Dieu réservait à la fois tant de grandeur et tant d'épreuves. Quand les hordes du Nord vinrent assiéger Lutèce, cette ville était déjà consacrée à Marie, et le temple de cette Vierge y était beau déjà entre tous les autres temples.

Mais le douzième siècle était venu, et partout il couvrait la France d'édifices sacrés, tels que jamais l'œil de l'homme n'en avait vu, et tels que son esprit n'en avait jamais conçu.

Paris, la ville des rois, ne pouvait rester en dehors du mouvement qui lançait le monde chrétien dans des voies extraordinaires et jusque-là inconnues. Maurice de Sully, cédant à l'entraînement général, résolut de bâtir, sur un plan nouveau et dans de plus grandes proportions, sa cathédrale qui tombait de vétusté. Secondé dans son entreprise par le zèle des peuples et par les largesses des princes, il en jeta les fondements en 1163.

Malgré l'activité, le zèle et l'énergie avec lesquels il poussa cette sainte entreprise, il mourut sans avoir vu l'achèvement de sa cathédrale. Bientôt les guerres, les discordes intestines, les malheurs publics, paralysèrent les efforts de ses successeurs; de sorte que, plus de deux siècles après l'ouverture des travaux, les derniers couronnements n'étaient pas encore posés à l'œuvre.

Malgré les variations du goût et des principes dans l'art, cette majestueuse cathédrale offre aux yeux de l'observateur une surprenante unité. Toutes les parties en sont dans des rapports harmonieux, et présentent un accord frappant.

Le chœur appartient à Maurice de Sully, et partant au douzième siècle, tandis que le vaisseau est de l'architecture élancée du treizième. Le portail méridional est de la même époque, et celui du septentrion est du siècle suivant. Ce même quatorzième siècle a encore donné au noble et saint édifice les chapelles absidales et celles situées autour du chœur. La *porte rouge* ne fut achevée que dans le quinzième siècle. Ainsi quatre siècles ont apporté, les uns après les autres, leur pierre au temple de la

Vierge, quatre siècles ont contribué à la construction primitive de cette auguste basilique.

Le plan de Notre-Dame de Paris figure la croix latine. L'édifice est soutenu par cent vingt piliers de proportion et de structure différentes, mais régulièrement disposés, et qui forment une double enceinte autour de la nef et du chœur. L'ensemble offre donc cinq nefs parallèles, un vaste transept, et une rangée de chapelles latérales de chaque côté. Il est difficile de rencontrer des dimensions plus colossales et des proportions plus heureusement combinées. La grandeur de l'enceinte est encore relevée par la pure sévérité des lignes et par la sobriété des ornements. On compte cent trente mètres de longueur dans œuvre, sur quarante-six mètres soixante centimètres de largeur, et trente-quatre mètres soixante-six centimètres d'élévation sous voûte.

Ainsi ce magnifique monument de Marie est, entre les cathédrales de France, le cinquième par sa longueur, le troisième par sa largeur, le septième par sa hauteur, et le dix ou onzième par l'élévation de ses tours.

L'étendue de Notre-Dame de Paris semble presque doublée par la disposition des larges galeries qui règnent sur toute la largeur des bas-côtés.

L'intérieur de Notre-Dame, considéré dans son ensemble, est noble et plein de majesté. Il répond aux grandes idées de son fondateur. Maurice de Sully semblait en prévoir les hautes destinées, et il chercha par ses efforts à ne pas laisser le monument au-dessous.

Malheureusement cet intérieur, et surtout le sanctuaire, ont été défigurés par de faux embellissements du plus pitoyable goût.

Les galeries et les fenêtres qui entourent le chœur et

l'abside ne sont pas inférieures aux mêmes parties dans nos plus irréprochables basiliques du treizième siècle. Leurs larges baies sont partagées par de légers meneaux en nombreux compartiments, et surmontées des formes les plus gracieuses.

Les trois roses de la cathédrale de Paris sont, sous le rapport de l'architecture, trois chefs-d'œuvre qui peuvent rivaliser avec les plus admirables compositions du même genre. On n'en rencontre nulle part de plus riches et de plus harmonieuses. Les innombrables pétales de la grande fleur gothique sont parés de toutes les grâces dont ils peuvent s'enorgueillir. La rose gothique n'est-elle pas le plus radieux épanouissement de cette luxuriante végétation de chapiteaux, de clochetons et de fenestrage, qui brille dans l'édifice chrétien ?

L'aplomb colossal et le style mâle de la façade font naître un sentiment de surprise et d'admiration. Le caractère principal et le mérite réel de cette construction réside dans la sévérité des lignes, et dans cette symétrie grandiose étrangère aux monuments de l'époque précédente. Ici l'imagination n'est point séduite ; l'œil contemple avec calme, et peut juger avec justesse ses impressions.

La façade principale, quoique portant les traces des ravages exercés par les révolutions et par le temps, offre un aspect vraiment imposant. Considérée à une certaine distance, sa forme gigantesque, se développant en un immense parallélogramme, offre quelque analogie avec les constructions romano-byzantines. Malgré l'emploi des arcs en ogive et les détails de la décoration, on y trouve les réminiscences de l'architecture qui disparaissait devant les principes nouveaux. C'est plutôt la force et la majesté des édifices de la première période architectonique du

moyen âge, que l'élégance et la majesté des œuvres du treizième siècle. A la vue des hautes tours si massives, on se rappelle involontairement les églises romanes à créneaux, où les moines bravaient les insultes du baron franc ou les attaques des hordes vagabondes.

Cette façade, flanquée de quatre grands contre-forts, et divisée en plusieurs étages par d'élégantes galeries, a quarante-deux mètres soixante centimètres de largeur, sur soixante-huit mètres d'élévation. Elle présente, à sa partie inférieure, trois grandes ogives à voussures profondes, qui servent d'entrée aux nefs. Les sculptures qui décorent ces trois portails sont fort curieuses. Fidèle à notre plan, nous n'en dirons rien ici.

Le frontispice est accompagné de deux tours terminées par une plate-forme, à une hauteur de soixante-huit mètres. Ces deux tours semblent n'être que les bases magnifiques de deux flèches pyramidales qui devaient les terminer dans le plan primitif : elles attendent encore ce couronnement superbe, et sans doute que jamais il ne leur sera donné.

En somme, Notre-Dame de Paris est une des gloires de la France, et elle efface en majesté tous les autres monuments qui embellissent la capitale. Honneur aux Parisiens, pour avoir dédié à la Vierge le plus beau de tous leurs palais ! honneur encore à eux, pour les travaux intelligents qu'on exécute en ce moment au dehors et au dedans de ce somptueux monument, que va bientôt décorer la statue vénérable de l'archevêque, victime de nos fureurs, et martyr de sa charité !

De la cathédrale de Paris, belle sous tant de rapports, illustre à tant de titres, passons à celle du Puy en Velay, laquelle a toujours joui, depuis sa fondation, d'une grande

célébrité. Bâtie primitivement par saint Évodius, elle fut, par lui aussi, dédiée à la sainte Vierge.

Dans l'étude de la fondation de nos anciennes églises épiscopales, nous aimons à constater que, dès la plus haute antiquité ecclésiastique, le culte envers la sainte Vierge se manifesta d'une manière solennelle dans la construction de grandes et somptueuses basiliques. Les traditions catholiques de la piété envers Marie, ainsi appuyées dans le passé, en deviennent, si cela était possible, plus augustes et plus consolantes.

De tout temps les fidèles se sont pressés dans l'enceinte de Notre-Dame du Puy pour solliciter auprès de Dieu, par l'entremise de la sainte Vierge, les faveurs dont ils avaient besoin. Robert le Pieux la visita en 1029; une foule d'autres personnages illustres vinrent prier sous ses voûtes, et laissèrent des signes éclatants de leur reconnaissance et de leur libéralité. Il n'est peut-être aucun fait plus propre à nous donner une complète idée de l'ardente foi des hommes de ces âges fervents, que celui que nous empruntons à un vieux cartulaire du temps. Sous l'épiscopat de Pierre de Mercœur II, en 1053, Bernard, comte de Bigorre, consacra sa personne et tous ses domaines à Notre-Dame, honorée dans la cathédrale du Puy. Il s'engagea en même temps, lui et toute sa postérité, à payer une somme de cinquante-cinq sols d'or, en signe de redevance perpétuelle envers la sainte et immaculée Vierge Marie, reine du ciel, patronne du monde, consolatrice des malheureux et refuge des pécheurs (1).

(1) *Devovi me et omnem comitatum Aniciensis ecclesiæ, sub honore sanctæ et intemeratæ Virginis Mariæ consecratæ, quatenus regina cœli et mundi domina, solamen miserorum ac peccatorum venia, protegat, defendat et muniat me famulum suum, nec non et omnia mihi subdita.*

Dès 1243, saint Louis était venu à Notre-Dame du Puy. Il y revint une seconde fois en 1254, et une pieuse tradition nous apprend qu'il apporta d'Égypte, et déposa dans cette église, une statue de la sainte Vierge.

Louis XI, comme chacun sait, eut une dévotion particulière à toutes les églises consacrées à la sainte Vierge. En 1476, il fit un pèlerinage à Notre-Dame du Puy. Il s'arrêta à trois lieues de la ville, et de là se rendit nu-pieds jusqu'à la cathédrale, qu'il gratifia de trois cent quatre-vingt-dix écus d'or, de plusieurs autres présents et de divers privilèges.

Quant au monument en lui-même, la cathédrale du Puy, dont les parties les plus importantes doivent être rapportées au onzième et au douzième siècle, est remarquable autant par la hardiesse et la bizarrerie de ses constructions que par le caractère imposant de sa masse. Assise sur la crête de la montagne, elle lève majestueusement sa tête au-dessus des autres édifices publics et privés, et se dessine dans le lointain avec des proportions colossales. La ville du Puy est bâtie à ses pieds, en amphithéâtre, sur le versant méridional du mont Anis, que domine une immense roche basaltique, à la jonction de trois belles vallées qu'arrosent la Loire, la Borne et le Dolaison. De quelque côté que l'on entre dans la ville, le regard est frappé par l'aspect grave du monument.

La principale avenue de ce singulier édifice excite l'étonnement de tous ceux qui le voient pour la première fois. C'est d'abord une suite de plans inclinés qui se haussent les uns sur les autres, et qu'il faut franchir pour arriver au frontispice méridional. Cet immense escalier conduit à une espèce de narthex ou de vestibule, qui, considéré sous un certain rapport, serait une crypte

composée de trois travées ascendantes dont la voûte, élevée de vingt mètres environ sous clef, recouvre un magnifique escalier de cent huit degrés. Dans ce vestibule ou crypto-portiques s'ouvraient deux chapelles, l'une dédiée à saint Martin de Tours, et l'autre consacrée à saint Gilles. Les portes en bois de ces chapelles sont chargées de sculptures en bas-reliefs et d'anciennes inscriptions : elles méritent d'être protégées contre la destruction qui semble les menacer. Cette vaste et grandiose entrée est au-dessous même de la nef principale de l'église, dont le pavé est appuyé sur la voûte du crypto-portique. Autrefois on pénétrait dans la cathédrale en entrant sous le transept, de manière qu'on avait l'autel devant soi et la nef par derrière. Cette disposition originale permettait, dit-on, au prêtre officiant à l'autel de donner sa bénédiction au peuple, qui, dans les grandes solennités, couvrait les degrés de l'escalier jusqu'au bas de la montagne. Elle a été changée récemment, et bien à tort. Il est vivement à regretter que cette ouverture ait été supprimée : c'était une des particularités les plus intéressantes de la cathédrale du Puy. Aux grands jours consacrés par les mystères de la religion, cette immense avenue, couverte de fidèles, devait offrir un spectacle admirable : longue chaîne dont les derniers anneaux touchaient à la terre, tandis que les premiers étaient pour ainsi dire au ciel ! Aujourd'hui on tourne à gauche en continuant à s'élever, et l'on pénètre dans le temple par deux portes latérales. La commodité qu'on a trouvée dans ce changement ne saurait compenser la perte réelle du pittoresque de l'idée première.

L'intérieur de la cathédrale du Puy, et notamment le chœur, la nef et le centre du transept, ont subi de fu-

nestes altérations ; mais , malgré toutes ces déplorables mutilations , on éprouve un sentiment profond en parcourant l'intérieur sombre et mystérieux de l'église de *Notre-Dame du Puy*. L'ordonnance générale à trois nefs rappelle facilement la disposition des autres grands édifices de la même époque.

Les voûtes sont bâties d'après un système peu usité ; elles forment des espèces de coupoles correspondant aux travées , séparées les unes des autres dans la nef , au-dessus des arcades , par une galerie percée de plusieurs arcades. Cette construction rattache la cathédrale du Puy à cette série de monuments qui ont reçu d'une manière plus immédiate l'empreinte des idées orientales.

La façade principale , d'un caractère tout particulier , offre , au-dessus de l'entrée du crypto-portique , quatre ordonnances de colonnes supportant des arcades à plein cintre. On ne saurait imaginer rien de plus simple et de plus sévère que cette décoration. Des frontons triangulaires s'élèvent au-dessus de la grande nef et de chacun des collatéraux ; ils dépassent considérablement la hauteur du toit , et rappellent tout à fait la disposition de ceux que l'on voit à un grand nombre d'églises d'Italie.

Du côté de l'évêché on trouve un joli porche à colonnes rudentées.

Le clocher n'est pas une des parties les moins curieuses de l'édifice : il est isolé , carré , et d'un noir sombre jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. De ce point il s'élance hardiment , et se termine en forme de pyramide.

Mais s'il y a en France , à la gloire de Dieu et à celle de Marie , un monument qui se recommande à l'admiration des hommes autant par le prestige des souvenirs que par la magnificence de l'architecture ; s'il y a en France , à la

gloire de Dieu et à celle de Marie, un monument dont le nom ne saurait être prononcé sans rappeler à la mémoire des événements historiques du plus grand intérêt, et sans réveiller dans l'esprit l'idée d'un merveilleux chef-d'œuvre ; s'il y a en France, à la gloire de Dieu et à celle de Marie, un monument d'une célébrité vraiment populaire, d'un caractère architectural et d'une richesse d'ornements qui ravissent, c'est à coup sûr la divine cathédrale de Reims, la cathédrale qui voyait le sacre des rois de France, et sous les voûtes de laquelle s'inclina nombre de fois, devant la majesté de Dieu, le front de ces monarques destinés à porter la plus belle couronne du monde.

Et certes l'édifice de Notre-Dame de Reims est bien digne, par sa beauté, du glorieux privilège dont elle jouissait dans les jours de la monarchie française ; il méritait bien de voir se presser dans son enceinte toutes les illustrations de la terre, dans ces circonstances solennelles où la religion consacrait la puissance humaine par ses prières et par ses bénédictions : ses voûtes majestueuses, sa vaste nef, ses colonnes élégantes, ses fenêtres splendides, ses murailles ciselées étaient certes bien en harmonie avec la pompe, les broderies, l'éclat et la royale somptuosité d'une cour de France.

Le monument dont nous parlons a été construit dans ces temps où une immense activité fermentait dans tous les esprits, où une nouvelle architecture, inspirée par les idées chrétiennes, présidait à l'érection de nos immortelles églises gothiques. Le style ogival, si merveilleusement approprié aux sublimes mystères du catholicisme, à la pompe et à la majesté de son culte extérieur, élevait dans toutes nos cités ces superbes édifices qui feront à jamais la surprise et l'admiration des siècles postérieurs.

La cathédrale de Reims est sans contredit un des plus riches fleurons de la couronne monumentale de la France, et un des plus beaux temples élevés à la gloire de la haute mère de Dieu.

En cherchant à apprécier l'ensemble de ce travail admirable, on est autant frappé de la beauté du plan, de la sage ordonnance de toutes les parties, de l'heureuse harmonie des détails, que de la perfection exquise des ornements et des sculptures. La décoration répond parfaitement à la pureté du dessin général ; l'extérieur se trouve dans le plus merveilleux rapport avec l'intérieur. Soit que l'on considère l'effet total, soit que l'on s'arrête à quelques portions isolées, on est également étonné de la puissance de l'art qui a mené à perfection un pareil chef-d'œuvre.

Il s'étend sur une longueur de cent quarante-huit mètres, sur une largeur de trente-un mètres, et son élévation sous voûte est de trente-sept mètres soixante centimètres : depuis le pavé jusqu'au sommet des tours, on compte une hauteur de quatre-vingt-trois mètres. Ainsi cet édifice est, en longueur, le second parmi toutes nos cathédrales. Nous ne le décrirons pas dans ses détails, car il y faudrait tout admirer, tout louer.

Quant à l'ensemble, l'extérieur de la cathédrale de Reims, considéré dans sa vaste étendue, offre une très-grande simplicité ; c'est le produit d'un art régénéré, qui comprend la véritable beauté d'une construction. La régularité des lignes, l'unité du style, la symétrie des proportions, tout concourt à donner à cette masse énorme ce caractère de grandeur imposante que ne sauraient atteindre le luxe et la profusion des ornements. L'architecture du treizième siècle, grave et réservée comme une reine, présente un cachet de distinction que la plus riche parure ne peut remplacer.

Mais, malgré l'intention émise par nous tout à l'heure de ne parler d'aucun détail en ce qui concerne l'imposant édifice de Reims, nous ne pouvons pas nous abstenir de dire au moins un mot de ses deux magnifiques portails, si universellement connus et si justement admirés.

Le grand portail occidental est une des merveilles en ce genre. Dans le langage du peuple, ce serait un des quatre membres qui devraient constituer un corps parfait, en l'unissant à la nef d'Amiens, au chœur de Beauvais, et à la flèche de Chartres ou de Strashourg.

La partie inférieure du portail occidental, divisée par trois ouvertures, offre plusieurs traits de ressemblance avec la partie correspondante de la cathédrale d'Amiens. On y remarque peut-être moins de grandiose et de majesté dans l'ensemble, mais aussi beaucoup plus de richesse dans les sculptures et dans les détails. C'est vraiment un admirable coup d'œil que ce vestibule tout chargé de statues, de niches, de dais, de pinacles, de dentelles, de feuillages, d'aiguilles et de clochetons; l'art chrétien y a épuisé toute sa verve féconde. C'est une création entière, pleine de vie et d'animation.

Notons, à la gloire de Marie, que, sur le pilier symbolique qui partage en deux l'entrée principale, on a placé l'image de la sainte Vierge, sous l'invocation de laquelle le temple est consacré. Les faces de ce pilier sont couvertes de bas-reliefs reproduisant la chute de nos premiers parents. Quelle inspiration pleine de religieuse poésie ! L'auguste mère de Dieu rappelle la rédemption après la fatale sentence; c'est la vie au-dessus de la mort !

Les deux tours régulières qui encadrent ce portail s'élancent avec grâce et hardiesse au-dessus de cette entrée majestueuse, riche d'une multitude d'ornements que nous

ne mentionnons pas même, malgré leur grand mérite. Ces tours complètent admirablement la magnifique façade de *Notre-Dame de Reims*. Sveltes et légères, elles sont évidées à jour par de larges ouvertures qui leur donnent une apparence tout aérienne. Quatre tourelles, également découpées, servent moins à les soutenir qu'à les accompagner.

En un mot, ce portail, avec tous ses sommets, est une des plus belles pages que nous ait laissées le moyen âge. Rien n'a été négligé pour sa décoration ; on a su même tirer parti des accessoires les plus insignifiants.

L'intérieur, quoique d'un effet moins saisissant que la façade, est encore plein de majesté. Lorsqu'on pénètre dans l'enceinte sacrée, on est vraiment frappé de l'aspect imposant et de la noble simplicité de l'édifice. On éprouve un vif sentiment d'admiration quand, aux derniers rayons du soleil couchant, placé au fond de l'abside, en face de la grande et si élégante rosace du portail, on examine les jeux de la lumière dans les vitraux, dans les voûtes, les galeries et les colonnes : c'est une des perspectives les plus pittoresques et les plus ravissantes que l'on puisse imaginer.

De la cathédrale de Reims passons à celle de Rodez, édifice également consacré à Marie, mais bien inférieur à celui que nous venons de contempler.

Notre-Dame de Rodez est bien loin d'avoir été, comme celle de Reims, bâtie d'un seul jet.

On distingue quatre périodes dans sa construction. A la première appartiennent la plupart des chapelles qui sont autour du chœur, et les premières travées du chœur lui-même ; elle correspond au quatorzième siècle. Pendant la seconde, c'est-à-dire au quinzième siècle, le chœur

fut terminé et une grande partie de la nef, en même temps qu'on élevait le jubé et qu'on sculptait les stalles. La nef fut achevée et la tour construite au seizième; enfin tout ce qui est du style de la renaissance, savoir, la tribune et le portail, occupe la quatrième période.

Par ses dimensions de longueur, de largeur et de hauteur, Notre-Dame de Rodez obtient un rang distingué parmi les cathédrales.

Le chœur, bâti dans des proportions très-harmonieuses, est complètement isolé de la nef par le jubé, qui, comme un voile mystérieux, sépare l'enceinte réservée au clergé du reste de l'église, destiné à l'assemblée des fidèles. Il est composé de travées fort élégantes, assez larges dans tout le pourtour, excepté au rond-point de l'abside, où les piliers sont plus rapprochés. En cet endroit, les arcades ogivales sont surélevées et aiguës; les fenêtres sont également plus étroites et plus élancées. Les détails de l'architecture sont traités avec toute la perfection que l'on était en droit d'attendre d'artistes profondément religieux. On conçoit sans peine que toutes les magnificences de l'art aient été réservées pour le Saint des saints. Autour de l'autel sur lequel se célèbrent les plus redoutables mystères, il était convenable que le génie de l'homme ouvrit tous les trésors de la décoration monumentale, pour préparer à Jésus-Christ un lieu moins indigne de sa présence. Quel esprit pourrait rester froid au spectacle des pompes éblouissantes et de la poésie céleste qui règnent dans la région privilégiée de l'abside? L'amour de la religion, la foi dans ses dogmes, la soumission à ses préceptes prédisposent au sentiment et à l'intelligence des beautés répandues dans nos immortelles cathédrales, parce qu'elles sont l'expression des idées les plus sublimes.

Mais ce qui donne surtout à la cathédrale de Rodez un rang élevé parmi nos églises épiscopales consacrées à la Vierge, c'est sa haute tour, si bien, si poétiquement décrite par M^{sr} Giraud, alors évêque de Rodez, et aujourd'hui cardinal-archevêque de Cambrai.

« Vous connaissez tous, » disait dans un de ses mandements le pieux et éloquent successeur de Fénelon, « vous connaissez tous cette superbe tour de notre église cathédrale, chef-d'œuvre de l'art chrétien, noble couronne de Rodez, honneur de la province, merveille du Midi, immortel témoignage du goût éclairé et de la riche munificence d'un de vos plus grands et de vos plus saints évêques (1), devant laquelle s'inclinent les plus fiers clochers de vos églises, comme d'humbles vassaux qui rendent hommage à un puissant et redouté suzerain. Dans le pieux orgueil que vous inspire la possession de ce monument incomparable, vous en parlez avec enthousiasme à vos enfants dès qu'ils sont capables de sentir et de comprendre, et vous leur faites désirer, comme une récompense, l'heureux jour où ils pourront satisfaire cette ardente curiosité que vos récits ont éveillée dans leur jeune imagination. Vous en emportez l'image dans vos cœurs quand vous quittez vos foyers ; et, dans vos pérégrinations lointaines, nationaux et étrangers, également émerveillés, prêtent à vos discours une oreille charmée lorsque vous leur racontez sa hauteur fabuleuse, le luxe de ses galeries en dentelle, la richesse et le fini des ornements qui la décorent. Le voyageur qui la contemple pour la première fois s'arrête, immobile d'admiration, devant cette masse prodigieuse,

(1) François d'Estaing.

« pourtant légère, qui, par la hardiesse de sa construction
« et la délicatesse de ses ouvrages, semble justifier la légè-
« gende naïve où nous lisons que les anges, aux heures
« de repos des ouvriers, se partageaient ce beau travail au
« bruit des concerts célestes. L'habitant même de la cité,
« que l'assiduité de son aspect devrait avoir durci aux émo-
« tions qu'il fait naître, ne passe point sous son ombre
« vénérable sans lever sur elle un regard où se peint
« visiblement l'émotion d'une surprise toujours nou-
« velle. »

Cette tour a quatre-vingts mètres. Cette élévation lui donne la six ou septième place parmi nos tours ou clochers.

Il y a bien des siècles que la sainte Vierge est en possession de l'église épiscopale de Rodez : on dit que dès le temps où saint Martial, premier apôtre des Aquitaines, annonça l'Évangile aux peuples du Rouergue, une chapelle fut construite pour les réunions des fidèles, et placée sous l'invocation de la mère de Dieu. Cette chapelle est devenue, après bien des vicissitudes, la cathédrale actuelle.

Mais un autre monument plus grandiose appelle nos regards : c'est *Notre-Dame de Rouen*, une des plus prodigieuses constructions entreprises à l'époque du brillant empire de l'architecture ogivale. Dans ce noble édifice, la suprématie de l'art catholique sur les autres arts se reconnaît sans peine à cet ensemble de qualités sans rivales, à cette dignité, à cette pompe souveraine, comme un lis à la tige élevée, à la corolle pure et embaumée se dresse au-dessus des fleurs modestes qui rampent à terre.

La cathédrale de Rouen est, dans sa masse principale, l'ouvrage des premières années du treizième siècle. La

chapelle de la sainte Vierge appartient au quatorzième ; les deux portails latéraux, au quinzième ; le grand portail et la *Tour de beurre*, ainsi que la pyramide qui s'élevait au-dessus du centre des transsepts, furent édifiés dans la première partie du seizième siècle.

Malgré cette distance des grandes époques qui ont laissé des parties importantes dans la cathédrale de Rouen, on y retrouve cet ensemble harmonieux qui ravit, ce charme des accords et du rythme qui exerce toujours une si vive impression. Une pensée unique règne dans tout l'édifice ; et quoique cette pensée soit exprimée différemment, elle n'en conserve pas moins son caractère essentiel. Le style gothique du treizième siècle est le premier rejeton d'un arbre vigoureux qui en produisait encore de nouveaux au quinzième.

L'aspect de l'intérieur de Notre-Dame de Rouen est noble et majestueux. La gravité du style ogival primitif y est tempérée par l'alliance des formes les plus élégantes et les plus pittoresques. On comprend parfaitement la distinction de cette magnifique architecture quand on pénètre pour la première fois dans cette immense enceinte vers le coucher du soleil, lorsque les vitraux peints brillent aux dernières clartés du jour, et qu'un religieux silence permet à l'âme de goûter les émotions qui la remplissent. L'étendue des nefs, l'ordonnance des travées, les mystères de l'abside, tout se réunit pour impressionner profondément, et pour exalter le sentiment de l'admiration. Les yeux seuls ne sont pas frappés et éblouis, comme il arrive dans les édifices modernes ; l'esprit est pénétré de ces sentiments religieux que les vrais chrétiens éprouvent sous l'influence des idées de la foi, développées par la contemplation des splendeurs de la maison de Dieu. Qui n'a

point éprouvé ce tressaillement intérieur à la vue des merveilles rassemblées dans une grande cathédrale, ne saurait avoir l'intelligence des secrets de l'architecture catholique.

Le plan général de la cathédrale de Rouen est en forme de croix latine, avec deux collatéraux jusqu'au transept et quatre jusqu'aux chapelles absidales. On compte vingt-cinq chapelles, cent trente fenêtres, et un nombre infini de colonnes et de colonnettes.

Voici les dimensions principales du monument : longueur totale, cent trente-six mètres depuis le grand portail jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la sainte Vierge; largeur, trente-deux mètres trente centimètres d'un mur à l'autre; hauteur de la grande nef sous voûte, vingt-huit mètres : au centre est la lanterne, élevée de cinquante-trois mètres trente centimètres sous clef de voûte, et soutenue par quatre gros piliers portant chacun douze mètres soixante centimètres de circonférence. La longueur de la croisée est de cinquante-quatre mètres soixante centimètres.

Nous ne décrirons ici ni le chœur, ni les fenêtres, ni les colonnes, ni les arcades, ni les galeries du triforium, toutes choses d'une beauté remarquable et d'une grande pureté de forme.

Parmi les chapelles accessoires, il en est une qui, surtout ici, a droit à une mention spéciale : c'est celle de la Sainte-Vierge. Longue de plus de vingt-cinq mètres, elle est une des plus belles qui existent à l'abside des grandes cathédrales. Elle constitue à elle seule une construction indépendante qui formerait un oratoire très-distingué, en la supposant dans un état d'isolement. Elle étale toutes les richesses de l'architecture, comme un témoignage per-

manent du dévouement des populations au culte de Marie, mère de Dieu.

Tous les portails de la cathédrale de Rouen sont dignes d'être remarqués; mais c'est surtout sa principale façade, à l'occident, qui frappe les yeux par son étendue imposante, sa riche décoration, l'incroyable variété des détails dont elle se compose, et l'aspect des deux belles tours qui la couronnent. Cependant l'extérieur du monument tout entier n'avait rien à comparer, ni pour la grandeur ni pour l'élégance, à la brillante et légère pyramide qui le surmontait encore il y a peu de temps, et qui prêtait tant de charmes aux points de vue de l'édifice de la ville, et du délicieux paysage qui l'encadre de sa brillante bordure. Construite sur les ruines de flèches encore plus élevées, elle comptait environ trois siècles d'existence, lorsque, le 15 septembre 1822, la foudre, se rouvrant des chemins qu'elle avait déjà tant de fois parcourus, vint frapper la croix, sillonner toute sa surface, et porter la flamme au milieu de son immense charpente. Celle qui la remplace est en fer, et sa croix s'élève dans les airs à cent quarante-cinq mètres.

Le portail occidental offre le style ogival de la dernière époque dans ce qu'il y a de plus riche et de plus orné. Il faut renoncer à dépeindre les mille sculptures qui en recouvrent la surface entière. Galeries à jour, statues, bas-reliefs, feuillages découpés, colonnettes, chapiteaux, dais, pinacles, fleurons, aiguilles, sont pressés de toutes parts, hérissent toutes les saillies, décorent tous les enfoncements.

La base de la tour qui termine la façade au nord est la portion la plus ancienne de l'édifice. La tour méridionale a environ soixante-quinze mètres d'élévation; elle est

comptée parmi les plus grandes et les plus belles ; elle produit un effet imposant.

Les portails latéraux sont décorés avec beaucoup de soin. L'œil attentif peut en étudier minutieusement jusqu'aux plus faibles détails ; et ce ne sera pas sans étonnement qu'il en contempera la perfection, même dans les endroits les plus cachés, et où l'on ne soupçonnerait pas de semblables travaux.

Les bas-reliefs du *portail des Libraires* sont très-curieux par leur forme et par leur exécution.

Ainsi la sainte Vierge a donné son nom glorieux au plus bel édifice d'une ville qui est, sans contredit, la plus riche de France en monuments du moyen âge. Peu de basiliques l'emportent sur *Notre-Dame de Rouen*.

Notre-Dame de Séez est aussi un des plus remarquables monuments de l'architecture religieuse en France.

L'ensemble de cette cathédrale appartient évidemment aux procédés usités dans l'art de construire à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième.

Vers l'an 440, saint Latuin ou saint Luin jeta, dit-on, les fondements de la première cathédrale de la vieille cité des Sagiens. Suivant une coutume que nous nous plaçons spécialement à mentionner comme une des nos plus admirables traditions catholiques, la cathédrale primitive fut consacrée sous l'invocation de la sainte Vierge. Pendant cinq siècles, les générations pieuses se pressèrent dans cette enceinte sacrée aux pieds de l'auguste et toute-puissante patronne de ce lieu. Puis, en 910, cette église fut détruite avec la cité par les terribles fils du Nord.

Une autre église la remplaça, qui fut brûlée vers l'an 1048.

Vers l'an 1053, on commença la construction d'un

nouvel édifice, et on y travaillait avec une grande ardeur depuis soixante et un ans, lorsqu'un nouveau malheur arrêta les travaux. L'édifice élevé sur les fondements calcinés de l'ancienne cathédrale, s'écroula tout à coup. Il était déjà fort avancé.

Les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles travaillèrent successivement à l'édifice actuel, où nous trouvons l'empreinte du génie particulier de chacun de ces âges, qui furent ceux de la belle architecture religieuse.

Citons ici un nouveau fait en faveur de la puissance de l'association.

Les années avaient fait de cruels ravages dans la cathédrale de Séez, et pour les réparer convenablement les ressources étaient loin d'être suffisantes. Jean de Pérouse, cinquante-sixième évêque de Séez, chercha les moyens d'en créer en instituant une confrérie... Une ardeur très-louable dans les fidèles seconda les vues du prélat : chacun briguit l'avantage d'appartenir à la confrérie nouvellement établie, et de participer aux prières de l'association ; les riches donnaient une aumône de deux sols six deniers ; les bourgeois et les artisans, vingt deniers ou dix deniers, suivant leur fortune ; les plus pauvres donnaient seulement cinq deniers. Par les dons réunis de toute la population, les plus urgentes restaurations se firent à la cathédrale, qui devait malheureusement souffrir les plus tristes profanations quelques années plus tard. Les réformés pénétrèrent à Séez, et exercèrent toute espèce d'excès sur le saint monument ; leur fureur sacrilège ne sut rien respecter.

En entrant dans la cathédrale de Séez, on est frappé d'abord de la légèreté noble et gracieuse de l'ensemble, de l'harmonie qui règne dans toutes les parties, de l'élan-

cement des fenêtres, de la délicatesse des colonnes, et de la magnificence des chapelles latérales. Le rond-point de l'abside captive immédiatement les regards. Quelle admirable transparence ! quelle splendide décoration ! La perspective du chevet est d'une richesse éblouissante. Combien les regrets sont-ils amers quand on sait que la voûte du chœur, autrefois en pierre et d'une hardie construction, est tombée, sans qu'on ait pu la relever autrement qu'en bois ! Les colonnes sont pour la plupart cylindriques, et d'un profil élégant et hardi. Espacées symétriquement et réunies suivant des lois harmonieuses, elles constituent, et par leur forme et par leur ordonnance, une décoration pleine de noblesse et de majesté. Les colonnettes participent à la pureté du style des colonnes ; elles prennent leur essor avec une audace admirable, pour s'élancer à des hauteurs prodigieuses. Les chapiteaux, généralement composés de feuillages à sommet recourbé, représentent une belle corbeille, riche de tous les trésors de la végétation de nos climats.

Les voûtes de la nef de Séez, largement exécutées, soutenues sur de belles nervures arrondies et légèrement élevées à leur sommet, sont dignes, et par leur exécution habile et par leur gravité noble, d'être comparées aux plus merveilleuses créations du genre.

L'extérieur de cet édifice, sans être très-remarquable, n'est cependant pas dépourvu de mouvement. Le frontispice principal surtout est imposant dans sa sévérité, et curieux par son originalité. Les arcades à deux étages superposés, qui dominent la voussure large de la grande porte d'entrée, excitent au plus haut point l'attention des observateurs. Cette disposition pittoresque, à peu près unique en France, rachète, par la richesse des lignes nom-

breuses, son aspect étrange, en dehors des compositions communes. Les deux tours, surmontées de flèches aiguës, de hauteur inégale, dont la plus élevée atteint jusqu'à soixante-quinze mètres, produisent un effet admirable.

Comme la cathédrale de Séez, celle de Tarbes porte aussi le nom de *Notre-Dame*. Quoique de construction moderne, cette basilique forme encore un des plus beaux monuments de la ville, qui n'est pas riche en constructions antiques. Sa position élevée, la grandeur de ses dimensions, la majesté de sa masse, en rendent, de loin, la perspective imposante.

C'est tout ce que nous en dirons, ayant hâte de passer à un édifice plus ancien et plus remarquable, la cathédrale de Verdun.

La première église épiscopale de cette ville avait été consacrée, vers le milieu du quatrième siècle, sous l'invocation des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul. A la fin du cinquième siècle, saint Pulchrone transféra son siège des faubourgs dans la cité, où il éleva une seconde cathédrale, qui fut dédiée à la sainte Vierge. Cette construction fut remplacée, dans les premières années du douzième siècle, par le monument qui sert encore actuellement de cathédrale, mais qui n'a presque plus rien de son caractère primitif, tant il a été défiguré, mutilé par le mauvais goût.

A quoi bon dire ici ce qu'elle était, à moins que l'on ne veuille exciter d'inutiles regrets, et provoquer un blâme sévère à l'égard des vandales dont l'ignorance et le mauvais goût ont dénaturé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, un de nos édifices religieux les plus originaux, pour en faire une œuvre tout à fait insignifiante et presque monstrueuse ?

Néanmoins, comme cette cathédrale, imitation évidente du type germanique, appartient à un style qui n'a donné à la France qu'un nombre très-restreint d'édifices religieux bâtis sur le même plan; pour pouvoir lui donner encore quelques lignes, ne fût-ce que par considération pour ce qu'elle a été, nous dirons que la sacristie ancienne, aujourd'hui convertie en chapelle du catéchisme, est une belle salle voûtée d'après les procédés usités au treizième siècle.

Le plan en est remarquable : par un artifice de construction, l'énorme fardeau des voûtes supérieures, habilement réparti sur les murailles environnantes, semble reposer entièrement sur un pilier central, entouré de légères colonnettes. Les chapelles situées du côté du vieux chœur sont bien bâties : nous devons mentionner spécialement la chapelle du Saint-Sacrement, élevée sous le règne de saint Louis.

Le côté méridional de l'église est entouré d'un beau cloître, de style flamboyant. Il est bien conservé dans sa partie architecturale, et mérite l'attention des antiquaires.

Quant à l'aspect extérieur, *Notre-Dame de Verdun* ne manque pas de majesté, vue à distance. Le corps du monument et ses deux tours sombres dominant la ville, et se détachent d'une manière pittoresque au milieu des habitations modernes groupées en amphithéâtre sur une colline peu élevée; la perspective en est surtout frappante, de la place où s'élève la statue du général Chevert.

Intervertissant tant soit peu l'ordre que, dans le principe, nous avons adopté pour cette revue des cathédrales dédiées en France à la sainte Vierge, nous avons réservé, pour clore notre liste de ces monuments sacrés, une des

œuvres les plus merveilleuses des siècles où florissait l'audacieuse architecture qu'on a nommée gothique, une des créations les plus nobles et les plus renommées qu'enfanta le génie architectural, alors qu'il était au point culminant de sa gloire, à l'apogée de sa puissance, et au *nec plus ultra* de sa force gigantesque. Ouverte par l'étonnante cathédrale d'Amiens, notre série va se fermer par celle de Strasbourg. Ainsi la fin ne sera pas indigne du commencement, et on ne pourra pas dire de notre riche nomenclature : *Desinit in piscem, formosa superne*.

Dès le principe, l'église épiscopale de Strasbourg fut dédiée à la sainte Vierge sous le titre de son Assomption. Ce trait, et plusieurs autres de la même nature, nous prouvent, contre les prétentions sans fondement des protestants et des autres sectaires, combien le culte que les catholiques rendent à la mère de Dieu est ancien dans l'Église.

Une étude minutieuse des diverses parties qui constituent le chœur et le transept, fait découvrir des traces de réparations successives. Les caractères de l'architecture indiquent évidemment plusieurs époques entièrement distinctes. Le style romano-byzantin domine exclusivement dans les constructions primitives du bas de ces parties, tandis que, plus haut, il se mêle de plus en plus à l'ogive et aux autres particularités du système gothique, ou du moins alterne avec elles, comme cela eut lieu au douzième siècle, époque de transition.

En suivant scrupuleusement toutes les données chronologiques de la construction, nous voyons que le milieu du transept et l'aile septentrionale paraissent avoir été terminés dès la fin du douzième siècle. La forme générale, la disposition des arcades, les détails de l'ornementation,

accusent cette date : la nef, au contraire, et les bas-côtés qui l'accompagnent, présentent un système plus avancé ; l'ogive s'y montre exclusivement, escortée de tous les ornements qui la suivent ordinairement ; les piliers sont couverts de colonnes réunies en faisceaux, les chapiteaux sont ornés de feuilles recourbées en crochets ; les galeries sont exécutées avec goût et symétrie, les fenêtres sont élancées : en un mot, tout y annonce le style ogival primitif, qui régna dans le cours du treizième siècle.

La première pierre du portail fut posée en 1277, et cette construction fut entreprise et dirigée par le célèbre architecte Erwin, né à Steinbach, petite ville du duché de Bade. Son nom, ainsi que celui de Jean, son fils, continuateur de l'œuvre, et celui de Jean Hultz, qui termina la flèche en 1439, sont du petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage des temps. Nous ne devons pas omettre le nom de Sabine, fille d'Erwin, artiste habile qui sculpta plusieurs statues au portail méridional, et peut-être aussi quelques-unes de celles qui ornent le *pilier des Anges*.

Quand on examine attentivement l'intérieur de la cathédrale de Strasbourg, on ne peut s'empêcher d'admirer la noblesse des proportions du vaisseau, la coupe ingénieuse des piliers, l'élévation de la voûte centrale et la beauté des vitraux coloriés, qui répandent dans ce temple auguste un clair-obscur magique. Les colonnes sont établies avec beaucoup de symétrie, et couronnées de chapiteaux sculptés avec la délicatesse de l'art au treizième siècle. Leur corbeille, composée de fleurs variées, est encore ornée aux angles de belles feuilles recourbées en volutes. Les feuillages, découpés avec une grâce infinie, sont

disposés tantôt sur deux rangs et tantôt sur trois : c'est une végétation riche et élégante.

Après avoir franchi l'une des portes occidentales, on se trouve d'abord dans le vestibule gigantesque construit par Erwin. Les voûtes en sont plus hautes que celles de la nef, et la grande arche du milieu laisse apercevoir dans son entier cette belle rose qui occupe les trois quarts du second étage du portail central. La belle fleur gothique, épanouie avec une grande magnificence, étale les mille compartiments de sa riche corolle, et, par l'éclat de ses couleurs, produit un effet éblouissant, surtout vers le soir, quand le soleil couchant vient allumer le feu des saphirs, des émeraudes, des rubis et des topazes, qui scintillent de tous côtés. Entre cette rose et la porte, le massif du mur est interrompu par une galerie transparente, et embellie de sculptures très-diversifiées. Des ornements de toute espèce, des arcades trilobées, surmontées de frontons élancés, garnies de fleurons délicats, forment le complément de cette partie, vraiment imposante par l'ensemble et par les détails. Ajoutons encore de grandes fenêtres à nombreux meneaux, remplis de vitraux peints d'un style pur et grandiose.

Toutes les fenêtres de la grande nef sont divisées en compartiments par des meneaux couronnés des formes gracieuses des trèfles, des quatre-feuilles et des rosaces.

Nous ne dirons rien ici des vitraux de Strasbourg, qui doivent être comptés parmi les plus belles œuvres vitrifiées du treizième siècle.

Une des plus curieuses et des plus pittoresques décorations de l'aile méridionale, c'est le pilier nommé *pilier des Anges*. Il est composé d'une masse centrale garnie de quatre grandes colonnes engagées, entre lesquelles quatre

autres plus petites sont interrompues par trois étages de statues de grandeur naturelle. Au bas sont représentés les évangélistes, caractérisés par leurs attributs symboliques ; un peu plus haut sont posés quatre anges embouchant des trompettes ; enfin , au-dessus , on a placé la figure du Christ, accompagné de trois anges tenant les instruments de la Passion. Toutes ces statues ont une taille effilée, des proportions élancées ; elles ont été travaillées avec beaucoup de soin , et les têtes offrent une expression grave et noble. Sous le rapport du style, on a observé qu'elles présentent de la ressemblance avec d'autres statues de l'époque d'Erwin, et notamment avec celles que l'on voit à l'extérieur du portail du sud , dont quelques-unes avaient été sculptées par Sabine, sa fille. On a cru reconnaître dans une figure fixant les yeux sur le pilier des Anges, et située près de l'angle de l'arrière-chœur, un portrait de l'immortel architecte de Steinbach, ressemblant à celui que l'on voit au bas de la tour supérieure, mais exécuté avec plus de finesse, offrant dans tous ses traits une expression pleine de mélancolie, de profondeur et de génie. Serait-ce une inspiration de la piété filiale ? Ce sentiment est assez vraisemblable.

Passons sous silence deux remarquables chefs-d'œuvre de sculpture, la chaire et le baptistère. Ne disons rien non plus des cryptes de Strasbourg, antérieures peut-être au dixième siècle, et qui méritent à plus d'un titre de fixer l'attention des amis de l'architecture religieuse.

Sortons de l'édifice.... allons et contemplons.... j'allais presque dire : adorons sa façade, et surtout sa flèche prodigieuse, qui est le plus sublime effort du génie architectural, s'élançant comme un trait dans l'immensité des nues.

Placée sur les confins de l'Allemagne et de la France , la cathédrale de Strasbourg réunit jusqu'à un certain point, dans sa façade principale, le genre de construction et d'ornementation qui caractérise les deux pays, et les dispositions diverses qui leur sont propres, mais qui sont modifiées ici de manière à présenter un caractère entièrement original et des proportions supérieures , par le style et l'harmonie, à tout ce que l'art chrétien avait produit jusque-là.

Quand on contemple ce beau frontispice , si admirablement couronné par la flèche élancée, on n'ose pas critiquer le désaccord qui se trouve entre la façade et le corps de l'édifice : c'est à peine si l'on ose regretter l'absence d'une seconde flèche parallèle, parce que l'exécution en paraît tellement gigantesque, que l'entreprise eût infailliblement empêché l'achèvement de celle qui existe. Absorbé dans le ravissement, l'esprit comprend les beautés, et n'a pas la force de prononcer une parole de blâme.

Un système particulier de décoration donne à la façade une physionomie spéciale. Les moulures sont disposées sur deux plans différents, de manière que les moulures extérieures se détachent complètement de celles qui sont en application sur la muraille, et forment claire-voie comme un magique réseau de dentelle en pierre. Cette combinaison ingénieuse produit un effet surprenant : on serait tenté de croire que les ornements sont placés derrière un riche écran découpé à jour. On a peine à concevoir la somptuosité de cette décoration, et on est presque ébloui à l'aspect de ces prodiges de sculpture.

Toutes les magnificences de l'architecture se trouvent accumulées au grand portail de Strasbourg. La rose centrale doit être considérée comme un chef-d'œuvre de

goût et de grâce : elle est précédée d'un grand cintre isolé et festonné en dentelles, qui n'est soutenu que par ses tangentes et par des rosaces plus petites, placées aux angles du cadre dans lequel il est retenu. Cette construction hardie fait l'admiration des connaisseurs. De riches galeries forment des ceintures ciselées, qui interrompent avec élégance la monotonie des trop larges surfaces. Autrefois l'on voyait dans l'une des galeries les statues des douze apôtres rangés des deux côtés de celle de la sainte Vierge, reine et patronne du monument. L'auguste réunion semblait présidée par la figure du Christ.

Mais à la flèche surtout nos regards, notre enthousiasme et notre amour !

« Les anciens, dit M. Bourassé, avaient placé la plus haute des pyramides d'Égypte au nombre des sept merveilles du monde, à cause de sa masse énorme et de sa hauteur prodigieuse. Ils avaient été frappés d'admiration en considérant l'imposante grandeur de ses proportions, les immenses difficultés de travail heureusement vaincues, et surtout l'élévation de sa tête, qui semblait se perdre dans la région des nuages. Combien les impressions sont plus saisissantes quand on est au pied de la façade de la cathédrale de Strasbourg ! La flèche pyramidale le dispute en hauteur au gigantesque Chéops ; mais quelle différence dans la hardiesse de la construction ! Ici c'est l'élégance la plus exquise, la grâce la plus parfaite ; là c'est la lourdeur immobile, la solidité sans déguisement. La flèche de Strasbourg s'élance dans les cieux, aérienne et transparente ; la pyramide égyptienne s'attache à la terre, qu'elle paraît écraser de son poids : la première nous donne l'idée de la matière transformée, pour ainsi dire, sous le génie chrétien, prenant son essor

vers le trône de Dieu, pour y porter les vœux et les prières des fidèles ; la seconde rampe à la surface du sol, comme un de ces monstres adorés jadis sur les rivages du Nil, n'osant lever la tête au-dessus des roseaux qui bordent le fleuve. Il y a, dans ces deux monuments, toute la distance d'une architecture sublime, inspirée par une religion divine, aux informes essais d'un art barbare. D'un côté, le symbolisme élevé, la spiritualisation des beaux-arts ; de l'autre, la suprématie de la matière, l'énormité dans l'accumulation des matériaux prise pour la grandeur et la beauté ; à Strasbourg l'œuvre du génie, en Égypte l'œuvre de la force brute. »

Ajoutons, nous, que le lourd monument des Pharaons est triste comme la mort, muet comme la tombe, et froid comme les cadavres qui allaient se réduire en cendres dans ses flancs ténébreux ; tandis que la flèche de Strasbourg semble vivante et animée : on dirait qu'elle a en Dieu la vie, le mouvement et l'être. Ce n'est pas seulement un doigt qui nous montre le ciel, c'est, qu'on nous pardonne ce mot, c'est comme une longue trainée de foi et de génie qui, de la terre, monte vers Dieu, légère, rapide et ailée, comme un esprit céleste ou comme l'âme d'un élu.

La réputation de la flèche de Strasbourg est depuis longtemps populaire chez toutes les nations de l'Europe. Appuyée sur un portail dont les proportions sont nobles et majestueuses, elle se fait distinguer par sa merveilleuse légèreté, par les ornements innombrables qui en couvrent les massifs et en indiquent les divers étages, par la décoration prodigue qui embellit le corps de la tour, par les tourelles dégagées où l'on voit monter les spirales déliées de ses quatre escaliers. La finesse des détails s'unit à la

grâce des formes, en sorte qu'on est embarrassé pour décider si l'élégance l'emporte sur la richesse du travail. La disposition savante de la pointe aiguë, entourée d'anneaux d'une sculpture puissante et magique, terminée par une glorieuse couronne surmontée du signe de la croix, concourt à porter au suprême degré l'étonnement et l'admiration qu'inspire ce chef-d'œuvre de l'architecture sacrée du moyen âge.

La tour de Strasbourg est le point culminant de toutes les constructions humaines éparses dans l'univers. Le dôme de Saint-Pierre de Rome a six pieds de moins ; la tour de la cathédrale de Vienne, dix ; et la plus grande des pyramides d'Égypte demeure de treize pieds au-dessous de la flèche aérienne, qui porte sa tête orgueilleuse à quatre cent trente-six pieds au-dessus du sol. Cette élévation est d'autant plus étonnante, que la tour, percée ou plutôt criblée à jour de la base au sommet, et partout assez creuse pour pouvoir contenir plusieurs escaliers, n'a ainsi, pour supporter sa taille colossale, que de rares pleins de maçonnerie, que des membrures proportionnellement frêles et délicates.

Faisant corps avec le reste de l'édifice jusqu'à deux cents pieds du sol, elle s'en détache hardiment en arrivant à la première plate-forme ; et, le laissant au-dessous d'elle, elle s'élance dans les airs absolument isolée et sans appui. Elle conserve jusqu'à la moitié de ce second degré de croissance sa forme de tour, et emporte avec elle dans l'espace quatre sveltes tourelles accolées à ses flancs ; puis elle se change, après s'être reposée un moment sur une seconde plate-forme, en une pyramide que tailladent profondément sept ou huit étages posés les uns sur les autres. Cette pyramide se resserre et s'effile d'étage en

étagé; elle n'est plus bientôt qu'une ligne légère qui, après avoir été croisée dans sa route par une ligne transversale pour former le symbole chrétien, va se terminer par un imperceptible point.

Que sont, dans l'ordre civil, toutes nos colonnes monumentales, nos arcs de triomphe, nos obélisques et nos statues équestres, en regard de la merveille de Strasbourg? Ah! qu'on est fier d'être chrétien et enfant de Marie, au pied de l'édifice qui porte si haut dans les airs le nom de Notre-Dame! Dans l'extase du ravissement, un seul cri s'échappe du cœur, à la vue de cette construction dédiée à Marie; ce cri, c'est celui de l'Époux à la vue de sa bien-aimée : *Elle est unique et sans égale; Una est* (1)! Oui, comme l'auguste Vierge est parmi les êtres créés unique en vertu, en puissance, en beauté, en grandeur, ainsi son symbole à Strasbourg, sa merveilleuse flèche, est, entre tous les édifices élevés par le génie de l'homme, unique en hauteur, en hardiesse, en légèreté, en élégance, en richesse et en grâce; *una est!* Aussi nous réjouissons-nous qu'elle soit seule, et qu'une rivale ne partage pas à côté d'elle une admiration que nous sommes heureux de lui prodiguer sans réserve.

Telle est la superbe série d'églises cathédrales dédiées dans la France seulement à la mère de Dieu; tels sont les principaux palais du royal domaine de Marie dans cette contrée, où, de tout temps, elle a reçu tant d'hommages. Et que ces sanctuaires sont dignes, pour la plupart, de celle à laquelle ils ont été consacrés, dignes du peuple puissant qui les a élevés, dignes des siècles géants qui les ont exécutés!

(1) *Cantic. Canticor.*, VI, 8.

Et combien d'autres qui, pour n'avoir pas, dans leur enceinte et sous leurs voûtes, un siège épiscopal, n'en sont pas moins égales et même supérieures en beauté à plusieurs des monuments que nous venons d'énumérer ! Ainsi *Notre-Dame de l'Épine*, riche et belle fleur gothique éclore, au quinzième siècle, entre Châlons et Verdun, dans les plaines de la Champagne, et épanouie sous l'influence si active et si fécondante de la foi et de l'amour ! admirable production que tant de villes épiscopales et que tant de pontifes voudraient avoir pour cathédrale ; œuvre vraiment merveilleuse, que tant de rois et de princes ont successivement visitée, admirée et enrichie, depuis Charles VII jusqu'à Napoléon, Charles X, Louis-Philippe et ses fils !

Ainsi encore *Notre-Dame d'Oloron*, autrefois cathédrale, et qui, comme l'église de Toul, sa compagne d'infortune, pleure maintenant de se voir veuve de ses évêques, et dépouillée de l'éclat qui accompagne, à l'autel, les princes de l'Église.

Notre-Dame de Dijon, bâtie, dit-on, par saint Louis, et dont le style, mélangé de romain ou d'arabe, est bien de nature à accréditer cette opinion ; *Notre-Dame de Poitiers*, *Notre-Dame de la Ferté-Bernard* ou *des Marais*, *Notre-Dame de Châlons*, *Notre-Dame du Fort*, à Étampes, œuvre mixte, mais remarquable, des douzième et treizième siècles, et mille autres églises secondaires, mériteraient à juste titre d'avoir, parmi les cathédrales que nous venons de nommer, un rang que certainement elles occuperaient avec honneur, car elles aussi sont hors de ligne par leur architecture ; elles aussi portent le nom de la glorieuse Vierge ; elles aussi sont françaises ; elles aussi sont le produit de cette architecture gothique qui fut pour Dieu,

pour Marie et pour nous, si féconde en prodiges pendant plus de quatre cents ans.

Et pourrions-nous sans crime te passer sous silence et ne pas dire un mot de toi, merveilleuse église de Brou, vraie miniature en pierre plus blanche que le marbre, écrin qu'on dirait travaillé par le burin d'un Finiguerra, d'un Morghen ou d'un Massard? C'est toi qui vas clore la liste bien abrégée, quoique longue, des édifices bénis en France, au nom de Dieu et de Marie, dans les siècles qui produisirent ces merveilles architecturales dont nous sommes à bon droit si fiers. Aussi bien ne fus-tu pas, admirable sanctuaire, comme le dernier effort, comme le dernier soupir, en France, de cette architecture gothique à laquelle nous avons dû tant de prodigieux chefs-d'œuvre?

Quoi de plus gracieux que *Notre-Dame de Brou*? Extérieur, intérieur, architecture, peinture, sculpture, vitrerie, tout est beau, tout est parfait. Arabesques, statues, piédestaux, bases, dais, niches, feuillages, bouquets de fleurs, galerie à claire-voie, façade, rosace, voûtes, piliers, groupes, branches d'arbres, lacs, chiffres, guirlandes, stalles du chœur, tombeaux, tout est travaillé, évidé, découpé, façonné avec un soin et un talent que rien au monde ne surpasse. La pierre, le bois, le marbre ont été (et cela dans toute l'étendue de l'église) façonnés avec un art, une légèreté, une finesse à ravir. Par son ensemble et ses détails, on dirait que cet édifice est une chapelle détachée de la Jérusalem céleste, et descendue ici-bas sur l'aile des chérubins. Conservée heureusement jusqu'à nos jours dans un parfait état de fraîcheur et d'intégrité, elle est toujours brillante de jeunesse et de beauté; digne et ravissant symbole de cette Épouse de l'Agneau à laquelle

elle est dédiée, et qui, au jour de ses fiançailles, resplendit dans tout l'éclat de ses ajustements royaux. Ah ! si, comme nous l'avons dit plus haut, Notre-Dame de Brou est en France le dernier effort, le dernier soupir, le dernier cri du genre gothique expirant, comme cet effort fut sublime ! comme ce soupir fut plein de vie ! comme ce cri fut grand !

Mais, malgré les pages déjà nombreuses, trop nombreuses peut-être, dont se compose ce chapitre, nommons encore quelques-uns des plus beaux édifices que l'architecture chrétienne a donnés à la Vierge sur toute la face de la terre. Parcourons rapidement, et comme à vol d'oiseau, les diverses contrées que l'Évangile éclaire de ses divins rayons, et signalons çà et là, sans y poser le pied, sans les décrire, sans nous y arrêter, les principaux sanctuaires qui s'offriront à nos regards avec un frontispice orné du chiffre de Marie.

Et d'abord la ville papale, Rome, le cerveau et le cœur de la catholicité, compte au moins cinquante églises dédiées dans ses murs à la mère de Dieu. Les plus célèbres sont : *Sainte-Marie de la Rotonde*, *Sainte-Marie Transpontine*, *Sainte-Marie della Scala*, *Santa-Maria in Dominica* ou *la Navicella*, *Sainte-Marie in Cosmedin*, *Sainte-Marie de la Paix*, *Sainte-Marie in Valicella*, *Sainte-Marie in Via Lata*, *Notre-Dame de la Victoire*, *Notre-Dame des Anges*, et surtout *Sainte-Marie Majeure* que nous avons déjà nommée, et qui est la plus remarquable, la plus riche et la plus vénérable de toutes les églises consacrées à la Vierge dans cette cité, où elle règne en conquérante des cœurs, et où ses temples sont ornés de bronzes, de marbres, de jaspes, d'agate, de statues, de bas-reliefs, de tableaux, de dorures, de mosaï-

ques, avec un luxe et une prodigalité qu'on chercherait vainement ailleurs.

• Sur la rive gauche de l'Arno, tous les voyageurs admirent une délicieuse et élégante chapelle dédiée à Marie, et qui sert de sanctuaire à une relique apportée des lieux saints, une des précieuses épines du divin crucifié. Il semble, au premier abord, que la main de l'homme est trop lourde pour avoir elle-même festonné, arrondi, plié, replié, découpé de cent façons ravissantes les marbres de cette chapelle; on croirait que la main des anges s'est promenée autour de cet incomparable monument. Solitaire au bord du fleuve, ne dépendant de rien, ne tenant à rien, on le dirait descendu du ciel, et l'on se demande s'il ne va pas y remonter... Mais non; c'est le pieux génie du vieux temps qui a fait cela. Jean et André de Pise ont enrichi l'Italie de cette merveille vers le treizième siècle. Cette gracieuse et frêle construction a bravé les âges, et se soutiendra longtemps encore pour témoigner du culte universel qu'on rend à Marie dans ces belles contrées. C'est une des plus touchantes images de sa suavité (1). •

Non loin de là est Florence, la patrie des grands artistes, la ville des fleurs, une des plus belles, sinon la plus belle cité d'Italie. Or, cette ville charmante, qui a choisi pour armoiries le lis si cher à la Vierge, le lis, emblème aussi de cette amle de Dieu, de cette épouse immaculée, qui est parmi les femmes ce qu'un lis éblouissant de blancheur et d'éclat est parmi les épines, Florence devait dédier la première et la plus somptueuse de ses églises à la Vierge sans tache : et c'est ce qu'elle a fait.

(1) M. Poujoulat.

Sainte-Marie des Fleurs, à Florence, est une des plus anciennes et des plus belles cathédrales d'Italie et même d'Europe. Sa construction, dirigée par différents architectes d'un haut mérite, dura cent soixante ans. Voici l'admirable décret de la république florentine, qui ordonna la reconstruction de ce temple magnifique : « La haute sagesse d'un peuple d'illustre origine exigeant qu'il procède, dans les choses concernant son administration, de manière à ce que la prudence et la magnanimité de ses vues éclatent dans les ouvrages qu'il fait exécuter, il est ordonné à Arnolphe, chef-maître de notre commune, de tracer un modèle ou dessin pour la restauration de *Santa-Reparata*, lequel porte l'empreinte d'une pompe et d'une magnificence telles, que l'art et la puissance des hommes ne puissent rien imaginer de plus grand ou de plus beau. Et cela d'après la résolution prise en conseil privé et public, par les personnages les plus habiles de cette ville, de n'entreprendre, pour la commune, aucun ouvrage dont l'exécution ne doive répondre à des sentiments d'autant plus grands et plus généreux, qu'ils sont le résultat des délibérations d'une réunion de citoyens dont les intentions ne forment, sous ce rapport, qu'une seule et même volonté. »

Un sénatus-consulte de l'ancienne Rome, dit à ce propos un riche et intéressant recueil (1), un sénatus-consulte de l'ancienne Rome ne serait pas plus noble que ce décret de la commune de Florence au treizième siècle.

Qu'il serait à désirer que nos conseils de fabrique, de commune et de département, appelés si souvent à prononcer sur les réparations ou reconstructions à faire à nos vieilles églises ou sur les travaux d'ornements à y exé-

(1) *Magasin pittoresque*.

cater, eussent les sentiments *grands et généreux* de ces conseillers de Florence ! Qu'il serait à souhaiter que la formule de ce décret devînt le modèle des délibérations des assemblées qui ont juridiction sur nos maisons de prière !

Mais malheureusement combien de ces conseils ou du moins de leurs membres ont un esprit tout opposé à celui des Florentins ! Combien qui voudraient voir en ruines ce qu'ils ont mission de soutenir, et qui ont peur, par-dessus tout, que la maison de Dieu ne soit trop somptueuse, trop élégante et trop parée ! Singuliers tuteurs vraiment, qui parfois sont les ennemis-nés de la sainte propriété qu'ils ont charge de régir avec zèle et dévouement !

Les nobles intentions du conseil de Florence furent dignement exécutées.

L'église est située sur une place dont l'étendue ajoute encore du prix à l'édifice, en permettant d'en apprécier mieux l'ensemble. Les travaux de construction durèrent plus de cent soixante ans ; et après le premier architecte Arnolfo di Lapo, Giotto, Taddeo Gaddi, Orgagna et Brunellesco travaillèrent successivement à ce somptueux bâtiment.

Brunellesco éleva la coupole, Bacio d'Agnolo y plaça la lanterne, et André Verocchio la croix. La largeur intérieure de l'église est de soixante-sept brasses ; la longueur, de deux cent cinquante-sept. La coupole, à partir du pavé de l'église jusqu'à la lanterne exclusivement, a cent cinquante brasses de hauteur ; le petit temple de la lanterne, trente-six ; la boule, quatre ; et la croix, huit. L'ensemble du monument embrasse une étendue de deux mille cent dix-huit brasses carrées. Les murs de cette cathédrale sont extérieurement revêtus d'incrustations de marbre ; mais ce qu'il y a de plus admirable, et qui a

fait en quelque sorte oublier le reste, c'est la coupole, ouvrage d'autant plus extraordinaire qu'il est double, qu'il fut élevé sans ceintre, sans noyau, sans armature, et avec le seul concours d'un échafaud très-ingénieusement inventé par Brunellesco, qui avait imaginé cette grande machine, et qui conduisit son ouvrage à terme par des procédés pour lesquels la tradition de son art le laissait sans ressource. Comme tous les édifices religieux qui ont coûté plusieurs siècles à construire, l'église de *Santa-Maria del Fiore* (Sainte-Marie des Fleurs) n'a pas de style uniforme et bien tranché; car chaque artiste y a apporté sa fantaisie, chaque règne son école. Et pourtant, loin de nuire à l'effet général, cette confusion des genres présente un aspect pittoresque et original qui, à lui seul, ferait admirer le monument, si chacune de ses parties n'était un chef-d'œuvre.

La prodigieuse coupole de Sainte-Marie des Fleurs fit l'admiration de Michel-Ange, et servit de modèle pour celle de Saint-Pierre de Rome. Ce temple est d'un aspect plein de noblesse et d'harmonie. Le marbre de diverses couleurs dont tout l'édifice est incrusté produit le plus brillant effet. Au-dessus des portes latérales sont plusieurs bas-reliefs remarquables : une Vierge en marbre avec deux anges, une Annonciation en mosaïque, une Assomption, etc.

A l'entrée de l'église, on est frappé de la beauté, de l'éclat du pavé, et de la variété des couleurs des marbres qui le composent. Cet ouvrage charmant semble un parterre émaillé de fleurs. Une telle décoration est vraiment digne de Florence, une des villes de l'Europe où le luxe des fleurs est porté au plus haut point.

Sainte-Marie des Fleurs possède aussi d'admirables et

illustres tombeaux, des bas-reliefs et des statues du travail le plus exquis. Le chœur en marbre, le maître-autel, le crucifix, et une *Pietà*, groupe inachevé et le dernier ouvrage de Michel-Ange, qui le destinait au tombeau qu'il voulait se préparer à *Sainte-Marie Majeure de Rome*, se distinguent entre toutes les richesses monumentales de cette superbe basilique.

Mais on admire surtout, dans cette création magnifique de la foi et de l'art, le campanile et le baptistère.

Le campanile du dôme de Florence, qui, après plus de cinq siècles, est encore si ferme et si droit; ce merveilleux clocher, si orné, si brillant et si léger, le plus beau des clochers, appartient à l'architecture gothique allemande. Charles-Quint disait de ce ravissant chef-d'œuvre, « qu'il méritait d'être conservé dans un étui, et de n'être montré que dans de grandes circonstances. C'est un crime, ajoutait-il, de le voir tous les jours. » Quoique familiarisés avec la vue de ce monument, les Florentins savent l'apprécier. « Beau comme le campanile, » dit avec un juste orgueil le peuple de Florence. Ce campanile est une tour haute de deux cent cinquante-deux pieds italiens, incrustée de marbres précieux travaillés en bas-reliefs et en groupes parfaitement sculptés.

Le baptistère est très-célèbre, surtout par ces portes de bronze que Michel-Ange déclarait dignes d'être celles du paradis, et qui furent l'œuvre d'un artiste qui resta sans rivaux à cette époque si bien nommée l'âge d'or des beaux-arts de la foi. Des sculptures exécutées par les ciseaux les plus habiles qui aient travaillé à Florence couvrent les murs du monument en dedans comme en dehors. Deux colonnes de porphyre s'élèvent avec grâce devant la principale entrée du baptistère, détaché, ainsi

que le dôme et le campanile, de tout autre bâtiment. Dans l'intérieur, on admire une statue ravissante de douceur et de componction.

Contre notre intention, nous venons de nous arrêter à Sainte-Marie des Fleurs ; mais pouvions-nous passer outre sans un moment de halte au pied d'un pareil édifice ? Ne devons-nous pas cet hommage à une église proclamée une des plus magnifiques de toute l'Italie et même de l'Europe ? En entrant dans ces détails, nous avons voulu honorer et la belle Italie, qui a produit tant de chefs-d'œuvre à la gloire de la Vierge, et honorer encore cette Vierge elle-même.

Maintenant saluons en passant, toujours sur le même sol, le joli dôme de Pise, une des merveilles de l'Italie ; *Sainte-Marie des Anges* ou de *la Portiuncule*, magnifique église, non plus humble et pauvre comme au temps de saint François d'Assise, mais revêtue d'un manteau de reine ; *Sainte-Marie delle Grazie*, admirable église gothique, royal et splendide ex-voto consacré par les Mantouans en 1399, lors de la cessation d'une peste qui avait tenu et ravagé presque toute l'Italie.

Sans parcourir l'une après l'autre les quatorze églises principales dédiées à la sainte Vierge dans l'enceinte de Naples, bornons-nous à nommer *Santa-Maria Maggiore*, que l'on croit communément avoir été bâtie par ordre de la mère de Dieu dans un endroit qu'elle désigna ; *Santa-Maria della Incorata*, *Santa-Maria della Pietà*, *Santa-Maria Nuova*, *Sainte-Marie de la Concorde*, *Santa-Maria della Sanita*, sur le mont Antignano ; *Santa-Maria a Fortuna*, *Santa-Maria della Grazia*, *Santa-Maria di Paradiso*, *Santa-Maria della Consolazione*, sur le mont Pausilippe.

Oh ! il n'est pas un titre de la Reine du ciel qui n'ait donné son nom à une ou à plusieurs églises consacrées à Marie dans la péninsule italique.

Et avant de sortir de cette pieuse contrée, où tant d'édifices admirables nous rappellent Marie et attestent la dévotion des Italiens à son égard, n'arrêtons plus nos regards que sur un seul monument, la cathédrale d'une ville qui se glorifie d'être la cité de la Vierge, *città di Maria*.

Nous voulons parler de Sienne et de sa cathédrale.

Ce temple, dédié à Marie, patronne de la ville, est le plus beau monument, ou, pour parler exactement, le seul qui mérite ce nom dans une cité plus célèbre par les peintres qu'elle a produits que par ses édifices. Celui dont nous parlons est une magnifique construction de style gothique, genre d'architecture assez rare en Italie, car cette patrie moderne des beaux-arts n'a jamais eu pour l'ogive une bien grande sympathie. La cathédrale de Sienne est digne en tout point de l'ancienne magnificence italienne. Dans cette œuvre capitale rien n'a été jeté au hasard ; tout, au contraire, révèle la méditation qui prépare et le soin qui accomplit.

Cette cathédrale est bâtie sur une petite élévation, et domine une place qui l'entoure de trois côtés. On y monte par des degrés de marbre qui annoncent la grandeur et la magnificence de ce bâtiment : c'est un vaisseau vaste et majestueux, revêtu, tant au dedans qu'au dehors, de marbres blancs et noirs symétriquement rangés par assises. Sa fondation remonte à l'an 1250. Le portail, reconstruit en 1333, a trois portes et un bel ordre de colonnes. La partie supérieure est décorée de statues, de bustes et d'autres ornements. On estime beaucoup les

deux colonnes qui supportent le fronton. L'église a trois cent trente pieds de long. Les piliers, qui tiennent de l'ordre composite, sont d'une légèreté remarquable. Les fenêtres, formées d'une multitude de petites colonnes qui avancent les unes sur les autres, forment une perspective charmante. La voûte est azurée, et parsemée d'étoiles d'or. La coupole repose sur des colonnes de marbre ; celle de la chapelle de la Vierge est entièrement dorée, et l'autel est incrusté de lapis-lazzuli : cet autel est encore orné de bas-reliefs dorés, et de colonnes de marbre vert d'eau ou de mer, d'ordre composite. Les sculptures en bois qu'on voit autour du chœur sont des chefs-d'œuvre de travail et de patience. Le pavé de l'église est un des plus beaux ouvrages de ce genre ; il représente plusieurs histoires de l'Ancien Testament, exécutées en marbres blancs, gris et noirs : ce sont des tableaux de clair-obscur et en mosaïque, dessinés avec des caractères de tête non moins admirables que les chefs-d'œuvre de Raphaël.

Il est impossible de contempler ces peintures et ces sculptures sans éprouver ce bien-être qu'inspire au cœur l'affinité mystérieuse des bonnes et saintes pensées. On comprend que pour les artistes de ces temps la décoration des monuments religieux n'était que le complément de la prière, la traduction imagée du dogme ; tout s'y retrouve : l'expression et l'intelligence du symbole, la richesse et l'élégance de la forme, la vérité du caractère, la pureté du sentiment.

A part quelques réminiscences de la mythologie, fort mal placées ici, tout est d'accord et s'harmonise dans cette superbe cathédrale de Sienne, où le beau, le divin, la force, la science, et la toute-puissante expression des sujets chrétiens, viennent sans cesse convier l'âme à s'élever vers

l'immortel créateur de tant de belles et magnifiques choses (1).

Déjà nous avons dit un mot de la cathédrale de Messine, édifice à la fois mauresque, gothique et moderne, et dédié aussi à la Vierge.

Ajoutons ici quelques lignes qui feront mieux connaître ce monument, vraiment curieux entre tous les monuments qui portent le nom de Notre-Dame.

Le style ogival, qui avait parcouru ses diverses périodes de perfectionnement et de dégénération, touchait à son terme durant la première moitié du seizième siècle; on allait abandonner l'arcade pour reprendre le plein cintre, abandonné lui-même pour l'ogive depuis le douzième siècle; une révolution allait s'opérer dans l'architecture, et, flottant entre les divers genres auxquels ils donneraient la préférence, les artistes prirent un terme moyen; ce qui donna naissance à un croisement de style parfois original et d'un assez bon effet, mais toujours déplorable, et mal vu des amis de l'art.

La cathédrale de Messine, qui rentre dans la catégorie des édifices que nous venons de citer, est néanmoins remarquable et fort curieuse, bien que d'une forme irrégulière; mais les monuments qu'elle renferme ou qui la circonscrivent en varient l'aspect, et indiquent, par leur style différent, le goût des siècles qui les ont vu construire. On reconnaît, dans l'élévation de la façade de l'église, la disposition habituelle des monuments sarrasins. Elle se compose, en effet, d'un massif divisé en zones par des bandeaux incrustés de mosaïques et de dessins de couleurs variées. Ces divisions régulières et horizontales

(1) *Hist. pittor. des cathédrales, etc.*

de la muraille rappellent les bandeaux de briques qui, dans la plupart des constructions romaines, séparent la maçonnerie réticulaire ou en réseaux. Trois portes d'un très-ancien gothique semblent, par leur caractère particulier, avoir été rajoutées sur la première ordonnance plus simple de l'architecture. La principale porte est surchargée d'ornements et d'ogives compliquées, et accompagnées de clochetons très-travaillés, placés les uns au-dessus des autres, et renfermant des figures de saints et d'apôtres. Ce mélange de styles, et la découverte de quelques médailles du règne de Justinien trouvées récemment dans les fondations, avaient porté à penser que peut-être cet édifice remontait au règne de cet empereur ; mais on sait positivement qu'il a été bâti par le comte Roger, et consacré en l'an 1197. La partie supérieure du portail a été détruite presque entièrement par l'affreux tremblement de terre de 1753 ; on l'a réparée à peu près dans le même style. La grosse tour qui flanquait le portail, et qui supportait le clocher, a été tronquée par la chute du campanile et de la flèche qui le surmontait ; elle est restée dans cet état.

Ce remarquable édifice n'a-t-il pas souffert encore des obus et des boulets que Ferdinand de Naples fit naguère pleuvoir sur Messine ? Ah ! quand le canon vomissait sur cette cité infortunée la destruction et la mort, nous avons gémi sur le sort de ses malheureux habitants ; pour eux nous avons eu des larmes : mais nous avons tremblé aussi pour le curieux monument qui est une de leurs gloires, et nous avons avec ardeur prié la toute-puissante Vierge à laquelle il est consacré, de protéger la vieille église où depuis six cent cinquante ans elle a reçu tant d'hommages et entendu tant de prières.

C'est à Messine et presque vis-à-vis la cathédrale que s'élève la statue équestre et en bronze de don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante. Pouvait-on choisir un lieu plus convenable que Messine, et dans cette ville un emplacement plus convenable aussi, que le voisinage de l'antique église de Marie, pour y poser le monument destiné à éterniser la mémoire du héros qui brisa sur mer, comme Jean Sobieski sur terre, la puissance ottomane, en invoquant Marie et en se confiant à sa protection.

Mais l'Espagne, ce royaume autrefois si catholique et si pieux à l'égard de la sainte mère du Sauveur, l'Espagne nous attend, elle nous appelle, pour étaler à nos yeux les incroyables richesses, les magiques décorations, le luxe presque fabuleux et la splendeur éblouissante de quelques-unes de ses églises dédiées à la Vierge.

Dans l'impossibilité de tout examiner, de tout décrire, de tout louer, et même de tout nommer, faisons un choix, et ce choix, restreignons-le le plus possible.

Notre-Dame del Pilar, à Saragosse, ne saurait être oubliée. Sous le rapport de l'architecture, c'est un grand et noble vaisseau de cinq cents pieds de long, avec trois nefs spacieuses. Son chœur, son maître-autel en albâtre, ses sculptures, ses peintures; l'admirable pavillon placé sous la grande coupole pour recevoir la statue vénérée; cette statue elle-même, qui porte sur la tête une couronne d'or massif, et qui est chargée de colliers, de bracelets et d'aigrettes évalués à plusieurs millions; la chapelle de la Vierge, tout entière construite en marbre et en jaspe le plus rare, garnie d'ex-voto d'or et d'argent et ornée d'innombrables lampes, tout enchante, tout ravit dans ce splendide édifice.

Un autre édifice éminemment beau aussi, éminemment

riche aussi, c'est *Notre-Dame du Buisson*, *Nuestra-Signora d'Atocha*, à un quart de lieue de Madrid, et où se rendent les rois d'Espagne pour l'hymne solennel des actions de grâce lorsque de grands bienfaits leur ont été accordés. Ce temple est magnifique, et la statue de la Vierge y est couverte de pierreries.

Dans son enceinte même, la capitale de l'Espagne a consacré à la Vierge un édifice non moins splendide, sous le titre de *Nuestra-Signora de Almemada*. L'autel, la balustrade et toutes les lampes y sont d'argent massif. La majesté du temple répond à la richesse de sa décoration.

Mais sous ce dernier rapport rien au monde n'égale peut-être les ornements de la chapelle de *Nuestra-Signora del Sagrario*, dans la cathédrale de Tolède, dédiée tout entière à Marie. Le pavé et les colonnes y sont du plus beau marbre; le marbre la revêt encore du pavé jusqu'à la voûte. L'autel qui sert de trône à la statue vénérée est dans une grande niche de jaspe, et bordé en devant d'une riche balustrade d'argent. La figure de la sainte Vierge y est de grandeur naturelle, toute d'argent massif, et éclairée par quatorze ou quinze lampes aussi d'argent. On y voit dans des enfoncements plusieurs vases d'or enrichis de diamants du plus grand prix, et une statue de l'Enfant Jésus de douze pouces de hauteur, en or massif, relevée de pierres précieuses très-estimées. Le trésor de cette église possède deux bracelets et une couronne de la sainte Vierge, à l'impériale, enrichie de pierreries et de diamants d'une haute valeur.

Mais ce que nous devons surtout chercher dans ce chapitre, c'est le mérite architectural.

: Or, à ce point de vue, quoi de plus digne de nos regards

que Notre-Dame de Séville, œuvre étonnante du quinzième siècle? Il est impossible, dit le *Magasin pittoresque*, de renfermer, pour le culte divin, de plus riches ornements, plus de trésors de toute espèce. Ses nombreuses chapelles, presque toutes ornées de sculptures, possèdent des tableaux précieux et d'admirables peintures à fresque, dont Martinez et Rovera ont couvert les voûtes et les murs. Cette église, la plus régulière de toutes celles de l'Espagne, est d'un aspect imposant. Elle a deux cent soixante-deux pieds de longueur (1). La nef du milieu a cent treize pieds sept pouces d'élévation, et quarante et un pieds neuf pouces de largeur. Chacune des nefs collatérales (et elles sont au nombre de quatre) a quatre-vingt-six pieds six pouces d'élévation, et vingt pieds six pouces de largeur. Le chœur, couvert de très-beaux marbres, a cinquante et un pieds huit pouces, sur cinquante-quatre pieds cinq pouces. Le maître-autel est d'un grand et admirable effet. Sculpté en bois de cèdre d'Espagne, et orné de quatre ordres d'architecture, il s'élève jusqu'à la voûte, supporté sur un piédestal de pierre noire. Sur son tabernacle, en argent, est un tableau de même métal.

Les fenêtres s'ouvrant dans les voûtes sont au nombre de quatre-vingt-dix; leurs vitraux sont d'un fini et d'une délicatesse remarquables. Chacune d'elles a coûté mille ducats. Les chapelles, en très-grand nombre, sont remplies d'ornements admirables tant en peinture qu'en architecture, et en objets ciselés avec un travail infini. Mais c'est dans la grande sacristie surtout que l'on peut trouver cette magnificence des arts, unie à d'innombrables trésors en or et en argent travaillés.

(1) *L'Histoire pittoresque des cathédrales, etc.*, dit 420 pieds de longueur et 263 de largeur.

On y voit, dans la petite sacristie placée près du maître-autel, une urne d'argent enrichie de pierres précieuses. L'or, l'argent, les marbres y sont en profusion ; et la tour qui surmonte cette cathédrale sans pareille est elle-même digne de tout le reste, car elle est un prodige.

Enchérissant encore sur ces éloges, l'auteur de l'*Histoire pittoresque des cathédrales* s'écrie : « La cathédrale de Séville est une des merveilles du monde : construite dans le style des derniers édifices gothiques, son extérieur, il est vrai, n'a rien de bien frappant, à moins qu'on ne la contemple de loin ; car du milieu de la promenade, plantée sur le bord du Guadalquivir, les innombrables pyramides qui dominant les toits et terminent les pignons de cette cathédrale ressemblent à une forêt de pins sur une chaîne de collines aux cimes aiguës et aériennes. Rien de plus imposant. Mais l'intérieur de ce monument, qu'on peut appeler moderne, puisqu'il n'a été terminé qu'au quinzième siècle, est un véritable prodige. L'édifice entier est dû au riche et puissant chapitre de Séville.

On y travailla pendant plusieurs règnes ; et, au bout de quatre-vingt-dix ans, l'Espagne et le monde eurent un édifice aussi étonnant que Saint-Pierre de Rome, plus pur de style que le dôme de Milan, plus complet que la cathédrale de Cologne.

Cinq nefs du plus beau gothique forment et divisent l'intérieur de cet auguste temple. La nef du milieu est d'une prodigieuse élévation ; on est sous une montagne creuse. L'âme est saisie de respect et de recueillement au milieu de toutes ces merveilles : là, tout est grand, sévère, sublime.

Nulle part, pas même à Rome, le culte catholique n'est aussi majestueux que dans ce sanctuaire. La population

s'y perd, et les ministres attachés au service de Dieu dans cette enceinte immense sont comme un peuple entier.

Si de l'Espagne nous passons aux plus froides contrées du Nord et chez des nations schismatiques, nous trouverons à Moskow l'église de l'Assomption, bâtie à la Pokrovka, et l'une des plus belles de toute la Russie. Elle offre dans son architecture un mélange du genre gothique et du genre italien, d'une rare élégance et d'une légèreté merveilleuse. Ses innombrables coupoles, qui s'élèvent à diverses hauteurs, dessinent, par leur ensemble, une pyramide d'un effet véritablement admirable.

En Allemagne, nous ne prendrons, pour les mentionner ici, que deux édifices seulement consacrés à la Vierge-mère : le premier est l'étonnante cathédrale de Cologne, que l'on achève en ce moment avec activité et science, et qui sera, dit-on, la première et la plus belle basilique du monde quand elle sera finie d'après le plan primitif, avec ses flamboyantes roses et ses rampes aériennes. Cette église de Marie n'existait pas au douzième siècle. Puisse le dix-neuvième l'achever, et il pourra s'écrier, comme un empereur romain à la vue de Sainte-Sophie : « Salomon, tu es vaincu ! »

Le second édifice allemand qui réclame ici une place, c'est, on le comprend bien, Notre-Dame d'Anvers.

Cette superbe église fut commencée à la fin du onzième siècle, et achevée au commencement du douzième ; elle est donc pour ainsi dire l'aînée de toutes nos cathédrales, et, construite en très-peu d'années, elle présente un caractère d'unité qu'on cherche vainement dans beaucoup d'autres monuments de la même nature. Pour donner une idée de sa majesté comme œuvre d'architecture, il nous suffira de dire qu'elle a cinq cents pieds de longueur, deux

cent trente de largeur et trois cent soixante de hauteur ; deux cent trente arcades voûtées y sont soutenues par cent vingt-cinq colonnes ; de chaque côté, il existe une double nef. Au commencement de ce siècle, on y voyait encore trente-deux autels en marbre d'Italie. Cent gros chandeliers d'argent massif ornaient, les jours de fête, le principal autel, élevé en 1624 sur les dessins de Rubens. On admirait dans ce temple le magnifique ostensor en or massif, enrichi de diamants et de pierres fines, présent de François I^{er}, roi de France. Ces richesses ont été enlevées en 1797... nous rougissons de dire par qui... Non contents d'avoir dépouillé ce monument sacré, les Français, puisqu'il faut le dire, le mutilèrent indignement, semblables aux brigands de grand chemin qui, après avoir volé le voyageur infortuné qui est tombé entre leurs mains, le maltraitent encore de coups et de blessures. Cependant hâtons-nous de dire, à la gloire de notre nation et pour réparer notre honneur, que M. Herbouville, alors préfet du département des Deux-Nèthes, le fit complètement restaurer en 1810, par ordre de Napoléon. Mais le chœur, que Charles-Quint avait fait construire en 1521, et qui fut démoli en 1798, n'a pas été relevé, et les trésors ravis n'ont pas été rendus !

La tour de Notre-Dame d'Anvers, bâtie en pierres de taille, a quatre cent soixante-six pieds de hauteur, quelques pieds de moins seulement que celle de Strasbourg, dont elle est la digne rivale. Pour arriver à la dernière de ses galeries, il faut monter six cent vingt-deux degrés. Percée à jour en découpure, elle va diminuant et s'aminçant d'étage en étage. Des galeries disposées les unes au-dessus des autres la décorent à l'extérieur. Sa prodigieuse élévation, et la délicatesse avec laquelle elle est

construite et travaillée, excitent l'étonnement et l'admiration de tous les voyageurs.

Elle a été commencée en 1522, d'après le plan et les dessins de l'architecte Amélius, et totalement achevée en 1548. La tour, qui devait être en parallèle, n'a été terminée que jusqu'à la première galerie.

Pour donner une idée des proportions gigantesques de la tour de Notre-Dame d'Anvers, il suffit de dire que le cadran de l'horloge n'a pas moins de quatre-vingt-dix pieds de circonférence, et que, dans l'intérieur, elle contient trente-trois grosses cloches et deux carillons complets.

En entrant dans cette église, on voit de suite à quelle puissance elle est dédiée, sous quel nom elle est consacrée. Si l'on pénètre sous ses voûtes antiques et vénérables par la porte principale, on est soudain frappé par la magnifique coupole, éclairée latéralement. Puis la vue se porte instinctivement vers le plafond, qui représente la sainte Vierge environnée d'une troupe d'anges qui déploient leurs ailes. On monte au chœur, et l'on y contemple le superbe autel en marbre, et le tableau de Rubens représentant l'Assomption de Marie. La mère de Dieu est portée dans le sein de l'Éternel par une foule d'anges ; quelques-uns voltigent autour d'elle pour lui faire cortège. Le corps de la sainte Vierge est resplendissant de beauté et de fraîcheur ; le tombeau et le linceul, que trois femmes en ont retiré, sont d'un coloris parfait.

Ainsi, dans cette seule basilique d'Anvers, on trouve réunie l'architecture gothique de France dans toute sa splendeur, la grande peinture que l'Italie a prodiguée dans ses sanctuaires, et la somptuosité de décoration en or et en argent qui distingue l'Espagne de toutes les nations chrétiennes.

Mais la Reine des cieux n'a pas seulement des temples en Asie et en Europe.

Le lieu où les chrétiens de Constantine adorent le vrai Dieu est placé sous l'invocation de Notre-Dame de Pitié; et espérons que la France, en étendant sa puissance dans ces contrées barbares, y étendra aussi le culte de la femme heureuse et sainte entre toutes les femmes.

« L'Amérique voit de jour en jour se multiplier sur son sol de pieux édifices au nom de l'auguste Vierge.

« Don Henri de Portugal, qui présida et concourut à la découverte des Grandes-Indes, éleva à Belem une église de Notre-Dame. Jean-Gonzalve Zarès, son premier, son plus habile navigateur, fit bâtir une église de Notre-Dame à Madère.

« Après s'être établis dans l'Inde, les Portugais, fidèles à leur dévotion à Marie, lui dédièrent à Goa une superbe église entièrement dorée à l'intérieur, Notre-Dame d'Asara ou de la Miséricorde; plusieurs autres églises, telles que Notre-Dame de Cranganor et de Méliapour, s'élevèrent par leurs soins en divers lieux de l'Inde, et jusqu'à l'embouchure du Gange, le fleuve sacré de l'Indostan.

« L'Amérique méridionale se distingue toujours par sa dévotion à Marie. Le Brésil lui a bâti des églises modernes, où il a prodigué les ornements selon son pouvoir. Le Pérou lui dédia, dès l'origine, sa magnifique cathédrale de Lima, sous le titre de l'Assomption, et la pava d'argent au lieu de marbre. Cusco, la ville des Incas, a consacré à Marie son temple du Soleil, dont les murailles étaient plaquées d'épaisses lames d'or, et où l'on voyait l'image de Dieu en or massif, et d'une dimension extraordinaire. Les dominicains, dont ce temple forme aujourd'hui l'église abbatiale, avaient élevé à Marie une chapelle toute péru-

vienne par les brillants matériaux dont elle était ornée : dalles d'argent, autel d'argent, statue éblouissante d'or et de perles, lampes d'or, magnifiques ex-voto espagnols et américains, rien n'y manquait. Marie avait des autels non moins riches dans l'ancien temple de Quilla (la Lune), que les anciens Péruviens avaient rehaussé d'argent; dans celui d'Illapa (la Foudre) et de Chasca (l'Étoile du soir). Au Mexique, les cathédrales et les autels dédiés à la Vierge sont d'une rare magnificence. La cathédrale de l'Assomption, à Mexico, commencée au seizième siècle et terminée au dix-septième, possède deux statues de Marie qui dépassent tout ce que l'Europe peut offrir de plus splendide en ce genre : la première est une Assomption d'or massif, incrustée de pierres précieuses d'un poids considérable ; la seconde, une Conception en argent massif. La cathédrale de Pueblo d'Angèles, dédiée à la Conception, a un grand autel de Marie qui vaut seul un temple ; l'autel est en argent, et entouré de colonnettes aux plinthes et aux chapiteaux d'or bruni (1). »

Le temple somptueux de Notre-Dame de Lorette, élevé par la ville de Paris dans le riche quartier de la Chaussée-d'Antin, va fermer pour nous la liste véritablement magnifique des principaux édifices construits dans tous les temps, et sur toute l'étendue du globe, à la gloire de la Vierge mère. Aussi bien c'est ici la place de ce beau sanctuaire, puisque, étant l'œuvre de ce siècle, il est, pour ainsi parler, le dernier-né des édifices enfantés par l'architecture en l'honneur de Marie.

Et nous n'avons pas ici à le répudier à cause de son style. Nous ne critiquons aucun genre ; mais, du moment

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 308, 309.

où un ordre d'architecture, quel qu'il soit, donne à notre céleste Reine un monument de plus, et surtout un monument remarquable sous un rapport ou sous un autre, nous saluons avec gratitude, nous accueillons avec bonheur et le genre et son œuvre. Nous ne sommes point exclusif, et nous enregistrons avec une douce joie tout ce qui nous vient de beau, de glorieux à Marie, quels qu'en soient le type et la forme. D'ailleurs, ne doit-il pas nous être très-agréable de voir toutes les méthodes s'unir et se donner la main pour offrir leur hommage à la mère de Dieu ?

Ne doit-il pas nous être infiniment agréable de voir tous les systèmes de construction concourir à la gloire de la plus sainte des créatures, et s'ingénier, se tourmenter, *suer*, comme dit le poète, pour lui produire des chefs-d'œuvre ? Ne doit-il pas nous être souverainement agréable d'entendre ce concert d'éloges que chaque ordre d'architecture chante à Marie dans l'idiome et le style qui lui est propre ? N'est-ce pas pour nous un beau, un ravissant spectacle, que cette variété de formes dans les innombrables sanctuaires marqués au chiffre de la Vierge ? Nous venons de parcourir les uns après les autres ceux qui ont obtenu le plus de célébrité. Eh bien ! quel est le genre d'architecture qui n'ait pas payé son tribut à la Vierge vénérable ? quel mode architectural n'a pas, à sa manière et avec grand succès, loué et glorifié Marie ? Architecture grecque, byzantine, romane, gothique, normande, anglo-saxonne, germanique, mauresque, tous les genres de construction se retrouvent avec toutes leurs richesses, avec toutes leurs beautés, avec tous leurs prodiges, dans le merveilleux panorama des temples dédiés à la Vierge. Coupes bulbeuses de l'Orient, dômes splen-

dides de l'Italie, flèches aiguës, tours imposantes de la France, frontispices ioniques, doriques, corinthiens, composites, toscans ; façades ogivales, lignes horizontales, lignes verticales, plein-cintre, tout se donne rendez-vous, tout a été mis à contribution dans la série des sanctuaires qui portent le nom de Marie.

Mais si nous aimons à voir cette réunion de tous les styles dans les différents édifices passés par nous en revue, force nous est de proclamer que l'architecture ogivale a mieux mérité que les autres : à elle de trôner en reine ; à elle de ceindre son front de la couronne de la victoire ; à elle de cueillir et de porter avec orgueil la palme du triomphe ; à elle les plus beaux monuments, les édifices les plus hardis et les plus gigantesques ! car c'est à elle qu'appartiennent les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Chartres, de Reims, de Strasbourg et d'Anvers.

Il y a plus, et nous ne risquons d'être contredit par personne quand nous dirons que l'architecture chrétienne, et surtout celle qui a reçu le nom de gothique, a honoré la Vierge mille fois mieux que ne l'ont fait dans leur genre l'éloquence, la poésie, la sculpture, la peinture et la musique. Oui, n'en déplaise à nos poètes, à nos compositeurs, à nos statuaires, à nos peintres et même à nos orateurs, même aux Pères de l'Église et aux plus grands prédicateurs, les plus grands orateurs, les plus sublimes poètes, les plus éloquents panégyristes de la Vierge sont les architectes du moyen âge. En effet, quel discours, quelle pièce d'éloquence et de poésie, quelle composition musicale, quelle toile, quel morceau de sculpture peut entrer en comparaison avec les dômes de Florence, de Pise et de Contances, avec l'immense vaisseau de Notre-Dame de Séville, avec des basiliques telles que

celles de Brou, de Bayeux, de Rouen, d'York et de Cologne? Toutes ces œuvres grandioses, gigantesques et presque surhumaines, toutes ces constructions sacrées, avec leurs forêts de charpente et de clochetons, avec leurs clochers aériens, leurs audacieuses pyramides et leurs tours imposantes, avec leurs façades adorables, avec leurs voûtes majestueuses, avec leurs rosaces éblouissantes, avec leurs absides, leurs mille colonnes, leurs galeries à jour, leur ceinture de chapelles, leur magie, leur harmonie, ne sont-elles pas des poèmes, sinon supérieurs, du moins égaux à l'Iliade, à l'Odyssée, au Paradis perdu, à la Divine Comédie? Ne sont-ils pas de dignes émules d'Homère, de Virgile, du Dante, du Tasse et de Milton, les Robert de Luzarches, les Steinbach, les Thomas et les Regnault de Cormont, les Robert de Coucy, les Robert des Ablèches, les Jean Deschamps, hommes simples et modestes qui prenaient humblement le titre de maîtres maçons, et qui luttèrent comme des géants contre la pensée de l'infini, pour la traduire en pierre (1)? L'invention, l'exécution des grandes cathédrales que nous avons nommées, ne demandent-elles pas autant de génie, de poésie, d'éloquence, que les créations épiques? Toutes splendides, ces cathédrales ne sont-elles pas de véritables épopées dont chaque pierre est un mot souvent sublime, chaque partie un chant magique, et dont l'ensemble n'est rien moins qu'un poème ravissant et étincelant de beautés?

Ah ! nos peintres verriers sont quelquefois embarrassés pour former ces rosaces qui s'épanouissent de nouveau au souffle de l'art chrétien et aux rayons fécondants du soleil de la foi. Mais, pour un temple dédié à la mère de Dieu,

(1) Orsini, *la Vierge*.

quel plus beau sujet de rosace que les cathédrales les plus célèbres, consacrées par nos pères à la Vierge des vierges ? Nous nous trompons peut-être... , mais il nous semble que ce *motif* serait d'un aussi bon effet à l'œil qu'il serait glorieux à Marie. Certes, nous ne sommes pas surpris que, dans les siècles de foi qui virent naître et s'élever ces monuments superbes de l'orgueil de l'art et du catholicisme, on ait cru que les anges apportaient leur part de travail et de céleste intelligence à ces prodigieux édifices qui semblent excéder les forces et le génie de l'homme. Notre âge, si fier de lui-même, se confesse et s'avoue vaincu et impuissant, en contemplant les merveilles que l'architecture du moyen âge nous a léguées. On se persuade aisément que l'invention, le plan, la distribution, l'harmonie, la majesté de ces créations divines, n'ont pu venir que du ciel, soit par des songes mystérieux, soit par des révélations marquées du sceau de Dieu. Et d'ailleurs, n'étaient-ils pas des anges par l'âme et par le cœur, ces pieux et saints architectes qui ne voulaient tailler la pierre qu'avec une âme pure et des mains innocentes, et qui apportaient à leurs travaux de *maçons*, d'*imaigiers* et de *picoteurs*, la même préparation, les mêmes dispositions que les fidèles portent à la table sainte et les prêtres à l'autel ? N'étaient-ils pas des anges d'humilité et de désintéressement, ces grands artistes qui ne voulaient pour prix de leurs talents que le pain de chaque jour, et qui n'ont pas eu la pensée de graver leur nom sur une seule des pierres posées par eux pour la gloire de Dieu et pour l'ornement de la terre ? Mon Dieu, que nous sommes petits, vaniteux et puérils, en présence de pareils colosses de génie et de pareils géants d'humilité !

O Marie ! ô mère de Dieu ! combien nos aïeux vous

aimaient ! combien ils vous vénéraient ! et que de grandes choses ils ont faites en votre honneur !... Et, en redisant seulement quelques-uns des monuments élevés par eux à votre gloire, quel bel hymne, ô Vierge pure, j'ai chanté à votre louange ! Et pourtant quelle multitude d'autres merveilles j'aurais eu à décrire, ou du moins à enregistrer, si les Vandales de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, si les démolisseurs n'avaient, en nombre incalculable, détruit des édifices que nos pères avaient bâtis avec tant de prédilection !... Mais défendons à nos lèvres toute parole, à nos cœurs même toute pensée de malédiction.... Écrivons-nous plutôt :

Que bénis soient les vieux pontifes, les illustres évêques qui, en passant sur la terre, ont posé la première pierre d'édifices destinés à faire l'admiration et l'amour d'une longue suite de siècles ! Que bénis soient les Maurice de Sully, les Albéric Humbert, les Raymond de Calmont, les Bertrand de Chalençon, les Werner et tous les prélats qui ont approuvé, secondé et peut-être inspiré les vastes conceptions, les monuments grandioses de l'âge d'or de l'architecture catholique ! Que bénies soient aussi les populations qui ont exécuté ces magnifiques entreprises avec tant d'élan, tant d'amour, tant de patience, et au prix de sacrifices héroïques et presque incroyables !

Mais bénies soient surtout « ces corporations d'artistes d'élite qui, pour la gloire de Dieu et de la très-sainte Vierge, sillonnaient l'Europe en tous sens, offrant le secours de leur science et de leurs bras aux évêques, aux seigneurs, aux villes, aux monastères et aux provinces qui entreprenaient de grandes et hardies constructions ! Entièrement voués à l'œuvre sainte et s'oubliant eux-mêmes, ces hommes, ignorés de la postérité et connus de

Dieu seul, nous ont laissé des chefs-d'œuvre qui n'immortaliseront aucun nom particulier, mais qui feront à jamais la gloire de l'esprit chrétien (1), » et l'une des principales richesses, des principales magnificences du culte de la Vierge. Honneur, honneur à eux !

Et nous, héritiers de ces œuvres de leur génie et de leur piété, conservons-les, conservons-les comme la prune de notre œil. Hé quoi ! nous, dont la fortune s'est tant accrue, nous, dont le bien-être s'est tant amélioré, nous, qui, dans notre opinion du moins, avons fait tant de progrès dans les sciences et dans les arts, sachons au moins entretenir ce que nos pères nous ont légué ! Ne laissons pas par incurie, par insouciance, par athéisme, ou par une coupable et sacrilège avarice, périr des monuments que nos aïeux ont élevés par tant de généreux efforts. Achéons, si nous le pouvons, ce que le moyen âge nous a laissé à faire, et qu'il n'a pas pu faire. Ayons, comme nos ancêtres, le zèle de la maison de Dieu, le zèle des temples de Marie. Ornons-les, décorons-les de notre mieux, mais toujours avec goût et avec intelligence. Que si nous n'avons pas les abondantes ressources que notre cœur désire, du moins tenons ces sanctuaires dans un état parfait de propreté. « Le luxe du pauvre, dit M. l'abbé Bourassé, c'est la propreté ; et si nous ne pouvons pas orner somptueusement nos grandes cathédrales, au moins conservons-les, ajoute-t-il, dans cette pureté matérielle qui sied si bien et qui est si indispensable à la maison de Dieu. »

Hélas ! tandis que nous nous préoccupons ici de ces beaux monuments, un très-grand nombre d'entre eux,

(1) M. l'abbé Bourassé, *Cathédrales de France*.

ceux notamment de l'Allemagne, de la Hongrie, de l'Autriche, de la Prusse, de la Sicile, de l'Italie, sont menacés dans leur existence déjà tant de fois séculaire. La guerre internationale et la guerre civile vomissent dans ces contrées leurs bombes destructives, et, d'un moment à l'autre, ces édifices, qui font l'amour et les délices des peuples qui les possèdent et de la terre qui les porte, peuvent n'être plus que des monceaux de cendres et de ruines. Que Dieu détourne d'eux l'incendie et la destruction, et que Marie étende sur eux son sceptre tutélaire !

Mais une chapelle, un monument d'un autre genre appelle nos regards. Ce monument, dédié aussi à la Mère de Dieu comme tous ceux que nous avons passés en revue dans ce chapitre, ce monument n'est pas, lui, construit comme les autres de pierres inanimées ; il est vivant et plein desève ; il a tous les accidents et il éprouve toutes les phases de la végétation la plus riche et la plus abondante. Il compte, dit-on, déjà plus de neuf cents ans d'existence ; et ainsi il est de beaucoup le plus vieux et le doyen d'âge de nos édifices de pierre.

On a déjà compris que nous voulons parler du chêne d'Allouville, vieil enfant de la terre qui, sans passer lui-même, a déjà vu naître et s'éteindre tant de générations si diverses par leurs langues, leurs mœurs, leurs tendances et leurs institutions.

C'est dans un cimetière, et partant sur la cendre des morts et au milieu des tombeaux, que l'on voit, à une lieue d'Yvetot, cet arbre, l'une des merveilles de l'ordre végétal en France. Il a trente pieds de circonférence auprès de terre, et vingt-quatre à hauteur d'homme. Ses branches énormes s'étendent au loin, et fournissent un vaste et magnifique ombrage.

A son sommet, un petit clocher que surmonte une croix en fer couvre une petite chambre d'anachorète, garnie d'une couche taillée dans le bois. Le bas du tronc a été orné intérieurement en chapelle, et consacré à la Vierge, vers l'an 1696, par l'abbé du Détroit, curé d'Allouville.

Pendant la révolution française du dix-huitième siècle, on tenta d'incendier ce vénérable monument historique et religieux. Mais les habitants d'Allouville et des pays voisins s'y opposèrent avec force, et parvinrent à le sauver. Il mourra donc naturellement quand son heure sera venue, comme vient l'heure de tout ce qui est né de la terre. Mais peut-être un grand nombre de générations viendront-elles encore tour à tour prier et se souvenir sous son feuillage.

« L'aspect de cet arbre excite, dit le *Magasin pittoresque*, un intérêt encore plus grand peut-être que celui des édifices que nous ont légués les peuples éteints. Il nous semble qu'il y a réellement quelque chose de plus éloquent dans cette végétation sans cesse renaissante qui a vu tant de fosses se fermer et s'ouvrir, dans cette écorce vive qui palpite sous le doigt, que dans les pierres muettes et froides des vieux temples; et nous ne connaissons pas d'historien qui nous ait plus touché que la tradition humble et pieuse qui raconte aux voyageurs les rois et les guerriers qui se sont reposés contre ce tronc antique, les troubadours qui l'ont chanté, ou les orages qui l'ont frappé sans le consumer jamais. On a déjà écrit des notices savantes, des mémoires curieux sur le chêne d'Allouville; mais rien ne peut tenir lieu des récits naïfs des villageois et de quelques minutes de méditation au seuil de la chapelle. »

Que Dieu garde et conserve le chêne d'Allouville et tous les monuments consacrés à Marie ! que Dieu garde et protège toutes les générations qui passent comme des ombres au pied de ces monuments !

Et vous aussi , Vierge puissante sur la terre comme au ciel , soutenez de votre main ces splendides édifices ; soutenez leurs mille colonnes, leurs nefs audacieuses, leurs éblouissantes rosaces, leurs tours aériennes, leurs clochers élancés, leurs dômes graves et solennels, et leurs flèches gothiques ! Défendez-les chaque jour contre les coups de la foudre, contre les fureurs de l'orage et contre les passions des hommes. Qu'ils restent, ces beaux sanctuaires, l'ornement et la gloire du monde catholique ; qu'ils restent debout jusqu'à la dernière heure du temps pour abriter vos enfants, pour proclamer vos grandeurs, pour dire l'amour qu'ont eu pour vous, la confiance qu'ont eue en vous et le génie qu'ont déployé en votre honneur ces âges que nous avons osé nommer barbares ! Qu'ils restent debout, ces sanctuaires, pour s'embaumer de l'encens que toutes les générations feront monter avec leurs vœux au pied de votre trône ! qu'ils restent debout, ces sanctuaires, et que chacune de leurs pierres soit comme une voix qui crie d'âge en âge, de siècle en siècle : Gloire à Dieu ! honneur à Marie !

II.

CULTE DE MARIE PAR LA SCULPTURE.

Partout le ciseau du statuaire a demandé sa vive image au marbre muet.

Livre de Marie, p. 5.

Nous venons de dire par quels prodiges incomparables, par quelle multitude de temples, d'oratoires, d'abbayes, de chapelles, l'architecture catholique a, sur tous les points du globe et dans tous les âges de la foi, glorifié la mère de Dieu. Nous venons de parcourir les sanctuaires les plus fameux élevés par la main des chrétiens à cette Vierge qui trône au-dessus des séraphins; et notre joie a été vive, notre bonheur infini, en contemplant, par la pensée, ces édifices religieux qui portent si haut dans les nues le magnifique témoignage de l'amour des siècles passés pour la très-sainte Vierge, et qui ont épuisé, par leur hardiesse, leur splendeur et leur majesté, les forces et le génie de l'homme. Dans notre admiration, dans notre enthousiasme, nous nous sommes écrié mille fois : Gloire, amour, reconnaissance au culte générateur qui a inspiré ces merveilles ! gloire, amour, reconnaissance à l'art qui les a produites ! gloire, amour, reconnaissance à la femme céleste dont les bontés, les vertus, la puissance, ont fait éclore tant de chefs-d'œuvre, devant lesquels pâlisent toutes les constructions de l'ordre purement civil !

Or, après avoir montré ce qu'a fait l'architecture en l'honneur de Marie, cherchons comment la sculpture l'a

servie à son tour. La sculpture vient naturellement après l'architecture. Ces deux arts se donnent la main : ils sont inséparables. L'un et l'autre travaillent sur la même matière, la pierre, le bois, le marbre ; l'un et l'autre ont dans leurs œuvres la même pérennité. La sculpture est l'alliée obligée de l'architecture ; à elle d'embellir, d'orner, de décorer, par ses productions diverses, les frontispices, les galeries, les colonnes, les chapiteaux de l'architecte ; à elle, à la sculpture, de semer çà et là et de répandre à profusion ses mille décorations sur l'œuvre nue de l'architecte ! L'architecture est par elle-même telle qu'était la première femme au sortir des mains de Dieu : c'est la sculpture qui la couvre de ses chaînes, de ses perles, de ses dentelles, de ses bracelets, de ses voiles, de ses franges, de ses draperies, en un mot, de tout ce qui peut rehausser sa beauté et la rendre plus attrayante. L'architecture, c'est l'arbre dans les jours d'hiver ; la sculpture lui donne ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, en un mot, tous ses ornements. Voyons donc ce que le culte bien-aimé de Marie doit au ciseau du sculpteur.

Aussi bien que l'architecture, la sculpture catholique est née dans les catacombes ; là est son mystérieux et auguste berceau, et c'est là qu'il faut aller chercher ses premiers essais, ses premières ébauches. Les disciples des apôtres, réunis et cachés pour la prière et pour la communion, ont dessiné et sculpté, dans ces sombres asiles, les objets les plus chers de leur dévotion, le Christ et sa sainte mère. On trouve encore quelques statuettes représentant la Vierge et quelques crucifix de ces temps primitifs, dont le souvenir ne nous vient qu'à travers dix-huit siècles de luttes et de triomphes pour le christianisme.

Ces sculptures ont sans doute, sous le rapport de l'art

un bien faible mérite. Mais quelle valeur n'ont-elles pas aux yeux d'un vrai chrétien, sanctifiées qu'elles sont et par l'objet qu'elles représentent, et par les mains qui les ont faites? car ces mains ont peut-être été meurtries par les chaînes; ces mains ont combattu pour la foi et pour la justice; elles ont conquis la liberté. Saluez donc ces sculptures antiques et vénérables; baisez-les donc avec respect, avec enthousiasme, si quelquefois vous pouvez imprimer sur ces images vos lèvres brûlantes d'amour et de reconnaissance. Peut-être ont-elles reçu elles-mêmes les derniers baisers d'un martyr, et, dans ce cas, le sang pur et généreux qui a jailli sur elles en fait des monuments mille fois plus précieux que les œuvres les plus parfaites de nos sculpteurs les plus habiles. Aussi méritent-elles une place d'honneur dans nos temples auprès des reliques des saints, car elles sont aussi des reliques!

Dans ces jours de persécutions, dans ces jours où les chrétiens servaient de pâture aux lions et de flambeaux aux fêtes et aux jardins de Néron, « les nobles matrones de Rome qui avaient embrassé la foi portaient des images de Marie gravées sur des émeraudes, des cornalines ou des saphirs, et les léguaient en mourant à leurs filles comme symboles de leurs croyances. Galla, veuve de Symmachus, fit construire longtemps après une superbe église pour y déposer une de ces pierres précieuses, relique d'une foi persécutée. Le travail en était si beau, qu'on la crut sortie d'une main plus qu'humaine, et qu'on la vénéra comme un don du ciel (1). »

On voit ici que le burin des graveurs ne se laissa guère devancer par le ciseau des sculpteurs dans la reproduction

(1) *La Vierge*, édition illustrée, 2^e vol., p. 47.

vraie ou imaginaire des traits divins de Marie. Aussitôt que le ciseau, le burin travailla à dessiner l'effigie de la mère de Dieu. Le bronze, le cuivre, « l'or et l'argent », les pierres précieuses, servirent tour à tour à glorifier Marie; l'ivoire fut creusé, façonné, découpé pour elle dans d'admirables dyptiques, dont quelques-uns ont échappé aux ravages du temps et de l'homme. On retrouve l'image de la Vierge sur de petites croix que portaient ceux qui marchaient à la délivrance de la terre sainte, et sur des croix processionnelles en argent et en cristal d'un magnifique travail; sur un éventail (*flabellum*) destiné à écarter les mouches de l'autel; sur une corne qui servait aux repas d'apparat d'un roi de Danemark; sur la serrure d'un de nos palais au quinzième siècle; sur la grille en fer doré qui ferme au musée des Beaux-Arts, à Paris, la porte de l'ancien château de Gaillon, près Rouen; sur des cheminées de vieux châteaux, sur des pommeaux d'épée, sur des sceaux, et sur mille ornements de femmes et d'appartements, surtout sur les vases sacrés et autres objets mobiliers appartenant au culte (1). »

Les monnaies de Jean I^{er} et de Michel VIII, celles d'Andronic II étaient à l'image de la Vierge, comme le sont encore de nos jours des monnaies qui ont cours à Gênes, en Hongrie, et dans les États romains.

« La numismatique, qui a conservé l'effigie de souverains perdus pour l'histoire, a voulu éterniser le souvenir du culte de Marie. Chez presque tous les peuples chrétiens on a frappé des médailles en l'honneur de la Vierge, et mis son image dans les monnaies.

« L'impératrice Théophanie, qui épousa Romain le Jeune

(1) *Le culte de la sainte Vierge*, p. 673.

en 959, est la première qui nous offre sur des monnaies la figure de la Vierge. Elle est placée sur le revers ; sa tête, entourée du nimbe, porte le voile, et ses deux mains sont à la hauteur de la poitrine ; autour se lit l'inscription Θεοτοκος, c'est-à-dire mère de Dieu. Le second mari de cette princesse, Jean Zimiscès, qui monta sur le trône impérial en 969, fit aussi frapper une médaille sur laquelle on voit d'un côté la figure du Christ, Εμμανυηλ (Emmanuel) ; sur le revers est placée la Vierge, assise sur un trône et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Devant elle sont représentés les trois mages, lui apportant des présents ; au-dessus de la tête de la Vierge est une étoile, et au-dessous sont deux colombes. Le premier empereur qui ait mis l'effigie de la sainte Vierge sur le champ même de ses monnaies est l'empereur Romain IV, dit Diogène, qui monta sur le trône impérial l'an 1068. On voit sur ses médailles la Vierge, ayant sur sa poitrine la tête de l'Enfant, ainsi que l'avait prescrit le concile d'Éphèse. La Vierge y porte l'habillement et la coiffure d'une impératrice. On voit autour de sa tête et entremêlés à ses cheveux plusieurs rangs de perles, et son front est ceint du diadème impérial. Elle conserve le nimbe ou auréole, mais elle ne porte plus le voile. Sur le revers de la médaille on lit cette inscription : θεω Ρωμανω δεσποτη τω Διωγενει, c'est-à-dire : Que la mère de Dieu soit propice à l'empereur romain Diogène. Plusieurs empereurs mirent encore l'effigie de la Vierge sur leurs monnaies ; mais depuis Jean Zimiscès jusqu'à la prise de Constantinople, on ne retrouve plus la lettre M sur les monnaies du Bas-Empire.

« Les Grecs ne furent pas les seuls qui donnèrent à Marie cette marque de respect ; quantité d'États modernes por-

tent encore sur leurs monnaies l'effigie de la sainte Vierge.

« Dans les États du pape on voit sur l'écu romain neuf, en argent, la Vierge portée sur des nuages, et tenant d'une main les clefs, et de l'autre une arche avec cette inscription : *Supra firmam petram*. La ville de Gênes présente aussi sur ses génovines d'or la Vierge portée sur des nuages, et tenant l'Enfant Jésus sur un de ses bras. L'inscription est : *Et regere eos*. L'Autriche a des ducats d'or sur lesquels on voit la Vierge portée sur des nuages, ayant sur son bras l'Enfant Jésus qui tient à la main le globe du monde. L'inscription est : *Maria mater Dei*. Le même État a aussi des maximiliens d'or sur le revers desquels est la Vierge portant l'enfant Jésus, lequel tient en sa main le globe du monde ; ils ont pour légende : *Salus in te sperantibus*. Les carolins ou trois florins en or, de la même puissance, présentent aussi sur leur revers la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, avec la même légende que les maximiliens. La Bavière frappe aussi des maximiliens en or et des carolins qui présentent la même effigie et la même inscription. Le Portugal met sur ses cruzades d'or le nom de Marie, *Maria*, surmonté d'une couronne et entouré de deux branches de laurier ; de l'autre côté se trouve une croix avec cette inscription : *In hoc signo vinces* (1). »

Certes, ces inscriptions pieuses, ces effigies sacrées valent bien, on en conviendra, celles que gravent sur leurs monnaies les autres nations ; elles valent bien les têtes, les écussons et les chiffres des rois, ou ces autres figures insignifiantes et même bizarres qui distinguent le numéraire dans les pays civilisés. Ah ! pour un cœur qui aime

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 310-11-12.

l'auguste mère de Dieu comme elle mérite d'être aimée , qu'il est doux, dans les royaumes catholiques que nous venons de nommer, de répondre à cette question, « De qui est cette image, *Cujus est imago hæc ?* — C'est l'effigie vénérable de la fille des rois, de la fille des patriarches, de la fille des prophètes. — De qui est cette image? — C'est l'effigie bien-aimée de la reine des anges, de la reine des saints, de la plus belle, de la plus pure de toutes les créatures. — De qui est cette image? — C'est celle de notre mère à tous, de notre sœur à tous, de notre protectrice, de notre médiatrice, de notre avocate à tous. — De qui est cette image? — C'est la sainte figure de celle dont la bonté est sans bornes, la puissance sans limites, et l'empire universel. — De qui est cette image? — Ce sont les traits de celle que tous les cœurs doivent aimer, toutes les bouches louer, tous les êtres servir, et à qui toute la création doit respect et hommage. »

Et encore qu'elle est touchante, ingénieuse et chrétienne, l'inscription *Rege eos*, gravée sur les pièces d'or de la ville de Gênes ! Quelle leçon elle donne sur l'emploi de ces monnaies que les pauvres ne connaissent guère, et dont les riches abusent tant !

Et puisque nous en sommes à parler de la gravure et à dire quelque chose de ce qu'elle a fait pour Marie, mentionnons encore les innombrables médailles frappées dans tous les temps et chez tous les peuples chrétiens en l'honneur de la Vierge. A l'heure où nous écrivons, la médaille dite *miraculeuse* est répandue à profusion sur toute la surface du globe ; on la trouve, on la voit partout, même chez les infidèles, même chez les sauvages. Et c'est continuellement que le laboureur dans ses champs, le vigneron dans ses vignes, le bûcheron dans ses forêts, le manœuvre en fouillant la terre, rencontrent dans ses

entrailles des médailles oxydées à l'effigie de la Vierge. Elles étaient là depuis des siècles, et elles n'en sortent que pour prouver que la piété des chrétiens envers la sainte mère du Christ ne date pas d'hier.

Mais, après cette digression en faveur de la gravure et de la numismatique, lesquelles sont aussi une sorte de sculpture, revenons à cet art proprement dit, et continuons à voir ce qu'il a fait pour Marie.

« Outre les parures religieuses qui servaient aux matrones chrétiennes de signe de reconnaissance, on exposait encore, au milieu des fleurs, sur l'autel domestique où avaient longtemps régné les dieux lares, des figures d'or ou d'argent représentant Jésus-Christ, la Vierge et les apôtres. Ces statuettes, dont la découverte eût entraîné toute une famille à l'amphithéâtre, étaient d'ordinaire assez petites pour qu'on pût les faire disparaître au premier signal, et même les cacher sur soi. C'était tout ce qu'on osait se permettre dans ces temps où peuples et rois avaient soif du sang chrétien (1). »

Mais quand l'Église de Jésus-Christ put adorer le vrai Dieu à la face du ciel, quand elle put avoir sa place au soleil, le culte de Marie se manifesta partout avec le culte de la Croix, et les fidèles ne craignirent plus d'en montrer à tous les regards les éclatants témoignages. Au lieu des petites images de la Fortune ou d'autres divinités païennes que les idolâtres portaient suspendues à leur cou, les chrétiens adoptèrent l'usage de porter des Madones, des Saint-Esprit et des croix en or ou en pierres précieuses; et il est rapporté que l'empereur Andronic II, dont nous avons déjà parlé plus haut, portait ainsi ordinairement

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 47.

une de ces statuettes de la Vierge. Elle était, dit l'histoire, de si petite dimension, qu'il la mit dans sa bouche à défaut d'autre viatique, au moment où il fut surpris par la mort (1).

C'en était fait : la statuaire s'était dès lors emparée de l'image de la Vierge. Le ciseau et le burin de l'artiste, l'humble et grossier couteau du pâtre, l'élaboraient à l'envi ; et les statues de Marie, plus ou moins belles, plus ou moins riches, sortirent par milliers des ateliers du sculpteur, des cellules du moine, des cavernes du solitaire et des cabanes du berger. Les images d'or, d'argent, de bronze, furent honorablement placées dans les temples, aux colonnes de marbre et aux pavés de jaspe ; mais les statuettes de bois, de pierre ou de terre cuite, œuvre du chevrier, du modeste anachorète ou du pauvre artisan, recevaient une destination plus conforme et plus analogue à la modestie et à la simplicité de leur origine, de leur matière et de leur exécution. Sur les coteaux, dans les champs, dans les vallons, au fond des bois, au bord des précipices et sur le rivage des fleuves, on vit partout s'élever des autels, des chapelles en l'honneur de Marie ; et ce fut sur ces autels, ce fut dans ces chapelles que la piété plaça, avec respect et confiance, les figurines faites par l'ermite chantant des psaumes, ou par l'enfant du hameau tandis que ses brebis paissaient, ou que sa mère et ses sœurs passaient, en tournant le fuseau et en chantant des cantiques à la Vierge Marie, les longues soirées d'hiver. Pour mettre ces statues, on creusa aussi des niches dans la pierre du rocher ; et les chênes huit fois centenaires, où les druides avaient abattu le gui sacré sous

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 47.

leur faucille d'or, reçurent dans leurs flancs caverneux la douce image de Marie.

Assis aux bords du fleuve qui prit de leur voisinage le nom pieux qu'il porte encore, les solitaires du Liban sculptaient, à l'ombre majestueuse des palmiers et des cèdres, ces statuettes de la sainte Vierge, appelées Vierges noires, et que les pèlerins d'Occident qui, dès les premiers siècles, visitaient la terre sainte, rapportèrent en Europe, pour les déposer pieusement dans les chapelles seigneuriales, ou dans des églises publiques, qu'elles ont rendues célèbres par de nombreux miracles (1).

Lors de l'invasion des barbares, les chrétiens, voulant soustraire à la profanation et à la rage de ces furieux les objets révévés de leur culte, cachèrent soigneusement les petites statues de la Mère de Dieu dans les endroits les plus reculés et les moins accessibles de leurs sombres forêts. Ces images saintes y demeurèrent, non qu'elles y fussent oubliées, mais parce que l'épée des Goths, des Huns et des Vandales abattait les populations comme le faucheur abat l'herbe des prairies, et que, dans les contrées les plus fertiles et les plus peuplées du monde romain, le voyageur faisait alors plusieurs jours de marche sans voir la fumée d'une chaumière (2).

Longtemps après, une partie de ces madones des fontaines et des bocages reparurent avec éclat; et, selon de vieux chroniqueurs espagnols, belges, allemands et français, des miracles en accompagnaient la découverte. Tantôt une vive lumière attirait de nuit un chasseur espagnol ou un pâtre des Pyrénées vers un buisson d'épines blanches, où les oiseaux gazouillaient mélodieusement tout le

(1) *La Vierge*, 2^e vol.

(2) *Ibid.*, p. 95.

jour. Là était une image de Marie cachée parmi les fleurs d'un arbuste épineux, et embaumée par les parfums de la brise des bois. Tantôt des bergers, voyant leurs moutons fléchir les genoux devant un tertre couvert d'herbe fine et semé de violettes blanches, creusaient le sol, où ils trouvaient, à leur indicible surprise, une petite statue en bois grossièrement sculptée, mais dans un état parfait de conservation, représentant la sainte Vierge. Et puis c'étaient des chevaliers sans peur, de nobles princesses qui, chevauchant, le faucon sur le poing, à travers les forêts de France ou de Lusitanie, distinguaient, au milieu du branchage des arbres ou dans la fente moussue du rocher, une madone réfugiée... Et les reines descendant humblement de leur palefroi, les hauts barons se jetant à bas de leur destrier, priaient avec ferveur la Vierge du chêne, et lui faisaient bâtir une magnifique chapelle (1).

Ainsi furent découvertes Notre-Dame du Mont-Serrat, en Catalogne; Notre-Dame de Beth-Aram, dans le Béarn; Notre-Dame de l'Épine, en Champagne; Notre-Dame du Buisson, en Portugal; Notre-Dame de Smelun, en Flandre; Notre-Dame de Bonne-Rencontre, à une demi-lieue d'Agde; Notre-Dame de Vivonne, en Savoie; Notre-Dame de l'Étang, dans la Dordogne; et Notre-Dame des Épines-Fleuries, dont l'aimable et spirituel Charles Nodier a si bien raconté la légende charmante et naïve.

Dieu, dans l'ancienne loi, avait défendu aux Juifs l'emploi de la statuaire pour le culte divin et pour les ornements du temple. Il craignait que, pour eux, l'idolâtrie ne naquît de cet art et de ses productions. Mais, loin de favoriser le polythéisme, la sculpture chrétienne, et en par-

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 95.

ticulier la sculpture qui s'attacha à reproduire l'image de la Vierge, fut partout et dans tous les temps un des plus puissants moyens qu'employa le catholicisme pour anéantir le paganisme et détrôner les faux dieux.

Dans les Gaules, notamment, elle contribua plus que toute autre chose à détruire le culte des arbres, des pierres et des sources du druidisme matérialisé.

« Vainement les vertus actives, la douceur onctueuse, l'abstinence angélique des anachorètes, captivaient l'admiration des peuplades gauloises ; vainement la charité ingénieuse, l'intégrité sans tache, la religion douce et compatissante des évêques, attiraient leurs âmes au Dieu crucifié par une sainte et puissante magie ; la vue des *menhirs* gigantesques qui surgissaient comme de noirs fantômes au milieu des arides bruyères, l'aspect d'un chêne enveloppé de mousse, ou d'une fontaine déifiée, détruisaient en quelques instants le lent ouvrage des pasteurs chrétiens. Dans cet état de choses, si capable de rebuter la patience la mieux éprouvée, le clergé gaulois se montra digne de la mission religieuse et civilisatrice qu'il avait reçue de son divin Maître. Il était naturellement charitable et humble de cœur : la nécessité le rendit habile. Impuissant à rompre des habitudes superstitieuses qui se liaient étroitement aux profondes racines du vieux tronc celtique, il sanctifia ce qu'il ne pouvait abolir, et fit tourner à la gloire de Dieu les pratiques mêmes de l'idolâtrie. Les *menhirs* des landes désertes, où les enfants de Teutatès allaient souvent prier à la lueur argentée de l'astre charmant qu'ils nommaient *la Belle Silencieuse*, furent surmontés d'une croix de granit qui jeta à travers les rites idolâtres une pensée chrétienne (1). »

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 93, 94.

L'image de Marie alla aussi avec la croix se placer entre les branches ou dans le tronc mousseux des chênes sur lesquels on cueillait *le rameau des spectres*, et ce fut encore cette image que les barbares retrouvèrent au bord de leurs fontaines *des Fées*, dans les flancs caverneux des rochers les plus escarpés, et dans des chapelles solitaires bâties çà et là dans les champs.

Plusieurs de ces chapelles, qui ont résisté au temps et aux révolutions, possèdent encore de nos jours ces statues primitives, taillées avec simplicité dans un bois commun et grossier, animées quelquefois des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtues d'habits qui ne révèlent qu'un luxe naïf. Mais peu importe leur forme, si elles sont consacrées par un culte de mille ans, si elles ont entendu les vœux et les prières de cent cinquante générations, si de leur chêne, de leur niche, de leur autel, est descendue une vertu qui a guéri les malades, ressuscité les morts, apaisé les tempêtes, éteint les incendies, fait cesser les sécheresses ou les inondations. Dieu ne se sert-il pas souvent des choses les plus imparfaites et les plus méprisables aux yeux du monde, pour opérer ses miracles les plus prodigieux et les plus éclatants? Et que lui font, à lui, le prix de la matière, l'habileté du travail, la science de l'ouvrier? *Il choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort* (1) : et n'est-ce pas d'ailleurs avec un bois informe et un supplice infâme qu'il a changé et renouvelé la face de la terre? Élevez-vous donc au-dessus des sens; et, devant ces images noircies par la fumée de l'encens et par le passage des siècles, devant ces images que couronnent des fleurs souvent fanées, et que couvrent quelques

(1) I Cor. I, 28.

lambeaux d'une étoffe bien peu riche, priez avec non moins d'âme et de piété que devant les statues sorties des ateliers de Michel-Ange et de Canova.

Mais avec le treizième siècle une ère nouvelle s'est élevée pour le catholicisme. Les arts vont ressusciter sous l'influence vivifiante de ce soleil éternel qui éclaire tout homme en ce monde, et qui dit aux ténèbres de devenir lumière. Comme l'architecture, la sculpture brise ses langes ; elle jette de côté, ainsi qu'un vêtement usé, les formes byzantines ; elle s'élance, elle s'élève vers les régions célestes pour y chercher ses types, à peu près comme, au sortir des jours brumeux de l'hiver, le papillon, qui a secoué son enveloppe informe, s'envole, beau comme une fleur nouvelle, dans les vastes champs de l'air ; et, après le type divin du Fils de l'Homme assis à la droite de son Père, le type qu'elle contempera, le type qu'elle étudiera de préférence à tout autre dans cette cité resplendissante, dans cette vision de paix, ce sera la ravissante figure de Marie, de la femme remplie de grâce, et élevée, en beauté aussi bien qu'en puissance, au-dessus de toutes les femmes et même de toutes les créatures. Oui, ce ne fut plus à la terre ni à ses formes imparfaites, ce fut au ciel des cieux et à ses types parfaits que les artistes de ces jours demandèrent l'idée de la Vierge. Leur foi les enleva au-dessus de ce monde, où tout est à l'état d'ébauche et d'imperfection, pour les transporter dans un lieu d'ineffable repos, où toute créature atteint les dernières limites de la beauté et de la perfection dont elle est susceptible.

L'âge qui avait vu la naissance de la vraie architecture catholique vit aussi naître la sculpture, dont les premiers essais eurent aussitôt pour objet le culte de Marie. A peine se fut-elle, en effet, débarrassée des langes de son

enfance, à peine eut-elle quitté le berceau où elle avait languï pendant près de douze siècles, que les premiers travaux de sa virile jeunesse furent consacrés à la Vierge.

Et n'est-ce pas ici le lieu d'exalter, par de justes et légitimes éloges, cette sculpture monumentale qui, sœur jumelle de l'architecture gothique, a tant contribué, pour sa part, à l'embellissement et à l'ornementation des prodigieux édifices que cette architecture a élevés de toutes parts, et pendant plus de quatre cents ans, à la gloire de Marie?

Certes, les monuments que nous avons cités dans notre précédent chapitre sont beaux, sont magnifiques, par leurs dimensions colossales, par leurs proportions gigantesques, par l'élévation audacieuse de leurs voûtes, de leurs tours, de leurs flèches, de leurs clochers; par la hardiesse des arcades et des colonnes, par l'élégance des rosaces et des fenêtres, par la délicatesse des piliers, par la majesté des façades, par l'unité du style, par l'harmonie des détails, par l'heureux accord des parties, par la régularité de l'ensemble, par mille autres qualités qui font de ces édifices des chefs-d'œuvre désespérants pour les hommes et les âges modernes. Mais combien leur mérite architectural n'est-il pas rehaussé encore par le concours de la sculpture? combien l'imagination féconde, la verve chaleureuse, la science inépuisable, la piété pleine de génie des sculpteurs du moyen âge, n'ont-elles pas ajouté de splendeur et de richesse, de beauté et d'éclat aux œuvres grandioses des architectes de cette si glorieuse époque?

Dans le chapitre où nous venons de passer en revue les principaux édifices que le culte de Marie doit à l'architecture, on a déjà, de place en place, entrevu quelques-unes des merveilles que la sculpture a semées en abondance au dedans et au dehors de la plupart de ces temples.

Mais nous avons dû fermer les yeux le plus possible sur ces œuvres de la sculpture, pour ne les ouvrir que sur celles de l'architecture. Nous avons dû, le plus possible, réserver nos éloges, et les donner exclusivement à l'architecture, ayant soin d'écarter, autant que nous le pouvions, ce qui appartenait à la sculpture. Mais cet art vient maintenant réclamer sa part de louanges ; il appelle à son tour toute notre attention ; il veut pouvoir étaler exclusivement aussi à nos regards les trésors qu'il a produits à la gloire de la Vierge.

Voyons donc quelques-unes de ses plus belles créations : car comment pouvoir, dans un chapitre nécessairement très-restreint, examiner, redire et détailler tout ce qu'il a fait pour Marie ? Des volumes entiers y suffiraient à peine. Bornons-nous donc à mentionner, pour donner une idée des autres, les sept ou huit cathédrales dédiées à la sainte Vierge, et où la sculpture monumentale (car en ce moment nous ne parlons que de celle-là) a déployé le plus de luxe et de génie.

Et ce que nous allons dire, nous l'emprunterons encore à M. l'abbé Bourassé. Voici d'abord en quels termes il parle des sculptures de Notre-Dame d'Amiens :

« La façade principale des grandes églises gothiques nous offre presque toujours la plus étonnante profusion de sculptures et d'ornements de toute espèce. La grâce des formes s'y trouve alliée à la richesse ; et, comme il n'y a rien de plus varié que la richesse et l'élégance dans cette architecture ogivale, où le génie de l'artiste, maître de l'invention des sujets, de leur arrangement et de leur exécution, semble disposer librement de toute la nature, l'admiration trouve toujours un nouvel aliment devant le frontispice des cathédrales. C'est d'ailleurs un

privilège de l'architecture de ces âges ingénieux, d'être admirable partout, et de n'être la même nulle part.

On trouvera difficilement, si ce n'est à Reims, à Strasbourg, à Tours, une façade où l'architecte et le sculpteur aient étalé avec plus de prodigalité tous les trésors de l'imagination et du goût. Il n'est pas jusqu'aux plus minutieux détails qui ne puissent défier l'observation la plus attentive et la critique la plus sévère. La sculpture des dais, des tabernacles, des aiguilles, des guirlandes, des crosses végétales, ne peut se comparer qu'à une œuvre d'orfèvrerie : c'est le même fini, la même exactitude, la même délicatesse. On serait tenté de dire que les artistes, inspirés par l'aspect d'un chef-d'œuvre, n'ont voulu placer, dans son enceinte et au dehors, que des travaux dignes de sa grandeur et de sa magnificence.

Trois portiques occupent toute la partie inférieure de la façade ; ils sont disposés en avant-corps, et leur saillie est de niveau avec celle des contre-forts. Ces espèces de porches détachés du fond laissent en retraite tout le reste de la façade, et lui donnent plus de légèreté. Ils sont décorés d'un système uniforme d'ornementation. Un stéréobate continu, enrichi de caissons en forme de trèfles, contenant cent dix-huit bas-reliefs, règne tout autour ; il soutient un rang de colonnes peu engagées, dont chacune porte en avant une statue de grande proportion, élevée sur un socle et surmontée d'un dais. De profondes voussures, formées de lignes nombreuses chargées de dais et de statuettes, présentent une perspective fuyante, d'un grand effet.

Il nous est impossible d'entrer dans la description détaillée de toutes ces admirables sculptures. Ce sont des scènes entières d'une complication étonnante, rendues

avec une exactitude scrupuleuse, avec un bonheur incroyable. Le jugement dernier y est figuré dans des compartiments séparés, renfermant des drames isolés, d'une expression vraie et saisissante. Toute cette grande composition est dominée par la figure du Christ, figure grave et sévère, entourée d'anges, ayant à ses pieds la sainte Vierge et saint Jean, le disciple bien-aimé. Au-dessus de la tête du Sauveur, on voit le Père éternel, dont la tête repose sur le nimbe traversé de trois rayons symboliques.

L'ornementation des voussures est bien conçue et admirablement exécutée. L'idée de l'artiste est une allusion à certains passages de l'Apocalypse. On y voit, dans les premiers cintres, les vingt-quatre vieillards, prêtres et rois, assis sur des trônes, la couronne en tête, tenant divers instruments de musique. Ils portent des vases remplis de parfums, dont l'odorante vapeur est l'emblème des prières des saints. Une foule de bienheureux s'y montrent avec des palmes à la main, vêtus de longues robes blanches, accompagnés d'anges placés autour du trône de Dieu, selon toutes les lois de la hiérarchie céleste.

Comment traduire exactement la pensée de l'artiste chrétien dans tous les bas-reliefs qui décorent, sur deux lignes parallèles, chacun des côtés du portail? On y trouve des allégories d'une simplicité, d'une naïveté charmantes : c'est la Charité donnant un vêtement à un pauvre, mise en opposition avec l'Avarice, qui renferme plusieurs sacs d'argent dans un coffre-fort; l'Espérance chrétienne, sous la forme d'une femme modeste, tenant un étendard à double croisillon, placée en parallèle avec le Désespoir, figuré par un homme qui se perce avec son épée et tombe à la renverse. Un personnage couvert d'un vêtement mi-

litaire porte à la main un bouclier orné d'un lion, symbole du courage ; il est opposé à la Lâcheté, représentée par un homme qui, ayant laissé tomber son épée, prend la fuite, poursuivi par un lièvre : à côté de sa tête est une chouette perchée sur un arbre. La Candeur est représentée sous l'emblème d'un lis. Un autre bas-relief nous offre les tristes effets de la discorde : deux hommes se battent, et l'un d'eux veut étrangler son adversaire ; à côté de ce dernier est une cruche renversée, pour indiquer que les querelles sont souvent les tristes effets de l'ivrognerie.

Nous ne pouvons indiquer tous les sujets de ces bas-reliefs si curieux. La façade de la cathédrale d'Amiens présente une des plus belles pages de l'iconographie chrétienne du moyen âge.

Outre tous ces bas-reliefs, plus admirables l'un, plus admirables l'autre, et dont la sculpture chrétienne a décoré ce bel et somptueux édifice consacré à la Vierge, nous devons encore mentionner les vingt-deux statues colossales de la seconde des deux galeries à jour qui coupent si heureusement le frontispice ; puis les autres statues au caractère noble et sévère, au style large et à l'exécution bien comprise, qui ornent les deux portails latéraux, et, tout particulièrement, la statue de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus endormi ; à ses pieds est un ange, qui joue du rebec ou violon à trois cordes. Le groupe est d'une naïveté pleine de grâce ; la pose en est admirable.

Enfin, nous ne pouvons non plus passer sous silence la décoration sculpturale du clocher. Cette décoration se compose de huit pieds droits ou grands pilastres posés sur un stylobate octogone, et surmontés de statues de huit pieds de hauteur, représentant Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul, saint

Jacques le Majeur, saint Firmin, premier évêque d'Amiens, et saint Ulphe. La partie supérieure du clocher est ornée de statues d'anges tenant chacun un instrument de la Passion. Les autres ornements en saillie qui embellissent cette flèche sont des dragons à deux têtes servant de gargouilles, des sphinx et des salamandres, que l'on reconnaît être le cachet de toutes les œuvres d'art exécutées sous le règne de François 1^{er}.

Dans l'énumération et l'éloge des sculptures qui embellissent Notre-Dame d'Amiens, nous n'avons pas même mentionné les admirables boiseries du chœur. Qu'il nous suffise de dire qu'elles ont droit à toutes les louanges que nous allons donner à celles d'un autre monument dédié aussi à la Vierge.

Le chœur de Sainte-Marie d'Auch est un des plus beaux de France par son étendue, et surtout par sa décoration merveilleuse. Les stalles sont en chêne, et sculptées avec une science et une délicatesse véritablement prodigieuses. Le bois y a pris, sous l'influence des siècles, une belle teinte foncée d'un ton riche et agréable, propre encore à relever le fini du travail. Comme celles d'Amiens, de Rouen, de Rodez, les statues d'Auch sont d'une belle conservation, et passent avec raison pour un chef-d'œuvre où le génie et la patience ont épuisé leurs ressources. La composition générale en est aussi remarquable que les détails ; et il n'a pas fallu moins de verve et d'imagination pour tracer l'ensemble, que d'adresse et d'habileté pour découper ces formes fines et gracieuses. Sur chaque haut dossier on voit sculptés en demi-relief une figure de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou quelque personnage allégorique. Chaque figure est posée sur une espèce de console en pendentif, décorée de petits bas-reliefs ou

d'arabesques dessinés avec la plus grande facilité, ajustés avec la plus pure élégance. Les stalles sont séparées les unes des autres par des pilastres chargés de statuettes placées dans des niches surmontées de dais et de pinacles. La décoration est riche jusqu'à la prodigalité, quelquefois soignée jusqu'à la recherche. Toutes ces ciselures, variées à l'infini, groupées avec art, unies avec goût, sont propres à nous donner une juste idée de l'inépuisable fécondité du talent des artistes de ces âges privilégiés.

Nous en dirons autant des sculptures du chœur de Notre-Dame de Chartres. La clôture qui environne ce chœur est enrichie d'une curieuse suite de bas-reliefs, dans le genre de ceux qui ornent la clôture du chœur d'Amiens. Ce travail fut commencé en 1514, sur les dessins de Jean Texier, dit communément Jean de Beauce. Il est aussi digne de fixer l'attention par sa disposition générale que par la multitude et la délicatesse des ornements. Les dessins les plus capricieux, les feuilles les plus fantastiquement découpées, les arcades, les frontons, les dentelles, les aiguilles, s'y pressent et s'y unissent étroitement. Quarante groupes composés de nombreuses statuettes représentent les principaux traits de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Chaque trait d'histoire est séparé par des pilastres décorés d'une profusion d'arabesques et d'ornements d'un excellent choix. La clôture du chœur de Chartres doit être considérée comme une des plus remarquables du moyen âge.

Ce sont encore les boiseries du chœur qui, dans la cathédrale de Rodez, vont avoir l'admiration que nous réservons uniquement ici à la sculpture religieuse ornant les temples de la Vierge.

Qu'on se représente, dit M. l'abbé Magne, une suite

non interrompue de dais sculptés avec toute la profusion ordinaire au seizième siècle, ornés de festons découpés avec tant de finesse, qu'ils semblent une légère guirlande de feuillage. Tous ces dais sont reliés aux stalles par un panneau élégamment sculpté, rempli d'arcades simulées, d'ogives, d'arcs trilobés, de quatre-feuilles. De chaque côté des stalles s'élèvent en gerbes des colonnettes qui, partant d'une base commune, vont se réunir aux petits tores du dôme supérieur. Ces tores aboutissent tous eux-mêmes à une même clef de voûte dont l'élégance est tout à fait en harmonie avec l'ensemble de ce petit chef-d'œuvre. Le trône épiscopal, qui se trouve à l'une des extrémités, du côté du sanctuaire, est plus remarquable encore; la stalle proprement dite est formée de trois panneaux, dont les deux latéraux sont découpés à jour; le dôme supérieur a de curieux un magnifique pendentif, le seul que l'on remarque dans toute la cathédrale; il s'élève ensuite en forme de pyramide, flanquée à chaque angle de quatre clochetons, toujours sculptés avec la même élégance et la même variété.

Les sculptures du chœur de Notre-Dame de Rouen méritent les mêmes éloges. Tous les sujets y sont traités avec le sentiment particulier à l'époque où elles furent exécutées, en 1467 : naïveté, finesse, verve, facilité, telles sont les principales qualités de ce travail, qui excite sans cesse l'attention des observateurs.

Et ce n'est pas seulement pour l'enceinte du lieu où la prière s'exhale en chants tantôt tristes, tantôt joyeux, que la sculpture a déployé, à Notre-Dame de Rouen, son talent admirable. Dans tout l'intérieur de ce splendide édifice, la sculpture tempère la gravité du style ogival primitif par l'alliance la plus heureuse des formes les plus

élégantes et les plus pittoresques. Les colonnes y sont surmontées de chapiteaux à crochets, où les feuillages sont variés avec un art infini, et sculptés avec une délicatesse que rien au monde ne surpasse.

Mais c'est surtout aux trois portails que la sculpture a prodigué son luxe et sa magnificence. Celui qui regarde l'occident offre le style ogival de la dernière époque dans ce qu'il a de plus riche et de plus orné. Il faut renoncer à dépeindre les mille sculptures qui en recouvrent la surface entière. Galeries à jour, statues, bas-reliefs, feuillages découpés, colonnettes, chapiteaux, dais, pinacles, fleurons, aiguilles, sont pressés de toutes parts, hérissent toutes les saillies, décorent tous les enfoncements. Les portails latéraux sont décorés aussi avec le plus grand soin. L'œil attentif peut en étudier minutieusement jusqu'aux plus faibles détails; et ce ne sera pas sans étonnement qu'il en contempera la perfection même dans les endroits les plus cachés, où l'on ne soupçonnerait pas de semblables travaux. Les bas-reliefs du *portail des Libraires* sont notamment très-curieux par leur forme et par leur exécution.

Mais un autre temple de Marie nous attend : c'est celui que conçut Maurice de Sully, et il va, lui aussi, pleinement satisfaire le pressant besoin que nous avons d'admirer.

Sous le rapport de la sculpture, Notre-Dame de Paris n'est pas moins remarquable, malgré les mutilations dont elle a été l'objet, que sous celui de l'architecture.

La clôture du chœur était autrefois chargée sur ses deux faces de sculptures remarquables. Celles de l'intérieur représentaient l'histoire de la Genèse; elles avaient été exécutées en 1303, aux frais du chanoine Fayet.

Celles de l'extérieur, dont une partie a échappé aux actes d'un vandalisme impitoyable, offraient, dans une multitude de scènes variées, toute la suite du Nouveau Testament. Ces figures, exécutées en plein relief, sont l'ouvrage de Jehan Ravy et de Jehan Bouteiller, son neveu, tous deux *maistres maçons et imaiyers de Nostre-Dame, en l'an MCCCLI*. On admire, dans tous les groupes qui composent encore la clôture, une grande naïveté de pose et d'expression. Le dessin n'est pas sans doute irréprochable partout; mais, au point de vue de l'art et de la science, ces statuettes n'en sont pas moins très-intéressantes. Elles avaient été peintes et dorées comme celles d'Amiens : on ne voit plus que des restes de peinture et de dorure propres à faire soupçonner leur ancienne magnificence, propres aussi à nous initier aux procédés employés dans leur décoration.

La façade principale, quoique portant les traces des ravages exercés par les révolutions et par les années, offre un aspect plein de majesté; son aplomb colossal et son style mâle et sévère font naître un sentiment de surprise et d'admiration. On n'y rencontre pas cependant ce luxe d'ornements, cette prodigalité de détails et cette variété de composition que l'on voit dans d'autres édifices contemporains. Le caractère principal et le mérite réel de cette construction résident dans la sévérité des lignes, et dans cette symétrie grandiose, étrangère aux monuments de l'époque précédente. Ici l'imagination n'est point séduite; l'œil contemple avec calme, et peut juger avec justesse ses impressions.

Cette façade, divisée en plusieurs étages par d'élégantes galeries, présente, à sa partie inférieure, trois grandes ogives à voussures profondes qui servent d'entrée aux

nefs. Les sculptures qui décorent ces trois portails sont fort curieuses.

Dans le tympan de la porte centrale est représentée la scène terrible du jugement dernier. Ce sujet a été fréquemment reproduit, à cette même place, par la sculpture, dans les églises de grande dimension. Le Sauveur a quitté la droite de son Père pour venir juger les vivants et les morts ; deux anges debout sont placés à droite et à gauche du souverain juge ; plus loin , la Vierge divine, Marie, est à genoux, et, du côté opposé, saint Jean l'évangéliste se trouve dans la même attitude ; vient ensuite une longue file de réprouvés enchaînés, et conduits par les démons en enfer, lequel est figuré par des chaudières enflammées. Ici s'anime sous une inspiration extraordinaire l'art du statuaire, généralement roide et glacé dans le moyen-âge. Nous voulons parler du tableau de l'enfer et des supplices des damnés, dont les uns, culbutés par les démons armés de fourches, sont près de disparaître dans les ardentes chaudières, tandis que d'autres, fouettés, embrochés, foulés aux pieds, provoquent le rire de toute cette légion infernale, de tous ces diables à figures monstrueuses et bizarres. L'idée première de ces emblèmes, que l'on retrouve dans une foule de gravures de cette époque, est évidemment empruntée aux visions de l'Apocalypse ; néanmoins, une personnification si ingénieuse et si horrible tout à la fois du péché et des châtements qui lui sont réservés, la prodigieuse variété introduite dans les formes, dans les poses de ces êtres horribles, enfin l'expression de cruelles souffrances si bien reproduite par la physionomie des damnés ; tout ici indique chez l'artiste, dont le nom est demeuré inconnu, une grande verve d'imagination. Dans les compartiments correspondants du côté opposé, sont

représentés le paradis et cette glorieuse milice de martyrs, de vierges et de confesseurs, qui ont mérité la possession du royaume préparé pour les justes depuis la constitution du monde. Les figures semblent sans expression ; c'est qu'il est très-difficile de peindre cette joie douce et tranquille qui est la véritable béatitude de l'âme.

Malheureusement cette curieuse décoration a été cruellement maltraitée.

Les autres décorations du portail central et des portails latéraux présentent des faits tirés de la Bible et de l'Évangile, ou des Vies des Saints. C'est ainsi que l'on reconnaît sans peine saint Marcel, foulant aux pieds un dragon effrayant : le monstre désolait les environs de Paris comme la gargouille les campagnes de Rouen, et la tarasque le pays où s'éleva plus tard Tarascon. C'est probablement la personnification de l'idolâtrie vaincue par les premiers évêques qui vinrent prêcher la doctrine chrétienne. On retrouve aussi, dans une longue série de médaillons placés sur l'embasement des grandes statues, des bas-reliefs représentant des allégories et des emblèmes ; les sujets de Notre-Dame de Paris ont de la ressemblance avec ceux qui sont sculptés au portail de Notre-Dame d'Amiens.

Le zodiaque placé sur les faces perpendiculaires du portail de gauche, appelé *portail de la sainte Vierge*, a droit ici de notre part à une mention spéciale. La présence du zodiaque à l'entrée des églises n'était pas sans doute étrangère à la symbolique chrétienne : le soleil entouré de ses douze signes était l'image du soleil de justice qui féconde l'intelligence par la lumière de la vérité, entouré des douze apôtres qui propagèrent sa connaissance dans toutes les régions du monde.

Le zodiaque de la cathédrale de Paris ne présente que

onze signes ; le douzième , celui de la Vierge , est isolé et adossé au trumeau du milieu. Dessiné sur de plus larges proportions et avec une amoureuse perfection , il était un hommage du sculpteur à la glorieuse patronne du monument.

Au-dessus des trois voussures de la façade , la galerie des rois se montre vide des statues qui en faisaient autrefois l'ornement. Dans une des émeutes populaires si fréquentes dans la première révolution , toutes les statues couronnées furent brutalement jetées en bas et brisées. L'ardente populace ne savait pas distinguer entre les rois de France et les rois ancêtres de Jésus-Christ ; au nom de la liberté et de l'honneur national , elle profanait les plus nobles gloires de la France. Les illustres basiliques de Reims et d'Amiens , plus heureuses que l'église métropolitaine de Paris , possèdent encore la série des belles statues royales qui dominant le frontispice. Au-dessus de cette première galerie , aujourd'hui déserte , on en trouve une seconde dont la décoration consistait en une seule statue de la sainte Vierge et qu'on appelait pour cela *la galerie de la Vierge*. En 1793 , dans cette année de calamiteuse mémoire , cette statue de la patronne du monument et de la ville ne fut pas respectée.

Nous venons de dire que la belle cathédrale de Reims avait été plus heureuse que celle de Paris , et que , dans les mauvais jours d'un vandalisme sacrilège , elle avait eu moins à souffrir. Réjouissons-nous-en pour elle , pour la France , et pour la gloire de la divine protectrice de ce sublime édifice ; réjouissons-nous-en pour la sculpture. Car où est-ce que cet art a semé ses ornements avec plus de profusion et une perfection plus exquise ? Où est-ce que la décoration répond mieux à la pureté du dessin général ?

Cependant, en traversant les siècles, elle a, comme toute chose terrestre, subi les atteintes du temps; les révolutions des saisons y ont laissé leur empreinte, de même que les révolutions politiques.

La trace d'une époque tristement célèbre est marquée dans ce monument par des mutilations et des ruines qui n'attestent cependant ni les victoires des Danois, ni les fureurs de l'Angleterre, ni les guerres de l'Allemagne. On dit qu'une autre divinité fut adorée sur ces autels, et que de nouveaux barbares lui firent hommage de ces débris.

Néanmoins, l'architecture de ce beau monument n'a rien eu à souffrir : la sculpture seule a été victime des fureurs populaires, ou plutôt de l'impiété de quelques suppôts de l'enfer, forts, comme il arrive toujours, de la faiblesse et de la pusillanimité des masses consternées, mais inactives pour empêcher le mal.

Autour du chœur il existait autrefois une clôture en pierre, d'un travail admirable : l'entrée en était séparée de la nef par un magnifique jubé. L'art du sculpteur avait épuisé toutes ses ressources pour les broder, les festonner, les ciseler, les découper à jour. Leur exquise élégance n'a pu leur faire trouver grâce devant le marteau démolisseur, à une époque de mauvais goût. Beau comme le jubé de Notre-Dame de Rouen, le jubé de Notre-Dame de Reims eut le même sort, et tomba sous les coups des architectes grecs.

Dans toute l'étendue de ce vaste édifice, les piliers sont couronnés de chapiteaux à volutes recourbées, à feuillages légers et gracieux, d'une élégance parfaite. Ils offrent toute la supériorité de la sculpture au treizième siècle.

Dans le chapitre qui précède, nous avons signalé la plupart des beautés sculpturales des façades de ce temple,

et, en particulier, de la façade occidentale, une des plus belles qui, dans le monde, servent de frontispice à une maison de prière. Cette construction colossale, il nous a été donné de la voir de nos yeux et de la toucher de nos mains, et nous nous souvenons que nous étions à ses pieds comme cloué à la terre, comme attaché au sol, comme frappé d'immobilité. Nous ne pouvions nous arracher à ce spectacle saisissant. Pourquoi une vaste place ne permet-elle pas de contempler, à distance, cette gigantesque merveille, cette œuvre des siècles colosses ?

A ce que nous avons dit, nous ajouterons seulement ici que les parois latérales des trois entrées qui forment cette magique façade sont décorées d'une série de grandes statues au nombre de trente-cinq, et représentant des patriarches, des prophètes, des rois, des évêques, des vierges et des martyrs.

Les pieds-droits et les linteaux des trois portes sont chargés de sculptures historiques et allégoriques. On y découvre même des emblèmes des travaux agricoles dans les diverses saisons de l'année, des attributs d'arts et de métiers.

Mais c'est principalement dans les voussures de ces portes et les frontons qui les surmontent que l'artiste a donné carrière à son génie, en traçant avec son ciseau un poème religieux tout entier. On y reconnaît les personnages et les figures de l'ancienne loi, précurseurs du Messie ; le règne de Jésus-Christ, le grand mystère de la Rédemption, le triomphe de la loi nouvelle, la conversion des gentils. Ce grand tableau est terminé par la résurrection générale, le jugement dernier, la punition des méchants, la récompense des justes qui triomphent dans les demeures célestes ; enfin, l'apothéose et le couronnement de la sainte Vierge, entourée des anges et des chérubins,

dominant toute cette composition. Elle règne sur l'entrée du temple dont elle est la titulaire.

Telle est, en abrégé, la description d'une des plus belles pages que nous ait laissées le moyen âge. Rien n'a été négligé dans la décoration de ce superbe édifice. On a su tirer un excellent parti des accessoires les plus insignifiants : les gargouilles, partout si grotesques, sont ici allongées sous la forme de chimères, et supportent des statues allégoriques, dont quatre rappellent les fleuves qui arrosaient le Paradis terrestre. A la retombée des angles des pignons, on a creusé des niches pour y placer des anges qui tiennent des vases ou des instruments de musique.

Au-dessus des frontons aigus qui couronnent les voussures, on remarque quatre contre-forts d'une rare élégance ; ils accompagnent la grande rosace, traitée avec toute l'habileté qu'on était en droit d'attendre d'artistes de si grand talent. Chacun sait que les roses furent toujours une des parties de prédilection des architectes et des sculpteurs du moyen âge. On cherchait par de nouveaux chefs-d'œuvre à surpasser les chefs-d'œuvre déjà connus. La rose du portail de Reims est surmontée d'un grand arc ogival dont la voussure est ornée de dix statues ayant rapport à l'histoire du roi David.

La galerie des Rois, placée au sommet de la façade, consiste en une charmante colonnade qui règne sur les quatre faces du portail, en suivant les parties saillantes des contre-forts. Elle est formée d'une suite de petites arcades aiguës, ornées de découpures en trèfle, surmontées de petits frontons triangulaires soutenus sur de légers faisceaux de colonnettes d'une extrême délicatesse ; on y compte quarante-deux statues de rois de France depuis Clovis jusqu'à Charles VI. Les rois sont dans l'attitude du

repos, tenant leur robe d'une main et posant l'autre sur la poitrine ; quatre ou cinq tiennent le sceptre en main ; tous ont la couronne sur la tête.

En étudiant les deux portails latéraux qui terminent le transept, nous trouverions encore de nombreux sujets d'admiration ; ils offrent de beaux détails d'architecture et de sculpture : mais il nous est impossible même de tout indiquer ; il faudrait un volume entier pour faire apprécier convenablement un chef-d'œuvre comme la métropole de Reims. Nous ne pouvons cependant terminer cette trop courte notice sans parler de la gracieuse flèche qui s'élève à l'extrémité de l'abside. Elle a survécu aux outrages du temps et des hommes : on l'appelle *la flèche de l'Ange*, parce qu'elle porte à sa pointe un ange doré qui tient une croix. L'élégance de sa structure attire les regards, autant que sa position pittoresque. Sa hauteur est de dix-huit mètres au-dessus du toit de l'église.

De l'œuvre merveilleuse de Robert de Coney passons à celle, superbe aussi, prodigieuse aussi, d'Erwin, de Jean Hültz et de Sabine de Steinbach. A Strasbourg comme à Reims, la sculpture le dispute à l'architecture, ou plutôt l'une et l'autre rivalisent de zèle, de génie et d'efforts pour honorer la Vierge, spécialement invoquée dans ces deux superbes cathédrales. Ce que l'architecture a fait pour cela dans la principale église de l'antique *Argentoratum*, nous l'avons dit. Ce qu'a fait la sculpture dans le même édifice et dans le même but, c'est ce qu'il nous faut rechercher.

Or, la nef et les bas-côtés qui l'accompagnent étalent avec magnificence la belle et grave sculpture du treizième siècle. L'ogive s'y montre escortée de tous les ornements qui la suivent ordinairement. Les chapiteaux sont ornés de

feuilles recourbées en crochets ; les galeries sont exécutées avec un goût, une symétrie qu'on ne se lasse point d'admirer.

Malheureusement la révolution (et nous entendons ici la révolution dans ses excès impies) a passé par Strasbourg, et n'a pas respecté le monument, l'orgueil de la ville et de la province. Elle avait voulu détruire la haute flèche, sous le ridicule prétexte que son élévation blessait l'égalité. On se borna à en couvrir le sommet d'un bonnet rouge. La sotte préoccupation des patriotes de Strasbourg pour les droits de l'égalité universelle ne rappelle-t-elle pas les prétentions d'un nain qui voudrait, dans son impuissance à grandir, diminuer à sa taille tous les objets qui l'entourent ? Des statues ont été brisées, des décorations ont été mutilées ; des sculptures qui ornaient les portes et les façades ont été broyées. Mais le corps même du saint édifice n'a pas eu trop à souffrir. Depuis plusieurs années, à Strasbourg comme à Amiens, comme à Paris, comme à Chartres, comme à Rouen, on travaille avec ardeur à réparer toutes les blessures qui ont été portées à nos monuments sacrés par la main du temps et par celle des hommes. Il semble, du reste, que les réparations sont l'œuvre de notre siècle ; nous avons trouvé tant de ruines, que notre premier devoir a été de chercher à conserver les édifices que nous avons trouvés encore debout.

Les colonnes de la cathédrale de Strasbourg sont établies avec beaucoup de symétrie, et couronnées de chapiteaux sculptés avec la délicatesse de l'art au treizième siècle. Leur corbeille, composée de fleurs variées, est encore ornée aux angles de belles feuilles recourbées en volutes. Les feuillages, découpés avec une grâce infinie, sont dis-

posés tantôt sur deux rangs et tantôt sur trois : c'est une végétation riche et élégante.

Nous avons parlé ailleurs de l'admirable *pilier des Anges* et de ses charmantes sculptures. Ici nous ne le nommerons que pour mémoire. Deux autres chefs-d'œuvre isolés et appartenant à la sculpture réclament de nous, dans ce chapitre, une attention spéciale : ce sont la chaire et le baptistère.

Celui-ci, exécuté en pierre sur les dessins du célèbre architecte Jodoque Dotzinger, en 1453, passe avec raison pour une des plus délicieuses créations de cette nature. Les ciselures sont parfaitement comprises et parfaitement exprimées. L'art du quinzième siècle, si fécond, si varié, y a répandu d'une main prodigue toute la richesse de ses ingénieuses combinaisons. Si l'expression d'orfèvrerie en pierre peut être justement appliquée aux travaux de ce genre, elle est propre à exprimer toute la délicatesse, tout le fini de cette inappréciable composition.

La chaire est encore une belle conception de la fin du quinzième siècle. Le style ogival flamboyant a prêté ses formes contournées et capricieuses pour décorer les diverses parties de cette admirable tribune. Cette chaire, construite en 1486 sur les plans de Jean Hommerer, architecte de la cathédrale à cette époque, est d'autant plus intéressante au point de vue de l'archéologie chrétienne, que la destruction systématique des derniers siècles s'est appesantie plus déplorablement sur les œuvres de cette espèce. C'est à grand'peine si l'on pourrait, en ce moment, trouver une chaire aussi curieuse que celle de la cathédrale de Strasbourg ; on peut seulement lui comparer celle de la cathédrale de Mayence.

Rarement la sculpture a pénétré dans les cryptes de nos vieux monuments. Strasbourg fait exception. Quelques-uns des chapiteaux de ces cryptes sont ornés, sur les faces latérales, de rinceaux singulièrement entrelacés. Les angles sont formés par des figures bizarres. Vers le fond, on remarque les restes d'une frise ou plate-bande élégamment décorée d'enroulements capricieux, recourbés sur eux-mêmes en une suite de spirales. On remarque aussi dans cette crypte un magnifique groupe de statues aussi belles de forme que d'expression.

C'est là tout ce que nous dirons de ce somptueux édifice. Nous ne reviendrons pas ici sur son portail occidental, où toutes les magnificences de l'architecture et de la sculpture se trouvent accumulées. Nous ne parlerons plus, non plus, de sa prodigieuse flèche que la sculpture a embellie avec tant d'amour, et qui porte, plus haut qu'aucune autre œuvre humaine, les hommages de la sculpture et de l'architecture, les hommages de la foi comme ceux du génie.

Ici vont s'arrêter nos investigations à l'égard des travaux les plus remarquables de la sculpture de décors dans les églises cathédrales dédiées, en France, à l'auguste et toute-puissante Reine des cieux. Ici nous allons cesser d'explorer les trésors d'art par lesquels la sculpture a, surtout au moyen âge, si bien secondé l'architecture dans tous les édifices élevés par celle-ci à la gloire de Marie. Et pourtant que de chefs-d'œuvre, que de merveilles nous laissons encore de côté, sans même les mentionner ! Que de richesses, que de beautés, que de magnificences sculpturales n'auront pas eu ici une seule parole d'éloge, un seul signe d'admiration ! Car, sur trente et une cathédrales placées en France sous le nom de la mère de

Dieu, à peine en avons-nous visité sept ou huit. Et dans les autres, que de belles et ravissantes créations qui nous émerveilleraient, si nous pouvions énumérer tout ce qui est admirable ! Notre-Dame de Clermont, par exemple, n'aurait-elle pas le droit de nous montrer avec orgueil les remarquables sculptures, les animaux fantastiques, les figures grimaçantes et la riche galerie à jour de son portail du nord ? Notre-Dame d'Évreux, Notre-Dame de Séz, les chapiteaux les plus largement sculptés, et représentant par leur luxe de vraies corbeilles de fleurs, riches de tous les trésors de la végétation ? A Notre-Dame de Bayonne, la sculpture n'a-t-elle pas aussi déployé tous ses trésors de goût et d'élégance dans les découpures de la galerie intérieure, dans les nervures des voûtes, dans les roses des deux bras de la croix ? Quoi de plus admirable que l'appareil qui entoure, à Notre-Dame de Bayeux, l'intervalle compris entre les arcades, appareil composé des formes les plus gracieuses, des nattes les plus délicatement tressées, d'écailles imbriquées de fleurons et de dessins d'une variété inexprimable ?

Et, dans les édifices mêmes qui ont le plus longtemps attiré nos regards et fixé notre attention, quelle innombrable multitude de statues, de dais, de socles, de chapiteaux, de bas-reliefs, de frises, qui n'ont pas eu ici l'honneur d'une mention ! Que d'objets d'art du plus grand prix et du plus beau travail, tels que fonts baptismaux, piscines, chaires, retables, stalles, sièges épiscopaux, jubés, décorent les monuments auxquels la sainte Vierge a donné son glorieux nom !

Et nous n'avons parlé que de quelques cathédrales dédiées en France à Marie. Mais toutes les autres églises du même pays qui, sans être épiscopales, sont, sous le

rapport de l'art, d'une remarquable valeur, comme Notre-Dame de l'Épine, de Brou, d'Oléron, de Châlons, de la Ferté-Bernard, toutes celles d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de Prusse, de Hollande, de Bavière, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, de Russie, de Sicile, tant celles qui ont été expressément nommées que celles qui méritent de l'avoir été; toutes ces maisons saintes d'ordres divers, roman, toscan, grec, normand, gothique, mauresque, ne sont-elles pas, pour la plupart, des merveilles et des chefs-d'œuvre, aussi bien sous le rapport des décorations sculpturales que sous celui des proportions élégantes ou grandioses de l'architecture? N'est-ce pas pour sa sculpture, autant que pour son architecture, que Notre-Dame d'York a été proclamée l'édifice par excellence, comme la rose est la fleur par excellence?

Oh! qu'ils reçoivent aussi, ici, l'hommage de notre admiration enthousiaste et reconnaissante, tous ces pieux et immortels sculpteurs du moyen âge, dont le ciseau a produit pour les temples de Marie tant d'impayables chefs-d'œuvre! Qu'ils soient bénis d'âge en âge ces humbles *imaigiers*, ces laborieux *folliagiers* de Notre-Dame, sous la main desquels la pierre s'est, comme par enchantement, comme par miracle, transformée de toutes parts en draperies, en dentelles, en guirlandes, en festons, en fleurs, en fruits, en coquillages, en animaux, en hommes, en anges, en élus et en damnés! Ce ne fut pas même assez pour eux du monde réel, avec tous les êtres qui le peuplent; il leur fallut encore, tant leur imagination était vive et féconde, un monde d'êtres fantastiques: de là les figures grotesques, horribles, grimaçantes qu'ils ont semées çà et là, et quelquefois par milliers, dans leurs

compositions, à côté d'images d'une beauté et d'une forme célestes.

« En ces jours, l'Europe catholique était toujours agenouillée devant Marie, dont on achevait, avec une admirable constance, les cathédrales déjà séculaires. De pauvres compagnons faisaient leur tour de France, offrant leurs truelles et leurs marteaux partout où la piété des fidèles élevait des églises : la plupart ne demandaient point de salaire ; on leur donnait du pain, quelques racines, et ils couchaient sur la terre nue. On vit pendant plus de deux siècles cent mille hommes travailler ainsi à la cathédrale de Strasbourg, que l'évêque Werner avait dédiée à Marie.

« Quelques-uns de ces ouvriers se vouaient uniquement à la construction et à la décoration des chapelles de la sainte Vierge ; ils y travaillaient pour l'amour de Dieu, et refusaient tout autre travail. Il en était parmi ceux-là qui s'imposaient, comme pratique expiatoire, la confection par jour d'un certain nombre de feuilles de chêne, de trèfle ou d'arabesques ; on appelait cette tâche pieuse le chapelet du picoteur (tailleur de pierre). L'enthousiasme gagna jusqu'au sexe faible ; on vit des femmes prendre le ciseau pour sculpter des madones : la statue de la sainte Vierge, que l'on remarque sur le portail de la cathédrale de Strasbourg avec une couronne sur la tête et un calice dans la main droite, est, dit-on, l'ouvrage de Sabine, fille d'Erwin, célèbre architecte comme son père et son frère, dont elle continua l'œuvre grandiose lorsqu'ils y eurent usé leur vie (1). »

Oh ! quelle douce satisfaction, quelle enivrante félicité

(1) *La Vierge*, 2^e vol., p. 219, 220.

devaient éprouver tous ces saints et sublimes artistes, les Jehan de Chelles, imaigier de Notre-Dame de Paris, les Alexandre Huet, les Arnoult Boulín, les Jean Turpin, les Antoine Avernier, auteurs des boiseries si célèbres de la cathédrale d'Amiens, et tous leurs frères en piété, en talents et en amour pour Marie, quand ils avaient donné à la Vierge qu'ils vénéraient, à la religion qu'ils professaient et à l'art qu'ils cultivaient, une ou plusieurs de ces œuvres que l'on est tenté d'adorer ! Qu'ils devaient être heureux, lorsqu'en contemplant les productions de leur double science d'architecte et de sculpteur, édifices et ornements, ils pouvaient s'écrier : C'est notre main, c'est notre équerre, notre compas, notre ciseau, qui ont fait toutes ces merveilles ; *Manus nostra excelsa fecit hæc omnia* ! Quand le superbe et impie Nabuchodonosor, à la vue de ses palais, faisait entendre ce cri, *Manus nostra excelsa fecit hæc omnia*, C'est notre main puissante qui a fait toutes ces choses, il ravissait à Dieu la gloire qui lui est due en tout, et il s'attribuait à lui seul l'honneur des œuvres par lesquelles il avait signalé son règne. Mais telle n'était pas la pensée, tel n'était pas le sentiment des modestes artistes dont nous admirons à genoux les créations inimitables. Nous avons vu leur profonde et étonnante humilité ; nous avons vu leur simplicité. A leurs yeux ils n'étaient que des ouvriers, que les exécuteurs d'une pensée venue du ciel. Dieu était le premier, le véritable architecte. Et nous croyons qu'en effet Dieu était l'âme de ces grandes et magnifiques entreprises ; les hommes, artistes et autres, n'étaient que la main, que le bras qui opérait. Nous ne pouvons pas admettre que, sans une assistance divine et toute particulière, sans une inspiration spéciale, les hommes de ces temps aient pu, par la

seule force des lumières naturelles, s'élever à la conception et à l'exécution des édifices si nombreux, si variés, si surprenants du moyen âge. L'homme abandonné à lui-même n'était certes pas capable de produire toutes les merveilles qu'il a produites en Europe dans un laps de temps comparativement fort court; et nous sommes bien fondé à croire que celui qui inspira et remplit de son esprit le sage et pieux Béséleel pour la construction et la décoration de l'arche, et qui donna lui-même le plan et les dessins du temple de Salomon, dut révéler, soit dans des songes d'un caractère surnaturel et d'un cachet divin, soit par d'autres moyens, les merveilles que réalisèrent, soit en sculpture, soit en architecture, les artistes puissants des treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles.

Et à l'appui de l'opinion où nous sommes, que les songes ont pu être le moyen dont le ciel s'est servi pour inspirer ces artistes, qu'il nous soit permis de citer des faits qui nous sont tout personnels. Nombre de fois, surtout depuis que nous travaillons à ces deux chapitres du culte de Marie par l'architecture et par la sculpture, et encore quand notre esprit était plus occupé, dans l'état de veille, de la décoration de l'église confiée à notre zèle pastoral, nombre de fois nous avons vu en songe des églises, des chapelles d'une beauté, d'une splendeur et d'une magnificence telles, que nous n'en avons jamais vu des yeux du corps. Au réveil, une main plus habile que la nôtre aurait saisi un crayon, et dessiné des édifices religieux tels que la terre n'en porte peut-être pas.

Il y a plus : au moment où nous traçons ces lignes, le lundi 30 octobre 1848, nous sommes encore sous l'impression d'un de ces songes que nous demandons la permission de relater ici. Hier soir, nous nous couchâmes

l'esprit tout préoccupé des merveilles par lesquelles la sculpture du moyen âge a embelli les temples dédiés à la Vierge. Ce matin, vers les cinq heures, nous eûmes un rêve que nous appellerons *fortuné*. Nous fûmes, par ce songe, transporté à Troyes, une des plus riches villes de France en monuments sacrés de cette incomparable époque. Là, nous vîmes dans une maison particulière, autrefois communauté, une espèce de construction en forme de tombeau du Christ, comme jamais architecte n'en a exécuté, comme jamais sculpteur n'en a décoré. La voûte était soutenue par des faisceaux de colonnettes d'une grâce et d'une légèreté qu'aucune parole ne saurait rendre. Chacune de ces colonnettes élevait dans la voûte sa nervure correspondante. Les nervures et la voûte tout entière étaient chargées des ornements les plus diversifiés et les plus admirables. Le fond était, à la lettre et dans toutes ses parties, *picoté* comme le sont l'or et l'argent qu'on nomme *mats*. Des pendentifs du travail le plus exquis et le plus merveilleux formaient comme des draperies de soie, comme des courtines brodées d'une élégance vraiment divine, au-dessus de la pierre en renfoncement sur laquelle était étendu le corps inanimé du Sauveur. Entre autres sujets sculptés, nous nous rappelons des écussons suspendus à la voûte, mais tout particulièrement l'histoire de Joseph, cette figure si touchante du Messie. Nous en étions à admirer la scène si dramatique de l'*Ego sum Joseph*; nous voyions le patriarche dans les bras de ses frères, quand finit notre rêve. Nous l'avons retenu, et nous le relatons ici avec le secours de notre plume, fidèle dans son récit. Un de nos grands regrets est de ne pouvoir le reproduire par le crayon. Un artiste du moyen âge l'eût fait et par l'équerre et par

le ciseau, et il eût donné au monde chrétien un chef-d'œuvre sans rival. Nous avons rapporté ce songe, d'abord parce qu'il a été exempt des bizarreries qui accompagnent et défigurent ordinairement ces imaginations, ces jeux folâtres de l'esprit, et ensuite parce qu'il vient parfaitement bien prouver ce que nous avons avancé, savoir, que Dieu est de plus d'une manière le père des arts et l'auteur des merveilles qui les honorent, et qu'il a plus d'une voie pour faire descendre d'en haut sa lumière dans nos âmes, et pour venir en aide à nos pauvres intelligences.

Maintenant, de la sculpture d'ornements, si féconde en chefs-d'œuvre dans les siècles du moyen âge, passons à la statuaire surnommée *grande sculpture*, et redisons quelque chose de ce qu'elle a fait, depuis cette époque jusqu'à nos jours, à la gloire de la très-sainte et très-heureuse mère de Dieu.

Quoi qu'il nous en coûte, avouons tout d'abord, à notre grand regret, que la statuaire, en ce qui concerne le culte de Marie, est restée constamment, tant pour le nombre que pour le mérite intrinsèque de ses productions, bien au-dessous de la sculpture de décors, bien au-dessous de l'architecture, bien au-dessous de la peinture.

En effet, on ne saurait compter (nous en avons eu la preuve dans la première partie de ce chapitre) les innombrables et merveilleux travaux de la sculpture d'ornementation dans les temples dédiés à la mère du Christ. Et combien de chefs-d'œuvre de ce genre n'ont pas même été indiqués ?

Impossible également, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, d'énumérer les fresques, les tableaux, les dessins, les mosaïques, les verrières, que la peinture a

donnés au christianisme en l'honneur de la Vierge. Nous citerons peut-être au moins deux cents artistes qui se sont immortalisés par les produits de leur pinceau à la gloire de Marie. Et combien de noms illustres, combien de toiles admirables et universellement admirées, qui n'obtiendront pas même une mention dans notre nomenclature, pourtant déjà bien longue! D'un autre côté, l'architecture religieuse, nous l'avons vu en son lieu, a couvert l'Europe catholique de temples, d'oratoires, de chapelles, d'abbayes, au nom de la Reine du ciel; et ces temples, ces oratoires, ces chapelles, ces abbayes, ont été ou sont encore une des gloires du catholicisme.

Mais, en recherchant la part que la statuaire a eue dans le culte de la Vierge, nous avons trouvé, avec peine, que cette part est petite, comparativement aux merveilles que la sculpture monumentale, l'architecture et la peinture ont comme semées à profusion dans le beau domaine de l'Église, et en particulier dans celui de Marie.

Et d'abord en Italie, sur cette terre natale des arts, où la sainte Vierge est honorée plus qu'en aucun autre lieu du monde, nous n'avons à citer en fait de sculptures renommées, et appartenant aux grands siècles, que seize noms vraiment distingués, à savoir, Giotto, Orgagnà, Verocchio, Ghirlandajo, Ghiberti, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Benvenuto Cellini, Nicolo dell'Abbate, Prosperzia de Rossi, le Donatello, Jean-François Rustici, Baccio Bandinelli, Alexandre Algardi, Jean-Baptiste Tuby, et Angelo Rossi.

Presque tous ces artistes ont été en même temps sculpteurs, peintres, architectes et graveurs, et presque tous aussi ont honoré la Vierge-mère, en lui faisant hommage de quelque œuvre émanée de l'un ou de plusieurs de ces

divers talents. Et pourtant nos recherches n'ont abouti qu'à nous prouver qu'en fait de statuaire, le contingent qu'ils ont fourni à la gloire de Marie est en quelque sorte nul, ou du moins extrêmement faible.

Nicolo dell'Abbate, élève du Primatice, travailla, sous les ordres et la direction de son maître, au château de Fontainebleau; Properzia de Rossi décora de plusieurs statues, que les connaisseurs admirent, la façade de l'église de Saint-Pétrone, à Boulogne; le Donatelle s'immortalisa par sa statue de Judith et par celle de Gatamellata; Rustici, l'habile élève d'André Verocchio et l'émule de Léonard, mit son ciseau au service de François I^{er}, qui lui fit plusieurs commandes importantes; Bandinelli, sculpteur, peintre et dessinateur, exécuta avec talent un saint Pierre, un Orphée, un Hercule terrassant Cacus, un Christ mort, soutenu par Nicodème; Algardi, surnommé par les Italiens *le Guide* de la sculpture, laissa des bas-reliefs très-estimés, représentant saint Léon qui vient au-devant d'Attila, et un excellent groupe de la décollation de saint Paul; Jean-Baptiste Tuby, appelé *le Romain*, embellit de ses travaux les jardins de Versailles, et orna les tombeaux de Lebrun, de Colbert, de Turenne; Angelo de Rossi s'est fait un nom illustre par son beau mausolée du pape Alexandre VII dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, et par les bas-reliefs du maître-autel de l'église de Saint-Ignace dans la même ville; mais, de tous ces artistes, nous ne trouvons rien qui ait trait à la mère de Dieu.

Malheureusement nous en avons autant à dire de Giotto, le vrai père de la peinture chrétienne, l'artiste à la main hardie et sûre, l'ami de Dante et de Pétrarque, l'auteur des fresques magnifiques de Saint-François de Pise et de Florence, et de la grande mosaïque qui décore

la porte de Saint-Pierre de Rome; autant de Leonardo, génie immense et prodigieux, qui eut une si puissante influence sur les sciences et sur les beaux-arts de son siècle; autant de Ghiberti, fondateur à Florence d'une nouvelle école de sculpture; autant de Verocchio, le maître de Léonard; autant enfin du fougueux et habile Benvenuto Cellini, orfèvre, sculpteur, peintre, graveur et militaire, plein de talents et d'audace.

Néanmoins, pour nous consoler un peu, nous aimons à nous rappeler que Dominique Ghirlandajo, aussi orfèvre, peintre, sculpteur et graveur, signalait sa piété envers la sainte Vierge en faisant, en argent, des images ou des statuettes de Marie, aussi soignées que s'il se fût agi d'un monument public, et tellement nombreuses, que la dévotion des fidèles en avait presque encombré la Sainte-Chapelle, dans l'église de l'Annonciation de sa ville natale. Mais, comme œuvres monumentales, qu'il y a loin de ces statuettes à la Madone entourée d'anges, à la Madone avec Venise dans le lointain, magnifiques productions du pinceau de ce grand artiste!

Heureusement que le roi des sculpteurs italiens de cette même époque, heureusement que celui qu'on pourrait justement nommer le Napoléon des beaux-arts, que Michel-Ange enfin, vient nous dédommager des refus que nous ont faits ses collègues en sculpture. Oui, Michel-Ange, qu'à dessein nous ne nommerons pas dans la longue liste des peintres, voulant lui donner ici une place éminente, une place hors de ligne; Michel-Ange, proclamé le plus complet et le plus prodigieux artiste qui ait jamais existé, l'artiste à l'écusson formé de trois cercles enlacés, emblème parlant de cette triple couronne que lui a décernée la postérité; Michel-Ange, l'auteur du *Jugement*

dernier, celui qui, dans ce tableau imposant et grandiose comme la scène qu'il représente, a peint la Vierge frissonnant et détournant la tête, quand le Christ prononce l'anathème des réprouvés; Michel-Ange, cet homme extraordinaire, qui partage avec Raphaël le titre glorieux de prince des arts, et qui fut le représentant le plus robuste de ce seizième siècle auquel nous devons tant; Michel-Ange est, de tous les sculpteurs que nous venons de nommer et qui pâlissent devant lui, le seul, ou à peu près le seul, qui ait doté richement le culte de Marie des fruits de son ciseau immortel et divin.

Ses historiens nous apprennent que son sujet favori, celui que son génie préférait par-dessus tout, c'était *le Christ mort sur les genoux de sa mère*. Dans ses heures de noire tristesse et d'inconsolable amertume, il se couait, a dit M. Alexandre Dumas, le poids de ses souvenirs en frappant à coups redoublés sur le marbre de Carrare. Il ébauchait ainsi un dernier groupe qu'il destinait à son propre tombeau; c'était encore une *Pietà*, une *Notre-Dame de Douleurs*, ayant sur ses genoux le corps inanimé de son auguste fils, qu'on vient de détacher et de descendre de la croix. Jamais, dit un autre écrivain, jamais artiste n'arrivera à la perfection de dessin, à la grâce et à la franchise d'exécution que Michel-Ange a déployées dans cette composition.

Entre ses deux magnifiques tombeaux de Julien et de Laurent de Médicis, Buonarrotti avait déjà placé *la Madeleine et l'Enfant Jésus*, groupe dans lequel, dit un critique, l'attitude et le mouvement de la Vierge sont admirables de naturel et de douceur (1).

(1) La Notre-Dame de Bruges se glorifie de posséder un autre chef-d'œuvre de Michel-Ange. Ce beau groupe de marbre de la Vierge et

Louange donc à toi, ô Michel-Ange, pour ces témoignages de piété et de dévotion envers la sainte mère du Sauveur ! louange à toi, homme de bien, chrétien pieux, artiste incomparable ! Tes œuvres en valent des milliers d'autres que tu n'aurais pas faites, et elles vengent suffisamment le culte de Marie du peu de zèle qu'ont montré pour lui les statuaires de ton siècle et de ta nation. Encore une fois louange à toi, aîné de Raphaël, ami de Jules II et de Léon X, architecte de Saint-Pierre, peintre du *Jugement* : sculpteur de la Reine des anges ! louange à toi ! Quand le ciseau s'échappa, quand le marteau tomba de tes mains amaigries, la Vierge était dans ta pensée, elle était dans ton cœur, elle était dans ton œuvre ! Oh ! elle a dû être propice à ton âme sainte (1) et sublime, quand cette âme a rompu ses chaînes pour aller habiter, parmi les esprits purs, dans l'éblouissante région des splendides réalités.

Et on comprend aisément, pour peu qu'on connaisse Michel-Ange, pourquoi le Christ mort et déposé sur les genoux de son inconsolable mère était surtout le sujet de prédilection du grand artiste florentin. Très-dévoût à Marie, il trouvait dans ce motif de quoi satisfaire sa piété, et son travail devenait pour lui un acte de religion : naturellement mélancolique, il pouvait projeter ses sentiments intimes sur la figure, dans les traits et dans tout le main-

L'Enfant Jésus, commandé par la ville de Gênes, fut capturé par des corsaires hollandais, et donné pour cinquante florins ! Il fit longtemps la gloire de notre musée ; mais, comme la victoire nous l'avait donné, la victoire nous l'a repris. (*Le culte de la sainte Vierge*, p. 652.)

(1) Michel-Ange vécut toujours en homme de bien et en chrétien. Il lisait avec amour l'Écriture sainte et rapportait à Dieu seul tous ses travaux et ses succès (M. Valentin, *les Peintres célèbres*, p. 60).

tien de la Mère de Douleurs; beaucoup plus avancé qu'aucun de ses contemporains dans la science de l'anatomie, il avait, dans le corps nu et sans vie du Fils de l'Homme, un beau champ pour ces connaissances dans lesquelles nul artiste ne l'a jamais égalé, et par lesquelles il a fait dans son art toute une révolution.

Telles sont évidemment les secrètes raisons de sa prédilection pour ce que les Italiens nomment une *Pietà*, sujet qui a été, depuis, bien plus souvent traité par la statuaire religieuse qu'aucun autre emprunté à la vie de la Vierge; tandis que la peinture a toujours, elle, préféré l'*Incoronazione*, ou Couronnement de Marie, scène mystique qui, se passant dans le vague indéfini de l'Empyrée, et qui, n'entrant que difficilement dans le domaine de la sculpture, semble appartenir d'une manière toute spéciale à la peinture.

Pour ce chapitre des sculptures et statues mémorables en l'honneur de la Vierge, nous ne trouvons rien à puiser dans l'histoire artistique de l'Angleterre, de la Hollande et de la Flandre : car, sur la liste des sculpteurs célèbres que nous avons sous les yeux en faisant notre travail, nous ne rencontrons que trois noms représentant chacun un de ces trois pays : Griling-Gibbons pour l'Angleterre, Martin van den Bagaerth, dit Desjardins, pour la Hollande, et François du Quesnoi, dit François Flamand, pour la Flandre. Or, le premier, bien entendu, n'a rien fait à la gloire de celle qui n'a plus guère d'autels dans le royaume de Henri VIII; et les deux autres, ayant mis leur art et leur talent au service de Louis XIV, ont suivi dans leurs travaux la direction profane et païenne que ce prince imprima au ciseau des statuaires comme au pinceau des peintres.

En fait de sculpteurs espagnols, nous ne pouvons nommer que Martinez Montanès, Pedro Berruguète, Velasquez et Alonzo Cano. Ce dernier, appelé par ses compatriotes le Michel-Ange de l'Espagne, parce qu'il possédait, à un degré éminent, les trois principaux talents de Michel-Ange le Florentin, dont il avait d'ailleurs été longtemps l'élève, a laissé pour chef-d'œuvre, en qualité de peintre, une Transfiguration de la plus grande beauté. Mais nous ne lui connaissons ni statue ni bas-relief qui doive avoir ici une mention d'honneur.

C'est donc vers notre France, vers cette seconde patrie des arts, vers cette fille aînée de l'Église, que nous allons maintenant nous tourner, pour obtenir d'elle et de ses artistes quelques œuvres que nous puissions enregistrer ici.

Mais, hélas ! nous allons la trouver pauvre aussi, au moins depuis la Renaissance ; car, avant cette époque de révolution artistique, avant le dix-septième siècle, ainsi que nous l'avons vu, tout architecte était sculpteur ; et comme, dans ces jours de pieuse mémoire, tout architecte était chrétien, et consacrait sa vie, ses pensées, son génie, à élever des temples au Seigneur et à sa divine mère, tout sculpteur consacrait aussi et exclusivement son ciseau à la décoration et à l'embellissement de ces saints édifices. Aussi des milliers de statues de *la benoïste Vierge* sortirent alors de dessous la main de ces humbles et sublimes *picoteurs*, comme on les appelait. Ce fut, nous l'avons dit, pendant cette période d'inconcevable fécondité, que s'élevèrent nos plus magnifiques cathédrales ; et ce fut également à cette même époque que naquirent, sous la main des artistes, ces innombrables statues et statuette de Marie qui décorèrent çà et là les tours, les

portails, les arcs-boutants, les piliers, les galeries, les absides, les nefs, les sanctuaires et les chapelles de ces superbes monuments.

Nous avons parlé ailleurs des statues gothiques de la Vierge à Reims, à Paris, à Strasbourg et à Amiens, et nous avons dit leur mérite.

C'est ainsi qu'honoraient Marie ces *maîtres maçons* et *imaigiers* de Notre-Dame.

Les règnes de Louis VIII et de Philippe-Auguste virent naître Robert de Luzarches, sieur de Montereau; Thomas de Cormont, Eudes de Montreuil, Jean de Chelles, Étienne de Bonneville, architectes et sculpteurs qui firent la gloire du règne de saint Louis, et Erwin de Steinbach, l'immortel architecte et le grand décorateur de Notre-Dame de Strasbourg.

C'est à ces hommes éminents que sont dues non-seulement nos vieilles cathédrales et nos plus belles églises gothiques, mais encore les décorations sculpturales qui les ornent avec une profusion, un luxe et une élégance qu'on ne peut se lasser d'admirer, et où la maigreur de l'art chrétien est rachetée par une finesse digne de l'art antique, et que depuis on n'a point égalée.

C'est donc dans ces monuments déjà plusieurs fois séculaires, dans ces vieilles dentelles et broderies de pierre, qu'il faut aller chercher la vraie sculpture religieuse, la sculpture catholique. C'est là qu'elle déploie toute sa foi, tout son art, toute sa richesse, toute sa poésie, toute son imagination. Dans les siècles du moyen âge, le plus habile sculpteur n'était que *li melior imaignier* de son temps; il ne décorait que des églises, il ne travaillait qu'en l'honneur de Dieu, de la Vierge et des saints; et si quelques maisons particulières, soit en bois, soit en pierre,

avaient à leur façade, à leur pignon ou à leurs avant-pots quelque sculpture, c'était presque toujours une image de Marie renfermée dans une niche. Aussi ne trouve-t-on, de cette époque, presque aucune statue profane, et surtout presque aucune statue mythologique.

Mais, à partir des règnes de Louis XII, et plus particulièrement encore de François I^{er}, la sculpture cessa d'être en France exclusivement religieuse. Les édifices purement civils, les châteaux, les palais des monarques, accaparèrent ses travaux. Dès lors elle n'éleva plus que rarement son regard vers le ciel; elle ne feuilleta plus que rarement l'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire de l'Église et le martyrologe, pour y chercher ses sujets et ses inspirations. Elle regarda la terre, elle y fixa ses yeux; elle étudia l'histoire des peuples; et, ce qui fut bien plus fâcheux et bien plus déplorable, elle alla s'abreuver aux sources empoisonnées d'une infâme mythologie; elle repeupla la France de ces dieux et de ces déesses que l'Évangile en avait si heureusement chassés.

Ainsi, et pour prouver ce que nous avançons,

Jean Bullant, sculpteur et architecte sous Louis XII, décora le château d'Écouen et une partie des Tuileries.

Jean de Bologne, né à Douai vers 1524, et disciple de Michel-Ange, orna d'un groupe remarquable la place de Florence.

Jean Goujon, le plus grand sculpteur de la Renaissance, et appelé quelquefois le Corrège de la sculpture, embellit le vieux Louvre et le château d'Anet, et produisit, entre autres ouvrages, Diane et ses chiens allant à la chasse.

Laurent Guyard, mort à Carrare en 1788, se signala par son groupe d'Énée et d'Anchise, et par son Mars désarmé.

Les deux Guillaume Coustou laissèrent pour œuvres principales, le premier, Hercule, Pallas, Mars, Minerve ; le second, Apollon, Vénus, Mars.

Louis Lérambert exécuta, pour le parc de Versailles, un groupe d'une bacchante avec un enfant qui joue des castagnettes ; deux satyres, une danseuse, des sphinx.

Thomas Regnaudin, encore pour le jardin de Versailles, demanda au marbre l'Automne et Faustine, et pour les Tuileries, l'enlèvement de Cybèle par Saturne, sous la figure du Temps.

Jean Théodon fit, toujours pour Versailles, un Atlas métamorphosé en rocher, et Phaétuse changée en peuplier.

Coysevox ou Coisevoie donna de son ciseau deux chevaux ailés, portant l'un Mercure, l'autre la Renommée ; puis le flûteur, Flore, une hamadryade, Neptune, Amphitrite, etc.

Houdon dota la statuaire d'une vestale et de divers bustes destinés à des tombeaux.

La plupart de ces artistes ont été honorés du titre de sculpteur du roi ; tous ont travaillé sous les ordres des monarques de France, et on voit quelle direction ces fils aînés de l'Église et ces rois très-chrétiens imprimaient alors aux beaux-arts, et notamment à la sculpture. C'est à eux, c'est à Louis XV, à Louis XIV, à Louis XIII, à Henri IV et à François I^{er}, que la France doit ces statues indécentes, immorales, qui, à Versailles et à Paris, font rougir la pudeur, et qui sont à l'innocence ce qu'un soleil brûlant est aux fleurs délicates nouvellement écloses. Certes, il y aurait à faire des réflexions bien sévères contre ces corrupteurs couronnés des lettres et des arts.

Parmi les œuvres des artistes que nous venons de nommer, nous avons vainement cherché une statue chrétienne.

Leur biographe ne nous en a pas indiqué une seule.

Demandons de préférence cette satisfaction aux artistes dont l'œuvre nous apporte le nom, le doux nom de la Vierge, et dont le ciseau pieux a trouvé dans le marbre l'effigie vénérée de cette Reine des saints.

Voici d'abord un nom illustre : c'est celui de Pierre Puget, un des plus grands hommes dont les arts et notre patrie puissent se glorifier, et qu'on pourrait, à bon droit, surnommer le Poussin de la sculpture française. Peintre, sculpteur, architecte, il construisit, en cette dernière qualité, une galère admirable, n'étant encore âgé que de seize ans. A vingt et un ans, il inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les nations étrangères nous ont empruntées depuis. Comme peintre, il exécuta, pour différentes villes de Provence, plusieurs tableaux religieux, parmi lesquels nous devons citer de préférence *l'Annonciation* et *la Visitation*, qui sont au musée de Marseille. Mais c'est surtout comme sculpteur que nous lui donnons place ici, et sous ce titre il nous fournit, entre autres ouvrages admirables, ce magnifique bas-relief de *l'Assomption* qu'il fit pour le duc de Mantoue, et auquel le chevalier Bernini, malgré son esprit d'injuste partialité, ne put refuser ses éloges. Nous ne mentionnerons aucune de ses autres œuvres de sculpture, dont plusieurs sont à Versailles, et qui pourraient toutes, dit un critique, être comparées à l'antiquité pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression des caractères, pour la beauté des idées, et pour l'heureuse fécondité du génie dont elles sont le fruit.

Après Puget, nous nommerons le célèbre Coustou (Nicolas), surtout pour son groupe si connu qui est derrière le

maitre-autel de Notre-Dame de Paris, sous l'arcade du milieu, et qu'on nomme *le Vœu de Louis XIII*. Dans ce morceau remarquable, mais dont le style n'est point en harmonie avec celui du monument dans lequel il est placé, la sainte Vierge est représentée les bras élevés vers le ciel; sur ses genoux reposent la tête et une partie du corps de Jésus-Christ descendu de la croix. Un ange soutient une main du Christ, un autre porte sa couronne d'épines. Ce travail, dit l'auteur des *Cathédrales de France*, se distingue par un sentiment éminemment pathétique.

Marc Chabry, peintre et sculpteur lyonnais, né par conséquent au pied de la montagne de Fourvières, comme Puget au pied de Notre-Dame de la Garde; Marc Chabry mérita, par une statue de la Vierge présentée à Versailles, le brevet de sculpteur du roi.

Ce fut pareillement une statue de la Vierge qui tira de l'obscurité Jean-Baptiste Pigalle, qui, après avoir, dès l'âge de huit ans, travaillé chez le Lorrain, et passé plusieurs années en Italie, était réduit à gagner son pain de chaque jour en travaillant pour un sculpteur à des ouvrages bien peu dignes de ses rares talents. Une Vierge sortie de ses mains, et destinée aux Invalides, le fit connaître du comte d'Argenson, ministre de Louis XV, et commença sa fortune.

Malgré la critique amère qu'en a faite M. de Montalembert (1), nous ne pouvons pas ne point mentionner ici la Vierge de Bouchardon, cette Vierge que l'on trouve dans toutes les écoles, dans tous les couvents, dans tous les presbytères, et dans un grand nombre d'églises. C'est sans doute celle qui fut faite pour le chœur de Saint-Sulpice,

(1) Du vandalisme et du catholicisme dans l'art.

avec neuf autres statues représentant Jésus-Christ et huit de ses apôtres.

Il nous serait certes facile d'allonger ce chapitre en passant en revue toutes les madones remarquables que nous devons à la statuaire, soit ancienne, soit moderne; mais, obligé de nous borner à un choix très-restreint, nommons seulement pour mémoire la belle madone de Saint-Denis, qui a été transportée à Saint-Germain des Prés, et reléguée ensuite, par un acte de vandalisme peu honorable pour ses auteurs, dans une obscure sacristie; une remarquable Assomption à Notre-Dame de Chartres, une Compassion admirable à Notre-Dame de Paris; une autre Compassion, bien recommandable aussi, à Saint-Paul-Saint-Louis de la même ville. Ici, par une heureuse idée de l'artiste, la Vierge est seule et abimée dans sa douleur. Elle n'a pas même la consolation de pouvoir contempler sur ses genoux le corps de son auguste fils, enlevé tout entier à sa mère.

Les cathédrales et les églises paroissiales des grandes villes ne sont pas les seules qui possèdent des madones de prix, au point de vue de l'art. On trouve quelquefois des Vierges d'une grande valeur artistique dans les villages les plus obscurs, dans les plus pauvres hameaux. Au besoin, nous pourrions citer les Notre-Dame de Pitié de Trouan et de Romaine, une Vierge remarquable à Villiers-Herbisse, une autre à Saint-André, une autre encore à Champigny, communes peu populeuses du diocèse de Troyes.

Dans de telles localités ces groupes, ces statues sont peut-être des trésors égarés par le vent des révolutions; ou bien ce sont des dons pieux des seigneurs ou des riches abbayes d'autrefois.

Bien que, comparativement à l'architecture et à la

peinture, la statuaire religieuse soit, comme nous l'avons déjà dit, pauvre en œuvres remarquables à la gloire de Marie, néanmoins la France peut encore s'enorgueillir d'un grand nombre de compositions disséminées çà et là, et qui font autant d'honneur à l'art qu'à la femme divine qui les a inspirées.

M. Égron a cité, en en faisant l'éloge, une Vierge qui est à Bailly, entre la route de Meaule et la forêt de Marly ; deux Vierges du treizième siècle que possède l'église de Saint-Germer, près Beauvais, et une *Mater dolorosa* de Michel Bourdin, sculpteur orléanais, auteur du tombeau de Louis XI, à Cléry. Cette dernière statue est une des principales richesses de la cathédrale d'Orléans, pour la quelle elle a été faite.

Si nous voulions pousser plus loin nos recherches, nous trouverions encore bien des morceaux précieux à ajouter à ce chapitre de la gloire de Marie par la statuaire chrétienne ; car Jean Cousin, le plus ancien artiste français qui se soit fait en sculpture quelque réputation et qui vécut dans le seizième siècle ; Jacques d'Angoulême, dont une statue de saint Pierre obtint, à Rome, la préférence sur celle de Michel-Ange ; Jacques Sarrazin, peintre et sculpteur, qui décora plusieurs églises de Paris des fruits de sa palette et de son pinceau ; les frères Auguier, auxquels on doit le crucifix de la Sorbonne ; Martin van den Bogaerth ; Claude Francis, qui travailla pour l'église de Saint-Roch, à Paris, et auquel on doit peut-être le groupe si souvent copié qui représente Marie et son angélique époux adorant l'Enfant-Dieu ; Lambert Adam, François de Vassé, René Charpentier, artiste de beaucoup de mérite et d'une grande piété ; René Fremin, auteur de la Samaritaine qui était sur le Pont-Neuf et du

maître-autel de Saint-Louis, dans la chapelle du Louvre ; François Girardon, sculpteur de Louis XIV, et qui a enrichi d'un si beau crucifix la chapelle de Versailles et l'église de Saint-Remi, à Troyes ; Falconnet, professeur et recteur adjoint de l'Académie de Paris, et qui avait fait, pour l'église de Saint-Roch de la même ville, une Annonciation et un Christ agonisant ; René-Michel Slodtz, excellent homme et habile artiste, dont le *Saint Bruno* refusant la mitre est à Saint-Pierre de Rome, et qui a exécuté le remarquable tombeau de M. Languet, dans l'église de Saint-Sulpice de Paris ; tous ces artistes, et beaucoup d'autres que nous ne nommons pas ici, ont certainement laissé à la gloire de la Vierge et de leur art des œuvres que n'a pas brisées la tempête révolutionnaire, mais dont la filiation ne nous est pas bien connue.

Mais voici que nous vient, avec une madone immortelle, l'illustre artiste dont la vie fut aussi heureuse, aussi brillante, aussi dorée, mais dont la fin fut moins triste que celle de Ribeyra ; Canova le grand sculpteur, que le souverain pontife créa chevalier romain en lui attachant lui-même les insignes de cet ordre, et auquel le même pape voulut aussi remettre, et de sa propre main, le diplôme de son inscription au livre d'or du Capitole ; Canova, créé par le chef de l'Église marquis d'Ischia, avec une dotation de trois mille écus romains ; Canova, ambassadeur de Rome en France, prince perpétuel de l'Académie de Saint-Luc, et dont la mort fut honorée dans toute l'Italie, et principalement à Rome, par une cérémonie la plus auguste, la plus pompeuse et la plus imposante qui ait eu lieu à la gloire des arts depuis la mort de Raphaël ; Canova, l'ami, l'intime de Napoléon, l'artiste plein de feu, d'énergie et de grâce, et qui eut le

secret de donner à toutes ses statues un charme indéfinissable. L'homme de foi pratique qui dota le lieu de sa naissance d'une magnifique église construite à ses propres frais, et décorée des productions de son ciseau, rival du ciseau de Michel-Ange et de celui des plus fameux sculpteurs de l'antiquité, Canova devait au moins un hommage à la Vierge, qu'on aime tant en Italie; et cet hommage il le lui a rendu, ce tribut il le lui a payé par son célèbre groupe représentant Jésus mort, la sainte Vierge et Marie-Madeleine. Ce sujet, nous l'avons vu, avait été traité par le génie de Michel-Ange; mais le sculpteur et l'ami de Pie VII n'est pas resté au-dessous du sculpteur et de l'ami de Jules II, et c'est assurément le plus magnifique éloge qu'on puisse faire de l'œuvre de celui qui a été proclamé le premier des sculpteurs modernes.

Nous n'avons plus qu'une œuvre, une seule œuvre à citer... nous n'avons plus qu'un nom, un seul nom à apporter, pour clore cette riche chaîne dont nous touchons le dernier anneau. Mais ce nom en vaut pour nous une infinité d'autres: c'est celui d'un contemporain, c'est celui d'un compatriote! Pour nous quelle douce jouissance, quelle satisfaction ineffable! Et l'œuvre qui va avoir nos derniers éloges ici, elle est à nous, elle est chez nous, elle est pour nous! nous pouvons, quand nous le voulons, aller prier devant elle, méditer devant elle, gémir et pleurer devant elle, espérer devant elle!

En parlant ainsi, nous pensons à la ravissante statue faite tout récemment par un artiste né d'un simple menuisier dans la ville où naquirent Mignard et Girardon, et destinée à orner l'une des plus belles cathédrales du monde catholique, la cathédrale de Troyes. Depuis bien longtemps, sans doute, la chapelle située au chevet de la ba-

silique, et qui, d'après l'invariable règle de l'architecture chrétienne, telle que toutes nos cathédrales nous la révèlent, doit être la *chapelle propre de la Sainte Vierge*, était devenue la *chapelle de la Communion*, et le culte de Marie avait été relégué dans une des plus étroites chapelles de l'abside. Une assez mauvaise sculpture représentant le Christ descendu de la croix, l'image fort saillante de cette croix elle-même, aux bras de laquelle pendait un drap figurant un linceul, la sainte Vierge et saint Jean, le tout sur une masse de pierre en forme de rocher, formait l'ornement principal de ce dernier refuge de la prière, de ce sanctuaire retiré que la piété de nos pères avait toujours réservé au point culminant de l'église, au sommet de la croix, pour cette Vierge-mère, asile suprême des pécheurs les plus désespérés. Enfin, la pensée vint de rendre exclusivement à la mère de Dieu la chapelle qui partout lui est dédiée, qui partout porte son nom.

Pour cela, une belle et riche madone en marbre blanc fut commandée. Et à qui devait-elle l'être de préférence, sinon à celui que la Providence semblait avoir suscité pour ce temps et pour cette œuvre ? Un grand statuaire venait de se révéler au monde profane par les statues d'Oreste réfugié à l'autel de Pallas, d'Alcyon attendant Céix sur le bord de la mer, du Gladiateur mourant, de Minerve enseignant aux hommes l'art de labourer la terre, et au monde religieux par le groupe charmant de Sarah et de Tobie. Cet artiste était Troyen, et Rome venait de lui décerner l'honneur, si envié, du grand prix de sculpture. Tout se réunissait donc pour le désigner au choix de la *Commission* ; et ce fut, en effet, à lui qu'elle s'adressa. Mieux inspiré que les statuaires des deux ou

trois derniers siècles, qui gâtèrent et défigurèrent nos plus beaux monuments gothiques en y introduisant, fort inconvenablement, la peinture, la sculpture et l'architecture grecques, M. Simart a compris qu'une chapelle bâtie dans le treizième siècle demandait une statue suivant le style de cette époque; et son habile ciseau a exécuté la Vierge la plus douce, la plus suave, la plus pieuse qui soit peut-être sortie, depuis au moins trois cents ans, de l'atelier d'un maître.

La Vierge est debout, et son enfant est aussi debout devant elle. Le fils est au premier plan, la mère n'est qu'au second; et sous ce rapport déjà le groupe est éminemment orthodoxe. Les yeux, les pensées, les affections et les mains de Marie tombent et se reposent avec un indicible amour sur le Sauveur du monde; et en le montrant aux fidèles, en le présentant aux hommes, Marie semble leur dire aussi : « Celui-ci est mon fils bien-aimé; écoutez-le, aimez-le, et marchez dans la voie qu'il vous trace, vers le but qu'il vous montre; recevez les bénédictions et les grâces qu'il vous apporte. » La figure de la Vierge est pleine de bonté, de candeur et de mélancolie; elle a un regard dans le passé et un autre dans l'avenir : c'est la Vierge que Siméon, par sa cruelle prophétie, a déjà transpercée d'un glaive; c'est la Vierge qui devine les mystères futurs de la passion de l'Homme-Dieu; c'est la Vierge dont il est dit : *Marie repassait dans son cœur toutes ces effrayantes prédictions*. La seule vue de cette belle madone jette l'âme dans un profond et saint recueillement. Pourtant, malgré son mérite, cette œuvre a été critiquée par l'envie et par l'ignorance dans la ville même où elle devait n'avoir que des admirateurs, n'exciter que de l'enthousiasme. Mais les plus laides chenilles

ne vont-elles pas, de préférence, salir les plus belles fleurs, et celles surtout auprès desquelles le soleil a fait éclore ces insectes hideux ? *Nul n'est prophète dans son pays*, voilà le mot qui explique pourquoi a été critiqué, par quelques-uns de ses compatriotes, l'artiste éminent auquel le gouvernement français a confié l'exécution, pour les Invalides, de la statue colossale, de la figure historique et du tombeau monumental de l'homme prodigieux qui résuma en lui le génie guerrier d'Alexandre, de César et de Charlemagne, le génie législateur de Lycurgue, de Solon et de Justinien.

Néanmoins hâtons-nous de dire que la critique malveillante a donné lieu à une éloquente et judicieuse apologie : une voix d'artiste, une voix d'ami s'est écriée, dans un des organes de la presse locale : « Bien des choses ont été dites déjà sur cette chaste et céleste statue que la chapelle de la Vierge de Troyes conserve comme un trésor. Quelques personnes ont paru ne pas comprendre la forme si svelte, si noblement délicate de la mère du Christ.... L'artiste a compris les exigences de la pensée mystique qu'il avait à interpréter..... Tous ceux qui ont vu cette composition si pleine de tendresse et de sainte grandeur, dans l'atelier de M. Simart et même au Salon, n'avaient qu'une voix pour en exalter la divine beauté. »

« Pour le chrétien suppliant, pour les âmes attristées qui demandent avant tout des consolations et un allègement à leurs souffrances, l'image si suave, si mélancolique et si compatissante de la Vierge des douleurs, n'emprunte-t-elle pas au vague demi-jour des verrières, à leurs teintes douces et mystérieuses, un charme de plus, charme voilé, poétique, surnaturel, et quelque chose, enfin, d'une apparition céleste et immatérielle qui détache de la terre, et

transporte l'âme, sur les ailes de la contemplation et de la prière, en des régions meilleures, vers les divins séjours?

Aussi toute la presse parisienne a loué cette œuvre avec une spontanéité tout indépendante, et un accord bien remarquable et bien rare en pareille matière. Toute la critique sérieuse, représentée par *la Revue des Deux-Mondes*, *la Revue de Paris*, *l'Artiste*, *la Presse*, *le Journal des Débats*, *le National*, *la Démocratie pacifique*, *le Constitutionnel*, etc., avait loué sans réserve, et dans les termes les plus élevés, les plus flatteurs, l'œuvre de notre compatriote. *La Quotidienne* et *l'Univers* avaient proclamé religieuse et saintement poétique cette noble image de la mère du Sauveur.

La Vierge de M. Simart n'est point une femme puissante à la manière de la Vierge de Bouchardon, tant reproduite, hélas ! sur nos autels. La Vierge de M. Simart est cette jeune fille pure et sans tache qui a mérité l'insigne honneur de concevoir et d'enfanter un Dieu, sans que sa ceinture virginale ait été profanée par la main d'un homme, et qui, depuis sa maternité, est encore invoquée sous les doux noms de *Rose mystérieuse*, *Étoile du matin*, *Vierge fidèle*, *Vierge des vierges*. Elle est déjà plus du ciel qu'elle ne tient à la terre (1).

Par la force de son amour pour son fils, elle lit dans l'avenir ; elle pressent les horribles tortures que les hommes ingrats réservent à ce fils bien-aimé, et son regard se

(1) Si nous ne nous trompons pas, M. Simart, qui a fait un assez long séjour en Italie, où il a pu étudier les beaux modèles de l'art chrétien, a exécuté sa statue selon l'admirable type adopté, de préférence à tout autre, par Jean Bellini et par Cima de Conegliano, de l'école de Venise. (Voir ce que nous avons dit au chapitre du Culte de Marie par la peinture, pag. 160 et 162.)

voile, ses lèvres gémissent, et son auguste visage porte l'empreinte de toutes les angoisses du Calvaire. Aussi, déjà toutes les mères peuvent-elles l'implorer, car elles seront comprises. Toutes leurs ardentes prières pour leurs petits enfants trouveront un écho dans ce cœur déchiré ; toutes les douleurs de leur âme auront un refuge dans cette âme ouverte, par ses propres blessures, à toutes les compassions. M. Simart a compris ce nom de Vierge dans toute son acception ; il a voulu que la sienne fût jeune, qu'elle fût pudique, qu'elle fût humble : il l'a donc faite svelte comme une jeune fille qui ne vit que par l'âme, et n'a pas encore subi la fièvre des sens. Il l'a chastement enveloppée d'une longue tunique, dont les plis ne trahissent aucune forme, aucun contour voluptueux. Il lui a donné enfin l'attitude de l'humilité et du respect près du divin Enfant sur les épaules duquel elle ose à peine poser ses mains, tant elle a la conscience de la grandeur future du Sauveur du monde.

« Par une nouveauté heureuse, l'artiste a placé Jésus debout devant sa mère, bénissant le monde de sa main d'enfant, tandis que les mains de la Vierge viennent reposer à peine, et comme craintives, sur les épaules divines.

« En un mot, cette statue est une œuvre d'un cachet religieux vraiment grand, vraiment saint (1).

Par plus d'une raison et pour plus d'un motif, nous avons cru devoir nous étendre, comme nous venons de le faire, sur cette création vraiment admirable, et bien digne de l'édifice majestueux qu'elle décore.

Artistes, hommes de génie, vous que le Dieu des sciences

(1) Gustave Eyriès, *Propagateur de l'Aube*, 29 et 30 août 1845, 15 avril 1846.

a daigné favoriser d'un don extraordinaire, d'un esprit élevé et d'une main heureuse, ne vous laissez pas ébranler et encore moins abattre par les stupides censures et par les attaques jalouses de l'envie, de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Souvenez-vous des entraves, des peines et des affreux déboires que rencontrèrent, dans le cours de leur glorieuse carrière, le Poussin, le Tintoret, le Corrége, Zampieri, le Guerchin, Murillo, Puget, Pigalle, et tant d'autres dont la liste, hélas ! trop longue, jette l'âme dans un sentiment d'indicible tristesse. Allez, allez au but vers lequel vous êtes entraînés par la puissance irrésistible de votre sublime vocation, et prenez pour devise ces paroles si encourageantes :

A vaincre sans obstacle on triomphe sans gloire !

Accomplissez votre œuvre ; réalisez par le pinceau, par le burin, par le ciseau, vos nobles conceptions ; prenez un libre essor, et planez d'un vol hardi, d'un vol audacieux, dans les régions illimitées de ce beau qui n'est autre chose, comme l'a dit Platon, que la splendeur du vrai (1).

Non, non, nous ne sommes pas de ceux qui, dans les arts chrétiens, dans la peinture, dans la sculpture, dans la musique, dans la poésie, dans l'éloquence, dans la littérature religieuse, ne veulent que le fond, sans tenir compte de la forme. Sans doute, et sur toute chose, peintres, graveurs, statuaires, imprégnez-vous, pénétrez-vous de l'idéalisme chrétien ; étudiez, imitez et appropriez-vous les œuvres et les pensées du moyen-âge ; animez vos statues, animez vos tableaux de cet esprit de vie, et de vie sainte et céleste, que donnaient à leurs toiles, à leurs

(1) Pulchrum est veri splendor.

fresques , à leurs pierres, les pieux *picoteurs*, les humbles et sublimes *imaigiers* des treizième, quatorzième et quinzième siècles. Mais ne négligez pas la forme ; profitez des progrès qu'ont fait faire à cette importante et belle partie de l'art les Michel-Ange, les Raphaël, les Titien, les Goujon, les Coustou et les Germain Pilon. Plusieurs s'en vont de nos jours exaltant sans cesse l'idée, et dédaignant la forme ; ne vous laissez pas séduire par leurs doctrines exagérées et fausses. Dieu n'est-il pas l'auteur des formes aussi bien que des substances ? n'a-t-il pas fait les corps avec toutes leurs qualités , avec tous leurs agréments, aussi bien que les âmes avec toutes leurs facultés ? n'a-t-il pas répandu à pleines mains la beauté sur toutes les créatures, sur les étoiles du ciel et sur les fleurs de la terre, sur l'ange et sur l'oiseau-mouche ? Toutes les œuvres du Très-Haut n'ont-elles pas, au suprême degré, et le fond et la forme ? Voilà pourquoi elles sont parfaites, *Dei perfecta sunt opera* (1). Imitiez-les, autant que cela est possible à l'homme. Que le sentiment chrétien soit dans toutes vos compositions sacrées, mais qu'il y soit avec toute la perfection dont l'art humain est capable. C'est alors seulement qu'elles seront vraiment dignes du christianisme, de cette religion divine qui veut que, à l'exemple de Dieu, nous fassions bien toutes choses.

Vous donc en particulier, statuaires et graveurs, prenez l'harmonieuse beauté de l'art antique, la perfection anatomique de Michel-Ange, le feu, l'énergie et la grâce de Canova, le goût sage et délicat, le dessin pur, les attitudes vraies, pathétiques et nobles, les draperies riches, élégantes et moelleuses de Nicolas Coustou, la majesté

(1) Deut., 34, 4.

grandiose du baron Bosio, la douceur angélique, l'expression calme et céleste de nos vieilles statues gothiques; alliez l'heureux choix des sujets de Bouchardon à la piété solide et mâle de René Charpentier et des *imaigiers* d'autrefois; et vous aurez produit des œuvres impérissables, des œuvres qui porteront le témoignage de votre foi et de votre génie jusqu'aux derniers jours du monde.

Oui, quelle que soit la valeur des toiles et des fresques les plus justement renommées, ces toiles et ces fresques, surtout dans les pays et dans les lieux humides, ne braveront pas à tout jamais l'action dissolvante des temps. L'intempérie de l'air, l'humidité du sol, ont déjà altéré et même anéanti bien des chefs-d'œuvre de peinture tant ancienne que moderne.

« La sculpture, au contraire, brave la durée des âges; les siècles la respectent et coulent en silence auprès d'elle, sans lui donner la plus légère atteinte. Ses chefs-d'œuvre survivent aux empires. Tout s'use, tout se détruit; la sculpture seule est immortelle. Ni le fer, ni la flamme, ni la rage des barbares, n'aura aucun pouvoir sur le bronze et l'airain. Enfermées comme des tombeaux dans les souterrains, ensevelies sous les ruines des temples et des palais, cachées au sein de la terre, les statues de pierre et de marbre en sortiront un jour, pour faire l'admiration des barbares eux-mêmes et de toute la postérité (1). »

En effet, à moins, ce qu'à Dieu ne plaise, à moins qu'un vandalisme brutal et sacrilège ne vienne se ruer encore, la massue à la main, sur les plus riches produits de la sculpture religieuse, ces admirables produits iront, avec la

(1) Extrait d'un discours en faveur de la sculpture. — Petit séminaire de Troyes, 1825.

religion qui leur aura donné naissance, aux siècles les plus reculés ; et ils ne périront que quand le ciel et la terre seront changés eux-mêmes en une nouvelle terre et en de nouveaux cieux.

Ajoutons que les statues, les bas-reliefs, les sculptures de décoration, s'harmonisent bien mieux encore que les tableaux avec nos églises catholiques, et surtout avec les temples construits dans le style ogival. C'est ce que nous disait un jour une autorité non suspecte, un élève distingué de Vincent, de Gérard et du baron Gros (1).

Et puis, aux œuvres des peintres il faut nécessairement des toits, des voûtes qui les protègent et les renferment. Mais les madones du sculpteur peuvent vivre en plein air, sous la seule voûte des cieux, et voir, sans accident, passer les vents et les orages. Du haut de leur piédestal, placé avec honneur au frontispice de nos temples ou au sommet d'un promontoire, ces madones peuvent dire durant des siècles entiers, comme celle de la Dalbade, à Toulouse :

Chrestien, si mon amour est en ton cœur gravé,
Ne diffère en passant de me dire un *Ave*.

Du fond de leurs niches creusées dans le bois ou dans la pierre, les madones du statuaire peuvent voir et bénir le petit enfant qui joue, le vieillard qui mendie, le laboureur qui va aux champs ou en revient, la jeune fille qui souffre et languit, l'épouse malheureuse qui passe en essuyant ses larmes, le gai cortège de la fiancée et le triste convoi des morts. Oh ! bénissons, bénissons le ciseau du sculpteur qui multiplie pour nous, et qui met de place

(1) M. Arnaud, peintre et archéologue remarquable, directeur de l'Ecole de dessin, inspecteur des monuments historiques du département de l'Aube, et auteur des premières livraisons du *Voyage archéologique* dans le même département.

en place, sur le chemin si rude et si escarpé de la vie, l'image douce et sereine de la Vierge consolatrice !

Et puis disons encore, avant de finir ce chapitre, que la statuaire a aussi sur l'art de la peinture une incontestable supériorité pour la représentation de la Vierge en particulier. Nous avons vu bien des madones peintes avec talent et par des mains habiles : eh bien ! aucune de ces Vierges ne nous a parlé au cœur comme celle de M. Simart, et celle qui est destinée à la chapelle de la Vierge de Notre-Dame de Lorette, à Paris.

Un peintre de beaucoup de goût, qui était avec nous dans cette dernière église, et auquel nous avons sur ce point communiqué nos pensées, nous a avoué, de la meilleure foi du monde, qu'il les partageait avec nous.

Nous ne nous arrêterons pas à rechercher pourquoi la sculpture réussit mieux, selon nous, que la peinture, à rendre les traits de Marie par une image plus frappante. Mais nous profiterons de cette observation pour engager les statuaires à enrichir, à ennoblir, à immortaliser et à sanctifier leur art et leur ciseau, en demandant souvent à la pierre, au bois, au bronze, à l'ivoire, au marbre, la figure plus qu'angélique de Notre-Dame, et surtout de Notre-Dame de Pitié. Aux peintres, l'Assomption, l'*Incoronazione* ! mais aux sculpteurs, la Compassion, la *Pietà* ! Aux peintres, les joies et l'abondante lumière du ciel ! mais aux sculpteurs les souffrances et les épines de la terre ! A la peinture, Marie environnée d'une nuée d'esprits célestes, assise sur un trône et rayonnante de clarté ! à la sculpture, Marie debout sous les bras de la croix, ou tenant sur ses genoux le corps glacé de son fils !

Mais, grâce au ciseau et au burin des artistes chrétiens, grâce aux travaux et aux prodiges de la statuaire et de la

gravure, l'image de la Vierge est partout; elle domine dans nos églises les retables de nos autels; elle couronne dans nos chambres l'horloge qui nous indique la marche rapide du temps; elle orne chez le riche l'élégant trumeau de marbre; et dans l'humble maison du pauvre on la voit sur la planche de chêne que noircit la fumée de l'âtre.

La gravure la reproduit dans toutes les dimensions et sous toutes les formes pour nos livres et pour nos maisons. L'enfant qui épelle ses lettres, ainsi que la grande dame aux heures illustrées, peuvent la contempler sous des traits différents. Finiguerra, Callot, Morghen, Massart, Albert Durer, Deveria et mille autres ont, par leur burin pieux, élégant et facile, multiplié à l'infini la sainte figure de Marie, tantôt sous un emblème et tantôt sous un autre. Ici, c'est une Vierge pudique, humble et pensive; là, c'est une mère qui allaite l'Enfant-Dieu, né de son sein; ailleurs, c'est une reine assise sur un trône, le front couronné d'étoiles; ou bien encore c'est une avocate suppliante qui demande à mains jointes grâce pour ses enfants de la terre. Partout et toujours, c'est celle dont la seule vue répand dans l'âme un baume adoucissant.

Vous qui l'aimez, vous êtes heureux de trouver parfois son image sur les objets qui semblent les plus étrangers à son culte.

N'est-ce pas la gravure encore qui porte, de nos jours, l'image de Marie sur tant de cœurs chrétiens? Ah! qu'elle les conserve purs! qu'elle en bannisse les orages, et qu'elle y répande la paix et la sérénité!

III.

CULTE DE MARIE PAR LA PEINTURE.

Partout la palette du peintre a jeté sur la toile sa douce et pudique figure.
Livre de Marie, p. 7.

Si l'architecture, s'appuyant sur une tradition que nous avons mentionnée en son lieu, et que nous avons depuis trouvée encore relatée dans *la Vierge*, de M. l'abbé Orsini (1), revendique à son profit l'honneur d'avoir élevé à la mère de Dieu un temple dès son vivant et avant même que cette Vierge eût échangé notre désert pour l'éternel Éden, la peinture n'est pas moins fondée, elle l'est même bien davantage, à réclamer, dans l'intérêt de sa gloire propre, le privilège d'avoir consacré ses pinceaux, son art et ses talents à la reproduction des traits de l'auguste Vierge, alors même que cette Vierge était encore, parmi les filles et les femmes de la terre, *comme le lis parmi les épines* (2).

Le savant Lambécius parle d'une image de la Vierge qu'une main mortelle n'aurait point faite, mais qui aurait été l'œuvre d'une puissance invisible : suivant lui, elle était peinte d'une manière indélébile sur une colonne de l'église bâtie à Lydda, ou Diopolis, en l'honneur de Marie, mère de Dieu. Au huitième siècle, Germain, patriarche

- (1) *La Vierge*, II, pag. 19.

(2) *Cant.* II, 2.

de Constantinople, aurait fait exécuter une copie de cette image ; et, si l'on en croit la légende, ce portrait miraculeux aurait traversé la mer pour échapper aux fureurs des iconoclastes ; il serait venu se réfugier auprès du pape Grégoire III pour y trouver un asile ; puis, après la persécution, il serait de lui-même, et par un nouveau prodige, retourné à Constantinople (1).

Mais une tradition qui paraît bien plus authentique, car elle est bien plus générale, et semble avoir pour elle les autorités les plus saintes et les plus respectables, c'est celle qui fait de saint Luc le premier peintre de la Vierge, et qui lui attribue environ sept tableaux représentant la mère du divin Rédempteur. C'est un de ces tableaux que porta saint Grégoire dans la fameuse procession qui mit fin à la peste dont Rome était désolée, et c'est ce même tableau que porta aussi Grégoire XVI, dans les rues de sa ville pontificale, lorsque le choléra vint y renouveler à la fois, en 1832, et les ravages et le prodige de l'année 604. Ce tableau est, dit-on, à Sainte-Marie Majeure.

Voici comment le poète Schlegel décrit, avec sa pieuse et riche imagination, la manière dont saint Luc fit le premier portrait de la mère de Dieu :

« Saint Luc eut un songe : « Va, lève-toi, et hâte-toi de faire le plus beau des portraits. Peinte par ta main, la mère de Dieu doit un jour rayonner d'un vif éclat aux yeux de tout le monde chrétien. »

« Il s'arrache au sommeil matinal, et la voix retentit encore à son oreille. Il s'élance de sa couche, s'enveloppe de son manteau, et part avec ses couleurs, son pinceau et sa palette.

(1) *Le Culte de la sainte Vierge*, pag. 655.

« Il marche d'un pas silencieux, aperçoit bientôt la chaudière de Marie, et frappe à la porte sacrée au nom du Seigneur. La Vierge ouvre, reçoit le peintre avec bonté, et lui adresse des paroles amicales.

« Vierge, dit-il, honore de ta faveur le faible talent que Dieu a daigné m'accorder. Oh ! que mon art serait béni, s'il m'était permis de peindre ta sainte figure ! »

« Elle répond avec modestie : « Oui, quand elle m'a retracé l'image de mon fils, ta main a porté la joie dans mon âme. Chaque jour encore il me sourit, quoiqu'il goûte le repos et la félicité dans les célestes régions.

« J'ai encore l'humble extérieur de la femme : bientôt néanmoins tombera cette enveloppe terrestre que je méprisai même dans ma jeunesse. L'œil qui voit tout sait bien que jamais je ne me considérerai dans un miroir. »

« — Ce qui plut en toi au Seigneur, ce n'est point cette fleur éphémère, jouet des années fugitives. O toi la plus heureuse des femmes, toi seule ne vois pas le pur éclat de la beauté qui brille sur ton visage ! mais permets que les autres l'admirent.

« Songe combien il sera consolant pour les fidèles de pouvoir, lorsque tu auras depuis longtemps abandonné la terre, prier devant ton image ! Quelque jour, ta gloire sera célébrée par toute langue ; le petit enfant qui bégaye et le vieillard décrépît te supplieront d'intercéder, là-haut, pour eux.

« — Hé quoi ! puis-je prétendre à une si grande récompense ? Je n'ai pu sauver de la croix mon fils chéri. Matin et soir, dans une prière fervente, je fléchis le genou devant le Père de toute grâce.

« — O Vierge, ne diffère pas davantage ! Il m'a envoyé

un songe, et m'a ordonné de te peindre : peinte par ces mains, la mère de Dieu doit rayonner d'un vif éclat aux yeux de tout le monde chrétien.

« — Eh bien, me voilà prête. Mais, s'il est possible, renouvelle ces joies que je goûtai jadis; rappelle cet heureux temps où mon enfant, ma douce félicité, jouait sur le sein de sa mère. »

« Saint Luc met la main à l'ouvrage; puis, en présence de son tableau, ses yeux attentifs observent exactement tous les traits. Une vive lumière remplit l'appartement, et des anges entrent et sortent, agitant leurs ailes mystérieuses.

« Quelques-uns d'eux s'empressent autour du peintre : l'un lui présente les pinceaux, l'autre broie les couleurs. Pour la seconde fois on voit, sur les genoux de Marie, un Enfant-Jésus, choisi par le peintre, au milieu de ces anges, qui tous avaient ambitionné ce choix glorieux.

« L'ébauche était achevée. La nuit interrompit le travail du peintre ; il posa son pinceau : « Je ne puis le terminer aujourd'hui, dit-il; attendons que tout soit sec, alors je reviendrai. »

« Quelques jours s'écoulaient; saint Luc frappe de nouveau à la porte de la chaumière; mais la douce voix qui l'avait si bien accueilli ne lui répond plus : il entend une voix étrangère.

« L'épouse de Dieu s'était endormie comme s'endorment les fleurs quand le soir épanche la rosée. On voulut l'ensevelir..... mais, brillante de gloire et de lumière elle était montée au ciel en présence des apôtres.

« Étonné et joyeux, saint Luc jette les yeux de tous côtés ; mais ses regards, élevés vers les cieux, ne peuvent y pénétrer; et quoique l'image de Marie remplisse son es-

prit, il craint de porter la main au tableau. Le portrait n'est point achevé.

« Quoique inachevé, il fait les délices de tous les fidèles, et éveille dans tous les cœurs de pieux sentiments. Des pèlerins accourent des contrées voisines et lointaines, et tous ceux qui voient la Vierge modeste reçoivent dans leurs âmes de sublimes bénédictions.

« Ce portrait fut copié mille fois, et tous les chrétiens virent Marie avec les traits que saint Luc avait peints. Cette faible esquisse devait contenter la piété et l'amour d'une longue suite de générations (1). »

La main des anges, et une de celles que Jésus-Christ avait choisies pour écrire son Évangile, étaient seules dignes, en effet, de tracer la première esquisse du portrait de Marie vivante. Un ange et un évangéliste, voilà donc les deux premiers peintres de la très-sainte Vierge !

Mais, sortant du domaine de la légende, de la tradition et de la poésie, demandons maintenant à l'histoire quel culte la peinture a rendu, par son art et par ses inspirations, à la Vierge toute belle, à la Vierge type et modèle de toute beauté créée.

Quel culte la peinture a rendu à Marie ? Mais ce culte est partout, dans les plus riches basiliques comme dans les plus pauvres chapelles, dans les palais des rois comme sous le chaume du bûcheron, dans les musées des nations comme dans l'alphabet de l'enfant. Il n'y a pas une ville, pas un hameau, pas une église, pas une maison catholique, pas un livre de prières, si modeste qu'il soit, où nos yeux ne rencontrent, avec un doux plaisir, une image de la Vierge-mère. Entre les toiles impayables

(1) *Livre de Marie*, 2^e vol., pag. 155.

du divin Raphaël, toiles que les peuples se disputent et achètent au poids de l'or, et les misérables produits de la fabrique de Pélerin, à Épinal, quelle multitude incalculable de portraits de la Vierge ! La toile, le bois, la pierre, le papier, le parchemin, les étoffes, le verre, le cuivre, la porcelaine, reçoivent et reproduisent sans cesse la sainte effigie de Marie.

Oh ! qui nous donnera de pouvoir énumérer avec âme et talent seulement quelques-uns des chefs-d'œuvre que la peinture a produits à la gloire de la mère admirable ? Qui nous donnera de pouvoir, sans fatiguer nos lecteurs, nommer seulement quelques-uns des artistes fameux qui se sont immortalisés en lui consacrant leurs pinceaux ? Qui nous donnera de citer, avec quelque intérêt, les provinces, les cités, les bourgades mille fois heureuses qui possèdent une ou plusieurs de ces Vierges ravissantes, devant lesquelles la science aussi bien que la foi, l'art comme la piété, se prosternent, à l'envi, avec un profond respect ?

Ah ! déjà bien des fois, dans le cours de cet ouvrage, nous avons eu à gémir de notre peu de talent. Mais plus nous avançons, et plus nous sentons les entraves de notre inhabileté. Ici surtout, ce sentiment nous domine à tel point, que s'il n'y avait pas pour nous une nécessité de poursuivre, nous ne ferions plus un pas dans la carrière difficile, épineuse, ardue, où nous avons mis le pied, et dont nous sommes si loin encore d'avoir atteint le terme.

Mais, à défaut de lumières qui nous soient propres et personnelles, nous emprunterons celles des autres, et nous dirons avec un poète :

Comme la jeune abeille en nos jardins éclore ,

De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

MM. Rio, Dumas, Égron, Montalembert, seront nos guides et nos maîtres : nous ne serons que leur écho dans nos appréciations des artistes et de leurs œuvres. Nous puiserons surtout dans l'ouvrage intitulé *de la Poésie forme de l'art*, livre, a dit M. le comte Charles de Montalembert, d'un bon et solide catholicisme, d'une foi complète et courageuse, d'une science approfondie et tout à fait originale ; véritable inventaire des riches produits du génie chrétien des peintres italiens pendant les deux ou trois siècles qui précédèrent l'époque fatale de la renaissance du paganisme dans les mœurs, les arts, les lettres et les sciences (1).

C'est en nous étayant de ces autorités que nous allons, aussi rapidement que possible, passer en revue, dans ce chapitre, quelques-unes de ces compositions si belles et si nombreuses, relatives à la Vierge, que des peintres célèbres nous ont laissées, où les mêmes sujets, selon la double inspiration de la foi et du génie, se sont reproduits tantôt naïfs et sublimes, tantôt gracieux ou pleins de noblesse, tantôt mystiques ou vulgaires : œuvres d'artistes fougueux et féconds qu'emportait une imagination ardente ; d'artistes mélancoliques et tendres qui se vouaient aux douleurs de la Vierge ; d'artistes gracieux qui se complaisaient à caresser, à perfectionner les traits d'une petite madone, tandis que d'autres couvraient leur vaste toile de plusieurs personnages : tant ce texte est inépuisable ! tant cette source de beauté est toujours pleine pour qui sait y puiser (2) !

(1) *Du Vandalisme et du Catholicisme dans l'art.*

(2) *Le Culte de la sainte Vierge*, pag. 655.

Nous n'en doutons pas : une des plus saintes distractions, pour ne pas dire une des œuvres les plus pieuses des chrétiens dans les catacombes, dut être de copier souvent les vénérables traits de la mère de Dieu, tels que les leur avait transmis le peintre-évangéliste. Aussi, selon M. Rio, le berceau de la peinture chrétienne est le même que celui de la sculpture, et se perd également dans l'obscurité de ces demeures souterraines, où les premiers fidèles se préparaient à la mort auprès du tombeau de leurs frères et parmi leurs ossements sacrés. En effet, on rencontre fréquemment des images de la Vierge dans les peintures des catacombes et dans les mosaïques des anciennes églises de Rome, sur les bas-reliefs des sarcophages, et jusque sur les verres peints qui servaient à la célébration des agapes (1).

Vénérables linéaments, les *fin*s connaisseurs vous méprisent; ils ne parlent de vous qu'avec un sourire de pitié; ils ne vous traitent que d'ébauches informes et grossières, d'esquisses indignes de l'art, indignes du catholicisme. Mais, vous nous êtes chers, à nous qui sommes restés fidèles, d'esprit comme de cœur, aux saintes croyances de nos aïeux, et à cette foi antique dont vous fûtes le premier symbole et la première expression; vous nous êtes chers, parce que vous êtes l'œuvre des confesseurs et des martyrs qui ont souffert pour Jésus-Christ; vous nous êtes chers, parce que le sang de ces héros sublimes a quelquefois jailli sur vous; vous nous êtes chers enfin, parce que vous êtes le plus vieil héritage que nous aient transmis nos pères dans la foi en Jésus-Christ et dans la dévotion à son auguste mère : vous êtes comme autant de

(1) *De la Poésie forme de l'art.*

formules matérielles et permanentes de leurs actes de foi, d'espérance et d'amour. Sous vos traits indécis, timides et imparfaits, nous découvrons leur pensée mise à nu, ou revêtue de sa plus simple expression ; pensée naïve, attendrissante ou héroïque ; pensée d'amour, de sacrifice, de rédemption, d'éternité ; pensée vivante dans tous les cieux et dans tous les temps ; pensée féconde pour vivifier l'art à sa naissance , et pour le régénérer quand il décline (1).

L'avènement du grand Constantin, en rendant à l'Église la paix et le bonheur, donna à la peinture chrétienne, jusque-là enchaînée, un immense développement. Au lieu d'être resserrée dans l'étroite et obscure enceinte des catacombes, elle eut tout l'empire romain pour théâtre. De vastes basiliques élevées à Rome, à Constantinople et dans les principales villes des provinces d'Europe et d'Asie, offrirent au pinceau des artistes chrétiens des surfaces infiniment plus étendues que celles dont ils avaient pu disposer jusqu'alors.

Après l'image du Christ, celle de la Vierge surtout exerça leur talent.

Quel que soit l'auteur véritable des portraits de la sainte Vierge attribués par la tradition à l'évangéliste saint Luc et même à des anges du ciel, l'histoire nous apprend qu'il y eut de très-bonne heure des images de Marie, puisque, comme nous l'avons dit et comme le rapportent plusieurs écrivains fort graves, elle était peinte sur une des colonnes de la belle église de Lydda, que lui avait dédiée, dit-on, saint Jean, son fils adoptif.

La cathédrale d'Antioche possédait aussi une image de la mère de Dieu, à laquelle cette Vierge avait, assu-

(1) *Ibid*, p. 5.

rait-on, attaché de grandes grâces, et qui devint si célèbre, que l'impératrice Pulchérie la fit venir à Constantinople, où elle bâtit une église magnifique pour la placer. Ce portrait fut considéré comme le *Palladium* de l'empire. On l'appela νικητοίων (qui procure des victoires); et les empereurs, entre autres Jean Zimiscès et les Comnène, l'emportaient à l'armée, d'où il était ramené sur un char de triomphe attelé de magnifiques chevaux blancs. Dans les grandes solennités, on sortait cette image miraculeuse de l'église des Guides, où elle était gardée avec un soin jaloux et des précautions infinies. Le peuple saluait toujours sa présence par des cris de joie et des transports de louanges (1).

Édesse eut aussi, dès le premier siècle, son église de Notre-Dame ornée d'une image miraculeuse (2).

Mais les deux plus célèbres de l'Asie Mineure étaient celles de Dydinie, où saint Basile allait prier pour l'Église affligée pendant le règne de Julien, et celle de Sosopolis, image peinte sur bois, d'où suintait une huile merveilleuse qui opérait les guérisons surprenantes dont il fut question au concile de Nicée (3).

Et, pour qu'il ne manquât rien à la gloire de ce culte des images de Marie, Dieu voulut qu'il eût aussi ses martyrs. Sous Constantin Copronyme et sous Léon son fils, sous Léon l'Isaurique, on vit les catholiques, fidèles aux traditions de l'Église, jetés, à tas, dans le Bosphore de Thrace, ou battus de verges jusqu'à la mort, pour avoir allumé des lampes devant une madone domestique, prié

(1) *La Vierge*, II, 60.

(2) *Ibid.*, 30.

(3) *Ibid.*, 32.

auprès de la croix de Notre-Seigneur, ou fléchi le genou en passant à côté d'un saint (1).

Mais la persécution, au lieu d'anéantir cette dévotion, lui donna une vie et une ardeur nouvelles, et, plus que jamais, la main des peintres et des sculpteurs multiplia l'image vénérée de Marie.

Dans l'origine on la représentait seule, assez ordinairement debout, la main sur la poitrine, et les yeux élevés vers le ciel. Ce ne fut guère que vers le commencement du cinquième siècle (après le concile d'Éphèse, tenu en 431) qu'on la peignit assise sur un trône, avec l'Enfant-Jésus sur ses bras ou sur ses genoux.

Dans les anciennes mosaïques de Rome, dont Ghirlandajo disait que c'était là la vraie peinture pour l'éternité, et auxquelles Raphaël lui-même a quelquefois demandé des inspirations, la Vierge est constamment vêtue en matrone romaine. On en trouve un exemple très-ancien, le plus ancien peut-être, dans une chapelle de l'église de Sainte-Praxède, à Rome.

Enfin paraît le treizième siècle!... Ce fut alors que la poésie chrétienne, qui surabondait dans les âmes, vint revêtir la forme nouvelle et progressive de l'art moderne que le moyen âge avait si laborieusement enfanté; ce fut alors que se formèrent en Italie ces écoles de peinture qui, avec des traditions régulières transmises d'une génération à l'autre, dotèrent le catholicisme d'innombrables merveilles.

Et ici que nous sommes heureux, dans notre zèle incessant pour la gloire de Marie, d'avoir à te signaler et à te saluer comme le berceau de la peinture chrétienne d'Italie dans ce treizième siècle, ô toi, ville de Sienne, qui t'honorais du titre de *cité de la Vierge*, et qui aimais à

(1) *Ibid*, 63.

te placer sous son patronage spécial ! Le vieux Guido, Pietro Lorenzetti, Manno di Simone, Sano di Pietro, Taddeo Bartoli, Gregorio da Siena, Hieronimo Benvenuto, et Matteo son oncle, Bernardino Fungai, Antonio Razzi et Diotisalvi, presque tous ces enfants, composent la première école de la grande peinture religieuse que l'Italie vit éclore à cette époque mémorable. Ils sont comme les pères de cet art qui depuis s'éleva si haut ; ils forment la première pléiade des artistes célèbres qui sont venus à leur suite, et qui ont demandé la gloire et l'immortalité à leurs pinceaux inspirés. Tes églises de Saint-Dominique, de San-Spirito, de Saint-Clément et de Saint-Sébastien in Camollia, ton hospice della Scala, ton palais public, ton académie et le couvent des frères del Carmine, dans tes murs, possèdent, selon l'ordre des temps, les premières richesses dont l'art puisse se glorifier. O ville de la Vierge, c'est dans ton enceinte vénérable qu'il faut aller admirer le premier tableau à date certaine de toute l'Italie moderne ; c'est dans ton enceinte vénérable qu'il faut aller contempler et cette Vierge entourée d'anges et de saints, assise sur un trône et sous un vaste baldaquin porté par ces célestes protecteurs, tandis que deux anges agenouillés lui présentent des corbeilles de fleurs, production éminemment grandiose et catholique ; et cette autre madone environnée d'anges musiciens, tous charmants ; et cette Vierge *assunta*, représentée dans un médaillon de séraphins, oblong comme le calice d'une fleur dont les ailes des anges formeraient les pétales... Ville de Marie, sois fière de tous ces trésors, de tous ces titres de gloire !

Après toi nous nommerons Florence, Florence la cité des fleurs, dédiée comme toi à Marie, et qui a pris pour son symbole la fleur qui plaît le plus à cette Vierge sans

tache, la fleur qui le dispute à la blancheur de la neige.

Environ un demi-siècle après l'école de Sienne, naquit l'école primitive de Florence.

Cette première série nous donne les noms de Cimabue, de Giotto, le vrai restaurateur de l'art, de Taddeo Gaddi, du doux et tendre Agnolo, son fils, du pieux Buffalmaco, et du grand Orgagna, liste courte, mais brillante!

Cimabue avait déjà fait un grand tableau représentant la Vierge assise sur un trône, avec l'Enfant-Dieu sur ses bras. Mais, voulant traiter ce sujet dans de plus vastes proportions, il entreprit un tableau qui, de nos jours, orne encore, à Florence, un sanctuaire de la Vierge, Santa-Maria Novella.

Voici ce que Vasari raconte au sujet de cette œuvre. L'anecdote fait trop d'honneur à l'œuvre et à l'artiste, elle va trop bien au sujet que nous traitons, pour que nous lui refusions une place dans ce chapitre.

Tandis que Cimabue mettait la dernière main à cette composition, le roi Charles d'Anjou vint à passer par Florence. Il demanda à être conduit chez Cimabue, dont la réputation était déjà fort répandue. Le peintre n'avait encore montré son ouvrage à personne; mais tout le monde savait qu'il donnait son temps et ses soins à une toile mystérieuse qui avait tout son amour, et qui refléterait tout son génie novateur. Pour profiter de l'occasion que leur donnait le prince de voir enfin cette œuvre, les habitants, hommes et femmes, accoururent si nombreux et si joyeux à la maison de Cimabue, que le quartier où elle était en prit dès lors le nom de *quartier de la Joie* (borgo Allegri); et le jour où ce tableau fut porté en pompe à l'église, le peuple le suivit processionnellement au son des instruments, et en faisant retentir l'air d'acclamations d'enthous-

siasme. Sans doute que le mérite de cette composition, son caractère sévère, le charme tout à fait nouveau du coloris, la dignité imposante dont elle est empreinte, et ses magnifiques dimensions, qui surpassaient tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, furent bien pour quelque chose, et même pour beaucoup, dans ces démonstrations de joie; mais nul doute aussi que la dévotion populaire des Florentins envers la mère de Dieu, et le bonheur de la voir représentée par la peinture comme jamais elle ne l'avait encore été jusque-là, n'aient contribué pour beaucoup aussi à l'allégresse générale.

A Cimabue succéda Giotto, son élève. Ce fut lui qui brisa définitivement les types byzantins; il changea l'art de fond en comble en le faisant latin, de grec qu'il était jusqu'à lui. Son œuvre capitale est un hommage à la Vierge : ce sont les grandes fresques de la chapelle de l'Arena, où se trouvent douze sujets de la vie de Notre-Dame, dont plusieurs sont, sans contredit, de la plus grande beauté. Son tableau le plus authentique, le seul où il ait mis son nom, est à Florence, dans l'église de Santa-Croce; il représente le couronnement de la Reine du ciel.

Le célèbre Pétrarque légua, par testament, au seigneur de Padoue, comme l'objet le plus digne de lui être offert, une madone de Giotto, dont les ignorants, dit-il, ne comprennent pas la beauté, mais devant laquelle les maîtres de l'art restent muets d'étonnement (1).

Les maîtres de l'art, et surtout les enfants de Marie, admirent encore, comme produits de cette riche école, le

(1) Quia ego nihil aliud habeo dignum te, mitto tabulam meam beatæ Virginis, operis Jocti, pictoris egregii..... in cujus pulchritudine ignorantes non intelligunt, magistri autem artis stupent.

beau tableau de Taddeo Gaddi, élève de Giotto, son filleul et son disciple de prédilection. Ce tableau, que l'on voit dans une des chapelles de l'église de Santa-Croce, à Florence, est aussi remarquable par sa beauté que par son étendue : c'est la représentation d'une légende tirée de l'histoire de la sainte Vierge : dans le compartiment supérieur, on aperçoit un berger qui semble préluder sur sa flûte, pendant que ses brebis s'abreuvent à une source voisine. Dans le compartiment inférieur, sainte Anne accueille saint Joachim, à son retour, avec une cordialité touchante ; d'un côté, c'est la naissance de la Vierge, et les caresses dont elle est l'objet sont admirablement rendues ; de l'autre, c'est son mariage, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la naïveté et la grâce, unies au mouvement et à la variété des physionomies.

Un autre peintre de cette école, le fils de Taddeo Gaddi, l'aimable et bon Agnolo, a laissé, comme monument de sa piété envers Marie, outre une belle madone que possède la riche Académie de Florence, les peintures à fresque de la chapelle de la sainte Vierge dans la cathédrale de Prato, chapelle dans laquelle l'habile et pieux artiste a peint, dans treize compartiments, malheureusement retouchés depuis par une main ignorante, outre l'histoire de la sainte Vierge depuis sa nativité jusqu'à son assumption, la légende relative à la ceinture que, dit-on, elle détacha en s'élevant vers le royaume de son fils, et qui, des mains de saint Thomas, passa dans celles d'un habitant de Prato, devenu, à la suite de la première croisade, l'époux de la fille d'un prêtre grec qui était resté le dépositaire de ce précieux trésor.

Pour dernières productions de cette grande école en ce qui concerne la Vierge, nous nous bornerons à citer

encore une *Incoronazione* de Buffalmaco à Sainte-Marie de Florence, et une apparition de la Vierge à saint Bernard, que l'on va admirer dans l'Académie de cette ville, et qui est une des plus belles œuvres du célèbre Giotto; et enfin l'Annonciation avec vingt-sept saints, un des plus riches trésors de l'Académie de Florence, et que l'art et la piété doivent au pinceau plein de grâce, d'énergie et de fécondité de l'illustre André Orgagna, qui a mérité d'être appelé le Michel-Ange de son siècle, à cause de sa suprématie simultanée dans la peinture, l'architecture et la sculpture; mais avec cette différence qu'il a toujours été aussi chrétien dans ses œuvres que Michel-Ange a été païen; et qu'il a ouvert dans l'art une ère de pure et pieuse beauté, tandis que Michel-Ange en ouvrit une d'exagération anatomique et de décadence morale (1).

Maintenant quels noms et quels chefs-d'œuvre demanderons-nous, pour la gloire de Marie, à cette seconde école florentine appelée naturaliste, parce que, s'éloignant plus que sa sœur aînée, ou, si l'on veut, sa mère, de l'idéalisme chrétien, elle se rapproche davantage de la nature, elle demande moins à la foi, à la pensée, et plus à la vue et aux sens? Quels noms et quels chefs-d'œuvre lui demanderons-nous? Mais tous les artistes dont elle se compose ont travaillé pour la Vierge, et ont laissé en son honneur des toiles admirables.

(1) Nous parlons et nous parlerons souvent dans ce chapitre d'après M. Rio, sans partager pour cela tout à fait ses sentiments, qui sont, selon nous, trop exclusifs. Pour lui, l'idée est presque tout; la forme, presque rien. Pour nous, l'idée est beaucoup, la forme est beaucoup aussi. A nos yeux, l'apogée de l'art est dans la réunion et dans la perfection de l'idée et de la forme. La forme sans l'idée n'est rien; l'idée sans la forme est peu de chose. L'idée et la forme réunies et bien rendues, voilà le triomphe de l'art.

Paolo Uccello, le chef de cette école, a orné, à Florence, deux églises de la Vierge, la cathédrale et Santa-Maria Novella.

Lorenzo Ghiberti a composé les cartons des vitraux de la coupole de Sainte-Marie des Fleurs.

Son élève, Andrea del Castagno, a peint, pour la chapelle de l'hôpital de Sainte-Marie de Florence, l'histoire de la sainte Vierge depuis son enfance jusqu'à son assumption.

Masolino da Panicale, artiste remarquable par la grâce extérieure qu'il donnait à ses figures, a laissé, de son pinceau, une madone adorant son enfant, et qui est encore aujourd'hui à l'Académie de Florence.

Filippo Lippi, que l'on peut regarder comme le premier paysagiste de l'école de Florence, et qui mérite surtout ce titre par le tableau charmant de l'Apparition de la sainte Vierge à saint Bernard, tableau qui est dans une chapelle de l'Abbaye, à Florence, a fait en outre, dans la cathédrale de Spolète, l'histoire de la Vierge, grande peinture à fresque, où resplendissent des beautés du premier ordre.

Pietro di Cosimo, le rival des grands artistes de son siècle pour la représentation immédiate des objets naturels, et même pour la partie musicale de l'art, comme la perspective, le clair-obscur, la force et l'harmonie des couleurs, a exécuté un Couronnement de Notre-Dame, que possède la galerie du Louvre sous le n^o 1204, et qui est d'un éclat et d'une harmonie qui frappent et charment les sens.

Mariotto Albertinelli, le Giorgione de l'école florentine, a laissé, entre autres compositions pleines de talent, une Annonciation qui est à l'Académie des beaux-arts de Florence, et une Visitation qui est aux Uffizi de la même

ville. « Cette Visitation, dit M. Alexandre Dumas, est un chef-d'œuvre sublime qui efface, par la vigueur des tons, par l'éclat, par le relief, tout ce qu'on a peint à Florence dans le seizième siècle, celui de Raphaël, de Michel-Ange et de Léonard. »

Enfin, Andrea del Sarto, ce peintre au grand talent, qui fit une si honteuse chute, a offert, comme tribut à la gloire de la Vierge, d'innombrables compositions. Citons seulement ici l'Annonciation, du palais Pitti; malheureusement ce tableau n'est pas entièrement achevé, mais le coloris en est admirable, et les têtes d'anges en sont on ne peut plus gracieuses et plus animées. Mentionnons, en second lieu, la Naissance de la Vierge, magnifique composition qu'il peignit à fresque dans le chœur de l'église de l'Annonciation, et où il a déployé une grandeur de style, une richesse de coloris, une grâce, une variété d'expression, qu'on ne saurait trop louer. Le chef-d'œuvre si universellement connu sous le nom de *Madonna del Sacco*, occupe, parmi ses ouvrages à fresque, la même place que la *Madonna di San Francesco* parmi ses peintures à l'huile. Ce groupe admirable de trois figures, placées dans des attitudes aussi simples que gracieuses, est bien supérieur à la plupart des saintes Familles qu'il avait peintes jusqu'alors; les draperies surtout sont traitées avec un goût exquis. Le type de la Vierge a beaucoup de noblesse, et, en général, il y a de la beauté et même de la majesté dans les formes. Ces deux ouvrages accrurent si singulièrement la vogue dont il jouissait déjà, que, de toutes les parties de l'Italie et même des pays étrangers, on lui demanda des madones et des saintes Familles; et, à dater de cette époque, il en peignit une quantité si considérable, qu'il serait impossible de les énumérer toutes. Celle qu'il fit en

particulier pour le Florentin Gaddi est, pour la vigueur du coloris et le charme du clair-obscur, un véritable chef-d'œuvre.

Telles sont les principales compositions données au culte de Marie par cette seconde section de l'école de Florence, par cette école naturaliste à laquelle on peut à bon droit reprocher de n'avoir eu ni la même unité de but ni la même pureté d'éléments que l'école primitive, et qui a eu le tort immense d'avoir ressuscité dans l'art le naturalisme et même le paganisme, mais qui, d'un autre côté, malgré sa décadence au point de vue de l'idéalisme chrétien, a le mérite incontestable d'avoir marché rapidement vers la perfection de l'art par ses progrès dans le dessin, dans la proportion des membres, dans l'esprit du contour, dans la perfection linéaire.

Mais voici venir sous notre plume une école plus pure et plus sainte, et qui chercha, elle, ses inspirations au-dessus des choses visibles. Nous voulons parler ici de cette école mystique dont nous trouvons les éléments, non pas dans la belle Florence, corrompue et gâtée par le luxe et par le paganisme des Médicis, mais sur les collines d'alentour, dans les modestes bourgades de la Toscane, dans les petites villes semées sur les flancs de l'Apennin, depuis Fiesole jusqu'à Spolète, et surtout dans les cloîtres, véritables sanctuaires de la peinture chrétienne.

De cette riche école sont sortis Taddeo Bartolo, Angelico de Fiesole, Benozzo Gozzoli, Alessandro Botticelli, Dominique Ghirlandajo, Lorenzo di Credi, Ridolfo Ghirlandajo et Fra Bartolomeo.

Hâtons-nous d'énumérer quelques-uns des travaux de ces illustres artistes, dont les œuvres sont bien plus éminemment empreintes de l'esprit du catholicisme et de la

poésie de la foi, que celles de l'école dite naturaliste.

En tête de ces peintres de la Vierge, qui, fidèles aux doctrines de la période antérieure, ne touchèrent aux types traditionnels qu'avec une précaution respectueuse, et comme pour en enlever la rouille byzantine qui les couvrait, nous placerons Taddeo Bartolo.

Ce peintre, essentiellement original et profond, a laissé plusieurs ouvrages qui témoignent de sa piété envers la sainte Vierge, de sa vénération pour l'ordonnance antique dans les sujets religieux, et du bonheur avec lequel il en tempérerait l'expression, quelquefois trop sévère, par un certain épanouissement de sentiment intime qui donne un grand charme à ses compositions.

Cela se voit surtout dans son tableau de l'*Annonciation* qui est à la galerie de Sienne, et particulièrement dans la figure de la Vierge, où presque rien n'est innové quant au type fondamental, mais où l'on remarque une expression de grâce et de vie qui s'étend jusqu'aux parties accessoires. On en peut dire autant de toutes les madones qui restent de lui, et qu'il semble avoir traitées avec une prédilection toute particulière, surtout dans les petites dimensions. Son plus grand ouvrage se trouve dans la chapelle du palais public de Sienne, où il a peint divers traits de l'histoire de la Vierge; œuvre admirable pour la force de l'expression, pour le caractère idéal des têtes, et même pour le fini de l'exécution. Le compartiment où l'on voit Notre-Seigneur venant retirer sa mère de son tombeau, est traité d'une manière unique par ce grand peintre, dont on doit admirer aussi la délicieuse madone allaitant son enfant, à l'Annunziata de Padoue.

Taddeo Bartolo est donc une des gloires de cette école à la fois si mystique et si lyrique, dont le bienheureux père

Angelico de Fiesole fut, sans contredit, le plus bel ornement.

Nous n'hésiterons pas, écrit M. de Montalembert, à regarder ce dernier comme le plus grand des peintres chrétiens, de même qu'il en fut le plus saint.

A lui donc, à lui surtout de peindre la plus belle, la plus sainte et la plus pure des créatures !

Jean de Fiesole fut surnommé *Angelico* à cause de son angélique piété, et on le nomme encore aujourd'hui, à Florence, *il Beato*. Il a atteint l'idéal de l'art chrétien.

Frère Angélique, dit Vasari, aurait pu mener une vie très-heureuse dans le monde ; mais comme il voulait, avant tout, pourvoir au salut de son âme, il embrassa la vie religieuse et entra dans l'ordre des dominicains, sans renoncer à sa vocation non moins décidée pour la peinture, conciliant ainsi le soin de son bonheur éternel avec l'acquisition d'un nom immortel parmi les hommes. Ce fut à Florence, dans le couvent de Saint-Marc, dans cette même maison qui devait, plus tard, produire le grand Savonarole et Fra Bartolomeo, qu'il commença à se livrer à la pratique de la peinture. On ne connaît pas son maître ; mais, quel que soit celui dont il ait reçu les premières leçons, il faut bien admettre que Dieu seul a pu inspirer un génie comme le sien, et admirer cette vitalité puissante, fruit du silence et de la paix du cloître. La peinture n'a été évidemment pour lui qu'un moyen de réunion avec Dieu : c'était sa manière de gagner le ciel, son humble et fervente offrande à celui qu'il aimait par-dessus tout ; c'était la forme du culte spécial et intime qu'il rendait à son Rédempteur. Jamais il ne prenait ses pinceaux sans s'être livré à l'oraison, en guise de préparation. « Celui, disait-il, qui veut peindre a besoin de tranquillité et de

vivre sans pensées mondaines; celui qui s'occupe des choses du Christ doit être toujours avec le Christ. » Il restait à genoux pendant tout le temps qu'il employait à peindre les figures de Jésus et de Marie; et, chaque fois qu'il lui fallait retracer la crucifixion, ses joues étaient baignées de larmes.

Tout catholique doit éprouver un ineffable bonheur en contemplant ces œuvres merveilleuses où Dieu a permis que la perfection de l'expression vint répondre à la sainteté de l'intention, et qui sont, on peut le dire hardiment, le *nec plus ultra* de l'art chrétien. Ce qui le prouve mieux que tout, c'est le sentiment de piété et de componction qui saisit tout d'abord à la vue des tableaux du *Beato*; on reconnaît la religion avec toute sa force, qui nous parle sous le voile de la plus pure beauté.

Ses premiers travaux furent consacrés à la miniature. Les reliquaires donnés par lui à *Santa-Maria Novella* sont une preuve de son talent en ce genre. Il voulut peindre et il peignit en effet l'histoire de la vie de la sainte Vierge, dans la cellule de chacun de ses frères. Il avait fait, pour le grand autel de la chapelle de son monastère, une madone qui, selon Vasari, par son exquise simplicité, excitait à la dévotion ceux qui la regardaient. Malheureusement cette madone a disparu.

Nous ajouterons aussi, comme un trait précieux pour les amis de cette grande et sainte renommée, que deux madones de Rome, célèbres par leurs miracles, lui sont attribuées, l'une à Sainte-Cécile, et l'autre à Sainte-Marie-Madeleine.

Dans une des chapelles du couvent de Saint-Marc, l'un des plus riches du monde en glorieux souvenirs, on conserve avec une vénération particulière une Annoncia-

tion dont Vasari, malgré son goût classique et matérialiste, a dit : « Cette *Annunziata* a un profil si pieux, si délicat et si parfait, qu'on la dirait vraiment peinte, non par des mains d'homme, mais dans le paradis. »

Enfin, parlant du magnifique Couronnement de la Vierge, ouvrage dans lequel le saint artiste s'est surpassé lui-même, et que la France possède au Louvre, le même auteur ajoute : « On y voit une quantité de saints et de saintes si nombreux, si parfaits, dans des attitudes si variées et avec des airs de tête si gracieux, que l'on éprouve une douceur incroyable à les regarder. On sent que les esprits bienheureux, s'ils avaient des corps, ne pourraient être autrement dans le ciel qu'il ne les a représentés ; ils ne paraissent pas seulement vivants, mais la douceur et la délicatesse de leur expression est telle, qu'on les dirait peints de la main d'un ange ou d'un saint, comme ils le sont en effet. Car c'était un ange que ce bon religieux !..... Pour moi, j'avoue que je ne puis jamais contempler cette œuvre sans qu'elle me paraisse nouvelle, et je n'en suis jamais rassasié quand je m'en sépare. »

Si la vue de ce tableau arrachait au classique Vasari d'aussi précieux aveux et lui faisait sentir d'aussi vives impressions, quels transports ne doit-il pas exciter dans une âme prédisposée à la piété et à l'admiration par l'étude et par l'amour de la véritable poésie chrétienne ?

Dans le tableau du Jugement dernier, qu'on voit à l'Académie des beaux-arts de Florence, et dans lequel Fra Angelico a surpassé tous les autres et s'est surpassé lui-même, Marie, à la droite du Christ, vêtue d'une longue robe blanche semée d'étoiles, doublée de vert (couleur de l'espérance), les mains timidement croisées

sur la poitrine, lève, vers son fils, un délicieux regard d'amour et de prière pour les pauvres mortels.

Quand on a vu et compris le jugement dernier d'Angélique de Fiesole, on reste bien froid, dit M. de Montalembert, devant celui de Michel-Ange.

« La componction du cœur, ajoute M. Rio, ses élans vers Dieu, le ravissement extatique, l'avant-goût de la béatitude céleste, tout cet ordre d'émotions profondes et exaltées que nul artiste ne peut rendre sans les avoir préalablement éprouvées, furent comme le cycle mystérieux que le génie de frère Angelico se plaisait à parcourir, et qu'il recommençait, avec le même amour, quand il l'avait achevé. Dans ce genre, il semble avoir épuisé toutes les combinaisons et toutes les nuances, au moins relativement à la qualité et à la quantité de l'expression ; et pour peu qu'on examine de près certains tableaux où semble régner une fatigante monotonie, on y découvre une variété prodigieuse qui embrasse tous les degrés de poésie que peut exprimer la physionomie humaine. C'est surtout dans le Couronnement de la Vierge au milieu des anges et de la hiérarchie céleste, dans la représentation du Jugement dernier, au moins en ce qui concerne les élus, et dans celle du Paradis, limite suprême de tous les arts d'imitation ; c'est dans ces sujets mystiques, si parfaitement en harmonie avec les pressentiments vagues, mais infaillibles, de son âme, qu'il a déployé avec profusion les inépuisables richesses de son imagination. On peut dire de lui que la peinture n'était autre chose que sa formule favorite pour les actes de foi, d'espérance et d'amour. »

Benozzo Gozzoli, le plus chéri de ses élèves, reproduisit dans ses ouvrages la pureté angélique qui caractérise

ceux de son maître. Ce sont encore les sujets favoris des peintres mystiques, une Madone qui adore son enfant, puis le cycle ordinaire de l'histoire de la Vierge. On admire notamment cette histoire de la Vierge, peinte par Benozzo Gozzoli, à Saint-Fortunat et à Saint-François de Monte-Falco.

C'est encore sous l'influence de Fra Angelico de Fiésole que semble avoir été faite l'*Incoronazione* de l'église de Sainte-Marie-Madeleine, à Florence; car la ressemblance entre les deux artistes existe à un degré remarquable, particulièrement dans le profil de la Vierge.

Alessandro Botticelli mérite, sous plusieurs rapports et par plusieurs ouvrages, d'avoir aussi une place dans cette école mystique, ne fût-ce qu'à cause de cette seule, mais exquise Madone écrivant le *Magnificat* (ce splendide chant de reconnaissance (1)), Madone que l'on voit à l'Académie de Florence. Botticelli, génie éminemment idéaliste, a encore donné au culte de la Vierge une *Incoronazione* avec sainte Élisabeth et autres saints franciscains; on l'admire à San Jacopo de Ripoli, à Florence; une Madone avec l'enfant Jésus tenant une grenade, aux Uffizi de la même ville, et une *Incoronazione*, avec une ronde d'anges; puis, les Anges présentant la couronne d'épines à l'enfant Jésus, en présence de sa mère. Ces deux tableaux sont aussi à l'Académie de Florence. Dans ces Madones, dit un critique, on admire la grâce des attitudes, le charme des figures, l'ajustement des habits, et une expression qui est parfaitement en harmonie avec le sentiment. C'est, selon M. Dumas, un des peintres les plus religieux du moyen âge. Ses Vierges ont presque toujours le front voilé par la tristesse.

(1) M. Alexandre Dumas, *Raphaël et Michel-Ange*.

Dominique Ghirlandajo fut d'abord orfèvre, et, dans cette profession, il signala sa piété envers la sainte Vierge. Les petites images en argent dont la dévotion des fideles avait presque encombré la sainte chapelle, dans l'église de l'Annonciation, étaient, comme nous l'avons dit, autant d'ouvrages précieux sortis de sa main, et exécutés avec le même amour que s'il s'était agi d'un monument public. Quoiqu'il ait été enlevé presque au milieu de sa carrière, il enrichit sa patrie des plus magnifiques productions; et il serait impossible d'énumérer toutes ses peintures à fresque et à l'huile, même en se bornant à celles qui n'ont pas été détruites.

C'est à lui que l'on doit la grande peinture à fresque qui décore le chœur de Santa-Maria-Novella, et qui est, sans contredit, le plus magnifique ouvrage de ce genre que possède Florence. A gauche, l'artiste a peint la vie de Notre-Dame. Il a tenté, non sans succès, dans cette composition, de louables efforts pour relever le type de la Vierge, que Lippi avait si malheureusement dégradé. Et si, sous ce rapport, Ghirlandajo est encore resté au-dessous de certaines Madones du quatorzième siècle, il ne faut pas oublier que, si l'on excepte l'école mystique dans laquelle nous le rangeons, il s'est du moins élevé beaucoup au-dessus du sien. On admire, non sans raison, sa Madone avec une vue des lagunes de Venise, rendue avec une vérité surprenante pour un premier essai. Cette œuvre est au palais Pitti.

Voici maintenant un artiste doué d'une tendresse exquise de l'âme et d'une angélique pureté d'imagination.

Lorenzo di Credi montra constamment la plus grande répugnance pour toute espèce de sujet profane. Un tel peintre devait souvent consacrer ses talents à peindre la mère de Dieu, et c'est en effet ce qu'il fit : ses premiers

ouvrages furent deux Madones. Sa composition favorite, dit M. Rio, fut la Vierge en adoration devant l'Enfant Jésus ; et ce fut sans doute le Pérugin qui lui inspira cette heureuse prédilection, qui était aussi la sienne. J'ai vu (et c'est encore M. Rio qui parle), j'ai vu huit ou dix tableaux de Lorenzo di Credi, dans lesquels la Vierge est représentée à genoux devant l'Enfant Jésus. Sur ce nombre, il y en a au moins quatre à Florence et trois à Berlin.

Lorenzo di Credi donne ordinairement à ses Vierges une gravité douce et mélancolique, qui représentait l'état habituel de son âme. On regarde comme ses deux chefs-d'œuvre deux tableaux, dont l'un est dans la galerie du Louvre, et l'autre dans la cathédrale de Pistoia ou Pistoie. Tous deux représentent la Madone assise, avec le Christ enfant sur ses genoux, et un saint personnage de chaque côté du trône. Dans celui de Pistoie, la tête de la Vierge a un caractère de beauté tellement divine, le tableau en général renferme tant de qualités, que longtemps on a cru que cette œuvre merveilleuse ne pouvait être sortie que de la main de Léonard de Vinci. Ses œuvres les plus renommées sont une Madone entre saint Nicolas et saint Julien, au Louvre ; une Madone entre deux saints, à la cathédrale de Pistoie ; deux Nativités, avec la sainte Vierge en adoration devant l'enfant Jésus, à l'Académie de Florence ; deux Madones en adoration et une Annonciation, aux Uffizi de la même ville.

Parmi les peintres de cette école nous placerons encore Ridolfo Ghirlandajo, digne fils de Dominique. L'année même qui précéda l'arrivée de Raphaël à Florence, Rodolphe, qui n'avait encore que dix-neuf ans, exécuta le magnifique tableau qui est au Louvre, et auquel sa date ajoute encore un nouveau prix.

En le comparant avec celui de la Visitation, qui est placé tout auprès, et qui est une des œuvres les plus remarquables de Dominique Ghirlandago, on s'aperçoit bien vite que dès lors il n'y avait plus rien de commun entre le génie du père et celui du fils, et que ce dernier n'avait pas compris, parmi les devoirs de la piété filiale, l'obligation de marcher scrupuleusement sur les traces paternelles. Ici, la Vierge, qui reçoit avec humilité la couronne immortelle des mains de son fils, en présence de la hiérarchie céleste, n'est plus cette jolie bourgeoise florentine intronisée dans l'art par les partisans du naturalisme ; c'est une figure tout à fait péruginesque pour le type comme pour les proportions.

Malheureusement les peintures qu'il fit pour plusieurs églises de Florence, les belles fresques dont il avait décoré le monastère des Anges, sont détruites depuis bien longtemps ; et, pour apprécier les créations véritablement poétiques de cette imagination si gracieuse et en même temps si chrétienne, l'on en est réduit à un petit nombre de chefs-d'œuvre disséminés entre Florence, Prato, Pistoja, la France et l'Allemagne. Nous ne pouvons oublier ici le tableau de l'Assomption, qui est au musée de Berlin. La Vierge, portée par un nuage, est entourée d'un chœur d'anges. Au-dessous on voit les apôtres, qui n'ont trouvé que des fleurs dans le tombeau, conformément à la légende. Mais la Madone entre deux saints, qu'on voit dans l'église de Saint-Pierre, à Pistoja, est le plus admirable de tous les tableaux de Rodolphe, et, sans contredit, le plus magnifique trésor d'art que possède cette ville, l'une des mieux partagées de la Toscane. Ce n'est rien de nouveau pour la composition du sujet et pour l'agencement des personnages entre eux, puisque c'est tout simplement une Madone

avec l'Enfant Jésus et quatre saints répartis des deux côtés de son trône : mais quelle richesse de poésie dans cette simplicité ! comme on reconnaît aisément le disciple de Raphaël dans le relief de ces formes si élégantes, dans ces coloris si suave et si harmonieux, dans ces contours si pleins de grâce et de vie, dans ces airs de tête, encore plus inaccessibles que tout le reste à la description ! Si l'on aborde ce tableau dans un de ces moments trop rares où l'âme a absolument besoin d'admirer, il approche assez de la perfection pour la faire passer de l'enthousiasme à l'extase, et pour y graver quelque chose qui pourra compter parmi les impressions ineffaçables.

Nous fermerons cette liste de l'école mystique par le nom glorieux de Fra Bartolomeo della Porta. Ainsi que Lorenzo di Credi, Fra Bartolomeo montra une répugnance invincible pour toute espèce de sujet profane, et il consacra exclusivement son talent à des sujets chrétiens. L'exaltation religieuse ou poétique, l'amour de Dieu ou l'enthousiasme de l'art, voilà ce qui remplissait et embrasait habituellement l'âme de Fra Bartolomeo. Il n'avait pas encore vingt ans, et déjà il édifiait les Florentins par sa piété. La mort de Savonarole, dont il avait été l'ardent et zélé disciple, lui fit tomber la palette des mains. Mais après avoir été pendant quatre ans exclusivement occupé des exercices de la vie contemplative, il consentit à reprendre ses pinceaux pour peindre, dans une chapelle de l'abbaye de Saint-Marc, à Florence, saint Bernard en extase devant la sainte Vierge, sujet merveilleusement adapté aux habitudes récentes de l'artiste, et plus propre qu'aucun autre à le réconcilier avec son art. Cette apparition est maintenant au palais Pitti. Puis il fit une Madone entre saint Jean-Baptiste et saint Sébastien. Cette Madone, qui fait

aujourd'hui le principal ornement de la cathédrale de Lucques, est sans contredit, de tous ses ouvrages, celui qui est le plus digne d'être comparé avec les chefs-d'œuvre de Raphaël, soit pour la noblesse des formes, soit pour la grâce et la pureté du contour, soit pour le coloris. Le tableau de la Salutation angélique, qui est au Louvre sous le n° 1007, est une composition brillante et pleine d'originalité. Dans cette composition, la sainte Vierge, au lieu d'être à genoux dans un lieu retiré, est assise sur un trône et reçoit les hommages de plusieurs saints, au moment même où l'ange Gabriel lui apparaît dans les airs. On cite encore avec éloges la Madone qu'il fit pour Agnolo Doni. Mais le tableau où cet artiste, d'une mélancolie douce et rêveuse, semble avoir été plus heureusement inspiré que partout ailleurs, et qui peut soutenir avantageusement la comparaison avec tout ce qu'il a fait de plus magnifique dans son style grandiose, c'est la Madone de la Miséricorde, prenant sous sa protection le peuple de Lucques, qui est représenté par une multitude de femmes, d'enfants et de vieillards en prière, et sur lesquels elle semble étendre son manteau, soutenu par des anges. Pour la science du dessin, la force du relief et l'harmonie du coloris, on chercherait en vain quelque chose qui approche davantage de la perfection.

Dans le principe, la grâce avait manqué aux productions de Fra Bartolomeo ; il y avait aussi quelque chose à redire à ses types de Vierge, qui n'avaient guère de majesté divine que dans l'attitude, et dont la gravité avait quelque chose de superficiel. Mais il apprit de Raphaël à donner à ses têtes de Vierge un peu de cette expression céleste qui fait qu'on leur adresse instinctivement la Salutation angélique. Pieux et enthousiaste, il se prépara à

la mort en faisant, avec son pinceau, des œuvres glorieuses pour la terre et méritoires pour le ciel.

Telle fut cette école mystique, dont les artistes traitaient le plus ordinairement la vie de la sainte Vierge, ce sujet paraissant plus merveilleusement adapté à leur vocation spéciale.

A la suite de cette école nous placerons immédiatement l'école, mystique aussi, qui se forma dans l'Ombrie. C'est, dit M. Rio, la fleur la plus pure des deux écoles de Sienne et de Florence qui, transplantée dans le voisinage de Saint-François d'Assise, n'y a été flétrie par aucun souffle profane, et qui, cultivée par les mains du Pérugin et de Raphaël, a rempli de son parfum les montagnes et les vallées d'alentour.

Gentil de Fabriano, élève du bienheureux Angélique de Fiésole, chef de l'école ombrienne et véritable missionnaire de l'art, étendit la pieuse influence de son maître et la sienne depuis Venise jusqu'au royaume de Naples; il se vit comblé d'honneurs, et il fut proclamé, par Roger de Bruges, le premier peintre de toute l'Italie. On a de lui, à Milan, au musée de Brera, une belle *Incoronazione*.

Lorenzo di Giaco, artiste de la même école, a fait pour l'église de Sainte-Marie de la Vérité, à Viterbe, sa patrie, une Vie de Notre-Dame.

Il suffit de voir la Madone que Nicolas de Foligno peignit sur la bannière de la confrérie de l'Annonciation, à Pérouse, pour juger avec quel succès il marchait sur les traces du maître siennois Taddeo Bartoli, particulièrement pour la beauté des formes et la pureté de l'expression dans la figure de la Vierge.

Fiorenzo di Lorenzo a laissé, à San-Francisco de Pé-

rouse, une Madone d'une composition tellement péruginesque, qu'on a tout lieu de le regarder comme ayant été le maître du Pérugin.

Ce merveilleux artiste, le Pérugin, qui fut digne à son tour d'être le maître de Raphaël, sut effectuer la conciliation si difficile, alors surtout, d'immenses progrès dans le coloris et le dessin, avec la pureté et la profondeur des traditions mystiques.

Son œuvre contient d'innombrables tableaux à la gloire de Marie. Nous citerons seulement de lui : — à l'Académie de Florence, une Assomption ; — à la tribune de la même ville, une Madone entre saint Jean-Baptiste et saint Sébastien ; — à Rome, au palais Albani, une Madone et des anges adorant Notre-Seigneur, tableau que M. Rio proclame ravissant ; — au musée du Vatican, une Madone entre quatre saints ; — Marie et Joseph agenouillés devant l'Enfant Jésus, dit le *Prasepe della spineta*, terminé par Penturicchio et Raphaël, et chef-d'œuvre de l'école, suivant M. de Montalembert ; — à la pinacothèque de Bologne, une Assomption avec quatre saints au bas ; — à Pérouse, au palais public, une Madone entre quatre saints, œuvre qui suffit à elle seule, au jugement de M. Rio, pour donner une idée de l'essor prodigieux que le Pérugin venait de prendre, et dans laquelle on reconnaît ou plutôt on pressent les germes qui furent fécondés, plus tard, par Raphaël ; — à San-Agostino, dans l'oratoire de la confrérie, Saint Sébastien aux pieds de la Madone, œuvre digne des meilleurs jours du Pérugin, quoique datée de 1510 ; — à San-Pietro Martire, une Madone ; — à San-Agostino de Sienne, une Crucifixion avec Notre-Dame, la Madeleine, saint Jean et saint Jérôme, et qui est son chef-d'œuvre, suivant M. de Monta-

lembert ; — à Santa-Maria della Scala, de Vérone, une Madone entre saint Pierre, saint Jérôme, saint Étienne et sainte Catherine ; — à la pinacothèque de Munich, l'Apparition de Notre-Dame à saint Bernard, et la sainte Vierge adorant son Enfant. Un ineffable sourire, une angélique volupté distinguent les Vierges du Pérugin, et, auprès de plusieurs d'entre elles, dit un critique, celles même de Raphaël semblent perdre de leur divinité.

Élève ou condisciple du Pérugin, formé à la même école et d'après les mêmes principes et les mêmes inspirations, le Pinturicchio travailla dans le même but et puisa aux mêmes sources que ce grand peintre. Son pinceau, non moins fécond que gracieux, laissa des traces plus ou moins merveilleuses de son passage à Pérouse, à Sienne et à Rome. Conformément à notre plan, nous ne mentionnerons que ce qu'il a fait spécialement en l'honneur de la sainte Vierge.

Dans l'église de Sainte-Marie du Peuple, la première que l'étranger salue en entrant dans Rome, le Pinturicchio a orné deux chapelles, la première et la troisième à droite de la voûte du chœur, décorées l'une et l'autre de plusieurs fresques représentant, entre autres sujets, la Nativité, l'Assomption, la Vie de Notre-Dame, et une *Incoronazione* ou couronnement de la Vierge. Celle, notamment, qui représente la Madone en adoration devant l'Enfant Jésus (l'un des sujets favoris du Pérugin) peut se comparer, pour la pureté, pour la grâce, pour la suavité angélique de l'expression, à tout ce que l'école de ce grand maître a produit de plus admirable. La même main a tracé sur la voûte du chœur, derrière le maître-autel, le Couronnement de la Vierge au milieu d'un magnifique cortège de prophètes et de sibylles. M. de Mon-

talement regarde ces admirables fresques comme les plus belles de Rome. On a en outre, du Pinturicchio, au Capitole, dans la chapelle des Conservateurs, une Madone adorant son fils, endormi sur ses genoux. Le même artiste a encore fait, à la gloire de Marie, une Annonciation que l'on admire à l'Académie de Pérouse, et qui est, de l'avis de M. Rio, comparable pour la profondeur et la pureté du sentiment, pour la beauté des types et la fraîcheur du paysage, à tout ce que l'école du Pérugin a produit de plus précieux. C'est toujours la Madone assise sur un trône avec l'Enfant Jésus, dans ses bras, saint Jérôme d'un côté et saint Augustin de l'autre. Une Annonciation et quelques demi-figures de saints, ajoutées comme ornements accessoires au sujet principal, sont ici traitées avec tant d'amour et si fortement empreintes de cet idéalisme exquis des artistes ombriens, qu'on ne peut s'empêcher de s'y arrêter bien longtemps; c'est surtout admirable comme œuvre expiatoire d'un pinceau naturellement pur et mystique, qui, après s'être momentanément souillé par des productions impures, imposées à son talent par un haut personnage, revient avec un redoublement d'enthousiasme à ses inspirations primitives, et retire, de cette aberration même, une vigueur analogue à celle que le pécheur converti puise dans une faute sincèrement expiée.

Et maintenant inclinons-nous, car nous voici devant le Virgile, le Racine, le Fénelon, le Massillon de la peinture; nous voici devant Raphaël; Raphaël, l'artiste au nom d'ange et à l'angélique talent; Raphaël, l'incarnation la plus complète et la plus pure du beau idéal; Raphaël, l'ange de la tendresse, de la piété et de l'amour, de la mansuétude et des miséricordes infinies, comme Michel-

Ange est l'ange de la justice, de la force, de l'extermination, du jugement (1).

Raphaël fait à la fois le couronnement et la clôture de l'école ombrienne, et il a eu la gloire de porter, du moins dans la plus belle période de son talent, l'art chrétien à son plus haut point de perfection.

Dans les trois mille tableaux au moins qu'exécuta son pinceau, Raphaël s'est plu surtout à reproduire la divine mère de Dieu. Il a, dit M. Rio, multiplié et varié ses représentations de la Vierge avec un succès dont il n'y avait jamais eu d'exemple, et dans lequel il faut faire sans doute entrer pour quelque chose la dévotion toute spéciale qu'il avait conservée pour elle, dès son enfance. On sait qu'il fonda une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge dans l'église de Sainte-Marie de la Rotonde, jadis le Panthéon.

Sorti d'une famille d'artistes qui jouissait d'une certaine célébrité dans la ville d'Urbino, Raffaello Sanzio d'Urbino vint à Pérouse, vers l'an 1500, et se fit l'élève du Pérugin, qui était alors à l'apogée de sa gloire. Ainsi placé comme à la source des inspirations qui étaient le plus en harmonie avec la tendance naturelle de son talent, le jeune Raphaël s'identifia tellement avec la manière de son maître, que les ouvrages de l'un ne se distinguaient que très-difficilement de ceux de l'autre.

Pendant les dix années qui suivirent sa première entrée dans cette école, et qui sont, sous le rapport de l'art chrétien, ses dix plus belles années, tous les ouvrages qui sortirent de son pinceau, soit en Ombrie, soit en Toscane, soit à Rome, furent marqués de cette empreinte

(1) M. Alex. Dumas, *Raphaël et Michel-Ange*.

mystique qui en caractérise les produits, et à laquelle il sut ajouter ce charme indéfinissable qu'il est aussi impossible d'exprimer par la parole que de reproduire par l'imitation.

Au nombre des travaux que nous avons à citer de cet éminent artiste, nous placerons en première ligne, dans l'ordre des dates, le *Sposalizio*, qui se trouve aujourd'hui dans le musée de Milan. Raphaël avait à peine vingt et un ans quand il termina cette œuvre, dont le sujet est particulièrement approprié à une imagination pure et poétique, telle qu'était alors la sienne. Plus on examine cette charmante composition, à la fois naïve et sublime, plus on sent qu'il a voulu, par les airs de tête, par les attitudes, par le choix si bien entendu des costumes, et par tous les autres détails accessoires, entourer ses deux principaux personnages de tout ce qui peut donner l'idée d'une pureté céleste. Un auteur d'une grande critique, Rumorh, regarde ce tableau comme le premier qu'ait exécuté le pinceau de Raphaël. Sa piété envers la sainte Vierge fait assez croire qu'il aura voulu, ainsi, lui consacrer les prémices de ses travaux.

Après le *Sposalizio*, le premier dans l'ordre des temps est le tableau de l'Assomption ou *Incoronazione*, qui a passé de l'église de Saint-François de Pérouse dans la galerie du Vatican. Dans cette admirable toile, tout est d'un seul jet, et ce jet s'élance des sources les plus limpides de l'art mystique.

En même temps, nous trouvons Raphaël occupé de trois autres grands ouvrages, dans la même ville, dont deux sont des Madones : l'une pour les religieuses de Saint-Antoine, et qui est à Pérouse, au palais Albani; l'autre, avec plusieurs figures accessoires de grandes et

de petites dimensions, et qui fut exécutée pour les Pères servites de Pérouse, est encore, dans cette ville, au palais Contestabile.

De 1506 à 1508, la fécondité du pinceau de Raphaël semble croître en raison de l'enthousiasme de plus en plus prononcé dont ses ouvrages étaient devenus l'objet.

Ses deux premières Madones, par ordre de date, durent être celles qu'il fit pour le duc d'Urbin. Mais il serait à peu près impossible de dire aujourd'hui ce qu'elles sont devenues, ainsi que plusieurs autres, dont les amis de l'art regretteraient éternellement la perte, s'ils n'avaient pour se consoler une douzaine de chefs-d'œuvre, bien authentiques, exécutés dans cette courte période de deux années, et maintenant dispersés d'un bout à l'autre de l'Europe.

M. Rio, qui parle ainsi, a eu, dit-il lui-même, le bonheur d'admirer, en personne et sur les lieux, huit de ces compositions, qu'il range dans l'ordre suivant, et dont il rend compte en ces termes :

« La Vierge du duc d'Albe est une œuvre sérieuse, dont le caractère dominant décèle les inspirations immédiates de l'école ombrienne, qui savait si bien faire valoir les tristes pressentiments de l'âme. Cet Enfant Jésus, qui passe le bras gauche autour du cou de sa mère, et saisit de la main droite la croix de roseaux que lui présente à genoux le petit saint Jean, offre, dans une scène en apparence enfantine, l'image de la grande épreuve qui attend l'Homme-Dieu sur la montagne des douleurs : l'imagination saisit à l'instant même le contraste entre la douceur des caresses maternelles et l'ignominie du Calvaire, et l'on peut dire que nul tableau n'est plus propre à exalter les âmes pieuses qui veulent méditer sur les mystères de

la Passion. Ce tableau, qui a été longtemps en Angleterre, dans la magnifique galerie de M. Coesvelt, vient de passer à Saint-Pétersbourg, et est par conséquent perdu, malheureusement, pour l'Europe catholique et civilisée. »

La Vierge connue sous le nom de la Belle Jardinière forme une des principales décorations du musée de Paris. C'est une œuvre qui respire l'innocence, la simplicité et le bonheur. Si l'autre peut se comparer à une élégie, celle-ci a tout le charme et toute la fraîcheur d'une idylle. Aucune teinte de mélancolie n'est répandue sur le paysage ni sur les physionomies. Voilà pour ce qui constitue la différence. Ce qui constitue le progrès, c'est le ton de couleur et l'amélioration du type de la Vierge, dans lequel on peut déjà reconnaître un pas immense fait par l'artiste vers le but idéal auquel il est pressé d'atteindre.

La Vierge du palais de Tempi, qui a passé de Florence dans la galerie du roi de Bavière, accuse un nouveau progrès. Rien ne manque à ce tableau sous le rapport de la grâce et de la poésie. M. Égron le regarde comme la plus belle des Madones du divin Raphaël.

La Vierge de Canigioni, aujourd'hui dans la précieuse galerie de Munich, est une composition plus complexe. On y voit la Madone avec l'Enfant Jésus, qui caresse le petit saint Jean, tenu par sainte Élisabeth. En même temps celle-ci lève les yeux vers saint Joseph, qui la regarde en appuyant les deux mains sur son bâton. Dans cette délicieuse scène de famille, tous les personnages sont mis en rapport les uns avec les autres de la manière la plus propre à intéresser et à attendrir le spectateur, et les moindres détails accessoires sont en parfaite harmonie avec le but que l'artiste s'est évidemment proposé.

La Madone à la Chaise, du grand-duc de Toscane, est

sans contredit la composition la plus répandue de tous les admirables tableaux de Raphaël; c'est celle dont il existe le plus de copies, et dont les gravures ont été le plus multipliées. La grâce de la composition, le charme de la pose, et le délicieux ensemble des figures, font de cet ouvrage un des plus parfaits modèles du talent de Raphaël.

La Vierge aux Candélabres, une des Madones les plus calmes, les plus sereines, les plus chastes et les plus transparentes de Raphaël, s'est partagé longtemps, avec la Vierge à la Chaise, la vénération du monde artistique et chrétien.

Dans la tribune de Florence, où l'on s'est plu à placer en regard les unes des autres les plus grandes merveilles de l'art, il y a deux saintes Familles, de Raphaël, devant lesquelles les admirateurs de ce qu'on est convenu d'appeler sa première manière éprouvent une sorte d'extase qui leur fait oublier tous les autres chefs-d'œuvre dont ils sont entourés. Il arrive rarement que l'admiration soit également partagée entre ces deux ouvrages. Celui qui est connu sous le nom de la Vierge au Chardonneret finit par exercer un tel empire sur l'imagination, et même sur les sens du spectateur, qu'il lui est impossible d'en détacher les yeux. Même après avoir vu la Belle-Jardinière, à Paris, il se sent comme transporté dans un monde nouveau, et cette image le poursuit longtemps, comme un écho de poésie céleste qui fait encore tressaillir son âme. Quoique cette toile ait été ensevelie et mise en pièces sous les ruines du palais de Laurent Nasi, elle est un des plus beaux tableaux de l'Académie de Florence. On peut affirmer hardiment que l'art chrétien, proprement dit, ne s'est jamais élevé plus haut.

La Vierge du palais Colonna, celle du palais Grégoire à Foligno, et la Madone de Pescia, plus connue sous le nom de la Vierge au Baldaquin, doivent appartenir au commencement de l'année 1508, et seraient, dans cette supposition, les derniers ouvrages qu'il fit avant son départ de Florence. Ce qui donne beaucoup de vraisemblance à cette conjecture, c'est d'abord la ressemblance des types de Vierge dans ces trois tableaux, ressemblance qui approche beaucoup de l'identité; ensuite le style plus grandiose des formes; enfin la nécessité où se trouva Raphaël, par rapport à deux d'entre eux, de laisser à d'autres le soin d'achever les ajustements de la tête, ce qui explique, dans la Vierge au Baldaquin, comme dans celle du palais Grégoire, l'effet discordant de cette chevelure étrange, ou plutôt artificielle, qui semble avoir été mise là, comme à plaisir, pour gâter un chef-d'œuvre.

Celui du palais Colonna, aujourd'hui possédé par le roi de Prusse, n'a pas été, comme les deux autres, maltraité par une main étrangère; mais, malgré ce privilège, ce sera toujours à la Vierge au Baldaquin que la palme sera décernée. Raphaël savait, en y travaillant, que cette image de la Mère de Dieu avec son fils devait être placée dans la plus belle église de Florence, dans celle du Saint-Esprit, regardée comme le chef-d'œuvre de Brunelleschi. Pour une si grande distinction, il fallait autre chose qu'une de ces scènes gracieuses de la sainte Famille, avec lesquelles son pinceau était dès longtemps familiarisé: il fallait une œuvre imposante et solennelle, qui fût digne d'être l'objet d'une dévotion publique. Sous le rapport des dimensions, Raphaël n'avait encore rien entrepris de pareil: ce fut, pour ainsi dire, son premier pas dans la carrière nouvelle où il était sur le point de se lancer; mais il

importe beaucoup de remarquer qu'il le fit sous l'empire des inspirations qu'il avait puisées dans l'école ombrienne, inspirations qu'il savait parfaitement alors allier avec le style large et grandiose du dessin, et avec le progrès légitime des parties techniques et subalternes de l'art. Car le paganisme, de plus en plus en vogue parmi les graveurs et les artistes florentins de cette époque, n'arriva pas jusqu'à lui, et ne souilla pas une seule fois la pureté de son pinceau tant qu'il fut à Florence; et même aucun biographe ne nous dit qu'il soit allé, à la suite de tant d'autres, chercher des inspirations classiques en présence des statues antiques qui avaient été transportées, à grands frais, dans les jardins des Médicis.

Nous citerons encore, de ce pinceau incomparable, les deux Vierges exécutées pour Guidobaldo de Montefeltro, et la Vierge dello Spasimo di Sicilia, pour le monastère de Sainte-Marie à Palerme, chef-d'œuvre, dit M. Alexandre Dumas, de cet homme qui a fait tant de chefs-d'œuvre.

Il nous serait certes facile d'allonger encore de beaucoup cette brillante liste des Vierges de Raphaël, universellement regardées, ainsi que tous ses tableaux, et même plus encore que ses autres tableaux, comme des merveilles de l'art, et des types de perfection qu'aucune main, qu'aucun génie d'artiste n'a jamais égalés. Correction de style, simplicité d'ordonnance, extrême pureté de dessin, tendres sentiments, grâce virginale et poétique, chaste et mystique poésie, suave harmonie de la couleur et des tons, expression angélique et divine des figures, maturité des contours, tout charme, tout ravit dans les belles Madones de celui que, à juste titre, on peut appeler, par excellence, le peintre de la Vierge. On dirait qu'il était allé la contempler dans le ciel, et qu'il en avait rapporté son

portrait sur la terre. Là est l'apogée du talent; là est la beauté pure et idéale du sujet.

« Aussi, dit M. Rio, le pieux solitaire, dans sa cellule, se crée un monde par delà celui qu'il habite; et, s'il lui était possible que, pour le peupler, il eût à choisir entre les créations des diverses écoles qui se sont partagé le domaine de l'art, son choix se fixerait instinctivement sur celle du Pérugin; et s'il avait ensuite à décerner la première place à l'artiste qui aurait le mieux rendu les contours vagues de ses figures idéales, la palme appartiendrait à Raphaël, mais seulement jusqu'au jour de sa chute ou défection, sous le rapport de l'art mystique. »

Nous venons d'indiquer, les uns après les autres, les chefs-d'œuvre les plus célèbres que l'école ombrienne a donnés à la gloire et au culte virginal de la mère de Dieu.

La plus pure fleur de l'école de Sienne et de Florence avait été peu à peu transplantée et soigneusement cultivée sur les montagnes de l'Ombrie, où le tombeau de saint François d'Assise, regardé au moyen âge comme le lieu le plus sacré du monde après Jérusalem, attirait et nourrissait la piété. Aussi, à la fin du quinzième siècle, après la mort du Beato et de Benozzo, la suprématie de l'art chrétien fut dévolue, de fait et de droit, à l'école ombrienne, dans la personne du Pérugin, de Pinturricchio et de Raphaël, glorieuse trinité qui n'a jamais été et ne sera jamais surpassée.

La gloire de l'école ombrienne est d'avoir poursuivi sans relâche le but transcendantal de l'art chrétien, sans se laisser séduire par l'exemple, ni distraire par les clameurs.

Ce fut surtout à Bologne que l'école ombrienne trouva une sympathie qui eut les suites les plus heureuses pour l'art.

Cette école bolonaise, non pas celle du Dominiquin et

des Carrache, qui a été si longtemps et à si juste titre l'objet du culte des matérialistes, mais l'ancienne et religieuse école des quatorzième et quinzième siècles, qui ne s'éteignit que dans la ruine générale de l'art au seizième siècle, se distinguait peut-être plus encore que celle de Florence par sa piété traditionnelle : aussi a-t-elle doté d'innombrables chefs-d'œuvre le culte de la sainte et auguste mère de Dieu.

Guido Antichissimo a laissé une *Incoronazione* qui est à la pinacothèque de Bologne.

Vitale da Bologna, qui ne put jamais se résoudre à peindre le Christ en croix, disant que c'était bien assez que les Juifs l'eussent crucifié une fois, et que ce supplice fût renouvelé tous les jours par les mauvais chrétiens, et dont le sujet favori était l'Enfant Jésus dans sa crèche, Vitale a exécuté une *Madone* qui est aussi à la pinacothèque.

Son disciple Jacopo Avanzi, dont on voit encore d'admirables fresques *al Santo* de Padoue, fut longtemps retenu par les mêmes scrupules que son maître, ne voulant peindre que des images de la sainte Vierge, et laissant à son ami et condisciple, Simon, le soin de peindre des crucifix ; ce qui fit donner à ce dernier le surnom de *Simone dei crocifissi*.

Cette piété traditionnelle de l'ancienne école bolonaise fut encore plus éclatante dans Lippo Dalmasio, qui, à l'exemple de Jacopo Avanzi, ne voulait peindre que des images de la sainte Vierge, à cause de la dévotion toute particulière qu'il avait pour elle ; et telle était, à ses yeux, l'importance d'une pareille œuvre, qu'il n'y mettait jamais la main sans s'y être préparé la veille par un jeûne austère, et, le jour même, par la communion, afin d'épurer ainsi son imagination et de sanctifier son pin-

ceau. Et ce qui prouve que l'influence de ce genre de préparation ne fut pas chimérique, c'est d'abord la vogue prodigieuse dont jouissaient les Madones peintes par ce saint artiste, au point que c'était presque une honte de n'en pas posséder une. C'est ensuite le témoignage très-remarquable du Guide, qui, trouvant dans les Vierges de Lippo Dalmasio je ne sais quoi de surhumain, dont l'infusion ne pouvait être attribuée qu'à une sorte de grâce occulte qui dirigeait son pinceau, n'hésitait pas à déclarer, en plein dix-septième siècle, que nul artiste moderne, dût-il s'aider de toutes les ressources du talent et de l'étude, ne parviendrait jamais à réunir dans une figure autant de sainteté, de modestie et de pureté. Aussi n'était-il pas rare de le trouver en extase devant quelque-une de ces images révérees, quand, aux jours des fêtes de la Vierge, on les découvrait pour laisser un libre cours à la dévotion populaire; et Malvasia raconte qu'il trouva, un jour de l'Annonciation, le Guide ravi d'admiration en présence d'une Madone de Lippo Dalmasio qu'on venait de découvrir; puis il rapporte la conversation intéressante à laquelle cette rencontre donna lieu. Aussi fut-il surnommé de son temps *le peintre des Vierges*. Son pinceau est tellement moelleux, ses Vierges respirent un tel air de béatitude céleste, qu'elles ont presque toujours été comptées parmi les peintures regardées comme miraculeuses. Sur la fin de ses jours, Lippo Dalmasio embrassa la vie monastique, et continua de peindre des Madones, qu'il distribuait ensuite aux fidèles en guise d'aumônes. Il avait si exclusivement voué son pinceau à l'admirable mère du Rédempteur, que, pour le décider à peindre sur un mur l'histoire du prophète Élie, il fallut que le supérieur lui en donnât l'ordre formel.

On voit encore aujourd'hui une de ses Madones sur la

grande porte de l'église de Saint-Proculus, et elle justifie bien l'extase du Guide; une autre dans l'église des Servites, une autre dans celle de Saint-Jean in Monte, et une quatrième dans celle de l'Annonciation. La pinacothèque a aussi, de Lippo Dalmasio, une *Incoronazione* entourée de l'histoire de Notre-Dame.

Melozzo da Forli, élève de la même école, a laissé, en l'honneur de la Vierge, une Madone entourée d'anges. Elle est au Quirinal.

Michele di Matteo a fait aussi une Madone avec beaucoup de saints. On la conserve à l'Académie de Venise.

Mais l'astre rayonnant de l'école bolonaise, c'est Francesco Francia. Contemporain et émule du Pérugin, il a puisé aux mêmes sources, et mérite de prendre place avec lui, avec Fra Angelico, avec Lorenzo di Credi et quelques autres, dans ce cercle de peintres d'élite où doivent se concentrer les admirations du chrétien. Francia, notamment, a atteint, pour le type de la Madone, une perfection sans rivale : la tendre dévotion qu'il lui portait pouvait seule lui révéler ces secrets célestes. Sa modestie égalait sa piété. Il signait toujours ses tableaux *Francia aurifex*, se croyant indigne du nom de peintre.

Son début dans la peinture coïncide avec l'époque à laquelle les premiers tableaux du Pérugin arrivèrent à Bologne. Jusque-là il ne s'était fait connaître que par la beauté de ses nielles et de ses médailles, genre de mérite qui lui avait déjà valu les bonnes grâces de Bentivoglio et du pape Jules II, mais qui était un miroir insuffisant pour réfléchir toute la poésie de son âme. Après avoir préludé par quelques opuscules insignifiants aux travaux plus importants auxquels il se sentait appelé, il produisit enfin son premier tableau, en 1490, quand il avait déjà atteint

sa quarantième année. Ce coup d'essai fut regardé comme un chef-d'œuvre ; et l'auteur, chargé immédiatement après de peindre une Madone, avec tous ses accessoires, pour la chapelle de Bentivoglio, dans l'église de Saint-Jacques, surpassa tellement les espérances qu'il avait fait concevoir, que ses concitoyens, suivant l'expression de Vasari, l'opposèrent fièrement aux coryphées des écoles rivales. Dans les dix années qui suivirent, il agrandit de plus en plus son style ; son coloris acquit plus de charme et de vigueur, ses contours plus de rondeur et de plénitude ; et ces conquêtes du travail, jointes à l'exquise pureté de ses types et à la céleste expression qu'il savait donner au regard de ses figures, lui concilièrent à tel point l'admiration des Bolonais et même des étrangers, que bientôt il put à peine suffire aux innombrables travaux qui lui étaient demandés pour les églises et les oratoires particuliers, tant à Bologne même que dans les pays circonvoisins, entre lesquels il faut distinguer Ferrare, où l'on voit encore le magnifique tableau (la Sainte Famille) qu'il fit pour la cathédrale, et Lucques, qui compte avec raison, parmi ses plus précieux trésors d'art, ceux dont la gratifia le pinceau de Francia, et qui se trouvent répartis entre le palais ducal où est une merveilleuse Madone, et la basilique de San-Frediano, qui montre avec un si juste orgueil son Adoration des rois.

Il serait trop long et d'ailleurs superflu d'énumérer tous les lieux qu'il décora de ses ouvrages. En se bornant à la seule ville de Bologne, et en visitant la galerie et trois églises, on goûtera dans toute sa plénitude la jouissance que la contemplation de ces merveilles mystiques ne saurait manquer de procurer. Dans la galerie on admirera une Madone avec saint François, saint Augustin,

saint Sébastien, sainte Monique, et un ange jouant de la mandoline, chef-d'œuvre de l'école et de l'art; une Annonciation avec saint Jérôme et saint Jean-Baptiste; une Madone entre saint George, saint Augustin et saint Étienne; une Nativité, Marie et Joseph en adoration devant l'enfant Jésus, et saint Augustin hésitant entre le sang de Jésus et le lait de Marie, tableau ravissant, au jugement de M. de Montalembert. Outre ces grandes compositions, on admire encore, de Francia, un petit tableau oblong qui représente la Vierge dans un vaste et riant paysage, et qui, comme poésie pastorale, égale et peut-être surpasse tout ce que les peintres les plus gracieux ont produit de plus célèbre en ce genre. Dans l'église de l'Annonciation, on trouvera trois des productions les plus remarquables de Francia, et en particulier une Annonciation; dans l'église de Saint-Martin, où l'une de ses plus belles Madones est placée à côté d'une Assomption du Pérugin, on aura une bonne occasion d'établir un parallèle qui ne sera pas au désavantage de l'artiste bolonais; enfin, dans celle de Saint-Jacques le Majeur, chapelle de Bentivoglio, on va admirer une Madone avec saint Jean, saint Sébastien et un saint évêque. C'est celle dont nous avons parlé plus haut, et qui contribua tant à faire connaître son auteur.

Cependant nous devons dire que les véritables chefs-d'œuvre de Francia ne sont pas à Bologne, ni même en Italie. La galerie impériale de Vienne en possède un (1)

(1) Au moment où nous écrivons, le 8 novembre 1848, cette galerie de Vienne existe-t-elle encore, avec les richesses amassées à tant de frais dans son enceinte? n'a-t-elle pas eu le triste sort de la belle tour de Saint-Étienne, foudroyée et anéantie, le 29 octobre, par les boulets, les bombes et les obus de l'armée impériale?

dans lequel la Vierge est représentée sur un trône avec l'Enfant Jésus, entre sainte Catherine d'un côté et saint François de l'autre ; au-dessous, est le petit saint Jean debout, le doigt levé, admirable d'attitude et d'expression. Il n'est pas possible de concentrer plus de poésie chrétienne dans un si petit espace, et cependant le tableau qui est à la galerie de Munich est encore plus parfait, du moins pour le type de la Vierge, que Francia n'a jamais fait si beau : l'Enfant Jésus est couché sur le gazon parmi les fleurs, et sa mère approche de lui avec une tendresse si respectueuse et si bien rendue, qu'elle passe tout entière dans l'âme du spectateur. La galerie de Berlin possède aussi, de Francesco Francia, plusieurs Madones, dont une entre autres est entourée de chérubins, et tient l'Enfant Jésus qui bénit plusieurs saints en adoration devant lui ; c'est sans contredit une des plus inappréciables merveilles de l'art chrétien.

Presque tous les tableaux que cite de ce peintre M. de Montalembert sont des Madones, ou du moins des sujets dans lesquels se trouve naturellement l'image de la Vierge. Mentionnons encore ici une Annonciation, à la Brera de Milan ; une Madone, au musée de Rovigo ; une Madone assise, au palais Borghèse, à Rome ; une Madone encore entre saint François et saint Jérôme, au palais Siarra de la même ville, et une autre Madone entre saint Dominique et sainte Barbe, chez le duc de Leuchtenberg.

Francesco Francia transmet à Giacomo Francia, son fils, une partie de son talent, son style, sa piété, et surtout sa dévotion à la mère de Dieu. Comme témoignage de ce dernier sentiment de l'âme, Giacomo a laissé, en l'honneur de Marie, plusieurs œuvres remarquables, parmi lesquelles on distingue une Madone entre saint Paul et sainte

Madeleine, et qui est à la pinacothèque de Bologne.

Des innombrables compositions laissées, comme hommage à la Vierge, par les deux cent vingt élèves de Francesco Francia, nous ne nommerons, pour nous restreindre, que la Madone avec sainte Lucie, à San Martino Maggiore, de Bologne, par Amico Aspertini; le *Sposalizio*, à la pinacothèque de la même ville, par Girolamo Marchesi, dit le Cotignola, et une Madone avec des anges, à la même galerie, par Innocenzo Francescis da Imola.

A l'école de Bologne et d'Ombrie se rattache naturellement celle de Ferrare, qui eut évidemment le même but, le même esprit, les mêmes inspirations, le même éloignement pour le naturalisme et le paganisme, et la même piété envers la Reine du ciel, Lorenzo Costa, le maître le plus habile de cette école ferraraise, ayant été, en même temps que Gentile de Febriano, l'élève de Benozzo Gozzoli, lui-même élève chéri et fidèle du bienheureux Fra Angelico de Fiésole, qui se trouve ainsi la tige commune des plus fécondes branches de la poésie mystique dans l'art.

Lorenzo Costa, fondateur de trois écoles à Ferrare, à Bologne et à Mantoue, doit être placé, avec son tendre ami et compagnon, Francesco Francia, avec Pérugino, avec Leonardo, avec Lorenzo di Credi et quelques autres, dans un cercle d'artistes élus, au milieu desquels siège le bienheureux de Fiésole, et où doit se concentrer l'admiration de quiconque comprend la peinture chrétienne. Lorenzo Costa, dit M. Rio, effaça tous ses condisciples par sa verve et son originalité. Il y a, dans ses ouvrages, une admirable vigueur et une magnifique richesse de coloris. Comme paysagiste, son style est plein de grâce et d'élégance. Ce fut sous le patronage de la puissante

famille des Bentivoglio qu'il débuta dans sa carrière; et l'on peut voir dans l'église de Saint-Jacques, à la chapelle des Bentivoglio, le précieux monument par lequel il a éternisé la mémoire de son bienfaiteur.

Nous dirons un mot de ce monument, parce qu'il rentre dans notre sujet, en montrant la piété des Bentivoglio pour la sainte mère de notre Dieu. D'un côté sont représentés des triomphes; de l'autre, on voit Jean Bentivoglio avec sa femme, ses quatre fils et ses sept filles, au-dessous de l'image de la sainte Vierge. La prière du père est résumée dans cet admirable distique :

Me, patriam, et dulces, cara cum conjuge, natos,
Commodo precibus, Virgo beata, tuis.

On a en outre de Lorenzo Costa, aussi grand coloriste que grand poète, à San-Petronio de Bologne, une Madone entre deux saints; à San-Martino de la même ville, une Assomption; à Ferrare, au palais Costabili, une Madone entre deux saints.

Cosimo Tura, dit *il Cosme*, artiste de la même école, a, dans la cathédrale de Ferrare, une remarquable Annonciation; Francesco Cossa, une Madone entre saint Pétronne et saint Jean évangéliste, à la pinacothèque de Bologne; Dominico Panetti, au palais public de Ferrare, une Visitation; chez le marquis Costabili, la Mort de la sainte Vierge et la Présentation; Ercole Grandi, plusieurs Madones chez le marquis Costabili; Ludovico Mazzolino, au palais public de Ferrare, Marie et Joseph adorant l'Enfant Jésus; au palais Costabili, deux Madones avec divers saints, deux autres tableaux représentant Marie en adoration devant l'Enfant divin, et Jésus mort sur les genoux de sa mère. Enfin, Benvenuto Garopolo a laissé, de son pinceau habile et pieux, une Visitation qui est à Rome,

au palais Doria; une Madone avec deux saints franciscains, au Capitole; une Annonciation et une Assomption, à la cathédrale de Ferrare; et, dans une écurie de la caserne de San-Benedetto, une admirable *Pietà*.

O Marie! mes lecteurs, si toutefois j'en ai, se fatiguent sans doute à lire ce long chapitre, cette froide et interminable nomenclature des tableaux qui ont reproduit, avec mérite, vos admirables traits, et qui présentent votre nom et votre image à la vénération de vos enfants adoptifs. Mais c'est un besoin pour moi, c'est un devoir qui résulte du plan que je me suis tracé, de nommer tous les artistes célèbres, toutes les écoles fameuses, et toutes les peintures renommées qui vous ont glorifiée, ô Vierge inférieure à Dieu seul! Qu'on me laisse donc errer encore en toute liberté parmi les œuvres merveilleuses qui vous montrent à nos regards telle que vous ont vue en esprit les maîtres de la peinture! qu'on me laisse parcourir encore l'incomparable galerie formée en votre honneur par la piété et le génie, et où j'aime à vous rencontrer et à vous saluer sous tant de traits différents! Et d'ailleurs pourquoi, après avoir dit ce qu'ont fait à votre gloire les écoles de Sienne, de Florence, de Bologne, de Ferrare, par les pinceaux immortels des Cimabue, des Giotto, des Orgagna, des Angelico, des Gozzoli, des Vanucci, des Pinturicchio, des Sanzio, des Francia, passer entièrement sous silence les preuves de dévotion et les ouvrages admirables que votre culte doit aux belles écoles de Venise, de Bergame, de Milan, de Gênes, de Naples, d'Espagne, de France et d'Allemagne, et à la pieuse palette des Vivarini, des Mantegna, des Bellini, des Tiziano, des Leonardo, des Luini, des Carrache, des Murillo, des Poussin, des Lesueur, des Durer? Comment légitimer d'un côté nos

préférences, de l'autre nos omissions ? Non, non, nous ne pouvons pas, sans injustice et sans une coupable partialité, nous arrêter ici. Nous suivons qui voudra ! mais nous allons continuer le magnifique inventaire des richesses dont la peinture a doté votre culte, ô Vierge auguste et chérie !

Le régénérateur de la peinture chrétienne, le peintre de ces Madones devant lesquelles, au dire de Pétrarque, les maîtres de l'art restaient muets d'étonnement, Giotto, paraît être le père et le fondateur de l'école de Venise, à laquelle il transmet et ses innovations en peinture, et sa piété pour la mère de Dieu.

Cette piété d'ailleurs était dès longtemps dans le cœur des Vénitiens ; car le doge Marc Cornaro et les patriciens ayant mandé de Padoue Guariento, l'un des disciples de Giotto, pour orner la salle du grand conseil à Venise, le sujet choisi et imposé à l'artiste annonça hautement, dès le principe, le caractère à la fois religieux et patriotique que la république de Venise voulait imprimer aux beaux-arts.

Au-dessus du tribunal était représenté le Christ posant une couronne d'or sur la tête de la Vierge, qu'entourait un brillant cortège de chérubins et de séraphins ; et au-dessous étaient écrits ces quatre vers du Dante :

L'amor che mosse già l'eterno Padre
Per Figlia aver di sua deità trina
Costei che fu del figlio suo poi madre
De l'universo qui la fa regina.

C'est-à-dire que cette peinture était l'inauguration de la Vierge, comme reine de Venise ; et, pour que la pensée qui avait présidé à cette composition fût encore plus clairement exprimée, on y avait introduit, comme symbole de la fraternité qui devait régner entre les citoyens, saint

Antoine et saint Paul ermite, partageant le pain qu'un corbeau venait leur apporter dans leur solitude. Les autres parties de la salle étaient couvertes de tableaux historiques où étaient tracés les sièges et les batailles qui avaient procuré le plus de gloire aux armées de la république, et dont il importait le plus de transmettre le souvenir à la postérité. Ainsi, tout l'avenir de la peinture vénitienne était là; tout son cycle lui était tracé d'avance dans l'ordre de subordination conformément auquel il devait être rempli, c'est-à-dire l'élément religieux et mystique figuré par la Vierge planant au-dessus de l'élément social et patriotique représenté par saint Antoine et saint Paul, et par les victoires remportées sur les ennemis de la république. C'était une première prise de possession du domaine de l'art, c'était aussi l'intronisation de la Vierge dans ce domaine. Dès lors on comprend comment presque tous les artistes de cette célèbre école ont exercé leur pinceau à rendre, comme à l'envi, les traits de la Vierge Marie.

La Brera de Milan a une Madone et plusieurs saints de Carlo Crivelli, qui se fit surtout admirer par la vigueur et par la fraîcheur de son coloris, parfaitement conservé jusqu'à nos jours.

San-Francesco della Vigna, à Venise, possède de Jacopello Flore une Madone qui adore son enfant, endormi sur ses genoux.

Sans énumérer ici tous les travaux exécutés en l'honneur de la Vierge par Andrea Mantegna, pendant plus d'un demi-siècle, à Padoue, à Vérone, à Rome, où il fut appelé par Innocent VIII, et à Mantoue, où il fut attiré par le marquis Louis de Gonzague, nous signalerons, de préférence, la célèbre Madone de la Victoire, qui est dans

la galerie du Louvre, et qui fut commandée à Mantegna par le marquis de Mantoue, en mémoire du succès obtenu sur Charles VIII, à la bataille de Formoue, en 1495. C'est une œuvre éminemment digne de la grande réputation de l'auteur, et pour la science du dessin, et pour l'imposante sévérité des figures accessoires, et surtout pour le charme du coloris dans tout le détail de ce berceau de fleurs sous lequel la Vierge avec l'Enfant Jésus, sainte Élisabeth et d'autres personnages, sont disposés avec une admirable symétrie. Le culte de Marie possède encore de Mantegna, à San-Zeno Maggiore de Vérone, une magnifique Madone entre trois apôtres et trois saints.

Paraissez maintenant, famille des Vivarini, et venez dire à tous ceux qui aiment la mère de Dieu ce que votre piété vous a inspiré, ce que votre talent a exécuté pour elle!... Et l'illustre écrivain dont nous avons déjà tant de fois cité les paroles pleines d'autorité, M. de Montalembert, vient nous dire : « La famille des Vivarini a bien mérité de l'art chrétien, et tous les véritables amis de cet art ne peuvent manquer de la chérir, en apprenant à connaître leurs ouvrages. » Nous n'hésiterons pas à les regarder comme les véritables pères de la peinture catholique à Venise. Nous citerons, parmi les chefs-d'œuvre de ces peintres, le Couronnement de la Vierge, signé Jean et Antoine Vivarini, 1444, qui est à San-Pantaleone de Venise, et qui peut servir de type à ce beau sujet, tant ils ont tiré parti de tous les motifs qu'elle fournissait la tradition; puis une très-belle *Ancona* (ou retable), d'Antonio et de Bartolomeo de Murano, en 1450, à la pinacothèque de Bologne, où l'on voit Marie couronnée par les anges, tandis qu'elle semble protéger de ses mains jointes et de son tendre regard le sommeil de son divin enfant, endormi

sur ses genoux. Enfin et surtout le grand tableau qui est à l'entrée de l'Académie de Venise, et qui semble en quelque sorte la bannière patronale de la ville. C'est Marie, dont le visage offre une expression ineffable de mélancolie et d'innocence à la fois ; elle porte dans ses bras l'Enfant Jésus, qui tient une grenade fleurie. Elle est sur un trône recouvert d'un baldaquin que soutiennent quatre anges à grandes ailes enflammées, et qui regardent d'un air triomphant : à droite et à gauche sont les quatre docteurs de l'Église. L'ensemble est d'un grandiose complet et d'une beauté rare. Le catalogue de l'Académie l'attribue à Jean et à Antoine de Murano. Mais Ridolfi, le plus ancien historien des artistes vénitiens, le désigne de la manière la plus formelle comme étant de Jacopello Flore, qui florissait en 1420, et dont on voit, à San-Francesco della Vigna, une bien belle Madone. Selon un type assez fréquent dans l'école primitive de Venise, elle adore son enfant, endormi et étendu sur ses genoux, en lui faisant comme un dais de ses mains jointes.

Le même écrivain cite encore, des frères Vivarini, une Madone entre quatre saints, par Barthélemy, à l'Académie de Venise ; le Couronnement de la Vierge, avec saint Ambroise, saint Sébastien, etc., en bas, à Santa-Maria del Frari, par Barthélemy et Basaïti ; une Madone au manteau étendu, à Santa-Maria Formosa.

Ces trois frères, à part un ou deux tableaux, n'ont presque traité que des compositions où la sainte Vierge occupe le premier rang.

Mais voici d'autres noms, et bien doux et bien chers aux amis des arts et de la piété, les noms des deux Bellini.

Si Gentile Bellini a été par excellence, dans trois ma-

gnifiques tableaux qu'on voit encore aujourd'hui à l'Académie de Venise, le peintre de la Croix, tableaux au bas de l'un desquels l'artiste mit d'abord cette simple et touchante inscription :

Gentilis Bellinus, amore incensus crucis, 1496,

puis, sous un autre, celle-ci :

Gentilis Bellinus pio sanctissimæ crucis affectu lubens fecit, 1500.

son frère Giovanni consacra tout spécialement ses pincesaux à la Vierge. Aussi, sur treize tableaux mentionnés à l'article de ses œuvres par M. de Montalembert, dix représentent des Madones. Les voici : à San-Zaccaria de Venise, une Madone avec sainte Agathe, saint Jérôme, etc.; au Redentore, dans la sacristie, une Madone les mains jointes, pour protéger le sommeil de l'Enfant Jésus; une autre, entre sainte Catherine et saint Jean l'Évangéliste; une autre, entre saint François et saint Jérôme; à SS. Giovanni-a-Paolo, une Madone avec sainte Catherine, sainte Ursule, etc.; à l'Académie, une Madone entre saint Job, saint François, saint Louis, etc., et trois anges musiciens; une autre, avec l'enfant Jésus endormi; une autre encore, avec saint Jean-Baptiste, saint Jérôme, etc.; à Saint-Pierre de Murano, le doge à genoux devant la Madone.

Ses types fondamentaux de la Vierge étaient arrêtés et fixés dans son imagination d'une manière irrévocable. C'est la gravité mélancolique qui en forme le fond et le caractère principal; aussi a-t-il interdit à son pinceau toutes les scènes qui pouvaient dénaturer son sujet en le rendant gracieux : point d'effusion de tendresse maternelle, point de caresses enfantines échangées entre le petit saint Jean et l'Enfant Jésus; le plus souvent, ce der-

nier est représenté par lui la main levée pour donner sa bénédiction, et toujours l'expression du visage est en harmonie avec l'attitude du corps. Quant à la Vierge, on voit qu'elle est tout entière au pressentiment de ses souffrances; c'est déjà la Mère aux sept douleurs. Le type n'est pas aussi beau que celui de l'école ombrienne, mais il est plus prophétique.

Le tableau qui est dans la sacristie de l'église de' Frarl offre toute l'imposante gravité d'une composition religieuse dans la figure de la Vierge et dans celle des saints qui entourent le trône où elle est assise; et, dans les figures d'anges, il égale les plus charmantes miniatures pour la fraîcheur du coloris et la naïveté de l'expression. C'est une œuvre qui peut hardiment prendre place à côté des plus belles productions mystiques de l'école ombrienne. Il semble qu'un avant-goût de la béatitude céleste ait épanoui l'âme du vieillard pendant qu'il y travaillait; il a ôté ce voile de mélancolie dont il aimait à couvrir le regard de la Vierge : ce n'est plus la Mère aux sept glaives qu'il a voulu peindre; cette fois, il a préféré voir en elle la source de sa joie, *causa nostræ lætitiæ*, et il lui a adressé cette courte prière :

Janua certa poli, duc mentem, dirige vitam;
Qua peragam commissæ tuæ sint omnia curæ.

Le tableau de Murano (le doge à genoux devant la Madone), bien que portant la même date que le précédent, lui est supérieur à certains égards, particulièrement pour le caractère du dessin. Mais ce qu'il importe d'y remarquer avant tout, c'est ce doge revêtu de la couronne ducal, et humblement agenouillé devant l'enfant Jésus et la sainte Vierge. C'est la première fois que nous rencontrons, dans l'histoire de l'école vénitienne, cette pieuse

représentation si souvent reproduite dans le palais des doges et dans les tableaux de famille; et si l'on en peut citer ailleurs quelques exemples rares et isolés, nulle part au moins cet usage n'a été transformé, comme à Venise, en un acte d'humilité nationale et en un témoignage de reconnaissance publique pour les succès obtenus sur terre ou sur mer, pour la cessation d'un fléau, en un mot, pour tout ce qui était regardé comme l'effet d'une protection spéciale de la Providence.

A côté de ces deux ouvrages, et probablement vers la même époque, il faut placer celui qui est dans la sacristie de l'église du Rédempteur, et qui représente la Vierge avec l'Enfant Jésus endormi sur ses genoux. En présence de cette ravissante miniature, où le charme du coloris est joint à l'expression la plus pure qu'il soit possible de concevoir, l'imagination la plus exigeante reste satisfaite; et non-seulement la critique est désarmée, mais encore elle se refuse à l'analyse de cet ordre de beautés qui n'est plus du domaine du goût, et qui appartient à une sphère bien plus élevée que celle-là.

En 1494 parut la Madone de l'église de Saint-Job, et l'apparition de ce tableau, qu'on voit aujourd'hui dans la galerie de Venise, fut, au rapport d'un écrivain contemporain, un grand événement pour les Vénitiens. Cependant il faut convenir que cette production du pinceau de Jean Bellini est de beaucoup inférieure aux trois autres, ce qui ne veut pas dire que la période de décadence ait commencé alors pour lui; au contraire, son imagination, secondée par une main ferme et docile, fut aussi vigoureuse et aussi poétique que jamais, quand il fit, en 1505, c'est-à-dire à l'âge de quatre-vingts ans, le tableau magnifique (la Madone avec sainte Agathe, etc.) qui forme

la principale décoration de la belle église de Saint-Zacharie, et qui serait encore admirable pour la vigueur du ton, pour le progrès du clair-obscur, et pour la perfection du dessin, lors même qu'il ne serait pas un chef-d'œuvre de l'école vénitienne pour tout ce qui tient à la poésie et à la profondeur des caractères. On ne conçoit rien de plus grandiose que les figures de saint Pierre et saint Jérôme : les attitudes et les airs de tête respirent la dignité et la sainteté ; et, dans les figures de sainte Catherine et de sainte Agathe, l'expression est accrue de toute l'intensité que lui donne cette beauté de profil et de proportions, cette grâce naïve et cet air de simplicité touchante, attributs exclusifs des productions de cette époque, qui fut comme l'âge d'or de la peinture chrétienne. Cet admirable tableau fut transporté à Paris, mis sur toile, et renvoyé à Venise en 1815. On s'aperçoit qu'il a souffert de toutes ces vicissitudes.

Dans la Madone qu'il fit immédiatement après (en 1507) pour l'église de Saint-François della Vigna, il y a un peu plus de doute dans les contours ; et cela se remarque même dans la physionomie de la Vierge, qui est bien loin d'avoir la suavité de la Madone de la sacristie du Rédempteur. Peut-être cette infériorité était-elle un premier tribut payé aux misères de la vieillesse ; car, pour tout autre, l'âge qu'il avait atteint eût été celui de la décrépitude et de l'impuissance.

Aussi est-il probable que, ne se sentant plus assez de fraîcheur dans l'imagination pour réussir à son gré dans la représentation des Madones, il renonça tout à fait à ce genre de composition ; car il ne paraît pas qu'il en ait peint une seule dans les dix dernières années de sa vie.

Immédiatement après Jean Bellini, qui fut l'étoile la

plus brillante de la constellation d'artistes éminents au milieu desquels il vécut, et presque sur la même ligne que cet illustre peintre, nous placerons Cima da Conegliano, ainsi appelé du nom de sa colline natale, qu'il s'est plu à reproduire dans le fond de la plupart de ses tableaux, lors même que la scène est à Bethléem ou sur le Calvaire. Un habile critique (1) le proclame le plus grand peintre de l'école chrétienne de Venise; du moins son tableau de Saint Thomas et de Notre-Seigneur, à l'Académie, surpasse en éclat et en majesté tous les autres. M. de Montalembert regarde sa Madone de la collection Barberini comme la plus belle de toute l'école vénitienne. L'Académie de Venise possède une autre Madone avec plusieurs saints, du même pinceau. Cette Madone, dit M. Rio, qui est assise sur un trône et entourée de plusieurs saints, a beaucoup de ressemblance, au moins pour le type et le caractère, avec celles de Jean Bellini, sans cependant porter la même empreinte de mélancolie profonde, sans avoir ce regard expressif, voilé et tristement tourné vers l'avenir, qui caractérise celles de Jean Bellini. Cima da Conegliano ne paraît pas avoir choisi, comme lui, la Vierge et l'Enfant Jésus pour son sujet de prédilection; la grâce n'était pas la qualité dominante de son pinceau.

Et pourtant, quelle suavité cet artiste, qui, dans la conception du caractère de saint Jean-Baptiste, surpassa les plus grands peintres de son siècle, sans excepter Titien et Raphaël; quelle suavité cet artiste ne répandit-il pas dans la composition qu'il fit pour l'église de la Madone del Carmine, et qui représente la Vierge en adoration devant l'Enfant Jésus, au milieu d'un ravissant

(1) M. de Montalembert.

paysage. Le sujet est évidemment emprunté à l'école ombrienne; et cette sympathie est d'autant plus intéressante à découvrir, que l'absence totale de peintures païennes ou mythologiques parmi les œuvres de Cima vient la confirmer plus complètement encore.

La galerie de Dresde a aussi, de cet artiste, un autre tableau de Vierge : c'est la Présentation de Notre-Dame. Il a su choisir et varier ses paysages avec un goût exquis. Le coloris en est à la fois si frais et si vigoureux, les eaux si transparentes, les oiseaux et les arbres traités avec tant d'amour, et le tout disposé avec un sentiment si vrai du pittoresque, que, indépendamment de la supériorité du dessin et du caractère profondément religieux de ses compositions, il mériterait encore, comme paysagiste, d'occuper une place distinguée dans l'histoire de l'art.

Marco Basaiti, autre peintre de la même école, offre plusieurs traits de ressemblance avec Cima da Conegliano; mais il diffère de lui par le ton général de ses compositions, qui inclinent plutôt vers le doux et le gracieux, tandis que celles de l'autre sont caractérisées par une majesté sévère. Basaiti se distingue surtout par l'harmonie et la suavité de son coloris, par la science du clair-obscur, qu'il entendit mieux que la plupart de ses contemporains, et par l'expression de béatitude angélique ou de mélancolie calme qu'il sut donner à ses personnages. Son Christ mort, étendu entre deux anges qui contemplent ses plaies, est peut-être le plus pathétique des tableaux de Venise. Dans la série de ses œuvres, nous ne trouvons qu'un seul tableau de la Vierge : c'est une *Incoronazione* qui est à l'Académie de Venise, au-dessus du Saint Ambroise de Vivarini.

Vittore Carpaccio exploita, plus largement qu'aucun autre peintre de l'école vénitienne, la région attrayante de la légende et de l'histoire. Il se distingua surtout par la correction de son dessin, par son entente de la perspective linéaire, et par une fécondité d'imagination dont il y a peu d'exemples dans toute l'histoire de l'art. Le tableau où la Vierge est représentée montant toute seule les degrés du temple, est un motif charmant qui lui fut emprunté par Titien. L'église de SS.-Giovanni e Paolo, à Venise, a, de lui, une *Incoronazione*; et l'Académie de la même ville conserve, comme un de ses plus précieux chefs-d'œuvre, l'Enfant Jésus lisant pendant que Marie l'adore à genoux. Sa piété et ses vertus égalèrent son talent; car un historien qui avait sans doute recueilli la tradition populaire a fait de Carpaccio cette courte apothéose : « Il fut pleuré par ses concitoyens, tandis qu'il jouissait dans le ciel de la béatitude éternelle; *Pianto dai cittadini, sonise nelle beate stanze del cielo* (1). »

Les trois grands artistes dont nous venons de parler, savoir, Cima da Conegliano, Basaiti et Carpaccio, appartiennent tous à l'école religieuse dont Jean Bellini est ordinairement considéré comme le chef, mais sans que pour cela on puisse dire, à la lettre, qu'ils aient été ses disciples. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils travaillèrent dans le même but, sur le même fonds, et avec les mêmes inspirations exclusives, dans un temps où le paganisme les débordait déjà de toutes parts.

Mansueti, élève de Jean Bellini, admirable par le fini qu'il met dans les détails des vêtements et dans l'architecture, ne nous a laissé, en l'honneur de la très-sainte

(1) Ridolfi.

Vierge, qu'un tableau à citer, et qui est à l'Académie de Venise : c'est Marie allaitant l'Enfant Jésus, pendant que deux anges la couronnent.

Aussi, sous plus d'un rapport, placerons-nous bien au-dessus de lui le pieux et bienfaisant Vincenzo Catena, son condisciple, l'un des plus grands peintres de l'école vénitienne, et celui dont la fidélité aux anciennes traditions fut le plus méritoire, car il n'aurait dépendu que de lui d'être le rival du Giorgione pour la grâce et la beauté des formes, et même pour la hardiesse et le bon choix des compositions ; il n'aurait dépendu que de lui d'avancer loin dans les voies nouvelles frayées par les nouveaux maîtres. Mais sa pieuse imagination s'accommodait mieux des doctrines de l'ancienne école. Le pinceau gracieux de cet artiste-poète eut, malgré la célébrité de Titien, qui tenait alors le sceptre de la peinture à Venise, ses admirateurs passionnés. D'ailleurs, la préférence qu'on lui donna pour l'exécution d'un tableau d'autel, dans la chapelle du palais ducal, où il peignit le doge Léonard Lorédan, agenouillé devant la sainte Vierge, prouve qu'on reconnaissait sa supériorité dans ce genre de représentation, et que le glorieux patronage de la république ne manqua pas à son talent.

Aussi charitable qu'habile, il laissa en mourant divers legs pour des fondations pieuses, pour la dot d'un certain nombre de pauvres filles, et surtout pour la construction d'un édifice à l'usage des peintres nationaux, sous l'invocation de sainte Sophie.

Contemporains ou successeurs des peintres que nous venons de nommer en les louant et de louer en les nommant, les deux Santa-Croce ont orné la belle Venise d'un grand nombre de tableaux, dont plusieurs ont pour

motif la Mère de la divine grâce. L'ainé des deux (Francesco), qui s'intitule, sur un charmant tableau, disciple de Jean Bellini, dont il reproduit en effet presque littéralement le style, l'ordonnance et les types, dans la figure de la Vierge, a peint une Madone entre Jérémie et saint Jérôme : elle est à San-Pietro di Murano, de Venise ; et une autre Madone couronnée par les anges, et qui était à la galerie Correr, léguée récemment par son fondateur à la ville de Venise.

Ne serait-ce pas encore à Francesco Santa-Croce qu'il faudrait aussi attribuer le beau tableau du transept dei Frari, qui représente la sainte Vierge recueillant ses clients sous son manteau, dont deux anges étendent les pans autant que possible, tandis que deux autres anges couronnent leur reine, qui porte son divin enfant au milieu de sa poitrine dans une espèce de médaillon, disposition assez fréquente dans la peinture et la sculpture vénitiennes ? Cette œuvre capitale, remarquable surtout par l'expression grave et pure du visage de Marie, va admirablement bien dans l'église qui porte le titre de Sainte-Marie la Glorieuse, des pauvres frères mineurs.

Girolamo Santa-Croce, son parent et son disciple, mais disciple qui surpassa beaucoup son maître, a laissé, entre autres ouvrages, deux Madones : l'une avec le doge et la dogaresse à ses pieds, à la galerie Correr ; l'autre entre saint François et saint Jérôme, à la Brera de Milan.

Mais ce ne fut pas à Venise seulement que l'influence artistique et chrétienne de Jean Bellini s'exerça d'une manière si heureuse pour la peinture sacrée : elle s'étendit sur toutes les villes du domaine de Saint-Marc, depuis le Frioul jusqu'aux frontières du Milanais.

Bergame surtout lui donna dans Cariano et Previtali

des élèves dignes de lutter avec ceux qu'il avait trouvés à Venise même.

Giovanni Cariano exécuta un très-grand nombre de tableaux de dévotion pour ses compatriotes, ne se lassant pas de reproduire sa composition favorite, qui était la Vierge avec l'Enfant Jésus et plusieurs saints symétriquement répartis de chaque côté du trône, mais s'efforçant d'en varier les personnages accessoires, l'agencement des groupes, les décorations et le paysage, qu'il animait ordinairement par de petites figures très-gracieuses, comme on peut le voir dans le charmant tableau qui décore la galerie Carrara à Bergame, une madone avec plusieurs saints. C'est le seul tableau que cite de lui M. de Montalembert. M. Rio en cite un autre qui est à Gênes et qui représente le même sujet, mais avec une différence importante : dans celui-ci, l'Enfant Jésus, tenu par la sainte Vierge, bénit un homme agenouillé à côté duquel est saint Antoine, patron de cet homme, tandis que sa femme, dans la même attitude, a pour protectrice sainte Catherine. Voilà l'origine du tableau de famille, dans les temps où l'alliance de l'art avec la foi était encore dans toute sa force.

Andrea Previtali, qui florissait à la même époque, doit nous intéresser encore davantage à cause de sa connexion plus intime et plus authentique avec Jean Bellini, dont il fut d'abord l'élève le plus distingué, et qu'il surpassa ensuite, tant pour le charme du coloris que pour la grâce et la délicatesse des contours.

Les compositions religieuses de cet artiste, resté fidèle aux traditions de l'ancienne école vénitienne, avaient un charme tellement irrésistible pour les plus grands peintres, qu'une Annonciation, peinte par lui dans une église

de Cineda, captivait si fortement l'imagination encore pure de Titien, qu'il ne manquait jamais d'aller passer une heure en contemplation devant elle, toutes les fois qu'il quittait Venise pour se rendre à Cadore, sa ville natale.

Deux autres peintres bergamasques, contemporains de Cariano et de Previtali, peuvent encore être rangés, au moins par le style de leurs compositions, dans l'ancienne école représentée par Jean Bellini; l'un est Gavio, dont il y a quelques tableaux à Bergame, représentant tous le même motif, la Vierge, l'Enfant Jésus et plusieurs saints; l'autre est Antonio Boselli, qui a peint, dans l'église des Augustiniens d'Almenno, à la manière des artistes du quinzième siècle, une Madone avec un entourage de saints.

Mais, à Trévise, Jean Bellini eut, dans son disciple Pennachi, quelque chose de plus qu'un continuateur gracieux de ses doctrines; car Pennachi surpassa tous les peintres de son école par le caractère grandiose de ses conceptions.

Outre son tableau de l'Assomption, dans la cathédrale de Trévise, où l'on est surtout frappé des belles figures d'apôtres qui sont au-dessous, et qui ont été jugées dignes du pinceau du Giorgione, l'on admire également et l'on admirera toujours l'*Incoronazione* qu'il peignit au plafond de l'église Notre-Dame des Anges, à Murano; son Annonciation à San-Francesco delle Vigne, à Venise, et le plafond de Notre-Dame des Miracles (la *Madonna dei miracoli*), de la même ville. A cet égard on peut dire que Pennachi a été le véritable et unique précurseur de Michel-Ange; non pas que d'autres n'eussent abordé avant lui des entreprises du même genre, mais leur pinceau s'était

trouvé trop faible pour en soutenir toute la majesté.

Bonifazio Bembo, élève de la même école, a laissé une Madone avec sainte Anne. Elle fait partie des richesses de l'Académie des beaux-arts, à Venise.

Mais arrivons donc enfin au grand et éminent artiste qui fait le plus d'honneur à l'école vénitienne, et qui a le plus travaillé à la gloire de Marie; car il est devenu, par ses nombreuses et admirables Vierges, le noble émule, le digne rival de Raphaël.

Tiziano Vecelli, l'ami et le peintre des rois, celui que les villes, les provinces, les cours, se disputaient à l'envi et comblaient d'honneurs signalés, de distinctions flatteuses et de riches présents, celui qui, mort à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, a laissé au monde artistique plus de six mille tableaux marqués au coin du génie, celui dont la vie fut si pure, au dire d'un auteur, que pas une tache ne la souilla; Tiziano, appelé chez nous le Titien, occupe un des premiers rangs, et vient après Raphaël comme peintre de la Vierge, tant par le nombre que par le mérite des tableaux où il a retracé l'image de la mère de Dieu.

M. Alexandre Dumas, dans son ouvrage intitulé *Raphaël et Michel-Ange*, raconte une anecdote qui va trop bien à notre sujet pour que nous n'ayons pas un véritable bonheur à la reproduire ici.

Comme presque tous les grands talents, le jeune Tiziano se révéla de bonne heure. Dès l'âge le plus tendre, il s'était senti entraîné vers le culte des beaux-arts, et il avait donné des preuves non équivoques de son penchant pour la peinture. Aussi ses sages parents, ne voulant point contrarier un goût si prononcé, le placèrent à Venise dans l'atelier du célèbre et pieux Gentile Bellini.

Vecelli prenait ses leçons ; mais il marquait peu d'empressement à imiter sa manière sèche et terne, et il aspirait secrètement à un dessin plus correct et à un coloris plus vif. Un jour donc que, tout rêveur, il errait dans les champs, à l'époque où la nature étale tout son luxe et brille de toutes ses grâces, le jeune Vecelli est tout à coup tiré de sa profonde rêverie par l'aspect d'un vaste tapis de verdure, émaillé de mille fleurs. Tiziano s'arrête, et contemple longtemps ces fleurs et leur éclat, que la rosée du matin et les feux du soleil levant rendaient vraiment éblouissant. « Oh ! qui me donnera, s'écria-t-il en se parlant à lui-même, qui me donnera de reproduire ces couleurs si tendres, si vives, si fraîches, si pures, si variées et si pleines de vie ? Qui donnera à mon pinceau des substances capables de le disputer aux œuvres de la création divine ?... » A ces mots il s'arrête, et garde quelques minutes d'un silence absolu ; puis soudain, comme si un trait d'en haut l'eût éclairé : « Mais pourquoi, reprend-il, ces ravissantes créatures n'auraient-elles pas en elles-mêmes de riches substances colorantes ?... » Il dit, et aussitôt sa main parcourt le gazon et y cueille les plus belles fleurs, qu'il rapporte à son atelier. Là il les broie, et, au moyen du suc qu'il en extrait, il se met sur-le-champ à peindre à fresque sur un chapiteau qui lui tombe sous la main. Mais quel sujet va-t-il prendre ? Sera-ce une corbeille, une guirlande, un paysage, une prairie ? Non ; la pensée du jeune artiste s'est élevée plus haut, et sa main vient de dessiner une admirable figure de la *Rose mystique*, de la plus belle des fleurs du jardin de l'Époux sacré, une tête de la Vierge. Ce fut là, dit M. Alexandre Dumas, et le premier essai et le premier chef-d'œuvre de Tiziano Vecelli. La découverte du procédé était si heu-

reuse, la tête si remarquable, qu'on venait de tous les côtés la voir et l'admirer.

Le jeune artiste de Cadore, le jeune élève du peintre de la Croix, avait offert à Marie les prémices de sa découverte et celles de son génie naissant. Il en fut bien récompensé; et rien d'étonnant que depuis il ait tant excellé dans la reproduction des traits de la femme bénie entre toutes les femmes, et qu'il ait tant aimé à en retracer les traits; rien d'étonnant, non plus, qu'elle lui ait obtenu, et à un si haut degré, la perfection du coloris, et le talent de peindre les fleurs comme jamais personne ne l'avait eu avant lui.

S'il crut devoir ces dons à celle qui dit dans les saints livres, « Entourez-moi de fleurs (1), » il lui en fut reconnaissant; car il nous serait à peu près impossible de donner la longue liste des Vierges qu'exécuta le pinceau de cet artiste infatigable, dont les années, les mois, les jours peuvent se compter par des travaux, et dont l'œuvre est vraiment, comme l'a dit quelqu'un, un chaos de chefs-d'œuvre, un labyrinthe de merveilles (2).

Entre une infinité d'autres tableaux de ce pinceau inépuisable, Venise possède une Assomption, une Conception, une Annonciation, et une Vierge avec l'Enfant Jésus.

Vérone a de lui cette célèbre Assomption qui, avec tant d'autres chefs-d'œuvre, a fait le voyage de Paris, et est ensuite retournée à sa place.

Vienne a une Notre-Dame d'une merveilleuse beauté;
Londres, une Madone avec l'Enfant Jésus;

(1) Fulcite me floribus, stipate me malis. *Cant.*, II, 5.

(2) Alexandre Dumas, *Michel-Ange et Raphaël*.

Modène, une Vierge parlant à saint Paul ;
Rome, plusieurs tableaux de la Vierge ;
Gênes, le Voyage de Marie en Égypte ;
Anvers, une Vierge adorant son fils , et une autre Vierge ;

Ferrare, la Vierge-mère serrant Jésus dans ses bras , tandis què le petit précurseur attire à lui l'agneau symbolique.

Et pourrions-nous oublier la magnifique Vierge au Rosier, une des plus belles peintures du Titien, et qui se distingue si éminemment par la hardiesse et l'énergie de conception et de coloris ; et la famille Pesaro présentée à la sainte Vierge après la bataille de Lépante, bataille dont le gain a toujours été attribué par les chrétiens à la protection de la mère de Dieu ?

Beauté admirable, finesse de traits, charme inoui, grace ravissante, délicatesse des carnations, arrangement des draperies, fraîcheur incomparable du coloris, noblesse, dignité, candeur des têtes, voilà une partie seulement des caractères qui distinguent toutes les œuvres du Titien ; et ces caractères on les trouve plus encore dans ses Vierges que dans ses autres tableaux.

Une critique détaillée de ces ravissantes madones nous mènerait trop loin ; nous nous bornerons à en faire l'éloge général. Aussi bien nous avons hâte d'avancer dans ce chapitre.

Pour cela, passons rapidement, et sans nous arrêter, aux écoles succursales de l'école vénitienne.

Ces écoles n'ont pas été plus stériles que leur mère et maîtresse en œuvres glorieuses à Marie.

Nous en allons citer seulement quelques-unes, mais sans aucun commentaire. Nous allons faire ici, pour les com-

positions dont la sainte Vierge est le sujet unique ou principal, ce que M. de Montalembert a fait, dans la brochure si souvent citée par nous, pour toutes les œuvres chrétiennes (du moins les plus célèbres) des peintres de l'Italie pendant les beaux siècles de la peinture religieuse.

Nous n'allons donner que des noms; les lira qui voudra. Il nous suffit que cette liste soit glorieuse à celle dont l'honneur nous est si cher, pour que nous n'hésitions pas à la donner ici.

De Vittore Pisanello, à San-Formo Maggiore, de Vérone, une Annonciation.

De Francesco Girolamo Monsignori, à San-Bernardino, une Madone; à San-Formo Maggiore, une autre madone avec saint Christophe; à San-Nazaro e Celso, une madone avec saint Sébastien et saint Blaise.

De Liberale, à Santa-Anastasia, une Assomption.

De Girolamo dei Libri, à Santa-Anastasia, une madone entre deux saints, avec le donateur; à San-Georgio, une madone entre saint Laurent Giustiniani et saint Zénon, avec le Père éternel et trois anges; composition citée par M. de Montalembert comme le chef-d'œuvre de l'école de Vérone.

De Giovanni Carotto, à San-Formo Maggiore, une madone avec sainte Anne.

De Paolo Cavazzola, à San-Bernardino, une madone avec saint François, sainte Élisabeth et les autres saints franciscains.

De Hieronimo Rumani, à Sainte-Justine de Padoue, dans la vieille église latérale, une madone avec sainte Justine, sainte Scholastique et deux saints évêques.

De Palma Vecchio, à la galerie Carrara de Bergame, une madone et quatre saints.

De Francesco Morone, à la même galerie, une Madone

avec saint François, et, à San-Alessandro della Croce, une *Incoronazione*.

De Lorenzo Lotto, à San-Bartolomeo de Bergame, une madone et plusieurs saints.

D'Errea Salmeggia, à Santa-Grata de la même ville, une madone avec sainte Scholastique et sainte Catherine.

L'école lombarde ou milanaise, qui comprend Milan, Mantoue, Reggio, Crémone, Padoue, Parme, Modène, a aussi, par la main de ses plus grands artistes, offert d'admirables tributs au culte de la Vierge.

Faisons un choix, et citons :

De Léonard de Vinci, génie prodigieux et presque universel, qui fut à la fois mathématicien, géomètre, ingénieur, architecte, musicien, orateur, sculpteur, poète et surtout peintre, au Louvre, la Vierge aux Rochers, qualifiée, par un critique, d'œuvre vraiment miraculeuse ; à Vaprio, entre Milan et Bergame, une madone colossale, à fresque. Ce fut, dit M. Valentin (1), une Vierge qui plaça Léonard de Vinci à la tête des peintres de son temps.

La ville de Milan possède, entre autres trésors honorables à Marie, de Bramantino, chez le duc Melzi, une madone ; d'Ambrogio da Fossano ou il Borgognone, à San-Eustorgio, une madone entre saint Jacques et saint Henri ; à San-Simpliciano, une *Incoronazione* ; à la Brera, Marie couronnée par son fils pendant que Dieu le Père les embrasse tous deux au milieu de la cour céleste. La Chartreuse de Pavie a, du même pinceau, des fresques nombreuses et admirables, surtout le Couronnement de Marie, et la famille Visconti aux pieds de cette Vierge dans les deux transepts.

(1) *Les Peintres célèbres*, p. 45.

Bernardino Luini, élève de Léonard, a laissé aux beaux-arts et à la religion un grand nombre de Vierges, et notamment une *Pietà* ou Notre-Dame de Pitié, à Santa-Maria della Passione; plusieurs madones à la Brera; une madone entre saint Martin et saint Étienne et plusieurs autres saints, à la galerie Melzi; une Madone à Chiavalle, près Milan; une madone et Jésus cueillant une fleur, à la Chartreuse de Pavie; une madone avec saint Jérôme, etc., à la cathédrale; une madone au couvent des franciscains de Lugano. La pose de ces Vierges est pleine de grâce et d'expression : coloris gracieux, simplicité de draperies, bonheur de composition, voilà, dit M. Alexandre Dumas, leurs autres qualités.

Bernardino Zenacle a une madone entre les quatre docteurs, à la Brera de Milan;

Mario d'Oggione, une madone avec sainte Euphémie et autres, à Santa-Eufemia;

Bartolomeo Montagna, une madone avec des saints et trois anges musiciens, à la Chartreuse de Pavie;

Andrea Sabino, une sainte Vierge sur les genoux de sainte Anne, à la galerie Beauharnais de Munich;

Boccaccio Boccaccini da Cremona, une madone, à Saint-Vincent de Crémone;

Andrea Solari, une madone allaitant l'Enfant Jésus, au Louvre; les Apôtres au tombeau de Marie, à la Chartreuse de Pavie.

Et enfin, pour couronner dignement la série des œuvres remarquables que cette école a données à la Vierge-mère, finissons cette liste des produits de l'école vénitienne par le beau nom du Corrège (Antonio Allegri), que la nature avait fait peintre, et qui dut ses progrès plutôt à son génie qu'à l'étude des maîtres et des règles de l'art; et men-

tionnons de lui deux œuvres seulement : la Zingarella de Naples, ou la Vierge et l'Enfant Jésus, admirable tableau peint sur bois, bien conservé, et qui brille surtout par le fini du coloris, la variété des teintes, l'heureuse et savante distribution de la lumière ; et, en second lieu, l'Assomption, à la coupole de Saint-Jean de Parme, fresque sublime qui est, sans contredit, une des plus belles pages dont la peinture chrétienne puisse se glorifier.

Citons encore parmi les peintres du moyen âge qu'on ne peut ranger dans aucune des écoles précédentes, et qui ont sanctifié et illustré leurs pinceaux en les consacrant à la reproduction plus ou moins belle de l'image de Marie :

Luigi Brea, de Nice, dont Gênes possède une Annonciation à Santa-Maria de Castello ;

Antonio Solario ou le Zinzarino, de Naples, dont cette ville a, aux Studii, plusieurs madones ;

Bernardino Campi da Cremona, dont Pavie a une Assomption à la Chartreuse ;

Giovan-Batista Salvi, de Sassoferrato, qui se distingue par le charme avec lequel il a toujours peint la madone, et dont les chefs-d'œuvre, en ce genre, sont une Madone veillant sur le sommeil de Jésus, aux Uffizi de Florence, et la madone entre saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, à qui l'Enfant Jésus met la couronne sur la tête, à Sainte-Sabine de Rome ;

Guido Reni, dont quelques-unes des madones ont de la pureté et de la profondeur, surtout celle dite la *Madonna della Pietà*, à Bologne. Mentionnons encore de ce même artiste la Vierge qu'il fit pour le roi d'Espagne, et l'Annonciation qu'il composa à la demande de Marie de Médicis, et qui, comme la plupart de ses œuvres, se sont re-

marquer par la richesse de la composition, la correction du dessin, la grace et la noblesse de l'expression, la fraîcheur du coloris, un grand goût dans la manière de draper, une touche moelleuse, vive et légère.

A ces noms déjà si nombreux, et dont plusieurs sont peu connus du vulgaire, quoiqu'ils aient donné à l'art et au christianisme des œuvres de premier mérite, pouvons-nous ne pas ajouter d'autres noms qui brillent avec éclat dans l'histoire des beaux-arts, et qui ont leur place obligée sur cette liste des peintres d'Italie dont le pinceau habile a jeté sur le bois, sur la toile, ou sur les murs des temples, les traits vénérés de la Vierge de laquelle est né Jésus ? Pouvons-nous ne pas nommer Jules Romain, cet élève chéri de Raphaël qui l'institua son héritier, et qui peignit plusieurs madones avec cette énergie de conception, avec cette vigueur de coloris, avec cette hardiesse de style, avec ce grand goût de dessin, avec cette élévation de pensées poétiques qui le caractérisent ?

Pouvons-nous ne pas nommer le Tintoret, condisciple et digne émule du Titien ; Paul Véronèse, qui surpassa le Tintoret par la noblesse avec laquelle il rendait la nature ; le Parmésan, héritier du génie de Michel-Ange, et qui a réussi principalement dans les Vierges ; Lanfranc, un des géants de la peinture ; Louis, Annibal et Augustin Carrache, dont le musée du Louvre possède, entre autres tableaux, celui de la Vierge aux Cerises et celui du sommeil de l'Enfant Jésus protégé par la Vierge, qui impose silence au petit saint Jean ; celui de Bologne, une Assomption, et la galerie de Dresde, une autre Assomption ; il Cappucino ou Bernardo Strozzi, artiste plein de feu, d'énergie et d'abondance ; le Guerchin, qui n'avait pas plus de dix ans lorsque, sans avoir encore eu de maître, il peignit, sur la

porte de sa maison une madone, qui fit connaître ce qu'il serait un jour, et dont on admire, en particulier, la Vierge apparaissant à trois religieux ; et enfin le Dominiquin (Zampieri), que plusieurs mettent immédiatement après Raphaël, le Corrège et le Titien, et qui a peint à fresque, avec une touche franche et légère et avec une fraîcheur digne des plus grands coloristes, l'histoire de la sainte Vierge dans la cathédrale de Fano, la Vierge du Rosaire que possède le Louvre et qui est un de ses chefs-d'œuvre, et la Translation de la Santa-Casa, œuvre qui n'a pas son égale dans les plus riches musées ?

Pieuse et riche Italie, tous ces peintres sont tes enfants, toutes ces œuvres sont écloses sur ton sol vivifiant, sous ton ciel azuré, et sous l'influence créatrice de ton climat fortuné et de ta foi vive et brûlante ; c'est ta dévotion à la Vierge pleine de grâce qui a inspiré ces auteurs, animé ces pinceaux et enfanté ces merveilles : oh ! sois bénie pour tous ces noms et pour toutes ces œuvres, terre classique du vrai et du beau, de la foi et du génie, de la religion et des arts ! sois bénie, et que ta gloire ainsi que ton empire durent autant que le monde et que le culte de Marie !

Mais tandis que notre cœur élève ses vœux vers le ciel, tandis que notre main les consigne dans ce livre des gloires de Marie, toutes ces richesses artistiques que nous venons d'énumérer, tous ces trésors des Raphaël, des Bellini, des Francia, des Léonard, sont en danger de périr avec les églises, les galeries et les palais qui les possèdent. Vienne, Venise, Milan, Bologne, et beaucoup d'autres villes ont déjà fait des pertes irréparables. La Vénétie, la Lombardie, la Toscane, la Sicile, sont désolées, ravagées par la guerre ; la belle Italie est en feu, elle

est une fournaise ardente ! Dieu, rendez-lui la paix ! conservez-lui ses enfants, ses monuments, ses chefs-d'œuvre, comme vous conservâtes Daniel dans la fosse aux lions et les trois jeunes Hébreux dans les flammes de Babylone !

Mais passons à d'autres contrées.

La catholique Espagne, si fidèle, si dévouée au culte de Marie, est loin et infiniment loin d'avoir, par la peinture, donné à la mère de Dieu autant de témoignages de son respect filial que le riche pays que nous venons de parcourir.

L'Espagne a eu peu de peintres d'un mérite éminent, et leurs œuvres, qui se comptent, ne peuvent entrer en parallèle, pour le nombre du moins, avec les innombrables et immortelles productions de la terre natale des merveilles artistiques.

Entre près de huit cents artistes dont les noms sont cités dans les annales de la peinture espagnole, on en compte à peine douze qui aient une grande valeur ; et sur ces douze, trois ou quatre seulement s'élèvent au niveau des maîtres italiens du premier ordre.

C'est d'abord Velasquez, chef de l'école de Castille : un génie hardi, un coloris vigoureux, une touche énergique, une imagination brillante, un dessin d'une irréprochable pureté, une couleur toujours ferme, sûre et parfaitement naturelle, l'entente des plans, la sage et merveilleuse distribution de la lumière, la perspective linéaire et aérienne, ont fait de cet artiste l'homme de la nature et de la vérité ; et toutes ces qualités se trouvent au plus haut point dans son Couronnement de la Vierge.

Après lui vient Ribeira, le grand et profond imitateur du Caravage et du Corrège, celui dont la *Madonna bianca* eut un succès qui passe toute croyance ;

Puis Alonzo Cano, le Michel-Ange de l'Espagne, artiste remarquable à trois titres différents, peintre, architecte, sculpteur de premier mérite, et qui, à vingt-quatre ans, avait fait une admirable Vierge avec l'Enfant Jésus, laquelle fut placée dans la belle église de Lebriga.

Mais donnons plus qu'une mention au grand homme dont le nom vient se placer ici, à Murillo, que quelques-uns proclament le plus grand peintre de l'école espagnole, et qu'ils mettent à la tête de cette école, comme Raphaël, Titien, Rubens, Rembrandt et le Poussin sont à la tête des écoles romaine, vénitienne, flamande, hollandaise et française.

La Vierge a eu une si grande part dans les travaux de Murillo, qu'il a droit, dans cet ouvrage, à un article plus long que ceux que nous avons consacrés à ses compatriotes.

Esteban Murillo naquit de parents pauvres. Un de ses oncles lui donna, comme par charité, les premières leçons de l'art dans lequel il devait un jour acquérir tant de gloire. Mais cet oncle étant parti de Séville à Cadix pour y fixer sa résidence, Murillo se vit à la fois sans maître et sans ressources : abandonné à lui-même, obligé de vivre de son pinceau avant de savoir s'en servir, le pauvre jeune homme demanda, à sa dévotion et à celle des autres pour l'admirable mère de Dieu, des moyens d'existence. Il se mit à barbouiller, sur des petits carrés de toile ou de bois, ces Vierges qui sont représentées écrasant la tête du serpent, et qu'on appelait des Notre-Dame de Guadalupe. Quand il en avait fait une certaine quantité, il les vendait à la douzaine, au prix d'une à deux piastres, suivant leurs dimensions, aux armateurs des galions d'Amérique, qui emportaient ces images parmi les peu-

plades nouvellement converties du Mexique et du Pérou.

Murillo en était réduit à ce métier de manœuvre, lorsque parut à Séville le peintre Pedro de Moya, qui rapportait d'Angleterre le bon goût et la brillante couleur de Van-Dyck, dont il avait pris les leçons. A la vue des ouvrages de Moya, Murillo tomba comme en extase et sentit se réveiller sa vocation. Une nouvelle route s'ouvrait devant lui; il s'y jeta avec ardeur, et ne chercha plus qu'à imiter son nouveau modèle. Mais Pedro de Moya ne resta pas à Séville, et laissa une seconde fois Murillo sans guide. Vivement affligé de ce départ, le jeune artiste resta un moment indécis sur le parti qu'il devait prendre. Enfin il reprit courage, et résolut d'aller étudier les chefs-d'œuvre de l'Italie. Mais, pour exécuter ce projet, il lui fallait des ressources et des protections, et il en était absolument dépourvu. Dans son espèce de désespoir, il se tourna de nouveau, pour lui demander son pain de chaque jour, vers celle qui déjà lui était venue en aide après le départ de son oncle, vers celle que les Pères appellent l'Espoir des désespérés. Il acheta donc un rouleau de toile, le coupa en petits morceaux qu'il couvrit, sans se donner ni repos ni sommeil, de petites Vierges, d'Enfants Jésus, de fruits, de fleurs; puis quand il eut tout vendu, quand il eut quelques réaux en poche, il partit à pied pour Madrid. Arrivé dans cette capitale, il se présenta au bon et généreux Velasquez, qui était alors dans toute sa gloire et dans toute sa puissance, et lui ouvrit son cœur. Le peintre de Philippe IV accueillit le jeune voyageur avec intérêt, et le dissuada de continuer sa route, en mettant à sa disposition les modèles étrangers que renfermaient les châteaux royaux, l'Escorial et son propre atelier.

Murillo passa trois ans à étudier sans relâche les maîtres dont il affectionnait le plus la manière : Titien , Véronèse , Rubens , Van-Dyck. Puissamment aidé par les conseils et même par les leçons du peintre royal , il eut bientôt acquis un admirable talent. Puis il retourna dans sa patrie , où , après quelques moments d'une existence obscure , les travaux lui arrivèrent en foule , et où il passa trente-sept ans à produire les ouvrages qu'il a laissés. Son œuvre se compose de plus de cent soixante tableaux.

Voici comment M. Égron parle des Vierges de Murillo :

« Dans la sainte Famille, les Vierges de Murillo ne sont pas raphaéliques; elles restent plus près de la nature, et l'on en peut retrouver le type dans toute jeune mère, belle, douce et tendre : c'est pour les Assomptions (qu'on appelle plus communément Conceptions, en Espagne) qu'il réserve à ses Vierges une expression grandiose, inspirée.

Quoique le fond d'un sujet fût souvent le même dans ses compositions extatiques, Murillo savait très-habilement le varier. Ainsi, par exemple, à saint Ildefonse apparaît la sainte Vierge, qui lui descend d'en haut une chasuble pour sa nouvelle dignité d'archevêque; devant saint Augustin les cieux s'ouvrent, et lui montrent à la fois la Vierge immaculée et Jésus crucifié. Saint François d'Assise, visité par Marie et son fils, leur offre, en échange du jubilé de la Portioncule, les roses miraculeuses qu'ont produites, au printemps, les verges d'épines dont il s'est flagellé tout l'hiver. Enfin, saint Bernard, exalté par les méditations et le jeûne, voit apparaître dans son humble cellule l'Enfant Jésus, porté par sa mère sur un trône de nuages au milieu de la céleste milice. C'est dans ces sujets difficiles et d'une divine poésie que le pinceau de Mu-

rillo, comme la baguette d'un enchanteur, enfanta vraiment des prodiges.

Dans plusieurs des chefs-d'œuvre de Murillo, la Vierge est au premier plan.

Le musée royal de la Haie possède une madone de Murillo qui ne le cède guère à celles de Raphaël, avec un tout autre caractère. La madone espagnole n'a pas le charme de la madone italienne, ce mélange de dignité et de réserve qui peint à la fois et la vierge et la mère; mais elle respire une grandeur et une majesté qui ne permettent d'y attacher aucune autre pensée que celle de la mère du Sauveur du monde.

Citons encore de ce grand peintre la superbe Conception, c'est-à-dire Assomption, avec quatre saints archevêques, pour la voûte de la salle capitulaire; et une Naissance de la sainte Vierge, remarquable par une vigueur de tons qui fait presque oublier l'anachronisme des costumes.

Les églises si somptueuses de Madrid, de Cadix, de Séville, de Grenade, nous montreraient, si nous les visitions, bien d'autres tableaux de la Vierge dus au pinceau habile d'Alonzo Berrugete, de Fernandez Navarrete, de Juan de Joanès, du savant Pablo de Cespèdes, du pieux Luis de Vargas, de Herrera le Vieux, et de Pedro de Moya.

Mais passons, sans plus de délai, aux productions que peuvent offrir à notre plan les écoles du nord de l'Europe.

La première de ces écoles est celle de Flandre. La foi en Jésus-Christ, la dévotion à sa sainte mère, inspirèrent presque toutes les compositions de ses plus anciens peintres, formés d'ailleurs, aussi bien que ceux de l'Italie, par les artistes byzantins que l'Asie avait vus fuir vers des rivages étrangers et hospitaliers.

Mais, malgré quelques noms illustres, malgré quelques beaux talents, malgré quelques œuvres vraiment dignes de l'immortalité, combien l'Allemagne nous a paru un champ pauvre et stérile quand nous lui avons demandé ce que ses peintres ont fait à la gloire de Marie, tandis que ceux de l'Italie multipliaient à l'infini et sur tous les points de leur patrie, jusque dans les moindres bourgades, les prodiges de leur art et de leur piété envers l'auguste Vierge!

Cinq ou six noms seulement appartenant à cette école auront leur place ici. Ces noms choisis, et dignes de l'être, sont ceux de Schwartz, de Lairesse, de Mengs, de Durer et d'Holbein.

Christophe Schwartz, que l'excellence de ses talents fit surnommer *le Raphaël de l'Allemagne*, travailla à Venise sous la direction du Titien, et il imita spécialement le style du Tintoret. Nous ne doutons pas que son pinceau facile n'ait exécuté plusieurs œuvres en l'honneur de la Vierge; mais nous n'en pouvons citer particulièrement aucune.

Gérard Lairesse excella dans les grandes compositions. Il entendait parfaitement la poétique de la peinture. Ses idées sont belles et élevées. On admirait de lui une superbe Assomption à la cathédrale de Liège.

Raphaël Mengs, qui unit à l'expression du céleste peintre d'Urbino, dont il portait le prénom et dont il avait si bien étudié les œuvres, les grâces du Corrège et le coloris du Titien, a laissé, nous le supposons, de son pieux pinceau, plus d'une Vierge admirable.

Mais tous ces noms pâlissent devant celui d'Albert Durer, proclamé le père et le roi de la peinture en Allemagne, artiste d'une imagination pleine de vivacité et de fécondité, d'un génie élevé, d'une exécution ferme, d'une

correction irréprochable. Sa pensée est aussi haute que sa couleur est brillante. Chacune de ses compositions est d'un fini inappréciable. Ses Vierges, dit Feller, sont d'une beauté singulière. Rien de plus chaste, écrit à son tour l'historien des peintres célèbres, que les tableaux que lui inspira la mère du Christ, à laquelle il semblait d'ailleurs avoir voué un culte ardent et infatigable, puisqu'il nous l'a montrée en gravure et en peinture, tantôt sous l'aspect d'une jeune fille qui a toutes les grâces de la maternité, tantôt sous celui d'une jeune mère qui a toute la pureté de la jeune fille.

Et à l'appui de ces éloges donnés aux Vierges de Durer, qu'on nous laisse citer encore une comparaison faite par un homme de génie entre Raphaël et Durer, précisément par rapport à leurs tableaux de Vierges.

« Marie est l'idée et la forme nouvelle, elle est tout; sans elle vous n'avez point d'art, vous n'avez ni Dante, ni Raphaël, ni Durer (Albert)... Mais Durer est le seul qui ait compris le sens mystique de la Vierge chrétienne, le seul qui se soit efforcé de rendre le double principe de vie et d'amour incarné dans cette nature idéale. Le divin Raphaël, tout imbu de la tradition antique, possède, sur le beau dans l'art, d'ineffables secrets que le peintre de Nuremberg ignore : mais si vous laissez un moment la ligne pour l'idée ; si, rapprochant ces deux émanations d'un même type, vous vous attachez à découvrir les plus vives senteurs du mysticisme originel, nul doute que vous n'incliniez vers Durer. Ici se manifeste ouvertement l'influence du génie du Nord, moins préoccupé, comme on sait, de la forme que de l'idée, de l'être extérieur que du sens qui se cache dessous. La Vierge de Raphaël a plus de grâce, d'harmonie et de beauté ; celle d'Albert plus d'exis-

tence réelle, de signification, comme on dit en Allemagne ; l'une est l'idéal de la femme céleste... Les Allemands réfléchissent et combinent, les Italiens chantent ; l'harmonie au nord , la mélodie au sud. Cette idée du christianisme , ce double principe, Durer est le seul qui l'ait compris dans cette royale femme que des anges et des enfants entourent au sein d'une prairie harmonieuse. Il n'y a pas jusqu'à ces détails minutieux, reproduits partout dans ses tableaux avec une naïveté si charmante, qui n'aient leur intention bien certaine. Comment, en effet, se méprendre sur le sens de ces beaux lis épanouis , de ces petits ruisseaux dans les herbes en fleurs, de ces lézards, de ces couleuvres , de ces lapins qui foisonnent, de toute cette opulente nature dont les artistes italiens semblent ne pas tenir compte, et que le peintre allemand groupe avec tant de soin autour de la Vierge Marie (1) ? »

Holbein, l'ami d'Érasme et du chancelier Morus, le favori de Henri VIII et l'auteur de la fameuse Danse des morts, une des curiosités les plus intéressantes de Bâle, Holbein a fait une Vierge qui est à Dresde, et qui éclipse, dit un auteur, toutes les œuvres de Kranach, de Lucas de Leyde, de Corbin, etc. L'art allemand, parvenu à son dernier développement sans dépouiller encore son propre caractère, s'y confond presque avec les formes de la renaissance italienne.

Le célèbre Van-Eyck, de Bruges, l'heureux et immortel inventeur de la vraie peinture à l'huile , lequel vivait du temps de Philippe le Bon , duc de Bourgogne, et qui eut un moment trois cents peintres travaillant sous sa direction , le célèbre Van-Eyck est le plus ancien maître de

(1) Goëthe.

la peinture flamande. Francfort-sur-le-Mein possède, dans sa riche galerie, une Mort de la sainte Vierge, par cet illustre artiste, qui n'a rien laissé de plus fini et de plus étudié. Gand a aussi, de lui, une madone vraiment divine.

Mais, passant sous silence cette école belge si chrétienne et si pure, et la première de toutes par le coloris ; cette école de Jean Schorel, de Michel Coxie, l'un des élèves de Raphaël, de Lambert Suavius, de Roger Van-de-Weyde, de Martin de Vos, de Jean Stradan et des trois Breughel, qui presque tous allèrent puiser en Italie et les motifs et le style de leurs compositions, nous arrivons sur-le-champ à l'un des dieux de la peinture, à Pierre-Paul Rubens, qui excella dans tous les genres, en déployant dans tous la plus étonnante fécondité d'invention, l'exécution la plus hardie et la plus sûre, la plus parfaite intelligence du clair-obscur, le plus magnifique éclat. Son pinceau moelleux a donné, au culte chéri auquel nous consacrons nos recherches, un tableau de Sainte Anne instruisant la sainte Vierge, placé autrefois à droite dans la petite nef de l'église des Carmes déchaussés d'Anvers, et maintenant au musée de la même ville. C'est une œuvre d'une très-belle couleur et d'une transparence admirable. Le même peintre a trouvé dans la tradition de l'Assomption de si grandes, de si poétiques pensées, que neuf fois il a traité ce sujet, et toujours avec d'importantes différences. L'Assomption pour le grand autel de l'église de Notre-Dame d'Anvers, dont la hauteur au point le plus élevé du cintre est de quinze pieds, et la largeur de neuf pieds neuf pouces, a un éclat éblouissant de coloris qui semble avoir quelque chose de magique. La perspective aérienne y atteint un degré de per-

fection qu'il est impossible de surpasser. Les draperies sont riches et largement dessinées ; l'expression des personnages est toujours noble, les caractères des têtes habilement diversifiés. L'image de la Vierge, qui avait tant de fois exercé le pinceau de Rubens, vint se placer sur sa tombe, et protéger sa cendre comme celle de Michel-Ange, comme celle de Raphaël, comme celle du poète Klopstock. Sa veuve, dit M. Valentin, fit ériger à son époux un magnifique mausolée dans l'église de Saint-Jacques d'Anvers, et l'orna du tableau du défunt où sont représentés la Vierge et l'Enfant Jésus.

Nous ignorons si Van-Dyck, le plus célèbre et le plus habile de ses élèves, a fait en l'honneur de la Vierge quelque une de ces toiles qui l'ont immortalisé, et dans lesquelles il a souvent égalé son maître par la richesse de l'ordonnance, la vivacité du coloris, dans lesquelles il l'a même surpassé quelquefois par la délicatesse des teintes, la belle fonte des couleurs, la pureté et la finesse du dessin, un pinceau plus coulant et plus pur, des carnations plus fraîches.

Nous demanderions en vain à l'école hollandaise et à l'école anglaise leur contingent pour ce chapitre. Le schisme et l'hérésie se sont étendus comme un linceul épais entre le ciel et leurs artistes. Aussi ceux-ci ont-ils, pour la plupart, demandé leurs motifs à la terre, aux animaux, aux tavernes, aux places publiques, à la crapule. Ce n'est plus dans le ciel qu'ils portent leurs pensées, qu'ils cherchent leurs sujets, c'est dans la boue la plus vile, la plus infecte, la plus sale, celle des orgies et des vices. Au lieu d'un Raphaël, l'Angleterre a un Hogarth, et la Hollande protestante a un Rembrandt, au lieu d'un Corrège ou d'un Murillo ! Au lieu du Jugement der-

nier, du Déluge, de la Communion de saint Jérôme, de la Cène ou de la Descente de croix, ces deux pays ont eu, surtout depuis le seizième siècle, des chasses, des pêches, des cuisines, des disputes de halles, des querelles de cabaret. « A la fin du seizième siècle, dit M. Valentin, on vit une grande révolution s'opérer dans la peinture du Nord : de religieuse qu'elle était, elle devint sensuelle et relâchée comme les mœurs du pays. A ces riches bourgeois amollis par une longue prospérité, subjugués par les sens, il fallait des émotions puissantes. Ce qu'ils recherchaient dans les tableaux, c'étaient des représentations vivantes de la chair ; ce qu'ils demandaient aux artistes, c'étaient de ces bonnes et rudes fêtes où hommes et femmes boivent, fument et dansent lourdement ; c'étaient des peintures sensuelles.... ; c'était une apothéose effrénée de la nature ; non pas de la nature belle, sainte et pure, mais de la nature viciée, dégradée, et couverte de la lie des passions.

« Oh ! que tous ces artistes au talent découronné, au génie détrôné, sont loin de pouvoir dire, comme autrefois le pieux et habile Buffalmaco : « Nous autres peintres, nous ne nous occupons d'autre chose que de faire des saints et des saintes sur les murs et les autels, afin que, par ce moyen, les hommes, au grand dépit des démons, soient plus portés à la vertu et à la piété. »

Disons cependant, pour être juste, que Snyder, Ghérard, Seghers, Diepenbeck, Schut et Téniers, de l'école flamande, ont fait avec succès plusieurs tableaux de piété, et orné de compositions véritablement remarquables plusieurs églises des Pays-Bas ; et nous aimons à penser que leur main a plus d'une fois esquissé avec habileté l'image de Marie.

Mais il est temps enfin d'aborder le sol de la France,

le royaume très-chrétien, et de lui demander ce que ses plus grands peintres ont fait à la gloire de la Vierge, reine céleste de leur pays.

La peinture date en France du règne de François I^{er}. Ce prince l'y appela du fond de l'Italie, et elle vint à sa cour avec Léonard de Vinci, André del Sarte, le Primatice; mais elle n'y développa ni la foi ni le génie qu'elle avait déployés sur sa terre natale.

Aussi (et nous l'avouons en rougissant, et comme chrétien et comme Français) nous aurons à citer ici bien peu de noms illustres et bien peu de chefs-d'œuvre, comparativement du moins à la multitude d'artistes éminents et de peintures admirables qui ont illustré l'Italie et le catholicisme. « C'est qu'en France, dit M. de Montalembert, il n'y a jamais eu, à proprement parler, de peinture chrétienne, si ce n'est dans les vitraux des églises et dans les miniatures des missels; la peinture proprement dite n'étant arrivée en France que pour participer aux débauches de la cour de François I^{er}. »

Cependant, malgré la sévérité de ce jugement, que nous sommes bien éloigné pourtant de taxer d'injustice et d'exagération, en tête de tous ceux de nos peintres dont le pinceau a reproduit, pour la dévotion des fidèles, l'image de la mère du Christ, nommons notre modeste, notre pieux, notre immortel Poussin, surnommé à juste titre *le Raphaël de la France*; car, selon nous, aucun artiste français ou étranger n'approche autant que lui du grand peintre d'Urbino par la rectitude du jugement, la correction du dessin, la sagesse et la noblesse de la composition, l'érudition et les convenances, l'intelligence dans l'invention, la grandeur et la majesté dans le style, l'agencement, les poses des personnages, la pureté et l'har-

monie des lignes, la douceur, la suavité des têtes, etc.

Cet artiste, l'éternel honneur de la France, a exécuté plusieurs madones et saintes Familles.

M. des Noyers, secrétaire d'État et surintendant des bâtiments du roi, en quittant Rome, commandait à Nicolas Poussin l'exécution d'une madone à son goût, afin, ajoutait-il, que l'on pût dire la Vierge du Poussin comme on dit la Vierge de Raphaël. On lui demandait en même temps d'autres ouvrages, en lui alléguant qu'il pourrait divertir ses belles idées à faire la susdite Vierge et la Purification de Notre-Dame..... Et le grand peintre des Andelys répondait : « C'est la même chose que quand on me dit : Vous finirez un tel dessin à vos heures perdues ! » Dans l'hiver de 1648, l'auteur des Sept Sacrements écrivait à M. de Chanteloup, conseiller et maître-d'hôtel ordinaire du roi : « Pour ce qui est de la madone, je la commencerai cet hiver, Dieu aidant, et n'y mettrai point la main que je n'y aie bien pensé ; car j'y veux employer tout mon talent..... Plût à Dieu que le pouvoir fût proportionné à la bonne volonté ! Quand j'aurai trouvé la pensée de la Vierge, je vous en enverrai une esquisse avant de mettre la main à l'œuvre. »

En 1650, il venait de terminer, pour l'ambassadeur de France, une Vierge portée par quatre anges, laissant, pour ce tableau, plusieurs ouvrages en arrière ; et, en 1655, il travaillait à la pensée de la Vierge en Égypte, pour madame de Montmort. Il mourut à Rome à la fin de cette même année. Par cette mort, le culte de Marie perdit, sans nul doute, un chef-d'œuvre qui eût été une de ses plus belles gloires.

En fait de tableaux de Vierges, la France possède, de ce grand maître, la Sainte Famille ; le Repos de la sainte

Famille; l'Apparition de la Vierge à saint Jacques le Majeur; Saint Jacques le Majeur sortant un soir avec ses disciples, pour prier sur les bords de l'Èbre, et recevant de la Vierge, qui était encore sur la terre, et qui lui apparut sur une colonne de jaspe, l'ordre d'édifier, en ce lieu, une église, qui fut depuis Notre-Dame del Pilar; et enfin une Assomption.

Le Poussin et le Sueur planent comme deux brillants météores au-dessus de tous les artistes que la France a produits. Nous venons de dire ce que le premier de ces deux peintres a fait à la gloire de Marie; nous ne connaissons, dans le même genre, aucune grande composition due au pinceau de le Sueur, celui de tous les peintres qui s'est le plus rapproché de Raphaël. Seulement, nous apprenons de M. Valentin, qu'au début de sa carrière cet artiste, l'un des astres les plus brillants du grand règne de Louis XIV, et qui est proclamé par M. de Montalembert le seul peintre vraiment religieux que la France puisse citer, le Sueur était obligé, pour vivre, de peindre des portraits de Vierge en médaillon pour des religieuses. Ce fait nous rappelle Murillo peignant aussi, pour vivre, des Notre-Dame de Guadalupe. A l'un et à l'autre la sainte Vierge porta bonheur. Cependant la vie de le Sueur fut loin d'être sans nuages.

Charles Lebrun fut plus heureux et mieux apprécié. Favori de Louis XIV, comblé par lui d'honneurs, de titres et de récompenses, ce peintre, dont on a dit qu'il avait autant d'invention que Raphaël et plus de vivacité que le Poussin, qui s'élève souvent au sublime sans jamais cesser d'être correct, et qui s'est immortalisé par tant d'œuvres qui rendent son nom impérissable, Lebrun a donné à la France et à la religion une Sainte Famille:

la Vierge y fait signe au petit saint Jean de ne pas troubler le sommeil de l'Enfant Jésus; c'est à peu près l'idée du tableau d'Annibal Carrache; — Jésus-Christ allant au supplice, et rencontré par sa mère et par saint Jean; — Jésus élevé en croix; la Vierge, saint Jean et la Madeleine contemplent, dans le plus profond abattement, cette scène de douleur; — le Christ mort sur les genoux de la Vierge, qui soulève un coin du linceul. Dans toutes ces compositions, la figure de Marie se présente, comme on le voit, aux hommages de la piété.

Lebrun avait fait, pour les Capucins de la rue Saint-Honoré, une Assomption dans laquelle la Vierge paraissait si légère, qu'elle semblait voler. Sa draperie était magnifique d'élégance et de noblesse, et les têtes des apôtres étaient d'une beauté parfaite.

Le contemporain et le rival de Lebrun, Pierre Mignard, qui était déjà grand peintre à quinze ans, et qu'on surnomme *le Romain* à cause du long séjour qu'il fit à Rome, a exécuté et laissé un grand nombre de Vierges, que leur grâce un peu maniérée a fait appeler *mignardes*, par allusion à son nom. On y trouve cependant ses études de l'antique, de Raphaël et du Titien, son génie élevé, son coloris d'une fraîcheur admirable, sa touche légère et facile. La Vierge présentant une grappe de raisin à l'Enfant Jésus, est un des chefs-d'œuvre de ce maître. Son plus bel ouvrage, la coupole du Val-de-Grâce, vaste monument de la peinture française, qui inspire l'émotion, le respect et l'admiration, est encore un hommage à la Vierge, qui, dans cette page magnifique, occupe le premier rang parmi la foule des saints qui sont représentés adorant Dieu dans le ciel.

Nous trouvons également la chaste figure de Marie sous

le pinceau de Lemoine , qui s'éleva au plus haut degré de la peinture moderne par son génie, et par les études qu'il fit, en Italie, des plus grands maîtres de l'art. Il fut choisi pour peindre à fresque la coupole de la chapelle de la sainte Vierge à Saint-Sulpice , et il s'acquitta, dit Feller, de ce grand morceau avec une supériorité qui frappa tous les connaisseurs. Son Annonciation a été bien souvent reproduite par la gravure.

Après ces noms du premier ordre , nous citerons, de Fréminet , premier peintre de Henri IV , une Annonciation que l'on admire au plafond de la chapelle de Fontainebleau ; de Jouvenet , recteur perpétuel de l'Académie de peinture , dont le pinceau fut employé à la coupole de la chapelle des Invalides et à celle de Versailles , l'admirable tableau appelé *le Magnificat*, exécuté de la main gauche, l'auteur étant déjà paralysé du côté droit : ce tableau , où l'on trouve le pinceau ferme et vigoureux , la richesse de composition, la grande manière et l'imagination vive de Jouvenet , a été longtemps dans le chœur de Notre-Dame de Paris.

Nous mentionnerons encore , comme œuvre glorieuse à Marie, l'Annonciation et l'Assomption de Louis Boullogne, qui eut le brevet de premier peintre du grand roi, et qui le méritait par la grâce et la noblesse de son pinceau. Ces deux tableaux furent faits pour la chapelle de Versailles.

Nicolas Colombel , digne élève de le Sueur , a droit aussi à une mention pour son Saint Hyacinthe sauvant la statue de la sainte Vierge, et la dérochant aux insultes des ennemis du nom chrétien ; et Vanloo , pour son Mariage de la sainte Vierge , œuvre qui fait partie de la galerie du Louvre , et qui est digne de cet honneur par le mérite

qui la distingue. La couleur en est fort remarquable. La modestie et la candeur y brillent d'un éclat ravissant sur la figure de la fiancée. Peintre du roi Louis XV, Vanloo se recommande par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris.

Une toile dans laquelle la sainte Vierge est au premier plan, la Présentation au temple, est le meilleur tableau qui soit sorti de la palette de Jean-Bernard Restout. On y voit un temple immense et des degrés nombreux contenus dans un petit espace. Les masses d'ombre et de lumière, sagement distribuées, répandent l'air dans toute la scène, et donnent de la saillie aux corps qui la composent ; les plis des draperies, sans avoir beaucoup de finesse, laissent cependant voir les membres qu'ils recouvrent ; et un coloris, sinon brillant, du moins grave et harmonieux, est la partie de l'art qui distingue ce tableau, véritable prestige de la science de la perspective.

Joseph-Marie Vien, le sage restaurateur de la peinture en France vers la fin du dix-huitième siècle et à l'aurore du dix-neuvième, l'artiste suscité pour régénérer l'art après des jours de vertige et de dévergondage, le maître de David, nous apporte comme tribut au culte de Marie la Sainte Vierge servie par les anges, œuvre réellement digne du pinceau pur et sévère qui l'a exécutée.

Voilà tout ce que nous citerons des tableaux dont nos artistes ont enrichi parmi nous le culte de Marie pendant le cours des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Certainement nous avons omis et passé sous silence bien des noms et bien des œuvres dignes d'une mention spéciale ; car il n'est, comme nous l'avons dit, pas une seule église de ville ou de village, pas un seul oratoire ou public ou privé, pas un musée, pas une galerie par-

ticulière qui n'ait un ou plusieurs tableaux de Vierge plus ou moins précieux. Néanmoins, ces toiles et ces fresques sont, pour la plupart, bien au-dessous de celles dont l'Italie est, pour ainsi parler, couverte. Le type de la Vierge est chez nous bien inférieur à celui qu'on admire dans les ravissantes créations des écoles mystiques de Florence, de Sienne, de Bologne et de Venise.

Et comment aurait-il pu en arriver autrement? Dès son apparition sur la terre de France, sous le règne du roi-chevalier, du père des lettres profanes, la peinture, de religieuse qu'elle était en Italie, dut se faire et se fit, sous l'influence de la cour, terrestre, mondaine, immorale et païenne. Sous Louis XIV, sous la régence, sous Louis XV, la licence des mœurs, la corruption étendit de plus en plus son influence sur les arts. Les tableaux ne furent presque plus commandés que pour les boudoirs; les grâces pudiques furent dédaignées; les sujets pieux, sauf de rares exceptions, abandonnés. Puis vint l'esprit philosophique, le doute, l'irréligion et le matérialisme, qui infectèrent la fin du dix-huitième siècle. Ensuite éclata l'orage qui arrêta tant de pinceaux, qui brisa ou fit tomber tant de palettes, qui détruisit tant de chefs-d'œuvre; et enfin s'éleva sur la France cette gloire de l'empire, qui appela tous les grands artistes à peindre les triomphes de nos immortelles armées. Au milieu de tout cela pouvait-il y avoir place pour la peinture idéaliste, qui monte puiser dans le ciel ses inspirations? Non sans doute; aussi la peinture religieuse n'a jamais eu en France qu'un rang fort secondaire. Les plaisirs de la terre et la gloire qui passe ont eu bien plus de part que le monde mystique aux travaux de nos peintres; et c'est ce qui explique pourquoi leurs œuvres religieuses, et notamment leurs têtes de

Vierges, n'ont rien de ce caractère surnaturel et divin qui vous fait instinctivement tomber à genoux devant les madones de Raphaël, du Pérugin, de Francia et de Lippo Dalmasio.

Cependant hâtons-nous de dire, en signalant ce fait, qu'il nous est doux de constater, à la louange de notre époque et de nos contemporains, qu'on a heureusement commencé, depuis près de vingt années, à revenir à la vérité et au bon goût, à la grâce mystique et au type chrétien sous lequel le fidèle doit considérer Marie. « En rendant hommage, dit M. Égron, aux compositions de MM. Steuben, Schetz, Signol, Orsel, Périn, Roger et Hauser, et d'autres artistes recommandables, nous croyons que le génie de la peinture relative à la Vierge s'est résumé tout entier dans la Vierge à l'Hostie, tableau de M. Ingres, qui s'était déjà signalé par le Vœu de Louis XIII, offert par lui à Montauban, sa ville natale. »

Le même écrivain continue : « La peinture, dont le but est de retracer surtout les scènes d'une vie toute sainte, et je dirais presque divine, celle de la Vierge, a des obligations incontestables aux artistes allemands de l'époque actuelle. »

« Bien qu'on soit forcé de reconnaître dans Overbeck comme un parti pris d'imitation des premiers maîtres, on ne saurait admettre qu'il n'ait pas, sinon créé un nouveau type de Vierge, du moins considérablement modifié et renouvelé, suivant sa propre nature, les types consacrés. La Vierge, telle qu'il l'a conçue, n'est ni l'idéal pur et en quelque sorte transsubstantiel de Raphaël, ni la sereine et radieuse madone de Fra Bartolomeo, ni la jeune mère douce, naïve, un peu mignarde, du Pérugin : la Vierge à lui, c'est la Vierge allemande, la femme humble et pai-

sible, aimante et calme, la servante du Seigneur, une Marguerite divinisée; elle appelle plutôt la tendresse que le respect; elle inspire un mélancolique attrait plutôt qu'une admiration enthousiaste. Cette figure pleine de charme et d'une grâce touchante domine tout le tableau du Triomphe de la religion dans les arts, ou le *Magnificat* de l'art, exposé à Francfort; belle et vaste composition qui, malgré ses imperfections et ses faiblesses, a en elle un principe d'immortalité, et qui sera, pour les belles intelligences de toutes les époques, un digne sujet d'étude, en même temps qu'un objet d'amour et d'admiration. »

Mais nous voici enfin arrivé à la fin d'un chapitre qui demandait un talent, des connaissances dont l'absence s'est fait vivement sentir à nous à chaque page, à chaque ligne dont il est composé. Nous avons trop sèchement, trop peu éloquemment donné la liste des peintures les plus célèbres en l'honneur de la Vierge, et le dénombrement des artistes les plus illustres qui ont honoré leur pinceau en esquissant d'imagination ses traits presque divins.

Maintenant, qu'on nous laisse dire qu'après Dieu revêtu d'une forme humaine, c'est-à-dire après Jésus-Christ, le type le plus parfait et le *nec plus ultra* de la véritable beauté, c'est, pour la peinture comme pour la sculpture, comme pour l'éloquence, comme pour la poésie, c'est Marie, Marie la plus belle des femmes, comme Jésus est le plus beau parmi les enfants des hommes; Marie, dont la beauté morale, inférieure à celle de Jésus-Christ seul, se reproduisait, même ici-bas, sur tout son extérieur comme les rayons de l'aurore ou du soleil couchant se reflètent sur les nuages légers et transparents du matin ou du soir, pour les argenter, les dorer, les empourprer, et les teindre des nuances les plus douces, des plus ravissantes cou-

leurs. Nous avons dit ailleurs, d'après un témoin oculaire (saint Denys l'Aréopagite), que telle était la beauté de la mère du Christ, que ce disciple de saint Paul l'eût prise pour une divinité et adorée comme telle, s'il n'eût su, par la foi même, de l'Évangile qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'à lui seul appartiennent l'adoration et le sacrifice.

De tout cela il suit que c'est non pas tant dans la forme que dans l'idée, non pas tant dans le corps que dans l'âme, non pas tant dans la matière que dans l'esprit, non pas tant dans ce qui frappe les sens que dans la pensée, dans l'imagination, ou plutôt dans la foi, dans les croyances catholiques, qu'il faut chercher le type caractéristique de Marie. La modestie d'une vierge, la douceur d'une épouse, la tendresse d'une mère, l'humilité d'une servante, la majesté d'une reine, la mélancolie d'une martyre, l'air inspiré d'une prophétesse, la pureté d'un ange, la gloire et la quiétude d'une élue, voilà ce que doit reproduire toute image de Marie. Or, où trouver tout cela, sinon dans la pratique, ou du moins dans la connaissance du catholicisme ?

Et c'est parce que la plupart des artistes de nos jours ne cherchent pas dans la foi leurs inspirations, qu'ils réussissent si peu dans les tableaux de la Vierge, malgré les beaux modèles que d'autres âges et d'autres lieux leur ont légués.

Car, nous qui écrivons ces lignes, nous avons visité les plus belles églises de Paris, nous avons vu attentivement l'exposition de tableaux de 1845, et dans toutes nos explorations nous étions conduit et guidé par un homme éclairé, et bon juge en fait de peinture. Eh bien ! nous avons pu, nous avons dû, après ces courses, nous écrier

comme le poète : « Je t'ai vue dans mille tableaux, divine Marie.... Néanmoins, aucun de ces tableaux ne te présente telle que mon âme te contemple (1). »

Et pourquoi cela ? Oh ! nous l'avons déjà dit, c'est que le matérialisme enveloppe comme un nuage épais l'intelligence de nos artistes, et l'empêche de pénétrer, du regard, dans ces régions surnaturelles où tout est beau, tout est parfait, parce que tout y est saint. C'est en regardant la terre qu'ils veulent deviner le ciel ; c'est en étudiant les ténèbres qu'ils pensent reproduire la lumière ; c'est dans le vice le plus abject, le plus impur, le plus immonde, qu'ils veulent chercher le type de la vertu la plus sublime, de la sainteté la plus pure, après la sainteté de Dieu. O hommes de talent, hommes de génie, mais que de fausses doctrines égarent, est-ce que l'azur des cieux se réfléchit dans la fange ? Est-ce qu'une fleur flétrie, foulée aux pieds et salie dans la boue, peut vous donner une juste idée d'une rose qui s'épanouit, pleine de fraîcheur et de vie, dans les beaux jours du printemps et au lever de l'aurore ? Est-ce que vous trouvez dans l'orage et la tempête l'image de la sérénité, et celle de la santé dans un cadavre inanimé, ou couvert de plaies et d'ulcères ?

Non, non ; et ce sont ces pensées sur les aberrations de l'art qui ont arraché à un écrivain de foi vive et de haute intelligence le cri d'indignation que nos pages vont répéter comme un dernier écho :

« Entrons dans une église.... examinons ces tableaux que l'on expose à la vénération des fidèles.... Quoi ! c'est le Fils de Dieu mourant sur la croix, que cette étude d'anatomie où vous pouvez compter tous les muscles,

(1) Novalis,

toutes les côtes, mais où vous ne trouverez pas la trace la plus légère d'une souffrance divine, et dont les bras tendus et dressés verticalement au-dessus de la tête semblent, conformément au système janséniste, s'ouvrir à peine, afin d'embrasser dans le sacrifice expiatoire le moins d'âmes possible? Quoi ! cet être tout matériel, tout humain, tout courbé sous le poids des basses conceptions du peintre, et entouré de figures aussi ignobles que la sienne, ce serait là le Fils de Dieu, avec les douze pêcheurs qui lui ont conquis le monde? Quoi ! ce médecin juif qui semble demander le salaire de ses visites, c'est Jésus ressuscitant la jeune fille de Jaïre ? Cet homme nu qui prêche d'un air goguenard à un auditoire de gamins de Paris, c'est le précurseur-martyr annonçant la venue du Sauveur ? Ces demoiselles prétentieuses, ces petites maîtresses affectées, dont le front n'a jamais réfléchi que des vanités frivoles ou des passions impures, ce sont là nos vierges-martyres, nos Catherine, nos Cécile, nos Agnès, nos Philomène ? Cette femme échevelée, effrontée, à l'œil ardent, au vêtement impudique, c'est la première des saintes, l'amie du Christ, Madeleine ? Ces autres femmes aux formes grossièrement matérielles, à la robe transparente, ce sont là les symboles de la Religion et de la Foi. Cette série de scènes fantasmagoriques, où je reconnais, sous des habits d'emprunt et dans des attitudes de théâtre, les figures que je rencontre chaque jour dans les rues, c'est là l'histoire de notre religion ? Ces Romains en toge, ces gladiateurs nus, ces modèles complaisants de raccourci, ces déclamateurs barbus, tous taillés sur le même patron, et dont je ne puis deviner les noms qu'avec l'aide du suisse ou du bedeau, ce sont là les saints dont, autrefois, des attributs distincts, et tous empreints d'une poésie

sublime, rendaient les noms chers et familiers même aux moindres enfants?

« Quoi enfin ! cette matrone païenne, cette Junon ressuscitée, cette Vénus habillée, cette image trop fidèle d'un impur modèle, ce serait là, pour comble de profanation, la très-sainte Vierge, la mère du divin amour et de la céleste pureté, l'emblème adorable qui suffit à lui seul pour creuser un abîme infranchissable entre le christianisme et toutes les religions du monde ; l'idéal qui évoque sans cesse l'artiste vraiment chrétien à une hauteur où nul autre ne saurait le suivre ? Quoi ! vraiment, c'est là Marie ? Mais dites-moi, je vous en supplie, quels sont donc les profanes qui ont envahi tous nos sanctuaires, et qui, consommant le sacrilège sous la forme de la dérision et du ridicule, pour mieux flétrir la vieille religion de la France, ont intronisé le matériel, le grotesque et l'impur, sur les autels de l'Esprit-Saint, des martyrs, et de la sainte Vierge (1) ? »

Ainsi donc, ô artistes, dont l'âme a des ailes de feu pour s'élancer, à travers les plaines de l'infini, dans l'immense et splendide région du beau, cherchez le type de Marie dans les conceptions des grands maîtres : elles sont nombreuses et magnifiques ; nous venons de le voir. Mais cherchez-le bien plus encore dans l'Écriture, dans les Pères, dans nos fêtes, dans nos hymnes, et surtout dans les richesses de la foi. Oui, oui, ayez la pureté de mœurs de Raphaël avant sa chute ; méditez comme *il Beato*, comme Fra Bartolomeo ; pénétrez dans les hauteurs d'une contemplation extatique, comme Lippo Dalmasio, comme le bon Cavallini ; ayez la piété et ardente et pratique de

(1) M. de Montalembert. — *Du catholicisme et du vandalisme dans l'art.*

Pietro Lorenzetti, des Bellini, d'Avenzi, de Catena et de Carpaccio ; et de vos palettes sortiront, à la gloire de la Vierge des vierges, des œuvres qui, avec son culte, emporteront vos noms à l'immortalité.



IV.

CULTE DE MARIE PAR L'ÉLOQUENCE.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Voici qu'à dater de ce jour toutes les générations me proclameront bienheureuse.

LUC, II.

Quelle est la voix qui parle ainsi? quelle est la créature qui ose bien tenir un semblable langage? Quoi ! c'est du fond de la Judée, royaume à peine connu du reste de la terre ; c'est de la Galilée, province la plus chétive de ce petit État ; c'est de la bourgade d'Hébron, dont l'histoire conserve à peine le souvenir, et dont la géographie n'indique la place qu'en hésitant ; c'est de l'humble maison d'un sacrificateur de la tribu de Lévi, que partent ces paroles ? Et c'est la plus pauvre peut-être, la plus modeste, la plus timide et la plus inconnue des filles d'Abraham qui les fait entendre à la terre ! *Voici qu'à dater de ce jour toutes les générations me proclameront bienheureuse.....* Mais quelle femme, quelle épouse, quelle mère, a jamais dit de pareilles choses, même au faite de la gloire et de la puissance humaines, même sous le diadème et sous la pourpre royale, même à la tête des plus grands et des plus florissants empires?... *Voici qu'à dater de ce jour toutes les générations m'appelleront bienheureuse.....* Quoi ! porter, étendre son regard sur l'univers entier ! promener ce regard de l'aurore au couchant, et du midi

au nord ! embrasser, par la pensée, toute la chaîne des âges , toute la longue suite des siècles ! s'élever même au-dessus de ce monde visible, s'élancer au delà des temps, pénétrer dans les infinies profondeurs de l'éternité, y voir toute la famille, tous les ordres des bienheureux, tous les chœurs des esprits célestes ; et puis, planant majestueusement au-dessus de tous ces mondes, au-dessus de tous ces âges, s'écrier, avec un accent que nul mortel n'a jamais eu : *Voici qu'à dater de ce jour toutes les générations du ciel et de la terre me proclameront bienheureuse !...* Oh ! rien que l'Esprit du Dieu devant lequel mille ans sont comme un jour, rien que l'Esprit du Dieu devant lequel il n'y a ni passé ni avenir, ne pouvait inspirer une prophétie du genre de celle que nous entendons ici. Jamais princesse sur le trône, jamais mère de conquérant, de héros, de poète, d'orateur, de savant, s'est-elle, de son vivant, flattée d'être, pour tous les lieux et pour toute la durée des âges, un objet d'admiration, un sujet d'étonnement ? Marie seule, inspirée de Dieu, a pu parler ainsi ; et nous, qui vivons dix-huit siècles après cette prédiction, nous voyons si elle a eu son accomplissement ; nous voyons si les faits sont venus la démentir ; nous voyons si, depuis bientôt deux mille ans, les générations qui ont passé sur la terre ont oublié la Vierge qui avait prophétisé que toutes les générations la proclameraient bienheureuse ! Toutes ces générations, en traversant la vie, se sont-elles beaucoup occupées de la mère d'Alexandre, de la mère de Scipion, de la mère de César, de la mère de Platon, de la mère de Virgile, de la mère de Cicéron, de la mère de Charlemagne, de la mère du grand empereur ? Ah ! si l'on en excepte quelques rares savants, les peuples ignorent jusqu'au nom de ces femmes dont les entrailles ont porté

les vainqueurs ou les flambeaux des nations. Mais le nom de Marie est connu et béni dans toutes les régions et dans toutes les classes; le nom de Marie est partout. La mère de Jésus est, depuis dix-huit siècles, louée par les plus beaux génies, chantée par les voix les plus pures; la mère de Jésus a partout des statues, des temples et des autels; la mère de Jésus voit sans cesse et partout la foule à ses genoux. Cinq ou six fois chaque année, la terre se réveille pour célébrer ses fêtes; et, chaque année aussi, tout un mois lui est dédié. Trois fois le jour, dans les villes comme dans les campagnes, nos cloches la saluent.... Nous voyons si elle a dit vrai, quand elle a annoncé que toutes les générations publieraient ses louanges, *beatam me dicent omnes generationes!*

Oui, en écoutant les siècles qui se sont écoulés depuis l'heure fortunée de l'Incarnation, on entend l'éloge de Marie retentir sans cesse dans l'Eglise comme un immense concert, comme un écho majestueux qui va se répétant et partout et toujours.

Conformément au plan que nous nous sommes tracé, et que nous avons suivi dans les précédents chapitres, cherchons les plus célèbres panégyristes de la Vierge; citons les plus beaux ouvrages, les sermons les plus remarquables, les passages les plus frappants des Pères, des docteurs et des autres écrivains qui ont parlé de Marie avec zèle et talent. Prêtons l'oreille, et écoutons les voix les plus éloquentes qui d'âge en âge ont dignement proclamé ses louanges dans l'assemblée des fidèles, du haut des chaires évangéliques. Transcrivons, ou du moins indiquons les pages les plus belles, écrites à la gloire de la Vierge divine par les hommes du plus grand génie, de la foi la plus vive, de l'âme la plus tendre et du cœur le plus brûlant.

Et ici, ce n'est pas la disette qui nous effraie ; c'est la trop grande abondance qui fait notre embarras. Car si nous voulions citer tous les panégyristes de la Vierge de Nazareth, il faudrait nommer tous les Pères, tous les pontifes, tous les docteurs, tous les pasteurs, tous les prédicateurs, qui ont, dans l'Église catholique, prêché la parole de vie. Quelle est, en effet, la voix qui ait annoncé Jésus-Christ, et qui n'ait pas loué, préconisé sa mère ? Quelle église n'a pas retenti des louanges de Marie ? Dans quelle chaire chrétienne son nom n'a-t-il pas été béni et invoqué des millions de fois ? Qui dira tous les ouvrages écrits ou imprimés en l'honneur de cette femme bénie ? Qui dira toutes les pages sublimes ou touchantes, instructives ou pieuses, qu'on trouve dans d'autres livres où il n'est parlé d'elle qu'accidentellement ? Ah ! plus aisément on compterait les feuilles d'une forêt que les volumes composés à la gloire de Marie, que les lignes écrites en faveur de son culte ; et ce qui a été imprimé sous l'inspiration de ce culte chéri couvrirait peut-être la terre, si tout cela était rassemblé.

Et que n'aurions-nous pas à dire des innombrables discours, des innombrables paroles qui, depuis dix-huit cents ans, ont, sur tous les points du globe, établi, entretenu et développé la dévotion à la mère de Dieu ? Que d'ouvrages glorieux à cette auguste Vierge ne sont pas venus jusqu'à nous, ou ne nous sont pas connus ! Que de harangues magnifiques, sublimes, véhémentes, onctueuses et vraiment dignes des séraphins, n'ont été gravées que dans l'âme de ceux qui les ont entendues ! Inspirés par le ciel, ces accents pathétiques sont soudain remontés au ciel.

Mais, nous bornant ici à ce que nous possédons dans

nos bibliothèques, quelles richesses encore, quels incalculables trésors se présentent à nous ! Et pourtant, dans cette vaste plaine, toute couverte de moissons, nous ne devons cueillir que quelques épis peu nombreux ; dans cette immense prairie, émaillée des plus riches couleurs, nous ne devons choisir qu'un très-petit nombre de fleurs, pour en faire comme un bouquet, pour en tresser une couronne à la Vierge que tout révère. Que l'Esprit du Seigneur nous guide dans ce choix, et qu'il nous donne de l'éloquence dans un sujet qui en demande !

Et d'abord, en tête des panégyristes de la glorieuse Vierge, nommons, oui, nommons Dieu lui-même ! Mais quoi ! n'est-ce pas là un paradoxe, une exagération et une monstrueuse hyperbole ? Non, assurément non ; car quel est le premier éloge que Marie ait reçu ? N'est-ce pas celui-ci : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ?* Cet éloge n'est-il pas devenu le texte abrégé de toutes les choses glorieuses qui, depuis, ont été dites ou écrites de Marie ? Tout ce que l'on a, depuis, raconté, imprimé ou chanté à sa louange, n'a-t-il pas été, en un sens, le développement pur et simple de ce premier panégyrique ? Oui, me répondra-t-on... mais cet éloge vient d'un ange. Attendez : il vient d'un ange comme instrument, comme organe, comme écho. Mais primitivement, n'est-ce pas Dieu qui, dans le ciel, l'avait dicté à Gabriel ? N'est-ce pas la Trinité qui avait mis sur les lèvres du céleste paranymphe les paroles qu'il devait adresser à la Vierge vers laquelle il était envoyé ? Oui, nous le répétons, c'est Dieu qui, le premier, par la bouche d'un de ses anges, a loué la très-sainte Vierge ; et l'éloquence humaine n'a fait depuis que commenter cet éloge émané des pensées éternelles, et, pour la première

fois, prononcé ici-bas par la langue d'un séraphin. C'est donc du ciel que la terre a appris à louer Marie ! Aussi que d'éloquents docteurs, que d'écrivains pieux ont, depuis, composé des pages admirables en développant simplement cette divine salutation, qui fut, pour ainsi dire, l'antienne du cantique sans fin que, dès lors, la terre a chanté à la louange de Marie, et que le ciel continuera dans ses éternelles aénomes (1) ! A notre connaissance, plusieurs Pères de l'Église et un grand nombre d'auteurs ont exercé leur talent et satisfait leur dévotion en paraphrasant le salut que l'ange adressa à Marie. Citons entre autres saint Grégoire de Néocésarée, saint Méthode de Tyr, le grand saint Athanase, saint Éphrem, saint Épiphanes, l'éloquent Sévérinus, évêque de Gabales ; saint Cyrille d'Alexandrie, saint Basile de Séleucie, Caius Sédulius, saint Pierre Chrysologue, Chrysippe de Jérusalem, saint Jean, prêtre de Damas ; le bienheureux André de Crète, le cardinal Pierre Damien, saint Bernard, Pierre de Celle, le pieux Thomas à Kempis, Merlo, l'onctueux auteur du *Paradis de l'âme chrétienne* ; l'archiprêtre de Hita, saint Alphonse de Liguori, le poète Werner, et jusqu'à lord Byron.

De toutes ces paraphrases extrayons-en une seule, qui nous a paru la plus belle, et qui est la plus vénérable par son antiquité ; c'est celle de saint Grégoire de Néocésarée :

« Sus donc, mes bien-aimés, s'écrie-t-il, dans un discours sur l'Annonciation de la Vierge Marie ; sus donc, mes bien-aimés ; unissons nos voix à la voix de l'ange, et, se-

(1) Expression dont se sert Klopstock dans sa *Messiede* pour désigner les années sans fin de l'éternité, les époques ou les siècles sans nom.

lon nos forces, l'âme pleine de reconnaissance, présentons nos devoirs à Marie, en lui disant : « Réjouissez-vous, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. C'est à vous véritablement qu'il appartient de se réjouir, puisque la divine grâce a choisi en vous sa demeure. Le Roi de gloire est avec sa servante ; le plus beau de tous les enfants des hommes est avec la plus belle de toutes les femmes ; celui qui sanctifie tout est avec celle qui est sans souillure. Dieu est avec vous ; il est avec vous, l'homme parfait, en qui réside la plénitude de la divinité. Salut, pleine de grâce ; salut, source de lumière, qui éclairez tous ceux qui croient au Sauveur ; salut, pleine de grâce, lever du soleil spirituel, fleur immaculée de la vie ; salut, pleine de grâce ; salut, prairie odoriférante ; salut, pleine de grâce, verge toujours fleurie, qui réjouissez les âmes de ceux qui vous glorifient.

« Venez donc, mes bien-aimés ; et, rappelant à votre souvenir les choses qui se sont passées, glorifions, célébrons, appelons bienheureuse et saluons d'acclamations joyeuses cette tige de Jessé qui a fleuri et fructifié d'une manière si admirable (1).

« Avec quelles paroles donc pourrions-nous exprimer l'excellence de la Vierge ? avec quelles louanges si merveilleuses louerons-nous dignement sa beauté sans tache ? avec quels hymnes spirituels glorifierons-nous celle qui est grande entre les anges ? C'est elle qui a été plantée en la maison de Dieu comme une olive féconde que l'Esprit-Saint a couverte de son ombre, et par laquelle il nous a appelés enfants de Dieu et héritiers du royaume de Jésus-Christ ; c'est elle qui est le paradis toujours fleuri de l'im-

(1) Serm. I, *Livre de Marie*, tom. I, pag. 17, 18.

mortalité, dans lequel a été planté l'arbre de vie, et dont les fruits nous préservent tous de la mort ; c'est elle qui est la gloire des vierges et la joie des mères ; c'est elle qui est l'appui des croyants et le modèle des saints ; c'est elle qui est le temple de la vertu et la défense de la justice.

« O Vierge très-sainte, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! La louange qui vous est due, à cause d'un Dieu incarné en vous, et né homme de vous, surpasse toute louange. Au ciel, sur la terre, dans les abîmes, toute créature vous rend un culte pieux ; car vous êtes véritablement le trône de la majesté divine, et, dans les hauteurs des spirituels royaumes, vous brillez d'une resplendissante lumière. Là est glorifié le Père qui ne procède d'aucun principe, et dont la puissance vous a couverte de son ombre ; là est adoré le Fils que vous avez enfanté selon la chair ; là est glorifié l'Esprit-Saint qui a opéré dans votre sein la naissance du grand roi. C'est par vous, ô pleine de grâce, et bénie entre toutes les femmes, que la Trinité sainte et consubstantielle est connue dans le monde. Daignez nous rendre, avec vous, participants de votre grâce infinie en Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel soit, à jamais, ainsi qu'au Père et à l'Esprit-Saint, gloire et louange dans les siècles des siècles. Amen (1). »

Les paraphrases de saint Épiphane, de saint Basile de Séleucie, de l'évêque Chrysippe, de saint André de Crète, peuvent entrer en parallèle, pour le charme et la piété, avec celle de saint Grégoire.

Après les paroles de Dieu, qui seul peut dignement louer la sainte Vierge, puisque lui seul la connaît bien

(1) Serm. II, *Livre de Marie*, tom. 1, pag. 19, 20.

selon l'étendue et le nombre de ses perfections ; après les paroles de Dieu, rappelons celles d'Élisabeth, l'épouse de Zacharie, l'humble parente de Marie, l'heureuse mère du Précurseur. Marie entre chez elle : Marie salue sa cousine de cette voix que les anges écoutèrent en silence ; et, soudain, le fruit prédestiné qu'Élisabeth portait en elle tressaillit dans son sein ; et l'Esprit-Saint parlant au cœur d'Élisabeth, et lui révélant des choses cachées au reste de la terre, elle s'écrie dans un transport de respect et d'admiration, en s'adressant à la Vierge qui mettait le pied sur son seuil : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient tant d'honneur, que la mère de mon Dieu daigne me visiter ?.... Car le bruit de votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie en moi. Oh ! vous êtes bienheureuse, vous qui avez cru ; car les choses qui vous ont été dites, par le Seigneur, auront leur accomplissement* (1).

Ce fut alors que Marie, en répondant à sa parente, présagea que tous les temps et tous les lieux l'appelleraient bienheureuse ; et « nous qui vivons déjà à une distance si grande de cette prophétie, nous sommes témoins que l'avenir docile a répondu à ces présages (2). »

Il y avait peu de temps que cette prédiction était faite, quand Siméon et Anne parlèrent, avec le langage de l'inspiration, de Jésus et de Marie à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël (3) ; il y avait peu de temps que cette prédiction était faite, quand les femmes juives,

(1) Luc, I.

(2) Manzoni.

(3) Luc, II, 38.

à la vue des merveilles qu'opérait le Christ, s'écriaient, en enviant et en préconisant le bonheur de sa mère : *Heureux le sein qui t'a porté ! heureuses les mamelles dont tu as sucé le lait* (1) ! Certes, si l'éloquence ne consiste pas essentiellement dans le grand nombre des paroles, force nous est de reconnaître que ces exclamations sont le cri d'une éloquence aussi vive que passionnée. C'est que c'est encore Dieu qui loue, par la bouche de ces femmes, son épouse bien-aimée, la mère de son Fils.

A part ce qui compose le Nouveau Testament, les Évangiles, les Épîtres, l'Apocalypse et les Actes des apôtres, il nous reste peu de chose des paroles ou des écrits de ces disciples du Sauveur qui forment la première des générations chrétiennes. Ce n'était pas sur le papier, mais c'était dans les cœurs, que ces hommes de foi héroïque écrivaient les dogmes sacrés ; ce n'était point avec la plume ni avec le stylet, c'était avec la puissance énergique de la grâce et l'onction du Saint-Esprit, qu'ils gravaient, en caractères ineffaçables, les vérités du salut. Mais nul doute que leur éloquence, forte de la force de Dieu, n'ait, en prêchant Jésus-Christ, prêché aussi le culte dû à son auguste Mère, avec cet entraînement qui renversa les dieux et les déesses de l'Olympe.

Pourtant nous trouvons que saint Marc, le disciple chéri et le fils adoptif du prince des apôtres, qualifie dans sa liturgie la sainte mère de Jésus de pure et d'immaculée en toutes les manières. « Elle est, dit-il, bénie par-dessus toutes les créatures ; elle est plus noble que les séraphins, plus glorieuse que les chérubins. »

(1) Luc, XI, 27.

Et le disciple bien-aimé, l'évangéliste et le prophète par excellence, saint Jean, à qui Jésus avait confié, en mourant, son inconsolable mère, pour qu'il l'assistât avec la tendresse d'un fils, et pour qu'il la suivît avec l'obéissance et l'empressement d'un serviteur ; saint Jean n'aurait-il point fait servir son éloquence si persuasive et si douce à établir, dans le cœur des nouveaux fidèles, la dévotion à celle qui était devenue sa mère, après avoir été la mère du Roi des rois ? Non, non ; on ne saurait admettre, on ne saurait supposer que celui qui vécut, de si longues années, dans l'intimité du Christ et de sa très-sainte mère, n'ait pas été ardent apôtre de Marie. Aussi Albert le Grand n'hésita pas à dire que, parmi les hauts mystères que saint Jean a proposés à la foi des chrétiens dans son Apocalypse, sous les figures les plus diverses et les plus mystérieux emblèmes, ce sont les prérogatives et les grandeurs de Marie qu'il faut voir dans le *trône d'or*, dans l'*autel de l'agneau*, dans la *femme vêtue du soleil et couronnée d'étoiles* ; et c'est ainsi que plusieurs Pères, et l'Église elle-même, l'entendent dans la liturgie et dans leurs éloges de la Vierge.

Et, à propos du cher et précieux dépôt que le Christ expirant confia au disciple qu'il aimait, qu'il nous soit permis de rapporter ici de remarquables paroles d'Arnould, abbé de Bonneval. Aussi bien rentrent-elles parfaitement dans notre sujet.

« Vous donc, s'écrie-t-il, ô bien-aimé disciple, vous avez été choisi du Sauveur Jésus-Christ pour assister et pour servir sa vénérable mère avec les sentiments et le respect d'un fils dévoué, d'un disciple fervent, d'un serviteur soumis. A Pierre est confiée la charge de gouverner l'Église, et à vous est remis le soin de servir Marie. A

Pierre sont commises les affaires difficiles de l'administration, affaires pleines de trouble et de sollicitude, et à vous est départi un emploi tout de paix et de consolation. A Pierre, la garde des portes et du parvis extérieur du temple, où sont les autels qui regorgent du sang des victimes ; et à vous est recommandé le sanctuaire et l'autel des parfums (1). »

Mais voici encore un apôtre qui va apporter son tribut d'hommages et de louanges à la mère de Dieu : c'est saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem. Dans la liturgie qu'il a donnée à son Église, le diacre dit : « Faisons mémoire de la très-sainte, très-pure, très-glorieuse et très-révérée Marie, Notre-Dame, mère de Dieu, toujours vierge... » Puis le chœur de répondre : « Il est juste, ô bienheureuse Vierge, que nous vous reconnaissons pour la mère de notre Dieu, en tout immaculée, plus digne d'honneur que les archanges, plus glorieuse que les Vertus ; vous qui avez sans corruption enfanté le Verbe de Dieu ! Aussi nous vous glorifions. Toutes les créatures vous louent et vous bénissent, ô pleine de grâce ! Tous les anges et tous les hommes vous honorent, et voient en vous un temple sanctifié, un paradis spirituel, la gloire des vierges, et celle de laquelle Dieu a voulu prendre un corps, et qu'il a voulu, comme enfant, reconnaître pour sa mère. Toutes les créatures vous louent et vous bénissent, ô pleine de grâce ! »

Nous ne parlerons plus de la lettre de saint Denys l'Aréopagite, qui avait vu de ses yeux, comme il le dit lui-même, la mère de J. C., plus sainte que tous les esprits célestes, et aussi semblable à Dieu qu'une créature le peut être.

(1) Arnold, *abb. Bonæ vall.*, tom. I, biblioth. PP.

Ces sentiments que les apôtres avaient inspirés au monde sur la mère du Christ, nous allons les retrouver pleins de force et de vie dans les siècles suivants.

Saint Ignace, saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Grégoire de Néocésarée et saint Méthodius représenteront ici le premier, le second et le troisième siècles. Nous avons cité ailleurs (1) le parallèle ingénieux qu'établit saint Irénée entre la Vierge de l'Éden et la Vierge de Nazareth, parallèle tout à l'avantage et à la louange de Marie.

Réfutant, avec la logique de fer qu'on lui connaît, les novateurs qui soutenaient que J. C. n'avait eu qu'une chair fantastique et spirituelle, et qui enlevaient, par conséquent, à l'auguste Marie son titre de mère de Dieu, il dit : « Il ne convenait pas que le Fils de Dieu naquît à la manière ordinaire; s'il eût été tout à fait et en toutes choses le Fils de l'Homme, il n'aurait plus été le Fils de Dieu : il n'aurait rien eu de plus que Salomon, que Jonas et que tant d'autres..... Et en vain nous dirait-on que J. C. n'est point né de la Vierge, mais seulement par la Vierge; qu'il est né dans son sein, mais non pas de son sein; car si l'ange, dans l'avertissement qu'il donna à Joseph pendant son sommeil, ne lui dit pas *ce qui est né* d'elle, mais *en elle* (2), c'est uniquement parce que le Fils de Dieu était encore dans son sein, et que la Vierge ne l'avait point encore enfanté. » Et d'ailleurs saint Matthieu met fin à toute difficulté lorsque, en parlant de Marie, il dit : *de laquelle naquit le Christ* (3). Saint Paul arrive à son tour pour confondre ces subtils grammairiens, quand

(1) *Figures prophétiques*. — Ève.

(2) Matth, I, 20.

(3) *Ibid.*, 16.

il dit : « *Dieu envoya son Fils né sous la loi, né de la femme ou dans la femme* (1). »

Enfin, poussons à bout ce raisonnement. Si le Verbe s'est fait chair de lui-même, c'est donc lui-même qui s'est conçu, lui-même qui s'est enfanté; et si tout cela est vrai, la prophétie n'a plus aucun sens. Ce n'est plus une vierge qui a conçu, ce n'est plus une vierge qui a enfanté, si ce qu'elle a enfanté ne provient point de sa substance. Ne faudra-t-il anéantir que cette parole du prophète? n'en faudra-t-il pas faire autant des paroles de l'ange, qui annonce à la Vierge qu'elle concevra et qu'elle enfantera, et de tous les passages de l'Évangile où il est question de la mère du Christ? Il faudra donc réduire au silence la bouche d'Élisabeth, qui crie : *D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne me visiter?* Si c'était moins un fils qu'un hôte que Marie portait dans son sein, comment a-t-elle pu lui dire : *Le fruit de vos entrailles est béni?* Comment serait-il le fruit de ses entrailles, s'il n'était pas né de ses entrailles?

Ce fruit, quel est-il? C'est Jésus-Christ, cette fleur mystérieuse qui devait s'élever sur un rejeton de la race de Jessé. Or la race de Jessé, c'est la famille de David; et ce rejeton sorti de la race de Jessé, c'est Marie, fille de David.

Hérétiques, pour nier toutes ces vérités, allez donc, allez effacer les témoignages des démons eux-mêmes, lorsqu'ils criaient dans les rues de Jérusalem : *Fils de David* (2)! Allez effacer le témoignage des apôtres! L'un d'eux (c'est saint Matthieu) commence ainsi la généalogie

(1) Gal., I, 10.

(2) Matth., XV, 22; XX, 30, 31.

de Jésus-Christ : « *Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham* (1). » Ces paroles veulent-elles dire autre chose, sinon que le sang d'Abraham, de David et des autres patriarches est venu couler dans les veines du Fils de Dieu incarné, et que c'est Marie, sa mère, qui le lui a transmis immédiatement ? Paul nous en dit autant lorsqu'il nous enseigne que Jésus-Christ était du sang de David selon la chair (2).

Nous venons d'entendre l'éloquence de la logique ; écoutons maintenant l'éloquence du cœur :

« Comment pourrai-je célébrer vos louanges, s'écriait, sur la fin du troisième siècle, le saint évêque d'Olympe ou de Patara d'abord, puis de Tyr ; comment pourrai-je célébrer vos louanges d'une manière digne de vous, ô Mère-Vierge ? ô Vierge-Mère, Ah ! vous êtes trop élevée au-dessus des hommes pour que la langue des hommes puisse trouver des louanges dignes de vous. O fille de David, ô mère de mon Seigneur et mon Dieu, je veux du moins vous louer dans la langue de vos pères ! je n'emploierai que des pensées et des images empruntées des livres sacrés. O heureux rejeton de Jessé, trois fois heureuse la maison de David, à laquelle vous appartenez ! Dieu est au milieu de vous, et vous ne serez point ébranlée ; car il s'est consacré, dans vous, son tabernacle (3). C'est en vous, ô Marie, que toutes les promesses, tous les serments solennels que Dieu avait faits à nos ancêtres, ont eu le plus parfait accomplissement ; car c'est par vous que le Seigneur s'est fait Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. Vous avez été figurée par ce buisson qui brû-

(1) Matth., I, 1.

(2) Rom., I, 3.

(3) Ps. V.

lait sans se consumer ; par ce rocher sec d'abord et aride, d'où Moïse fit jaillir une source pure et abondante. Si Moïse demeure si longtemps sur le sommet de la montagne, c'est que Dieu voulait l'y instruire de tous les mystères qui le concernaient. Il vous représenta même par cette arche qu'il reçut ordre de construire pour recevoir les tables de la loi, et qu'il ombragea d'ailes de chérubins, vive image de la mère de Dieu, de vous, ô Marie, qui avez conçu et enfanté d'une manière toute merveilleuse celui qui est essentiellement incorruptible.

« Vous êtes bénie, oui, vous êtes bénie entre toutes les créatures ; vous renfermez dans votre sein celui qui n'est pas même renfermé dans l'espace ; vous êtes la mère de votre créateur ; vous avez nourri de votre lait celui qui lui-même vous avait nourrie ; vous avez porté celui qui porte toutes choses, qui vous portait vous-même ; vous êtes la porte par laquelle un Dieu fait chair est entré dans le monde ; vous êtes cette toison merveilleuse sur laquelle la rosée céleste s'est reposée ; cette source de Bethléem que David, pressé par la soif, regrettait si fort ; le véritable propitiatoire d'où notre Dieu s'est révélé au genre humain sous la figure d'un homme ; vous êtes le vêtement, sans tache, de celui qui, nous dit l'Écriture, revêt la lumière pour son vêtement. Dieu, qui ne manque de rien, a néanmoins reçu de vous un corps semblable à nos corps ; et c'est de vous que le Tout-Puissant, pour accomplir ses projets éternels, a, en quelque sorte, emprunté tout ce qu'il lui fallait pour se faire homme ! Quoi de plus magnifique ? quoi de plus sublime ? Ce Dieu qui remplit le ciel et la terre, sous la domination de qui est tout ce qui existe ; ce Dieu a eu en quelque manière besoin de vous, puisque c'est vous qui lui avez donné ce corps qu'il n'a-

vait pas. Oui, c'est vous qui lui avez donné ce corps adorable qui a fait que mes yeux ont pu contempler mon Dieu. Salut, ô salut, mère et servante de Dieu, la seule créature à qui Dieu soit en quelque sorte redevable ! Tous tant que nous sommes, que ne lui devons-nous pas pour tous les bienfaits dont il nous a comblés ? Mais, envers vous, c'est lui-même qui est redevable. Il nous a dit : « Honorez votre père et votre mère ; » et lui-même ne doit-il pas observer son commandement envers celle dont il a reçu la naissance, celle qui a été sa mère, sans qu'il ait eu besoin de père ?

« O vous qui êtes le temple saint et le sanctuaire vraiment admirable où Dieu lui-même a habité... qui donc pourrait vous louer autant que vous méritez qu'on vous loue ? Le prophète disait : « Combien est grande la maison du Seigneur ! combien est immense le lieu où il habite ! Il est grand et ne connaît point de fin ! » Voilà aussi ce que nous pouvons dire de vous ; car vous êtes la seule des créatures de Dieu qui ait mérité d'entrer en quelque sorte en participation de la divinité, et d'être comparable à Dieu lui-même. Si Dieu, en effet, n'a, dans son éternité, besoin que de lui-même pour être fécond ; si, seul, il engendre son Fils unique, et éternel comme lui, seule aussi vous avez pu, dans les temps, devenir la mère de ce Dieu qui a bien voulu se revêtir de notre humanité (1). »

Saint Méthodius, qui parlait ainsi, avait vu luire l'aurore de ce quatrième siècle, qu'on peut à juste titre appeler l'âge d'or de l'éloquence chrétienne. Quels noms, en effet, que ceux de saint Athanase, de saint Basile, de

(1) S. Méthodius, *Discours sur la rencontre de Siméon et d'Anne*.

saint Éphrem, de saint Épiphané, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin ? Quand est-ce que le christianisme a possédé à la fois autant et de si nobles organes de sa morale et de ses dogmes ? Quand est-ce qu'il a parlé à la terre attentive par des bouches plus éloquentes ? Et toutes ces bouches d'or, tous ces orateurs immortels ont apporté leur beau et riche contingent aux annales du culte et des gloires de Marie.

Voici d'abord saint Athanase, que l'on reconnaît aisément à ses termes nobles, élégants, faciles, et aux sages ornements de sa haute éloquence.

« O Fille de David et d'Abraham, . . . l'archange vous offre les tributs de sa vénération, en vous disant : « Salut !, « pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. » Toutes les générations vous appellent bienheureuse ; et, d'accord, toutes les célestes hiérarchies des anges, et les hiérarchies qui sont sur la terre, lèvent leurs mains vers vous ; elles vous bénissent, vous qui êtes bénie dans les cieux, et qui sur la terre êtes nommée bienheureuse. Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. C'est par de semblables bénédictions que la première hiérarchie, celle des Trônes, des chérubins et des séraphins, que l'on appelle enflammés, et que l'on dit être la plénitude de la connaissance de Dieu et du grand Roi, vous célèbre en disant : « Vous êtes bénie entre les femmes ; bénies « sont vos entrailles, qui ont porté un Dieu ; bénies sont « vos mamelles, qui ont allaité un divin Enfant ! » La seconde hiérarchie, celle des Dominations, des Vertus et des Puissances, vous regarde, et, instruite par une hiérarchie plus sublime, vous crie à son tour : « Vous êtes bénie entre

« les femmes, et bénies sont vos entrailles, qui ont renfermé
« un Dieu; bénies sont vos mamelles, qui ont allaité un
« Dieu devenu enfant. » La troisième hiérarchie, celle
des Principautés, des Anges et des Archanges, qui a reçu
de Dieu l'ordre de vous chanter, par l'archange Gabriel,
un hymne magnifique et renfermant beaucoup de choses,
ne cesse de dire : « Salut, pleine de grâce; le Seigneur est
« avec vous. »

Instruits par les citoyens des cieux, nous qui sommes
de la hiérarchie terrestre, et portant sur nos lèvres les
louanges de Dieu, ou bien usant du langage des saints,
nous vous disons à haute voix : « Salut, pleine de grâce; le
Seigneur est avec vous. Intercédez pour nous, ô souve-
raine, ô maîtresse, ô reine, ô mère de Dieu! car vous
avez pris naissance parmi nous; et celui qui est né de
vous, revêtu de chair, est notre Dieu, auquel, ainsi qu'à
son Père, qui n'a pas de commencement, et à l'Esprit
saint, bon et vivifiant, sont dues la gloire, la magnifi-
cence, l'adoration, l'action de grâces, maintenant et tou-
jours, dans les siècles des siècles. »

Tous les fidèles connaissent, par l'admirable livre des
Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge, plusieurs
des pathétiques invocations qu'adressait à Marie l'élo-
quent diacre d'Édesse, « ce sombre et ardent génie qui est,
pour l'Église de Syrie, ce que saint Cyprien est pour celle
d'Afrique, saint Chrysostome pour l'Église grecque (1). »

« O Vierge pure et sans tache, s'écrie-t-il; ô Marie,
mère de notre Dieu, vous êtes la Reine du ciel et de la
terre, l'espérance des désespérés, notre protectrice pleine
de gloire, de grâces et de vertus; vous êtes au-dessus de

(1) *Livre de Marie*, tom. I, pag. 30.

tout ce que renferment les cieux ; vous êtes entourée d'un éclat qui surpasse celui du soleil ; vous êtes couronnée de plus d'honneurs que les chérubins, et vos lumières surpassent de beaucoup celles des plus purs esprits. Plus sainte que les séraphins, vous avez au-dessous de vous toutes les armées célestes ; vous avez été l'unique espérance de nos pères, la gloire des prophètes, l'objet des louanges des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie des saints, et la lumière qui éclairait les plus fidèles serviteurs de Dieu, tels qu'Abraham, Isaac et Jacob ; vous êtes cette toison merveilleuse que Gédéon avait vue en songe, et la couronne des célestes hiérarchies de tous les saints, de toutes les vierges..... O la plus sainte et la plus parfaite des vierges, à quoi vous comparerai-je encore ? A cet encensoir d'or d'où s'exhalaient de si doux parfums ; à cette lumière brillante qui éclairait sans cesse le sanctuaire ; à cette urne qui renfermait la manne du ciel ; à cette table de pierre qui apportait aux hommes la loi écrite. Vous êtes l'arche de l'alliance ; vous êtes ce buisson ardent qui brûlait sans se consumer ; vous êtes cette tige de Jessé sur laquelle est née la plus belle des fleurs, et cette fleur c'est votre fils. Ce fils est tout à la fois Dieu et homme ; et vous, qui êtes sa Mère, vous avez été Vierge pendant l'enfantement, et vous êtes demeurée Vierge après votre enfantement.

« C'est par vous, ô Vierge-mère, que nous avons été réconciliés avec notre Dieu.... Nous venons nous réfugier sous votre protection... protégez-nous à l'ombre des ailes de votre miséricorde.... Les yeux baignés de larmes, nous venons vous intéresser à notre cause, pour que votre fils, notre Sauveur, ne nous rejette point de devant sa face, à cause des crimes dont nous sommes tout couverts, ou

ne nous fasse point couper comme les arbres stériles et sans fruit ; mais que nous puissions arriver sans danger jusqu'à Jésus-Christ , à cette cour bienheureuse qu'habitent les saints, et d'où n'approchèrent jamais les chagrins ni les larmes, mais où règne éternellement une joie inépuisable. »

Forcé de nous restreindre, nous ne citerons rien de saint Basile , qui , dans une homélie sur la sainte génération du Christ , parle avec les plus grands éloges de la haute prérogative conférée à la vertu de Marie , et qui, dans sa liturgie , rappelle plusieurs fois , et avec prédilection, la Vierge mère de Dieu ; rien non plus de saint Ambroise, qui, dans son livre *des Vierges*, a fait de l'auguste Marie un portrait que connaissent toutes les épouses de Jésus-Christ ; rien de saint Jean-Bouche-d'or, ou Chrysostome, qui, dans plusieurs endroits de ses écrits, célèbre les vertus et les grandeurs de Marie, et qui, dans la liturgie dont il est l'auteur , mentionne souvent et pieusement le souvenir de la Vierge ; rien de Sévérianus, évêque de Gabiles, contemporain et ennemi de saint Jean Chrysostome, et dans les œuvres duquel on trouve une assez belle paraphrase de l'*Ave, Maria* ; rien de saint Grégoire de Nazianze, que nous aurons occasion de citer plus tard dans un autre chapitre ; rien enfin de saint Augustin, qui, dans beaucoup d'endroits de ses innombrables ouvrages, a parlé de la sainte Vierge, mais plutôt en théologien qu'en orateur.

Deux Pères seulement vont encore, dans ce grand siècle, nous faire entendre leur voix.

« Ève , dit saint Jérôme, dans une de ses lettres , enfantait dans les douleurs ; mais depuis qu'une Vierge a conçu dans son sein , et qu'elle nous a donné cet enfant qui devait porter sur son épaule le signe de sa domina-

tion, le Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, la femme a été affranchie de la malédiction. La mort était venue par Ève; la vie est venue par Marie. Aussi la virginité a-t-elle brillé plus richement dans les femmes, parce qu'elle a commencé par la femme. »

Dans les œuvres du même saint, on trouve deux discours sur l'Assomption. Dans l'un de ces discours, attribué par quelques-uns à Sophronius, dont saint Jérôme loue le savoir, on lit :

« Ce n'est pas sans raison que nous nous efforçons de célébrer dans nos assemblées celle qui a été jugée digne de porter dans son sein le prix de notre rédemption, puisque c'est à elle que nous sommes redevables de l'heureux commerce du ciel avec la terre..... O mère de mon Dieu, quelle gloire est la vôtre! vous avez porté dans votre sein le créateur du ciel et de la terre; vous avez couvert de vos baisers maternels ses lèvres encore teintes de votre lait virginal; et quoiqu'il fût votre maître et votre seigneur, vous l'avez vu, sous la forme d'un faible enfant, s'attacher à vous en formant ses premiers pas, et remplir votre cœur d'une joie ineffable. O heureux enfantement! vous avez fait l'allégresse des anges et l'attente des saints. Tout le genre humain, enveloppé dans une même proscription, avait besoin de vous pour voir disparaître l'anathème qui pesait sur lui.

« Voilà, ô bienheureuse Marie, ce qui fait votre gloire; voilà ce qui fait que vous êtes bénie entre toutes les femmes, que vous avez été préférée à toutes les troupes des anges. Vous suivez l'Agneau partout où il porte ses pas; c'est vous qui invitez les chœurs des vierges, de toutes ces âmes qui ne se sont jamais laissé prendre aux attraits des voluptés charnelles, c'est vous qui les invitez à venir, à travers

des chemins semés de lis blancs comme la neige et de roses parées de toutes les grâces du printemps , se désaltérer à la source de la vie. Dans cette région, qui n'est habitée que par des saints, vous êtes assise à la première place ; vous errez çà et là parmi des fleurs humides de rosée, jouissant de toutes les délices du paradis , et vos mains immortelles se plaisent à cueillir des fleurs qui ne se flétriront jamais. Unissant vos chants à ceux des anges et des archanges , vous ne cessez de répéter avec eux : « Saint! saint! saint! »

« Mais que fais-je? et pourquoi mon imagination s'efforce-t-elle de trouver des figures pour vous louer , lorsque je sens que tout ce que je puis dire est infiniment au-dessous de ce que vous méritez? Si je vous appelle la mère des nations , vous êtes plus que cela ; si je vous appelle la vive image de Dieu , vous êtes digne de cet éloge ; si je vous appelle la Nourrice d'un Dieu, je ne dis rien qui ne soit véritable à la rigueur. O bienheureuse mère, nourrissez donc de votre lait celui qui est la nourriture des anges ; nourrissez celui qui vous a faite vous-même , afin de pouvoir se faire lui-même tout ce qu'il est devenu. . . . celui qui, avant de naître, vous a créée pour que vous fussiez sa mère , afin qu'il sortît de votre sein comme l'époux sort de son lit, et qu'il pût se montrer sous une forme visible aux regards du monde. »

Nous avons, jusqu'ici, entendu peu de paroles plus vives et plus éloquentes.

En voici d'autres qui n'ont guère moins d'énergie et de feu. Elles sont de saint Épiphane, évêque de Constantia ou Salamine, dans l'île de Chypre :

« Salut, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous..... La grâce de la sainte Vierge est immense. Salut , pleine

de grâce, Vierge ornée de toutes les vertus, et qui avez porté une lumière inextinguible, une lumière plus brillante que le soleil. Salut, pleine de grâce, vase d'or qui renfermez la manne céleste. Salut, pleine de grâce, qui abreuvez d'une eau toujours vive ceux qui ont soif. Salut, pleine de grâce, océan spirituel qui renfermez la perle céleste, Jésus-Christ. Salut, pleine de grâce, ciel éclatant qui avez renfermé celui que les cieux ne peuvent renfermer. Salut, pleine de grâce, dont la splendeur l'emporte sur celle des chérubins. Trône de la Divinité, que dirai-je encore ? par quelles louanges pourrai-je vous célébrer ? car vous êtes au-dessus de tout ; il n'y a que Dieu qui soit au-dessus de vous ; et vous êtes plus belle que les chérubins, que les séraphins, que toute l'armée céleste.

« O Vierge pure, sainte mère de Dieu, épouse fortunée de l'indivisible Trinité, vous êtes bien heureuse entre les femmes, vous qui avez enfanté sur la terre un Dieu-Homme, créateur de toutes choses ! Vous êtes bienheureuse entre les femmes, vous qui avez allaité de vos mamelles celui qui nourrit tout.

« C'est par vous que le mur de division a été renversé ; par vous que la paix céleste a été donnée au monde ; par vous que les hommes sont devenus des anges ; par vous qu'ils ont été appelés amis, serviteurs et enfants de Dieu ; par vous qu'ils ont mérité d'être les compagnons des anges et de converser familièrement avec eux ; par vous qu'ils connaissent la vérité ; par vous que leurs hymnes s'élèvent de la terre vers le ciel ; par vous que les hommes espèrent au Très-Haut ; par vous qu'a brillé dans l'univers entier la croix sur laquelle fut cloué votre fils, le Christ, notre Dieu ; par vous que la mort est foulée aux pieds et que l'enfer est dépouillé ; par vous que sont tom-

bées les idoles et que le vrai Dieu a été révélé ; c'est par vous que nous avons connu le Fils unique de Dieu que vous avez enfanté , Vierge très-sainte , et que les anges , que les hommes adorent. »

A la tête des grands orateurs qui ont éloquemment loué la mère de Dieu, dans le cinquième siècle, plaçons, de droit, le bouillant évêque d'Alexandrie, le défenseur ardent du plus beau titre de Marie, l'adversaire le plus impétueux du nestorianisme, saint Cyrille, dont la voix domina toutes les autres voix dans le fameux concile d'Éphèse, l'une des plus augustes et des plus saintes assemblées que l'Église ait jamais vues. Elles sont venues jusqu'à nous, en traversant quatorze siècles, les paroles chaleureuses qu'entendit sortir de sa bouche la ville des Éphésiens, *alors ornée des temples des saints, comme d'autant de joyaux précieux, alors consacrée par l'empreinte des pieds de tant de saints Pères et de patriarches.* Après avoir salué et cette ville elle-même et l'évangéliste saint Jean, qu'il appelle *le port et le rempart d'Éphèse*, le grand évêque élève les yeux vers celle dont la divine et glorieuse maternité était l'objet des attaques de l'hérésie nouvelle, et il lui dit :

« Salut, vous aussi, Marie, mère de Dieu, Vierge-mère, étoile du matin, vase sans tache. Salut, vierge, mère et servante ; vierge, à cause de celui qui est né de vous vierge ; mère, à cause de celui que vous avez porté dans vos bras, que vous avez nourri de votre lait ; servante, à cause de celui qui a pris en vous la forme d'esclave. Salut, Marie, temple saint où est reçu Dieu lui-même. Salut, Marie, colombe chaste et pure. Salut, Marie, lampe inextinguible, car de vous est né le soleil de justice... Salut, Marie, mère de Dieu, vous qui renfermez celui

que rien ne saurait contenir, vous par qui s'est montré le vainqueur de la mort et le dominateur des enfers... Salut, Marie, mère de Dieu ; car, par vous calmés et apaisés, les flots de la mer ont apporté avec joie et douceur nos frères et nos compagnons. »

Saint Proclus, qui avait été secrétaire de saint Jean Chrysostome, et qui, ensuite, lui succéda sur le siège de Constantinople, fut un de ces *frères* et de ces *compagnons* dont parle saint Cyrille. Aussi retrouve-t-on dans ses diverses homélies les sentiments et le langage du confident intime de saint Jean aux lèvres d'or, les sentiments et le langage d'un Père du concile d'Éphèse.

« Par quelles merveilleuses louanges, s'écrie-t-il, pourrai-je célébrer la Vierge ? par quels éloges honorerai-je dignement cette admirable chasteté ? Elle est le sanctuaire auguste de l'innocence ; elle est l'arche dorée au dedans et au dehors, c'est-à-dire, sanctifiée de corps et d'âme. Elle est cette belle épouse des Cantiques ; elle est ce jardin toujours fleuri dans lequel se trouve planté l'arbre de vie, qui donne à tous, avec abondance, des fruits d'immortalité ; elle est la gloire des vierges, la joie des mères, l'appui des fidèles, le diadème de l'Église, l'étendard de la piété, la règle de la vraie foi, la défense de la vertu, le soutien de la justice, le domicile de la Trinité sainte, selon qu'il est écrit dans les Évangiles : *L'Esprit-Saint descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*. Voilà pourquoi celui qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu, auquel soit la gloire maintenant et toujours, dans les siècles des siècles ! »

L'hérésie de Nestorius, qui enlevait à Marie la plus haute et la plus glorieuse de ses prérogatives, avait eu pour effet, sur les cœurs catholiques, de surexciter, pour

ainsi dire, la dévotion à cette Vierge. De là l'enthousiasme chaleureux avec lequel les Pères de ce siècle, constamment sous l'impression produite par les événements d'Éphèse, parlent de la mère de Dieu, ou plutôt à la mère de Dieu ; car les prosopopées les plus vives et les plus pathétiques fourmillent dans leurs homélies. A aucune autre époque on ne retrouve un langage si universellement passionné.

C'est notamment celui de saint Pierre à *la parole d'or*, archevêque de Ravenne. Quatre de ses discours ou sermons sont consacrés à la mère de Dieu. « Salut, lui dit-il dans l'un d'eux, salut, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. Vous voyez, chrétiens, de quels dons la Vierge est comblée : salut, pleine de grâce. C'est là cette grâce qui a donné la gloire au ciel, Dieu à la terre, la foi aux nations, un terme aux vices, l'ordre à la vie, la discipline aux mœurs. C'est là cette grâce que l'ange apporta, que la Vierge reçut pour rendre le salut aux siècles. Salut, pleine de grâce ; car la grâce est donnée à tous par partie ; mais la plénitude de la grâce s'est donnée tout entière à Marie et tout à la fois... Vous êtes bénie entre les femmes. Véritablement bénie, la Vierge qui possède l'honneur de la maternité et qui garde le trésor de la virginité. Véritablement bénie, celle qui a mérité la grâce d'une conception divine, et qui a porté la couronne de l'intégrité. Elle a porté celui qui porte le monde ; elle a engendré, elle a nourri celui qui nourrit toutes les créatures vivantes. »

« Quelle voix, demande un autre Père du même temps, saint Basile de Séleucie, quelle voix sera donc assez éloquente pour chanter à Marie des hymnes dignes d'elle ? car c'est par sa grâce que nous avons été comblés de

biens. De quelles merveilleuses fleurs de louanges lui tresserons-nous une couronne ? car c'est d'elle qu'a germé la fleur de Jessé, qui nous embellit de gloire et d'honneur. Quels présents lui offrirons-nous, puisque toutes les choses de ce monde sont au-dessous d'elle ? Si, en effet, saint Paul nous dit, en parlant des saints, que le monde n'en était pas digne, que dirons-nous de la mère de Dieu, qui efface en splendeur tous les martyrs, comme le soleil efface en clarté toutes les étoiles ? »

Dans le sixième et le septième siècles, le flambeau de l'éloquence chrétienne pâlit notablement. Cependant la louange de Marie ne cesse pas dans l'Église, et elle inspire éloquemment les orateurs les plus marquants de ces âges de décadence.

De cette époque, nous ne citerons que saint Fulgence, Chrysippe et saint Ildefonse.

Le deuxième sermon du saint évêque de Ruspa contient un très-beau parallèle entre Ève et la mère du Christ. Dans les sermons attribués au même saint, mais qui ne sont pas, ou du moins qui ne sont pas *tous* de lui, il en est un sur les louanges de Marie, et auquel appartient le fragment que voici :

« Marie est devenue la fenêtre du ciel, car c'est par elle que Dieu a répandu la véritable lumière dans les siècles. Marie est devenue l'échelle du ciel, car c'est par elle que Dieu est descendu sur la terre, afin que par elle les hommes méritent de monter aux cieux. Monter là-haut sera facile à ceux qui croiront que Dieu est descendu sur la terre par la Vierge Marie. Marie est devenue la restauration des femmes, car c'est par elle qu'elles se voient retirées de la première malédiction et de la ruine où elles étaient tombées. Ève fut maudite, et nous croyons

maintenant que, par Marie, elle a reconquis la bénédiction de la gloire. »

Nous réservons la fin de ce beau passage pour le dernier chapitre de notre livre.

Chrysippe était un prêtre de Jérusalem, qui vivait au sixième siècle, et de qui nous avons quelques sermons insérés dans la *Bibliothèque des Pères*. Voici un extrait tiré de l'un de ces sermons :

« Salut donc, toujours salut, pleine de grâce. Salut, vous qui avez contenu celui que les cieux mêmes ne peuvent contenir. Salut, source de lumière qui illuminez tous les hommes. Salut, lever du soleil, qui ne peut avoir de coucher. Salut, fontaine de vie. Salut, vous qui êtes le jardin du Père. Salut, vous qui êtes le pré de toute fragrance de l'Esprit-Saint. Salut, reine de tous les biens. Salut, perle précieuse qui dépassez tout prix. Salut, vigne féconde qui produisez de beaux raisins. Salut, nuage bien-faisant qui portez la pluie dont s'abreuvent les âmes des saints. Salut, vous qui êtes le puits d'une eau toujours vive. Salut, porte close qui ne s'ouvre qu'au grand Roi. Salut, montagne d'où la pierre angulaire a été détachée sans l'effort d'aucune main. »

Saint Grégoire le Grand appartient à ce sixième siècle. Dans le dix-huitième livre de ses Morales sur Job, il préconise la gloire de la virginité de Marie; puis, dans ses Commentaires sur le premier livre des Rois, il fait voir, avec son beau talent, comment la sainte Vierge est la montagne annoncée par ce passage d'Isaïe : *Il y aura dans les derniers jours une montagne de la maison du Seigneur, préparée sur la cime des monts*. Nous citons ce passage dans un autre de nos ouvrages.

Saint Ildefonse de Tolède, qui répandit avec tant de

zèle le culte de la Vierge, et qui reçut en retour des marques si flatteuses de l'affection maternelle de cette Reine des cieux, saint Ildefonse représentera seul ici le septième siècle.

L'ouvrage le plus mémorable que nous ayons de lui est le traité de la *Perpétuelle virginité de la glorieuse mère de Dieu*. Il le commence par cette prière à Marie :

« O ma dame, ô ma souveraine, ô ma dominatrice, ô la mère de mon Seigneur, la servante de votre fils, la mère du Créateur du monde, je vous en prie, je vous en conjure, je vous en supplie, que j'aie l'esprit de votre fils, l'esprit de mon Rédempteur, afin que je puisse penser et dire des choses convenables, des choses dignes de vous !

« Voilà que vous êtes bien heureuse entre toutes les femmes, pure entre toutes les vierges, dame entre les servantes, reine entre vos compagnes ; voilà que toutes les nations vous appellent bienheureuse.

« Que je célèbre vos grandeurs, autant qu'elles sont dignes d'être célébrées ; que je vous aime autant que vous êtes digne d'être aimée ; que je vous loue autant que vous êtes digne d'être louée ; que je vous serve autant que votre gloire sera digne d'être honorée : car, ayant conçu et engendré un Dieu rédempteur et homme tout ensemble, vous êtes devenue la mère du Fils de Dieu. »

Saint Ildefonse, ou, selon Mabillon, Pascase Radbert, abbé de Corbie, au neuvième siècle, s'exprime ainsi dans un sermon sur l'Assomption :

« Oh ! qu'il est beau, qu'il est digne d'hommages plus que tous les autres jours, ce jour dans lequel la Vierge Marie, mère de Dieu, est passée du monde vers le Christ, sans éprouver de douleur en ce grand passage, elle qui n'en éprouva point en son enfantement ! Oh ! la merveilleuse couche que celle d'où est sorti l'Époux radieux et

brillant ! O lumière des gentils, espérance des fidèles, tabernacle de gloire, temple céleste que les apôtres entourent d'une pieuse vénération, dont les anges célèbrent le triomphe, et que le Christ admet à ses embrassements ; heureuse Marie, entrez avec joie au paradis, vous qui de cette terre avez été transportée par les anges sur la route céleste ; vous qui, resplendissante au milieu des chœurs de vierges avec tout l'éclat du soleil, avez reçu la principauté au-dessus des anges dans les cieux ! Oh ! la noble Vierge que le ciel reçoit aujourd'hui avec jubilation, que les chérubins et les séraphins accompagnent de leurs louanges ; que les martyrs, vêtus de leurs robes triomphales, proclament bienheureuse ; que les innombrables légions de saints viennent célébrer à l'envi ; que les chœurs des vierges saluent de leurs palmes victorieuses ! »

Dans l'année même où mourut, en Espagne, saint Ildefonse, naquit à Damas, en Syrie, un enfant à qui Dieu réservait l'héritage de piété et d'éloquence du saint archevêque de Tolède. Saint Jean, surnommé Damascène, du nom de sa ville natale, fut aussi appelé *Chrysorrhoas*, ou Fleuve d'or ; et il mérite surtout ce titre quand il parle de la sainte Vierge ; alors surtout ses paroles sont comme un fleuve d'or qui coule, rapide et beau, des lèvres du pieux docteur, un des plus zélés panégyristes et un des plus respectueux fils de Marie.

« Salut, lui crie-t-il, dans une des nombreuses homélies où il fait éclater toute sa vénération et toute sa tendresse pour l'auguste mère de Dieu ; salut, pleine de grâce : car vous êtes devenue notre refuge ; car, pour nous, qui sommes formés d'une vile boue, vous intercédez auprès de votre fils, auprès de votre Dieu, auprès de notre Dieu. Salut, pleine de grâce. Salut, vous qui êtes le salut de toutes les contrées

de la terre et la pieuse défense de tous les chrétiens. Salut, pleine de grâce. Salut, ô l'unique secours de ceux qui sont sans appui ! ô l'unique force de ceux qui manquent de force ! Salut, pleine de grâce. Salut, ô l'unique élévation des humbles, l'unique bien des pauvres, l'unique mère des orphelins, des indigents et des veuves ! Salut, pleine de grâce. Salut, ô la seule consolation des affligés, la seule défense des faibles ! Salut, pleine de grâce. Salut, ô l'unique rédemption des captifs, ô l'unique rappel des bannis et des exilés ! Salut, pleine de grâce. Salut, ô l'unique visitatrice des malades, ô l'unique guérison des infirmes, ô l'unique salut de ceux qu'agite le démon ! Salut, pleine de grâce. Salut, ô le seul gouvernail de ceux qui voguent sur les mers ! ô le seul guide, le seul compagnon de ceux qui voyagent durant la nuit ! Salut, pleine de grâce. Salut, car nos yeux, à nous tous, n'espèrent qu'en vous qui seule êtes pure, et ne regardent que vous. Salut, pleine de grâce. Salut, vous qui êtes toujours notre appui quand nous sommes humbles ; vous qui nous protégez contre toute colère juste, contre toute menace. Salut, pleine de grâce. Salut, vous qui toujours gardez et défendez toujours les faibles tribus des mortels, quand elles sont dans les tentations, dans les périls et dans les diverses calamités. Salut, pleine de grâce ; car nul, excepté Dieu, ne porte un aussi grand nom que le vôtre ; car nul n'a jamais joui d'une gloire aussi grande que la vôtre ! »

La naissance, la vie, la mort de la sainte Vierge ont reçu tour à tour les louanges et les hommages de ce prêtre éminent.

Il appelle tous les peuples au berceau de Marie, la dame de ses pensées, la reine de son cœur.

• Venez to tes, nations du monde, venez tous, habi-

tants de la terre ; venez, ô hommes de toute langue, de tout âge, de toute dignité : célébrons ensemble avec joie la naissance de celle qui fait la joie de tout l'univers ; car, si l'on célèbre avec tant de solennité la naissance des princes, fût-elle très-funeste à leurs sujets, à combien plus forte raison devons-nous honorer le jour natal de la mère de Dieu, qui a relevé le genre humain, et qui a converti en joie la tristesse qu'avait produite la première femme ! »

Puis il s'écrie : « O heureux parents, Joachim et Anne, vous avez enfanté une fille supérieure aux anges, et maintenant reine des anges. O très-sainte fille de Joachim et d'Anne, qui avez été inconnue aux puissances et aux principautés, qui avez échappé aux traits enflammés de l'ennemi, qui êtes entrée dans la couche royale du Saint-Esprit, et qui avez été gardée sans tache pour être l'épouse de Dieu, pour être la mère de Dieu selon la chair ! ô très-sainte enfant, que l'on voit encore aux bras maternels, et qui êtes formidable à tous les anges rebelles ! ô très-sainte enfant, qui êtes allaitée aux mamelles de votre mère, et que les anges environnent de toutes parts ! ô fille chérie de Dieu, la gloire de vos parents, et que toutes les nations, comme vous l'avez dit, appelleront bienheureuse ! ô fille digne de Dieu, l'honneur de notre nature et la réparation d'Ève, notre première parente, car celle qui était tombée a été relevée par votre enfantement ! ô fille de la terre, qui portiez dans vos bras le Dieu créateur, tous les siècles se disputaient la gloire de vous voir naître ; mais l'ordre éternel du Dieu qui a fait les siècles l'a emporté sur leurs désirs, et les derniers ont été les premiers, puisqu'ils vous ont donné le jour ! »

Ailleurs, le même Père fait des vertus de la sainte Vierge un éloge évidemment calqué sur celui qu'en avait

fait, trois cents ans auparavant, saint Ambroise de Milan, dont on retrouve ici non-seulement les pensées, mais même les paroles. Le voici :

« Salut, ô Marie ! salut, ô douce fille d'Anne ! car l'amour encore me rappelle vers vous. Comment peindrai-je la gravité de votre démarche, la modestie de vos vêtements, la beauté de votre visage, et, dans un jeune corps, une prudence déjà si mûre ? Votre démarche fut grave, fut sans précipitation ; elle n'eut rien de mou, ni de brisé. Vos mœurs furent sévères, et tempérées d'une paisible joie ; vous étiez soumise et docile à vos parents ; votre âme fut toujours humble dans les plus sublimes contemplations. Votre langage était doux et calme, et venait d'une âme tranquille. Quelle plus digne habitation Dieu pouvait-il donc se choisir ? C'est à juste titre que les peuples vous proclament bienheureuse, ô l'insigne honneur du genre humain ! Vous êtes la gloire des prêtres, l'espérance des chrétiens, la féconde racine de la virginité ; car c'est par vous que l'éclat de la virginité s'est répandu au loin. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Que ceux qui confessent que vous êtes mère de Dieu soient bénis, et maudits soient ceux qui le nient ! »

Reproduisons aussi, ici, les paroles que le saint prêtre adresse au tombeau de la Vierge :

« Mais toi, sacré tombeau de la mère de Dieu, le plus saint de tous les sépulcres, après celui du Seigneur, qui a fait éclore l'auteur de la vie et qui a été la source d'où est émanée la résurrection, où donc est l'or si pur que les mains des apôtres déposèrent dans ton sein ? Où sont les inépuisables richesses ? où est le noble sanctuaire qui a reçu un Dieu ? où est la table vivante ? où est le livre

nouveau dans lequel, par un prodige ineffable, et sans l'effort d'aucune main, le Dieu Verbe a été inscrit? où est l'abîme de grâce? où est l'océan d'efficaces guérisons? où est la fontaine qui a produit la vie? où est enfin le corps si beau, si pur, si aimable de la mère de Dieu?

« — Pourquoi la cherchez-vous dans le sépulcre, celle qui a été ravie dans les tabernacles célestes? Pourquoi me demandez-vous compte du trésor qui m'avait été confié? Je n'ai point assez de force pour résister aux ordres divins. Laissant le suaire qui l'enveloppait, ce corps saint et sacré, après m'avoir sanctifié, après m'avoir rempli du plus suave parfum, après avoir fait de moi un temple divin, a été arraché d'ici et transporté aux cieux, où l'accompagnaient les anges, les archanges, et toutes les vertus célestes. »

Vers le temps où la ville de Damas donnait le jour à celui dont nous venons de répéter les éloquentes paroles, une autre lumière s'élevait du milieu de ses murs. C'était André, destiné, lui, à briller sur le siège de Crète, et à prêcher avec non moins de zèle et de talent que son compatriote et contemporain les grandeurs de Marie.

Dans une homélie sur l'Annonciation de la très-sainte Vierge, il s'exprime en ces termes :

« Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous. Salut, instrument de notre joie, par lequel l'arrêt de condamnation a été révoqué, et changé en un jugement de bénédiction. Salut, ô véritablement bénie! Salut, ô Vierge illustre! Salut, temple magnifique de la gloire de Dieu. Salut, palais sacré du roi. Salut, couche sublime où le Christ a épousé notre humanité. Salut, vous qui avez été choisie du ciel avant que rien naquit. Salut, réconciliation de Dieu avec les hommes. Salut, trésor de

l'immortelle vie. Salut, ô ciel empyrée, tabernacle sacré du soleil de gloire ! Salut, terre sainte et virginale, de laquelle, par une création ineffable, a été formé ce nouvel Adam qui doit sauver l'ancien. Salut, mère de notre joie. Salut, nouvelle arche de gloire, dans laquelle est descendu le Saint-Esprit, et où il s'est renfermé pour opérer le grand ouvrage de notre rédemption. Salut, ornement des patriarches et des prophètes, qui avez été préconisée par les oracles de la Divinité. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Véritablement vous êtes bénie, puisque Dieu vous a élue pour son tabernacle, puisque vous avez renfermé dans votre sein virginal celui en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse. Véritablement vous êtes bénie, puisque vous avez, seule, mérité d'être la mère de l'enfant Jésus-Christ, notre Sauveur ! »

Le huitième siècle donna encore au culte de Marie plusieurs prédicateurs ou écrivains célèbres, et notamment saint Germain II, archevêque de Constantinople ; le vénérable Bède, prêtre anglais du plus grand mérite, et qui fut à la fois grammairien, poète, chronologiste, philosophe, orateur et historien ; Alchwin, son élève, maître et ami de Charlemagne ; le bienheureux Paulin, patriarche d'Aquilée, et Ambroise Autpertus.

Nous ne citerons, ici, rien du vénérable Bède, qui a eu l'honneur de fournir aux différentes liturgies plusieurs passages de ses belles homélies sur la sainte Vierge.

Le livre si justement populaire des *Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge* contient plusieurs prières de saint Germain de Constantinople, prières que toutes les âmes pieuses connaissent et savent de mémoire.

Alchwin, dans son traité contre Félix d'Urgel, con-

sacre quelques belles pages à la défense de la virginité de Marie, et à l'éloge de sa haute prérogative de mère de Dieu. Nous n'en reproduirons rien non plus.

Nous nous imposerons le même sacrifice à l'égard du bienheureux Paulin d'Aquilée, qui fit aussi un traité contre Félix d'Urgel, et qui, dans ce traité, donne à la très-sainte Vierge les plus magnifiques louanges.

Mais nous clorons ce huitième siècle en transcrivant de belles paroles d'Ambroise Autpertus, abbé de Saint-Vincent, près Bénévent, sur la rivière de Voltorno. Ce fragment vient d'un discours sur la Purification :

« Aujourd'hui le Seigneur est présenté au temple par ses parents; aujourd'hui il est publiquement annoncé, par Siméon et Anne, à ceux qui attendent la rédemption d'Israel. Oh! quel pieux spectacle, qui doit faire la joie des âmes justes! Ici se trouve une Vierge-mère, et mère d'un Dieu; ici se trouve un petit enfant, l'enfant d'une vierge, et dont le monde ne peut contenir la divinité.

« O Vierge bienheureuse, présentez dans le temple celui que vous avez enfanté. Et qui est-il, ce fils de vos entrailles? Qu'elle paraisse d'abord médiocre, cette pierre détachée de la montagne sans l'effort d'aucune main; qu'elle paraisse faible, jusqu'au jour où elle deviendra une haute montagne, et remplira l'univers. Oh! qu'il est petit! oh! qu'il est grand celui que vous avez enfanté! petit dans son humanité, grand dans sa divinité; petit dans le royaume des Juifs, grand dans le royaume des nations!

« Qui pourra nous expliquer votre docilité? qui pourra nous dire quels furent vos sentiments, Vierge bienheureuse, lorsque, d'une part, vous le voyiez si petit, cet enfant né de vous, et que, d'une autre part, vous contempliez un Dieu immense; lorsque vous voyiez ici la

créature, là le Créateur ; ici, le faible, là, le très-fort ; ici, celui qu'il fallait nourrir, là, celui qui nourrit ; ici, celui qui ne parlait pas, là, celui qui instruit les anges ? Comment lire dans les secrets de votre âme ? comment savoir quelle pensée vous agitait en face de ces deux choses, lorsque vous teniez dans vos mains celui qui était à la fois Dieu et le Fils de l'Homme ; lorsque vous l'adoriez comme votre Seigneur, et que vous l'embrassiez comme votre enfant ?

« Frères très-chers, jetez les yeux sur ce merveilleux spectacle. Recevez le Christ humilié pour vous dans la chair, mais adorez dans sa divinité le Dieu très-haut. Embrassez le petit enfant, mais songez à celui qui est immense. »

Deux noms seulement représenteront dans ce chapitre les neuvième et dixième siècles, qui furent, comme on le sait, deux siècles de silence, d'inaction, et pour ainsi dire de mort, tant la persuasion de la fin prochaine du monde avait alors tout paralysé, tout anéanti.

Le premier de ces noms, qui brilleront comme des météores dans une nuit profonde, sera celui de George de Nicomédie, et le second celui de Fulbert de Chartres.

Écoutons d'abord l'évêque grec, dont nous avons une suite d'homélies remarquables en l'honneur de la sainte Vierge. Une d'entre elles finit par cette éloquente invocation à Marie :

« O la plus belle de toutes les choses créées ! ô mère de Dieu, l'ornement suprême de tout ce qu'il y a d'admirable, vous avez, par un enfantement divin, réparé notre nature tombée en ruine ; vous avez rétabli notre antique beauté que le péché avait effacée : par vous, le genre humain exilé a pu rentrer dans sa propre demeure ; par

vous, nous avons reçu la joie immortelle du paradis; par vous, l'épée terrible a été remise dans le fourreau; par vous, ont été ouvertes les portes d'allégresse qui nous étaient fermées; par vous, les oracles des prophètes ont eu leur accomplissement; en vous, leurs prédictions ont pris fin; par vous, nous avons le gage de notre résurrection; par vous, nous espérons obtenir le royaume des cieux. Nous vous prenons pour l'auxiliatrice de notre salut; nous vous choisissons pour notre appui, pour notre protection; en vous, nous mettons notre confiance et notre gloire. Nous, peuple de chrétiens, nous vous regardons comme un rempart assuré contre ceux qui nous attaquent; vous êtes la puissante armure des princes fidèles; c'est par vous qu'ils brisent l'audace de leurs ennemis, par vous qu'ils remportent la victoire.

« Donc, ô mère de Dieu, ne dédaignez pas les supplications de ceux qui ne cessent de vous invoquer; tendez la main à de pauvres pèlerins fatigués; protégez des malheureux qui font naufrage; faites succéder le calme à l'agitation de la tempête; changez la fureur des vents en un souffle doux et léger. Exaucez nos supplications, car vous le pouvez. O Mère du Sauveur, vous ne sauriez éprouver de refus; vous avez, auprès de votre fils, une puissance merveilleuse. Que la multitude de nos péchés n'arrête point son incomparable miséricorde. Quelque nombreux, quelque grands qu'ils soient, ils seront effacés bientôt si vous le voulez. Rien ne résiste à votre puissance, tout cède à votre volonté, tout plie devant vos ordres. Votre fils vous a élevée plus haut que les cieux, vous a placée au-dessus des créatures, et il aime que vous intercédiez auprès de lui; il ne refuse point de vous exaucer, car il pense que votre gloire, c'est la sienne aussi. »

Fulbert, évêque de Chartres, fut, de son temps, un des principaux ornements de l'Église gallicane. Au nombre de ses sermons, il y en a quatre, tant sur la Nativité que sur la Purification de Marie, et dans lesquels on ne peut qu'admirer le savoir, la piété et l'onction de Fulbert.

Écoutons avec respect, avec recueillement, cette voix solennelle qui part d'une ville où le culte de Marie était, si l'on en croit certains auteurs, antérieur même à l'établissement du christianisme, et où la sainte Vierge devait avoir un des plus beaux temples du monde.

« C'est aujourd'hui que naît la Vierge prédite par les prophètes, et qui est le modèle comme la gloire des vierges. Que toutes les vierges la félicitent de sa naissance, cette pudique jeune fille, qui a enfanté l'ami de la plus entière chasteté. Heureuses celles qui, se dérochant aux plaisirs sensuels, imiteront, autant qu'il leur sera possible, la pureté de cette admirable mère de Dieu. Or, puisque vous vous réjouissez de sa naissance, efforcez-vous de vous adonner si bien aux choses célestes, que, après avoir triomphé des angoisses d'une peste mortelle, vous puissiez, en arrivant à la divine porte, n'être point répudiées comme le furent les vierges folles, qui se virent repoussées par l'époux, à cause de leur inertie, et pour avoir négligé de porter de l'huile dans leurs lampes, c'est-à-dire des bonnes œuvres; mais que vous puissiez, avec le Christ et avec sa divine mère, entrer dans le paradis céleste.

« Puisque cette solennité est célébrée par toutes les assemblées catholiques, elle doit l'être surtout par les vierges saintes; car, aujourd'hui, la gloire des vierges sages, la fleur des champs, le lis de la vallée est venu au monde. Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, vous toutes, ô vierges qui savez que vous serez enrichies de ce sacré et

sublime don de Dieu ! Espérez en celle qui a reçu ce don, et glorifiez-la par des mœurs toujours pures ; vous triompherez avec elle dans les cieux, si vous gardez la chasteté de votre âme et de votre corps. Soyez aussi dans la joie, vous, jeunes filles d'un âge tendre encore ; vous avez une jeune fille, la reine des anges, qui grandit avec vous. Appelez les anges à la garde de votre pureté, car elle-même, en un âge tendre, jetée au milieu du monde, implorait leur suffrage. Réjouissez-vous aussi, vous, ô vierges d'un âge mûr, ou qui avez atteint déjà la vieillesse ! car, pour votre longue persévérance, vous recevrez non-seulement les récompenses promises, mais encore une gloire éclatante auprès du Père céleste.

« Ne vous dérobez point à la joie que la fête de cette divine mère vous inspire, vous qui êtes engagées dans les liens du mariage ; car celui qui a donné à sa mère et à toutes les pieuses vierges la couronne de pureté, vous a ménagé des nœuds légitimes, afin que, menant une vie intègre et décente, vous donniez le jour à des enfants de chasteté. Ne vous désespérez point, vous, hommes ou femmes qui avez corrompu votre chair ; car la demeure céleste n'est pas remplie de vierges seulement ou de justes, mais elle l'est encore de publicains et de pécheurs. Plus vous vous trouvez coupables envers la majesté du Seigneur, plus il vous faut recourir à la mère de Dieu, pleine de miséricorde. Vous avez pour avocat auprès du Père le fils de la Vierge, qui vous sera propice, et qui, avec sa mère, vous pardonnera vos péchés. »

Si les neuvième et dixième siècles ne sont pas très-riches en organes célèbres et bien connus du culte de la Vierge, en revanche le onzième siècle nous arrive avec un bon nombre d'éloquents panégyristes de la mère de

Dieu. C'est que la nuit de l'ignorance et de la barbarie va replier ses voiles. Le onzième siècle devient comme le naissant crépuscule d'un jour nouveau. On avait traversé ce dixième siècle, que l'on avait cru devoir être le dernier des âges du monde. L'univers n'était pas détruit ; des espérances d'avenir renaissaient dans les cœurs. Le genre humain pouvait encore croire qu'il n'était pas au terme des jours que le Créateur lui destine pour cette terre. Aussi, après avoir, pour ainsi dire, sommeillé pendant cinq ou six cents ans, il se relève, et va marcher avec une énergie nouvelle. Le culte de la Vierge va heureusement se ressentir de cette résurrection. Il en donne presque le signal ; car les hommes les plus marquants de cette époque de véritable et pieuse renaissance sont des prédicateurs ardents de la dévotion à Marie. Il suffirait de citer en preuve de cette assertion le bienheureux Pierre Damien et l'éloquent saint Anselme, archevêque de Cantorbéry. Mais ces deux noms sont escortés, dans les annales ecclésiastiques du culte de Marie, de plusieurs autres noms justement célèbres aussi. Ce sont ceux de Marbode, d'Hermann, d'Eadmer, d'Hildebert, de Grégoire VII et de Guibert de Nogent. Nous aurons à citer Marbode, Hermann et Guibert, dans le chapitre qui suivra celui-ci. Donnons seulement ici quelques courts passages des autres.

Le fils du charpentier de Soano, le fameux Hildebrand, connu, comme pontife de Rome, sous le nom de Grégoire VII, et l'un des plus grands papes qui aient gouverné l'Église, entre plusieurs pratiques spirituelles et sanctifiantes qu'il indique à la princesse Mathilde, lui conseille la réception fréquente du corps de Jésus-Christ et la confiance absolue en la mère de Dieu, que le ciel et la terre, dit-il, célèbrent incessamment, quoiqu'ils ne puissent la

louer comme elle mérite d'être louée, et en laquelle on trouve un cœur plus prompt et plus tendre à nous aimer qu'on ne le trouve en aucune mère selon la chair. Autant, selon le pieux auteur de la lettre que nous citons, autant la mère de Dieu surpasse toutes les autres mères et en dignité, et en bonté, et en sainteté, autant elle les surpasse en clémence, en douceur pour les pécheurs et pour les pécheresses qui se convertissent.

Mais écoutons la voix d'un homme sorti aussi, dans le même temps, des derniers rangs du peuple, et parvenu aussi, par sa piété et son savoir, aux premières et aux plus hautes dignités de l'Église, le bienheureux Pierre Damien, qui fut successivement religieux, évêque, cardinal, puis simple religieux :

« Qu'y a-t-il de plus grand que la Vierge Marie, qui a renfermé dans son sein la grandeur infinie de la Divinité ? Considérez les séraphins, élevez-vous au-dessus de ces premières intelligences, puis vous verrez que tout ce qu'il y a de plus grand est moins élevé que la Vierge, et que l'ouvrier seul est au-dessus de cet ouvrage.

« Que toute créature soit donc dans le silence et dans le tremblement, et qu'elle n'ait pas la hardiesse de regarder l'immensité d'une dignité si éminente, d'une grâce si merveilleuse.

« O Vierge, mère de Dieu, vous dont le soleil et la lune admirent la beauté, venez secourir, sainte dame, ceux qui ne cessent de vous crier : « Revenez, revenez, Sunamite ; revenez, revenez, afin que nous vous contemplions. Vous êtes bénie, vous êtes comblée de bénédictions... Revenez donc, ô Sunamite, c'est-à-dire Vierge humiliée, qui avez eu l'âme transpercée d'un glaive, et qui avez été appelée femme d'un artisan. Revenez ; et pourquoi ? Afin que nous

puissions vous voir... C'est une grande gloire de vous voir, après Dieu, puis de vous aimer et d'être sous votre protection. Exaucez-nous, car votre Fils vous honore et ne vous refuse rien, lui qui est le Dieu béni dans les siècles des siècles. »

A côté de saint Pierre Damien vient se placer aussi, autant pour le mérite personnel et pour la dignité du rang que pour l'ordre des temps, un autre prédicateur éloquent et zélé de la Vierge Marie : c'est saint Anselme, l'illustre archevêque de Cantorbéry, celui auquel on attribue l'établissement de la fête de la Conception à l'abbaye du Bec, en Normandie, où il fut d'abord religieux, puis abbé; et ensuite en Angleterre, où il porta cette fête avec sa piété envers la mère du Sauveur.

Outre le livre de la Conception de la Vierge, dans lequel il rehausse la vertu éminente et la gloire de la sainte Épouse, Anselme a laissé plusieurs oraisons à Marie.

Voici avec quels accents d'humilité profonde il s'adressait à elle :

« O très-heureuse et très-sainte Vierge, Marie, me voilà devant vous triste et affligé ; me voilà tout confus à l'aspect de mes crimes, qui me rendent un objet d'horreur pour Dieu et pour vous, pour les anges et pour les saints. Je tremble à la pensée de ce jour effrayant où il sera rétribué à chacun selon ses œuvres. Et comme la crainte et l'effroi me dominent, comme les ténèbres de mes actions mauvaises s'étendent sur moi, comme je me sens lépreux et immonde, je sais, je sens que je mérite d'être séparé de la société des fidèles, que séparent de moi la candeur et la pureté. Voilà pourquoi, ô ma souveraine, je vous supplie avec larmes de ne point détourner de moi votre visage, de moi qui suis un mort de quatre jours,

et qui exhale déjà une odeur cadavéreuse ; mais plutôt de voir quel ulcère me frappe , et de me donner le médicament céleste dont j'ai si grand besoin , afin de me rendre pur auprès de votre fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont vous êtes la mère , et qui est né de vous.....

.....
 « O ma souveraine , je n'ai pas toujours suivi le droit sentier ; je n'ai point obéi aux commandements de mon Dieu. Si je m'étais efforcé de les remplir , vous m'écouteriez aujourd'hui que je crie vers vous , car vous sauriez que je suis agréable à votre fils. Mais comme j'ai été séduit par l'antique serpent , comme il m'a blessé de ses flèches , comme il m'a dépouillé de mes vêtements blancs , et recouvert des tristes , des lugubres vêtements de mes péchés , j'apparaîtrai devant vous avec ces vêtements difformes , et à demi consumés par le feu.....

.....
 « O ma souveraine , que dirai-je ? que ferai-je ? Voilà que je suis dans les ténèbres ; je ne vois pas la lumière des cieux. Où irai-je ? où me cacherais-je devant la face de votre fils , qui viendra me juger ? Ce n'est point à l'orient , ni au midi , ni au couchant , ni à l'aquilon , c'est au profond de l'abîme que j'ai un refuge ; partout est votre fils , partout il est tout entier , partout il est présent , partout il est voyant , partout jugeant et résidant au-dessus des cieux.... Hélas ! je suis tel , que nul au monde n'est comme moi. C'est pour cela aussi que je cherche un appui tel que le monde n'en puisse trouver de plus puissant ni de meilleur après votre fils. Le monde ! il a des apôtres , des patriarches , des prophètes , des martyrs , des confesseurs , des vierges , des aides sûrs et fidèles que je désire prier et supplier ; mais vous , ô ma souveraine , vous êtes

meilleure , vous êtes plus puissante que tous ces protecteurs ; car vous êtes leur reine et la reine de tous les saints , même des esprits angéliques , aussi bien que des rois et des puissances du monde , des riches , des pauvres , des maîtres , des esclaves , des grands et des petits. Tout ce que ceux-là peuvent avec vous , seule vous le pouvez sans eux. Pourquoi le pouvez-vous ? Parce que vous êtes la mère de notre Sauveur , l'épouse de Dieu , la Reine du ciel , de la terre et de tous les éléments. C'est donc vous que je supplie , c'est à vous que j'ai recours , c'est vous que je conjure de m'aider en toutes choses. Si vous vous taisez , nul des bienheureux ne priera , nul ne m'aidera ; si vous parlez , tous prieront , tous m'aideront.

« Des milliers et des milliers d'hommes , reine très-clémente , crient vers vous , et tous sont sauvés ; je crierai aussi vers vous , et je ne serai pas secouru ? Peut-être que non ; car je suis pire que tous ceux-là. Néanmoins je ne me tairai pas , je crierai , je crierai encore vers vous , ô Vierge sainte ! . . . Consolez ma tristesse , accueillez mes pas errants , adoucissez mon désespoir , guérissez mes plaies envieillies , ôtez-moi mes sales vêtements , et donnez-moi des vêtements splendides et riches ; renouvelez-moi ainsi pour me présenter à votre fils , Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« O heureuse dame , ô reine digne de tout éloge , faites que moi , votre serviteur , qui dans toute la durée de mes jours me suis précipité d'abîme en abîme par mes péchés , je puisse maintenant , à la fin de ma vie , faire pénitence de toutes les fautes dont je me suis rendu coupable. Et quoique bien longtemps , c'est-à-dire jusqu'à cette heure , j'aie persévéré dans mes péchés , vous cependant , reine des cieux , obtenez que ce ne soit plus l'iniquité qui règne

en moi, mais que ce soit la vertu de la Divinité. Que l'abondance de vertu et de prières me justifie, me purifie, me défende, et, par les sentiers de la justice, me guide au bonheur de la persévérance. A mon heure dernière, que nul oubli ne me trompe, que nulle passion ne retienne l'aveu de ma langue. Le nombre de mes jours une fois accompli, et le saint ministère de l'Église achevé en moi, que je mérite d'être reçu par l'ange de la lumière, d'être délivré par l'ange de la mort, et porté par lui au tribunal du juge clément, pour y recevoir par vous, ô souveraine, le paisible repos de la vie éternelle ! »

Certes, c'est bien dans cette prière qu'on voit la vérité de cette parole d'un ancien : « C'est le cœur qui rend éloquent. » Quelle profonde humilité ! et qui est-ce qui, de nos jours, oserait parler ainsi de lui-même à la face de toute la terre ?

Dans l'appendice des œuvres de saint Anselme, il y a quelques traités, un entre autres, sur l'excellence de la Vierge Marie, lesquels sont peut-être d'Edmer ou Eadmer, bénédictin anglais, et disciple d'Anselme. Le livre de l'excellence de la Vierge Marie est terminé par une prière fort belle aussi, mais que nous renonçons à rapporter ici.

Passons vite au siècle heureux, au siècle fortuné, à ce douzième siècle qui a vu fleurir saint Bernard, saint Bernard le panégyriste par excellence de la Vierge Marie, saint Bernard l'amant chaste et passionné de la Reine des anges, saint Bernard qui fut, a dit Fénelon, un prodige dans un siècle barbare, et qui en eût été un, même dans un siècle éclairé.

Quand il parle de Marie ou à Marie, saint Bernard n'est plus un homme, c'est presque un séraphin.

« Il était convenable que Dieu, s'il voulait naître sur

la terre, naquit d'une vierge ; et il était convenable encore que si une vierge devait être mère, elle ne pût enfanter qu'un Dieu. C'est pourquoi le Créateur des hommes, pour se faire homme et naître de l'homme, a dû choisir ou plutôt se créer, entre toutes les mères, une mère telle qu'il savait lui être convenable, et qu'il voyait devoir lui plaire. Il a donc voulu, étant sans tache et venant effacer les taches de tous, qu'elle fût une vierge immaculée, la femme de qui il naissait ; il a voulu qu'elle fût humble, celle de qui il naissait, lui doux et humble de cœur. Il a donné à la Vierge la grâce d'enfanter, comme il lui avait inspiré auparavant le vœu de virginité, et lui avait donné la prérogative et le mérite de l'humilité.

« Ainsi, afin que celle qui devait concevoir et enfanter le Saint des saints fût sainte de corps, elle reçut le don de la virginité ; et afin qu'elle fût sainte de cœur, elle reçut l'humilité. Parée de ces pierres précieuses des vertus, resplendissante de la double beauté du corps et de l'âme, connue dans les cieux pour sa grâce et sa beauté, cette Vierge royale a attiré sur elle les regards des habitants du ciel ; si bien qu'elle a embrasé de son amour le cœur même du roi, et qu'elle a vu descendre vers elle un messager céleste.

« Et voilà ce que l'évangéliste nous signale, quand il nous montre un ange envoyé de Dieu à une vierge. Il fut envoyé de Dieu vers la Vierge, dit-il ; en d'autres termes, envoyé par celui qui est élevé à celle qui est humble de condition, par le Seigneur à sa servante, par le Créateur à la créature. Quel honneur Dieu daigne lui faire ! combien grande est l'excellence de la Vierge ! Accourez, ô mères ; accourez, ô filles ; accourez toutes, vous qui avez succédé à Ève et qui êtes nées d'Ève, qui êtes enfantées

et qui enfantez avec tristesse. Approchez-vous de la couche de la Vierge; entrez, si vous pouvez, dans la chaste chambre de votre sœur; car voilà que Dieu envoie à la Vierge, voilà que l'ange parle à Marie. Appliquez votre oreille contre la muraille; écoutez ce qu'il lui annonce, et voyez si, par hasard, vous entendrez quelque chose qui puisse vous consoler.

« Réjouis-toi, ô notre père Adam; réjouis-toi surtout, Ève notre mère! Comme vous nous avez tous engendrés, de même vous nous avez tous fait mourir, et, ce qui est plus malheureux, vous nous avez tués avant de nous enfanter. Tous deux, je le répète, réjouissez-vous de votre fille, et d'une telle fille. Réjouis-toi principalement, toi de qui le mal est venu d'abord, toi dont l'opprobre a passé en toutes les femmes. Voici venir le temps où s'effacera cet opprobre, et où l'homme n'aura rien à reprocher à la femme. Cours vers Marie; fille, cours vers ta mère; que la fille réponde pour la mère; qu'elle efface elle-même l'opprobre de la mère; qu'elle-même acquitte envers le père la dette de la mère, car maintenant si l'homme est tombé par la faute de la femme, il ne peut plus être relevé que par la femme. Pourquoi disais-tu, ô Adam, « La femme « que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit de l'arbre, « et j'en ai mangé (1)? » Ce sont là des paroles de malice qui aggravent plutôt qu'elles ne disculpent ta faute. Néanmoins la sagesse a surpassé la malice, puisqu'elle a puisé dans son immense bonté le moyen de pardonner la faute, moyen que Dieu avait tâché de trouver dans l'interrogation qu'il te fit, mais qu'il ne rencontra pas. C'est donc une femme qui est mise à la place d'une femme; une

(1) *Gen.*, III, 12.

femme sage à la place d'une femme insensée ; une femme humble à la place d'une femme orgueilleuse ; une femme qui, au lieu de bois mort, te présente la saveur de la vie, et, au lieu d'une nourriture empoisonnée et pleine d'amertume, produira la douceur du fruit immortel.

« Change donc en un chant d'actions de grâces cette excuse inique, et dis : « Seigneur, la femme que vous m'avez « donnée m'a présenté de l'arbre de vie, et j'en ai mangé ; « et il a été en ma bouche plus doux que le miel, parce « que, en lui, vous m'avez vivifié. » Car voilà : l'ange a été pour cela envoyé vers la Vierge. O Vierge admirable et digne de tout honneur ! ô femme singulièrement vénérable, femme plus admirable que toutes les femmes ! ô femme réparatrice de la faute de nos premiers pères, et qui donnez la vie à leur postérité !

« Vous avez, ô Vierge, vous avez entendu que vous concevrez et que vous enfanterez un fils ; vous avez entendu que ce ne sera point du fait de l'homme, mais que ce sera par l'opération du Saint-Esprit. L'ange attend la réponse, car il est temps qu'il retourne vers Dieu qui l'a envoyé.

« Nous aussi nous attendons, ô souveraine, la parole de miséricorde, nous sur qui pèse malheureusement un arrêt de condamnation. Voilà qu'on vous présente le prix de notre salut ; nous serons aussitôt délivrés, si vous donnez votre consentement. Nous avons tous été créés par le Verbe éternel de Dieu, et voici que nous mourons ; nous devons être rétablis par un seul mot de votre bouche, et revenir à la vie. C'est la prière, ô Vierge clémente, que le malheureux Adam, exilé du paradis, vous adresse avec sa postérité ; c'est la prière que vous adresse Abraham, que vous adresse David ; c'est ce que vous demandent

tous les autres saints pères, vos pères à vous, ceux qui habitent dans la région de l'ombre de la mort. C'est ce qu'attend le monde entier prosterné à vos genoux; et il attend avec raison, puisque de votre bouche dépendent la consolation des malheureux, la rédemption des captifs, le salut enfin de tous les fils d'Adam, celui de toute votre race. Hâtez-vous de répondre, Vierge sainte! ô souveraine, répondez un mot, un mot que la terre, que les lieux souterrains, que les cieux même attendent. Le grand Roi et le Seigneur de toutes choses désire autant votre consentement qu'il a aimé votre beauté; il veut sauver le monde par cette réponse... Lui-même vous crie du haut des cieux: « O la plus belle entre les femmes, faites « que j'entende votre voix ! »

« Si vous lui faites entendre votre voix, il vous fera voir votre salut. N'est-ce point là ce que vous cherchiez, ce qui causait vos gémissements, ce qui vous faisait soupirer jour et nuit dans vos prières? Quoi donc! êtes-vous celle à qui a été faite cette promesse, ou bien en attendons-nous une autre? Oui, en vérité, vous êtes celle-là même, et non point une autre. Oui, vous êtes celle qui a été promise, celle qui est attendue, celle qui est désirée. Pourquoi espérez-vous d'une autre ce que l'on vous offre à vous? Pourquoi attendez-vous d'une autre ce qui bientôt viendra de vous, pourvu que vous donniez votre consentement, que vous répondiez un seul mot? Hâtez-vous donc de répondre à l'ange, ou plutôt de répondre par l'ange au Seigneur..... Que tardez-vous? pourquoi trembler? Croyez, confessez et recevez le Verbe de Dieu, le Verbe éternel.... Ouvrez donc, ô Vierge bienheureuse, ouvrez votre cœur à la foi, vos lèvres à la confession, votre sein au Créateur. Voilà que le Désiré des nations

frappe à la porte. Oh ! si à cause de votre hésitation il venait à passer outre ! Levez-vous donc, courez et ouvrez. Levez-vous par la foi, courez par la dévotion, ouvrez par le consentement.

« Marie a ouvert à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif, sa rançon ; le malade, sa guérison ; l'affligé, sa consolation ; le pécheur, son pardon ; le juste, la grâce ; l'ange, sa joie ; toute la Trinité, sa gloire ; et la personne du Fils, la substance de la chair humaine.

« Embrassons donc les pieds de Marie, ô mes frères ! et, par une très-humble supplication, prosternons-nous devant elle. Tenons-la, et ne la laissons point aller qu'elle ne nous ait bénis. Elle est cette femme qui est entre le soleil et la lune ; c'est Marie qui est entre Jésus-Christ et l'Église.

« La tête de la Vierge est bien digne d'être couronnée d'étoiles, elle qui, brillant plus que les étoiles, peut les orner plutôt qu'elle n'en est ornée. Pourquoi les étoiles ne couronneraient-elles point celle que revêt le soleil ? Mais qui pourrait nommer les étoiles dont le royal diadème de Marie est composé ? Il n'est pas dans les forces de l'homme de faire connaître la forme, de révéler la composition de cette couronne.

« O Mère de miséricorde, la lune qui est inclinée à vos pieds vous supplie, par la sincère affection de votre cœur, d'être sa médiatrice auprès du soleil de justice, afin que dans votre lumière elle voie la sienne, et que votre intercession lui fasse obtenir la grâce de ce soleil qui vous a aimée par-dessus toutes choses, qui vous a vêtue et ornée d'un vêtement de gloire, et qui a placé sur votre tête une couronne de beauté.

« Vous êtes pleine de grâce, pleine de la rosée céleste ; vous êtes appuyée sur le bien-aimé ; vous êtes comblée de délices. Rassasiez aujourd'hui vos pauvres, ô souveraine ! ne donnez pas à boire de l'eau de votre fontaine au fils d'Abraham seulement, donnez-en aussi à ses chameaux ; car vous êtes véritablement la jeune fille choisie pour le Fils du Très-Haut. »

Nous venons d'emprunter aux œuvres de saint Bernard plus qu'aux autres saints Pères ou écrivains sacrés, et nous devons certes bien cette espèce d'hommage à celui de tous les docteurs qui a le mieux loué la Vierge. Il nous en coûte même de ne pas ajouter encore à ces quelques extraits des passages non moins admirables. Mais la nécessité de nous restreindre se fait sans cesse sentir à nous.

Nous ne reproduirons donc ici ni la belle explication du saint nom de Marie, ni l'ingénieuse et si poétique comparaison de Marie avec l'étoile du matin, avec l'étoile des mers ; ni l'apostrophe si énergique, et que toutes les chaires de nos églises savent si bien pour l'avoir entendue et répétée des milliers de fois : *Respice stellam, voca Mariam* ; Regardez l'étoile, et invoquez Marie.

Saint Bernard a obtenu de la postérité le titre de *docteur à la parole de miel*, comme saint Jean Chrysostome et saint Pierre Chrysologue, celui d'*orateurs à la parole d'or*. Mais c'est surtout quand il parle de la mère de Dieu que le lait et le miel sont sous sa langue, comme il est dit de l'épouse sacrée dans le Cantique des cantiques ; et c'est peut-être cette douceur, cette suavité d'élocution de pensées et de sentiments qui a donné lieu à la légende d'après laquelle saint Bernard étant en oraison, une nuit de Noël, dans une chapelle de Châtillon, aurait été favorisé, en récompense de sa piété, d'une apparition merveil-

leuse de la très-sainte Vierge, qui lui aurait répandu sur les lèvres, si l'on en croit les légendaires, quelques gouttes de son lait virginal et céleste. Quoi qu'il en soit de cette pieuse tradition, nous avons vu qu'elle a, au moyen âge, fréquemment exercé le pinceau des artistes, et qu'elle a été reproduite sur d'admirables toiles, notamment par Filippo Lippi et par Fra Bartolomeo.

L'apôtre du douzième siècle, l'homme prodigieux qui fut assez puissant, dans son amour de J. C., pour lancer l'Europe entière sur les ennemis du nom chrétien, fut assez puissant aussi, dans sa dévotion à Marie, pour pousser les populations au pied de ses autels et dans ses bras maternels. Du cœur de saint Bernard, la piété envers la Reine des élus passa dans toutes les masses; et peut-être est-ce à l'amour filial dont cette âme séraphique brûlait pour cette Vierge, et à l'éloquence onctueuse, persuasive, entraînant, avec laquelle elle exprimait et communiquait ses sentiments, qu'il faut attribuer, du moins en grande partie, l'élan que prit alors la dévotion à Marie, et les monuments d'art qu'elle enfanta avec une si prodigieuse fécondité dans ce siècle et dans les suivants. Du moins est-il certain que cette dévotion eut pour organes et pour prédicateurs les esprits les plus cultivés de ce temps-là, tels que Ekkebert, Arnould de Chartres, Pierre le Vénérable, Pierre de Celles, Pierre de Blois, Hugues et Richard de Saint-Victor, et saint François d'Assise.

Dans le tome II des œuvres de saint Bernard, on trouve une oraison panégyrique en l'honneur de Marie, oraison qui est attribuée à un abbé Ekkebert, contemporain et ami du saint abbé de Clairvaux. En voici quelques passages :

« Nous élevons notre esprit, nos mains et nos yeux vers

vous, ô Reine du monde ! nous fléchissons le genou devant la gloire de votre grandeur ; nous courbons la tête, et, avec une extrême abondance de soupirs, nous vous adressons nos prières.

« Ouvrez donc, mère de miséricorde, ouvrez l'oreille de votre cœur aux soupirs et aux prières des enfants d'Adam. Nous venons de tous les endroits de la terre nous réfugier à l'ombre de votre protection. Devant vous, ô souveraine ! s'épanchent nos pleurs.

« Le monde entier, ô Vierge, honore votre chaste sein comme le temple sacré du Dieu vivant, dans lequel a pris naissance le salut du monde. C'est là que le Fils de Dieu s'est revêtu de beauté ; là que, triomphant et orné d'une blanche robe, il est venu au devant de l'épouse qu'il avait choisie avant les siècles ; là qu'il a donné le baiser de paix désiré depuis longtemps, et que, vierge, il a contracté avec une vierge l'union disposée dès l'éternité. C'est là qu'a été renversé le mur de division que la désobéissance de nos premiers pères avait élevé entre le ciel et nous.

« Aussi, ô Marie, votre sein béni est pour nous un jardin de délices, où nous cueillons toutes sortes de fleurs autant de fois que nous pensons aux consolations ineffables que votre insigne bonté a répandues sur le monde. Vous êtes, ô mère de Dieu, ce jardin où la main du pécheur n'a jamais pénétré pour le déflorer. Vous êtes un gracieux parterre où le jardinier céleste a planté des fleurs odoriférantes ; vous brillez, douce et belle, de toutes les fleurs des vertus, et, de ces fleurs, il en est trois dont nous admirons surtout en vous l'excellence. Les fleurs avec lesquelles vous remplissez d'un suave parfum toute la maison du Seigneur, ô Marie, ce sont la violette de

vosre humilité, le lis de vosre pureté, la rose de vosre amour.

« A qui donc vous comparerons-nous, ô mère de grâce et de beauté ? Véritablement vous êtes le paradis de Dieu, car vous avez donné au monde cet arbre de vie qui fera vivre à jamais ceux qui mangeront de ses fruits. C'est en vous qu'a pris naissance et de vous qu'est sortie cette fontaine d'eau vive qui se divise en quatre grands fleuves pour arroser toute la face de la terre. Oh ! quels présents vous avez faits au monde, vous qui avez mérité d'être son aqueduc si salutaire ! O flambeau resplendissant, combien vous avez réjoui de cœurs, lorsque, pénétrée des clartés de Dieu, vous avez porté à ceux qui étaient plongés dans les ténèbres de la mort cette lumière si désirée !

« O Marie ! vous êtes venue dans le monde comme une brillante aurore, lorsque, de l'éclat de vosre sainteté, vous avez devancé la splendeur du soleil véritable ; vous avez été l'aurore fortunée d'un heureux jour : à un jour pareil il fallait une telle aurore.

« Vous êtes belle comme la lune et plus belle même que la lune, parce que vous êtes entièrement belle, et qu'en vous il n'y a point de tache.

« Vous êtes choisie comme le soleil, comme le soleil qui a créé le soleil ; car il a été choisi entre tous les hommes, et vous, vous avez été choisie entre toutes les femmes.

« Vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille ; et, en effet, les princes des ténèbres n'ont-ils pas été saisis de terreur quand ils ont vu, contre l'ordinaire, une femme, forte et habile aux combats, marcher contre eux, armée d'une puissante armure ?

« On raconte de vous des choses merveilleuses, ô mère

de Dieu ! mais il reste à dire bien d'autres choses encore ; car toute voix balbutie lorsqu'elle vous loue , et il n'est point de langage sous le ciel , il n'en est dans aucune région , qui puisse dérouler la magnificence de votre gloire. »

Arnould de Chartres, abbé de Bonneval, et ami intime de saint Bernard, qui, peu de temps avant sa mort, lui écrivit une belle et touchante lettre ; Arnould de Chartres a laissé un traité des louanges de Marie bien digne d'un disciple de saint Bernard. Il y dit, dans la même pensée que l'abbé Ekkebert :

« Quand je parlerais le langage des hommes et des anges, je ne pourrais rien dire qui fût digne de la gloire de la sainte et toujours Vierge Marie, mère du Christ ; car c'est chose manifeste qu'il n'y a point de distinction entre la gloire du fils et celle de la mère, et que l'éloge de l'un et de l'autre est commun.

« Prodige étonnant et inouï ! une mère vierge, le Verbe fait chair, un Dieu homme ! Qui donc se tairait en face de cette merveille ? Mais aussi qui donc pourrait en parler dignement ? »

Nous trouvons dans Arnould de Chartres, et dans l'ouvrage même auquel appartient l'extrait que nous venons de donner, une bien belle expression que nous avons admirée dans un écrivain de nos jours, et dont nous lui avons fait honneur. M. Alexandre Dumas (1) appelle les larmes *le sang du cœur*. Sept cents ans avant lui, un religieux écrivait : « Sur le Calvaire le Christ et sa mère offraient à Dieu le même holocauste : celle-ci *dans le sang du cœur*, celui-là dans le sang de la chair. »

(1) *Souvenirs et impressions de voyages en Suisse*.

Pierre, d'abord abbé de Moutier-la-Celle, près de Troyes, puis de Saint-Remi, auprès de Reims, et enfin évêque de Chartres, a commenté l'*Ave Maria* avec un feu, une énergie, un enthousiasme et une sorte d'exaltation qui tiennent presque du délire.

« Salut, Marie. — Ange saint, à qui parles-tu? Quel est le nom dont il s'agit? est-il écrit dans les cieux? est-il connu? est-il désigné? — Je la connais, réponds-tu, je la connais de nom. Mais quel est ce nom? — Le nom de la Vierge est Marie, nom béni et loué dans tous les siècles, nom que doivent vénérer et saluer toutes les nations, toutes les tribus, tous les peuples. O nom sublime! ô nom vénérable! ô nom qu'il faut nommer toujours dans les périls, invoquer toujours dans les angoisses..... Marie! Le ciel sourit quand il entend dire Marie; l'âme triomphe, la conscience recouvre la paix, quand elle entend dire Marie. La tentation se dissipe, si l'on persiste à appeler Marie. La tempête se calme, si Marie ordonne qu'elle s'apaise; au seul nom de Marie, les flots en courroux s'arrêtent.

« Mais qu'est donc Marie? L'étoile de la mer. Qu'est donc Marie? L'illuminatrice. Qu'est donc Marie? La souveraine. O Marie, ô étoile de la mer, il ne craint pas le naufrage celui qui peut recourir à vous! O illuminatrice, il passera en sûreté à travers les ombres de la mort, celui que vous illuminerez, que vous précédez! O souveraine, je suis votre serviteur, non point une fois, mais deux fois; je suis votre serviteur, je suis votre esclave; je suis l'escabeau de vos pieds. Si l'orage, ô Marie! s'élève et gronde contre moi, vous serez pour moi l'étoile de la mer. Si la nuit étend sur moi ses ombres, vous serez mon illuminatrice. Si, par ma faute, quelqu'un des esprits malfai-

sants me soumet à son joug, ô ma véritable souveraine, délivrez-moi comme vôtre, excusez-moi comme vôtre, affranchissez-moi comme vôtre !

« Salut, Marie ! Dans le palais éternel, au fronton du temple, au centre du tabernacle, un nom a été entendu, un nom a été gravé, qui jamais ne sera détruit, un nom que l'on racontera de génération en génération. Salut, Marie, pleine de grâce. »

C'est encore Pierre de Celle qui disait, en parlant de Marie : « Dès qu'il s'agira de sa gloire, j'ouvrirais les cataractes du ciel, plutôt que je ne les fermerais. Jésus-Christ, son fils, eût-il omis quelque chose qui pût contribuer à l'exaltation de sa mère, eh bien ! moi, le serviteur, moi, l'esclave, je tâcherai, à défaut du pouvoir, d'y suppléer par les désirs. J'aimerais certes mieux n'avoir point de langue, que de dire un mot contre Notre-Dame. J'aimerais mieux perdre la vie, que d'affaiblir en rien l'éclat de sa gloire. »

Un des plus purs écrivains de ce douzième siècle, qui ne fut pas assurément celui de l'élégance dans le style, Pierre de Blois, s'exprime ainsi dans un sermon sur la Purification :

« Ne pouvait-elle donc, la Vierge très-sainte, ne pouvait-elle dire, quand on la conduisait au temple : « Qu'ai-je besoin de sanctification, moi qui n'ai point été souillée ? qu'ai-je besoin d'entrer au temple, moi qui suis devenue le sanctuaire de l'Esprit-Saint ? Que me servent à moi ces ablutions ? que servent-elles à mon fils, qui doit s'offrir lui-même sur l'autel de la croix pour racheter tous les hommes ?

« Oh ! ne dites point cela, mère sainte ! soyez parmi les femmes comme une d'entre elles ; souvenez-vous que votre

filz, qui était sans péché, a voulu être circoncis ; car il est venu accomplir la loi, et non point la détruire. Entrez dans le temple, Vierge bénie ; présentez le fruit béni de vos entrailles ; offrez les prémices de notre bénédiction ; apportez le noble fruit de la terre, l'hostie sainte agréable à Dieu, et qui sera notre réconciliation. Un jour viendra où il sera offert, non point dans le temple, non point dans Jérusalem, mais hors de Jérusalem ; un jour viendra où il sera offert, non point dans les bras de Siméon, mais dans les bras de la croix ; viendra le jour où il ne sera point racheté comme aujourd'hui avec des oiseaux, mais où il nous rachètera lui-même avec son sang, parce que le Seigneur l'a envoyé pour être la rédemption de son peuple. Ce sera là le sacrifice du soir ; ceci est le sacrifice du matin. Réjouissez-vous dans le sacrifice du matin, ô mère ! car vous vous affligerez dans celui du soir, et le glaive transpercera votre âme. Réjouissez-vous, ô mère ! réjouissez-vous, fille de Sion. Réjouissez-vous, et chantez le chant épithalamique de la virginité. Chantez donc le cantique de pudeur, le cantique nouveau, le cantique de virginité et de fécondité, le cantique d'humilité, le cantique de gloire et de béatitude.

« Voilà, dit-elle, que désormais toutes les générations « m'appelleront bienheureuse. » Oui, toutes les générations ; « car votre nom s'est répandu comme un baume, et votre « souvenir vivra de génération en génération. »

Nous omettrons forcément ce qu'ont dit, de la sainte Vierge, Hugues et Richard de Saint-Victor ; et, pour dernière voix de ce douzième siècle, nous allons faire entendre celle de saint François d'Assise, de ce séraphin mortel que Notre-Dame des Anges visita elle-même dans l'église de la Portiuncule.

Écoutons-le, et disons si ses paroles ne sont pas dignes de celui que l'on a surnommé le Séraphique.

« Salut, sainte dame, reine très-sainte, Marie, mère de Dieu, vous perpétuellement vierge et choisie par le Père très-saint, qui vous a consacrée, par le Fils bien-aimé, par l'Esprit-Saint, le Paraclet; salut, vous en qui se trouve et s'est trouvée toute plénitude de grâce, en qui se sont trouvés tous les biens.

« Salut, palais de Dieu; salut, sanctuaire de Dieu; salut, mère de Dieu; salut, vous toutes, saintes vertus, qui, par la grâce et l'illumination de l'Esprit-Saint, descendez dans les cœurs des chrétiens pour faire des fidèles de ceux qui étaient infidèles. Mère très-sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, épouse de l'Esprit-Saint, priez pour nous avec saint Michel archange, avec toutes les vertus des cieux, avec tous les saints; priez votre fils bien-aimé, notre Seigneur et maître. »

Des voix bien pures et bien belles vont, dans le treizième siècle, continuer le solennel cantique de louanges que le siècle précédent fit monter vers le trône de la Reine des cieux. En preuve de ce que nous avançons, hâtons-nous de nommer Innocent III, Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris; Albert le Grand, saint Thomas, Jean Duns ou Jean Scot, surnommé *le Docteur subtil*, et saint Bonaventure, *le Docteur séraphique*.

« Comme l'aurore, dit Innocent III, est la fin de la nuit et le commencement du jour, c'est avec justice que l'on distingue par l'aurore la Vierge Marie, qui a été la fin de la damnation éternelle et l'origine du salut, la fin des vices et l'origine des vertus. Il fallait que, de même que la mort était entrée dans le monde par une femme, de même la vie revint dans le monde par une femme. Ainsi

donc ce qui a été damné par Ève a été sauvé par Marie.

• La Vierge Marie est belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille : la lune donne sa clarté dans la nuit, l'aurore au point du jour, le soleil dans le jour même. La nuit, c'est le péché ; le point du jour, c'est la pénitence ; le jour, c'est la grâce. Celui qui est gisant dans la nuit du péché, qu'il regarde la lune, qu'il invoque Marie, afin que, par le Fils, elle amène son cœur à la componction. Quel homme jamais invoqua Marie du milieu de la nuit, et ne fut point exaucé ? Elle est la mère du bel amour et de la sainte espérance. Mais celui qui se lève au point du jour de la pénitence, qu'il regarde l'aurore, qu'il invoque Marie, afin que, par le Fils, elle illumine son cœur par la satisfaction. Quel homme la pria jamais dévotement, et ne fut point exaucé ? Elle est la mère du bel amour et de la sainte espérance. Comme la vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel, que celui qui se voit attaqué par l'ennemi, soit par le monde, soit par la chair, soit par le démon, regarde l'armée rangée en bataille, qu'il invoque Marie, afin que, du haut des cieux, elle lui envoie du secours par le Fils. »

Nous ne donnerons rien ici de Guillaume de Paris, dont le défaut habituel est d'être beaucoup trop prolix. D'ailleurs le livre, déjà plusieurs fois cité par nous, *des Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge*, renfermant plusieurs prières de ce prélat, donnera une idée de la manière dont il pensait, dont il parlait de Marie.

Des vingt et un volumes in-folio dont se composent les œuvres d'Albert le Grand, le vingtième est tout entier consacré à la mère de Dieu. Mais la sécheresse, l'aridité de la scolastique s'y fait constamment sentir.

Les éloges qu'Albert le Grand donne à la sainte Vierge sont froids et sans onction ; ils n'ont rien, absolument rien qui paraisse venir de l'âme. C'est de la science théologique ; mais ce n'est plus de l'éloquence, de la poésie, de l'amour, comme dans les siècles précédents. Dans les questions sur ces mots de l'Évangile, *Un ange fut envoyé*, etc., dans le livre *des Louanges de Marie*, dans la *Bible de Marie*, on trouve plus de subtilités et d'allégories puériles que de hautes pensées, que de prières tendres et affectueuses.

Malgré le grand respect que doit nous inspirer et que nous inspire en effet le nom de saint Thomas d'Aquin, nous dirons presque de l'élève ce que nous venons de dire du maître. Chez saint Thomas aussi, surtout quand il est question de Marie, la scolastique a refroidi l'inspiration et comprimé l'élan du cœur, comme le feu du génie.

Le titre de Docteur subtil qui fut donné à Jean Scot, en prouvant sa rare valeur pour les subtilités et les arguties de l'école, fait assez comprendre au lecteur que s'il a loué Marie comme théologien, nous n'avons rien à lui demander comme orateur éloquent.

La maigreur qui caractérisait à cette époque l'art chrétien en peinture, en sculpture, et même encore en architecture, se faisait également sentir dans les lettres, dans l'éloquence et la poésie.

Aussi, pour trouver dans ce siècle quelque chose de la piété douce, de la foi ardente ou de la dévotion expansive des anciens panégyristes de la Vierge, tournons-nous, non pas vers le Docteur subtil (1), non pas vers le Docteur irréfragable (2), non pas même vers l'Ange de

(1) Jean Scot.

(2) Alexandre de Nalès.

l'école, mais vers le Docteur séraphique, saint Bonaventure.

Ce pieux et savant fondateur des cordeliers a composé un *Miroir de la bienheureuse Vierge Marie*, ouvrage formé presque tout entier de passages des Pères de l'Église.

La tradition, toujours plus forte que la critique, continue à lui attribuer, malgré l'autorité de Bossuet, le *Psauteur de la Vierge*. Quel que soit l'auteur de ce livre, ce fut certes une belle et bien pieuse pensée que celle d'imiter les poétiques accents de David, pour les faire tourner à la louange de Marie ; et ce calque a été fait, proclamons-le, avec un grand talent, et, qui plus est, avec la piété la plus confiante et la plus filiale.

Voici, entre autres, deux des psaumes qui nous ont le plus frappé. — Psaume VIII :

« C'est par vous, ô grande reine, que notre suprême monarque est devenu notre frère, qu'il est devenu notre Sauveur.

« Le Verbe éternel est descendu en vous, comme le feu dans le buisson ardent, et comme la rosée sur la toison de Gédéon.

« La vertu du Très-Haut vous a couverte de son ombre, et vous êtes devenue féconde par l'opération toute divine de l'Esprit vivifiant.

« Bénie soit cette conception toute pure ! béni soit à jamais votre enfantement virginal !

« Bénie soit la pureté immaculée de votre corps ! bénie soit la douceur et la bonté de votre cœur ! »

Psaume XI :

« Sauvez-moi, mère du bel amour, source inépuisable de mansuétude et de miséricorde !

« Votre bonté s'étend à toute la nature. Tous ceux qui vous invoquent ressentent votre secours.

« Oh ! que vos voies sont belles , Vierge incomparable ! que vos démarches sont pacifiques !

« En vous reluit par excellence la beauté de la chasteté, l'éclat de la justice, et la splendeur de la vérité.

« Vous êtes revêtue du soleil , et votre couronne est formée de douze étoiles éclatantes. »

L'influence glaciale de la scolastique n'a pas été moins funeste à l'éloquence du quatorzième siècle qu'elle l'avait été à l'éloquence du treizième.

Des âmes bien tendres, bien expansives sans doute, des cœurs bien chaleureux, y louèrent Marie. Saint Bernardin de Sienne, Jordani ou Jourdan, le savant Idiot, Jean Gerson, chancelier de l'université de France; saint Antonin de Forciglioni, saint Laurent Justinien, furent certainement de bien dignes panégyristes de la Vierge. Mais dans leurs compositions ils subirent, on le sent, l'influence de leur époque, ils payèrent le tribut à leur temps; la scolastique froide, timide, raisonneuse, prosaïque, entrave leur essor, et les empêche de s'élancer d'un vol hardi et libre vers ces régions sublimes où Marie règne en souveraine. Il y a bien de la douceur et de la suavité dans le style et les pensées de saint Bernardin de Sienne, racontant l'entretien de Jésus avec sa mère, le jour de la résurrection; il y a bien de la réflexion, bien de la méditation dans les nombreuses contemplations du pieux Jordani sur la bienheureuse Vierge. Jean Gerson, dans ses sermons sur l'Annonciation, sur la Conception et la Sanctification de Marie, dans son poème sur le voyage en Égypte de Joseph, de Marie et de l'Enfant Jésus, puis dans ses douze traités sur le *Magnificat*; saint Antonin de Forci-

glioni, archevêque de Florence, dans sa somme de théologie, où il parle fort au long des vertus, des mérites et des prérogatives de la mère de Dieu ; saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, dans ses sermons sur Marie et dans ses œuvres ascétiques, ont certainement, à la gloire de la très-sainte Vierge, des pages vraiment remarquables, des passages vraiment éloquents ; mais, en général, leurs éloges sentent la dissertation bien plus que l'enthousiasme, la réserve de l'école plutôt que l'inspiration. Exceptons-en toutefois les deux morceaux suivants, que nous empruntons, l'un au chancelier Gerson et l'autre au bienheureux Laurent Justinien. C'est là tout ce que nous donnons du quatorzième siècle :

« O Marie, étoile de la mer, bienfaisante Reine des cieux, daigne, Vierge sainte, nous regarder dans la tempête de ce monde.

« Triomphe maintenant de bonheur, jubile d'allégresse, toi qui as mérité d'enfanter un Dieu, ô rose éclatante, rose plus belle que toutes les roses !

« Tu es la rose unique ; seule tu es appelée rose ; tu es le lis et la violette. Réjouis-toi, Vierge suave et douce.

« Toi si tendre pour ceux que tu aimes, toi qui n'es dure pour personne, unis-toi à notre cœur, parle à notre âme, fais que nous méprisions les choses frivoles.

« Réjouis-toi, paradis merveilleux dans lequel se délecte notre vue, dans lequel s'élève la fleur de beauté, duquel jaillit et la fontaine d'amour, et tout ce qu'il y a d'excellent.

« Réjouis-toi, Vierge couronnée de roses, empourprée de mille fleurs ; toi qui t'assieds devant le trône de Dieu, ô Vierge admirable, prie pour nous ton fils chéri, afin qu'il se donne à nous en récompense.

« O douce Vierge, ô mère que le Père éternel a choisie, salut, pleine de grâce. Prie ton fils, le Christ, de nous couronner dans l'éternelle gloire. »

Prêchant sur la Nativité, saint Laurent Justinien s'écrie :

« A la naissance de Marie, les cieux se sont réjouis, les anges ont célébré la gloire de Dieu ; la paix a été promulguée, l'opprobre de la race humaine a commencé d'être effacé, et, après avoir dissipé les ténèbres qui avaient envahi tout l'univers, la brillante aurore a jeté ses rayons.

« Le Verbe a aimé la Vierge lorsqu'elle était encore dans le sein de sa mère ; il l'a choisie pour sa mère à lui, car elle était déjà comblée d'une abondante bénédiction. L'Esprit-Saint l'a conservée pure de toute souillure de la chair, de toute délectation du plaisir, de tout amour du siècle, et l'a préservée de la contagion des vices. Toute belle, tout exempte de fautes, sans aucune difformité de cœur ni de corps, elle était aimable aux yeux de Dieu et des hommes ; car elle était le brillant miroir de la sainteté, l'ornement de la pudeur, la gloire de la virginité, le modèle de l'humilité, la fontaine de l'honnêteté, l'exemple de la continence, le trône de la sagesse, la gloire des hommes, la joie des anges, la médiatrice du monde, la fille chérie du Père éternel. Nul d'entre les mortels, si rempli qu'il soit de l'abondance des dons célestes, ne peut être comparé à cette Vierge. La bienheureuse Marie surpasse les mérites des patriarches, des prophètes, des martyrs et de tous les saints. La foule des habitants célestes la vénère, l'honore et la loue.

« Ainsi, que notre sainte mère l'Eglise, qui est répan-

due dans tout l'univers, triomphe donc aujourd'hui, elle qui est illustrée par la naissance de cette Vierge ! Nul n'est dispensé de publier sa gloire, nul n'est exclu de la joie de ce jour solennel. Que des chants nombreux célèbrent tour à tour les louanges de Marie ; que la foule des vierges se réjouisse ; que le peuple fidèle jubile dans le Seigneur ; que les hymnes saintes retentissent dans les églises ; que de pompeuses cérémonies se déploient de toutes parts , et que partout l'on fasse résonner le nom glorieux de Marie ! »

C'est ainsi qu'au quatorzième siècle, il y a cinq cents ans, un éminent pontife, un orateur véhément, parlait d'une fête laissée maintenant à la *dévotion*, et que les masses ne connaissent plus. Que ces accents allaient bien dans cette ville aux lagunes, dans cette cité si dévouée à l'auguste et puissante Vierge, et au milieu des nombreux et des ravissants chefs-d'œuvre donnés au culte de Marie par la pieuse palette des Vivarini, des Bellini, des Titien, des Vittore Carpaccio, des Cima, des Mansueti et des Bassaiti !

Ce beau langage de saint Laurent Justinien, nous le retrouvons avec toute son onction, avec toute sa poésie, avec tout son abandon confiant et filial, dans quatre ou cinq auteurs du quinzième et du seizième siècle : dans Thomas à Kempis, l'auteur vrai ou supposé de l'*Imitation* dans le pieux Louis de Blois ; dans Jacques Merlo, d'i Horstius, docte curé de Cologne ; dans le jésuite Drexelius, auteur du *Rosier mystique* ; dans les *Homélies catholiques* de Jean de Carthagène.

Écoutons d'abord le chanoine du mont Sainte-Agnès :

• Le ciel tressaille, la terre s'étonne, quand je dis : Salut, Marie. Satan fuit, l'enfer tremble, quand je dis : Sa-

lut, Marie. La tristesse s'éloigne, la joie me vient, quand je dis : Salut, Marie. La dévotion s'accroît, la componction commence à naître, l'espérance se fortifie, la consolation augmente, quand je dis : Salut, Marie. Toute langueur se dissipe, le cœur s'enflamme d'amour, quand je dis : Salut, Marie. L'esprit est rafraîchi, et l'affection languissante est confirmée dans le bien, quand je dis : Salut, Marie.

« Salut donc, ô Marie, ô Vierge douce et aimable ! Salut, noble espoir des pauvres ; salut, tendre mère des orphelins. O Marie, quand toutes les portes du ciel sont fermées, quand tout accès auprès de Dieu m'est interdit à cause de mes péchés ; quand toute prudence, quand toute force d'âme s'éloigne de moi, et que je ne saurais m'aider moi-même en rien ; quand l'ennui de la vie présente et l'anxiété du cœur me saisissent tellement que je ne puis presque rien en ce monde ; quand le soleil de la joie se change pour moi en nuit de crainte et de tristesse ; quand la consolation céleste m'est ravie, et qu'une immense désolation m'accable ; quand s'élèvent les vents des tentations, et que les orages des passions grossissent et s'amoncellent ; quand survient une soudaine infirmité, ou que toute autre adversité m'arrive ; quand tout cela fond sur moi, où dois-je fuir, où me tourner, si ce n'est vers la tendre consolatrice des pauvres ? De quel côté regarder pour surgir au port du salut, si ce n'est vers l'étoile radieuse de la mer, vers cette étoile toujours brillante, et qui ne cache jamais la grâce de sa lumière ? O tendre Marie, ô douce mère, vous êtes cette radieuse étoile des océans..... Je me réfugie donc vers vous, et vous supplie humblement de m'éclairer de vos rayons ; car si vous êtes pour moi, qui sera contre moi ?... Étendez vers moi

vos bras, afin que je me jette dans leurs étreintes. »

Nous nous faisons violence pour ne pas donner tout au long cette belle prière.

Ailleurs, le même écrivain, exhortant à la dévotion envers la sainte mère du Sauveur, dit aux fidèles :

« Si le démon vous tente, s'il veut vous empêcher de louer Dieu et Marie, ne soyez point en peine : ne cessez ni de louer ni de prier avec ferveur ; mais invoquez Marie avec plus d'ardeur encore ; saluez Marie, pensez à Marie, nommez Marie, louez Marie, inclinez-vous devant Marie, recommandez-vous à Marie, demeurez dans votre cellule avec Marie, gardez le silence avec Marie, réjouissez-vous avec Marie, attristez-vous avec Marie, travaillez avec Marie, veillez avec Marie, priez avec Marie, marchez avec Marie, soyez assis avec Marie ; avec Marie, cherchez Jésus, portez-le dans vos bras avec Marie ; demeurez à Nazareth avec Jésus et avec Marie ; allez à Jérusalem avec Marie ; tenez-vous près de la croix avec Marie ; pleurez Jésus avec Marie ; avec Marie, ensevelissez Jésus ; ressuscitez avec Jésus et Marie ; montez aux cieux avec Marie et Jésus ; désirez vivre, mourir et régner avec Marie et Jésus. »

De son côté, Louis de Blois dit, avec la douceur qui caractérise ses écrits :

« Tournez-vous, fréquemment, vers la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu ; invoquez-la, aimez-la, louez-la ; car elle est digne de toute louange, et, quel que soit le tribut d'éloges qu'on lui paie, toujours elle est au-dessus de ces faibles hommages. Elle a le même fils que le Père céleste ; elle a conçu un Dieu dans son sein virginal ; elle a enfanté un Dieu ; elle a nourri un Dieu de son lait chaste et pur ; elle a porté un Dieu dans ses bras, elle l'a

pressé contre son cœur. Qu'y a-t-il de plus honorable, qu'y a-t-il de plus sublime que d'être appelée et d'être véritablement mère de Dieu ? Quoi de plus élevé que cette dignité ? quoi de plus admirable ? Non, vous ne pouvez rien imaginer sur la terre de plus divin que la mère de Dieu. »

Voilà certes un langage qui est tout à fait celui des Pères du quatrième, du cinquième et du sixième siècle ; un langage qui rappelle, parfaitement, celui de saint Éphrem, de saint Épiphanes, de saint Proclus et de Chrysippe.

Mais pourquoi, depuis saint Bernard jusqu'au dix-septième siècle, pourquoi, pendant une période de quatre cents ans au moins, la sainte Vierge a-t-elle eu si peu de panégyristes illustres, et qui aient dignement parlé de ses grandeurs ? pourquoi ses louanges n'ont-elles pas mieux inspiré les esprits, mieux échauffé les cœurs, rendu les langues plus disertes et les plumes plus éloquentes ? Pourquoi l'art de bien dire s'est-il montré si faible à l'égard de la Vierge-mère, alors que le pinceau du peintre, le ciseau du sculpteur, le burin du graveur et le compas de l'architecte couvraient, en son honneur, de chefs-d'œuvre le monde catholique ; alors que les tableaux, les statues, les gravures, les temples naissaient en foule, et comme par enchantement, pour honorer Marie et servir partout son culte ? Lorsque la dévotion à cette Reine des anges inspirait si bien la pensée et dirigeait si bien la main des artistes, pourquoi ne parlait-elle pas aussi éloquentement au cœur des orateurs et des écrivains de ces temps-là ? Dira-t-on que les lettres étaient alors comme ensevelies dans la nuit du tombeau ? Mais nous demandons pourquoi la piété envers la mère de Dieu ne fit pas pour les

lettres ce qu'elle fit pour les arts ; pourquoi elle ne ressuscita pas, pourquoi elle ne réveilla pas les lettres , comme elle réveilla les arts ; pourquoi elle ne dit pas aux lettres , à l'éloquence , comme elle avait dit aux arts : « Que la lumière soit ? » Nous demanderons pourquoi, tandis que les artistes, peintres, sculpteurs, architectes, pullulaient dans le christianisme, les orateurs sacrés y étaient si peu nombreux, si peu brillants. Pourquoi?... Ah ! c'est là le secret de Dieu ; et, sans vouloir l'approfondir, bornons-nous à bénir le ciel de ce que le concert de louanges à Marie n'a jamais entièrement cessé dans l'Église catholique. Toujours la foule des prédicateurs a exalté sa gloire, et toujours aussi quelque voix plus belle, plus sonore, plus retentissante que les autres, a dominé cette foule obscure, même dans les âges les plus barbares, même aux jours les plus ténébreux.

Mais nous sommes arrivés au dix-septième siècle, à ce siècle où, par un de ces retours inexplicables, par une de ces vicissitudes que l'on ne peut attribuer qu'à celui qui gouverne à son gré et selon son bon plaisir toutes les choses de ce monde, l'éloquence chrétienne va reprendre une vie nouvelle, tandis que le flambeau des arts, naguère si étincelant, va pâlir et presque s'éteindre.

En effet, les Orgagna, les Michel-Ange, les Raphaël, les Bellini, les Durer, les Erwin de Steinbach, les Enguerrand de Coucy, ont disparu sans laisser d'héritiers de leur génie, de continuateurs de leur œuvre. Leur pinceau, leur palette, leur ciseau, leur burin, leur équerre, dorment d'un sommeil de mort ; et voilà que tout à coup, à côté de leur tombe, la parole évangélique éclate et retentit avec une force et une beauté qu'elle n'avait plus depuis longtemps. Saint François de Sales, Abely, Marie

Boudon, le père Le Jeune, Mascaron, annoncent en France cette résurrection.

Puis viennent les grands maîtres, Fléchier, Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, Massillon ; puis à leur suite une multitude, une nuée incalculable de prédicateurs de second ordre, en France, en Espagne et en Italie.

Or, de tous ces sermonnaires, de tous ces habiles dispensateurs de la parole divine, dont les œuvres oratoires ont mérité les honneurs de l'impression, et passent d'âge en âge, de génération en génération, avec la vérité de Dieu, en est-il, qu'on nous le dise, en est-il seulement un qui n'ait pas loué Marie ? en est-il seulement un qui n'ait rien dit à sa gloire ? en est-il seulement un qui n'ait pas cherché à étendre, à entretenir son culte ? Nous ne le croyons pas. Plusieurs même ont pour ainsi dire épuisé la matière, si cette matière n'était pas en un sens inépuisable. Ainsi Jean de Carthagène, Espagnol, de l'ordre des frères mineurs, a fait cent quinze homélies sur les secrets mérites de Marie, mère de Dieu.

Duquesne a tout un volume de sermons sur les grandeurs de la Vierge incomparable. Il en faut dire autant du père d'Argentan et d'un grand nombre d'autres prédicateurs catholiques, dont nous ne dirons pas même ici les noms.

Nous avons, il est vrai, nommé presque un à un tous les artistes célèbres qui ont, soit en architecture, soit en sculpture, soit en peinture, donné au culte de Marie un chef-d'œuvre renommé. Nous avons mentionné également un à un la plupart de ces chefs-d'œuvre ; mais comment énumérer tous les prédicateurs marquants qui ont avec talent parlé de cette Vierge que l'Église déclare digne de tout éloge ? Comment pouvoir indiquer toutes les compositions véritablement remarquables des Lingendes, des

Cheminais, des Fromentières, des Griffet, des la Rue, des Neuville, des Segaud, des Ségneri, des Savonarole, des Casini et de mille autres, dont les seuls noms couvriraient ici plusieurs pages? Comment dire tous les morceaux pleins de verve et d'éloquence qu'ont inspirés aux orateurs de la chaire sacrée les fêtes, les mystères et les mérites de la Vierge?

Nous ne citerons ici aucun passage de Bossuet, le plus grand orateur, non-seulement de la France, mais du catholicisme; aucun passage de Bourdaloue, appelé quelquefois le Chrysostome des prédicateurs modernes, bien qu'il diffère essentiellement du patriarche de Constantinople; aucun passage de Massillon, l'ange de la chaire évangélique, dans le siècle où elle brilla en France de son plus vif éclat. Nous ne rapporterons ni les pieuses litanies de la Vierge, composées par Fénelon, autre gloire de l'éloquence chrétienne; ni les pages si douces, si embaumées qu'il a écrites sur la vie et la mort de Marie. Les œuvres éloquentes de ces hommes de génie sont dans les mains de tous. La terre écouta leur voix dans un muet silence, et aujourd'hui toutes les nations lisent les pages immortelles dans lesquelles ils exaltent la Reine des vertus, toutes les nations y puisent le respect, la confiance et l'amour pour celle qu'ont louée avec une pieuse rivalité les plus hautes intelligences et les plus riches talents dont le catholicisme puisse se glorifier.

Oui, si dans les deux derniers siècles beaucoup de voix et beaucoup de plumes ont servi la cause de l'enfer, de l'hérésie et de l'irréligion, d'innombrables voix aussi, et des voix magnifiques, d'innombrables plumes aussi, et des plumes d'or, ont défendu la foi catholique et celle qu'un Père de l'Église en a appelée *le Sceptre*.

Nos vieillards ont vu passer, sur la terre de France, une révolution qui, semblable à un ouragan, a renversé bien des temples dédiés à Marie, brisé bien des statues, mutilé bien des tableaux représentant Marie, et condamné les chaires chrétiennes à ne plus prononcer, pendant une douzaine d'années, le doux nom qu'elles avaient tant de fois répété, le nom de la mère du Christ.

Eh bien ! la grande tempête a cessé d'exercer ses fureurs. La parole a été rendue à nos tribunes saintes, et voilà que, plus que jamais, le nom suave, le nom béni de la Vierge tout aimable, tombe des lèvres du prêtre sur l'assemblée pieuse ; plus que jamais toutes les générations sacerdotales, depuis l'évêque jusqu'au pasteur du plus petit hameau, ont sans cesse à la bouche le saint nom de Marie. Et, pour ne parler ici que des célébrités, les Bridaine, les Bonnevie, les Maccarthy, les Eudes, les Sévoi, les Lambert, les Lenfant, ont, avec leurs talents, transmis leur zèle et leur dévotion envers la Reine des élus à tous les orateurs sacrés que Dieu a, de nos jours, donnés à l'Église de France, et qui, dignes de leurs devanciers, assurent et conservent à cette Église la palme de l'éloquence religieuse.

Mais, omettant ici de rien citer des Ravignan, des Plantier, des Dupanloup, des Doussot, des Cœur, des Laccordaire, des Deguerry, entendons, comme représentant unique du sacerdoce de notre époque dans la prédication des gloires de Marie, le profond, l'énergique, le sublime, le brûlant panégyriste des grandeurs de la sainte Vierge, le prêtre qui réunit au cœur du séraphin les lumières d'un docteur et le courage d'un apôtre.

Commentant les paroles que nous avons placées en

tête de ce chapitre, il disait à ses auditeurs, du haut de la chaire de Saint-Sulpice :

« Transportez-vous à ce moment solennel où la céleste Vierge s'écrie, en célébrant elle-même sa gloire future : *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.*

« Il y a donc deux mille ans, tout à l'heure, que, dans un coin obscur de ce monde, au sein d'une nation vaincue et méprisée, l'épouse d'un simple artisan, une pauvre fille de la tribu de Juda, à peine connue dans son humble village, annonce à l'univers que toutes les générations la proclameront la femme par excellence, la Reine du ciel, la plus heureuse de toutes les créatures.

« Si Dieu, mes frères, devant qui les siècles à venir sont comme s'ils étaient déjà passés, n'avait parlé par la bouche de Marie; si cette divine Mère de la grâce n'avait été l'écho vivant de la vérité même, pouvait-elle prévoir, pouvait-elle prédire que son nom serait le plus grand des noms, après celui que l'univers adore? pouvait-elle annoncer, avec la précision d'un fait accompli, que sa gloire inonderait la terre, et que son culte serait aussi étendu que l'humanité même? Une pauvre fille pouvait-elle deviner que les peuples les plus civilisés du monde la proclameraient bientôt la Reine des anges et la mère de Dieu? pouvait-elle lire sans le secours d'en haut, et lire avec une certitude infaillible, les caractères de ses grandeurs écrits en lettres immortelles au front des générations humaines? Si le livre de l'avenir eût été ouvert sous son prophétique regard, pouvait-elle y découvrir l'histoire de ses destinées tracée par la main de Dieu même?

.....

« Or, la vierge d'Israël a-t-elle prophétisé en vain? Et

nous qui sommes à dix-huit siècles du jour où cet oracle révélateur de ses destinées fut entendu dans l'humble demeure d'Élisabeth, ne savons-nous pas que le culte de la Reine des vierges a remué l'humanité entière, et se retrouve, à l'heure où je parle, sur tous les points du globe ?

« Est-il possible de se méprendre sur l'accomplissement littéral de cette prophétie divine de Marie : *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse* ?

« Mais quelle est donc cette femme que l'homme de génie et l'ignorant invoquent d'un même amour, avec une même foi et une même confiance ?

« Quelle est cette Vierge que les rois et les peuples, les grands et les petits, le riche et le pauvre, et l'enfant même, appellent la Reine du monde et la mère de Dieu ?

« Quelle est celle que le guerrier invoque en allant au combat, que le matelot prie quand les flots de la mer secouent son navire, et quand il a vu les abîmes de l'Océan s'entr'ouvrir sous ses pas ? Ah ! c'est celle qui disait, il y a deux mille ans : « Parce que Dieu a regardé l'humilité de sa servante, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

« Enfants de l'impiété, vous ne pouvez, dites-vous, croire des dogmes que votre raison ne comprend pas. Le catholicisme avec ses mystères fatigue votre science, cette science si pauvre, si ignorante. Il est vrai qu'elle se brise comme un atome ; mais vous avez des oreilles pour entendre ; mais vos yeux ne sont pas fermés à la lumière des faits vivants de l'humanité. Ouvrez donc vos oreilles, ô impies de la terre ! entendez une humble vierge, une fille inconnue et pauvre annoncer à l'univers que toutes les générations l'appelleront heureuse et lui rendront un

culte. Direz-vous que vous ne l'avez pas entendue, que vous n'étiez pas témoins de cette scène sublime? Mais ouvrez les yeux, regardez autour de vous; embrassez d'un rapide coup d'œil les peuples les plus avancés dans la civilisation. Est-il vrai que la Vierge Marie a conquis, je ne dis pas leur admiration, mais leur hommage, mais leur culte? Nierez-vous la vérité de la prophétie? Mais son accomplissement, impossible à prévoir, impossible à prédire sans la lumière éternelle, est là qui vous écrase. Nierez-vous que la très-sainte Vierge soit l'objet d'un culte de piété et d'amour chez toutes les nations civilisées de la terre? Mais la voix des générations passées et présentes, à genoux au pied des autels de Marie, couvrirait vos blasphèmes d'une honte éternelle.

« La Vierge Marie, épouse d'un pauvre charpentier de Nazareth, a prophétisé sa gloire, et sa gloire remplit l'univers; elle a prédit que toutes les tribus de la terre la béniraient; et, au moment où je parle, les anges du ciel sont prosternés devant son trône, et l'Église du temps et les peuples schismatiques l'appellent la femme par excellence, la mère du Christ, et la Vierge sans tache.

« Parti des montagnes de la Judée, le culte de la Vierge divine, semblable à un ruisseau formé, à sa naissance, des larmes d'une roche inconnue, s'est agrandi dans son cours; il s'est élargi, il s'est dilaté en traversant les âges; et, à l'heure où nous sommes, plus vaste que l'Océan, il couvre l'univers de ses bienfaits, et il s'en va au delà du temps, pour retomber avec sa gloire dans les profondeurs sans fond de l'éternité.

« Les premiers disciples de Jésus-Christ, les saints conciles œcuméniques, la voix imposante des docteurs de l'Église, les nations qui ont reçu la Bonne Nouvelle, les

pontifes de Rome, les évêques de l'univers chrétien, les prêtres et les fidèles, ont-ils cessé, je le demande, d'exalter les louanges et de célébrer les vertus de la Vierge immaculée?

« La voûte des temples a-t-elle cessé, depuis bientôt vingt siècles, de redire les échos de la parole qui prophétisait ses grandeurs? Et le soleil de la vérité catholique, en parcourant le ciel des âges, ne rencontre-t-il pas un autel élevé à Marie dans tous les lieux de la terre où la foi a bâti un temple à la divinité de son fils?

« L'oracle virginal s'est donc accompli pleinement; et si Dieu n'avait parlé par la bouche de Marie, pouvait-elle dominer les événements futurs? pouvait-elle les plier au gré de ses espérances? Pouvait-elle commander aux rois et aux peuples, aux pontifes et aux prêtres, aux nations policées et barbares, de se faire les panégyristes de ses grandeurs et les adorateurs de sa gloire? Pouvait-elle, en un mot, charger l'avenir d'écrire, sous sa dictée, le fait immense, le fait dominateur de la royauté de sa gloire sur toutes les générations? »

Que de passages magnifiques nous voudrions pouvoir extraire encore de ces sublimes *conférences*, pour en enrichir ce chapitre! Mais n'en prenons plus qu'un, celui où l'orateur, méditant le titre glorieux de mère de Dieu, s'écrie :

« La dignité de mère de Dieu étant infinie dans son genre, comme l'enseignent les docteurs catholiques, nous devons en induire que cette divinité suréminente légitime tous les noms, toutes les prérogatives, tous les autres titres que l'Église reconnaît et honore en Marie.

« La très-sainte Vierge est mère de Dieu! donc elle est un abîme de grâces, un océan de gloire, un monde de richesses divines, le chef-d'œuvre de la création, l'honneur

du ciel et de la terre, l'arche du Dieu vivant, le principe de notre génération, la rédemption des hommes, la cause de notre salut.

« Marie est mère de Dieu ! donc elle est la porte du ciel, l'espérance et la joie des élus, la providence de l'Église.

« Marie est mère de Dieu ! donc elle est tout ce que la pensée de l'ange et celle de l'homme peuvent concevoir de plus grand, de plus beau, de plus saint, de plus parfait, après Dieu.

« En sorte que ce titre seul justifie, consacre, canonise toutes les inventions de la reconnaissance, tous les élans de l'âme, toutes les inspirations de la tendresse, pour honorer, louer, bénir et glorifier, sur cette terre, celle que Dieu a lui-même honorée d'une dignité infinie.

.....

.....

« Enfants de l'hérésie, ne soyez donc plus surpris si, d'un bout de l'univers à l'autre, l'Église, que vous avez répudiée, proclame avec un saint enthousiasme les prérogatives et les gloires de la mère de Dieu. Ne vous étonnez plus si le génie de la foi a consacré les temples les plus majestueux et les plus riches de merveilles au culte de Notre-Dame. Ne demandez plus pourquoi la liturgie sacrée déploie toutes ses pompes et toutes les splendeurs de ses chants pour honorer, sur la terre, la Reine de toute vertu. »

Ne croirait-on pas entendre un Père du concile d'Éphèse en face de Nestorius ? N'est-ce pas là le langage d'un Cyrille d'Alexandrie entonnant l'hymne triomphal de la maternité divine ?

Pour nous, qui venons d'écouter les voix les plus éloquentes qui ont loué Marie depuis Tertullien jusqu'à nos

jours, nous nous sommes souvent écrié, en lisant les *conférences* de notre grand missionnaire apostolique *sur les grandeurs de la sainte Vierge* : Jamais homme n'a parlé comme celui-ci de la divine mère du Christ ; *Nunquam locutus est homo sicut homo ille.*

En effet, pour exécuter ce chapitre de notre ouvrage, nous avons évoqué tous les siècles qu'a éclairés le soleil venu d'en haut et parti du sein du Père ; nous avons demandé à toutes les générations ce qu'elles ont dit et entendu de plus beau pour la Vierge-mère ; ses plus grands panégyristes sont venus successivement nous répéter les paroles que leur dicta leur génie, et plus encore leur piété. Nous avons vu tous les âges offrir à la Reine des cieux le tribut de leurs éloges ; de tous les points du globe, de tous les rangs de la hiérarchie, des cloîtres comme des basiliques, de l'Asie, de l'Afrique aussi bien que de l'Europe, du milieu de la barbarie et des ténèbres comme du milieu du plus beau jour et des lumières les plus vives, ont retenti à nos oreilles des paroles magnifiques, des accents admirables, et plus d'une fois, dans le cours de notre intéressant travail, nous nous sommes écrié, en portant nos regards sur une image de Marie, ou en les élevant vers le ciel : Oh ! que de choses glorieuses ont été dites de vous, vivante cité de Dieu ! *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei !*

Et pourtant, nous demandons qu'on nous le laisse dire en toute franchise et sans détour, pourtant rien de ce que nous avons vu à la louange de Marie ne nous a parfaitement, pleinement satisfait. Nous avons toujours trouvé une immense disproportion entre l'éloge et le sujet.

Et pour qu'on ne nous accuse pas d'être trop exigeant, trop difficile ; pour qu'on ne taxe pas de rigorisme outré,

d'exagération ridicule, l'opinion que nous émettons, empressons-nous de dire qu'elle est celle d'un homme haut placé dans l'Église et dans la science de l'éloquence sacrée.

« La mère du Sauveur, dit le cardinal Maury, n'a pas été plus heureuse en tributs d'éloges que les autres saints. Nos orateurs sacrés du premier rang, qui sont généralement restés au-dessous de leur renommée en louant les héros de la religion, ne se montrent guère plus éloquents ou mieux inspirés en célébrant les grandeurs de la sainte Vierge. Les différentes solennités qui lui sont consacrées par le culte public appellent ce panégyrique dans nos chaires cinq ou six fois chaque année; et un retour si fréquent d'hommages pieux nous a valu quelques beaux sermons sur quelques-unes de ces fêtes particulières, spécialement l'un des ouvrages les plus approfondis, les plus étonnants et les plus parfaits de Bourdaloue sur la corruption de l'homme, pour le jour de la Conception. Mais ce ne sont guère que des discours d'une moralité relative au mystère; et un sujet si souvent traité sous tant de rapports n'a fourni encore à la chaire aucun panégyrique dont elle puisse enrichir la collection de ses chefs-d'œuvre. C'est même une opinion assez généralement établie, et très-décourageante pour les jeunes prédicateurs, que nous n'en aurons jamais aucun, que nous ne pouvons même pas en avoir; que le sujet est trop stérile en événements historiques, pour soutenir l'étendue, l'intérêt et la pompe d'un éloge public.....

.....

« Les premiers et les plus éloquents Pères de l'Église, continue le judicieux prélat, ces immortels conservateurs des lettres, et en partie du goût, dans le midi de l'Eu-

rope, qui en avait été le berceau, n'ont jamais traité à fond, ni dans leurs prédications ni dans leurs autres ouvrages, ce même sujet d'éloge, dont, heureusement, la gloire de la Reine du ciel n'a pas besoin. Ils ne parlent d'elle que par occasion, et dans l'effusion de la plus simple et de la plus rigoureuse sensibilité. Saint Épiphane et saint Jean Damascène, qui se montrent des ardents et diserts orateurs, lui ont consacré plusieurs panégyriques, sans que ces hommages solennels appuient jamais sur de nouveaux faits une si pieuse admiration. Dans le douzième siècle, le dernier Père de l'Église, saint Bernard, signala son talent sur le même sujet par plusieurs discours dans lesquels il allie, avec une grâce et un bonheur sans exemple parmi les orateurs sacrés, beaucoup d'esprit et beaucoup d'ornements à l'onction d'une douce et insinuante éloquence. Nos prédicateurs peuvent en extraire et en citer une foule de traits brillants dans l'éloge de la sainte Vierge ; mais il n'en a lui-même composé aucun assez instructif et d'un assez grand effet pour servir dignement de modèle.

« Ou l'imagination s'éblouit étrangement dans une trompeuse théorie (c'est toujours le profond littérateur qui parle), ou l'imagination s'éblouit étrangement dans une trompeuse théorie, ou il doit être aisé de prouver aux candidats de la chaire que si un véritable orateur, animé par son talent à lutter contre les difficultés qui en doublent toujours la force, veut en faire l'essai sur ce même sujet, signalé comme un écueil au milieu des naufrages, il parviendra, sans recourir aux détails languissants de morale qui ne sont jamais que des lieux communs, à réunir très-heureusement toutes les grandeurs de la sainte Vierge dans un riche panégyrique, sans la perdre jamais

de vue depuis le commencement de son histoire jusqu'au triomphe de son assomption. Il me paraît indubitable qu'avec un plan possible à imaginer et à remplir, mais surtout avec du génie et du travail, on lui décernerait infailliblement un éloge neuf, vrai, solide, intéressant, varié, digne enfin d'être placé parmi les beaux monuments de notre éloquence sacrée. Les innombrables allusions et les comparaisons si oratoires de l'Ancien Testament, plus riche que le Nouveau en héroïnes de vertu, montreraient, par d'heureux emblèmes, la première Ève réhabilitée, et la seconde mère du genre humain resplendissante de lumière et de gloire, sous les touchantes figures de Sara, de Rachel, d'Anne la prophétesse, de Débora, de la mère de Tobie, de Judith, d'Esther, de la mère des Machabées, enfin de toutes les femmes illustres du peuple de Dieu. Une mine si féconde de la plus magnifique poésie de style embellirait, d'un bout à l'autre, par la pompe des images et l'accord des analogies, dans l'harmonie des deux loix, l'éloge de cette même Vierge, dont la vie se trouve déjà résumée avec beaucoup d'exactitude dans les litanies historiques composées, pour leur nouveau bréviaire, par les célèbres bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Ces allégories et cette correspondance de l'Écriture, si favorable aux couleurs et même aux mouvements de l'éloquence, ne fourniraient-elles donc pas les ornements et les tableaux d'un panégyrique à jamais mémorable ? »

L'habile et savant auteur de *l'Essai sur l'éloquence de la chaire* expose ensuite fort longuement le point de vue sous lequel l'Écriture lui semble offrir au talent oratoire la Vierge prédestinée. Il donne, avec de grands détails, le plan d'un panégyrique qui manque encore, selon

lui, aux triomphes de la chaire. Il indique la marche à suivre pour composer à la gloire de Marie un discours plein d'intérêt.

Nous ne le suivrons pas dans les réflexions auxquelles il se livre à ce sujet ; mais nous redirons avec lui (car telle était notre pensée avant de la trouver appuyée et corroborée par une si grande autorité), nous redirons après le sage critique : Marie n'a pas encore été louée dignement par l'éloquence chrétienne.

Les Pères des six premiers siècles, comme l'observe l'illustre auteur que nous citons, les Pères des six premiers siècles ne parlent d'elle que par occasion ; mais ils n'ont jamais traité à fond, ni dans leurs prédications, ni dans leurs autres ouvrages, l'éloge de cette heureuse fille de Juda. Aussi n'avons-nous d'eux, sur la mère de Jésus, que des fragments, que des passages, éloquentes, il est vrai, poétiques, il est vrai, pleins de feu, il est vrai, mais toujours, ou presque toujours, très-bornés. Ce sont des membres et non un corps, des parties et non un tout.

A partir du septième siècle jusqu'au treizième, de saint Ildefonse à saint Bernard inclusivement, les Pères nous donnent bien, sur les vertus, les gloires et les fêtes de Marie, des homélies entières ; mais pour le plan, pour la méthode, pour l'ensemble, ces discours ne portent que trop l'empreinte et le cachet de l'époque peu lettrée où ils furent composés.

D'ailleurs, dans cet espace de six cents ans nous ne rencontrons guère d'orateurs distingués que saint Ildefonse de Tolède, saint Jean Damascène, saint André de Crète, le vénérable Bède, le bienheureux Pierre Damien, saint Anselme et saint Bernard. Or, comme nous l'avons

vu, tous ces orateurs de la foi sont surtout connus par les pages dans lesquelles ils ont loué la Vierge.

Au treizième siècle apparaît la scolastique, dont l'effet a été si funeste à l'éloquence en enchainant le génie, en refroidissant le cœur, en tuant l'imagination. Albert le Grand a été sa plus illustre victime. Nous avons dit plus haut que ses éloges de Marie sont généralement froids comme glace. Saint Thomas d'Aquin son disciple, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne, Jordani, le bienheureux Laurent Justinien, le pieux Thomas à Kempis, et quelques autres, échappèrent heureusement un peu à son influence glaciale, grâce au feu de leur cœur ; mais leurs compositions ne se sentent encore que trop des entraves de l'école. Puis, comme aux autres Pères, l'unité de but, la méthode, la distribution des parties, la gradation des idées, leur manquent essentiellement.

Enfin viennent les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, appelés l'âge de la renaissance. Ici les beaux modèles de l'éloquence païenne sortent de la poussière et reparaissent au grand jour. Les œuvres de Démosthène, d'Isocrate, de Cicéron, d'Horace, de Virgile, de Quintilien, de Tite-Live, de Tacite, donnent les principes les plus justes et les exemples les plus parfaits de l'art de la parole. Nos orateurs sacrés lisent et relisent ces ouvrages ; ils s'en pénètrent, ils s'en nourrissent ; ils les ont sans cesse à la bouche, sans cesse sous la plume, dans leurs sermons et leurs écrits. On apprend des auteurs profanes les moyens humains d'atteindre le but de l'éloquence, c'est-à-dire de plaire, d'instruire, d'éclairer, de convaincre, de toucher ; on connaît, par eux, la manière de préparer ses compositions, de tracer son plan, d'exposer son sujet, et de le diviser ; on sait, par eux, la puissance des

passions oratoires, la magie du style, l'effet des mots heureux, des métaphores, en un mot, le mécanisme de l'art. Mais en étudiant trop les productions du paganisme, on a trop négligé l'étude de la Bible et des Pères, ces deux sources premières de l'éloquence sacrée. En étudiant trop les écrivains classiques, on a perdu la foi simple, robuste et vive des apôtres et des docteurs. On n'a plus osé parler de la sainte Vierge comme en parlaient les Éphrem, les Cyrille d'Alexandrie, les Athanase, les Jérôme, les Ambroise, les Fulgence, les Chrysologue. Aussi, lisez tous les sermonnaires qui ont, depuis trois siècles, laissé leur parole écrite ; vous trouverez, dans leurs œuvres, exorde, proposition, division, péroraison ; vous trouverez que ces orateurs ont constamment procédé le compas à la main ; mais du feu, de l'enthousiasme, vous n'en trouverez pas. La plupart de leurs sermons (qu'on nous pardonne ce mot) sont des glaces encadrées. Sans doute ces glaces sont polies, brillantes, riches d'ornements ; mais elles n'échauffent point, elles laissent les cœurs sans chaleur et sans émotions. Est-ce à dire pour cela qu'il faille rejeter les méthodes, les plans, les divisions, la noblesse, l'harmonie, la variété du style, en un mot, les règles de l'art ? Non, sans doute. L'exercice sans l'art ne serait qu'une aveugle routine. On voit dans les grands prédicateurs comment sont faits les beaux discours : Cicéron, Quintilien, nous apprennent comment on les compose. Étudiez donc les principes et les règles de l'éloquence dans les auteurs et orateurs de l'antiquité profane ; conformez-vous à leurs préceptes et aux modèles qu'ils ont laissés, et vous aurez en cela un bien grand avantage sur les Pères de l'Église. Mais aussi, mais surtout, ayez la foi, la piété et l'onction de ceux-ci. Parlez

de la sainte Vierge comme ils en ont parlé eux-mêmes ; aimez-la comme ils l'ont aimée. N'ayez pas peur de répéter leurs magnifiques expressions ; ne pesez pas leur langage dans la balance d'une philosophie timide et méticuleuse, qui craint toujours d'exagérer les grandeurs et les privilèges de celle en qui Dieu a accompli ses plus grandes merveilles. Non, non, malgré la haute et imposante autorité du grand évêque de Clermont, nous ne croyons pas qu'*un panégyrique de Marie soit un sujet trop stérile pour soutenir l'étendue, l'intérêt et la pompe d'un éloge public*. Nous ne croyons pas qu'*une pareille composition oratoire ne soit facile que pour les prédicateurs sans talent, dont on n'attend rien, qui se contentent de tout, qui ne voient rien au delà de leurs idées, et se flattent d'avoir fait un panégyrique en délayant des événements dépourvus d'intérêt dans un vide continuel de lieux communs*. Nous pensons, il est vrai, qu'en ce qui regarde la Vierge, l'éloquence est restée bien au-dessous de la peinture, bien au-dessous de l'architecture ; nous pensons qu'aucun discours à la louange de Marie ne peut entrer en parallèle avec les tableaux admirables des grands maîtres, et surtout avec les augustes et étonnantes basiliques élevées, dans le moyen âge, à la gloire de Notre-Dame. Nous pensons que, malgré les deux beaux sermons de Bossuet sur la Compassion, le sermon de Bourdaloue sur la Conception, le sermon de Massillon sur l'Assomption, l'éloquence de la chaire chrétienne est loin d'avoir atteint la perfection idéale à laquelle elle peut prétendre en louant la mère de Dieu. Le véhément orateur que nous avons écouté comme le dernier écho des âges proclamant Marie bienheureuse, comme la dernière voix de la tribune sainte *magnifiant* la Vierge, M. l'abbé

Combalot, est sans exception, de tous les panégyristes de la Reine des cieux, celui qui, selon nous, a le plus dignement, le plus éloquemment, le plus splendidement exalté les grandeurs de la Vierge immaculée, à qui soit, après Dieu, louange et bénédiction, amour et gloire ici-bas et dans le ciel, dans le temps et dans l'éternité!



V.

CULTE DE MARIE PAR LA POÉSIE.

O Vierge, qui jouis de la céleste gloire, et qui régis à ton gré tous les astres, descends des cieux, et montre-toi sans nuage ! Viens. . . . entends les hymnes du poète ; accueille l'encens qu'il fait monter vers toi, en te présentant ses vœux.

Crinito.

Des hommes se rencontrent qui n'aiment pas la poésie dans les choses de la foi. A leurs yeux, un poète est un cerveau en délire, une tête folle et égarée, une imagination et sans règle et sans frein. Laissez-les dire ; ce sont des aveugles : comment pourraient-ils apprécier les riches magnificences, les splendides beautés des couleurs ? Ce sont des sourds : comment pourraient-ils être sensibles aux charmes de l'harmonie ? Ce sont des cœurs de glace : comment le feu du génie pourrait-il les échauffer ? comment pourrait-il ne pas s'éteindre à leur froid contact ? Hommes stupidement prosaïques, qui ne veulent ou ne peuvent pas comprendre que les poètes, vraiment dignes de ce beau titre, sont les anges de la pensée et de la parole humaine, les favoris, les privilégiés du dieu de l'intelligence, et que la poésie est, dans la littérature, ce que l'or est parmi les métaux, ce que les perles et les diamants sont parmi les minéraux, ce que les fleurs sont aux feuilles, ce que le cèdre est aux arbres, l'aigle aux oiseaux, et la musique aux sons vulgaires. La poésie est, dans le domaine in-

tellectuel, ce que l'extase est à la prière et à la méditation, ce que l'active, l'impétueuse et bouillante jeunesse est aux autres âges de la vie, ce que la virginité est à l'état opposé. Là où un esprit commun rampe péniblement, le poète s'élève, rapide et prompt comme la flèche ailée qui va se perdre dans les nues; les hautes régions sont le séjour habituel de son âme. Aussi les anciens disaient-ils que les muses habitaient l'Olympe, et qu'elles étaient à la fois les filles de Jupiter et les sœurs d'Apollon; ils leur donnaient ainsi une demeure, une origine et une parenté divines.

Chez nous, chez les chrétiens, la poésie se trouve dans des conditions bien meilleures que dans le paganisme. Au sein de l'idolâtrie, du moment où la poésie voulait s'élever de la terre pour chanter le ciel, elle ne pouvait vivre que d'inventions fabuleuses; elle ne trouvait que des mensonges ou du moins des fictions. Mais dans le christianisme, soit qu'elle veuille chanter les mystères du ciel, soit qu'elle dise ceux de la terre, la poésie sacrée ne vit que de vérité. La vérité est son miel, son nectar, son ambrosie; elle se nourrit de vérité, comme la douce abeille se nourrit du suc le plus pur des fleurs écloses dans nos parterres ou au penchant de nos collines.

Nous devons dire ailleurs tout ce qu'il y a de poésie dans le culte de Marie; ici nous avons à dire comment les poètes ont salué, invoqué et chanté cette mère de Dieu, cette Reine des cieux, cette épouse-vierge, qui est incontestablement l'être le plus poétique qu'il y ait dans la création. Nous avons à écouter les pieux et chastes accents des enfants de la lyre, proclamant, eux aussi, Marie grande et bienheureuse, Marie pure et sans tache, Marie bonne et clément. Nous avons à prêter l'oreille à l'hymne magnifique que les poètes ont fait monter de

la terre vers le ciel en l'honneur de la modeste servante du Seigneur, devenue souveraine des anges. Nous avons à répéter quelques-unes des stances que la foi et le génie ont portées de leurs lèvres jusqu'au trône de la femme aimable, de la femme admirable qui a la lune sous les pieds, et le front couronné d'étoiles.

Faisons, faisons silence, et écoutons ce vaste chœur; écoutons ces voix d'élite, ces voix sonores et mélodieuses qui forment, à la louange de Marie, le plus ravissant concert que la terre ait entendu en l'honneur d'une créature.

Et, au premier rang de ceux qui ont célébré la Vierge sur leurs harpes frémissantes, oh ! n'hésitons pas à placer les deux plus grands poètes de l'Ancien Testament, David et Salomon, chantres tous deux inspirés, organes tous deux du Très-Haut, tous deux échos du ciel, tous deux interprètes de Dieu.

En effet, n'est-ce pas Marie que voyait le Psalmiste, alors que, le regard élevé vers le ciel, il s'écriait, en s'adressant à celui qui est beau plus que tous les enfants des hommes, à celui dont les lèvres distillent une rosée de grâces :

« Mon cœur ne peut plus contenir la parole de feu : c'est au roi que j'adresse mes cantiques de louanges. Ma langue obéit comme la plume à l'écrivain rapide. . . O roi, la reine votre épouse est debout à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir. Écoutez, ô fille de Dieu ! voyez, et prêtez une oreille attentive. Oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de la beauté de vos charmes. C'est lui qui est votre Dieu; prosternez-vous devant lui. Les filles de Tyr viendront vous offrir des présents, et les grands de la terre imploreront vos

regards. Toute la gloire de la fille du roi vient de son cœur. Ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderies. A sa suite paraîtront une multitude de vierges. O roi, les compagnes de l'épouse vous seront présentées; on les amènera avec joie et avec allégresse; on les introduira dans le palais du roi. — Pour vous, ô épouse, à la place de vos pères il vous est né des enfants : vous les établirez princes sur toute la terre. Ils perpétueront le souvenir de votre nom dans toute la suite des âges, et les peuples vous glorifieront dans les siècles et dans l'éternité (1). »

Nous n'avons pas à examiner ici si les psaumes de David ont été composés en langage rythmique et mesuré. D'autres l'ont fait, et ont prouvé que les cantiques du saint roi avaient eu, dans leur langue primitive, la mesure qui, chez tous les peuples, est un des caractères distinctifs de la poésie.

Mais que les chants de David aient eu ou non cette qualité, toujours est-il que, même sans elle, ils sont éminemment poétiques, éminemment lyriques. Le seul extrait que nous venons de rapporter n'a-t-il pas au suprême degré tout ce qui constitue la plus belle, la plus noble, la plus sublime poésie, la pompe des expressions, la majesté des images, le beau désordre des pensées? Certes, si jamais fragment nous a paru poétique, c'est à coup sûr celui que nous venons de donner; et nul doute que David, le poète couronné, n'ait eu en vue la mère du Christ en écrivant ces strophes. Aussi l'Église est unanime à lui en faire l'application dans la plupart des offices de cette Vierge vénérée.

(1) Psaume XLIV.

Nous ne citerons aucun des autres psaumes que cette même Église applique encore à Marie, et où David a désigné, plus ou moins clairement, la future mère du Messie. L'étendue de notre sujet nous force à nous restreindre.

Que Salomon ait aussi chanté Marie, c'est ce qui ne peut faire le sujet d'aucun doute, puisque l'Église la loue sans cesse par des chants empruntés aux livres de ce prince; car, comme nous l'avons déjà dit, le Cantique des cantiques, cette perle des idylles, n'est, au jugement des Pères, qu'une continuelle allégorie à la mère de Dieu, sous le nom de la Sulamite. Nous n'en citerons rien ici; nous l'avons assez fait dans nos *Figures bibliques*. Mais nous n'y avons rien dit des *Livres sapientiaux*, livres remplis aussi de la plus riche, de la plus tendre, de la plus douce poésie, et dans lesquels l'Église découvre également l'éloge de la Vierge; car c'est aussi de Marie qu'elle entend ce *vingt-quatrième chapitre de l'Ecclésiastique*, dont le développement nous a, en grande partie, fourni le fonds si poétique de nos *Figures emblématiques*; chapitre qui est beau et odoriférant aussi comme *une aréole de fleurs et de plantes aromatiques*. C'est de Marie encore que l'Église catholique entend plusieurs autres passages des écrits de Salomon, et notamment ceux-ci :

« Moi qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil, et je pénètre dans les profondeurs de l'intelligence. . . . J'aime ceux qui m'aiment; et ceux qui me cherchent, me trouvent. L'opulence et la gloire sont à moi. Mes fruits sont meilleurs que l'or, que l'or le plus pur; mes dons valent mieux que le saphir. . . . Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. Avant ses œuvres, j'étais; j'ai été ordonnée dès l'éternité, dès le commencement,

avant que la terre fût ; les abîmes n'étaient pas encore, et j'étais engendrée ; les sources étaient sans eaux , les montagnes n'étaient pas encore affermies sur leurs bases, j'étais engendrée avant les collines. Le Seigneur n'avait pas fait la terre et les fleuves et les montagnes : lorsqu'il étendait les cieux , j'étais là. Lorsqu'il entourait les abîmes d'une digue ; lorsqu'il suspendait les nuées ; lorsqu'il fermait les sources de l'abîme ; lorsqu'il donnait à la mer des limites que les eaux ne dépasseront pas ; lorsqu'il posait les fondements de la terre , alors j'étais auprès de lui ; nourrie par lui , j'étais tous les jours ses délices. Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi. Heureux ceux qui gardent mes voies ! . . . Celui qui me trouve, trouve la vie ; mais celui qui pêche contre moi , est le meurtrier de son âme (1). »

Nous avons dit aussi que Salomon avait dessiné la mère de Jésus dans le portrait de la femme forte , qu'il a traité avec une touche si délicate et avec tant de complaisance.

Après ces deux auteurs sacrés, plusieurs Pères de l'Eglise vont aussi prendre la lyre pour chanter la Vierge-mère.

Saint Grégoire de Nazianze, l'illustre ami de saint Basile, fut aussi grand poète qu'orateur distingué. Il écrivit sa propre *vie en vers iambes* ; il fit en outre un poème spécial sur les *Infortunes de sa vie* , et un autre sur les *Vicissitudes de la vie et de la fin commune de tous les hommes*. Parmi ses poèmes, on trouve une tragédie, le *Chrit souffrant*. Le pieux auteur la termine par cette invocation :

« Auguste souveraine, ô Vierge bienheureuse, qui,

(1) Prov. VIII.

maintenant dégagée de la fange terrestre, habites les palais des cieux, revêtue d'un manteau de gloire et d'immortalité, et, non plus que Dieu, ne connaissant point la vieillesse, prête une oreille attentive et bienveillante à mes supplications ! O Vierge, Vierge glorieuse, écoute mes prières ! car, parmi les mortels, tu es la seule qui, en qualité de mère du Verbe, aies reçu, et au delà de toute expression, l'unique honneur de pouvoir exaucer nos vœux. C'est pour cela que, rempli de confiance, je recours à toi, et que je t'apporte une couronne tressée dans un suave jardin, ô ma souveraine ! à toi qui me combles de faveurs, qui m'arraches à toutes les calamités, qui me défends contre les ennemis invisibles. Ah ! quand je sortirai de cette vie, fais que j'en sorte sous ton égide salutaire, et que je t'aie pour médiatrice auprès de ton fils, avec les purs qui lui sont agréables ! Ne permets donc point que je sois livré aux tortures, ni que je devienne le jouet de l'affreux ennemi des mortels. Préserve-moi du feu éternel et des ténèbres ; je t'en supplie par la foi qui m'a justifié, et par ta grâce ; car en toi a brillé, à nos regards, la grâce de Dieu.

« Je te chante un hymne de louange : salut, ô Vierge pleine de beauté, Vierge-mère, Vierge plus belle que toutes les vierges, et plus puissante que les célestes légions ! O souveraine, ô dominatrice, ô l'esprit du genre humain, sois toujours pleine de bienveillance pour les mortels ! sois-moi toujours une source de salut. Délivre-moi de mes fautes, ô reine, et accorde-moi la santé de l'âme (1) ! »

A cette confiance on reconnaît bien celui qui a écrit quelque part, en parlant de Marie : « Quiconque ne la re-

(1) Tome I, p. 728. — *Livre de Marie*, I, 56, 57.

garde pas comme la mère de Dieu, ne croit pas à la Divinité; il est athée (1). »

Voici maintenant des vers que beaucoup d'églises chantent, que bien des fidèles connaissent; car la liturgie romaine les a choisis pour en faire l'introït des messes votives de la Vierge : ils sont de Sedulius, qui vivait probablement dans le cinquième siècle. Ce prêtre-poète consacra à Dieu sa plume et son génie, et composa, sous le titre de *Carmen paschale* (poème pascal), l'histoire des miracles du Sauveur, et un autre poème iambique sur Jésus-Christ. Les vers de Sedulius, disent MM. Grégoire et Collombet, ont de la facilité, de la cadence, de la clarté, et surtout ne manquent pas d'exactitude.

Citons en entier le passage dont la liturgie romaine ne donne que les deux premiers vers, en rompant toutefois encore la mesure du second :

« Salve, sancta parens, enixa puerpera regem,
Qui cœlum terramque tenet per sæcula, cujus
Numen et æterno complectens omnia gyro
Imperium sine fine manet; quæ ventre beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec primam similem visa es, nec habere sequentem;
Sola sine exemplo placuisti fœmina mundo. »

Salut, ô sainte mère, toi qui as enfanté le roi, le roi qui soutient et gouverne le ciel et la terre dans tous les siècles, et dont la divinité, dont l'empire, qui renferme tout dans son enceinte, n'aura pas de fin. C'est toi qui, ayant conçu le Fils de Dieu dans ton sein bienheureux, as goûté les joies de la maternité et gardé la gloire de la virginité. On ne vit, on ne verra jamais de mère semblable

(1) Tome I, p. 738. — *Livre de Marie*, I, 56, 57.

à toi ; car tu es la femme unique et sans exemple qui aies plu au Christ (1). »

Assurément nous ne contesterons pas à Caius Sedulius le mérite poétique que lui reconnaissent les deux auteurs du *Livre de Marie* ; mais si nous le jugions sur ce seul échantillon, nous ne pourrions pas souscrire aux éloges qu'ils lui décernent. Le morceau qu'on vient de lire est, sous le rapport de la poésie et de la latinité, à peine digne d'un de nos élèves de cinquième ou même de sixième ; et certainement on pouvait trouver pour la liturgie, dans l'Écriture, dans les Pères, et dans mille autres écrivains religieux, peut-être dans Sedulius lui-même, quelque chose de mieux. On peut dire que ce fragment, dont les vers passeront à la postérité la plus reculée, et iront de bouche en bouche, avec la liturgie qui les a adoptés, jusqu'à la fin des temps ; on peut dire que ce fragment a, comme certains hommes haut placés, plus de chance que de mérite.

Nous avons, comme poésie, quelque chose de meilleur à citer de saint Fortunat, évêque de Poitiers, qui a laissé plusieurs hymnes sacrées assez belles, et plusieurs petits poèmes religieux et laïques, dans lesquels, dit M. Guizot, il y a assez d'imagination, d'esprit et de mouvement (2). Souvent l'émotion y est sincère, l'expression ingénieuse et vive. On y trouve des beautés réelles, quoique l'auteur ait dû nécessairement subir la fatale influence d'une époque où les saines traditions littéraires allaient se perdant de jour en jour.

Dans une fort longue pièce en l'honneur de Marie, le pontife-poète s'exprime ainsi :

(1) Lib. II, pag. 60. — *Livre de Marie*, tom. 1^{er}, pag. 74, 75.

(2) Guizot, *Cours d'histoire moderne*, tom. II, pag. 221.

« Je chante la Vierge que nulle vierge n'égala jamais, que jamais nulle vierge n'égalera.

« O Vierge admirable, tu es au-dessus de toutes les autres mères; toi que ton fils a élevée si haut; toi qui as reçu de Dieu de si nobles destinées; toi dont le fruit est là, et dont la fleur ne perd point son éclat; toi qui es mère pour ce fils, et qui restes vierge pour toi!

« Heureuse celle qui sauve le genre humain destiné aux enfers, et qui lui ouvre la porte des cieux!

« Vierge illustre, qui étais née pour les joies célestes, toi qui es la protection de la terre, la gloire et l'honneur du monde, que sommes-nous, que fûmes-nous? Ève nous avait précipités dans l'abîme, et, du sein de notre misère, tu nous fais remonter vers le ciel.

« Toi qui es plus brillante que les pierres précieuses; toi qui éclipses la lumière du soleil; toi qui es élevée par delà les cieux et qui brilles au-dessus des astres; toi qui es plus blanche qu'une blanche toison, plus resplendissante que l'or, plus lumineuse qu'un rayon de l'astre du jour, plus douce que le miel; toi qui es plus éclatante que la pourpre, et qui, avec les parfums de ton âme, effaces l'odeur de tous les parfums;

« Vierge chérie, Vierge pleine de bonté, Vierge pieuse, Vierge sainte; toi par qui toutes les nations de la terre peuvent obtenir leur salut; toi qui fais la gloire de l'univers entier, des mers, des sables déserts et des vastes cieux;

« Si j'ose, quoique indigne, te murmurer ces hymnes, ah! deviens pour moi un espoir miséricordieux, ô puissante auxiliaresse du monde (1)! »

(1) *Venantii. . . . opera*, édition de Mayence, pag. 196. — *Livre de Marie*, 1^{er} vol., pag. 85, 86,

C'est à peu près dans les mêmes termes, c'est avec la même confiance, avec le même abandon, avec le même amour, que lui parle un autre poète, le pieux Alchwin, l'élève du vénérable Bède, le maître de Charlemagne.

Dans son éloquent traité contre Félix d'Urgel, l'humble et modeste diacre consacre quelques belles pages à la défense de la virginité de Marie, et à l'éloge de sa haute prérogative de mère de Dieu. Puis dans ses poèmes, qui sont nombreux, il invoque son nom à plusieurs reprises. Voici la traduction du quatre-vingt-dixième :

« Cette sainte demeure t'est consacrée, ô Vierge très-sainte, ô Vierge Marie, chaste mère de Dieu ! Tu as engendré au monde un perpétuel salut, voilà pourquoi le monde entier te loue partout : moi aussi, ton serviteur, je te loue dans mes vers. Tu es mon doux amour, tu es ma gloire ; tu es pour moi une grande espérance de salut. Prête secours à ton serviteur, ô très-illustre Vierge ! Ma voix te supplie avec des larmes, mon cœur est embrasé d'amour. Écoute également les supplications de tous mes frères, qui te crient : « O Vierge, tu es pleine de grâce ! que par toi la grâce du Christ nous conserve toujours ! »

« Qui que tu sois qui lis ces vers, n'oublie pas de dire : « Christ, protège ton poète ! »

« O Vierge, tu es la vie des cieux, la fleur des champs, le lis du monde, le jardin fermé, la souveraine de la vie, la source de salut. Écoute favorablement les vœux de tes serviteurs ; puis ensuite, et mon humble prière demande cela, transmets-les au Christ-Dieu (1). »

La reconnaissance, dont la voix est toujours si suave et si douce, la reconnaissance va avoir aussi son hymne à Marie.

(1) *Livre de Marie*, tom. 1^{er}, p. 111, 112.

Sur la fin du neuvième siècle, Paris a été sauvé de la fureur des Normands. Un religieux de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, le moine Abbon, dans un poème composé par lui sur ce siège mémorable, remercie en ces termes la divine protectrice de Lutèce :

« Notre ville est consacrée à la puissante Marie, et si nous jouissons encore de la vie, nous le devons à son secours. Rendons-lui donc, autant qu'il est en notre pouvoir, des actions de grâces ineffables; chantons en son honneur des hymnes de paix; que notre voix fasse partout retentir ses louanges, car elle en est bien digne.

« Salut, belle Marie, mère du Seigneur, reine des cieux. Tu es notre nourrice, aussi bien que la dominatrice du monde, toi qui as daigné arracher le peuple de Lutèce aux mains cruelles des Danois et à leurs épées menaçantes; et tu pouvais bien, en effet, sauver Lutèce, puisque tu as enfanté un Sauveur au monde en péril. Les chœurs célestes, les Vertus, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Trônes, ô mère toujours louable du Roi suprême, t'aiment, t'honorent, te louent, te vénèrent et t'adorent; heureuse mère qui as pu renfermer dans ton sein celui que ne peuvent contenir les cieux, la terre et le vaste Océan; toi qui as été choisie pour nous enfanter ton père!

« Lune brillante, tu as donné à la terre un soleil encore plus éclatant; et, en éclairant de la plénitude de tes rayons les contrées où tu faisais ton séjour, tu as préparé le salut de notre race qui périssait.

« A qui donc puis-je te comparer, ô Reine du ciel, plus sainte que tous les saints, plus heureuse mère que toutes les femmes? Veille toujours désormais sur un pays qui t'honore, fille du Tout-Puissant! Gloire, louange, hon-

neur et beauté rayonnante soient toujours à toi, ô mère de Dieu, bénie de tous en la jouissance de Jésus (1) ! »

Le onzième siècle a donné à cette bienheureuse Vierge un de ses poètes les plus pieux et les plus distingués, un de ceux dont les chants ont obtenu dans l'Église le plus de popularité : Hermannus Contractus, fils d'un comte de Wehringen, mort abbé de Reichenau, qui écrivit avec une douce et régulière mélodie des proses et des chants très-beaux, parmi lesquels se trouvent le *Salve, regina* et l'*Alma Redemptoris mater*. Nous avons parlé plus haut de ces hymnes pleines d'onction et de sentiment, et que caractérise un style éminemment simple, naturel et touchant.

Un contemporain d'Hermann, Hildebertus, d'abord élève du fameux Bérenger, ensuite archidiacre du Mans, puis évêque de la même ville, et enfin transféré sur le siège de Tours, a laissé, entre autres œuvres, des poésies qui, malgré la barbarie de son siècle, étincellent parfois des plus grandes beautés. Tous les écrits d'Hildebert témoignent de sa piété envers la mère de Dieu. Il a composé plusieurs sermons à sa louange. C'est à une pièce de vers sur la naissance du Christ qu'est emprunté l'hymne qui suit :

« O l'heureuse prérogative de la chaste mère de Dieu ! les cieux, par sa médiation, s'inclinent devant la terre. Voilà cette mère sainte dont le nom sur les lèvres est pour le cœur un rayon de miel, et pour l'oreille une douce mélodie ; voilà celle que le créateur du ciel a peinte en dedans et en dehors, et qu'il a douée des qualités angéliques ! Autant qu'il est permis de le croire, la Divinité

(1) Abbon, liv. I, pag. 117. — *Livre de Marie*, 1^{er} vol., pag. 123, 124.

tout entière s'est réfléchi en elle, et s'est mise à cette merveilleuse création; car elle a purifié son âme, embelli sa chair, afin qu'à l'intérieur l'esprit fût chaste, et qu'à l'extérieur la chair fût sans souillure. Une splendeur éclatante l'environne de toutes parts; en elle brille toute la beauté de l'ivoire. Sa grâce éclipse le miroir de la lumière angélique; toute la cour céleste porte là ses regards : les cithares des cieux célèbrent ses vertus, une musique céleste résonne pour elle. Voilà le vaste cellier où le miel de la Divinité, débordant de toutes parts, l'inonde de sa bien-faisante rosée.

« Étoile de la mer, blancheur de l'ivoire, miroir du paradis, source de pardon, porte de vie, ô Vierge, salut !

« Heureuse échelle des cieux, école de paix, encensoir doré, tige fleurie, parfum divin, ô Vierge, salut !

« En toi éclatent des titres si admirables, que ta gloire ne saurait monter plus haut. Toutes les vertus, tous les parfums t'embaument à l'envi. Tu es le rayon sans défaut, tu es la fleur sans épine, tu es le jour sans nuage, tu es la mère sans souillure. Mais à quoi servent mes paroles ? elles ne peuvent rien ajouter à ta louange. En vain luit un flambeau, il ne saurait accroître l'éclat du jour. »

Assurément voilà de la belle, de l'admirable poésie. Certes, dans ces âges qu'on est convenu d'appeler barbares, le clergé de premier et de second ordre paraît avoir cultivé, bien plus que de nos jours, la poésie, pour la faire servir à la gloire de Dieu et à la louange de Marie.

Fulbert, évêque de Chartres, celui qui disait de lui-même, avec une humilité qui n'est plus de notre temps : « Né pauvre et d'origine obscure, je ne dois mon élévation ni à la noblesse du sang, ni à l'éclat de l'or ; le

Christ m'a tiré de mon état d'abjection ; il m'a nourri et m'a élevé aux plus hautes dignités, bien que je n'eusse aucun droit à tant de faveurs de sa part. »

..... Non opibus neque sanguine fretus,
Conscendi cathedram, pauper de sorde levatus.

.....
Te de pauperibus natum suscepit alendum
Christus, et immeritum sic enutrivit et auxit ;
Nam puero faciles providit adesse magistros.

Saint Anselme, l'illustre archevêque de Cantorbéry ; Marbode, qui fut évêque de Rennes ; Guibert, abbé de Nogent-sous-Coucy, au diocèse de Laon ; saint Bernard de Clairvaux, Pierre le Vénérable, Innocent III, un des plus grands pontifes qui aient gouverné l'Église ; saint Bonaventure et bien d'autres ont, à la même époque, fait honneur à la Vierge de quelques productions de leur pieuse verve ; et l'on voit, de nos jours, des prêtres, qui pourtant sont placés à la tête de leurs frères, ne montrer pour la poésie que de superbes, disons mieux, que de pitoyables dédains.

Pour les confondre, plaçons ici deux ou trois belles pages de M. l'abbé Orsini racontant, avec son beau et admirable talent, quelque chose de ce que la poésie et la musique, sa sœur, ont fait à la gloire de Marie.

« La musique, qui s'était purifiée au souffle tendre et inspirateur de la sainte Vierge, commença de bonne heure à renaitre sous ses auspices. Dès le cinquième siècle, Sedulius, dont les vers passaient pour lui être particulièrement agréables, l'avait célébrée dans son *Carmen paschale*. Au douzième, un religieux de Saint-Victor avait composé pour elle les Litanies, qui s'harmonient si

bien avec les hautes voûtes des cathédrales, les sons majestueux de l'orgue, et les voiles blancs et les chapes de brocart d'or, et les roses que de jeunes enfants effeuillent. C'était, au moyen âge et dans les premiers siècles qui le suivirent, le chant des pèlerins qui se rendaient à quelque sanctuaire bâti sur la dune sablonneuse de l'Océan, ou incrusté dans le granit et le basalte des montagnes. Cette longue suite de noms divins et d'appellations gracieuses, entrecoupés de ces mots si simples et si touchants : *Priez pour nous !* étaient jetés au vent, qui emportait ce son suave et confus au fond des vallées invisibles ou à la surface des flots. On eût pensé que les anges de Dieu, qui baignaient l'ombre de Marie vivante lorsqu'ils passaient à côté d'elle, comme dit poétiquement l'Espagnol Zorilla, semaient ses louanges dans les chants de l'air.

« Les Noël, ces chants si joyeux qui sont pleins du souvenir de la Vierge de Bethléem, les Noël, chantés de nuit, aux flambeaux, à travers la campagne blanchie de neige, ou auprès des crèches antiques parées de verdure et de fleurs d'hiver, étaient alors le chant favori de toutes les provinces de France. Les hymnes de nos églises ont imprimé à la musique un caractère noble et sévère qui remplit l'âme, la déborde, et la plonge dans l'infini. Les Noël, plus simples dans leurs effets, lui ont donné une teinte tout arcadienne. C'est un chant d'oiseau qui s'élève gaiement vers Dieu pour célébrer un mystère de joie ; c'est un parfum des forêts qui embaume l'autel de la jeune mère du Sauveur. La poésie riante et champêtre qui se marie à ces airs charmants respire l'ombre des bois, la senteur de l'épine blanche, le parfum de la ruche et le bêlement des agneaux. C'est le chant du peuple, le chant des bergers, le chant de la nature même.

« A l'époque de la renaissance, on continuait avec beaucoup de pompe et d'éclat les concours de poésie fondés en l'honneur de la sainte Vierge, pendant les temps chevaleresques, à Rouen, à Dieppe et à Caen, sous le nom de *puy* ou *palinods*. L'assemblée se tenait dans une église de Marie, et le mieux faisant recevait du prince du puy une palme d'or. Ce fut le germe de l'Académie française. Un peu plus tard, celle des Jeux Floraux, qui décernait un lis d'argent à la meilleure pièce de vers sur la Vierge, s'établit à Toulouse, où elle existe encore.

« Au cinquième siècle, on disait de Marie qu'elle était *bonorum poetarum magistram* ; au quinzième, elle était encore la reine de tous les poètes du monde chrétien. Les Bretons, qui avaient substitué la ballade dialoguée au chant terrible et mystérieux des druides, y faisaient entrer presque toujours une invocation à Marie. Les cantadours de la Guienne, les trouvères de la Provence, ne passaient jamais devant ses sanctuaires sans aller y chanter, en s'accompagnant de la vielle ou de la mandore, quelque beau cantique fait pour elle ; et ils soutenaient, ces pauvres enfants de l'harmonie errante, que la madone payait quelquefois leurs chants naïfs d'un sourire ou d'une gracieuse inclination de tête, qui les rendait plus heureux (les artistes sont ainsi faits) que les coupes d'or qu'ils recevaient en présent des princes dont ils avaient célébré les victoires. Les descendants des bardes d'Angleterre, qui chantaient, comme l'oiseau du ciel, tantôt à l'ombre du cloître, tantôt à l'ombre des buissons, en s'accompagnant de la harpe saxonne, n'avaient pas de chant plus doux, ni plus demandé, que les ballades où l'on racontait quelque miracle de la sainte

Vierge. Le chant italien, si justement vanté, commença par le *madriale*, l'hymne à Marie, que le gondolier de Venise chantait dans ses lagunes, le contadino napolitain à l'ombre de sa vigne, et le pêcheur de la Sicile dans sa barque poussée par la brise. La poésie espagnole avait signalé dès le moyen âge son réveil par des chants consacrés à Marie. Au treizième siècle, Gonzalo de Berceo, le premier poète espagnol connu, s'intitulait le *poète de la sainte Vierge*, et Luis de Léon créait, un peu plus tard, pour la célébrer dignement, la poésie lyrique en Espagne. En Allemagne, de bonne heure aussi les poètes tudesques avaient assoupli leur rude idiome pour la Vierge, qu'ils célébrèrent, jusqu'au seizième siècle, avec une foi admirable et une naïveté délicieuse. « Il faut bien que tu nous « exauces, » chantait le poète le plus populaire de la Germanie, Walter de Wolgelwicde : « nous avons tant de « plaisir à t'honorer ! » Conrad de Wurtzbourg n'était ni moins dévot ni moins tendre à Marie. Dans les royaumes du Nord, les cantiques de la Vierge avaient fait oublier les chants belliqueux et farouches des scaldes, dont il n'est resté que l'hymne funèbre de Regnier Lodbrog, ce sauvage roi de la mer, qui écrivait, sur les noires murailles du donjon où son ennemi l'avait enfermé avec des serpents, les exploits sanguinaires qu'il avait commis sur les sombres côtes de la Baltique et la houleuse mer d'Allemagne, dont il avait souvent rendu les flots rouges comme la blessure récente d'un guerrier. Dans la Lithuanie, qui venait à peine d'embrasser le christianisme, l'hymne à Marie remplaçait les cantiques de Milda, la déesse de la beauté, du printemps et des roses ; et les bartinikas, ces ménestrels ambulants de la Russie blanche, qu'on regardait comme inspirés, et qui présidaient aux chœurs de

musique de la fête des moissons et de la fête plus riante encore des fleurs, abandonnèrent, au quinzième siècle, le dieu Sotwaros, leur Apollon oriental, pour demander l'inspiration poétique à Marie, qu'on avait proclamée grande-duchesse des Lithuaniens (1). » Dès le dixième siècle, ajoute dans une note le même auteur, nous voyons saint Adalbert, évêque de Guezne, composer des chants sacrés pour les troupes polonaises qui combattaient les Poméraniens et les Prussiens païens. Un hymne de saint Adalbert, *Boga-Rodziça* (mère de Dieu), a été, pendant longtemps, le chant de combat des Polonais (2).

Mais revenons à nos citations poétiques.

Malgré tout le désir que nous aurions de donner des fragments considérables de tous les poètes religieux que nous avons nommés avant le passage qu'on vient de lire, nous nous refuserons cette douce satisfaction.

Nous remarquerons seulement que les prières poétiques adressées à la Vierge par saint Anselme, par Marbode, par Guibert de Nogent, rappellent tous les sentiments d'humilité et de repentir des psaumes pénitentiels ; c'est le même langage, c'est la même confiance. Leur longueur seule nous empêche de les reproduire ici.

Mais nous donnerons à nos lecteurs la traduction d'une des deux proses que composa, en l'honneur et à la louange de Marie, le prêtre vénérable qui fut à l'ordre de Cluny ce que fut saint Bernard à l'ordre de Cîteaux.

« Cieux, applaudissez ! terre, réjouis-toi ! Que toutes choses paient leur tribut d'éloges. L'homme revient à son origine antique, et cela par une Vierge. Une Vierge a en-

(1) Orsini, *la Vierge*, 2^e vol., p. 238, etc. ; édit. illustrée.

(2) *Ibid.*, notes, pag. 459.

fanté le Dieu qui met fin à l'antique disgrâce ; l'antique discorde est finie ; la paix et la gloire lui succèdent. Le criminel se relève de la fange, alors que Dieu est gisant sur le foin. Une pauvre étable cache la céleste nourriture des anges. La Vierge nourrit le Créateur et le Rédempteur qui est né en elle. La divine sagesse est cachée sous les voiles de l'enfance.

« Chantons donc avec une douce harmonie, disons avec une voix pieuse et tendre : « Salut, Vierge bénie, qui
« avez chassé loin de nous la malédiction. Salut, mère du
« Très-Haut, épouse de l'Agneau plein de douceur. Vous
« avez triomphé du serpent, vous avez brisé sa tête, lorsqu'est mort le Dieu né de vous. Vous êtes l'impératrice
« des cieux, vous êtes la réparatrice de la terre. C'est à
« vous que les hommes adressent leurs vœux ; c'est vous
« que redoutent les démons. Vous êtes la fenêtre, la porte,
« la toison, la cour, la maison, le temple, la terre, le lis de
« la virginité et la rose du martyre. Vous êtes le jardin
« fermé, la fontaine des jardins, qui lavez les souillures
« des pécheurs, qui purifiez les impurs, qui vivifiez les
« morts. »

« Souveraine des anges, vous qui, après Dieu, faites l'espoir des siècles ; couche sublime du Roi des rois, trône de la Divinité, étoile brillante de l'orient, qui mettez en fuite les ombres de l'occident ; aurore qui précédez le soleil, jour qui ne connaissez pas de nuit, mère digne de toute confiance, réconciliez les enfants avec le Père ; suppliez Dieu, votre fils, d'effacer nos péchés, et, après nous avoir accordé le pardon, de nous donner sa grâce et sa gloire (1). »

(1) *Livre de Marie*, 1^{er} vol., p. 209, 210.

Nous donnons dans l'idiome dans lequel il les composa deux ou trois strophes d'une des proses du pape Innocent III en l'honneur de la sainte Vierge :

Ave, mundi spes Maria ;
Ave, mitis ; ave, pia ;
Ave, charitate plena.

Virgo dulcis et serena,
Sancta parens Jesu Christi,
Electa sola fuisti
Esse mater sine viro,
Et lactare modo miro.

Angolorum imperatrix,
Peccatorum consolatrix,
Consolare me lugentem,
In peccatis jam fetentem.

Precor te, Regina cœli,
Me habeto excusatum
Apud Christum tuum natum.

Cette poésie n'a-t-elle pas une grande ressemblance avec celle du *Stabat*, œuvre de la même époque, œuvre, selon les uns, de saint Bernard, selon d'autres, d'Innocent III, et, selon plusieurs, de Jacopone, poète ascétique de l'Italie, né à Todi, au treizième siècle ?

Jacopone s'était placé au premier rang des avocats de Rome, lorsqu'il perdit, et de la manière la plus funeste, une aimable et vertueuse compagne.

Après avoir promené partout sa douleur, Jacopone entra dans l'ordre des frères mineurs de Saint-François, refusa le sacerdoce par humilité, et ne voulut jamais être que frère lai. Aux intervalles de ses services, il composait, soit en latin, soit en italien, des hymnes pleines de verve

et de piété, de sentiment et d'imagination. Ce fut, dit-on, en entonnant un de ces chants d'amour, qu'il expira le jour même de Noël, 25 décembre 1306. Ses *Cantiques* renferment plusieurs odes à Marie. Outre le *Stabat Mater dolorosa*, dont nous avons parlé ailleurs, Jacopone a composé sur la même mesure une autre hymne à la Vierge pour le temps de Noël, et qui commence par cette strophe :

Stabat mater speciosa,
Juxta stramen gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

On la trouve tout entière dans le *Livre de Marie*.

Nous avons inséré dans notre précédent chapitre quelques fragments du psautier en l'honneur de la Vierge, généralement attribué à saint Bonaventure, qui s'est fait poète, a dit M. de Montalembert, pour louer plus dignement la sainte mère de Dieu.

Saint Bonaventure, en effet, outre les hymnes insérées dans son psautier, écrivit en rimes latines, selon le goût du temps, les louanges de Marie.

Le grand Corneille, le père de notre tragédie, les mit en vers français. Sans doute cette entreprise n'a pas doté notre langue ni notre religion d'une œuvre digne de l'illustre auteur de *Polyeucte*; mais elle nous donne au moins le droit de compter le premier et le plus sublime de nos tragiques parmi les poètes de Marie. Après s'être épuisé en efforts infructueux pour traduire l'*Imitation*, Corneille voulut aussi mettre son talent poétique à la disposition de la bonne mère du Christ; et c'est ce qu'il fit par le pieux travail dont nous parlons.

Nous venons de nommer l'*Imitation*, et ce livre nous rappelle le chancelier Gerson, auquel plusieurs l'attri-

buent. Or, ce savant et religieux auteur, proclamé à juste titre la plus grande lumière de la France et de l'Église aux quatorzième et quinzième siècles, a fait, entre autres œuvres, un poème intitulé *Josephina*, dont le sujet est la fuite en Égypte. On comprend aisément, sans qu'il soit besoin de le dire, que, avec un pareil thème, le doux nom de Marie, la louange de Marie, reviennent souvent sous sa plume. Nous n'en extrairons rien ici.

Mais il n'en sera pas de même du bienheureux Louis de Blois, abbé de Liesse, en Hainaut. Ce pieux bénédictin, qui refusa plusieurs fois l'archevêché de Cambrai, a laissé un grand nombre d'hymnes à la mère de Dieu. Nous n'en donnerons ici qu'une seule; la voici :

Salut, Vierge gracieuse,
Vierge plus brillante que le soleil;
Mère glorieuse de Dieu,
Plus douce que le rayon de miel.

Tu es cette perle de beauté
Que rien n'égalerait jamais;
Tu es plus empourprée que la rose,
Plus blanche que le lis.

Tu es la douce lumière des cœurs pieux,
La douce lumière de l'Église,
Le vaste port des affligés,
La Reine de clémence.

Efface les souillures des péchés,
Mère de miséricorde;
Adoucis les chagrins des esprits malades,
Aurore de joie.

Viens, viens, hâte-toi d'accourir ;

Pénètre les cœurs désolés ;
Donne-leur un baume suave.

Que tes saintes mamelles toujours
Guérissent nos blessures,
O éclatant rayon des cieux !

Maintenant c'est Érasme, Érasme, le plus bel esprit et le plus savant homme de son siècle ; Érasme, qui tira l'Allemagne de la barbarie ; Érasme, génie universel, auquel le nord de l'Europe dut la renaissance des lettres ; c'est Érasme qui va, dans une espèce d'hymne ou prière intitulée *Pæan*, et adressée à la Vierge, nous donner une preuve de son ardente et sincère dévotion à Marie. Écoutons ses accents aussi humbles que poétiques :

« Noble gloire du ciel, puissante protectrice de la terre, Vierge-mère, ô Marie, voilà que mon âme s'efforce de vous offrir cette faible louange.

« Vous voyez à vos pieds, bien au-dessous de vous, les élus du ciel ; nous, du fond de notre vallée, nous crions vers vous. Vous êtes cette souveraine toute-puissante qui, seule parmi les humains, avez mérité le nom fortuné de mère de Dieu ; vous êtes cette auguste reine du ciel et de la terre, que le Fils de l'Éternel a rendue participante de l'empire qui lui a été donné par le Père ; cette reine dont l'enfer même redoute la sainteté ; cette reine à qui le monde élève des autels, adresse des vœux, et devant laquelle les majestés d'ici-bas inclinent un front respectueux. La candeur des vierges, la couronne des martyrs, l'autorité des prophètes, la dignité des apôtres, la félicité des anges, la grandeur des citoyens du ciel, tout cela se courbe respectueusement devant celle que Dieu lui-même a investie d'un tel honneur.

« Comment donc moi, faible vermisseau, osé-je élever les yeux vers vous, qui êtes placée si fort au-dessus des grands de la cour céleste ? Ce qui me donne cette hardiesse, ô Marie, ce n'est point l'arrogance, mais c'est l'impérieux besoin de ma condition malheureuse ; c'est mon affreuse pauvreté qui me fait dépasser les bornes de la retenue ; c'est votre douceur qui m'inspire du courage ; c'est votre insigne bonté qui me remplit de confiance. Si vous n'étiez qu'admirable, ô Vierge, mère de Dieu, et si vous n'étiez encore exorable, notre faiblesse n'oserait crier vers vous : mais autant notre bassesse est effrayée par votre majesté, autant elle est ranimée par votre clémence, autant l'éclat de vos vertus éblouit nos yeux, autant l'ombre de votre miséricorde les repose et les charme. Vous avez enfanté Dieu, et le ciel est dans l'admiration ; mais vous l'avez enfanté pour nous, et les hommes respirent. Vous avez enfanté Dieu, et la nature en est dans la surprise ; mais vous ne l'avez point enfanté qui tonne, qui lance la foudre ; vous l'avez enfanté qui vagit.

« Salut, noble fille des rois, gloire des pontifes, triomphe des saints, terreur des enfers, espérance et consolation des chrétiens. Vous êtes plus éclatante que l'aurore, vous êtes plus douce que la lune argentée, plus pure que le lis frais éclos, plus blanche que la neige encore intacte, plus gracieuse que la rose printanière, plus précieuse que les rubis, plus douce que le miel, plus suave que la vie, plus élevée que les cieux, plus chaste que les anges. Salut, noble sanctuaire du Dieu éternel, trône sublime de la Divinité.

« De toutes parts la foule des malheureux élève ses cris vers vous ; c'est l'appui seul de Marie que réclament tous

les âges, tous les rangs et toutes les conditions. C'est Marie que les jeunes enfants et les jeunes filles, c'est Marie que les vieillards, que les grands et les petits implorent d'une voix unanime. Lorsque mugissent les vents, lorsque les mâts et les voiles se brisent, lorsque les flots ont rompu le gouvernail, lorsque les vagues menaçantes battent le navire, lorsque tout présente l'image d'une mort affreuse, vers qui le nautonier tremblant élève-t-il sa main, si ce n'est vers Marie ? Ceux qu'opprime un mal irremédiable, ceux que retiennent de rudes entraves, les faibles femmes qui gémissent dans les longues douleurs de l'enfantement, tous ceux enfin qui souffrent, c'est Marie qu'ils appellent. Soit que la foudre épouvante un monde criminel, soit que des secousses souterraines l'ébranlent tout à coup, soit qu'une ruine horrible, qu'un incendie affreux vienne à éclater ; quelque fléau qui menace les humains, quelque appréhension qui les trouble, c'est de vous, de vous, Marie, qu'ils attendent un secours efficace dans leurs infortunes. C'est à vous que le marchand inquiet confie ses intérêts ; à vous que celui qui se hasarde sur les flots recommande sa vie ; à vous encore que le pauvre laboureur recommande l'espoir de l'année. C'est à vous que le soldat, qui se jette dans les hasards des batailles, se hâte d'adresser ses vœux ; c'est vous que le coupable, harcelé de remords, réclame pour son avocate. C'est vous que les orphelins nomment leur mère ; les pupilles, leur tutrice ; les criminels, leur patronne ; les captifs, leur libératrice ; les voyageurs égarés, leur guide salutaire ; les affligés, leur consolatrice. Les malades vous regardent comme leur guérison ; les naufragés, comme leur port ; les hommes privés d'appui, comme leur défense assurée ; les cœurs brisés, comme leur

auxiliatrice ; les opprimés , comme leur protectrice ; les âmes désespérées , comme leur espérance bienheureuse.

« O Vierge, quelqu'un jamais vous supplia-t-il en vain ? quelqu'un jamais s'éloigna-t-il de vos autels sans avoir été écouté ? Loin de repousser durement ceux qui vont se jeter à vos genoux, vous calmez leur frayeur, vous leur tendez la main, en sorte qu'il n'est pas d'homme qui n'ait ressenti de quelque façon les effets de votre miséricorde. Combien de malheureux n'avez-vous point arrachés à des périls imminents ? combien n'en avez-vous pas consolé d'autres qui avaient perdu toute espérance ? combien n'en avez-vous pas ramené de l'abîme des vices à une vie meilleure ? Voilà pourquoi la piété reconnaissante des chrétiens vous a élevé çà et là des autels ; voilà pourquoi, dans des cités, dans des bourgs innombrables, l'encens fume en votre honneur. »

Avouons que jusqu'à présent nous n'avons pas eu un fragment plus beau que celui-ci.

On trouve dans les poésies latines de Pierre Crinito, célèbre littérateur italien du quinzième siècle, une invocation à Marie qui, pour être moins longue que celle que l'on vient de lire, n'en est pas moins, selon nous, éminemment poétique.

« O Vierge, qui jouis de la céleste gloire, et qui régis à ton gré tous les astres, descends des cieux, et montre-toi sans nuage.

« Viens, écoute ma prière, entends les hymnes du poëte ; accueille l'encens qu'il fait monter vers toi en te présentant ses vœux.

« Admise dans l'éternel séjour, sainte mère de Dieu, tu brilles d'un éclat divin, et, fortunée, tu mènes les

chœurs des vierges , pendant que le ciel applaudit à ta gloire. »

Nous allons retrouver cette dernière et belle image dans le fragment suivant de Jérôme Vida. Vida, aussi grand poète que pontife zélé et pieux, a consacré en grande partie, à la religion dont il était le ministre, son remarquable talent pour la poésie latine. Outre sa *Christiade*, épopée en six chants, il a laissé de nombreux vers, des poèmes et des hymnes, parmi lesquelles on distingue surtout celle qui s'adresse à Marie, et dont parle en ces termes M. l'abbé Souquet de Latour, traducteur de la *Christiade* :

« De toutes les hymnes de Vida, l'hymne à la sainte Vierge est, sans contredit, la plus soignée. C'est une suite de tableaux qui représentent tous les traits de sa vie. La naissance de Jésus-Christ, l'envie que Vida porte et témoigne aux bergers adoreurs de l'enfant-Dieu, l'apostrophe du poète au bourreau des enfants de Bethléem, le voyage en Égypte, la douleur de la divine mère à la vue de la passion de son fils, son assomption, les hommages que lui rendent le ciel et la terre, et la prière du poète, éperdu des dangers auxquels l'ennemi de la croix expose l'Europe chrétienne, tous ces morceaux sont écrits avec un vrai talent, et l'onction et la poésie en font peut-être la plus belle composition de Vida. La Vierge qu'il chantait a donc bien inspiré son poète.

« Salut, lui dit-il, salut, mère sainte. Salut, Vierge pure, fille des rois, noble rejeton de l'antique race de Juda, toi dans le sein de qui le Père tout-puissant est venu habiter avec la plénitude de sa divinité, que la grâce a placée au-dessus de toutes les femmes. Le jour où tu reçus la vie fut celui aussi où brilla l'espérance de notre

salut. Tu réparas la chute de la femme et la honte qui pesait sur ton sexe, que tu élèves jusqu'aux cieux. L'antique mère des hommes, la première des mères, déposa dans la race humaine les premiers germes de la triste mort; toi, Vierge, tu as, la première, après un long temps, enfanté dans ton heureux sein le salut des infortunés mortels. Ève légua des pleurs au monde naufragé, tu lui as légué des joies; Ève mérita des châtiments à l'homme, tu lui as mérité des récompenses. Par toi s'est ouverte aux bons la porte du ciel, qui avait été fermée par Ève lorsqu'elle se laissa prendre aux ruses trompeuses de l'astucieux serpent. D'un pied victorieux tu écrases le monstre qui se défend en vain, qui dresse en vain sa tête sifflante.

« Grâce à un tel triomphe, tu te vois proménée, en reine, dans les sublimes régions du ciel, et les habitants des palais divins te suivent en foule; des chœurs nombreux se pressent autour de toi, et célèbrent la libératrice du monde. Les citoyens des cieux se lèvent à ton aspect; les royaumes étoilés sont soumis à ta puissance; et toute créature, placée bien au-dessous de toi, s'empresse d'exécuter tes ordres.

« Nous aussi, autant que nous le pouvons, nous te rendons des honneurs divins; pour toi s'élèvent mille autels; pour toi fume l'encens dans mille temples fameux; nous t'apportons, en offrandes pieuses, les parfums les plus suaves. A tes pieds se prosternent les mères, qui enrichissent tes sanctuaires de voiles tissés de leurs mains, déposent sur ton autel les prémices des fleurs et l'ombrage de rameaux verdoyants. Dès qu'elle peut balbutier, c'est toi que l'enfance apprend à invoquer; c'est ton nom qui se trouve sur ses tendres lèvres. Tout âge,

toute demeure célèbre tes louanges ; toute cité , du haut des tours sacrées , te salue quand vient le jour , te salue quand il disparaît . Pour toi résonne dans les temples dorés plus d'un orgue harmonieux ; tu ne dédaignes donc , ô Vierge , ni les louanges ni les chants que t'adressent les mortels , toi cependant qui n'as de nous aucun besoin . Tu écoutes les vœux et les prières des humains ; et en quelque lieu que l'on t'invoque , tu viens , miséricordieuse , adoucir nos douleurs . Tu éloignes de nous et la guerre et les tristes maladies , et la peste et la famine , et les menaces du ciel ; tu nous donnes , secourable , d'échapper à mille morts , à mille désastres , à mille calamités ; et , de même que les nautoniers , battus de la tempête au sein des vastes mers , doivent leur salut à une étoile qui brille enfin dans les hauteurs des cieux , de même , quels que soient les malheurs qui nous assiègent , ta lumière nous guide , et nous donne la sécurité au milieu des périls .

« Maintenant donc , ô étoile de notre mer , jette sur nous un regard propice , arrache-nous aux flots courroucés de la mer , qui vont nous engloutir . Maintenant ramène le jour , et fais briller l'éclat de ta lumière ; lève-toi sur le monde , et , par tes rayons , dissipe les sombres nuages . Ah ! nous t'en prions , s'il fut en cette terre quelque chose de doux , quelque chose d'aimable pour toi , ne nous abandonne point ici-bas , dénués d'assistance . Nous t'en conjurons par toi-même , par ton cher et bien-aimé fils , par ce sein où s'attacha , où vagit l'enfant divin , et d'où , jetant ses tendres bras autour de ton cou maternel , il resta bien des fois suspendu , aimable et gracieux fardeau ; par ces mamelles qu'il suçait de ses lèvres délicates , par ces doux et enfantins sourires , par

ces caressants baisers, par ces jeux simples et innocents, par tout ce qu'il y eut en lui d'agréable pour toi, par tout ce qui fut un allègement à tes sollicitudes poignantes. Daigne, ô mère, embrassant et suppliant ce divin fils auprès du trône de l'Éternel, nous le rendre propice ; et, si nos crimes l'irritent contre la terre, efforce-toi de l'apaiser, afin qu'il fléchisse en notre faveur le juste courroux du Père ! »

Comme il est bien facile d'en faire la remarque, les deux invocations d'Érasme et de l'évêque d'Albe se ressemblent en plus d'un point. Et quels beaux sentiments elles renferment l'une et l'autre ! quelle piété dans les pensées ! quel charme dans la diction !

Dans ses poésies latines, Abel de Sainte-Marthe a aussi chanté Marie avec âme et talent.

« O Vierge, s'écrie-t-il, la plus illustre des vierges, toi qui fus annoncée par les prophètes à la bouche d'or, et chantée sur la lyre brillante du saint roi !

« O femme, qui, bien que vêtue de notre corps mortel, n'es point entachée cependant des honteuses souillures du siècle !

« O héroïne, la gloire des cieux, toi qui es plus puissante et plus auguste que les têtes couronnées du sacré diadème !

« Épouse du grand roi, dont le visage se colore de la fraîcheur des roses et brille d'une rayonnante lumière !

« Auguste souveraine des cieux, qui te revêts de l'éclat du soleil, qui vois la lune sous tes pieds, et qui marches sur les astres radieux !

« Illustre champ de lis, rose mystique du jardin, toi qui embaumes les airs de l'odeur la plus suave !

« Porte du ciel toujours ouverte, étoile brillante qui

luis toujours, voie lactée qui, par un doux sentier, nous mènes au paradis !

« Toi qui t'assieds sur un trône d'astres, présente mes prières à Dieu, afin que, par sa miséricorde, il me couvre de son ombre, moi infortuné ! »

Le jésuite Frizon (Léonard), dont les poésies latines présentent de la facilité, de l'élégance et de la fécondité dans l'invention, avec beaucoup de clarté dans l'expression, a souvent pris l'auguste et sainte mère de Dieu pour sujet de ses chants sacrés. Il a tout un livre d'hymnes à la louange de cette Vierge trois fois sainte, plus blanche que la neige, plus pure que les astres.

Il lui dit, dans un poème intitulé *Parthenicon* :

« Qui donc ne voudrait se voir uni à toi par un éternel amour ? O mère, Dieu ne fit rien d'aussi bon, d'aussi beau, d'aussi merveilleux que toi ; Dieu, cet auteur des choses, qui voulut naître dans ton sein. Créés par ce Verbe, réparés en toi par ce même Verbe, les siècles te doivent, ô bienheureuse, et leur salut et la bienveillance d'un Dieu.

« Miroir de justice, image vivante de la vertu, la sagesse te façonna pour elle, et en toi se prépare une éternelle demeure, un trône immobile.

« C'est de toi, comme d'une source intarissable, que découlent nos joies. Tu es le vase précieux, le vase rempli de célestes parfums, et que Dieu marque lui-même d'un noble sceau. Tu respires l'odeur embaumée d'une sainte piété.

« Rose mystique, tu brilles de l'éclat suave des fleurs empourprées ; une tendre pudeur colore tes joues d'une rougeur aimable ; un divin parfum attire après toi tes chastes amants.

« Tour de David , couronnée de remparts , toute pleine d'armes, et offrant un asile assuré ; tour du Liban, revêtue de murailles où resplendit l'ivoire, tu réunis la force et la beauté ; et ta cime hardie s'élève au-dessus des nuages.

« Tu es éblouissante d'or, enrichie de pierres précieuses.

« Arche dépositaire de la nouvelle alliance, auguste sanctuaire de la Divinité, porte incessamment ouverte, et qui invites à entrer dans la céleste patrie, dans les champs fortunés ;

« Astré du matin, que l'étoile du soir ne viendra jamais remplacer, douce médecine des malades, refuge des coupables ;

« Tu peux nous consoler dans nos infortunes ; tu peux soulager les âmes fidèles qui servent le Christ ; tu règnes sur ces intelligences que ne captive point un corps pesant, sur ces hommes qui, du sein de la terre, se sont envolés par delà les astres ; tu règnes sur les pères des premiers temps, sur les prophètes animés du souffle de Dieu, sur les hérauts, sur les témoins sacrés de la loi sainte, sur les nombreux confesseurs du Christ, sur les chœurs des vierges, sur tous les habitants des cieux, et ton pouvoir embrasse l'univers.

« O sainte mère, ô notre protectrice, que tes prières fléchissent pour nous ton fils, pareil à l'agneau, pareil au lion, et fassent qu'il prête une oreille indulgente à nos vœux suppliants ! »

Un autre membre de la même société, Casimir Sarbiewski, qui avait lu, dit-on, Virgile jusqu'à soixante fois, et qu'on pourrait, à juste titre, appeler l'Horace ou plutôt le Pindare de la Pologne ; Sarbiewski, dont les

poésies latines consistent principalement en des odes pleines de force, de majesté et souvent de grâce ; Sarmiewski a compris, lui aussi, tout ce qu'il y a d'éléments poétiques dans le Cantique des cantiques. A l'imitation de cette pieuse pastorale, le jésuite polonais a fait un poème votif où se trouve un dialogue étincelant de beautés, et qui prouverait, à lui seul, tout le parti que la poésie peut tirer des livres saints.

Omettant ce que la Vierge dit à son divin fils, ne rapportons ici que les paroles de l'Enfant-Dieu à son auguste mère.

Voici le langage que le poète lui met à la bouche :

« Vierge plus belle que le feu étincelant des astres, plus brillante que l'or, plus transparente que le verre, plus agréable que la pourpre, plus blanche que la rose,

« Tes yeux brillent comme les eaux de la double source qui, après s'être jouée dans les champs d'Esebon, s'étonne de se voir enfermée dans un bassin et de jouir d'une tranquille oisiveté.

« Des cheveux simples et naturels embellissent ton cou. Ils ont l'éclat de la pourpre trempée dans les fontaines de Lydie, ou celui de la toison des chèvres qui descendent du sommet des montagnes de Galaad.

« Tes paroles, ô Vierge, coulent doucement de tes lèvres. On dirait le miel tombant des ruches de l'Hybla, ou le voile virginal des jeunes épouses, dégagé de ses rubans et flottant sur leurs épaules.

« En contemplant tes joues, ô Vierge, on voit les pommes vermeilles des arbres de Carthage : tes autres beautés sont cachées au fond de ton cœur.

« Celui qui ne t'aime pas est plus barbare que les bêtes sauvages, plus féroce que les léopards, plus cruel que les

tigres, plus emporté que les ours, plus colère que les serpents. »

Nous nous reprocherions de ne pas ajouter à cette citation poétique l'ode à la Rose, la xviii^e du livre IV. Quoi de plus délicat, quoi de plus embaumé que cette composition ?

« Toi qui nous retraces l'éclat des astres, que tardes-tu à paraître, aimable fleur ? Élève enfin ton gracieux calice, ô brillante fille du tiède zéphyr !

« Les pluies glacées ne désolent plus la nature ; Borée a regagné les climats du Nord ; un air plus tempéré et plus doux ranime nos champs.

« Lève-toi ; ne demande point quelle chevelure tu dois orner. Un front profane est indigne de toi, ô délicate image de la pudeur !

« Ne va pas orner une tête mondaine ; les autels te réclament : c'est la belle et flottante chevelure de la Vierge céleste que tu dois embellir. »

De telles compositions pourraient certainement soutenir le parallèle avec celles d'Horace, ou plutôt avec les plus élégantes productions de Properce et de Tibulle. Nous n'entendons parler ici, on le comprend sans doute, que de la poésie des pensées et du style ; car, autant le ciel est au-dessus de la terre, autant les œuvres chrétiennes sont, par le fond et par le but, au-dessus de celles qu'inspira le culte profane des sens.

Déjà des noms illustres, non-seulement par le génie, mais encore par l'éclat du rang, sont venus se placer dans cette liste des poètes, sur la harpe desquels a mélodieusement retenti le nom de Marie.

En voici encore deux qui ne laissent rien à désirer à

ceux qui croient que la naissance, la fortune, les dignités ajoutent quelque valeur aux œuvres de l'esprit.

Maffeo Barberini, qui devint cardinal, puis pape sous le nom d'Urbain VIII, a laissé, dans le recueil de ses nombreuses poésies tant latines qu'italiennes, plusieurs pièces en l'honneur de la mère de Dieu.

Nous ne lui demanderons que quelques passages seulement d'un hymne composé à la manière de Piudare, c'est-à-dire en strophe, antistrophe et épode.

Rien de plus poétique que cette ode, où l'illustre auteur passe rapidement en revue toute la vie de la Vierge, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Assomption. On dirait le début d'une magnifique épopée.

« Loin de moi la fabuleuse lyre d'Amphion et d'Orphée ! ma main veut aujourd'hui, noble fils de Jessé, chanter sur ta lyre un hymne agréable au ciel. Mais qui pourra délier ma langue et me donner des accents dignes de lui ? Autrefois, un feu visible purifia les lèvres d'Isaïe ; à présent que j'invoque ton nom, reine du séjour empyrée, je te conjure d'enlever de mon cœur toute affection terrestre, de lui obtenir l'invisible ardeur du divin Esprit, pour qu'elle me remplisse de sublimes pensées, qu'elle ouvre mes lèvres, qu'elle les purifie, qu'elle les rende habiles à publier partout la grandeur de ta gloire. »

Le poète raconte ensuite le message de Gabriel dans la cité de Nazareth ; la conception merveilleuse et la naissance de ce Verbe par qui brillent les étoiles, par qui se meut le ciel ; la joie de Marie quand elle voit les mages de l'Orient, et quand le juste Siméon bénit l'enfant divin qu'elle portait dans ses bras. Il dit en quelques strophes

le voyage en Égypte, les opprobres de la passion, le supplice du Calvaire, la victoire que Jésus remporta sur la mort, sa sortie du tombeau, le bonheur de Marie en ce jour ineffable, et ses ardents soupirs quand son fils est remonté vers son céleste empire. Ici le poète s'écrie, plein d'un saint enthousiasme :

« Essuie tes pleurs, ô Vierge ! la divine bonté t'appelle à jouir enfin de la douce présence de ton Jésus. Et voilà qu'un essaim d'anges bienheureux s'élève au ciel en un vol rapide, au ciel, où les chœurs des séraphins applaudissent à ce triomphe. Là, marchant sur les étoiles, de jeunes vierges accourent au devant de toi. Là aussi le Fils t'apporte une pompe d'immortels honneurs, et le Père souverain te revêt de splendeur sur un trône royal. Là, faisant entendre une suave harmonie, et élevant leurs voix sublimes, les escadrons célestes célèbrent à l'envi tes vertus et tes louanges, pendant que tu goûtes la suprême félicité.

« Salut, porte d'ivoire du ciel radieux ; salut, messagère de la paix, véritable flambeau inextinguible du divin amour, escorte fidèle des voyageurs, saint asile de bonté, port ami et fidèle dans les tempêtes, douce consolation dans les misères de la vie, lumière dans les ténèbres, guide et appui des âmes saintes, céleste impératrice, bonheur des âmes qui te sont dévouées, mère de Dieu, qui, par ta souveraine puissance, guéris toute maladie. Le Seigneur voulut se faire victime et prêtre pour arracher le genre humain d'un sort affreux ; tu devins son temple, la croix fut son autel.

« A côté des hymnes angéliques, il n'est rien, je le sais, il n'est rien le faible son de ma lyre, pour célébrer ta louange : mon amour toutefois excusera ma hardiesse,

Que ta gloire immortelle descende des cieux , environnée d'éclat comme elle l'est dans le chœur suprême ; qu'elle déploie son vol immense et rapide, et que, sur des ailes d'or, portant les paroles de cet hymne , elle fasse le tour du globe terrestre, comme le fait le soleil. »

Onze ans après la mort de celui dont la piété et le talent avaient trouvé d'aussi nobles accents , la chaire de saint Pierre fut occupée par un homme dont le front mérita de ceindre aussi le triple diadème de la papauté et la couronne du poète.

Alexandre VII a laissé un volume de poésies , œuvres de sa jeunesse, comme l'indique le titre du livre , *Philomati musæ juveniles*. On y remarque surtout une très-gracieuse allégorie sur l'Annonciation, et la pièce suivante :

PÈLERINAGE A SICHEM.

« Illustre descendante des rois, fille, épouse, mère du Dieu éternel ; Vierge, le refuge des malheureux , l'appui des opprimés, je veux, dans mes vers, célébrer ta louange. Accueille les chants de ma lyre, et guide en son voyage le poète qui t'est dévoué.

« C'est vers toi que je vais , ô Vierge ! tu es l'unique joie de mon cœur ; seule, tu es l'objet de mes pensées. Je me dirige vers ton temple, qui a reçu son nom d'une colline rude et âpre, dans les régions du Brabant qu'arrose la Demer. Dirige mon esprit, ô Vierge ! conduis ma main et mes pieds ; fais que mes vœux et mes prières plaisent à Dieu. Je ne demande rien de terrestre : ni l'éclat du sceptre et de l'or, ni les biens de la vie présente, ne peuvent me charmer. Que la terre garde ses richesses ; moi

je porte ma pensée vers les cieux, et c'est toi, Vierge sainte, qui me plais par-dessus tout. Sois à moi ; qu'il me soit permis, je t'en conjure, de t'appeler ma souveraine. Que je sois à toi, et daigne me nommer ton esclave et ton sujet. Alors la Divinité ne m'exclura pas des cieux ; alors elle me pardonnera mes erreurs et mes fautes.

« Je suis au déclin de la vie ; j'ai bien assez vu de terres et de mers ; il ne me reste à faire qu'un seul voyage, et il est long celui-là : c'est le voyage des cieux. Oh ! puissé-je effacer les souillures de mon âme, et entrer avec un vêtement blanc dans la maison du Seigneur ! J'y irai, c'est mon doux espoir ; oui j'y irai, joyeux et triomphant, si tu daignes, ô Vierge, te rendre ma conductrice. Et tu le voudras, et je suivrai tes étendards, et, par toi, il me sera facile d'arriver au terme du salut. Tu peux et tu désires nous secourir dans nos maux ; aucun astre ne brille sur la mer plus pur ni plus propice que toi.

« Mais voici le sommet du mont de Sichem ; voici la tour, voici le dôme rayonnant du temple. Salut, maison sainte, salut ! que la guerre, que les larrons ne touchent point à tes murs ; que la foudre du ciel tombe loin de toi ; que le pieux pèlerin se rende ici sain et sauf des régions les plus éloignées, et qu'il retourne en paix dans son pays natal !

« Enfin j'arrive au temple désiré ; enfin je puis coller mes lèvres sur le saint parvis. O ma langue, tais-toi ! les soupirs secrets du cœur seront assez éloquents, ses larmes parleront assez haut. »

Nous laissons au lecteur de dire si ce n'est pas là un admirable chant, plein de sentiment et de verve.

Mais si les deux poètes que nous venons d'entendre fu-

rent grands entre tous les chantres de la Vierge par leur élévation dans l'Église du Christ, en voici deux autres qui sont bien grands aussi entre les poètes de Marie, non par l'éclat des dignités, mais par celui du talent. Frères par le génie, frères par l'usage qu'ils en firent et par les sujets qu'ils chantèrent, Santeul et Charles Coffin furent incontestablement deux des plus brillants rayons de l'auréole de la France, dans le siècle où cette France resplendit comme le soleil arrivé à son midi.

Écoutons sur Santeul ce que disent les auteurs du *Livre de Marie* :

« A l'époque de splendeur où Fénelon et Bossuet, ces deux chefs de l'épiscopat français, par leur génie comme par leurs vertus, honoraient si fort et le catholicisme et le siècle de Louis XIV, l'un de ces nombreux poètes qui savaient parler et écrire la langue d'Horace et de Virgile, un simple religieux de l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, Santeul composait des hymnes éclatantes de beautés lyriques et pleines d'un noble enthousiasme. Nul, mieux que lui, n'a célébré la gloire des saints, le courage des martyrs, la pudeur des vierges, la science des docteurs, les jeûnes et les abstinences des solitaires. Les chants qu'il trouvait pour les solennités de l'Église sont dignes de la grandeur du culte qui les lui inspira. »

Oui, les hymnes de Santeul sont de véritables diamants dans les liturgies modernes qui les ont adoptées. Elles sont à nos offices ce que sont à nos temples nos plus splendides verrières. Malheur, malheur à qui ne connaît pas ces élans d'une âme ravie et transportée par la foi et par le génie, les hymnes pour la Conception et la Nativité : *Vatum patent oracula. Quis ore digno te canat?* — celles pour l'Annonciation : *Hæc illa solemnis*

dies. Cœlestis ales nuntiat. Pulsum supernis sedibus;
celles de la Purification : *Stupete, gentes; fit Deus hostia.*
Templi sacratas, pande, Sion, fores. Fumant sabæis
templa vaporibus;—celles pour la Visitation : *Quo sanc-*
tus ardor te rapit? Ad prima verba Virginis. Montes,
superbum verticem;—celles enfin de l'Assomption : *O vos*
ætherei, plaudite, cives. Hospes, quæ nova nunc addita
cœlo?

Nous n'en donnerons ici aucun extrait, aucune traduction : quelque élégante qu'elle fût, la traduction n'arriverait point à rendre les beautés poétiques, et surtout le mouvement et la rapidité qui caractérisent le latin. On est pris, on est saisi d'enthousiasme à la simple lecture de ces compositions lyriques. Et combien leur effet n'est-il pas mille fois plus électrique quand le chant les revêt encore de ses magnificences, et quand on les entend chanter, avec tout l'accent de la foi, par un grand peuple assemblé, et dans des temples ornés et embaumés pour les fêtes de la Reine des anges? Oh! non, non, rien, dans tous nos offices, n'égale l'impression que produisent alors ces hymnes magnifiques, ces hymnes vraiment divines, sur un esprit qui les comprend, sur un cœur qui les goûte, et qui aime la Vierge que loue si bien le poète.

Charles Coffin poursuivit l'œuvre commencée par Santeul. Celles de ses poésies qui lui ont fait le plus d'honneur sont les hymnes que, à la demande de l'archevêque de Vintimille, il composa pour le bréviaire de Paris, et qui, depuis, furent adoptées, ainsi que celles de Santeul, dans tous les bréviaires nouveaux. Ces hymnes furent extrêmement goûtées. Une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Écriture, une simplicité et une onction admirables, une

latinité pure et délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si Santeul s'est distingué par la verve et la poésie, Coffin a eu cette simplicité majestueuse qui doit être le caractère de ces sortes de productions.

Ainsi parle le judicieux Feller, dont les éloges, ici, ne peuvent être suspects de partialité.

Coffin refit presque en entier l'hymne *Virgo, Dei genitrix*, qui se trouve, quant au fond des idées, dans de vieux recueils liturgiques. On cite encore de lui quatre hymnes pour la Conception et la Nativité, et deux pour l'Assomption.

Voici comment le poète chante la naissance de la Vierge :

I.

« Que la terre retentisse de joyeux applaudissements ; elle reçoit la Vierge, mère de Dieu, noble présent qui renouvelle soudain la face des choses, et rend à l'univers les douceurs de la paix.

« Voilà cette demeure en laquelle réside le Dieu descendu sur la terre ; cette demeure bien digne de la Divinité, ce temple sublime que le grand Créateur s'est préparé de ses propres mains.

« Que l'arche de l'antique alliance brille d'or et d'éclat : de tels ornements conviennent à l'arche qui renferme Dieu lui-même : c'est la beauté intérieure.

« Ici se trouvent, non point la manne, non point la pierre législatrice, non point le rameau stérile, mais la fleur féconde en vertus, mais le pain sacré, mais l'Homme-Dieu, mais le suprême législateur.

« Louange éternelle au Père ! louange éternelle au Fils ! gloire égale à l'Esprit-Saint, qui, par des voies mystérieuses, prépare au Christ une demeure convenable !

II.

« Mortels infortunés , relevez enfin la tête ! voilà que l'horreur de la nuit a cessé ; voilà que les premiers rayons de la naissante aurore nous avertissent que le soleil approche et se hâte.

« Déjà le ciel arrose de pluies bienfaisantes la terre, qui renferme dans ses entrailles un germe précieux ; de la tige de Jessé il s'élève un rameau qui doit porter une fleur merveilleuse.

« La céleste grâce de l'Esprit viendra la pénétrer ; la Justice et la Foi , la sainte Pudeur, la Vérité et la Piété lui serviront de compagnes.

« Ce fruit salubre que tant de siècles ont appelé de leurs vœux ardents, que Dieu a promis au monde malheureux, cet espoir de salut, hâte-toi de le donner, Vierge pieuse !

« Louange éternelle à la Trinité, qui, prenant en pitié les malheurs du monde, lui donne, dans la Vierge mère, un gage certain de la naissance du Christ ! »

Jusqu'ici nous avons entendu les poètes qui ont loué cette Vierge dans le langage de l'Église.

Mais il faut que tout idiome célèbre ses grandeurs et invoque son nom ; il faut , comme elle l'a dit elle-même, que toute génération , que tout peuple , que toute nation la loue et la proclame heureuse entre toutes les femmes,

entre toutes les créatures du ciel et de la terre ; il faut que la poésie la salue dans tous les langages.

L'Espagne, la très-pieuse et très-catholique Espagne, ne fera pas défaut à ce concert de louanges en l'honneur de l'auguste Vierge. Plus d'un de ses poètes lui a consacré de beaux et d'harmonieux accents.

C'est d'abord Juan de Berceo, que nous avons déjà nommé ; Juan de Berceo, le plus ancien poète espagnol qui soit connu, et qui dit à la mère de Dieu, dans un poème intitulé *Loores de Nuestra Señora* (Louanges de Notre-Dame) :

« O Marie, tu es appelée étoile de la mer, parce que tu peux nous secourir dans nos dangers ; c'est sous ta garde que nous devons surgir au port, et échapper à ces ondes si fortes.

« O mère, doux est ton nom, douce est toute chose en toi. Lorsque tu naquis, la rose sortit de l'épine ; tu pénétras les mystères comme une chose naturelle, et le Seigneur Christ te choisit pour son épouse.

« Devant ta beauté les fleurs n'ont pas de prix ; car c'est ce grand Maître qui a fait les couleurs. Nobles sont les créatures, meilleures sont les vertus, et voilà pourquoi te louent si fort ceux qui te comprennent.

« Tourne tes yeux vers moi, ô mère ! ne m'oublie point. Retire-moi de l'abîme du péché où je suis gisant ; me voilà captif en Égypte ; les vices m'ont vendu.

« Je te demande protection pour ton poète, pour celui qui a fait ce poème et qui t'a comprise. Sois sa défense auprès de ton fils ; obtiens-lui une aumône dans le palais du Créateur. »

Le grand poète de l'Espagne au quatorzième siècle, l'archiprêtre de Hita, salua aussi dans ses vers l'é-

toile resplendissante, la fleur, la rose bénie qui conçut en demeurant vierge.

Un autre poète, celui qui fut le créateur de la poésie lyrique en Espagne, celui qui est considéré généralement comme le maître du genre, aussi bien pour le mérite des œuvres que pour leur date, et qui est, sous ce double rapport, le modèle des poètes postérieurs, le moine Fray Luis de Léon, âme élégiaque à la façon de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix, adressa à la Reine du ciel une prière pleine de douceur et de mélancolie. C'est l'accent, c'est le soupir d'une profonde douleur. Nous regrettons de ne pouvoir pas donner cette élégie dans toute son étendue; elle serait ici bien trop longue. Nous ne pouvons non plus en détacher aucun fragment. Qu'il nous suffise de ne pas oublier le nom vraiment noble et pur de Luis Ponce de Léon, sur cette liste des poètes qui ont, sur les bords de l'Èbre, chanté le nom de Marie.

Mais nous devons encore à l'Espagne de mentionner ici une de ses plus brillantes gloires, Miguel Cervantes Saavedra, l'auteur de *Don Quichotte*. Dans un poème intitulé *Histoire de Persilès et Sigismonde*, le poète s'exprime ainsi :

« Avant que les intelligences aux brillantes ailes se fussent élancées du sein de l'éternelle pensée; avant que les rapides ou tardives sphères eussent reçu des mouvements déterminés; avant que cette antique obscurité vit la chevelure dorée du soleil, Dieu se fit à lui-même une demeure d'une matière sainte.

« Les fondements profonds et solides furent établis sur une grande humilité, et plus cette humilité était grande, plus aussi l'édifice royal s'éleva majestueux. Il s'éleva au-dessus de la terre, au-dessus des océans; il laissa

au-dessous de lui les vents ; plus bas encore, il laissa le feu, et, dans sa noble destinée, il a la lune sous ses pieds (1).

« Fille du Seigneur, femme délicate mais forte, et qui brisez la tête du serpent infernal, joyau de Dieu, c'est par vous que s'est changée en concorde la discorde mortelle qui existait entre Dieu et l'homme.

« Vous êtes la brillante aurore de notre soleil sacré ; vous êtes le calme après l'orage, la colombe envoyée du ciel de toute éternité.

« Croissez, belle plante ; croissez, et donnez en la saison le fruit par lequel l'âme espère changer en robe éclatante le vêtement de deuil que jadis lui jeta la grande chute d'Adam.

« Déjà du sein des palais célestes se prépare à descendre le paranymphe ailé ; déjà il déploie ses ailes d'or pour accomplir son message pudique. L'odeur de vertu qui s'exhale de vous, ô Vierge bénie, est une requête adressée au ciel, et fait que l'on voit se manifester en vous tout ce que le pouvoir divin a de grandeur. »

L'Allemagne, cette terre, hélas ! trop envahie par l'hérésie, cette terre aux graves pensées et aux profondes méditations, n'est pas sans représentants dans la brillante série des poètes qui ont si bien chanté celle que Durer et Holbein ont si bien peinte, et qui possède à Cologne, dans la ville aux onze mille vierges, le plus beau temple du monde.

(1) Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram : necdum fontes aquarum eruperant ; necdum montes gravi mole constiterant, ante colles ego parturiebar. *Prov. Salom.*, c. 8. — *Offic. B. V. M.*

L'auteur de la *Messiede*, Frédéric Klopstock, met dans la bouche de la sainte Vierge, au moment de la résurrection, une admirable paraphrase du cantique que chanta Marie dans la maison d'Élisabeth; et au chant dix-neuvième, la mère de Dieu et Marie de Magdale alternent un hymne de triomphe, dont voici le début :

MAGDALE.

« Moi, chanter avec la mère du Très-Haut des hymnes au Rédempteur ! Moi, qui n'ai point été purifiée par la flamme de Dieu , moi, bégayer des louanges au Fils éternel ! Chante, mère de Jésus, et je te suivrai de loin ; car je l'aime. Dans l'étable modeste tu as entendu le chant triomphal des anges de Dieu ; tu as oui, sur la harpe d'Ève, les chants de jubilation du trône, et tu es la mère du Seigneur. Mais je l'aime aussi. Commence donc, ô mère du crucifié !

« Et Marie a saisi le psaltérion ; elle a élevé son regard vers les cieux, et, de la corde qui frémit doucement, ruissellent des flots d'harmonie. »

Goëthe, qui à lui seul ferait la gloire d'une nation, Goëthe n'a pas non plus oublié la Vierge des vierges. Dans le poëme de *Faust*, Marguerite, dévorée de tristesse et d'ennui, a cueilli des fleurs pour Marie, et, en les arrosant, elle chante :

« Ah ! mère de douleurs, abaisse miséricordieusement tes yeux sur ma souffrance.

« Le glaive dans le cœur, et déchiré de mille peines, tu élèves ton regard vers le ciel, quand ton fils expire.

« Tu élèves ton regard vers le Père, et tu demandes avec gémissement qu'il nous assiste tous deux.

« Qui donc pourrait comprendre quel désespoir ronge mes os ? Tout ce que mon cœur éprouve de tortures, de craintes, d'espérances, toi seule, toi seule peux le savoir.

« Partout où je vais, combien mal, combien mal est mon cœur !

« A peine seule, je pleure, je pleure ! mon âme se brise en moi.

« Ce matin, en les cueillant pour toi, j'arrosais de mes larmes ces fleurs qui croissaient sur ma fenêtre.

« Les premiers rayons du jour qui pénètrent dans mon réduit, me trouvent assise sur la couche confidente de ma douleur.

« Viens à mon secours ; sauve-moi de la honte et de la mort. Ah ! mère de douleurs, abaisse miséricordieusement tes yeux sur ma souffrance. »

Jean-Frédéric Schiller, un des grands tragiques de l'Allemagne, a, dans sa magnifique tragédie de *Jeanne d'Arc*, tiré aussi un beau parti des apparitions de la Reine du ciel à la vierge de Vaucouleurs.

Un autre tragique allemand, Werner, de Kœnigsberg, a poétiquement paraphrasé la salutation angélique.

Mais voici un autre enfant de la Germanie dont le nom est si français, qu'on le croirait Français lui-même. Le docteur Jean-Baptiste Rousseau, auteur d'un joli recueil de poésies diverses en l'honneur de la sainte Vierge, unit aussi sa voix à celle de ses compatriotes, à celle de tous les poètes dont il a rassemblé les chants ; et il s'écrie, dans une longue et brillante invocation que nous abrégeons beaucoup :

« Puissante reine du ciel, le seul tribut de dévotion profonde que, dans notre candide pensée, nous te consacrons, nous, Allemands, c'est de nous approcher de toi avec confiance, de te saluer du nom de mère dans les plaines étoilées, et, d'une voix filiale, de te nommer notre Dame bien-aimée.

« Depuis longtemps tu as tourné tes regards sur la terre allemande; tu as enflammé nos cœurs d'un ardent amour pour la vertu, et confié devant Dieu, aux femmes allemandes, une douce et noble tâche, celle d'être toujours, avec sincérité, avec modestie et pureté, des héroïnes de mœurs.

« Il ne respire dans le cœur de l'homme aucun sentiment élevé, il n'est aucun délice, il n'est aucune douleur que toi, riche en baumes suaves et habile à guérir les blessures, tu n'aies, dans les anciens comme dans les nouveaux jours, partagée avec un peuple que tu as élevé si haut, et que tu as orné d'une couronne de pudeur.

« Nous languirions encore dans les liens de la chair, la femme porterait encore le joug de la servitude, si l'amour pur et sublime que l'on te voue n'avait fait en nous violence à la fougue des désirs, et courbé aux pieds de ta sainte beauté des sens qui s'emportaient effrénés et sauvages.

« Lorsque le nautonier te nomme son étoile de mer, il affronte la vague enflée et menaçante; dans les tempêtes de la vie, dans les besoins, à l'heure de la mort, tu es une ancre de salut et un pilote libérateur.

« Lorsque ici-bas s'attriste le convoi de la beauté, une seule pensée nous console : c'est que ce qui se flétrit de bonne heure parmi nous se ranime auprès de toi, dans

une nouvelle grâce et avec un nouveau charme de jeunesse.

« Aussi loin que brille le soleil, que roule la voûte céleste, tout ce qui possède un cœur t'apporte son tribut d'amour.

.....

« Ce n'est pas seulement dans la paisible cellule de la religieuse que, par ta douceur, tu divinises le rude poids de sa vie; aux lieux aussi où retentit la bataille, où siffle la flèche, tu viens te mêler pour sauver et bénir. Les cités, les régions, les princes, se sont abandonnés avec joie à ton assistance.

.....

« Le bégaiement de l'innocence et le cri de la douleur, la prière pieuse et le chant de la louange, l'exclamation du désespoir qui se torture durant les nuits, tout cela s'élève du fond de la terre jusqu'à toi, et ton oreille, qui écoute avec sollicitude, s'ouvre à toutes les demandes.

.....

« Nous te consacrons les roses de l'art. Que seraient, sans toi, la parure du temple, l'ornement des tableaux, le flot des mélodies, l'expansion filiale des hymnes pieux? Lorsque l'art se consacre aux choses saintes, ne fut-ce pas toujours Marie qui vint l'animer?

.....

« Ah! sanctifie ces chants de la terre! qu'ils soient une candide poésie du cœur! et si ce que la langue halbutie ici-bas n'est qu'un son languissant, fais que ton cœur d'ange le répète comme un harmonieux écho sur les terrestres prairies, et qu'alors nos chants ennoblis montent jusqu'à toi!

« Jusqu'à toi!... Oh! tourne vers nous ton regard. Nous

te tressons une riante couronne de poétiques fleurs ; elles n'ont point grandi dans le sein glacé de la terre ; elles ont germé dans nos cœurs brûlants , et maintenant elles s'épanouissent parsemées d'étoiles , ô Marie , comme ton terrestre parterre !

« Oh ! viens... et place un jour, sur le tombeau de ton poète, une fleur tirée de ta couronne ; car si tu le consacres, il brillera dans la gloire. »

Nous ne transcrivons point ici une cantate exquise de Kind, un tableau délicieux de grâce et de poésie, *la Madone et l'Enfant*.

Mais nous cédon's au besoin de citer intégralement le morceau suivant, dont l'auteur est le poète Schenkendorf.

« Marie, douce reine , ma pensée monte jusqu'à toi. Un rayon de ta face vaut mieux que l'éclat du soleil et de la lune.

« L'enfant merveilleux qui repose en tes bras calme tous les chagrins, toutes les alarmes. Tu le presses éternellement sur ton cœur. Ah ! qui donc ne serait heureux d'y reposer ?

« O mère , fais que j'habite près de toi ; daigne me cacher sous ton voile ! Un seul de tes regards donne à l'âme un ravissement ineffable, un bonheur éternel. »

Le Premier don fait au Christ, tel est le titre d'une ravissante composition de Schreiberg. Elle rappelle le charmant tableau du peintre..... On dirait presque qu'elle n'en est que la description. Du reste, chez les deux artistes, c'est la même fraîcheur de tons , la même simplicité d'images, le même coloris.

« Dans son humble et pauvre chaumière, la Vierge était assise avec son enfant. Les vents soufflaient avec violence ; elle réchauffait l'enfant contre son sein.

« Deux jeunes messagers d'une beauté merveilleuse, au regard modeste, vinrent à entrer ; et lorsqu'ils furent près de la Vierge, un cercle lumineux rayonna sur la tête de l'enfant divin.

« Ils saluèrent la Vierge bénie qui avait enfanté le Sauveur promis, et lui parlèrent de la sorte : « Aujourd'hui se termine la première année du Rédempteur.

« A ce jour, à ce moment auguste et solennel de minuit, « nous annonçâmes la grande nouvelle, et nous dîmes : « Périssent le pouvoir de l'enfer !

« Le don pieux que nous offrons, ton fils l'accepte avec « joie ; il doit accomplir un grand œuvre ; et rude pour lui « sera le chemin de la vie. »

« Les anges s'inclinent, et présentent une petite croix à l'enfant ; la mère pâlit en la voyant, car elle comprend ce présage.

« L'enfant, néanmoins, étend sa petite main vers la croix, et soudain les murs de l'humble chaumière brillent comme le palais du ciel. »

Dans notre chapitre sur le culte de Marie par la peinture, nous avons donné presque en entier le songe de saint Luc, par Frédéric Guillaume-Schlegel. Le même poète a composé, à la gloire de la Vierge, plusieurs autres fragments poétiques, preuves non douteuses de sa piété envers elle. On peut citer, entre autres, *la Naisance du Christ*, *la Sainte Famille*, *Mater dolorosa*, *l'Assomption*, *la Mère de Dieu dans la gloire*. On trouve toutes ces pièces dans le *Livre de Marie*, véritable *anthologie* où nous avons cueilli les fleurs que nous donnons ici, et que nous avons données dans notre précédent chapitre.

, Bornons-nous à reproduire, dans notre ouvrage,

l'œuvre de Schlegel qui a pour titre l'*Annonciation*.

« La Vierge, sans autre parure que la modestie, repose, à l'ombre du soir, devant la porte de sa chaumière; elle ignore que Dieu l'a choisie pour épouse; cependant une paisible pensée agite son cœur.

« Mais voici qu'un jeune homme revêtu de lumière, et une branche de palmier à la main, s'avance vers elle.

« Agitée d'une douce frayeur, elle tremble, regarde en haut; car le front du jeune homme est l'aurore de la paix.

« Salut, Marie, » dit-il de sa noble bouche. Et ce merveilleux salut fait connaître à la Vierge quelle force lui doit venir d'en haut.

« Alors, les bras croisés sur son sein, où le Verbe agit mystérieusement et avec un amour ineffable, la jeune fille répond : « Qu'il me soit fait suivant la volonté du Seigneur. »

Quelle fraîcheur de coloris ! quelle candeur ! quelle naïveté d'images et de pensées !

Un poète du plus beau talent, Frédéric de Hardenberg, connu sous le nom de Novalis, et auteur d'*Hymnes à la Nuit*, et de cantiques regardés comme ce que la littérature allemande possède de plus sublime dans ce genre, va, à son tour, nous faire entendre cette voix mélodieuse qui nous révèle une âme éminemment belle et pure.

« Celui qui te vit une fois, ô mère, ne s'éprendra jamais pour une créature périssable ; se séparer de toi lui serait chose pénible : il t'aimera toujours du plus profond de son âme, car le souvenir de tes grâces dominera désormais sa pensée.

« Je le sens bien pour moi dans mon cœur, tu vois ce qui me manque. Laisse-toi fléchir, douce mère ; donne-

moi une fois au moins un signe de ta clémence. Tout mon être repose en toi ; viens près de moi, ne fût-ce qu'un moment.

« Souvent, dans mes rêves, je t'ai vue si belle, si compatissante, ayant sur ton sein un Dieu enfant, qui semblait avoir pitié de moi, enfant comme lui. Mais toi, tu détournais ton auguste regard, et tu remontais dans les brillants nuages.

« Infortuné ! que t'ai-je donc fait ? Mes vœux ardents ne t'appellent-ils pas ? tes chapelles saintes ne sont-elles pas mon lieu de repos ? Reine bénie, prends mon cœur, prends ma vie aussi.

« Tu sais, reine bien-aimée, que je te suis entièrement dévoué. N'ai-je pas, depuis longues années, ressenti en secret tes douces faveurs ? Lorsqu'à peine je me connaissais moi-même, je suçais déjà le lait de tes saintes mamelles.

« Souvent tu descendis près de moi, et je te contemplais avec une joie enfantine ; ton petit enfant me donnait sa main pour me revoir ensuite ; tu souriais, pleine de tendresse, et tu m'embrassais. Temps heureux ! bonheur céleste !

« Ce temps heureux, il est aujourd'hui bien loin ! Un sombre chagrin s'est emparé de mon cœur ; j'erre çà et là, dévoré par la mélancolie. Me suis-je donc si affreusement jeté hors de la voie ? Comme le jeune enfant, je m'attache à ta robe ; fais-moi sortir de ce pénible songe.

« S'il n'y a qu'un enfant qui puisse contempler ta face et oser paraître en ta présence, ramène-moi à mes premières années, et me fais ton enfant : la confiance, l'amour filial, habiteront dans mon cœur dès ce moment fortuné. »

À toi maintenant, belle terre d'Italie, province que Marie aime, et qui aime Marie plus qu'aucune autre province du royaume de Jésus-Christ; à toi de nous présenter ceux de tes poètes qui, dans ta langue si douce et si digne des anges, ont eu pour la divine Vierge de ces chants qui ne meurent pas, de ces chants que la terre admire, qu'elle recueille avidement, qu'elle conserve avec soin, et que le ciel écoute comme il écoute les accents des séraphins eux-mêmes.

Et voici que, à la tête des génies élevés qui ont demandé à la lyre des sons mélodieux en l'honneur de la Vierge aimable, paraît Dante Alighieri, l'Homère du christianisme, le grand poète du moyen âge, le Corneille de l'Italie. Dans sa trilogie sublime, qui renferme trois poèmes : l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis, et qu'il intitula *la Divine Comédie*, comme il chante admirablement *la rose dans laquelle le Verbe divin se fit chair; l'étoile qui là-haut est la plus éblouissante, de même qu'ici-bas elle surpasse tout en splendeur; la nuée divine qui renferme et porte dans son sein l'objet de nos désirs; la souveraine qui embellit la sphère suprême où elle habite!*

« Vierge-mère, lui dit-il, fille de ton fils, humble, mais plus élevée qu'aucune autre créature, tème fixe de la volonté éternelle,

« Tu as tellement ennobli la nature humaine, que ton Créateur n'a pas dédaigné de devenir ton propre ouvrage.

« Dans ton cœur a été rallumé cet amour dont les rayons ont fait germer, au sein de la paix céleste, cette fleur étincelante.

« Soleil en son midi, tu nous embrases d'une ardente

charité, et tu es pour les mortels la source d'une vive espérance.

« O femme, tu es si grande, tu as tant de puissance, que quiconque veut une grâce, et ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans ailes.

« Ta bonté n'exauce pas seulement celui qui l'invoque; souvent elle prévient généreusement les demandes.

« En toi est la miséricorde, en toi la tendresse, en toi la magnificence; en toi se réunissent toutes les vertus de toutes les créatures.

.....

« Reine du ciel, souveraine du monde, ah! prie donc ton admirable fils de me conduire en son royaume céleste!...

« Tu sais qu'en toi fut toujours mon espoir; tu sais qu'en toi fut toujours ma joie suprême: viens donc à mon aide, ô source de tout bien!

« Viens à mon aide, car me voici arrivé au port où il me faut nécessairement entrer. »

A la suite du Dante, nous pouvons hardiment placer Pétrarque; Pétrarque, le restaurateur des lettres et le père de la bonne poésie italienne, le lauréat du Capitole et l'enfant gâté de son siècle.

Voici une de ses *canzoni*, regardées en Italie comme des chefs-d'œuvre. Nous la donnons intégralement. Nos lecteurs, sans aucun doute, ne la trouveront pas trop longue :

« Vierge toute belle, qui, vêtue de lumière, couronnée d'étoiles, as été si agréable au souverain Soleil, qu'il épancha sur toi son éclat, l'amour me pousse à parler de toi; mais je ne puis commencer sans ton aide, sans le secours de celui qui, dans son amour, descendit en toi. J'invo-

que celle qui, toujours, écoute favorablement quiconque sut l'invoquer avec foi. Vierge, si jamais ton cœur compatissant s'ouvrit aux chagrins amers, prête l'oreille à mes supplications, et accorde-moi ton assistance pour ma lutte pénible, quoique je ne sois que terre, et que tu sièges en reine dans les cieux.

« Vierge sage, et l'une du chœur gracieux des saintes et prudentes vierges, que dis-je ? la première d'entre elles toutes, et qui portes la lampe la plus brillante ; ferme appui des âmes affligées, solide bouclier contre les coups de la fortune et de la mort, et sous lequel on échappe, sous lequel on triomphe ; toi qui tempères les ardeurs funestes auxquelles sont en proie les aveugles mortels ; Vierge miséricordieuse, ces beaux yeux qui virent avec tristesse les cruelles blessures imprimées sur les membres sacrés de ton fils chéri, tourne-les vers les angoisses de mon âme, qui vient, éperdue, te demander conseil.

« Vierge pure, Vierge en tout accomplie ; toi la fille et la mère de l'aimable fruit de tes entrailles, toi qui éclaires cette vie, et qui ornes celle d'en haut, c'est par toi, brillante et sublime fenêtre des cieux, que ton fils, et celui du souverain Père, vint, à la fin des temps prédits, opérer le salut des hommes : alors, de toutes les femmes de la terre, seule tu fus élue, Vierge bénie, pour changer les larmes d'Ève en accents d'allégresse. Rends-moi, car tu le peux, rends-moi digne de la grâce du Sauveur, toi infiniment bienheureuse, toi déjà couronnée dans le royaume céleste.

« Vierge sainte, source de toute grâce, toi qui, par une grande et véritable humilité, méritas de monter au ciel, d'où tu écoutes mes prières, tu as enfanté l'auteur de toute miséricorde et de toute justice, le Soleil qui illu-

mine le siècle, plein d'erreurs et d'épaisses ténèbres ; tu réunis trois noms doux et chéris, ceux de fille, d'épouse et de mère, Vierge glorieuse, fiancée du Roi qui a brisé nos liens, et rendu le monde libre et heureux. Fais que mon cœur se repose en ses plaies, ô toi, source de la véritable félicité !

« Vierge unique, Vierge sans égale au monde, toi dont la beauté a ravi d'amour le ciel lui-même, toi qui n'eus jamais de rivale, ce sont tes religieux pensers, tes actions chastes et pieuses qui, de ton corps virginal, préparèrent au Dieu véritable un temple saint et vivant. Par toi ma vie peut s'écouler heureuse, si tes prières, ô Marie, Vierge pieuse et douce, font abonder la grâce là où abonda le crime ! Je viens, le cœur agenouillé à tes pieds, demander que tu me serves de guide, et que moi, pauvre égaré, tu me conduises au terme heureux.

« Vierge brillante, astre à jamais durable, étoile de cette mer orageuse, guide assuré de tout nautonier fidèle, vois dans quelles horribles tempêtes je me trouve, seul, sans gouvernail, et comme je suis près de périr ! C'est en toi, ô Vierge, que se confie mon âme, mon âme [pécheresse, il est vrai. Je t'en conjure néanmoins, que ton ennemi n'ait point à rire de mon malheur ; souviens-toi que nos péchés forcèrent Dieu, pour nous racheter, à revêtir un corps dans ton sein virginal.

« O Vierge, combien de larmes, combien de paroles flatteuses, combien de prières j'ai déjà perdues, pour ne recueillir qu'amertume et angoisse ! Depuis que je naquis aux rives de l'Arno, ma vie, ballotté que j'étais par d'aveugle désirs, n'a été que deuil et affliction. Des charmes périssables, des paroles séduisantes ont ébranlé toute mon âme. Vierge sainte et bienfaisante, ne tarde point à me

secourir, car j'en suis peut-être à ma dernière année. Mes jours, plus rapides que la flèche, se sont écoulés au milieu des misères et des péchés : je n'ai d'autre attente que la mort.

« O Vierge, elle (1) est poussière aujourd'hui ! c'est elle qui a plongé dans le deuil ce cœur auquel, vivante, elle arracha des larmes ; elle ne sut rien de mes douleurs nombreuses, et en eût-elle su quelque chose, ce qui m'est arrivé fût arrivé de même : quelque affection qui l'eût dominée, c'eût été pour moi un coup de mort, et pour elle l'infamie. Toi donc, Reine du ciel, et s'il est permis, s'il convient de le dire, toi, notre déesse, Vierge aux nobles pensées, tu vois tout ce qu'il en est ; ce qu'elle ne put faire n'est rien pour ta puissance. Daigne mettre fin à ma douleur, et pour ta gloire et pour ma délivrance.

« O Vierge en qui j'ai placé tout mon espoir, toi qui peux et qui veux me secourir dans mes besoins pressants, ne m'abandonne pas à la dernière heure. N'examine point qui je suis, n'envisage que celui qui daigna me créer ; n'examine point ce que je vaux, mais considère en moi l'auguste image de Dieu, et qu'elle te porte à me secourir, moi si chétif ! O Vierge, remplis de larmes saintes et pieuses mon cœur languissant, afin que ma dernière larme du moins soit pour Dieu, qu'elle soit pure de tout limon terrestre, et dégagée, comme jadis, de toute folle pensée !

« Vierge compatissante, Vierge ennemie de l'orgueil, que le souvenir d'une commune origine te fléchisse en ma faveur ; prends pitié d'un cœur contrit et humilié. Ah ! si je sais aimer avec une telle ardeur et une telle constance un peu de poussière caduque et mortelle, que ne

(1) Laure de Noves.

devrai-je pas faire pour toi, Vierge tant aimable ? Si jamais, par la puissance de ton bras, je me relève d'un état malheureux et déplorable, je veux, ô Vierge, consacrer à ton nom, et purifier mes pensées, mon esprit et ma plume, ma langue, mon cœur, mes soupirs et mes larmes. Place-moi sur une route meilleure, et daigne agréer mes désirs renouvelés.

« Le jour approche, il ne saurait tarder ; le temps vole et s'enfuit. Vierge seule et unique, tantôt le cri de la conscience, tantôt l'effroi de la mort vient saisir mon cœur.

« Recommande-moi à ton fils, vrai homme et vrai Dieu. Qu'il recueille dans sa paix mon dernier soupir (1) ! »

Certes cette prière peut être le cri de bien des cœurs, le gémissement de bien des âmes ; et elle réunit bien ce que nous désirons à toute prière en général, le fond et la forme, le naturel des sentiments et la beauté des expressions.

Qu'elle ne soit donc pas seulement pour nous une œuvre poétique, une *canzone* ! qu'elle soit surtout une prière, une prière souvent adressée à celle que l'amant et le chanteur de Laure invoquait si humblement et si éloquemment !

Les noms les plus illustres viennent ici se grouper en foule, les uns auprès des autres. Maintenant c'est le chanteur immortel des souffrances et de la délivrance de Solyme, c'est Torquato Tasso, le plus grand poète de l'Italie moderne, celui qui dit à Marie, dans le onzième chant de sa brillante épopée :

D'un mortel et d'un Dieu toi mère et vierge encore,
C'est toi que l'on invoque, et c'est toi qu'on honore.

Nous avons cité plus haut ce qu'il dit de la vision dont

(1) Canzone XLIX.

Marie le favorisa dans une maladie qui mit ses jours en grand danger.

Mais, par reconnaissance pour sa céleste bienfaitrice, il fit vœu d'aller visiter en pèlerin le sanctuaire de Lorette.

« L'auteur de la *Gerusalemme*, dit Ginguené, se rendait de Mantoue à Rome. Il ne manqua pas de se détourner de sa route pour aller à Lorette acquitter son vœu. Il y arriva très-las du voyage, et manquant d'argent pour l'achever; mais un heureux hasard y amena en même temps un des princes de Gonzague qui lui était fort attaché, et qui pourvut à tous ses besoins. Remis de sa lassitude, il remplit avec la dévotion la plus fervente tous les devoirs de son pèlerinage, et composa, pour la patronne du lieu, une grande et magnifique *canzone*, le plus admirable cantique sans doute, dit toujours Ginguené, que l'on ait jamais fait en l'honneur de Notre-Dame de Lorette. »

Nous allons donner aussi cette *canzone* dans son entier : la tronquer serait un crime. On pourra la comparer à celle d'Alexandre VII sur le pèlerinage de Sichem, et à celle qu'on vient de lire du poète d'Arezzo.

« Voilà que, parmi les tempêtes et les vagues frémissantes de cette vaste et spacieuse mer, ô étoile sainte, j'ai été guidé par ta splendeur, qui illumine et chauffe les esprits où elle pénètre; qui prête au cœur fatigué une douce assistance contre les orages dans lesquels d'autres succombèrent; qui, par ta lumière, indique les routes sûres, montre les rives salutaires, et conduit vers le port de la vie, auquel, appesantie et ployant sous le faix, l'âme surgit à grand'peine, si toutefois elle ne périt point au fond des eaux.

« Ton éclat m'encourage, étoile radieuse, étoile du sein de laquelle naquit la lumière sereine, la lumière du Soleil

incréé et souverain, du soleil qui ne connaît pas de nuit, et qui, du milieu de mes longues erreurs, me rappelle à toi, me conduit au sublime rocher où, sous le marbre, le monde honore et vénère ton humble demeure. Chargé de fautes et de remords, je vois déjà la sainte colline; si bien que mon âme souffre plus encore du poids qui l'accable, et que, sous ce double fardeau, elle marche d'un pas tardif et lent, et n'oserait d'ici, dans un téméraire orgueil, élever contre le ciel des tours superbes.

« Cependant quelle élévation, quelle enflure de vain savoir, quelle gloriole de force caduque séduit d'ordinaire les fous et les impies ! Ame égarée, qui tantôt montais vers les anges, tantôt redescendais vers les hommes, viens ici prendre des forces et recevoir des enseignements salutaires ; viens pleurer ici ces jours d'autrefois où, malgré ta faiblesse, tu nourrissais d'altières pensées, et demande à ton cœur des larmes pieuses ! Ici l'humilité conduit de vertus en vertus, et fait monter comme de colline en colline.

« Ici les anges élevèrent la sainte demeure qui jadis reçut Marie et son divin fils, et la transportèrent par-dessus les nuages, par-dessus les eaux ; prodige admirable devant lequel se recueille et grandit mon âme, qu'un autre objet avait rabaissée vers la terre, tandis qu'elle était gisante sous le poids de vaines pensées. C'est ici les montagnes qu'il te plut d'embellir de tes murs sacrés, ô Vierge chaste et pure avant, pendant et après l'enfantement ! Atlas peut bien, dédaignant la fabuleuse illustration, leur porter envie à ces murs, à cette humble demeure du Roi des rois, et qui fut aussi la tienne.

« Vous, pèlerins qui, en d'autres âges, cherchâtes les régions brûlées du soleil, les monts glacés, les mers diverses, les colosses, et les autres merveilles antiques dont

la renommée ne cessera de parler, le monde n'avait alors ni sépulcres, ni murailles, ni prodiges à comparer au prodige que j'admire. Voilà pourquoi je soupire, pourquoi les pleurs inondent mon visage. Les merveilles anciennes furent l'œuvre d'hommes orgueilleux ; celles que je contemple sont l'œuvre admirable d'une céleste humilité.

« Heureuse la montagne d'où fut tirée la pierre toute brute ! heureuse aussi la montagne où le marbre vient ceindre et revêtir la pierre ! Cette montagne fut privilégiée des cieux, privilégiée de celle que les cieux honorent, depuis qu'elle manifeste et révèle son insigne bonté. Assurément je prise moins les chefs-d'œuvre de Phidias et de tous ceux dont la main habile, dont le ciseau hardi s'efforce d'animer la pierre. Heureuses les couleurs, heureux le pinceau et l'art du peintre fortuné qui sait remuer le cœur et lui inspirer d'humbles pensées !

« De l'extrême occident les pèlerins, portant à la main l'olivier pacifique, viennent en foule se prosterner devant ton image sainte. Ils viennent, ceux qui boivent les eaux de l'Èbre et du Tage ; ils viennent, les habitants des glaciales régions du pôle, ceux qui résident au delà de l'Ister et des plus froides contrées. En l'honneur de la divine protectrice qui dissipe nos maux, ils acquittent mille vœux, les faibles mortels dont la prière, grâce à elle, monte jusqu'aux cieux ; et les puissants du monde, plus favorisés du Seigneur, déposent sur tes autels de l'or et de l'argent, dons précieux qu'ils te consacrent.

« Le temple resplendit partout de riches présents, de dépouilles ravies à la mort avare, de trophées enlevés à l'enfer vaincu. Grégoire le rend plus brillant encore et plus beau ; Grégoire, à qui ses vertus préparent, dans l'éternel royaume, un siège éternel aussi ; Grégoire, à qui

le Roi des cieux a confié le noble gouvernail de son navire, le soin de ses fidèles ouailles et les clefs célestes ; Grégoire, plein de bonté, de grandeur, de sagesse, de sainteté, pareil à ces pontifes que l'antique Rome vit jadis porter, sous le noble manteau, la lourde charge du sacerdoce.

« Mais toi qui vois ton image s'élever sur les montagnes de la terre, toi qui es placée bien au-dessus des chœurs célestes, guide ma plume errante et égarée, agréée ces chants pieux ; et si je t'honore, si je t'adore dans mon cœur, ne dédaigne point mon faible langage, quoique tu entendes célébrer, en de plus sublimes accents, tes divines louanges, quoique tu reçoives les saints honneurs que te rendent les angéliques esprits, et que, dans les demeures étoilées, il y ait, pour dire le doux nom de Marie, des chants beaucoup plus harmonieux que nos terrestres paroles.

« O Vierge, si, avec des lèvres impures encore, et imprégnées de fiel et d'absinthe, je suis indigne de louer ton nom, alors, à la place du chant, je demande de la tristesse et d'abondantes larmes d'amour, sainte et précieuse faveur de ta grâce, qui apporta souvent paix et pardon. Que les gémissements et les pleurs m'obtiennent ce que j'attendais des chants. Vois ! je languis au sein des péchés, tel que le coursier qui se roule dans la poussière ou se traîne dans la fange.

« O Reine du ciel, Vierge et mère, purifie-moi dans mes larmes, afin que je m'arrache au sombre abîme de mes fautes, et que, pour contempler enfin ta gloire, je m'élève de cette région terrestre là-haut dans la région des cercles étoilés ! »

Depuis l'invasion des barbares, rien n'avait menacé l'Italie comme la guerre que les Turcs, au nombre de deux cent mille hommes, venaient de porter au sein même de

l'Autriche, et jusque sous les murs de Vienne. D'abord la terreur fut universelle ; la joie le fut ensuite au même degré, lorsque Jean Sobieski eut écrasé d'un seul coup les forces ottomanes. Toute l'Europe crut alors que la Reine du ciel, publiquement invoquée et par les chefs de l'Église, et par le commandant de l'armée catholique, et par tout le peuple fidèle, avait eu une grande part au triomphe des chrétiens.

L'irruption des infidèles, le siège de Vienne, sa délivrance, l'intervention de la Vierge dans ce péril éminent, inspirèrent à Filicaia, poète de cette époque, six *canzoni* dignes du sujet, et qui lui donnèrent rang parmi les grands poètes lyriques de son pays. Filicaia est à l'Italie ce que Luis de Léon est à l'Espagne ; c'est la même douceur, la même mélancolie, la même piété.

I.

« Vierge-mère, vers qui, tremblant et faible, j'élève la voix (et il est bien temps désormais que je te prie), ah ! viens ; et tes beaux yeux, abaisse-les sur moi, pécheur affligé qui t'invoque.

« Viens, car il me reste peu de jours à vivre ; il me reste beaucoup à pleurer et beaucoup à craindre, parce que j'ai passé dans le crime et les malheurs mon huitième lustre déjà, et que je meurs petit à petit.

« La mort peut-être aurait mis fin à ma souffrance et à ma vie ; ce corps misérable reposerait peut-être dans le tombeau.

« Mais elle voit imprimée en moi ta noble et tendre lumière ; elle admire en moi ta divine image, et n'ose me frapper. »

II.

« Vierge Marie, je songe à tout ce qu'il me coûte d'étude et d'art pour acquérir un renom passager qui, une fois obtenu, remplit mais ne rassasie pas, et ensuite, comme une fumée légère, s'éloigne et se dissipe.

« Avoir, sur les livres de l'Etrurie et de l'Ausonie, usé la fleur de mes ans; avoir ajouté un faible nom à mon propre nom, et m'être en partie arraché à la foule;

« Et entendre la renommée qui parle de moi, la renommée, hélas ! trop mensongère; oh ! combien, Vierge sainte, combien voilà de quoi pleurer !

« Que n'ai-je moins écrit et pleuré davantage ! que n'ai-je le style moins poli et l'âme plus belle, l'esprit moins brillant, et le cœur plus pur et plus saint ! »

III.

« O Vierge, tu vois la mort se tenant devant moi, et, le bras levé, prête à frapper; tu vois le temps rapide hâter le vol de ses pieds agiles;

« Tu vois combien de tempêtes fait pleuvoir sur moi, en diverses manières, le ciel courroucé, qui, tantôt s'armant de rigueur, tantôt se revêtant de bonté, se montre tantôt ami, tantôt ennemi.

« Viens m'aider en une grande détresse, et donne-moi ta droite fidèle; tu dois et tu peux le faire; vers toi je dirige mes pas, et tu les guideras.

« Mais j'entends la douce voix de tes beaux yeux, puis un regard me dit : « Aime et espère; le ciel t'attend, et sera « tien si tu le veux. »

Nous demandons si jamais prose a mieux prié que cette poésie-là.

Mais voici encore un Florentin, encore un compatriote de Dante et de Filicaia, encore un chantre de la Vierge, digne de ces deux grands poètes, et né auprès de leur berceau.

O Florence, Florence, ville des fleurs, et ville aussi de la Reine des fleurs, que d'artistes, d'architectes, de statuaires, de peintres, d'orateurs, de poètes, tu as fournis au culte, à la gloire de Marie! O Florence, pour cette Vierge tout aimable tu es vraiment un parterre couvert de fleurs étincelantes; et de toi, de ton sein, s'exhale une odeur embaumée qui monte jusqu'à son trône, comme l'odeur d'un champ que le Seigneur a béni! »

Benedetto Menzini s'est exercé avec succès dans tous les genres de poésie. Ses odes sont conduites avec beaucoup d'art, et le style en est d'une rare élégance. Il a surtout réussi dans le sonnet, dans l'élégie, et dans l'hymne sacré.

Le *Livre de Marie* cite de lui trois hymnes à la Vierge. Nous les avons trouvés tous trois si beaux que nous ne pouvons nous résigner à n'en donner qu'un ou deux.

I.

LA NATIVITÉ.

« Aujourd'hui est née Marie; le monde ne vit jamais plus belle aurore; elle orne et embellit de roses célestes ses cheveux et son visage, dans lequel se mire le paradis tout entier.

« Voilà que, à sa naissance, le vaste univers se revêt de splendeur; l'antique serpent se voit enlever son venin, et les larmes d'Ève se changent en une allégresse qui ravit les anges.

« La nature malade se relève joyeuse de son abîme profond, et, seule, Marie lui prête l'appui souverain d'une consolation bienfaisante.

« Ainsi l'on voit la grâce, unie à cette grande naissance, répandre ses torrents sur la terre, éteindre la mort et féconder la vie. »

II.

L'ANNONCIATION.

« Répondons des violettes et des roses autour de la modeste demeure où séjourna, dans l'humilité, la Vierge bienheureuse qui, renfermée dans une obscurité sainte, fit une douce violence au ciel ;

« Au ciel d'où vient l'auguste messager qui, resplendissant d'une lumière éclatante, remplit de feu tous les endroits où il passe, et montre bien de quel lieu il arrive.

« O Vierge, choisie en toi, la grâce a établi son règne ;
« de toi le monde attend le gage de son salut, gage divin,
« heureux enfantement d'une illustre mère. »

« A cette nouvelle, Marie est frappée d'un étonnement profond, et son cœur est un vase trop étroit pour contenir une si grande merveille. Mais ensuite la Divinité la couvre de son ombre, la Divinité qui dissipe toute sa frayeur.

« Déjà, du seuil éternel, le Verbe se fraie en elle un passage, comme le rayon au travers du cristal, et vient prendre une chair mortelle. C'est la fleur unie à la fleur, le lis mêlé au lis.

« Toi, Père souverain, qui nous donnes tous les trésors en nous donnant ton Fils, je t'adore, toi, Dieu saint, qui t'es fait l'époux de celle qui maintenant, au-dessus des escadrons célestes, brille reine et mère ! »

III.

L'ASSOMPTION.

« Vierge toute belle, aujourd'hui, pour toi, s'est ouvert l'éternel Capitole; et ton illustre fils, jetant sur toi des regards sereins, a inondé ta mortalité d'une immortelle lumière.

« Mille chœurs de bienheureux, empressés de t'honorer, te nomment la Dame du divin conseil; des flots d'amarantes, de roses, de lis, pleuvent sur ton noble sein et sur ta royale chevelure.

« Ah! de cette guirlande que t'a donnée le ciel, et qui ne craint ni le froid ni la chaleur, détache pour nous quelque fleur!

« Vois comme gémit l'Italie! vois comme elle exhale ses soupirs! Que ce soit ta main qui nous envoie avec des fleurs les lauriers d'une paix amie! »

Ainsi chantait, ainsi priait Benedetto Menzini. Les maux de sa patrie inspiraient ses pieux et patriotiques accents. Oh! comme en ces tristes jours où notre main copie ces lignes, comme en ces tristes jours il y a lieu de gémir et de prier après le poète, en répétant ses paroles! L'Italie a-t-elle jamais eu plus besoin qu'en ce moment de l'intervention de Marie? Les premiers dignitaires de l'Église et de l'État tombent sous le poignard et sous les balles homicides. Un pontife, adoré d'abord, est assiégé dans son palais par une multitude en fureur, et le sang d'un prince de l'Église jaillit sur la tiare de Pie IX (1)!

(1) Événements des 15 et 16 novembre 1848. — Assassinat de M. Rossi, président du conseil des ministres. — Le pape est cerné dans le Quirinal. — Le cardinal Palma, secrétaire du souverain pon-

Italie, Italie, qui pourrait te reconnaître? Que tu es différente de ce que tu as été! Comme tu es tombée, patrie des Michel-Ange, des Raphaël, des Dante, des Tasso, des Menzini! O Marie, sous l'impression des événements qui viennent d'attrister toute la catholicité, ma voix pousse et répète le cri de votre poète; ma voix vous crie :

« Voyez dans quel égarement, dans quelle fureur frénétique est tombée l'Italie; voyez ses plaies; voyez le sang qui a rougi et teint son sol de ses taches accusatrices; voyez, et secourez-la, et que ce soit votre main qui lui envoie avec des fleurs les lauriers d'une paix amie !

« Et vous qui, après avoir chanté et prié dans la vallée des pleurs, chantez et priez maintenant dans le séjour des joies infinies et impérissables; vous qui, après avoir et chanté et prié dans le lieu du pèlerinage, chantez et priez maintenant au sein de l'éternel repos; vous qui, après avoir donné toute votre vie à Dieu et à votre patrie, voyez maintenant du haut du ciel cette terre italique, embaumée encore de l'odeur de vos angéliques vertus; saint Alphonse de Liguori, intercédez auprès de Dieu, intercédez près de Marie, pour vos compatriotes de la terre. Votre cœur séraphique n'a pas été glacé par le doigt de la mort; il n'a pas cessé de brûler; il brûle même bien davantage dans le sein de ce Dieu qui est un feu consumant. Ah! pitié, pitié pour vos frères d'Italie! Qu'il ne leur soit pas inutile de vous avoir, vous leur père, auprès du trône de l'Agneau (1) !

tife, est tué par une balle qui le frappe au front. — Le pape renonce à toute participation au gouvernement temporel. — Des matières combustibles avaient été amenées pour incendier le Quirinal. — Une balle pénètre jusque dans la chambre où était Pie IX.

(1) Nous exprimons ces vœux le 28 novembre 1848.

« Et nous, après vous avoir, avec une âme émue, adressé cette prière, nous allons nous édifier en écoutant quelques-uns de vos chants à Marie. »

Saint Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe, dont les œuvres théologiques ont opéré en France une révolution dans l'enseignement et la pratique de la théologie morale, saint Alphonse de Liguori a fait des *canzoncine in onore di Maria santissima* qui étincellent des richesses de la plus belle poésie, et qui sont surtout empreintes du plus ardent amour. C'est le langage passionné du Cantique des cantiques.

I.

« O mon espérance, Marie, mon doux amour, tu es ma vie, tu es ma paix.

« Quand je t'appelle ou que je pense à toi, Marie, j'éprouve tant de joie et de contentement, que mon cœur en est ravi.

« Si jamais une pensée chagrine vient me troubler l'esprit, elle fuit lorsque j'ai prononcé ton nom divin.

« Dans cette mer orageuse du monde, tu es l'heureuse étoile qui peut conduire et sauver la nacelle où vogue mon âme.

« Sous ton beau manteau, ô souveraine bien-aimée, je veux vivre, et même j'espère mourir un jour.

« Car si j'ai le bonheur de sortir de ce monde en t'aimant, ô Marie, j'aurai gagné le ciel.

« Resserre mes chaînes et attache mon cœur; prisonnier d'amour, il te sera fidèle.

« Ainsi mon cœur, ô Marie, ne m'appartient plus; il est à toi; prends-le, Marie, et donne-le à Dieu, car je ne veux plus le garder. »

II.

« Sais-tu ce que je veux, douce Marie, mon espérance? Je veux t'aimer; je veux être toujours auprès de toi; ô belle Reine, ne me repousse pas.

« Dis-moi ensuite, ô ma belle Rose, ô mère aimante, ce que tu veux de moi; je ne saurais te donner davantage : voilà mon cœur, l'amour te le donne.

« Mais, ma souveraine, tu l'as déjà pris; depuis que tu l'as aimé, il t'a chérie. O ma tendre mère, ne m'abandonne pas que je ne sois parvenu à me sauver. »

III.

« Tu es, ô ma chère Marie, la plus belle de toutes les vierges; on ne vit jamais sur terre plus pure créature que toi.

« Ton visage est un paradis plein de grâce et de pureté; jamais ne parut ici-bas beauté plus parfaite, après celle de Dieu.

« Tes yeux, qui respirent l'amour, sont deux étoiles brillantes et belles; tes regards sont des traits qui blessent les cœurs.

« Tes mains sont des perles; en les voyant on les aime; elles sont pleines de faveurs et de biens pour les âmes qui vont à toi.

« Tu es reine, et devant toi s'inclinent la terre, l'enfer et le ciel lui-même; mais ton cœur est tout amour pour le juste et pour le pécheur.

« Oh! quand irai-je un jour te voir dans le ciel? Quand m'en irai-je pour toi, ô Marie, en soupirant d'amour?

« De ton ancien ennemi combien d'âmes n'as-tu pas

sauvées? O ma souveraine, ne souffre point que je perde mon Seigneur.

« Chantons les louanges de celui qui nous a donné cette bonne mère. Que le Dieu qui la créa reçoive à jamais nos actions de grâce et notre amour !

« Crions de toutes parts : Vive, vive, vive le nom de Marie ! Que tous nos cœurs pleins d'amour louent aujourd'hui Marie et Jésus. »

IV.

« Les cieux ont cessé leur douce harmonie, lorsque Marie a chanté pour endormir Jésus.

« D'une voix divine, la belle Vierge, plus brillante qu'une étoile, disait ainsi :

« Mon fils, mon Dieu, mon trésor chéri, tu dors, et je « meurs pour tant de beauté.

« En dormant, mon bien, tu ne regardes pas ta mère ; « mais l'air que tu respirez est du feu pour moi.

« Avec les yeux fermés, tu blesses mon cœur : que se- « ra-ce de moi quand tu les ouvriras ?

« Tes joues de rose me ravissent ; ah ! mon Dieu , mon « âme se meurt pour toi !

« Tes lèvres vermeilles me demandent un baiser ; par- « donne, mon enfant, je n'en puis plus. »

« Elle se tait ; et, pressant l'enfant sur son sein, elle lui donne un baiser.

« L'enfant se réveille, et, d'un œil où respire l'amour, il regarde sa mère.

« Ah Dieu ! ce coup d'œil, ce regard fut pour la tendre mère un trait qui lui blessa l'âme.

« Et tu ne languis point, toi, mon âme endurcie , en voyant Marie languir pour Jésus.

« Qu'attends-tu ? à quoi penses-tu ? Toute autre beauté n'est que poussière et laidure ; décide-toi.

« Oui, que l'amour triomphe dans mon sein ; qu'il l'ouvre à une double beauté.

« Si je vous aimai tard , beautés infinies, beautés divines, dorénavant je brûlerai pour vous sans relâche.

« Le fils et la mère, la mère et le fils, le lis et la rose, sont les objets de mon affection.

« La plante et le fruit , le fruit et la fleur auront mes amours ; je n'en aurai jamais d'autres.

« Je ne cherche point le plaisir ; je ne désire pas de prix ; l'amour me suffit, il est ma récompense. »

On reconnaît à ces accents la voix d'un prédestiné. Celui dont l'âme parlait ainsi a , en effet , maintenant des autels sur la terre et un trône dans les cieux.

L'Italie, cette terre à laquelle Dieu semble avoir souri plus qu'à toute autre terre ; l'Italie, où la piété envers la mère de toute grâce est plus florissante, plus vivace qu'en aucun autre lieu du monde, l'Italie a encore trois beaux noms à classer parmi les chœurs lyriques de la Vierge glorieuse. Ces noms sont ceux de Manzoni, de Silvio et de Borghi.

Manzoni et Silvio font en ce moment l'un et l'autre, dans leur bien-aimée patrie, la gloire des lettres catholiques.

Outre son roman des *Fiancés*, qui est devenu si populaire, Manzoni a composé plusieurs tragédies, et cinq hymnes sacrés pleins de grandeur et d'éclat.

Voici quels chants lui inspire le saint et doux nom de Marie :

« Pensive un jour, montait à je ne sais quelle colline l'épouse d'un habitant de Nazareth ; elle montait, inaper-

que, vers la maison fortunée d'une femme enceinte au déclin de l'âge.

« Et, après avoir salué cette femme, qui honora d'un accueil respectueux sa présence inattendue, elle s'écria, louant Dieu : « Toutes les nations me proclameront bien-heureuse. »

« Oh ! avec quel dédain un siècle orgueilleux n'eût-il point reçu alors ces présages d'avenir ? O misérable sagesse humaine ! ô prévoyance trompeuse des pensées de l'homme !

« Nous qui sommes témoins que l'avenir docile a répondu à ta parole, nous, réservés au règne de l'amour, nous, enfantés à l'école des choses célestes,

« Nous savons, ô Marie, que celui-là seul qui t'inspira cette haute promesse annoncée par ta bouche, en comprit toute la portée ; ton nom est solennel pour nous, ô Marie !

« Pour nous ce nom veut dire mère de Dieu. Salut, bienheureuse. Quel nom s'égalait jamais à celui-là, ou put en approcher ?

« Salut, bienheureuse. En quel âge d'indifférence oublia-t-on un nom si doux à répéter ? En quel âge le fils ne l'apprit-il point de son père ?

« Quelles montagnes, quelles mers ne l'entendirent point invoquer ?

« La terre antique ne porte pas seule tes temples ; celle que devina le navigateur génois nourrit aussi des personnes vouées à ton culte.

« Sur quels bords sauvages, au delà de quelles mers, si barbare qu'en soit le nom, se cueille-t-il une fleur qui ne connaisse tes doux et sacrés autels ?

« O Vierge, ô souveraine, ô toute sainte, quels beaux

noms la piété te donne chaque jour ! Plus d'un peuple altier se vante d'être sous ton aimable tutelle.

« C'est toi, quand le jour se lève ; toi, quand le jour tombe ; toi, quand le soleil est au milieu de sa course ; c'est toi que salue l'airain qui convie la foule pieuse à te rendre hommage.

« Dans ses frayeurs de la nuit sombre, c'est toi que nomme le petit enfant ; c'est à toi que recourt le nautonier tremblant, lorsque s'élève et mugit la tempête.

« C'est dans ton sein royal que la faible femme dépose ses larmes dédaignées ; c'est encore à toi, bienheureuse, qu'elle raconte les chagrins de son âme immortelle ;

« A toi qui écoutes les prières et les plaintes autrement que ne les écoute le monde, et qui ne discernes point, avec sa cruelle distinction, entre la douleur du pauvre et la douleur du riche.

« Toi aussi, ô bienheureuse, tu sus une fois ce que c'est que pleurer, et jamais le temps ne pourra faire oublier tes douleurs ; on en parle chaque jour encore, malgré les siècles qui ont passé dessus.

« On en parle chaque jour encore ; chaque jour encore on les pleure en mille contrées, et la terre se réjouit encore de tes joies comme d'une chose d'hier.

« Tant la mère de Dieu devait être, même ici-bas, au-dessus de tout nom célèbre ; tant le Seigneur a voulu placer au faite cette Vierge de la Judée !

« O enfants d'Israël, ô nation descendue si bas, et brisée sous le poids d'une si longue colère, la Vierge à laquelle nous rendons un tel hommage n'est-elle pas sortie d'entre vous ?

« N'est-elle pas du sang royal de David ? C'est à elle que pensaient vos antiques prophètes, lorsqu'ils annon-

çaient les trophées érigés sur l'enfer par une Vierge.

« Oh ! invoquez donc avec nous son grand nom , et dites-lui : « Salut, refuge des affligés, toi qui es belle comme « le soleil , terrible comme une armée rangée en ordre de « bataille. »

Silvio Pellico ! ah ! dans quelles âmes le nom de Silvio Pellico n'a-t-il pas éveillé de tendres sympathies ? Qui donc n'a pas été profondément ému à la lecture de ses *Prisons*, traduites maintenant dans toutes les langues de l'Europe ? Quel cœur honnête ne s'est pas senti affermi dans la pensée du bien par la lecture de son admirable traité des *Devoirs de l'homme*, livre que l'on dirait détaché de l'*Imitation* ?

Un tel génie, et un cœur si naturellement chrétien, ne pouvait rester étranger à la douce influence de la dévotion à Marie.

Aussi voyez comme il la chante ! voyez comme il la prie !

I.

« J'aime, et sur mon cœur se trouve gravé, avec le saint nom du Seigneur, celui d'une dame, le nom de la Vierge qui s'assied près de lui ;

« Le nom de celle qui fait la gloire de son sexe ; le nom de-celle qui avait une si belle âme, que Dieu voulut être confié à ses soins.

« Et, tout petit, il se suspendit à sa mamelle, et il a uni à ses mérites ceux de cette Vierge, et il l'a élevée aux cieux, où elle est pour nous une étoile propice.

« Salut, ô Marie ! tu nous serras tous dans tes bras avec Jésus, nous autres mortels : tu nous donnas pour frère le Rédempteur.

« Sur moi, oui sur moi, tes regards célestes et ineffables rayonnèrent dès ma naissance avec une maternelle tendresse.

« Et à ce fils qui gouverne le ciel et la terre tu as demandé, tu vas demandant secours pour moi, afin que j'arrive à son éternelle paix.

« Aux jours les plus malheureux de ma vie, ton invisible main essuya mes pleurs; jamais tu ne fus insensible à mes remords.

« J'aime, et sur mon cœur je porte gravé, avec le saint nom de Dieu, celui de Marie, celui de la dame qui s'assied près de lui,

« Le nom de la mère que le fils m'a donnée. »

II.

« O Vierge sacrée, que le Seigneur choisit pour naître de ton sein, homme de douleurs, homme qui nous fut à tous un modèle éclatant;

« O Vierge, tu ne repousses pas, quoique pure, les cœurs souillés qui s'adressent à toi, et, comme ton fils, tu désires le salut mais non la mort des pécheurs.

« Ah! tourne encore vers moi ces divins regards qui toujours sont émus de clémence pour ceux qui prient du fond de leur triste exil.

« Je t'aimai dès mon enfance; plus tard, je semblai m'être éloigné de toi; mais souvent ta pensée me fit pleurer sur mes longs égarements.

« Et en ces jours de doute, lorsque bien des fois je me tourmentai en moi-même de l'illusion de mon orgueil,

« Un invincible besoin de Dieu venait de temps en temps m'assaillir, et il me semblait que tu me portais à l'espérance.

« Si alors je me retirais dans un temple, je cherchais ton image ; puis je mettais ma foi en ce visage virginal et céleste ;

« Et je me réjouissais en pensant que dans le paradis, près de l'éclat de l'éternelle beauté, rayonnait le sourire d'une femme ,

« Le sourire d'une mère accoutumée à la tendresse, et jalouse de voir grandir en vertu, avec allégresse, ses chers enfants qu'elle aime si fort !

« Oh ! non, ne m'abandonne point, quoique les passions d'une jeunesse mobile et inquiète m'aient trop conduit par les voies funestes de l'infidélité.

« Désormais je t'aimerai avec plus de constance, mes pas ne s'égareront plus de ton doux sentier ; car j'ai vu que, hors de là, tout est mensonge.

« Mon âme n'est pas digne de toi ; mais songe qu'elle est l'ouvrage du fils béni qui est né de toi , et qui a souffert pour moi.

« Ramène cette âme à ton bien-aimé ; dis-lui que tu m'as ordonné d'avoir confiance ; dis-lui que toujours j'espérais en lui et en toi.

« Dis-lui que mon malheur t'affligeait ; dis-lui que ton amour me veut voir sain et sauf ; dis-lui qu'il me donnait à toi du haut du Golgotha.

« Lorsqu'il entendra ces nobles paroles d'une mère, il sourira comme il sourit d'ordinaire à tes sages désirs.

« Si mon cœur et mes accents lui déplurent, il me donnera un cœur et des accents nouveaux, tellement que je devrai lui être plus cher.

« Ma lyre sanctifiée fera entendre des hymnes plus beaux et plus éclatants, quand elle dira comment tu sauves du danger les malheureux.

« Alors, peut-être, plus d'une âme qui va fuyant avec dédain ton culte pieux, et qui croit que tu es l'idole de quelques hommes simples et ignorants,

« S'arrêtera parce que je t'ai célébrée, et dira : « Mais quelle est donc celle que chante cet audacieux ? »

« En élevant ses regards, il apprendra qui tu es ; il s'étonnera, il t'aimera, il éprouvera cette noble honte que m'ont donnée mes funestes égarements.

« Oh ! montre-toi la reine du pécheur, quand même il serait faible encore, et que parfois tu verrais son âme portée aux viles affections.

« Mon pouvoir est peu de chose, mais le tien est beaucoup. A travers les précipices et les torrents, je tremble, je tombe ; comment que je sois, écoute mes cris !

« Bien souvent, en un gué difficile, tu me tendis la main, et je sortis de l'onde. Que ta douce main vienne m'élever de degré en degré,

« Du milieu de ces périls, aux célestes rivages ! »

Le cœur seul, proclamons-le, a pu inspirer à l'esprit de semblables accents.

Voici le dernier chant que nous demanderons à l'Italie. Et c'est encore du sein de la belle et pieuse Florence que cet hymne va s'élever.

Dans douze cantiques sacrés, inspirés peut-être par ceux de Manzoni et de Silvio, le poète Borghi déploie beaucoup de grandeur, de grâce et d'enthousiasme :

« O mère, fille et épouse de l'éternel amour, quand est-ce que la douloureuse vallée a retenti de chants joyeux, quand est-ce qu'une âme s'est épanouie, sans parler de toi ?

« Au milieu des plus grandes images de la pensée créatrice, avant qu'il posât sur ses gonds le double hémis-

phère, c'est toi que le Roi eut près de lui, et ta beauté lui plut.

« Ève réparatrice, tu fermas aux sens tes portes vierges ; et, tremblante, tu donnas à l'ange un pudique assentiment. La céleste humanité se revêtit de toi seule.

« C'est à toi que le divin enfant souriait sur le rocher solitaire ; c'est ton noble sein qui l'allaita ; c'est de toi que, dans un âge tendre, il apprit à parler et à essayer ses premiers pas.

« C'est avec toi qu'il avait coutume de partager et la table journalière, et la sueur du pauvre, et le sommeil, et la prière, et les chagrins, et les victoires de l'ardent amour.

« Tu le suivis aux triomphes publics de Sion ; immobile sur le Golgotha, au milieu des femmes en pleurs, tu fournis sans pleurer la carrière de douleur.

« Mais depuis que tu t'es réveillée, ô Vierge pure, dans le sein de l'Éternel, aux lieux où habitent les élus, qui donc, mieux que toi, pourrait lui parler en faveur des hommes ?

« De toi s'embellissent les autels, les tombeaux, les cérémonies sacrées. Avec les peuples t'invoquent les rois, t'invoquent les lévites. Des temples racontent, des jours solennels redisent tes vertus.

« Quelle statue embrasse-t-on, ô Vierge, si la terre tremble, si un terrible fléau se prépare, si la guerre civile éclate, si la mer gronde, si les champs altérés deviennent arides ?

« Dans leur dernière défaillance, à qui s'adressent les malheureux ? Pour qui le matelot naufragé qui revient au port se hâte-t-il d'appendre l'ex-voto ? A qui le malade rend-il grâce de ses jours sauvés ?

« Pour toi, Marie, les louanges universelles ; pour toi les honneurs unanimes. Tu es la force des faibles, le guide des bons, la porte de l'Empyrée, l'étoile du matin.

« Toi, cependant, les angoisses de cet exil te prirent un un jour ; puis, au milieu des chœurs et des jubilations de la demeure céleste, tu te lèves, mère sainte, au gémissement du triste pèlerin.

« Écoute-le ! C'est pour toi que l'angélique salut résonne, et quand l'aube se colore, et quand le soleil jette ses feux, et quand il semble que le rayon tremblant s'éteigne dans les mers.

« A toi les premières supplications de l'enfant innocent ; à toi le dernier regard, le dernier soupir du mourant : les ossements dorment plus tranquilles près de ton saint autel.

« Qu'il n'y ait point de palais, point de chaumière, point de sentier, point de demeure, qui te refuse un nom, une fleur, un flambeau ; les peuples aussi t'auront pour gardienne, douce Marie !

« Et, sans que les trônes soient ébranlés, que les glaives soient tirés, les jours de l'ancienne splendeur reviendront, d'un vol paisible, sur les régions italiques (1). »

Ainsi a chanté l'Italie, ainsi elle a dit, dans un langage doux comme celui des anges, la gloire, les vertus, la puissance et les bienfaits de la Vierge.

Et la France, ce royaume cher aussi à Marie ; la France, patrie aussi des lettres et des beaux-arts, terre aussi des saintes pensées et des inspirations célestes, la France sera-t-elle muette et silencieuse pour la souveraine des élus ? Se tiendra-t-elle en dehors de ce concert de louan-

(1) *Livre de Marie*, t. II, p. 129, 130, etc.

ges à la Reine des cieux , à la femme que tout révère ? Ses poètes n'auront-ils pour la Vierge , au front ceint d'étoiles , ni voix , ni mélodies sacrées ? Son nom auguste et chéri ne vibrera-t-il pas sur leur cithare harmonieuse ?

Ah ! gardons-nous de le croire , et ne faisons pas cette injure à notre bien-aimé pays.

A peine la poésie naquit-elle parmi nous , que la Vierge eut ses premiers chants. Les poètes les plus anciens , les ménestrels , les trouvères , les troubadours , ceux qui chantaient les brillants exploits de Charlemagne et de Roland , son intrépide neveu , avaient toujours de pieux couplets pour la sainte mère de Dieu , pour la Notre-Dame des Bois , des Prés , des Champs , des Vallons , des Ermites ; et ces couplets , ils les chantaient dans les chaumières et les châteaux , sous l'orme du hameau et dans la grande salle du baron.

Plus tard , sous le nom de Palinods , se formèrent en divers lieux , et notamment à Caen , à Rouen , à Dieppe , et dans plusieurs autres grandes villes , des sociétés littéraires qui furent comme le germe de nos académies. Chanter les gloires de la Vierge , et spécialement sa conception , exempt de péché , fut le premier but de leur sainte institution. Chaque membre élu devait composer une pièce en l'honneur de Marie conçue sans la souillure du péché originel , et , chaque année , son éloge était mis au concours ; des prix étaient décernés aux meilleures compositions.

Dès le temps même de l'institution de la fête de la Conception , dans la ville de Rouen , on fonda une association des plus notables personnages , « qui élisent encore , par chacun an , un d'entre eux , pour être le prince de la confrérie , lequel , tenant le puy ou échafaud à tous orateurs

en toutes langues, donne prix excellent, de bonne valeur, à ceux qui plus ornementement, fidèlement et mieux à propos, auroient célébré la louange de la Vierge Marie, sur le propos de la sainte Conception, par hymnes, odes, sonnets, ballades, chants royaux, etc. »

L'Académie de Toulouse distribue, encore de nos jours, un lis d'argent à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur la sainte Vierge.

Nous ne savons si l'on a conservé ces recueils ; nous ne savons si les villes que nous venons de nommer les possèdent encore, supposé qu'on en ait régulièrement tenu ; nous ne savons s'ils n'ont pas disparu, comme tant d'autres choses, dans nos tourmentes politiques.

Mais, dans l'hypothèse désirable de leur conservation, on trouverait sans doute, en feuilletant ces archives poétiques et pieuses, des hymnes bien sublimes, et d'autres bien gracieux, en l'honneur de la Vierge-mère ; et ce serait assurément un beau travail à faire, que le choix et la reproduction de ces pièces ensevelies dans la poussière des bibliothèques, et qui, en paraissant au jour, nous donneraient à la fois de curieux échantillons de la poésie de nos pères, et de précieux monuments, d'incontestables témoignages de leur dévotion à Marie.

Nous n'allons point demander à l'histoire littéraire et religieuse de la France de nous donner dans chaque siècle un ou plusieurs chants à Marie ; ce travail nous mènerait trop loin. Mais, laissant de côté tous les poètes français antérieurs au dix-septième siècle, et Martial d'Auvergne, auteur d'un poème intitulé *Dévotes louanges à la Vierge Marie*, et le grand Corneille lui-même, dont nous avons déjà parlé à propos de sa *Traduction du psautier de la Vierge*, et une multitude d'autres, nous arrivons de suite

aux dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles.

Suivant toujours pas à pas, comme nous l'avons fait jusqu'ici, le *Livre de Marie*, nous placerons à la tête de nos citations un sonnet religieux de Laurent Drelin-court.

Nous donnons ce morceau, et parce qu'il est beau, et parce que son auteur était ministre protestant. L'auguste mère de Dieu est si rarement louée par les enfants de l'hérésie, que ce nous est une bonne fortune que de surprendre un de ces chrétiens égarés, parmi le chœur terrestre, qui chante les louanges de l'impératrice des cieux.

Mère du Rédempteur, mais toujours vierge et pure,
Que ton bonheur est grand et ton sort glorieux !
Quelle main, quel pinceau peut former la peinture
De l'immortel honneur que tu reçois des cieux ?

Par toi le Créateur vent être créature ;
L'Infini se renferme en tes flancs précieux ;
Ton père dans la grâce est ton fils par nature,
Et, sortant de ton sein, vient paraître à nos yeux.

Tu mets au jour l'auteur des clartés éternelles,
Et tu nourris du lait de tes chastes mamelles
Celui qui de ses biens entretient l'univers.

Eve nous fait mourir par sa fatale envie ;
Mais, ô Vierge féconde en miracles divers,
Dans le fruit de ta foi tu nous donnas la vie !

Charles Cottin, si indignement et si injustement mal-traité par Boileau, a fait sur l'Assomption un sonnet qui n'est pas moins remarquable.

Admirez, ô mortels, cette reine immortelle,
Cette Vierge fatale à l'orgueil des faux dieux ;
Elle quitte la terre, et monte dans les cieux,
Au comble des honneurs où la gloire l'appelle.

L'Aurore à son lever ne paraît point si belle,
Et son char de rubis n'est point si précieux.
Le jour semble sortir de l'éclat de ses yeux,
Et le monde en reçoit une grâce nouvelle.

Les feux du firmament révèrent son pouvoir ;
Les anges de son fils sont ravis de la voir ,
Et toutes les vertus lui font une couronne.

Que peut-on ajouter à sa haute splendeur ?
La lune est sous ses pieds, le soleil l'environne ;
Et l'on ne voit que Dieu qui la passe en grandeur.

Passant par-dessus le dix-huitième siècle, nous arrivons, d'un bond, au dix-neuvième, qui, plus riche que son devancier, va nous donner pour Marie des chants bien poétiques et bien religieux.

Écoutons M. Boudant, auteur d'un recueil de cantiques où les plus austères vérités de la foi et les plus tendres enseignements de l'Évangile sont traduits souvent en vers nobles et gracieux.

A genoux ! à genoux ! La cloche du village
Balance dans les airs ses tintements pieux ;
Avec la cloche sainte, adressons notre hommage
A la Reine des cieux.

Saluons à l'envi l'étoile magnifique,
Le lis de nos vallons éclatant de blancheur,
Cette rose du ciel, cette Vierge mystique
Qui porta le Sauveur.

Ah ! quand l'ombre du soir monte sur la colline,
Quand s'éteignent au loin les feux mourants du jour,
J'aime les tintements de la cloche divine
Qui me parle d'amour.

Sur mes lèvres je sens ruisseler la prière ;
Ta voix, écho céleste, a pour moi la douceur
D'une vierge exhalant à l'autel solitaire
Les accents de son cœur.

A genoux ! à genoux ! La cloche du village
Balance dans les airs ses tintements pieux ;
Avec la cloche sainte, adressons notre hommage
A la Reine des cieux.

M. Édouard Boulay a travaillé en poète pour le mois de Marie. Il a fait pour ce mois saint, et pour la Vierge à laquelle la piété le consacre, un charmant bouquet composé de fleurs vraiment poétiques.

Voici une de ces fleurs :

L'ANNONCIATION.

L'épouse méditait, quand, au sein du repos,
Une voix, comme un luth, fait entendre ces mots :
« Je te salue, humble Marie,
Douce compagne du Seigneur,
Femme entre les femmes bénie,
Trésor de grâce et de pudeur. »

Et, debout devant elle, un archange s'incline :
Il brille, environné d'une noble splendeur ;
Sa droite tient un lis à la fleur argentine,
Et l'autre main se presse sur son cœur.

La Vierge s'est troublée au salut de l'archange.
Quoi ! tu craindrais l'aspect du messager des cieux ?
Non, tu ne crains pas sa louange,
O femme si petite et si vile à tes yeux !

Tu sais que l'homme-poussière
Est le trône de l'orgueil ;
Tu sais qu'un roi de lumière
Se brisa sur cet écueil ;
Tu sais que notre âme est nue,
Et que toute gloire est due
Au seul Dieu de l'univers,
Semblable aux ondes errantes
Qui retournent murmurantes
Dans l'antique sein des mers.

« Rassure-toi, Marie, et bannis tes alarmes,
Reprit la voix. Ton Dieu s'est épris de tes charmes ;
D'une grâce ineffable il a paré ton cœur :
Vierge, ton chaste sein va porter le Sauveur,
De tes humbles vertus sublime récompense.
Est-il rien d'impossible à la toute-puissance ?
Voilà qu'Élisabeth elle-même a conçu ;
Sur ses genoux vieilliss un fils sera reçu. »
Marie, à ce discours, dans un profond silence,
Tient ses yeux quelque temps sur la terre fixés ;
Il semble que son cœur balance.
O moment solennel ! qui dira ses pensers ?

A tes genoux, ô Marie,
Vois tomber le genre humain ;
La sentence de la vie
Est remise dans ta main ;
Rois, patriarches, prophètes,
A tes pieds courbent leurs têtes
Promises au châtiment ;
Dans sa sagesse profonde,
Dieu ne veut sauver le monde
Qu'avec ton consentement.

Entends la malheureuse Ève,
Qui du fond de sa douleur
Te crie : « O ma fille, achève !
Consens à notre bonheur. »
Le ciel interrompt sa fête ;
Sur la harpe qui s'arrête
L'ange demeure en suspens,
Et, dans l'ombre sépulcrale,
Une espérance infernale
Luit aux démons palpitants.

De même qu'un jeune arbre, à la tige légère,
Sous l'aigle qui s'abat, incliné vers la terre,
Relève ses rameaux,
Ainsi, le front courbé sous le poids du mystère,
La Vierge au firmament élève sa paupière,

Et le héraut céleste a recueilli ces mots :
« Voici de mon Seigneur l'esclave obéissante ;
Que Dieu traite à son gré son indigne servante. »
Et la terre d'Éden d'allégresse frémit ;
Et l'enfer, sous ses voûtes sombres ,
D'un sifflement horrible épouvante les ombres ;
Et le ciel en chœur applaudit ;
Et le Verbe fait chair parmi nous descendit.

M. de Modurange a fait peu de vers , à ce qu'il paraît.
On le regrettera avec nous, quand on aura lu ceux que
nous donnons ici.

L'ASSOMPTION.

Elle a fui vers les cieux ! Chantez l'hymne nouvelle,
Anges du Dieu vivant ; touchez les harpes d'or ;
De vos ailes de feu tout voilés devant elle,
Oh ! chantez, pleins d'amour, votre reine immortelle :
Vers vous elle a pris son essor.

Sous ses pieds triomphants une vapeur légère
Flotte, et d'un poids si doux semble s'enorgueillir ;
Marie, avec splendeur, abandonne la terre :
Ainsi de ses destins l'ineffable mystère
S'explique et devait s'accomplir.

Vierge auguste, à ton nom, dans une âme troublée
Souvent renaît la foi, le désir et l'amour ;
L'orphelin te bénit ; la veuve désolée
T'implore en soupirant près du noir mausolée,
Quand vient la nuit, quand naît le jour.

Parmi les verts buissons, sous l'épine sauvage,
Ton image est propice au pieux pèlerin.
Blanche étoile des mers, lorsque gronde l'orage,
Le navire perdu sur des flots sans rivage
Te redemande un ciel serein.

Aux prophètes émus Dieu te fit apparaître.
Comme on entend de loin un doux son retentir,

Avant nous Israël apprit à te connaître :
 Car ces hommes, remplis des temps qui devaient naître,
 Parlaient de toi pour l'avertir.

Ici-bas, cependant, à souffrir toujours prête,
 Tu vécus dans l'exil, sous la croix tu gémis.
 Que de pleurs t'a coûté ta sublime conquête !
 Mais tes pieds du dragon brisent enfin la tête,
 Et les cieux t'ouvrent leurs parvis.

Chantons ! qu'un pur encens s'allume et se déploie
 Comme un nuage d'or sur l'autel agité ;
 Enlaçons dans les fleurs et la pourpre et la soie.
 Marie est reine enfin ! Chantons, chantons sa joie
 Dans le temps, dans l'éternité.

M. Édouard Turquety, de Rennes, qui, par deux volumes de vers intitulés *Amour et Foi* et *Poésies catholiques*, a pris un rang distingué parmi nos meilleurs poètes religieux ; M. Édouard Turquety a aussi payé à la Vierge, protectrice des chrétiens, un riche tribut d'hommages.

Une de ses pièces commence ainsi :

O muse, ô jeune et blanche épouse,
 Viens encore éveiller la harpe entre mes doigts ;
 Donne-lui la douceur de la cloche des bois
 Et le parfum de la pelouse.
 Viens ; je veux célébrer, loin d'un monde méchant,
 Cette paix dont la source est ici-bas tarie ;
 Je veux parler du ciel et parler de Marie :
 Son nom seul n'est-il pas un chant ?

La même pièce finit ainsi :

Viens donc, puisque je parle d'elle !
 O muse, laisse encor palpiter sur mon cœur
 Cette harpe qui tremble avec tant de douceur
 Au seul battement de ton aile ;
 Viens, et ne me fuis pas, que ma voix n'ait chanté

Cette Vierge d'amour que l'univers encense,
 Celle que Dieu nomma la fleur de l'espérance,
 La rose de l'éternité.

Quelle douce langueur, quel parfum de poésie dans ces
 autres couplets :

Je suis la plante moissonnée
 Qui s'effeuillerait dans la mort,
 Si vos deux bras n'étaient un port
 Où reverdit l'âme fanée.

Mais sitôt que je vois le rayon de vos yeux,
 Le sourire qui part de vos lèvres divines,
 Il me semble qu'un ange arrache les épines
 De la route qui mène aux cieux.

O ma mère, ô ma douce mère,
 Éclaircissez enfin ma nuit !
 Mon pauvre cœur s'use et languit
 Dans sa tristesse solitaire.

Répandez vos parfums, comme une vigne en fleurs,
 Autour du chevet sombre où j'ai posé ma tête,
 Où j'attends en pleurant la fin de la tempête,
 Et des crépuscules meilleurs.

Veillez sur moi, tendre colombe,
 Protectrice de l'arbrisseau !
 Votre aile a cherché mon berceau,
 Et s'arrêtera sur ma tombe.

Veillez sur moi, qu'entoure un précoce linceul ;
 Sur moi que le présent, l'avenir décourage,
 Et qui n'ai plus d'espoir qu'au pied de votre image,
 Quand je souffre et que je suis seul.

Je suis seul ! Oh, non ! Vierge sainte,
 Pardonne : il me reste avec toi,
 Il me reste une mère à moi,
 Et son âme écoute ma plainte.

Cette mère chérie, elle est là qui m'attend,
 Qui verse sur mon front ses plus douces prières ;
 Et je me dis : Courage ! oh ! j'ai toujours deux mères :
 L'une est ici, l'autre m'attend !

Hélas ! depuis qu'il a écrit et fait imprimer ces lignes , le bon fils est demeuré *seul*, tout à fait *seul*. Celle qui versait si tendrement ses prières et ses larmes sur le front de son fils chéri, celle qui écoutait et qui calmait si bien, de sa main et de sa parole, la plainte du poète ; celle-là aussi a quitté la terre, et maintenant les deux mères *attendent* leur enfant au ciel.

M. Poirée Saint-Aurèle, qui a publié quelques volumes de *poésies*, et notamment les *Veillées françaises*, le *Flibustier*, *Cyprès et Palmites* ; M. Amédée Pommier, auteur aussi de *poésies* diverses qui forment un volume ; M. Édouard d'Anglemont, auquel on doit un volume d'*odes*, de *légendes françaises*, de *pèlerinages*, etc. ; M. Alphonse Esquiros, dans un gracieux recueil intitulé *les Hirondelles* ; M. Xavier Marmier, dans des esquisses poétiques ; M. Ernest Falconnet, et mille autres poètes ou versificateurs de nos jours, ont également trouvé de nobles inspirations pour la mère du Christ. Le *Livre de Marie* donne un ou plusieurs chants de chacun de ces poètes. Nous nous interdirons de les reproduire ici, en renvoyant les lecteurs auxquels nos extraits ne suffiraient pas à ce riche et intéressant ouvrage, et encore aux *Mélodies poétiques de la jeunesse*, par le même auteur ; et enfin à la *Lyre de Marie*, autre recueil uniquement composé, comme l'indique son titre, d'hymnes à la Vierge-mère.

Voici deux pièces qui ne sont dans aucun de ces ouvrages. Elles ont été composées par M. Alphonse Lefebvre, un des chantres les plus dévoués et les plus pieux de Marie, et auteur bien connu de compositions religieuses et poétiques en l'honneur de cette Vierge.

En ce jour,
O bonne
Madone,

Je te donne
Mon amour.

Jour et nuit
 La terre
 Entière,
 Tendre mère,
 Te bénit.
 En ce jour, etc.

Pour toujours
 Mon âme
 S'enflamme,
 Et réclame
 Ton secours.
 En ce jour, etc.

Si mon cœur,
 O mère
 Si chère,
 Peut te plaire,
 Quel bonheur!
 En ce jour, etc.

Par ton nom,
 J'implore
 Encore
 De l'aurore
 Un rayon.
 En ce jour, etc.

O pécheur,
 La bonne
 Madone
 Te pardonne
 De bon cœur.
 En ce jour, etc.

Donne-moi,
 Marie
 Chérie,
 Pour la vie,
 D'être à toi.
 En ce jour, etc.

Qu'à jamais
 Mon âme
 S'enflamme,
 Et proclame
 Tes bienfaits.
 En ce jour, etc.

En ton nom
 J'espère
 Lumière,
 Tendre mère,
 Et pardon.
 En ce jour, etc.

Nuit et jour
 Ma lyre
 Soupire,
 Pour te dire
 Mon amour.
 En ce jour, etc.

A la mort,
 Qui prie
 Marie,
 Plein de vie
 Entre au port.
 En ce jour, etc.

Tendre Marie,
 Mère chérie,
 O vrai bonheur
 Du cœur !
 Ma tendre mère,

CULTE DE MARIE

En toi j'espère ;
Sois mes amours,
Toujours.

Tout ce qui souffre sur la terre
En toi trouve un puissant secours ;
Ton cœur entend notre prière,
Et ton cœur nous répond toujours.
Tendre Marie, etc.

Tu nous consoles dans nos peines,
Tu viens à nous dans l'abandon ;
Du pécheur tu brises les chaînes,
Et tu lui donnes le pardon.
Tendre Marie, etc.

Ta douce main sèche nos larmes ,
Ton nom si doux guérit nos maux ;
Et nous trouvons encor des charmes .
A te prier sur des tombeaux.
Tendre Marie, etc.

Tu viens consoler ceux qui pleurent,
Et tu prends soin des malheureux ;
Tu viens visiter ceux qui meurent,
Et tu les portes dans les cieux.
Tendre Marie, etc.

C'est toi qui gardes l'innocence
Dans l'âme des petits enfants ;
C'est toi qui gardes l'espérance
Dans les cœurs flétris par les ans.
Tendre Marie, etc.

Tu te montres, ô Vierge aimable ,
La mère du pauvre orphelin ;
Celui que la misère accable
Auprès de toi trouve du pain.
Tendre Marie, etc.

Le matelot, dans la tempête,
Invoque l'étoile des mers ;

L'étoile brille sur sa tête,
Et tu calmes les flots amers.
Tendre Marie, etc.

Je te consacre donc mes peines,
Je te consacre mes douleurs;
Unissant mes douleurs aux tiennes,
Je taris ma source de pleurs.
Tendre Marie, etc.

Mais sur notre liste des poètes qui ont offert à la sainte Vierge l'encens de leurs louanges, nous avons encore des noms d'une grande renommée.

Nous avons donné ailleurs un fragment d'une bien belle ode de l'excellent Charles Nodier. Le baron Guiraud, son confrère à l'Académie française, a fait aussi, pour la Vierge, une invocation aussi tendre que poétique.

Il n'est pas jusqu'à M. Alexandre Dumas, la grande célébrité littéraire de notre époque, que l'on ne puisse citer dans un travail tel que le nôtre; et il est en effet cité dans le *Livre de Marie*.

C'est là aussi que nous prenons les vers suivants de Jean Reboul. Ils furent, dit-on, les premiers de ce poète boulanger, devenu depuis si célèbre, que ses concitoyens l'ont élu leur représentant à l'assemblée nationale. Ainsi la mère de Jésus, l'humble épouse de l'artisan, eut les prémices de cette muse plébéienne.

Toi que célèbre aux cieux l'harmonie éternelle
Des archanges ravis, des séraphins ardents,
Vierge, accepteras-tu d'une lyre mortelle
Les profanes accents ?

Oh ! toujours indulgente envers la créature,
Tu les accepteras. Mais pourrai-je jamais
Exalter dignement, Reine de la nature,
Tes immenses bienfaits ?

L'univers languissait dans une nuit profonde ;
La voix de l'Éternel promet un jour serein :
O céleste Orient, la lumière du monde
Sortira de ton sein.

Le fils de Jéhovah se revêt de poussière.
De ton flanc virginal il veut naitre mortel ;
C'est par toi que le ciel habitera la terre,
Et la terre le ciel.

Quel désordre éclatant à mes yeux se présente !
Le Maître, des captifs vient partager le sort ;
Une Vierge est féconde, une mortelle enfante
Le vainqueur de la mort.

Malheureux fils d'Adam, dépouille-toi du crime !
Ève victorieuse a soumis les enfers,
Le vieux serpent vaincu se roule dans l'abîme,
Et les cieux sont rouverts.

Mais, Vierge, tes douleurs ont surpassé ta gloire :
Quels sanglots t'a coûté le salut des humains !
Quel sang ont exigé, pour prix de la victoire,
Les célestes desseins !

Exempte du péché, tu connus nos alarmes ;
Tu partageas nos maux, tu sais y compatir.
Quand on pleure avec toi, l'infortune a des charmes ;
La douleur, son plaisir.

Est-il de lieu, de rang où la foi ne t'implore ?
Tu recueilles ses vœux, ses larmes et ses cris,
Des mers de l'Occident à celles de l'Aurore,
Et du chaume aux lambris.

A qui léguera-t-il ses sueurs et sa peine,
Le pauvre laboureur, d'enfants déshérité ?
Sa compagne t'invoque, et retourne certaine
De sa fécondité.

Enfin il est encore un nom que nous avons laissé pour
le dernier de cette liste : non pas que nous le placions dans

l'ordre du mérite après tous les autres poètes cités par nous dans ce chapitre, mais parce que nous voulons clore dignement par lui cette revue des plus nobles inspirations de nos poètes en l'honneur de la mère du bel et saint amour.

Ce nom, qui jusqu'ici n'est pas sorti de notre plume, c'est celui de Charles Brugnot. Ah ! ce nom fait encore palpiter notre cœur et trembler notre main, car il est celui d'un homme qui nous dirigea dans un des cours de nos études, qui nous fit connaître les poètes et aimer la poésie ; qui fit plus, qui nous montra une bonté de père, et qu'en retour nous aimâmes avec un amour de fils. Oh ! ni le temps ni la mort n'ont effacé de nos souvenirs cet homme d'un talent si pur et si religieux, d'un caractère si doux, d'un commerce si instructif et si agréable, d'un goût si exquis pour le beau, d'une nature si aimante, d'une foi, d'une espérance, d'une résignation si chrétiennes ; cet admirateur passionné de la Bible, d'Homère et de Chateaubriand ; ce poète qu'estimèrent et qu'affectionnèrent Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, et l'auteur même du *Génie du Christianisme*. Bon professeur, reçois ici l'hommage d'un de tes élèves ; et puisse cet hommage aller, comme l'encens d'une fleur, réjouir où elle est ton âme impérissable, enlevée trop tôt à la poésie, à la religion et à ta jeune famille, et maintenant, sans doute, couronnée de gloire et d'honneur auprès de celle que tu chantas avec la mélodie d'un ange !

Dans un des trois chapitres que nous avons osé fournir à la seconde édition du *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, par M. le vicomte Walsh, nous avons placé à l'article de la *Conception* l'hymne à la Vierge, envoyé par Brugnot en 1823 à l'Académie des Jeux Floraux de

Toulouse, qui décerna le lis d'argent à M^{me} Amable Tastu, quoique, au jugement d'un habile critique, la pièce de Brugnot l'emportât de beaucoup sur celle de sa concurrente.

Ici nous allons donner quelques vers délicieux, intitulés *A une enfant pour son premier anniversaire*. Cette enfant était l'aînée de la nombreuse famille dont le poète bourguignon devait devenir le père, et qu'il devait aussi laisser orpheline avant même d'avoir atteint le milieu de l'existence humaine. Nous citons cette pièce, parce que l'enfant chérie à laquelle elle s'adressait, et sur le berceau de laquelle Charles Brugnot la composa, avait reçu au baptême le doux nom de Marie, et que l'auteur n'a pas oublié, dans ses vœux et ses souhaits à sa fille, celle dont cette même enfant portait le nom protecteur.

Rien n'est si doux que tes yeux bleus,
Enfant! l'azur du ciel sourit sous ta paupière.
Ah! puissent tes yeux bleus ne voir que la lumière
De jours purs, de jours doux comme eux!

O nuit de douleur et d'ivresse,
Où ton père en pleurant te reçut dans ses bras!
Où ta mère surtout tressaillit d'allégresse,
Lorsque ton premier cri, comme un cri de détresse,
Marqua ta venue ici-bas!

Je riais, je pleurais en embrassant ta mère.
Qui peindrait de pareils moments?
Oui! je mêlais mes pleurs à mes embrassements:
Cette joie était-elle amère?

Parmi la pourpre et l'or, sous un toit somptueux,
Ma chère enfant, tu n'es point née;
Simple comme ta destinée,
Ton modeste berceau n'a rien de fastueux.

La soie en longs rideaux, sur ta tête endormie,

N'étend point de ses plis l'ondoyant appareil;
 Mais chaque nuit, pour toi, vient-elle moins amie ?
 Mais n'as-tu pas un doux sommeil ?

Non, ce ne sont point les richesses
 Qui d'un Dieu protecteur soient le don le plus beau ;
 Nous demandons au ciel pour toi d'autres largesses,
 Quand nous prions le soir autour de ton berceau.

Nous prions tous les saints, les vierges et les anges,
 Et les esprits enfants échappés à leurs langes ;
Surtout la mère du Sauveur,
Celle qui porte aux cieux la plus belle couronne,
Marie, au nom plein de douceur,
La reine des élus, ta divine patronne.
Nous la prions de t'accorder
Les attrails gracieux d'une angélique enfance,
Les jours purs d'une adolescence
Que son regard d'en haut daigne toujours guider ;
De te faire semblable à ces fleurs dont l'essence,
Survivant à l'éclat d'une courte beauté,
Est un parfum choisi pour l'immortalité.

Bientôt sur mes genoux , ou sur ceux de ta mère,
 Toi-même bégaieras ta naïve prière ;
 Pour nous tu prieras à ton tour ;
 Et peut-être ces vœux de ta bouche enfantine,
 Reçus avec amour par la bonté divine,
 A mon déclin rapide ajouteront un jour.

Hélas ! ces vœux , pourtant si purs , d'une bouche enfantine, la divine bonté ne les exauça pas !... Brugnot mourut à trente-trois ans, laissant cinq ou six enfants en bas âge, et une veuve dont il était, lui, toute la fortune.

Nous venons naguère de nommer M^{me} Amable Tastu , rivale de Brugnot, et qui l'emporta sur lui au jugement de l'aréopage toulousain.

Cette dame, si connue dans les lettres, a donc aussi saisi

le luth pour en tirer des accords à la gloire de Marie. Nous regrettons de n'avoir pas le chant qui triompha au concours de Toulouse. Mais ce n'est pas dans ce seul hymne que M^{me} Tastu a salué la Vierge sacrée. Sa lyre pieuse et animée a retenti plus d'une fois en l'honneur de la mère de grâce, à laquelle elle dit un jour, dans une prière adressée à Notre-Dame de Consolation (Pyrénées-Orientales) :

.....
 A défaut du bonheur, Vierge consolatrice,
 Fais-moi trouver la paix !
 Permets, Reine des cieux, qu'après de longs orages
 Je puisse enfin goûter quelques jours de repos,
 Beaux comme tes vallons, doux comme tes ombrages,
 Et purs comme tes eaux.

Madame Marceline Valmore, émule de madame Tastu, a, comme celle-ci, laissé des stances pleines de grâce et de pieuse tendresse en l'honneur de la madone.

Citons encore madame Desroches, née Bongourd, dame bretonne, et, partant, compatriote de Lamennais, du vicomte Walsh, de Turquety et de Chateaubriand. Le regard élevé vers la Vierge, elle lui crie, dans un recueil de poésies sacrées publié en 1820 :

O toi qui, près du trône où siège l'Éternel,
 Des astres, à tes pieds, vois briller la lumière,
 Vierge sainte, reçois, en ce jour solennel,
 Notre encens et notre prière.

Bien d'autres femmes encore ont uni aux chœurs des anges les soupirs, les élans de leur âme de feu. Sous l'inspiration de leur foi, elles ont chanté comme chantèrent Judith, Esther, Débora, et la mère de Samuel, et la sœur de Moïse. Elles ont chanté Dieu et Marie ; car Marie n'est

pas seulement bénie entre toutes les femmes ; il faut qu'elle le soit (et elle mérite de l'être) par toutes les filles d'Ève, et notamment par celles qui, avec les dons du cœur, ont reçu ceux du génie.

Ici nous touchons à la fin, nous arrivons au terme de notre tâche. Nous venons d'évoquer, du fond de la tombe et du silence des bibliothèques, les poètes les plus célèbres, dont l'âme, dont la voix, dont la lyre, ont chanté la Vierge toute belle. Nous avons avidement et religieusement écouté leurs accents pieux ; car ces accents nous réjouissaient comme se réjouit un enfant bon et aimant, quand sa mère est fêtée, honorée et louée. Certes, des chants bien doux ont charmé nos oreilles, et notre âme a été émue par de bien tendres sentiments, par des paroles bien sublimes ou bien attendrissantes.

Sedulius au nom si suave, Alchwin, saint Fortunat, Marbode, Fulbert, Hermann, saint Anselme, Innocent III, Jean Gerson, Érasme, Louis de Blois, Vida, Frizon, Sarnbiewski, Sannazar, Urbain VIII, Alexandre VII, et surtout Santeul et Coffin, ont bien poétiquement loué la mère de Dieu dans la langue adoptée par l'Église romaine, et ils peuvent fournir à sa liturgie sacrée des chants aussi beaux que pieux, aussi élégants qu'onctueux. Il ne faut que savoir choisir.

Dans ce congrès de poètes, dans ce concert de louanges en l'honneur de Marie, l'Espagne, cette province fidèle entre toutes les provinces du royaume terrestre du Christ, l'Espagne est noblement, comme on l'a vu, représentée par Gonzalo de Berceo, par l'archiprêtre de Hita, par Luis de Léon, et par Michel Cervantes. Ce dernier est, avec l'Italien Borghi, celui de tous les poètes qui a le mieux appliqué à la Vierge, fille, épouse et mère de l'éter-

nel amour, le passage des livres sacrés où la sagesse se loue elle-même :

L'Allemagne, bien que l'erreur y ait glacé beaucoup de cœurs, paralysé beaucoup de voix, et dérobé à beaucoup d'âmes les mystères du ciel, l'Allemagne a entendu, dans sa langue germanique, de nobles hymnes à Marie ; et elle peut citer, avec un juste orgueil, Werner, Rousseau, Schlegel, Klopstock, et surtout Novalis, dont les accents nous ont profondément ému.

La langue française, comme nous venons de le voir en dernier lieu, a eu aussi ses dignes organes dans ce brillant festival. Turquety, Nodier, Guiraud, Brugnot, Reboul, d'Anglemont, Marcellus, Modurange, et beaucoup d'autres, ont sanctifié notre idiome en le faisant servir à la louange de Marie.

Mais la contrée qui, selon nous, a le mieux chanté la Vierge dans la langue des poètes, la contrée du sein de laquelle se sont élevés, vers le trône de la Reine des cieux, les plus beaux chants de foi, d'espérance et d'amour, c'est sans contredit l'Italie. A elle les honneurs et les palmes de la victoire ! à ses poètes les lauriers dus au front des vainqueurs ! Mais aussi quels poètes que le Dante, Pétrarque, le Tasse, Menzini, Filicaia, Manzoni, Pellico et Borghi ! Qui a jamais parlé à la Vierge très-bonne un langage plus passionné, plus tendre et plus confiant que saint Alphonse de Liguori, l'auteur des *Canzoncine in onore di Maria santissima* ?

Oui, nous qui venons d'entendre les uns après les autres, et presque simultanément, tous ces chantres pieux, tous ces nobles clients de la mère du Christ, nous pouvons dire, ce nous semble, avec connaissance de cause, que, dans le culte rendu par la poésie à la sainte Vierge, l'Ita-

lie est au premier rang, comme elle est au premier rang dans le culte rendu à la même Vierge par l'art de la peinture. Les poètes italiens parlent à la madone comme un enfant parle à sa mère, et un amant à son amante.

Frédéric de Hardenberg, aidé surtout de Schlegel, assure à l'Allemagne le second rang dans cette lutte pieuse.

Le troisième, à notre avis, appartient à l'Espagne; et elle le doit principalement à son poète d'Avila, digne compatriote de la grande réformatrice du Carmel, à Gonzalo de Berceo.

Pourquoi faut-il qu'à notre honte, la France ait ici une place qui lui est si peu ordinaire? La première dans le culte rendu à la très-sainte Vierge par l'architecture sacrée, la première peut-être aussi dans le culte rendu à cette même Vierge par l'éloquence chrétienne, pourquoi faut-il qu'elle ne vienne qu'après ses trois rivales, ou, pour mieux dire, ses trois sœurs, quand il s'agit du culte rendu par la poésie à la reine des saints?

Plusieurs raisons peuvent expliquer cette infériorité. La première, c'est le paganisme, c'est le mythologisme de la littérature française durant les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, et, par conséquent, pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, qui ont été, en France, le bel âge des lettres.

Parcourez, en effet, les œuvres poétiques de cette période que nous avons appelée *classique*, depuis l'immortel auteur du *Télémaque* jusqu'à Delille et Demoustier; partout vous verrez le paganisme dominer dans les idées et le langage des poètes. Comme nous n'avons presque trouvé dans les ateliers des sculpteurs, dans les palais de nos rois, dans les jardins de Marly, des Tuileries, de Versailles, que des nymphes, des dryades, des faunes, des sirènes,

des dieux et des déesses de l'Olympe ; ainsi , dans les œuvres des poètes de cette même époque, nous ne rencontrons, à chaque pas, que les noms des vaines idoles de la mythologie : Jupiter, Saturne, Apollon, Mercure, Diane, Junon, Thalie, Melpomène, etc. Une telle littérature , tout imprégnée d'idolâtrie, pouvait-elle chanter dignement la femme unique et admirable qui tient le second rang dans le christianisme ? Aussi pouvons-nous remarquer que cette Vierge divine, que cette Vierge toute sainte a été surtout louée, vénérée et priée par les poètes du dix-neuvième siècle. Tous les morceaux de poésie française que nous avons cités, à l'exception de deux, appartiennent à ce siècle, qui heureusement a rejeté de sa littérature toutes ces formes païennes, toutes ces niaiseries, tout ce bagage mythologique, dont s'étaient si fatalement embarrassés les deux siècles précédents.

Le second motif qui explique l'infériorité de la poésie française en ce qui concerne la Vierge, c'est le peu de piété que semblent avoir eu, à l'égard de cette mère du grand Libérateur, les poètes qui vécurent depuis le règne de Louis XIII jusqu'au dix-neuvième siècle. Nous avons feuilleté un recueil en trois forts volumes, intitulé *Poésies morales et chrétiennes*, commençant à Malherbe, le père de la poésie française, et finissant à Gresset. Il renferme à peu près quatre cent soixante extraits empruntés à environ quatre-vingt-cinq poètes, parmi lesquels on remarque Malherbe, Rotrou, Brébœuf, Racan, Godeau, évêque de Vence, Arnauld d'Andilly, Corneille, Pellisson, la Fontaine, Quinault, Racine père, Racine fils, Boileau, de la Motte, J.-B. Rousseau, Voltaire, le Franc, Piron, Gresset, les jésuites Brumoy, Porée, du Cerceau, et beaucoup d'autres littérateurs attachés par état, comme ces derniers, à la

religion. Eh bien ! dans les quatre cent soixante pièces qui composent le recueil à la fois *pieux et moral* dont nous parlons, deux seulement, oui, deux seulement ont pour objet la sainte Vierge. Nous en avons donné une, c'est celle de l'abbé Cottin ; l'autre est du père de la Rue, et elle a pour objet l'immaculée conception.

Il faut peut-être chercher une troisième cause du fait trop déplorable que nous signalons ici, dans l'espèce de despotisme qu'exerce en France la scolastique froide, compassée et méticuleuse. Les Italiens, les Espagnols, sont tout feu en parlant à la sainte Vierge. Ce sont des enfants qui se jettent avec avidité, avec transport sur le sein de leur mère ; et nous, nous sommes tout de glace, ou, du moins, nous sommes sans cesse dominés par la crainte d'aller trop loin dans nos éloges, dans notre confiance, dans notre abandon à Marie. Notre langage est toujours timide, réservé et sévère comme le langage de l'école. Avec une telle gêne, avec de telles entraves, la poésie est impossible ; elle n'a pas de liberté, elle n'a pas d'essor ; la scolastique lui lie les ailes. Aussi trouverez-vous que tous ceux de nos poètes que nous venons de citer dans le cours de ce chapitre sont par l'enthousiasme, qui est l'âme de la poésie, loin, bien loin des poètes italiens, espagnols et même allemands. La faiblesse, la langueur de notre foi nous tue, nous colle à la terre. *Quare dubitasti, modicæ fidei ?*

Et maintenant que nous avons adressé nos reproches à la poésie française en particulier ; maintenant que nous avons demandé à chaque siècle chrétien, et à chaque peuple catholique, les fleurs poétiques et saintes qu'ils ont eu à déposer sur l'autel de Marie ; maintenant que nous avons écouté avec un religieux respect les chants

regardés comme les plus exquis que le génie de l'homme ait trouvés pour louer la Vierge, nous sera-t-il permis d'accuser en général et sans distinction de nation tous les poètes chrétiens de n'avoir pas senti, de n'avoir pas deviné; de n'avoir pas découvert tout ce qu'il y a d'éléments poétiques dans cette créature à la fois si humble et si grande, qui est plus pure que les anges, plus élevée que les cieux, plus belle que l'aurore, plus bienfaisante que la rosée, plus douce que la brise du soir dans les journées d'été, plus rayonnante que le soleil, plus forte qu'une armée? Nous sera-t-il permis de dire que les grands poètes surtout n'ont jamais assez contemplé, avec le regard de la foi et celui du génie, les grandeurs de la Vierge; jamais assez considéré la place immense qu'elle occupe dans l'ordre de la création, dans l'ordre de la rédemption, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la gloire? Nous avons eu, il est vrai, à citer dans ce chapitre quelques odes sublimes, quelques hymnes grandioses, quelques élégies touchantes, quelques invocations pleines de poésie et de sensibilité, de foi et d'humilité. Mais toutes ces compositions ne sont, pour ainsi dire, que des œuvres détachées, que des pièces fugitives, que des feuilles légères et volantes. La grande poésie, l'épopée, la tragédie, ne l'ont point prise pour sujet principal de leurs chants de longue haleine.

Dante lui donne bien peu de place dans sa divine *trilogie*. Le Tasse la nomme à peine dans le récit des malheurs et de la délivrance de cette *Jérusalem*, où Marie vit couler le sang de son auguste fils. Milton (mais cela n'est pas très-surprenant dans un poète protestant), Milton ne la mentionne qu'en deux endroits de son poème, et fort brièvement. Il n'est pas étonnant non plus que son nom

ne soit pas même prononcé dans la *Henriade*. Klopstock, l'auteur de la *Messiede*, ne parle d'elle qu'en passant, et cela dans une œuvre où Marie aurait dû jouer un si grand rôle et occuper le second rang. Jamais, que nous sachions, aucun poète éminent n'a pris la sainte Vierge pour sujet d'une composition épique; et pourtant il nous semble qu'il y aurait en Marie, pour une création de ce genre, d'inépuisables richesses et des trésors infinis de pensées et de sentiments.

Et, en preuve de ce que nous avançons ici, écoutons un homme dont l'autorité est décisive dans cette matière; écoutons le roi de la littérature moderne, M. de Chateaubriand :

« L'Incarnation nous présente le souverain des cieux dans une bergerie; celui qui lance la foudre, entouré de bandelettes de lin; celui que l'univers ne peut contenir, renfermé dans le sein d'une femme. Quels tableaux Homère et Virgile ne nous auraient-ils pas laissés de la nativité d'un Dieu dans une crèche, des pasteurs accourus au berceau, des mages conduits par une étoile, des anges descendant dans le désert, d'une Vierge-mère adorant son nouveau-né, et de tout ce mélange d'innocence, d'enchantement et de grandeur ?

« Il nous semble qu'on pourrait dire quelque chose d'assez touchant sur cette femme nouvelle, devenue la mère immortelle d'un Dieu rédempteur; sur cette Marie, à la fois vierge et mère, les deux états les plus divins de la femme; sur cette jeune fille de l'antique Jacob qui vient au secours des misères humaines, et sacrifie un fils pour sauver la race de ses pères. Cette tendre médiatrice entre nous et l'Éternel ouvre, avec la douce vertu de son sexe, un cœur plein de pitié à nos tristes confidences, et désarme

un Dieu irrité : dogme enchanté qui adoucit la terreur d'un Dieu, en interposant la beauté entre notre néant et la majesté divine.

« Les cantiques de l'Église nous peignent la bienheureuse Marie assise sur un trône de candeur, plus éclatant que la neige ; elle brille sur ce trône comme une rose mystérieuse ou comme l'étoile du matin, précurseur du soleil de la grâce ; les plus beaux anges la servent ; les harpes et les voix célestes forment un concert autour d'elle ; on reconnaît dans cette fille des hommes le refuge des pécheurs, la consolation des affligés ; elle ignore les saintes colères du Seigneur ; elle est toute bonté, toute compassion, tout indulgence.

« Marie est la divinité de l'innocence, de la faiblesse et du malheur. La foule de ses adorateurs dans nos églises se compose de pauvres matelots qu'elle a sauvés du naufrage, de vieux invalides qu'elle a arrachés à la mort sous le fer des ennemis de la France, de jeunes femmes dont elle a calmé les douleurs. Celles-ci apportent leurs nourrissons devant son image, et le cœur du nouveau-né, qui ne comprend pas encore le Dieu du ciel, comprend déjà cette divine mère qui tient un enfant dans ses bras. »

Ailleurs, le même écrivain décrit ainsi la gloire de Marie dans les cieux :

« Les concerts de la Jérusalem céleste retentissent surtout au tabernacle qu'habite, dans la cité de Dieu, l'adorable mère du Sauveur. Environnée du chœur des veuves, des femmes fortes et des vierges sans tache, Marie est assise sur un trône de candeur. Tous les soupirs de la terre montent vers ce trône par des routes secrètes ; la consolatrice des affligés entend le cri de nos misères les plus cachées ;

elle porte aux pieds de son fils, sur l'autel des parfums, l'offrande de nos pleurs ; et, afin de rendre l'holocauste plus efficace, elle y mêle quelques-unes de ses larmes divines. Les esprits gardiens des hommes viennent sans cesse implorer, pour leurs amis mortels, la Reine des miséricordes. Les doux séraphins de la grâce et de la charité la servent à genoux : autour d'elle se réunissent encore les personnages touchants de la crèche, Gabriel, Anne et Joseph, les bergers de Bethléem et les mages de l'Orient. On voit aussi s'empresser dans ce lieu les enfants morts en entrant à la vie, et qui, transformés en petits anges, semblent être devenus les compagnons du Messie au berceau. Ils balancent devant leur mère céleste des encensoirs d'or qui s'élèvent et retombent avec un bruit harmonieux, et d'où s'échappent, en vapeur légère, des parfums d'amour et d'innocence. »

Le même poète (car nous pouvons bien l'appeler de ce nom), le même poète salue ainsi l'entrée de Marie dans la gloire :

« Ouvrez-vous, portes éternelles ; laissez passer la souveraine des cieux.

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, modèle des vierges et des épouses. Chérubins ardents, portez sur vos ailes la fille des hommes et la mère de Dieu. Quelle tranquillité dans ses regards baissés ! que son sourire est calme et pudique ! Ses traits conservent encore la beauté de la douleur qu'elle éprouva sur la terre, comme pour tempérer les joies éternelles. Les mondes frémissent d'amour à son passage ; elle efface l'éclat de la lumière créée, dans laquelle elle marche et respire. Salut, vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés.

« Ouvrez-vous, portes éternelles; laissez passer la souveraine des cieux. »

On voit ici, bien mieux que par des raisonnements, bien mieux que nous ne saurions nous-même le montrer, quel parti la poésie peut tirer du dogme touchant et fécond qui nous révèle que Dieu est né de l'une de nos sœurs, et qu'il a une femme pour mère. Comment se fait-il donc que cette vérité si belle, si consolante, n'ait pas mieux inspiré le génie des grands poètes chrétiens, et qu'aucun d'eux n'ait eu l'idée d'exploiter largement et poétiquement ce mystère si glorieux et si rassurant pour nous?

Ah! il est de nos jours, il est en France un homme qui le pourrait tenter, et qui réussirait au delà de toutes nos pensées; un homme qui s'élèverait, par cette entreprise hardie, au-dessus de tous les poètes qui ont jusqu'ici embouché la trompette de l'épopée. Cet homme, c'est celui dont le génie brille comme un météore, celui dont la pensée est prompte comme l'éclair, celui dont la parole est comme un trait de feu, comme une flèche enflammée; celui dont le coup d'œil est vif comme le regard de l'aigle : c'est l'auteur des *Méditations*, le chantre des *Harmonies*, de *Child-Harold*, etc.; c'est le grand poète qui a vu l'Italie et l'Orient, Rome et Jérusalem, la patrie de Pétrarque, du Dante et de l'Arioste, et celle de David, de Salomon et d'Isaïe; en un mot, c'est Marie-Alphonse de Lamartine.

Oui, oui, puissant rival du Tasse et de Milton, poète à l'âme de feu, au cœur de mère, à la harpe d'un séraphin; oui, dérobez-vous par moments au trouble et à l'agitation de la vie politique, et retrempez-vous dans la foi des Basile et des Ambroise, des Jérôme et des Chry-

sostome, comme ces rois de l'air qui descendent de temps en temps des hautes régions où se forment les orages, pour venir se désaltérer au fond d'un frais vallon et sur le bord d'une eau limpide. Oui, Lamartine, vous qui portez en tête de tous vos autres noms celui de la mère de Dieu, chantez-la, chantez-la sur votre lyre, harmonieuse comme la lyre d'un chérubin; aimez-la comme l'aima Marie-Alphonse de Liguori. Inspirez-vous aussi des chants passionnés que lui adressa ce fils de la délicieuse Naples.

O Lamartine, vous avez tout ce qu'il faut pour élever à la gloire de Marie, à la gloire de la France, à la gloire du catholicisme, à la gloire des lettres, un édifice monumental, un édifice impérissable. Le sentiment, la poésie, coulent à flots de votre plume; vos pages sont tantôt brûlantes comme les laves d'un volcan, tantôt semées de fleurs comme les aréoles embaumées des jardins d'Engaddi, tantôt resplendissantes comme une glace qui réfléchit les rayons du soleil, tantôt claires et limpides comme une nappe d'eau. Les perles de la pensée y brillent, comme en Orient les saphirs et les rubis brillent au front des reines. Vous êtes embrasé aussi d'un dévorant amour pour cette immense famille que l'on appelle le genre humain. Eh bien! souvenez-vous que, pour la tirer d'esclavage, Marie a livré son fils! Une mère peut-elle faire un plus grand sacrifice? Et ce sacrifice a-t-il été infructueux? N'avez-vous pas d'ailleurs adoré et prié dans le lieu où fut autrefois l'humble maison de cette Vierge qui prêta son sein à l'hôte immortel, qui donna son lait à un Dieu? N'avez-vous pas demandé là un peu de vérité et d'amour? N'avez-vous pas, à Nazareth, mouillé de quelques larmes le lieu même où le souffle divin descendit, à son heure, sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble

travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune ; le lieu où cet esprit anima , dans le sein d'une Vierge innocente et pure, quelque chose de doux, de tendre et de miséricordieux comme elle, de souffrant, de patient, de gémissant comme l'homme, de puissant, de surnaturel, de sage et de fort comme Dieu ? Au plus profond de la vallée de Gethsémani, ne vous êtes-vous pas mis à genoux près du tombeau supposé de la mère du Christ, pour invoquer celle dont toute mère apprend de bonne heure à son enfant le culte pieux et tendre (1) ?

A l'œuvre donc, poète sublime ! et que la Reine des cieux trouve en vous, son client, en vous qui portez son nom, un digne chantre de ses grandeurs. Elle mérite, bien mieux que la fille de Malagamba, d'être chantée par vous comme le type de la beauté et de l'amour pur. Prenez donc pour elle votre lyre, et que la terre entende un hymne qui retentisse sur la harpe des anges et dans tous les échos des cieux !

Oh ! puisse notre vœu arriver jusqu'à vous à travers les bruits du monde et les sifflements de l'orage (2) !

Puissions-nous aussi voir se réaliser les belles et flatteuses espérances que conçoit et qu'exprime avec tant de talent M. l'abbé Gerbet, le Platon, le Fénelon de la philosophie chrétienne ! Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre de notre livre que par les pages admirables qu'il

(1) *Voyage en Orient*, 1^{er} vol., p. 397, etc.

(2) Nous avons écrit ce passage en janvier 1848. Depuis le 23 février de la même année, la fortune politique de M. de Lamartine a éprouvé de bien grandes vicissitudes. Le flot populaire l'a élevé aux nues. . . . puis le flot s'est retiré ; mais l'homme est resté toujours grand. En transcrivant en décembre nos paroles de janvier, nous n'y changeons pas un seul mot, car nous persévérons dans tout ce que nous venons de dire.

a écrites et dédiées à la très-sainte Vierge, le jour même de sa Conception pure et immaculée.

« O mère des hommes, lui dit-il, vous êtes, suivant un langage antique et saint, la fille aînée du Créateur, dont le front se cache au-dessus des nuages, tandis que les franges de sa robe sont traînantes sur la terre. A ceux dont le regard est plus pur que le mien, à eux d'interpréter les douze étoiles dont votre tête est couronnée. Mais moi, narrateur bien faible de vos humbles grandeurs, j'ai seulement essayé de dire comment les filles d'Ève, en touchant le bord de votre vêtement mystérieux, ressentent une émanation de ces parfums dont parle l'Épouse dans le Cantique des cantiques. D'autres le diront bien mieux que moi, car la harpe de Sion leur sera rendue pour qu'ils le disent; et le moment approche où la poésie chrétienne, dans la ferveur de sa résurrection, racontera de vous des choses que n'ont point racontées ni les vitraux de nos vieilles cathédrales, ni les vierges de Raphaël, ni les accords du Pergolèse. Cette grande fête poétique se prépare, et les apprêts en sont visibles. Le paganisme, qui semblait être éternel dans les arts, en a été chassé par le génie. Le faux jardin des Hespérides avec ses pommes d'or ne nous cache plus le paradis terrestre. Nous savons quelle espérance immortelle était voilée sous le mythe de Pandore, et, dans les nuages où s'enfonce enfin le fabuleux Olympe, on voit reparaître glorieusement les cimes du Calvaire et du Thabor.

« Donc, ô Marie pleine de grâce, votre place est prête : elle est haute et belle ! Comme l'impudique Vénus régna sur la poésie des sens, vous monterez sur le trône de la poésie spiritualisée. Elle chante, cette poésie, les mystères de la vie et de la mort, l'antique douleur et les joies fu-

tures ; et vous avez le secret de ces choses et de leur harmonie intime, ô mère de douleur et de bénédiction ! L'encens est pur, et belles sont les fleurs que la main des vierges effeuille sur le pavé de vos chapelles : mais la voix de toute heure, mais la sainte poésie qui se sent à l'étroit sur cette terre, qui a le pressentiment d'un monde plus beau, qui veut respirer l'infini, qui renferme au fond de tous ses chants une prière cachée, monte plus haut que le parfum des fleurs et de l'encens. Elle arrive jusqu'à là où vous êtes, là d'où vous voyez, sous vos pieds, les étoiles germer comme des fleurs de lumière dans les champs illimités de l'espace, et la création se balancer comme un encensoir éternel. »



VI.

CULTE DE MARIE PAR LA MUSIQUE.

La musique, qui, au dire d'un ancien, ne produisait plus que des monstres, se simplifia d'elle-même sous le regard pur et inspirateur de la descendante de David. *La Vierge*, t. II, p. 131.

Il est un art qui s'est toujours associé au culte divin pour prier Dieu, le louer, dire sa gloire et ses grandeurs, exalter sa puissance, admirer ses œuvres et bénir sa providence : c'est art, c'est la musique.

Suivante et compagne fidèle de la religion, la musique est aussi sœur de la poésie. Elle est à celle-ci ce que la sculpture est à l'architecture, ce que les fleurs sont à l'arbre, ce que les ornements de la royauté sont à la royauté elle-même. La musique orne encore la poésie, elle l'embellit encore, elle l'enrichit encore, elle ajoute encore à sa vie, à son feu, à sa grâce et à sa majesté ; et quand cette poésie est sainte, la musique lui donne des ailes au moyen desquelles, comme un ange qui remonte au ciel, elle s'élance, à travers les plaines de l'immensité, jusque dans le sein de Dieu. C'est là le but, c'est là la fin de la musique ; elle n'a été donnée aux hommes, écrit saint Augustin, que pour pénétrer dans leurs cœurs par les oreilles qu'elle enchante, et pour ensuite, suppléant à la faiblesse et à l'infirmité de l'âme, l'enlever et la transporter dans les régions inaccessibles où Dieu d'abord, puis

la Vierge, et enfin les bienheureux, habitent pour l'éternité : *ut per oblectamenta aurium infirmior animus in affectum pietatis assurgat* (1).

Du jour où la musique, devenue chrétienne, chanta Dieu et son Christ, elle chanta aussi Marie.

Ici nous devrions faire pour la musique, dans ses rapports avec le culte de la Vierge, ce que nous avons fait, dans ce second volume, pour l'architecture, pour la sculpture, pour la peinture, pour la poésie, pour l'éloquence : nous devrions passer en revue les plus belles compositions musicales en l'honneur de la Vierge-mère ; nous devrions dire et saluer les noms des plus fameux artistes qui ont donné au culte hyperdulique des chefs-d'œuvre d'harmonie.

Mais, hélas ! en musique, ainsi qu'en bien d'autres choses, nous n'avons aucune connaissance. Nous n'avons non plus, sous la main, aucun ouvrage qui traite avec quelques détails de la part que la Vierge a eue dans la musique sacrée, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours.

Dans le sentiment bien fondé, dans la conviction profonde de notre impuissance absolue pour un pareil travail, nous nous étions adressé à des hommes habiles et capables (2) ; nous avons fait appel à leur piété, à leurs lumières et à leur obligeance. Mais la difficulté à vaincre leur a paru trop grande ; un refus modeste et poli a été leur réponse.

Dans notre découragement, nous avons résolu de ne pas même prononcer le mot de *musique* dans ce livre, et de ne rien dire du tout de ce que cet art divin a fait

(1) *Confess.*, l. X, c. 33.

(2) Et notamment à M. l'abbé Thiesson, chanoine honoraire de Troyes, musicien et compositeur distingué.

pour honorer Marie. Aussi n'en est-il aucunement question dans notre préface.

Mais néanmoins cette lacune nous faisait peine; ce silence nous pesait sur le cœur comme un remords et comme un acte d'injustice. En effet, la musique a tant fait, dans la sphère de sa puissance, pour glorifier la mère de Dieu, qu'elle mérite bien au moins une mention ici.

Cette mention, nous venons la lui donner.

Mais pour le faire, pour payer notre tribut d'éloge et de reconnaissance à cet art merveilleux qui, descendu du ciel, en fait si bien rêver les joies, nous ferons des emprunts, comme nous en avons fait pour les chapitres précédents; car, encore une fois, de nous-même nous ne pouvons rien, absolument rien dire sur ce que l'art musical a produit en l'honneur de la sainte mère de Jésus.

Cependant, s'écrie à ce sujet M. Adrien Égron, « quelle belle page on pourrait écrire sur la musique consacrée à la sainte Vierge, depuis le *Stabat* de Palestrina, de Pergolèse, de Rossini, chefs-d'œuvre de sentiment et d'harmonie, jusqu'aux simples cantiques répétés sur tous les points de la France pendant le mois de Marie; depuis le *Regina cœli, lætare*, exécuté au jour de Pâques dans les vieilles cathédrales par un brillant orchestre, jusqu'à la douce mélodie que font entendre de petites pensionnaires offrant le premier hommage de leurs voix fraîches et pures à la Reine des anges; depuis les productions sévères qui réjouissent quelquefois le prêtre au pied des autels, jusqu'à ces romances futiles où se trouve comme par hasard le nom de Marie, et qui viennent purifier des lèvres profanes (1) ! »

(1) *Le culte de la sainte Vierge*, préface, p. xviii.

Marie est par excellence la muse du christianisme (1); aussi, dit M. Orsini, la musique, qui, au dire d'un ancien, ne produisait plus que des monstres, se simplifia d'elle-même sous le regard pur et inspirateur de la descendante de David. Des chœurs composés d'une pieuse et brillante jeunesse chrétienne firent retentir les voûtes des temples d'hymnes en l'honneur de la Vierge-mère, et ces voix ravissantes et suaves, se mariant au son des harpes, des lyres et des orgues, tirèrent de l'art de David et d'Orphée des effets inouïs; car cette musique tour à tour simple et majestueuse, qui traduisait les joies de la nativité du Christ et les angoisses du Calvaire; cette musique où il y avait de l'extase et des larmes, des rêves glorieux et des tristesses saintes, allait réveiller jusqu'au fond du cœur les sentiments les plus religieux, les plus nobles et les plus utiles à la société.

« En Occident, lorsque la musique, longtemps négligée par des peuples qui n'aimaient guère que le choc des lances, s'éveilla tout à coup comme d'un long sommeil, ce fut sous les auspices de Marie. Le célèbre cantique à la mère de Dieu, le *Boga Rodziça*, de saint Adalbert, succéda, en Pologne, au chant sauvage des Waïdelottes.

« Les cantadours de la Guienne, les trouvères de la Provence, les ménestrels de l'Angleterre et de la Neustrie, essayèrent leurs premiers accords en l'honneur de la sainte Vierge. Dans la terre classique de l'harmonie, pendant une longue suite de siècles, le gondolier vénitien ne connut pas d'autre barcarole que le *madriale*, l'hymne à

(1) M. l'abbé Orsini (*la Vierge*, 2^e édit., 2^e vol., p. 133) emploie la même expression en parlant de la sainte Vierge, et en disant que Fortunat, évêque de Poitiers, n'invoqua jamais d'autre *muse*.

Marie, et le *Cantadino* de la campagne de Naples ne chanta pas autre chose sur sa guitare.

« Dans des temps plus rapprochés de nous, on vit plus d'un *maestro* fameux consacrer l'instrument où il excellait à la Vierge. Le célèbre Tartini, qui mettait l'ancienne musique italienne si fort au-dessus de celle de son temps, avait voué son violon à la madone et à saint Antoine.

« Dans le pays de Galles, en Écosse, et surtout en Irlande, il n'y avait pas de harpiste ambulant qui n'eût quelque belle et naïve légende sur les miracles de la Vierge à faire entendre dans la salle d'armes du château, ou sous l'ormel de la place publique.

« En Bretagne, où les bardes gaulois se maintinrent plus longtemps que partout ailleurs, les cantiques à la Vierge Marie furent substitués, presque sans transition, aux chants terribles et mystérieux des druides. Des ballades dialoguées, des poèmes populaires sur des thèmes religieux, furent le fond de la musique nationale d'un peuple qui sembla s'éveiller, les mains jointes et à genoux, au sentiment des arts. Chaque ballade bretonne renfermait une invocation à la Vierge, une pensée pieuse ou une haute moralité; car tout se liait alors, dans le système catholique, pour moraliser le peuple, et lui donner le goût d'un bonheur tranquille et à sa portée.

« Les noëls, ces chants si joyeux qui sont pleins du souvenir de la Vierge de Bethléem, les noëls, chantés de nuit, aux flambeaux, à travers la campagne blanchie de neige, ou auprès des crèches antiques, parées de verdure et de fleurs d'hiver, ont été le chant favori de toutes les provinces de France, jusqu'à cette terrible révolution qui a balayé devant elle tant de croyances poétiques et gracieuses.

« Dans les Noël, Marie est toujours présentée comme une vierge toute jeune, toute belle, toute naïve, qui emmaillotte dans ses pauvres voiles le Roi des anges, et qui est trop absorbée dans sa joie pour songer au dénûment de l'étable et à la paille de la crèche. Le peuple, qui est endurci aux privations de toute nature, n'a pas appuyé sur l'indigence, mais sur le bonheur de la mère du Christ ; c'est un tableau de Claude Lorrain, où tout est lumière.

« Dans le *Stabat*, que les Italiens ont si poétiquement nommé *il Pianto di Maria* (les Pleurs de Marie), il ne s'agit plus des joies de la nativité, mais des terreurs du Golgotha. C'est un chant d'agonie, où règne un abattement morne, mêlé d'élans qui percent l'âme comme mille glai-ves ; c'est le récit poignant des souffrances d'une mère qui voit expirer, sous ses yeux, un fils qu'elle aime d'unique amour. Pour s'initier aux tristesses inconcevables que ce chant renferme, aux mystères douloureux qu'il laisse entrevoir, il faut l'entendre, comme nous l'avons entendu, dans une de ces vastes églises d'Italie, où le peuple prie avec foi et chante avec âme : on dirait que la voix majestueuse de l'orgue est entrecoupée de sanglots, et que les anges pleurent sur leur reine. Aucune religion, depuis que le monde existe, n'a fourni à la poésie et à la musique un thème semblable au *Stabat* ; les douleurs de Marie au pied de la croix appellent toute la puissance de l'harmonie et des inspirations poétiques. Ce thème, quoique d'un grand effet, tel qu'on l'a conçu, est encore loin de la perfection ; l'y porter serait le dernier, le plus sublime effort de l'art (1). »

(1) *La Vierge*, 2^e édit., 2^e vol., p. 131 et suiv.

M. Walsh (Théobald), littérateur et compositeur remarquable, a tenté récemment cet effort; et s'il n'est pas parvenu à l'apogée de la perfection, du moins s'est-il élevé bien haut.

« Les belles litanies de Notre-Dame de Lorette furent l'*ex-voto* dont un célèbre compositeur florentin, des premières années du dix-huitième siècle, paya un miracle de la sainte Vierge. Ce compositeur, nommé Barroni, perd tout à coup l'ouïe, comme Beethoven. Après avoir épuisé inutilement le secours de l'art, il invoque celui de Marie, et part en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Là, il est guéri, après avoir prié avec foi; et, dans sa reconnaissance pour la sainte madone, il compose, d'inspiration, à sa louange, un chœur qui, sous le titre de *Litanie della Santa-Casa*, fut exécuté, pour la première fois, le 15 août 1737. Cette litanie se répétait, depuis, tous les ans, pour la fête de la madone. Rossini, venant à passer par Notre-Dame de Lorette, fut frappé du charme de cette cantilène, et la jeta, dit-on, dans son *Tancredi* (1). »

Enfin M. Madrolle écrit, dans le style original que chacun lui connaît :

« Les compositeurs et les musiciens, comme les poètes ou les peintres du premier ordre, Mozart, Haydn, ont fait à Marie des hommages et surtout des *Stabat* perpétuellement sublimes. Haydn lui dédia ses ouvrages. De nos jours, Beethoven a composé un *Sub tuum* jusque là-inouï.

« Le maître de Viotti, de Baillot, etc., Pugnani dit bien des fois à ses amis, au rapport de M. Choron, autre grand compositeur religieux : « Si jamais je me perds, dites un « *Ave*, pour que je me retrouve (2). »

(1) *La Vierge*, édition illustrée, 2^e vol., p. 346.

(2) *Les Magnif. de Marie*, p. 120.

Nous l'avons dit : nous ne parlerons que pour mémoire de la musique relativement à la sainte Vierge et à son culte. Ce sujet est pourtant bien beau et bien intéressant, mais il excède nos moyens ; nous nous bornerons à l'indiquer à ceux qui pourront le traiter avec science et talent.

Nous ne chercherons donc point à faire remarquer l'harmonie douce et simple de l'*Inviolata*, cette prose des vierges sages ; de l'*Ave, maris stella*, ce chant des marins naufragés, ni du *Languentibus*, prière qu'on chante d'un ton dolent sur la bière des morts.

Nous ne ferons que nommer, laissant à d'autres de vanter, le *Regina cœli* du compositeur Desvignes ; admirable morceau dont la musique, en cinq parties, est digne de son thème, et solennelle comme le jour où cette hymne est, chaque année, inaugurée dans nos temples.

Les connaisseurs admirent aussi les compositions remarquables de MM. le Guillou et Lamblotte, pour les cantiques du mois de mai. Onction, douceur, confiance, mélodie et piété, voilà incontestablement le cachet de ces œuvres ; et ce doit être le cachet de toute œuvre religieuse qui aspire à remuer l'âme et à plaire au Dieu de Moïse, de David, de Salomon et d'Isaïe.

Heureux artistes que le ciel a doués d'un noble talent pour la musique et l'harmonie, consacrez ce talent à louer le Dieu des dieux, ses élus, et, entre tous les élus, celle qui en est la reine.

Soyez poètes par l'harmonie, par les chants, comme l'ont été Erwin par l'architecture, Michel-Ange par la sculpture, Raphaël par la peinture ; le Tasse, Novalis, Silvio, Manzoni, Liguori, Jean de Damas, saint Fulgence, saint Bernard et mille autres, par la parole ; soyez poètes sur vos orgues, vos lyres et vos harpes, comme

l'ont été tous ces grands hommes par leur équerre, leur ciseau, leur palette, leur plume. Cherchez dans le culte si poétique de la femme que Dieu a élevée au-dessus des anges, cherchez, pour votre génie musical, ce qu'une foule d'esprits supérieurs y ont cherché et trouvé pour leurs talents de sculpteurs, de peintres, d'orateurs, de poètes, etc.

Héritiers et successeurs des Jubal, des Asaph, des Héman et des Idithun (1), émules des Mozart, des Gluck, des Rossini, des Pergolèse et des Boieldieu, que faut-il à votre génie? L'univers et toutes ses scènes : eh bien ! le culte de Marie embrasse aussi l'univers et tout ce qui s'y passe. Que faut-il à votre génie? les joies du ciel, les craintes, les espérances et les vœux de la terre, les larmes et les cris du lieu des expiations : eh bien ! vous trouverez tout cela dans le culte de Marie. Que faut-il à votre génie? l'amour maternel avec toute sa tendresse et toutes ses angoisses, la piété filiale avec tout son respect et tout son dévouement; que faut-il à votre génie? des émotions de toute nature : eh bien ! pour la musique aussi bien que pour la peinture, le culte de Marie est une mine inépuisable, une source intarissable de conceptions sublimes, ravissantes, célestes. L'enfant au berceau, le jeune soldat, les fiancés, le matelot qui part, le vieillard qui meurt, la chapelle des bois, la tempête, le naufrage, la vierge qui se donne à Dieu, le petit Savoyard qui traverse les Alpes; tous ces tableaux et mille autres, dominés par la céleste figure de Marie, n'enflamment-ils pas assez, n'émeuvent-ils pas assez la verve du talent? Chantez donc, chantez Marie; chantez-la, et que l'Océan, la terre, les coteaux, les

(1) Musiciens nommés dans l'Ancien Testament.

bois, les vallons, les places publiques, l'atelier, redisent vos accents à sa gloire. Que la jeune mère les répète auprès du berceau de son fils, la bergère et le pâtre en gardant leurs troupeaux, le gondolier en dirigeant sa barque fragile et légère, le forgeron en frappant sur son enclume, le roulier sur nos grandes routes, le vigneron sur la colline, le laboureur dans la plaine, le bûcheron dans la forêt, l'humble ouvrière dans sa mansarde, l'heureuse bourgeoise dans son salon et sur son clavecin. Mais que vos chants surtout soient dignes du lieu saint, et qu'ils suivent et accompagnent jusqu'au pied du trône de Marie les vœux suppliants des fidèles !

Et, ici, donnons encore un regret, et un regret amer, au chant si beau qui, dans la plupart de nos diocèses, accompagnait et rehaussait la poésie tant belle aussi des hymnes de Santeul, louant et exaltant Marie. Le vaisseau qui portait ces richesses a sombré !... Un vent glacial, un vent funeste a touché l'arbre..... La plupart de ses fleurs sont tombées à ce contact, et, selon les apparences, le reste tombera bientôt. Adieu donc, mais adieu cruel, adieu plein d'amertume et de regrets, à ces trésors de piété, de poésie et d'harmonie (1) !

Hommes d'inspirations musicales, soyez fiers, soyez fiers de votre heureux talent ! Sans doute l'architecture, la peinture, la sculpture, la poésie, l'éloquence, sont de bien nobles arts et de bien riches dons de

(1) Au grand mécontentement de l'immense majorité du clergé et des fidèles, dont plusieurs ont, par suite de ce mécontentement, déserté nos temples pour n'y plus revenir, la liturgie troyenne a été remplacée, dans le diocèse de Troyes, par la liturgie romaine en 1847. Ce changement n'a pas fait plus de bien dans les autres diocèses où il a eu lieu, et il n'en fera pas davantage dans ceux qui l'adopteront plus tard.

Dieu ! mais tout cela finira quand ce monde finira lui-même.

Les œuvres des Luzarche, des Cormont, des Montreuil, des Jully (1), s'écrouleront dans la commotion générale ; et, dans l'éternité, il n'y aura plus de demeures bâties par la main des hommes, mais seulement un temple dont Dieu est l'architecte, et dont l'Agneau sera la lampe. Les travaux des Raphaël, des Michel-Ange, des le Sueur, périront également dans la ruine universelle ; et, dans l'éternité, il n'y aura plus ni peinture ni sculpture, puisqu'il n'y aura au ciel rien de matériel, puisqu'il n'y aura pas de ces absences pénibles, de ces séparations cruelles, de ces pertes, de ces trépas qui empoisonnent tant la vie, qui déchirent si souvent le cœur, et qui alimentent ici-bas la peinture et la statuaire. Dans l'éternelle vie, il n'y aura plus de passé, plus d'oubli, mais un présent incessant ; et puis, tous les élus se verront à tout jamais dans la lumière de Dieu, comme dans un miroir infini. L'éloquence, la poésie, si elles subsistent encore dans ce monde parfait dont celui-ci n'est que l'ébauche, n'y auront plus la forme qu'elles revêtent parmi nous. Mais votre art, mais la musique est pour l'éternité ; c'est une des joies du ciel, une des béatitudes des anges et des élus (2). Méritez donc que vos accents aillent de la terre au ciel et du temps à l'éternité. Chantez Dieu, chantez Marie, que les anciens nommaient la muse des artistes,

(1) Architectes du moyen âge.

(2) Ibi hymnidici Angelorum chori. Aug., *Medit.* XV.

Quæ cantica ! quæ organa ! quæ cantilenæ ! quæ melodiæ ibi sine fine decantantur ! Sonant ibi semper melliflua hymnorum organa, suavissima angelorum melodia, cantica canticorum mira, quæ a supernis civibus decantantur. Aug., *Manual.* VI.

bonorum poetarum magistram ; et que les pieux accords trouvés par vous au bord des fleuves de Babylone, et dans la terre étrangère (1), retentissent, un jour, dans les parvis sacrés et sur les harpes séraphiques !

(1) *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus! Quo- modo cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Ps. CXXXIX.*



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE DE CET OUVRAGE.

Encore un mot de préface.....	1
I. Culte de Marie par l'architecture.....	3
II. Culte de Marie par la sculpture.....	137
III. Culte de Marie par la peinture.....	205
IV. Culte de Marie par l'éloquence.....	306
V. Culte de Marie par la poésie.....	395
VI. Culte de Marie par la musique.....	509

FIN DE LA SECONDE PARTIE.





